BIBLIOTECA NAZIONALE

BIBLIOTECA LUCCHESI-PALLI

II.ª SALA
R. d. G.

SCAFFALE 16

PLUTEO II

N.° CATENA 15

ŒUVRES
CHOISIES
DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME SEIZIÈME.

HISTOIRE
DE
GUILLAUME
LE CONQUÉRANT,
DUC DE NORMANDIE
ET ROI D'ANGLETERRE.

PAR L'ABBÉ PRÉVOST.

AVEC FIGURES.

BIBLIOTECA NAZIONALE

A AMSTERDAM,
& se trouve à PARIS,
RUE ET HOTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

66058

HISTOIRE
DE GUILLAUME
LE CONQUÉRANT.

LIVRE PREMIER.

Il s'étoit paſſé plus d'un ſiècle depuis que les normands s'étoient établis dans la Neuſtrie; & cette belle province ſembloit avoir acquis un nouveau luſtre en changeant de maîtres & de nom. Ses ducs affermis ſur le trône par une ſi longue poſſeſſion, & par les alliances qu'ils avoient formées avec la plupart des maiſons ſouveraines de l'Europe, ſe faiſoient reſpecter de leurs voiſins, & s'étoient rendus quelquefois redoutables à la France même, lorſqu'elle avoit voulu leur faire trop ſentir leur dépendance. Les ſervices importans qu'elle en avoit tirés dans

ſes beſoins, diminuoient tous les jours ſon aſcendant ſur des vaſſaux à qui elle devoit tant de reconnoiſſance. C'étoit par le ſecours du duc Robert que le roi Henri I ſe voyoit établi ſur le trône. Ce prince n'avoit pas fait difficulté de s'aller jeter dans les bras des normands, qui lui avoient accordé auſſi-tôt cinq cents lances, avec leſquelles il s'étoit défendu heureuſement contre la reine Conſtance ſa mère, & contre ſon frère Robert, qui avoient entrepris de lui ravir la couronne. Avec des forces plus conſidérables, que la Normandie avoit continué de lui fournir, il avoit enfin forcé ſon frère de ſe contenter de la Bourgogne pour ſon partage; & dans la joie de ſon triomphe il avoit récompenſé les ſervices du duc, en lui donnant les villes de Chaumont & de Pontoiſe.

Une expédition ſi glorieuſe pour le duc de Normandie, & la facilité avec laquelle il ſuſpendit les entrepriſes du duc de Bretagne ſon vaſſal, le mirent dans un degré de conſidération, qui ſervit beaucoup à la douceur de ſon règne. Il n'uſa de ſa puiſſance que pour rendre ſon gouvernement tranquille & ſes ſujets heureux. On n'avoit pas attendu tant de modération des voies par leſquelles il s'étoit élevé ſur le trône. N'étant que le ſecond des trois fils du duc Richard, il ſe trouvoit l'héritier des

états de ſon père, par la mort de ſon frère aîné, qui n'avoit règné que deux ans; & quelques chagrins mal déguiſés l'avoient fait ſoupçonner d'avoir employé le poiſon pour ſurmonter l'obſtacle de la nature, qui ne l'avoit pas deſtiné à règner. Cette accuſation ne paroît fondée néanmoins que ſur la haine qu'il portoit à ſon frère, & ſur la ſanté de celui-ci, qui ſembloit lui promettre un plus long règne. Mais ſi l'on ſuppoſe que Robert eût été capable de ce crime, il doit paroître bien étrange qu'après avoir eu tant d'avidité pour l'autorité ſouveraine, il ait été ſi indifférent à qui elle paſſeroit après lui, que pendant tout le cours de ſa vie, il ne penſa point au mariage. Sa froideur pour les femmes commençoit à le faire ſoupçonner de quelque imperfection naturelle, lorſqu'une paſſion qui donna naiſſance au héros dont j'écris l'hiſtoire, apprit au public, que Robert n'avoit pas renoncé à la galanterie.

La chaſſe avoit fait juſqu'alors ſa plus douce occupation. Il aimoit la forêt d'Hieme, qui étoit encore d'une vaſte étendue, & où la diſpoſition du lieu attiroit une prodigieuſe multitude de bêtes fauves. Avec quelque ſoin qu'il les fît conſerver, il apprit que divers particuliers des villes voiſines en tuoient furtivement un grand nombre, & l'on accuſoit principalement

les habitans de Falaiſe, qui en avoient pris occaſion de ſe faire un commerce de pelleterie, dont ils tiroient un profit conſidérable. L'ardeur de punir les coupables, fit prendre au duc le parti de ſe rendre lui-même dans cette ville. Entre les honneurs de ſa réception, il agréa un bal, où toute la nobleſſe voiſine s'empreſſa de paroître. Mais au milieu des efforts qu'on fit pour lui plaire, perſonne n'y réuſſit mieux qu'une jeune bourgeoiſe, qui n'en avoit peut-être pas le deſſein. Elle ſe nommoit Harlotte, ou du moins l'hiſtoire ne la fait connoître que par ce nom, qui n'étoit apparemment qu'un diminutif de ſon nom de baptême. Je fais cette remarque pour avoir occaſion d'ajouter, que les anglois, en haine peut-être de leur vainqueur, appelèrent de ce nom les filles d'une conduite trop libre, & que ce mot ſubſiſte encore aujourd'hui dans leur langue. Robert laiſſa ſurprendre ſon cœur par les charmes ingénus d'Harlotte, & ſur-tout par ſa bonne grace à danſer. S'étant informé de ſa naiſſance & de ſon nom, il apprit avec chagrin qu'elle étoit la fille d'un pelletier de Falaiſe, & que ſon père étoit un des plus coupables entre les pelletiers qu'il venoit de punir. Cependant le trait avoit déjà paſſé au fond du cœur. Il oublia ſes projets de vengeance en faveur d'une fille à qui il ne penſoit plus qu'à

faire connoître ſa tendreſſe. On ne dit point ſi elle ſe défendit long-tems, ni à quelles conditions elle ſe laiſſa vaincre. Mais plus aimée que jamais après la foibleſſe qu'elle eut de ſe rendre au duc, elle eut l'art de ſe l'attacher ſi conſtamment, qu'elle l'entretint pendant toute ſa vie dans l'éloignement qu'il avoit déjà marqué pour le mariage. Il ne paroît pas qu'on ait eu d'autres raiſons que cette conſtance pour les croire mariés ſecrètement. Cependant, les ſujets du duc, que la ſeule ſuppoſition de ſon impuiſſance avoit empêchés juſqu'alors de le ſolliciter au mariage, ſe réunirent dans l'aſſemblée de ſes états, pour le preſſer de ſe choiſir une épouſe entre divers partis qu'on lui avoit préſentés. Il leur confeſſa que ſa maîtreſſe occupoit ſon cœur, & leur déclarant qu'elle étoit enceinte, il ne leur diſſimula point que ſi elle lui donnoit un fils, ſon eſpérance étoit qu'ils le reconnoîtroient un jour pour ſon ſucceſſeur. Le peuple étoit déjà dans une haute attente du fruit de ſes amours, depuis un ſonge d'Harlotte, que Robert avoit pris plaiſir lui-même à répandre. Elle avoit cru voir ſortir de ſon ſein un fils audacieux, qui avoit pris les entrailles de ſa mère entre ſes mains, & qui, après les avoir traînées par toute la Normandie, étoit paſſé en Angleterre, où il les avoit expoſées de

même aux yeux de tous les Anglois. Quoique rien ne fût si éloigné de l'espérance publique que les grands événemens qui étoient cachés dans l'avenir, on s'étoit prévenu de mille glorieuses chimères, qui rendirent tout le monde attentif à la grossesse d'Harlotte. Elle accoucha heureusement d'un fils, qui fut nommé Guillaume, & qui augmenta dès le moment de sa naissance l'opinion qu'on en avoit conçue. Il se trouvoit dans la chambre, où il venoit de naître, un peu de paille, que le hasard fit rencontrer sous sa main. Il la prit & la serra ; ce qui causa tant d'admiration aux spectateurs, que regardant cette action comme le préfage de ses conquêtes, ils lui donnèrent dès-lors le surnom d'Acquéreur. Robert ayant déjà destiné un fils si cher à son héritage, n'épargna rien pour rendre son éducation conforme à cette vue. Il pria Mauger son frère, archevêque de Rouen, de veiller aux premières leçons qu'il lui fit donner par les meilleurs maîtres ; & quoique les historiens ne nomment point ceux qui furent choisis pour cette importante fonction, le goût des lettres que Guillaume mêla dans la suite aux plus pénibles soins de la politique & de la guerre, fit connoître dans quels principes il avoit été élevé. On ignore quelle sorte de distinction sa mère obtint à la cour de Nor-

mandie ; on ſait ſeulement qu'il ne fut pas le ſeul enfant qu'elle eut du duc Robert. Elle lui donna un autre fils nommé Odon, qui fut évêque de Bayeux, ſous le règne de ſon frère ; & deux filles, dont l'une fut mariée au comte d'Aumale, & l'autre au comte d'Albermale.

La Normandie étoit tranquille, & Robert recueilloit heureuſement dans l'affection de ſes peuples les fruits de ſa libéralité, de ſa valeur & de ſa juſtice. Mais ces grandes qualités, qui le diſtinguent dans l'hiſtoire, ne raſſuroient pas ſon imagination contre des terreurs dont perſonne n'a connu la ſource, & qui donnent peut-être quelque vraiſemblance aux ſoupçons qu'on avoit formés ſur la mort de ſon frère. Il fut troublé par des alarmes de conſcience, qui lui firent naître, ſuivant les principes de piété qui étoient alors répandus, l'envie d'entreprendre le voyage de Jéruſalem, & de s'y conſacrer pendant quelque-tems au ſervice de la religion. Rien n'ayant été capable de lui faire abandonner ce deſſein, il prit des meſures fort ſages pour l'adminiſtration de ſes états pendant ſon abſence ; & dans ſes idées même de religion, le reproche qu'il devoit ſe faire ſur la naiſſance de ſon fils, ne l'empêcha point de penſer à lui aſſurer ſa ſucceſſion. Il aſſembla ſes principaux ſujets, pour leur communiquer le projet de ſon voyage,

& ne ſe déguiſant point à lui-même les juſtes raiſons qui devoient lui faire craindre de n'en pas revenir, il les conjura de recevoir après ſa mort le jeune Guillaume pour leur ſouverain.

Il devoit s'attendre naturellement à trouver beaucoup de réſiſtance dans une aſſemblée, dont les chefs deſcendoient de la maiſon ducale, & pouvoient s'attribuer par conſéquent des droits mieux fondés à ſa ſucceſſion, que ceux d'un bâtard. Guillaume, comte d'Arques, étoit fils de Richard II, par le troiſième mariage de ce duc avec Pavie une de ſes maîtreſſes, que les hiſtoriens ne font connoître que par ce nom. Gui de Bourgogne deſcendoit du même prince par une de ſes filles. Guillaume Guerland, comte de Mortagne, & un autre Guillaume, comte d'Eu, appartenoient auſſi à la maiſon ducale. Mais ſoit qu'ils fuſſent entraînés malgré eux par la multitude des ſuffrages, ſoit que dans l'âge où ils voyoient Guillaume, ils comptaſſent pour rien des engagemens qu'ils pourroient rétracter, la propoſition fut reçue avec les acclamations de toute l'aſſemblée. Après des inſtances inutiles pour l'arrêter dans ſes états, on lui témoigna qu'en le perdant, la plus douce conſolation de ſes peuples ſeroit de le retrouver dans un fils qui leur retraçoit déjà toutes ſes vertus, & dans cet emportement de zèle, on s'offrit de prêter

d'avance ſerment de fidélité à Guillaume, comme à l'héritier préſomptif de la couronne. Robert voyant ſes déſirs accomplis par cette offre, en preſſa auſſi-tôt l'exécution. Ainſi, par une diſpoſition du ciel, qui ſembloit ouvrir lui-même au jeune Guillaume la carrière de la puiſſance & de la gloire, l'occaſion qui devoit l'éloigner du trône & renverſer les vues de ſon père, devint au contraire le premier fondement de tous ſes droits & de toutes ſes eſpérances.

Robert confia le gouvernement de la Normandie pendant ſon abſence à ſon vaſſal & ſon parent, Alain, duc de Bretagne. Ce choix d'un étranger fut peut-être une imprudence, dans le tems qu'il ne pouvoit marquer trop de confiance à ſes ſujets, en remettant la conduite des affaires, ſoit à ſon conſeil, ſoit à quelque ſeigneur, dont il pouvoit ſoumettre l'autorité à celle de l'aſſemblée des états. Mais il n'auroit pu ſe diſpenſer de choiſir un des princes de ſon ſang; & ſurpris lui-même de la facilité qu'il leur avoit trouvée à reconnoître ſon fils pour leur maître, il craignoit de leur rendre le pouvoir de changer d'inclination & de conduite. Ce fut dans la même vue qu'il réſolut de mener le jeune Guillaume à Paris, & de le mettre entre les mains du roi de France, qu'il trouva diſpoſé à ſe charger du ſoin de ſon éducation. Il fit

valoir à ce prince l'opinion qu'il devoit avoir de ſa généroſité & de ſa bonne-foi, pour lui confier un ſi précieux dépôt; & dans l'eſpérance de l'attacher encore plus aux intérêts de ſon fils, il voulut avant de quitter la cour de France, que Guillaume lui rendît hommage, comme s'il eût déjà été en poſſeſſion de la Normandie.

Les troubles qui s'élevèrent dans cet état, ſous la régence du duc de Bretagne, n'appartiennent point à l'hiſtoire de Guillaume. Ils regardent uniquement le duc Alain, qui s'attira de fâcheuſes mortifications par la rigueur avec laquelle il entreprit de faire valoir ſon autorité. La haine, dont les normands payèrent ſes ſervices, alla dans la ſuite juſqu'à l'empriſonner. Mais le plus redoutable de ſes ennemis étant devenu celui de Guillaume, il eſt à propos de faire connoître un perſonnage qui doit jouer un rôle ſi éclatant dans la première partie de cette hiſtoire.

Roger Toſny, guidon de Normandie, étoit deſcendu d'un oncle de Rollon, premier duc des normands, & chef de la maiſon règnante. Une naiſſance ſi diſtinguée, ſoutenue de toutes les qualités qui forment les grands hommes, l'avoient fait conſidérer long-tems comme le plus ferme appui de l'état; ſa faveur avoit été conſtante ſous les règnes de Richard II & de

Richard III, mais l'ambition lui avoit fait trouver un prétexte dans les ſoupçons que la mort précipitée de ce dernier duc avoit fait naître contre Robert, pour exciter une partie de l'état à la révolte; & n'ayant abandonné les armes qu'après une longue guerre, il s'étoit réfugié en Bretagne, d'où les ſollicitations du duc Robert l'avoient fait chaſſer ſi bruſquement, qu'il avoit été forcé de ſe jeter ſur le premier vaiſſeau pour paſſer en Eſpagne. Il y avoit trouvé les Eſpagnols dans la chaleur d'une guerre ſanglante contre les Sarraſins. Le ſeul nom d'un capitaine Normand, deſcendu des premiers chefs de cette belliqueuſe nation, lui avoit fait obtenir de l'emploi. Le détail de ſes actions ne ſe lit dans aucune hiſtoire; on trouve ſeulement en général, qu'il ſignala ſa valeur par mille exploits, & qu'en quittant l'Eſpagne, il étoit chargé de gloire & de richeſſes. Son deſſein n'étoit pas de retourner en Normandie. Les entrepriſes de Tancrede de Hauteville & de ſes aſſociés avoient commencé à ſe répandre, & leur nom attiroit en Italie tous les aventuriers normands, avec l'eſpérance de partager leur établiſſement & leur gloire. Toſny prenoit cette route ſur un vaiſſeau eſpagnol, dans lequel il s'étoit embarqué à Barcelone, lorſqu'une tempête, qui dura pluſieurs jours avec une furieuſe violence,

le jeta ſur la côte de France, & le força de relâcher à Marſeille. Le duc Robert attendoit alors dans cette ville l'occaſion de quelque vaiſſeau qui fît voile en Aſie. Un nom ſi redoutable pour Toſny, n'empêcha point qu'il ne recherchât la vue de ce prince. Il la ſoutint ſans orgueil & ſans crainte dans un lieu où il ne reconnoiſſoit point ſon autorité; & ne lui devant rien par le ſang, il ne lui rendit que ce qu'il ne pouvoit refuſer à un prince dont la fortune l'emportoit beaucoup ſur la ſienne.

Le duc ſentit lui-même qu'après avoir chaſſé Toſny de ſes états, il n'avoit plus rien à prétendre de la qualité de maître ni rien à exiger de celle de ſujet. Sa joie fut vive au contraire de trouver à cette diſtance de la Normandie un prince de ſa maiſon, avec qui il pouvoit s'entretenir de ſes affaires; & l'intervalle de pluſieurs années lui ayant fait oublier les anciens reſſentimens, il lui raconta tout ce qui s'étoit paſſé dans ſon abſence, avec d'autant plus d'ouverture, que ſur ſes propres explications il le croyoit en chemin pour aller chercher un établiſſement en Italie. Toſny ne perdit rien de ce diſcours: ſans faire connoître ſes ſentimens, il fut indigné que tous les princes de ſon ſang euſſent abandonné leurs droits au jeune Guillaume, & que les deſcendans de Rollon ſe

fuſſent accoutumés ſi facilement à l'eſclavage. L'occaſion lui parut belle pour réparer les diſgrâces de ſon ambition. Il laiſſa partir Robert, en le confirmant dans la penſée qu'il alloit s'établir en Italie ; & quittant ſon vaiſſeau, il ſe hâta de gagner la Normandie, où ſa préſence réchauffa bientôt l'affection & le zèle de ſes anciens partiſans. Toſny n'étoit plus dans un âge où le goût du plaiſir pût l'emporter ſur des paſſions plus ſérieuſes. Il n'y avoit point de ſacrifice qu'il n'eût fait ſans effort à la fortune & à la gloire. Cependant, ſoit qu'en ſe rapprochant de ſa patrie, les idées d'une ancienne inclination qu'il avoit entretenue long-tems pour la fille du comte de Mortagne, ſe fuſſent réveillées d'elles-mêmes, ſoit qu'ayant été lié fort étroitement avec le père, il prît autant de confiance à l'amitié qu'à l'amour, ce fut à Mortagne qu'il alla deſcendre, pour juger par les ſentimens du comte, de la conſtance qu'il devoit attendre de ſes anciens amis.

Guerland, comte de Mortagne, avec des qualités moins héroïques que Toſny, n'avoit pas laiſſé de ſe faire la réputation d'un galant homme. Il étoit fils d'un frère naturel de Richard II. Les grâces de ſa figure, & la douceur naturelle de ſon caractère, ſembloient l'avoir rendu plus propre aux plaiſirs, qu'aux exercices de la guerre.

Cependant il s'étoit diſtingué par ſon courage à la ſuite de Toſny, dans la révolte qu'ils avoient excitée enſemble contre le duc Robert; & la précaution qu'il avoit eue de faire avantageuſement ſa paix, lorſqu'il avoit vu les affaires de ſon parti déſeſpérées, n'avoit pas fait moins d'honneur à ſa prudence. Il avoit vécu depuis dans une retraite, qui avoit fait juger au duc même, que c'étoit moins la fortune que le repos qu'il avoit cherché par cette compoſition volontaire. Sa fille, qui avoit été deſtinée à Toſny, & qui auroit ſuivi ſon penchant dans ce mariage, avoit été forcée, par la fuite de ſon amant & par la volonté de ſon père, d'épouſer Raoul de Gacé, connétable de Normandie. Elle étoit paſſée en France avec ſon mari, par l'ordre ſecret du duc Robert, qui les avoit chargés de veiller ſans affectation à la ſûreté du jeune Guillaume.

L'abſence ayant refroidi la paſſion de Toſny, il fut bien moins ſenſible à la perte de ſa maîtreſſe qu'à la ſatisfaction de retrouver Guerland fidelle à l'amitié. Il ne balança point à lui faire l'ouverture de ſes deſſeins; & toute l'inclination que le comte de Mortagne avoit pour une vie tranquille, ne put le défendre contre les inſtances de ſon ami. Il n'étoit pas queſtion de faire éclater tout d'un coup des prétentions in-

diſcrètes, ni de combattre ouvertement la diſpoſition des états en faveur de Guillaume; mais ſous des prétextes qui ne purent manquer à Toſny, lorſqu'il eut appris avec quelle hauteur le duc régent traitoit la nobleſſe, il penſa de loin à s'emparer de l'autorité, aſſez sûr de faire revenir les états de leurs préventions, lorſqu'il auroit la liberté de leur faire ouvrir les yeux ſur la légéreté de leurs engagemens : on doute même qu'il eût communiqué au comte le fond de ſes eſpérances, ou du moins il paroît ſans vraiſemblance, qu'étant le plus éloigné de ceux qui avoient quelque droit à la ſucceſſion de Robert, il ait découvert les vues de ſon ambition à divers princes de la maiſon ducale, qu'il engagea bientôt à prendre les armes, & dont les prétentions euſſent paru plus juſtes que les ſiennes.

Cette guerre inteſtine fut pouſſée avec divers ſuccès, juſqu'à la mort du régent, que tous les hiſtoriens attribuent au poiſon, mais ſans nommer l'auteur d'un crime ſi odieux. Toſny n'en tira point les avantages qu'elle ſembloit lui promettre pour ſon élévation. Les états formèrent un conſeil de régence, & rappelèrent Gacé, à qui ce ſecours n'étoit pas néceſſaire pour gouverner avec autant de fermeté que de prudence. Une diſpoſition ſi ſage fit évanouir

le prétexte des factieux, qui n'avoit été juſqu'alors que la dureté inſupportable de l'adminiſtration. Les armes de Toſny n'avoient point eu aſſez de ſuccès pour lui donner occaſion de faire éclater ſes déſirs ambitieux : il étoit trop tard, lorſqu'il voyoit tous les ordres de l'état rentrer malgré lui dans la ſoumiſſion. Le ſeul parti qui lui reſta, fut d'attendre des conjonctures qui ne devoient pas être long-tems à ſe préſenter, & de ſe faire un mérite aux yeux du public de la tranquillité où il ſavoit ſe réduire quand il ne voyoit point de reproche à faire au gouvernement. Mais l'oiſiveté alloit faire naître de nouveaux prétextes à ſon ambition, ou plutôt elle alloit réveiller dans ſon cœur une autre paſſion qui devoit ſe joindre à la première, pour le précipiter dans toutes les extrêmités inévitables aux grands caractères, avec deux ſi mauvais guides.

Il revit la dame de Gacé ; il reprit tous les ſentimens qu'il avoit eus pour elle avant ſon mariage. On ne dit point s'il fit renaître les ſiens, & l'on ignore ſi la jalouſie que le connétable conçut de ſes ſoins, eut d'autre fondement que leur aſſiduité, mais cet événement devint bientôt une affaire importante qui forma deux partis dans l'état. Toſny, quoique ſuſpect au conſeil, avoit repris à la cour le rang qu'on

ne

ne pouvoit refuſer à un prince de ſa naiſſance. Son mérite & l'éclat extraordinaire de ſes aventures, attiroient autour de lui toute la jeune nobleſſe de Normandie, qui traitoit de pédanterie l'air grave & les vertueuſes maximes du connétable. Cette jeuneſſe, flattant les inclinations de ſon chef, employoit toutes ſortes de galanteries pour l'amuſement de la dame de Gacé. Le mal parut ſi dangereux à ſon mari, qu'il lui défendit toute ſorte de communication avec ſon amant : mais le bruit s'étant répandu qu'il la traitoit avec beaucoup de dureté, Toſny redoubla ſes empreſſemens pour la voir. Enfin ſur quelques entrepriſes qu'il forma inutilement pour s'introduire chez elle, le connétable prit le parti de la reléguer à Gacé, où il la fit garder fort étroitement. Le comte de Mortagne, perſuadé par les ſermens de Toſny, que ſa fille étoit ſacrifiée à de vaines imaginations, & que le connétable ne cherchoit peut-être qu'à ſe venger du mépris qu'ils avoient marqué l'un & l'autre pour ſon autorité, prit les intérêts de la dame de Gacé juſqu'à lever quelques troupes pour la délivrer de ſa priſon. Elles furent repouſſées. L'impatient Toſny auroit pris part à la querelle, s'il n'avoit eu l'honneur de ſa maîtreſſe à ménager : mais lorſqu'il ſe faiſoit une mortelle violence pour contenir ſes reſſen-

timens, on reçut avis que le duc Robert étoit mort dans ſa route. Un événement de cette importance ſuſpendit d'abord tous les mouvemens de la cour; chacun avoit ſes intérêts à faire valoir ou à ménager : car, ſoit par les inſinuations de Toſny, ou par leurs propres réflexions, tous ceux à qui le ſang donnoit quelque droit au trône ducal, avoient ſenti le tort qu'ils s'étoient fait en le cédant à Guillaume, & chacun s'agitoit ſuivant la meſure de ſes eſpérances. Cependant la mort de Robert étoit encore ſi incertaine, que perſonne n'avoit la hardieſſe de lever le maſque : Toſny même s'occupoit moins à donner une forme à ſes projets, qu'à vérifier une nouvelle dont le ſuccès de toutes ſes vues paroiſſoit dépendre.

Enfin l'arrivée de la ſuite du duc confirma le bruit qui s'étoit répandu : on apprit des témoins mêmes de ſa mort, qu'après s'être livré pendant ſa route à mille inquiétudes dont perſonne n'avoit pénétré la cauſe, & qui avoient ruiné inſenſiblement ſa ſanté, il s'étoit trouvé ſi mal en repaſſant à Nicée, qu'il n'avoit pu ſe faire tranſporter plus loin. Pendant ſa maladie, dont la cauſe fut ſingulière (*a*), il s'étoit

(*a*) Le récit de ſon voyage ne l'eſt pas moins, & je doute qu'il paroiſſe ennuyeux à perſonne, dans les

occupé du jeune Guillaume : ſes derniers ſoins avoient été pour ce cher fils. Il avoit chargé

---

termes d'une des plus anciennes chroniques de Normandie. Robert ayant été forcé par le mauvais tems d'abandonner le deſſein de faire ſa route par mer, entreprit de traverſer l'Italie. « Or advint qu'en une » ville cloſe, qui étoit ſur le chemin, le duc & ſes » gens furent une nuyt hébergez, & ſe levèrent le len- » demain matin. Les gardes qui ouvrirent les portes » commencèrent à haſter les pellerins de paſſer : & le » duc voulut que toutes ſes gens paſsáſſent, & ſon » ſommaige devant lui. Et quand ils furent tous paſ- » ſez, le duc tout nuz piedz à tout ſon bourdon » alloit après ; & l'ung de ceux qui gardoient la porte, » haulce ung baſton qu'il tenoit, & férit le duc par » les eſpaules tant qu'il le fiſt chanceler. Et Normans » quant ils l'apperceurent, vont retourner, & tôt » l'euſſent tué, quant le duc ſe va eſcrier : ne lui » faictes nul mal. C'eſt raiſon que pellerins ſeuffrent » pour l'amour de dieu. Ainſi le duc Robert garantit » de mort celuy qui l'avoit féru, & dit à ſes gens » qu'il aymoit mieulx le coup qui luy avoyt eſté » donné, que ſa cité de Rouen. Ainſy paſſa le duc » Bourgogne, Prouvence & Lombardie juſques à » Rome, & print la croix du pape qui là eſtoyt. Si » comme il partoit pour aller ſon chemin, il va re- » garder l'ymaige de l'empereur Conſtantin qui eſtoit » d'ayrain, & monté ſur un cheval tout d'ayrain. Et » vit qu'il n'avoit ſur lui ne robe ne couverture : » lors fiſt prendre le plus beau manteau qu'il eut, &

un gentilhomme de ſa ſuite de rendre compte aux états de Normandie des vœux qu'il faiſoit

» le va faire affubler à cet ymaige. Et à tant ſe part, » diſant que les Romains faiſoient révérence à leur » ſeigneur, qui en ung an ne lui pouvoient pas donner » ung manteau. Et ainſy ſe partit le duc de la ville » où eſtoit l'empereur. Il fiſt ferrer une mulle que » l'on lui menoit après lui de quatre fers d'or, & dé- » fendit à toutes gens que ſe la mulle déferroit, » que nul ne redreſsâſt le fer. Il eſtoit lors ordon- » nance que quiconque parloit à l'empereur, il oſtoit » ſon mantel, & le faiſoit cheoir à terre. Si ordonna » le duc que quiconque de ſes gens parleroit à l'em- » pereur quant il auroit oſté ſon mantel, qu'il le » laiſſaſt, & qu'il ne le redreſſaſt pas, & ainſy fuſt » faict. Et quand le duc euſt parlé à l'empereur, il » ne dreſſa pas ſon mantel, ung des chevaliers de » l'empereur luy voulut bailler, & luy diſt qu'il ne » le veſtiroit jamais : & ainſy le dirent tous ſes gens » qui avoient oſté leurs manteaulx. Quant le duc » Robert deuſt partir de la ville, l'empereur fiſt crier » & deffendre que perſonne ne priſt denier de choſe » que le duc eut deſpendu : mais néanmoins le duc » fiſt tout payer; & à ceulx qui ne vouloient comp- » ter, il fiſt laiſſer plus de la moytié qu'il leur devoit. » Quant l'empereur ouyt dire que le duc de Nor- » mandie ne voulloit rien avoir qu'il ne le payaſt, » ſi fiſt deffendre que nul ne vendiſt à ſes gens point » de boys dont ils peuſſent cuire leur viande, fors par » la main de l'empereur. Et quant le duc Robert le

au ciel en expirant. C'étoit de donner le ſalut éternel à ſon ame., de répandre ſa bénédiction

---

» ſceut, ſi ordonna que ſes gens acheptaſſent toutes » les noix qu'ils ſe pourroient finer & trouver, & » des eſcalles ils cuiſiſſent leur viande ; & ainſy fut » faict. Quant l'empereur euſt veu la largeſſe, & hon- » netteté des Normans, ſy les en priſa moult. En » ce tems l'empereur & toutes ſes gens mengeoient » à terre, ne n'avoient point de table ; mais pource » que le duc Robert en faiſoit faire par tout où ils » alloient, l'empereur & ſes gens aprindrent à en » faire.

» Ainſy le duc chemina à grand joye moult lon- » guement, & tant que maladie le print tellement » qu'il ne peuſt aller à pied ne à cheval. Si va » ordonner une lictiere où il ſe ſeoit, & ſeize poures » Sarraſins qui le portoient quatre & quatre à tour. » Et ſi, comme ils le portoient ainſy, le duc encontra » ung pellerin qui venoit d'oultre-mer, & eſtoit de » Pirou en Normandie. Le pellerin ſalua le duc, & » luí demanda ſe il manderoit rien à ſon pays. Tu » diras, dit le duc, à mes gens & à mes amis, que » tu m'as icy encontré, où diables me portent en » paradis. Tu vois comme les payens qui ſont diables » me portent en Hieruſalem, où dieu qui eſt en » paradis fut né. Lors fiſt le duc donner de ſes deniers » au pellerin, & le pellerin commença à rire, & print » congié à tant.

» Quant le duc & ſa route furent arrivés en Hie- » ruſalem, ſe vont trouver à merveilles grant nombre

ſur ſes peuples, & de confirmer à ſon fils le droit de ſucceſſion qui lui avoit été accordé par

---

» de chrétiens qui giſoient hors la ville, & long-temps
» y avoient eſté, car alors il ni demouroit que poy
» ou nul chreſtien, ſe ils ne payoient aincoy un
» beſant d'or, & ces poures pellerins n'avoient dequoy
» payer : ſy les veiſſez venir à cens & milliers contre
» le duc, plourans & criant mercy, car ils n'avoient
» de quoi entrer. Lors ordonna le duc que tant que
» tous ces pellerins feuſſent entrés, il ni entreroit.
» Et pour chaſcun fiſt bailler ung beſant d'or ou la
» vallue, & puis y entra à grant honneur, & moult
» donna à ceux qui gardoient la ville. Et auſſy fiſt
» de moult belles offrendes au ſaint ſépulchre. Ung
» moult noble payen qui eſtoit ſeigneur d'Hieruſalem
» ouyt parler de l'honneur & largeſſe qui eſtoit au
» duc Robert; ſy va ordonner que tous les beſans
» & toutes les offrendes qui avoient eſté payées &
» offertes le jour à l'entrée de la ville & au temple
» feuſſent rendues au duc. Et quant le duc les eut,
» il les fit diſtribuer aux poures pellerins qui là
» eſtoient, que oncques denier il n'en retint à ſon
» prouffit, mais donna le duc de beaux dons aux
» payens de Hieruſalem, & moult y deſpandit; &
» grandement y fut honoré. Et quant il y eut eſté
» tant comme il luy pleut, il s'en partit, & vint
» juſques à Nice : là beut un mauvais breuvaige luy
» & le comte d'Arque, dont ils moururent; & furent
» enterrés en l'égliſe de Nice en l'an mil xxxv. où
» ils ſont encores. Le duc Robert avoit pourchaſſé en

l'assemblée des états. Ce récit fit tant d'impression sur des sujets qui avoient aimé leur maître, que tous les princes qui aspiroient au trône, regardèrent la tristesse publique comme un présage funeste à leurs prétentions. Cependant ils prévinrent la dernière résolution des états, & se rendirent chacun dans les cantons où les fondemens de leurs espérances étoient établis; & dans l'espace de peu de jours, toute la Normandie retentit du bruit des armes.

Il falloit bien moins de tems aux états, pour exécuter des résolutions qui étoient jurées depuis plusieurs années, & que les circonstances de la mort du duc Robert leur firent aussi-tôt renouveler. Ils ne mirent rien en balance avec leur serment; & dans un tems où divers exemples voisins pouvoient leur persuader que les principes du droit héréditaire n'étoient pas clairement établis, ils s'imaginèrent que la volonté d'un prince, soutenue du consentement de ses peuples, étoit le droit le plus certain à sa succession. Sur ce fondement ils firent peu d'attention

» Hierusalem moult de belles reliques & de beaux » sainctuaires qu'il commanda porter à Cerisy-l'Abbaye » qu'il avoit fondé en Normandie près de Saint-Lo, » & lesquelles reliques & sainctuaires toustaing ung » sien chambellan y porta & mist ».

aux obſtacles qu'on ſe préparoit à leur oppoſer. Raoul de Gacé fut appelé avec quelques autres ſeigneurs, pour aller rendre grâces au roi de France des ſoins qu'il avoit pris de l'éducation de Guillaume, & pour inviter ce jeune prince à venir s'aſſeoir ſur ſon trône, où il monteroit au bruit des acclamations de tous ſes peuples.

Henri I avoit rempli ſes engagemens avec beaucoup de fidélité & d'honneur. Il n'avoit pas conſidéré ſi la politique demandoit qu'il formât ſi ſoigneuſement les qualités naturelles de ſon élève, ou s'il n'étoit point à craindre dans un vaſſal & un voiſin ſi puiſſant, que le fruit de ſes ſoins ne tournât quelque jour contre lui-même. Cependant ſes propres hiſtoriens ne diſſimulent point qu'avant de remettre Guillaume aux ambaſſadeurs Normands, il balança s'il ne devoit pas profiter d'une ſi belle occaſion, pour faire rentrer ſous ſon obéiſſance une province dont la France ne s'étoit pas privée volontairement. Les troubles qui menaçoient la Normandie, la jeuneſſe de Guillaume, l'avantage de l'avoir entre ſes mains qui alloit lui échapper, & qui ne renaîtroit jamais avec des circonſtances ſi favorables, étoient des tentations ſi fortes, que rien n'eſt plus glorieux pour Henri que de les avoir ſurmontées. Guillaume fut conduit à Rouen, où les états lui prêtèrent auſſi-tôt le

ſerment de fidélité. Ils lui donnèrent pour gouverneur Raoul de Gacé, ſon connétable, avec une autorité bornée comme auparavant par le conſeil, mais qu'un homme ſi ſage & ſi fidèle ſavoit étendre pour l'utilité de l'état, ſans cauſer de murmure & d'ombrage à ceux qui la partageoient avec lui. Les ennemis du nouveau règne n'ayant point encore eu le tems de former leur parti, apprirent toutes ces diſpoſitions, avec le regret de n'avoir pu s'y oppoſer.

Un événement imprévu précipita beaucoup les entrepriſes de Toſny, & le rendit le plus ardent de tous ſes rivaux, à faire valoir ſes droits, quoiqu'ils fuſſent les plus éloignés. La dame de Gacé, que ſon mari tenoit toujours renfermée dans ſes terres, ſouffroit ſon malheur avec d'autant plus d'impatience, qu'ayant été condamnée ſans allégations & ſans preuves, elle regardoit ſon châtiment comme une cruelle injuſtice. Le comte de Mortagne ſon père en avoit la même opinion; & Toſny qui ne ceſſoit pas de l'aimer, s'étant aſſez modéré pour s'en tenir à des proteſtations d'innocence, le public commençoit à douter ſi les plaintes du connétable n'avoient pas éclaté trop légèrement. Dans cette diſpoſition, les gardes même qui veilloient au château de Gacé s'intéreſſoient à la diſgrâce

de leur priſonnière ; & le comte de Mortagne après avoir tenté inutilement la violence, trouva beaucoup de facilité à les gagner par des voies plus douces. Il s'occupoit alors avec Toſny aux préparatifs d'une plus haute entrepriſe ; mais ayant reçu avis qu'il trouveroit les gardes de ſa fille diſpoſés à le laiſſer approcher ſecrètement du château, il s'y rendit avec quelques gens armés qu'il laiſſa derrière lui à peu de diſtance. Non-ſeulement il trouva le moyen de s'y introduire par le ſecours de quelques gardes qui le favoriſoient ; mais ne voyant pas plus de difficulté à ſortir avec ſa fille, il l'emmena ſur le champ juſqu'à Beaumont, dont le ſeigneur étoit ſon intime ami, & faute de voiture, dit la chronique, pour la conduite commodément à Mortagne, il la laiſſa pendant quelques jours dans un lieu où il la croyoit avec autant de sûreté que de ſecret : elle fut néanmoins trahie par l'indiſcrétion de quelques domeſtiques. Le connétable, averti de ſa retraite, la fit enlever avec violence ; & l'ayant renfermée dans une autre de ſes terres, on apprit peu de jours après qu'elle étoit morte preſque ſubitement dans cette nouvelle priſon. Une ſi étrange cataſtrophe fit naître des ſoupçons à ceux qui rendoient le plus de juſtice à la vertu du connétable. Il ſentit lui-même de

quelle importance il étoit pour ſa gloire de les purger par des témoignages éclatans ; & la ſeule reſſource qu'il trouva pour ſe juſtifier, fut d'envoyer le corps de ſa femme au comte de Mortagne, avec une lettre où, ſans toucher aux raiſons qu'il avoit de lui faire un ſi triſte préſent, il lui expliquoit les circonſtances de ſa mort, telles qu'il les avoit appriſes de pluſieurs perſonnes qui en avoient été les témoins ; le prétexte étoit néanmoins de la faire inhumer dans le lieu de ſa naiſſance.

Toſny étoit à Mortagne ; un ſi funeſte ſpectacle le jeta dans des tranſports qui changèrent toutes ſes paſſions en fureur. Quoiqu'il ne pût rien découvrir qui bleſsât l'honneur du connétable, c'étoit aſſez qu'il eut flétri celui de ſa femme, & qu'il eut abrégé ſa vie par ſes perſécutions, pour le dévouer à toute ſa haine. La cauſe de l'ambition fut confondue avec celle de l'amour. Toutes les richeſſes qu'il avoit apportées d'Eſpagne furent prodiguées pour hâter la levée de ſes troupes. Il engagea ſous ſes enſeignes trois mille Normands, & deux mille quatre cens Bretons, qui avoient déjà porté les armes à ſon ſervice ; & publiant qu'il entreprenoit la guerre pour ſoutenir l'honneur de la Normandie & les intérêts du ſang de Rollon, qui étoient également bleſſés par la préférence que les états

avoient donnée à un bâtard, il laiſſa encore douter, ſi c'étoit pour lui-même, ou pour quelqu'autre prince qu'il prenoit les armes.

Il avoit amené d'Eſpagne avec lui un cavalier eſpagnol, qui s'étoit attaché à ſa fortune, & qui commença la guerre par un coup fort extraordinaire de hardieſſe & de conduite. Toſny avoit deſſein de s'emparer de Valognes, où les ducs de Normandie avoient pris plaiſir à faire quelquefois leur ſéjour, & dont il vouloit faire comme le centre de tous ſes deſſeins. L'eſpagnol n'attendit point d'autre ordre que les déſirs de ſon maître. Il ſe fit ſuivre d'environ cent ſoldats, à qui il commanda d'entrer dans cette ville ſucceſſivement par différentes portes. S'étant rendu lui-même ſur la place, où il les attendit, il les diſperſa dans divers endroits à meſure qu'il les voyoit arriver, & montant ſeul à l'hôtel-de-ville, il déclara tranquillement aux magiſtrats qui y étoient aſſemblés, que s'ils vouloient éviter des violences dont il ne voyoit pas qu'ils puſſent ſe défendre, il falloit qu'ils s'engageaſſent ſur le champ à recevoir une garniſon, au nom du guidon de Normandie, qui avoit entrepris de ſoutenir la cauſe des princes de ſon ſang. Valognes étoit à la vérité ſans troupes; mais la bourgeoiſie exercée par les dernières guerres, ſuffiſoit pour

ſa propre défenſe, & la ville étoit aſſez forte pour arrêter long-tems ceux qui auroient entrepris de la forcer par un ſiége. Cependant les magiſtrats ne purent s'imaginer qu'un homme ſeul eût oſé leur faire la loi dans leurs murs, s'il n'eut pris des précautions qui le rendoient ſupérieur à la crainte. Après s'être conſultés pendant quelques momens, que l'audacieux eſpagnol affecta de trouver trop longs, ils s'engagèrent à recevoir Toſny, & ne refusèrent pas même d'en faire une promeſſe, qu'il fit ſigner par le maire. Un de ſes gens, qu'il appela pour le charger de cet écrit & de ſes ordres, raſſembla tous les autres au château, dont ils firent ouvrir les portes ſans violence, en préſentant le ſeing du premier magiſtrat. Les armes, & toutes les munitions de la ville tombant ainſi en leur pouvoir, l'eſpagnol n'eut d'autre peine que de porter lui-même à Toſny la nouvelle d'un triomphe qui ne lui avoit coûté que de l'adreſſe & de la fermeté.

Cependant, le connétable qui avoit l'œil ouvert ſur toutes les parties d'un état dont le gouvernement ne ſembloit repoſer que ſur lui, raſſembla toutes les troupes qu'il avoit ſur les frontières de France & dans les ports de la Haute-Normandie, pour étouffer dans ſon origine une révolte, dont ſa prudence lui fit craindre

les ſuites. Le ſoin que Toſny avoit eu de confondre ſes intérêts avec ceux de tous les princes du même ſang, lui parut le plus dangereux artifice contre lequel il eut à ſe défendre. Mais tous les efforts qu'ils avoient faits chacun de leur côté, n'ayant pu leur faire ramaſſer des armées plus nombreuſes que celle de Toſny, il ſe flatta qu'avec vingt-cinq mille hommes qu'il avoit mis ſur pied tout d'un coup, il lui ſeroit aiſé non-ſeulement d'empêcher leur jonction; mais de les opprimer avant qu'ils euſſent le tems de groſſir leurs forces. Il auroit pris beaucoup plus de confiance à ſes vues, s'il eût appris que loin d'agir de concert, tous les rivaux de Guillaume, jaloux l'un de l'autre, ne penſoient mutuellement qu'à ſe nuire. Auſſi ne furent-ils pas plutôt informés, qu'il s'étoit mis en mouvement avec une armée ſi puiſſante, qu'incertains ſur qui l'orage alloit tomber le premier, ils prirent le parti de congédier doucement leurs troupes, & de ſe retirer dans celle de leurs terres, d'où ils pouvoient ſe ſauver plus aiſément par la fuite. Toſny même, qui avoit pris les armes avec tant de chaleur, & qui ſe trouvoit déjà maître de Valognes, ſe vit forcé de céder au nombre, & de ſe retirer à Mortagne pour y gémir de la lenteur de ſes levées.

Ce n'étoit pas ſeulement la diligence du connétable qui faiſoit cette impreſſion ſur les ennemis de Guillaume. Le bruit s'étoit répandu dans le même tems que le roi de France s'avançoit avec une armée conſidérable; & dans la bonne intelligence où il vivoit avec les états de Normandie, perſonne ne doutoit qu'il ne vînt au ſecours de ſon élève. Mais ſi cette crainte avoit ſervi à calmer les rebelles, il n'en parut que plus étrange de voir tourner tout d'un coup les François contre le château de Tillières, ſur lequel ils avoient quelques prétentions. Henri, qui n'avoit oſé violer les loix de l'honneur, en retenant un prince qui avoit été commis à ſa bonne foi, s'étoit cru libre de ce ſcrupule, après l'avoir rendu généreuſement à ſes peuples. Les mouvemens des princes de Normandie lui avoient fait naître l'eſpérance de profiter de leurs diviſions. Le connétable y fut trompé comme tous les princes. L'empereur alla juſqu'à s'imaginer, que le roi ne penſoit effectivement qu'à ſe remettre en poſſeſſion d'un bien ſur lequel on ne pouvoit guère lui conteſter ſes droits; & le ſouvenir du préſent qu'il avoit fait au duc Robert des villes de Chaumont & de Pontoiſe, augmentoit la confiance du conſeil de Normandie. Mais le gouverneur de Tillières reçut ordre de livrer cette ville, à

la ſeule condition qu'elle ſeroit démantelée. Henri la reçut d'autant plus volontiers à ce prix, qu'étant forte & bien munie, elle auroit été capable d'arrêter long-tems ſes armes. Mais ſur quelques termes équivoques de la capitulation, il en fit relever auſſi-tôt les murailles; & ce premier ſuccès l'animant dans ſon entrepriſe, il ſe rendit maître auſſi facilement d'Argentan & de Falaiſe.

Ainſi les forces que le connétable avoit raſſemblées contre les rebelles furent employées contre un roi qu'il avoit regardé comme le protecteur & le meilleur ami de ſon maître. La fortune le favoriſa dans ſa défenſe. Outre que ſes troupes étoient ſupérieures en nombre, il coupa ſi habilement les vivres à l'armée françoiſe, que l'ayant forcée de ſe retirer, il reprit aiſément Falaiſe, avant que cette place eut été fortifiée. Henri n'ayant recueilli que de la confuſion de ſon avidité, chercha des prétextes pour colorer une expédition qui étoit capable de le rendre odieux à tous ſes voiſins. Mais il parut ſurprenant que Toſny & les autres princes ne ſe fuſſent point liés avec lui contre le connétable, & l'on ne peut attribuer leur tranquillité qu'à la crainte de nuire à leurs propres droits, en favoriſant l'ennemi commun de la Normandie & de toutes leurs prétentions. Ils

ne profitèrent pas moins de cet intervalle pour augmenter le nombre de leurs partiſans ; & Toſny, toujours le plus actif, s'aſſura ſecrètement des ſoldats juſqu'en Angleterre & en Eſpagne, où il fit paſſer quelques-uns de ſes amis avec de fort groſſes ſommes. Il avoit mis dans ſes intérêts la ducheſſe Eſtrithe, ſœur d'Etelrède, que Richard II avoit répudiée après quelques années de mariage, pour épouſer Pavie. Cette malheureuſe princeſſe étoit demeurée en Normandie, ſans biens & ſans conſidération ; car Richard avoit affecté de la négliger, & ſes ſucceſſeurs n'avoient pas marqué plus d'attention à lui faire un ſort digne de ſa naiſſance & de ſon rang. Toſny conçut qu'il avoit des avantages à tirer de ſes recommandations à la cour d'Angleterre. Il la conſola dans ſa mauvaiſe fortune, & leur amitié devint ſi étroite, que leurs âges leur donnant une autre eſpèce d'égalité, on s'attendoit à leur voir mettre le comble à cette union par le mariage. Eſtrithe n'épargna rien pour engager ſes neveux, qui règnoient en Angleterre, à prendre hautement les intérêts de Toſny : mais le connétable n'avoit pas manqué de prévoir que les ennemis de ſon maître iroient tôt ou tard implorer cet appui ; & ſon habileté lui avoit fait trouver le moyen d'intéreſſer les Anglois mêmes à rejeter leurs ſolli-

citations. L'argent que Toſny avoit fait paſſer dans leur île, fit plus d'effet ſur un grand nombre de ſoldats qui étoient demeurés ſans occupation depuis les guerres d'Etelrède, & qui joignirent au motif de l'intérêt, celui de ſervir la ſœur de leur maître.

Le connétable ne s'en laiſſa point impoſer par les apparences. Si le déſir de rendre ſon adminiſtration tranquille lui fit négliger de punir la révolte des princes, il n'en prit pas plus de confiance au repos forcé dans lequel ils affectoient de ſe contenir ; & jugeant bien qu'ils n'attendoient que l'occaſion d'éclater, il ne congédia point tellement ſon armée qu'elle ne fût prête à marcher au premier ordre. Il commença dans cette eſpèce de trève à former le jeune Guillaume aux exercices militaires, & ce prétexte lui ſervoit encore à retenir dans le voiſinage de la capitale une partie de ſes meilleures troupes. Toſny s'étoit retiré prudemment de Valognes, après le départ de l'armée de France, & s'il étoit permis à la politique de s'endormir ſur la foi de l'ambition & de la haine, le conſeil de Normandie auroit pu croire que la tranquillité de l'état n'étoit pas menacée de long-tems.

Il y avoit quelques Juifs établis à Rouen ſous les derniers rois qui avoient précédé les ducs.

Normands, gens avides de s'enrichir, comme l'eſt encore aujourd'hui cette nation, & capables de tout entreprendre dans l'eſpérance du moindre gain. Les principaux, attirés près de Toſny par le bruit des tréſors qu'il avoit apportés d'Eſpagne, s'étoient dévoués inſenſiblement à ſon ſervice, & l'informoient avec beaucoup de ſoin de tout ce qui ſe paſſoit dans la capitale. Un de ces fidelles eſpions nommé Sédécias, lui apprit que le jeune duc alloit ſouvent ſeul à la chaſſe avec ſon gouverneur, & qu'étant ſuivi d'un petit nombre de gardes, il étoit facile de les enlever, ou de s'en défaire avec peu de danger. On ignore à laquelle de ces deux propoſitions Toſny s'attacha; mais ſaiſiſſant auſſi-tôt l'avis du juif, il réſolut de ne pas manquer une occaſion qui pouvoit lui abréger le chemin du trône, & lui épargner toutes les incertitudes de la guerre. Cependant n'ayant plus de meſures à garder, ſi ſon entrepriſe éclatoit ſans avoir réuſſi, il prit les précautions qui pouvoient le mettre en état de ſe défendre, & toutes les machines qu'il préparoit depuis ſi long-tems, furent dreſſées avec beaucoup de ſoin. Il retrouva non-ſeulement les cinq mille hommes qui l'avoient déjà ſuivi, mais une armée entière de Normands & de Bretons, qu'il avoit eu le tems d'engager par ſes libéralités; tandis

que douze cents Anglois, qu'il tenoit diſperſés ſur les côtes de la Normandie & dans les îles voiſines, ſe raſſembloient par pelotons pour le venir joindre à Mortagne.

Mais laiſſant à ſes amis la diſpoſition de ſes troupes, il ſe rendit à Rouen avec quelques ſoldats choiſis. Il ſe cacha ſoigneuſement pendant pluſieurs jours dans un village, qui étoit à peu de diſtance du château, d'où il faiſoit obſerver les mouvemens du jeune duc. Ses déſirs furent ſatisfaits, en le voyant arriver dans la plaine; mais il étoit ſi bien accompagné ce jour-là, que ſe trouvant trop inférieur en nombre pour oſer l'attaquer, il fut réduit lui-même à ſe tenir renfermé avec ſes gens. Bientôt il reſſentit autant de frayeur qu'il s'étoit cru capable d'en inſpirer par l'approche d'une partie de la ſuite du duc, qui vint ſe rafraîchir dans le village; & la crainte d'être trahi lui fit prendre la réſolution de ſe ſauver ſeul. Cette précaution étoit néceſſaire à ſa ſûreté; car ſes gens, qui furent découverts, ne réſiſtèrent point aux menaces qu'on employa pour arracher leur ſecret. Toſny n'échappa qu'avec peine aux gardes qui furent détachés après lui, & le chagrin qu'il emporta dans ſa fuite fut le ſeul fruit qu'il recueillit de ſon entrepriſe.

Il en fit bientôt reſſentir les marques à tous

ſes voiſins, par les violences qu'il exerça contre ceux qui refusèrent d'embraſſer ſa cauſe. Ses troupes, qui n'attendoient que ſon retour, pour former, en ſe raſſemblant, un corps d'armée redoutable, furent en état de tenir preſqu'auſſitôt la campagne. La chronique & les hiſtoriens de Normandie, rapportent quelques-unes de leurs expéditions, mais ſans nommer les lieux auxquels ils s'arrêtèrent. Ils repréſentent Toſny comme un furieux, à qui ſes reſſentimens autant que la grandeur de ſon entrepriſe, avoient fait concevoir qu'il ne lui reſtoit plus rien à ménager, & qui las enfin de ſe contraindre, étoit réſolu de renverſer tout ce qui auroit l'apparence de mettre quelque obſtacle à ſa courſe. Son armée étoit compoſée de dix-huit mille hommes, tous remplis de la chaleur qui animoit leur chef, & la plupart exercés à la guerre par une longue expérience. Avant que le connétable pût ſe mettre en état de leur faire tête, ils commirent des ravages infinis dans tous les lieux où ils trouvèrent la moindre réſiſtance.

Ils avoient compté ſur le ſecours de pluſieurs ſeigneurs, qui avoient prêté l'oreille à leurs premières ſollicitations, mais que la vigueur du connétable avoit refroidis depuis les avantages qu'il avoit remportés ſur les François.

Ce fut contre ces timides amis que Tosny tourna son premier feu. Il mit plusieurs châteaux au pillage, & chaque jour sa route étoit marquée par de nouveaux emportemens. Humphrey de Vielles, père de Roger de Beaumont, chez qui le comte de Mortagne avoit laissé la dame de Gacé en dépôt après l'avoir délivrée de sa prison, n'évita point les premières insultes de cet audacieux. Outre le refus qu'il avoit fait d'embrasser sa querelle, Tosny l'avoit toujours soupçonné d'avoir donné avis au connétable de la retraite de sa femme, & de lui avoir facilité les moyens de l'enlever. La moindre de ces deux raisons suffisant pour le faire traiter en ennemi, ses terres furent livrées à l'avidité du soldat. Mais il avoit prévu l'orage qui le menaçoit. Ayant rassemblé quelques troupes qui avoient leurs quartiers dans le voisinage, ce brave vieillard alloit oublier l'inégalité du nombre & risquer une défense fort incertaine, lorsque le comte de Beaumont son fils, qui s'étoit avancé par une marche fort prompte avec une partie de l'armée du connétable, arriva fort heureusement pour le secourir. Humphrey & ses trois fils s'étoient déclarés pour le jeune duc, sans autre raison que leur respect pour la mémoire du duc Robert, qui avoit comblé leur maison de bienfaits, & pour lequel il se

croyoient obligés à cette reconnoiſſance dans la perſonne du ſucceſſeur qu'il s'étoit nommé. L'amitié qu'ils portoient au comte de Mortagne, les avoit engagés dans le parti de Toſny, contre Alain duc de Bretagne, dans un tems où les intérêts du gouvernement étoient encore différens de ceux du jeune duc, & où ceux de leurs amis par conſéquent leur avoient paru moins oppoſés à leur devoir. Mais l'aîné des trois fils qui ne ſavoit rien mettre en balance avec les intérêts de l'honneur, avoit entraîné ſes frères à Rouen, ſur le premier bruit d'une révolte qui s'attaquoit à des droits ſacrés pour ſa reconnoiſſance. Ils avoient offert leurs ſervices au duc avec un zèle qui les avoit fait choiſir auſſi-tôt pour les plus importans emplois de l'armée, & le comte Roger avoit été chargé de partir ſur le champ avec toutes les troupes, qui s'étoient trouvées prêtes à marcher.

Un ſecours arrivé ſi à propos, ſuſpendit l'ardeur des rebelles. Toſny même, qui ne s'attendoit point à cette diligence, eut beſoin de toute ſa préſence d'eſprit pour ramaſſer ſes troupes abandonnées au pillage, & pour y mettre tout l'ordre que le tems lui permettoit; ſon intérêt d'ailleurs l'obligeoit de ne pas perdre un moment, dans la crainte que le connétable, qui devoit ſuivre inceſſamment Roger avec le

reſte de ſon armée ne vînt rendre le combat plus douteux & la victoire plus difficile. Son regret étoit de n'avoir pu pénétrer juſqu'à Rouen, où il avoit compté de le ſurprendre ; & tous les déſordres qu'il avoit cauſés ſur ſa route n'avoient pas empêché qu'il ne l'eût faite avec une rapidité ſurprenante. Il diſpoſa donc ſur le champ ſes troupes au combat. L'avantage du nombre étoit encore de ſon côté, & la connoiſſance qu'il avoit de la guerre lui faiſoit mépriſer des ennemis, qui n'avoient jamais vu que celle de Tillieres, ou quelques factions civiles en Normandie. Quoiqu'aucun hiſtorien ne nous ait laiſſé ni les circonſtances, ni le nom de cette bataille, elle dut être ſanglante, puiſque la plûpart des rebelles y périrent avec leur chef.

Cette eſpèce d'obſcurité dans la mort d'un homme ſi extraordinaire, marque l'ignorance & la groſſiéreté d'un ſiècle où l'on n'étoit pas capable de diſtinguer les grands caractères, & où l'hiſtoire de la fondation d'une abbaye, ou de l'apparition d'un mort, occupoit plus ſérieuſement un écrivain, que la connoiſſance des grands hommes & l'éloge de leur mérite. La chronique de Normandie place la révolte & la mort de Toſny avant la priſe du château de Tillières; mais les autres hiſtoriens la mettent

dans l'ordre que j'ai ſuivi. Il eſt plus difficile de rapporter à des tems fixes d'autres événemens, qui furent la ſuite ou les commencemens de cette révolte, tels que le combat de Veſſelin de Ferrières & de Hue de Montfort, qui s'entretuèrent, eux & tous leurs gens juſqu'au dernier; & la mort d'Obert Frépon, gouverneur du duc Guillaume, pendant ſon ſéjour en France, qui fut aſſaſſiné dans le ſommeil par Guillaume fils de Roger de Montgommery. Ce qu'il eſt aiſé d'en conclure, c'eſt que le feu que Toſny avoit allumé s'étoit répandu dans toutes les parties de l'état, & que malgré les efforts du connétable, la minorité du jeune duc fut un tems de troubles & de déſordres, où toute l'affection que les états lui avoient marquée ne le ſauva point du mépris de ſes ſujets. Le titre de bâtard que les princes du ſang faiſoient retentir dans toutes ſortes d'occaſions, étoit devenu ſi vil aux yeux du peuple même, que tout le monde en faiſoit un ſujet de raillerie. Harlotte, mère du jeune duc, en eſſuyoit ſouvent la confuſion, par les reproches qu'on lui faiſoit d'avoir eu pour Robert une foibleſſe qui coûtoit ſi cher à la Normandie, & Robert n'avoit pas beaucoup réparé cette tache en élevant le père de ſa maîtreſſe à la qualité de ſon valet-de-chambre. Ce fût pour couvrir tant de ſujets d'hu-

miliation, que le connétable porta le jeune duc à donner un mari à ſa mère, dont elle pût recevoir quelque luſtre, & qu'il lui fit choiſir Guillebert de Creſpy, en lui accordant pour dot la terre de Touſtain le-Goys, qui avoit été confiſquée à Touſtain, comte d'Hiemes, pour avoir mal défendu Falaiſe contre l'armée de France.

Mais s'il s'étoit élevé tant de nuages dans l'enfance de Guillaume, il parut bientôt que ce n'étoit qu'un ſervice de la fortune, pour faire briller avec plus d'éclat les grandes qualités qu'il avoit reçues de la nature & de l'éducation. Le portrait que l'hiſtoire de ſes geſtes nous a laiſſé de lui, dans un âge qui ne pouvoit guère ſurpaſſer ſeize ans, eſt celui d'un héros, ou d'un prince que le ciel deſtine viſiblement à le devenir. Sa taille étoit haute & majeſtueuſe, ſon viſage d'une beauté qui n'eſt pas commune à ſon ſexe, mais ſans que l'air en fut moins ferme & moins martial. Il excelloit dans tous les exercices du corps; il avoit l'eſprit vif & pénétrant, le caractère noble & porté aux grandes entrepriſes, les manières ouvertes & gracieuſes. Il avoit une teinture de toutes les ſciences qui étoient en honneur dans ſon ſiècle, & ſa facilité à les apprendre avoit cauſé de l'admiration à ſes maîtres. Enfin, parmi quantité de vertus,

on n'apperçoit dans ſa jeuneſſe que la ſemence de deux vices. D'autres hiſtoriens l'accuſent en effet de les avoir laiſſés croître avec trop d'indulgence ; c'étoit un penchant trop marqué vers l'avarice, & une chaleur à ſe reſſentir des injures, que toutes les exhortations de ſon gouverneur ne purent modérer. On verra dans la ſuite de ſa vie, juſqu'à quel point il a pu mériter ces deux reproches.

A peine commençoit-il à prendre les rênes de l'état, que l'ambition parut ſe réveiller dans pluſieurs princes de ſon ſang, à qui la fermeté du connétable avoit fait craindre de ſe commettre avec lui pendant ſon adminiſtration. Le ſort de Toſny avoit effrayé ceux qui penſoient à l'imiter dans ſa révolte. Mais tout parut poſſible ſous un jeune prince qu'on s'étoit accoutumé à mépriſer dès ſon enfance. Guillaume de Talou, comte d'Arques, avoit toujours été regardé comme le plus proche héritier du trône ; & ce droit qu'il tiroit de ſa naiſſance, étoit accompagné de tant d'excellentes qualités, qu'il n'en avoit été que plus ſenſible à la préférence que les états avoient donnée ſur lui au bâtard de ſon frère. Il étoit fils, comme Robert, de Richard II, mais par la belle Pavie, que ce duc avoit aſſez aimée pour répudier en ſa faveur la ſœur d'un roi d'Angleterre. C'étoit

ſans doute l'indécence de ce mariage, qui avoit prévenu les autres enfans de Richard contre Guillaume & Mauger, qui en étoient ſortis. Le premier avoit obtenu le comté d'Arques, pendant la vie de ſon père ; mais avec un revenu ſi médiocre, que ſes deux frères, qui s'étoient ſuccédés ſur le trône, ayant comme affecté de ne l'augmenter par aucun bienfait, il n'avoit jamais été par lui-même en état de faire valoir les droits de ſa naiſſance ; & s'il avoit tenté quelque choſe depuis la mort de Robert, c'étoit avec le ſecours de ſes amis, ou par les intrigues de Mauger ſon frère, qui avoit embraſſé l'état eccléſiaſtique. Mais le bonheur qui avoit accompagné la minorité du jeune Guillaume, & les grandes eſpérances qu'il faiſoit concevoir à l'entrée de ſon règne, ayant fait renaître la jalouſie de la France, le comte d'Arques ſentit habilement que ce n'étoit plus en Normandie qu'il falloit chercher de l'appui pour ſes prétentions, & que le roi Henri ſe croiroit trop heureux du prétexte qu'il pouvoit lui offrir pour recommencer la guerre. Dans cette eſpérance, il envoya ſecrètement à Paris quelques perſonnes fidelles, qui avoient ordre de ne faire au roi que l'ouverture de ſon deſſein, en lui laiſſant le pouvoir abſolu d'en régler la conduite. Henri reçut cette propoſition

avec beaucoup de joie. Il promit un puiſſant ſecours au comte d'Arques ; & ne remettant pas plus loin ce qu'il brûloit d'exécuter, il le fit preſſer de commencer les hoſtilités, dans l'attente des troupes françoiſes, qui ne tarderoient point à ſe mettre en marche.

Depuis long-tems le comte avoit travaillé ſourdement à fortifier ſon château d'Arques, & à le remplir de toutes ſortes de munitions. Mais il manquoit de ſoldats, & ſes vaſſaux n'étoient pas en aſſez grand nombre pour lui compoſer une armée. Les mouvemens qui furent indiſpenſables dans ſes terres & dans d'autres lieux, alarmèrent bientôt la cour. Le jeune duc, averti que ſon oncle n'armoit pas ſans deſſein, lui envoya ordre de ſe rendre à Rouen, pour juſtifier ſa conduite. Mais le comte d'Arques, qui comptoit à tout moment ſur l'arrivée du ſecours de France, refuſa fiérement d'obéir; ſur un ſecond ordre, qui fut accompagné de menaces, il écrivit au duc, que s'il alloit à Rouen, ce ne ſeroit que pour ſe mettre en poſſeſſion d'une ville qui lui appartenoit comme tout le reſte de la Normandie, par le droit inconteſtable de ſa naiſſance. Une déclaration ſi ferme de ſes intentions fut auſſi-tôt ſuivie d'un autre meſſage, par lequel il défioit le jeune duc au combat. Les hiſtoriens ne nous apprennent

point s'il étoit queſtion d'un combat ſingulier ; mais le courage & l'adreſſe ne manquant point au duc, il faudroit ſuppoſer que ſes ſujets l'empêchèrent de meſurer ſes armes avec ſon oncle, ſi le défi eût été perſonnel. Il s'étoit rendu à Valognes dans l'intervalle des deux ordres qu'il avoit envoyés au comte d'Arques ; ſon reſſentiment fut ſi vif à ſa ſeconde réponſe, que ſe tournant vers quelques ſeigneurs qui l'accompagnoient ; *qui m'aime, me ſuivra*, leur dit-il, & ſur le champ il monta à cheval, pour s'aller mettre à la tête des troupes que le connétable avoit toujours conſervées aux environs de Rouen.

Avec quelque ſoin que le comte d'Arques ſe fut préparé à ſe défendre, il n'auroit pas réſiſté facilement à la première impétuoſité du duc, ſi dans l'eſpérance où il étoit à tous momens de voir arriver les troupes françoiſes, il n'eut employé l'artifice pour ralentir l'ardeur de ſa marche. Mauger ſon frère, qui faiſoit ſa demeure à quelque diſtance de Rouen, fut prié ſecrètement d'aller au-devant de Guillaume, & de lui faire agréer qu'il ſe chargeât de faire rentrer le comte dans l'obéiſſance. Ce prince cachoit ſous un habit eccléſiaſtique non-ſeulement ſon penchant au plaiſir, mais toute l'adreſſe du courtiſan le plus exercé aux intrigues. Il

prit Guillaume par ſon foible, en lui confeſſant que ſon frère n'étoit qu'un imprudent, qui formoit une entrepriſe au-deſſus de ſes forces, & qui n'étoit pas capable de réſiſter un moment à celles du duc. Il ſe flatta d'avoir aſſez d'aſcendant ſur lui, pour l'amener aux genoux de ſon maître & le rendre ſon plus fidelle ſujet. Enfin ſes ſoumiſſions & ſes promeſſes eurent le ſuccès qu'il s'étoit propoſé. Guillaume conſentit à ſuſpendre ſa vengeance; & Mauger prit en effet le chemin d'Arques. Mais avant qu'il ſe fût paſſé trois jours, le comte d'Arques reçut avis que le roi de France s'étoit mis en marche avec ſes troupes; & de concert ſans doute avec ſon frère, dont il ne vouloit pas ruiner la fortune, il affecta de le renvoyer bruſquement, comme s'il eût été importuné de ſes conſeils. Cet adroit négociateur retourna vers Guillaume, & déplorant l'aveuglement de ſon frère, qu'il attribua aux ſecours qu'il attendoit de France, il perſuada encore ſi habilement à ce prince, qu'il n'avoit pas dépendu de lui de faire prendre un tour plus heureux à ſa négociation, que l'ayant convaincu de ſon attachement & de ſon zèle, il en obtint l'archevêché de Rouen, qui ſe trouvoit vacant dans cette conjoncture. Tous les hiſtoriens ne paroiſſent pas perſuadés que Mauger eut intention de

tromper le duc, & quelques-uns aſſurent, qu'ayant été trompé lui-même par la diſſimulation de ſon frère, il ne fit point de promeſſe au duc, qu'il n'eſpérât ſincérement de remplir. Mais outre que les deux frères étoient liés trop étroitement pour ſe faire un myſtère de leurs deſſeins, & que Mauger avoit déjà rendu au comte quelques ſervices de la même nature, il paroît dans la ſuite que la principale raiſon qui porta le duc à le dépoſer, fût le reſſentiment auquel il s'abandonna contre lui, en découvrant ſa trahiſon.

Guillaume ayant du moins profité pour groſſir ſes troupes, de l'intervalle qu'on avoit employé à le tromper, n'en fut que plus animé à la vengeance. Quoique l'approche de l'armée françoiſe ſemblât devoir attirer toute ſon attention, il ſe promit que le château d'Arques ne l'arrêteroit point aſſez long-tems pour lui faire perdre beaucoup d'avantages, & le déſir de ſatisfaire ſon reſſentiment l'emporta ſur la néceſſité de s'oppoſer promptement aux François. Il s'approcha d'Arques, & faiſant porter au comte les plus terribles menaces, il parut, par la diligence avec laquelle il forma le ſiége, qu'il penſoit moins à le ramener à la ſoumiſſion par l'effroi, qu'à lui annoncer le châtiment dont rien n'étoit plus capable de le garantir. Cependant le comte,

mieux

mieux informé que lui de la ſituation des françois, reçut ces menaces avec fierté. Il étoit sûr qu'avant que de pouſſer le ſiège, Guillaume auroit à ſe défendre d'un autre ennemi, qui étoit déjà campé à Saint-Aubin, & qui ne prenoit le tems de faire rafraîchir ſes troupes, que pour fondre avec plus d'impétuoſité ſur les normands. Henri commandoit lui-même ſon armée; elle étoit compoſée de vingt-deux mille hommes, & le duc n'en avoit pu raſſembler encore que ſeize mille. Il ne put apprendre le même jour, que l'ennemi étoit ſi proche, ſans frémir du péril où il s'étoit engagé. Quelque intrépidité qu'il eut dans le cœur, il étoit ſans expérience, & ſa raiſon lui faiſoit ſentir que le métier de la guerre demande autant de prûdence que de courage. Roger de Beaumont, qui paſſoit alors pour le héros de la Normandie, arriva heureuſement avec de nouvelles troupes, pour le délivrer de cette inquiétude. Il lui conſeilla d'abandonner le château d'Arques, où il lui ſeroit toujours libre de revenir, & de marcher contre l'armée françoiſe, qui ne pouvoit plus faire un pas ſans incommoder ſes ſujets. Guillaume ſe livrant à la conduite du comte, avec cette docilité qui eſt proprement le caractère des grandes ames à qui l'inſtruction manque encore, n'eut pas beſoin d'un grand nombre de leçons pour ſurpaſſer

ſon maître. N'ayant pas ceſſé néanmoins de le conſulter pendant toute la campagne; il battit l'armée de Henri dans pluſieurs rencontres; il força ce prince de retourner encore une fois ſur ſes terres; & reparoiſſant avec ſes troupes victorieuſes devant le château d'Arques, il réduiſit bientôt le comte, qui étoit revenu pour le défendre, après la retraite des françois, à ſe ſauver pendant la nuit ſous l'habit d'un domeſtique. Ce fut Roger de Beaumont qui lui conſeilla encore de ne pas mettre trop d'obſtacles à ſa fuite, pour éviter la néceſſité de punir par le dernier ſupplice un prince à qui l'on ne pouvoit diſputer la qualité de chef de la maiſon ducale.

Cet eſſai militaire devint une ſource de lumières pour le jeune duc. Il lui ſuffiſoit d'en avoir reçu les principes. Ils ſe développèrent d'eux-mêmes dans un caractère formé pour la guerre. On l'entendit raiſonner ſur toutes les difficultés de cette glorieuſe profeſſion avec l'habileté d'un général qui a vieilli dans l'exercice des armes. A la vérité, Guillaume de Poitiers, qui lui attribue tout d'un coup tant de lumières, & qui lui donne, dès ſes premières années, les noms de Mars & d'Hercule, prend ſouvent un ton d'orateur & de panégyriſte, qui s'accorde peu avec la ſimplicité d'une relation

hiſtorique. Mais la ſuite des événemens donne de la vraiſemblance à ce qu'on prendroit d'abord pour une exagération. On trouve d'ailleurs dans les chroniques de quoi éclairer l'éloge qu'il fait de ſa politeſſe & de ſa galanterie. Dans une embuſcade que Roger de Beaumont avoit dreſſée aux François près de Saint-Aubin, les normands avoient pris un ſeigneur françois nommé Bardouf, qui s'étoit défendu long-tems avec une valeur ſurprenante. Ils l'avoient mené dans un *chaſtelet clos de pallis & de foſſés*, dit le chroniqueur, que le duc avoit fait conſtruire dans la vallée d'Arques avant que de commencer le ſiége du château. Bardouf y avoit été négligé pendant la ſuite de la guerre; & le duc étant parti auſſi tôt pour la Baſſe-Normandie, cet illuſtre priſonnier demeura quelque-tems dans une ſituation d'autant plus triſte, que ſes gardes, ignorant ſa condition, ne le traitoient pas avec beaucoup de ménagement. Cependant on le cherchoit en France; & ſa famille inquiète de ſon ſort avoit déjà envoyé juſqu'en Normandie pour découvrir ce qu'il étoit devenu. Ce ne fut qu'après de longues informations qu'elle apprit qu'on gardoit un priſonnier dans la vallée d'Arques, & qu'elle eſpéra de l'y trouver. Sa femme & deux de ſes filles s'y rendirent auſſi-tôt. On leur refuſa l'entrée du

chaſtelet, dans un tems où l'évaſion du comte d'Arques tenoit encore la garniſon du duc en alarme. Mais ayant trouvé le moyen de communiquer leur arrivée à Bardouf, elles apprirent par ſa réponſe le miſérable état où il ſe trouvoit réduit. La douleur ne leur permettant pas de recevoir cette nouvelle avec modération, elles tentèrent les gardes par tant d'inſtances & de promeſſes, que s'étant rendues ſuſpectes de quelque deſſein contre la Normandie, elles furent arrêtées elles-mêmes, & renfermées en attendant les ordres du duc.

Il étoit à Valognes lorſqu'il apprit cette nouvelle. Bardouf n'ayant point été connu de ceux même qui l'avoient fait priſonnier, par le ſoin qu'il avoit pris de déguiſer ſon nom. On ne pouvoit reprocher à perſonne de l'avoir laiſſé dans cet oubli. Cependant la généroſité du duc fut ſi touchée de ſon malheur, & la dureté qu'on avoit marquée pour ſon épouſe & ſes deux filles, lui parut une tache ſi noire pour l'honneur de la Normandie, que partant de Valognes avec quelques ſeigneurs de ſa ſuite, il ſe hâta d'aller rendre lui-même la liberté aux trois dames. A l'égard de Bardouf, ſe l'étant fait amener, il lui fit un reproche agréable de s'être oublié lui-même dans un lieu, où il étoit pardonnable à quelques ſoldats

qui le gardoient de ne l'avoir pas reconnu ; & ſi ç'eût été, lui dit-il, dans l'eſpérance de rendre ſon ſéjour en Normandie plus court, il s'étoit trompé, puiſqu'on alloit le conduire à Rouen, où ſon deſſein étoit de le retenir le plus long-tems qu'il pourroit. En effet, il le mena dans ſa capitale avec les trois dames ; mais ce fut pour les y combler de careſſes & d'honneurs ; & les ayant tous chargés de préſens à leur départ, il les renvoya juſqu'à Paris à ſes propres frais. Vers le même tems, car il ne faut pas s'attendre à trouver beaucoup d'ordre dans ces événemens détachés, Guillaume ſignala ſa reconnoiſſance & ſon reſpect pour la mémoire de ſon père, par les bienfaits qu'il répandit ſur ceux qui avoient accompagné ce prince dans ſon voyage, & qui avoient rapporté les circonſtances de ſa mort. Auvre Géant, le ſeul dont la chronique ait conſervé le nom, renouvela ces ſentimens dans le cœur du jeune duc, en lui racontant les triſtes aventures du duc Robert, qui n'avoient pu faire tant d'impreſſion ſur lui dans ſon enfance. Mais aulieu des honneurs profanes auxquels Guillaume penſoit à l'élever comme les autres compagnons du même voyage, Auvre ne lui demanda que ſa protection pour l'abbaye de Cériſy, où ſon deſſein étoit de s'engager dans l'état monaſtique, avec la

liberté de donner à ce monaſtère, qui avoit été fondé par le duc Robert, la ville de Lierre dont il étoit ſeigneur, & la plus grande partie de ſes autres biens. Le duc, attendri d'une ſi pieuſe réſolution dans un chevalier qui s'étoit diſtingué toute ſa vie dans la profeſſion des armes, joignit quantité de préſens aux donations qu'il lui permit de faire à l'abbaye de Cériſy, & lui-fit l'honneur de le conduire lui-même dans cette retraite. Les grandes qualités de Guillaume, qui ſe développoient ainſi de jour en jour, ſervoient bien à augmenter l'attachement de ſes ſerviteurs & de ſes amis; mais elles n'avoient point encore fait changer d'inclination à ceux qui s'étoient comme accoutumés à le mépriſer, & la défaite même de Toſny, ni celle du comte d'Arques n'avoient point été capables d'étouffer les ſemences de révolte, qui étoient répandues dans toutes les parties de l'état. En Normandie, comme en France, la nobleſſe étoit fière & preſque indépendante; n'ayant point d'autre frein que l'hommage qu'elle rendoit à ſon maître, & l'autorité ſouveraine n'étant point ſoutenue par l'ordre qu'une meilleure politique a introduit dans les états, il arrivoit, ſur les moindres prétextes, qu'un ſeigneur aſſez puiſſant pour lever quelques troupes, & aſſez peu ſcrupuleux pour oublier ſon

ſerment, étoit toujours en état de cauſer de l'embarras à ſon ſouverain. Guillaume apprit que Neel de Saint-Sauveur-le-Vicomte, comte de Cotentin, & Regnault, comte de Beſſin, deux de ſes plus puiſſans ſujets, s'étoient déclaré la guerre, & l'avoient déjà commencée avec beaucoup d'ardeur. On ignoroit la cauſe de cette querelle. Ils s'étoient contenus tous deux juſqu'alors dans une eſpèce de neutralité ſur les prétentions des princes; & Toſny n'avoit pu les engager dans ſes intérêts. Mais le jeune duc éprouva bientôt que, par quelque motifs qu'ils euſſent ſuſpendu leur haine, il n'avoit point de plus dangereux ennemis.

Il avoit à ſa cour un jeune prince de ſon ſang qui avoit été élevé avec lui, & qu'il s'efforçoit continuellement de s'attacher par ſes bienfaits. C'étoit Guy, fils du comte de Bourgogne, & d'une fille de Richard II, nommée Alips. L'attachement de ce jeune homme pour le duc de Normandie s'étoit déclaré par mille témoignages; & quand les exemples paſſés auroient pu faire craindre quelque nouvelle entrepriſe de la part des princes, on n'en auroit pas ſoupçonné un de cet âge, & lié ſi étroitement avec Guillaume, ſur-tout dans l'éloignement des ſecours qu'il ſembloit ne pouvoir attendre que du comte de Bourgogne ſon père. Mais les

vues qu'il n'auroit jamais formées lui-même lui furent inſpirées par un gentilhomme normand, nommé Grimont du Pleſſis, homme d'un caractère artificieux, qui, ſans avoir pris parti juſqu'alors contre le jeune duc, nourriſſoit contre lui une haine ſecrète pour quelque ſujet de mécontentement qu'il avoit reçu du duc ſon père. Il s'attacha long-tems à gagner la confiance de Guy de Bourgogne, par les ſervices & les careſſes qui peuvent faire impreſſion ſur le cœur d'un jeune homme. Dans la familiarité à laquelle il parvint avec lui, il lui repréſenta que depuis la fuite du comte d'Arques, le trône de Normandie étoit devenu ſon bien; & ſuppoſant que Guillaume le poſſédoit injuſtement, il lui reprocha de n'avoir point encore penſé à chercher quelque moyen de chaſſer l'uſurpateur. Une ouverture ſi nouvelle pour un jeune homme qui ne s'étoit jamais entretenu de cette idée, ne put produire que de la ſurpriſe & de l'embarras dans l'eſprit de Guy de Bourgogne; ſa réponſe fut qu'il ne connoiſſoit point des droits dont le comte ſon père ne l'avoit point encore averti. Mais Grimont lui faiſant honte d'une excuſe ſi puérile, ajouta qu'il ne falloit attendre l'avis de perſonne pour ſe procurer des avantages qui lui étoient dûs par l'ordre de la nature, & dont

la poſſeſſion dépendoit de lui-même. Enſuite réduiſant tout ſon diſcours à lui demander s'il ne ſouhaitoit pas de ſe voir duc de Normandie ; il ne l'eut pas plutôt engagé à répondre qu'il le ſouhaitoit, que, ſans exiger de lui rien de plus que ce conſentement, il lui garantit qu'il le feroit s'il avoit ſeulement la conſtance de ne pas ſe rétracter.

Grimont n'avoit point attendu ce moment pour former les préparatifs de ſon entrepriſe. Il étoit lié de longue-main avec les comtes de Cotentin & de Beſſin, qui n'étoient pas mieux diſpoſés que lui pour Guillaume, & la guerre que ces deux ſeigneurs s'étoient déclarée mutuellement, n'étoit qu'un artifice pour lever des troupes, & commencer à les exercer dans d'autres vues. A peine Grimont eut-il tiré le conſentement du jeune Guy, que donnant avis de ce ſuccès à ſes complices, il les preſſa de dreſſer toutes leurs machines pour l'exécution du deſſein qu'ils avoient concerté ; tandis qu'inſtruiſant Guy du rôle qu'il auroit à ſoutenir, il l'engagea à demander au duc la permiſſion de ſe rendre dans le Cotentin pour s'employer à la réconciliation des deux comtes. Le duc étoit à Valognes, & c'étoit dans cette ville que les conjurés ſe promettoient de le ſurprendre. Il loua l'intention du jeune prince, & le chargeant

volontiers d'un ſoin qu'il ſe diſpoſoit à prendre lui-même, il en demeura plus tranquille dans les amuſemens qui le retenoient à Valognes.

Guy de Bourgogne s'étoit livré ſi aveuglément aux eſpérances de l'ambition, qu'il ignoroit encore par quelles voies l'on ſe propoſoit de l'élever au trône. Mais les troupes des deux comtes s'étant réunies à ſon arrivée, il fut éclairé tout d'un coup en ſe voyant reconnoître pour l'héritier de la Normandie par deux ſeigneurs qui lui promirent d'employer leur ſang à ſon ſervice. Il ne fut plus queſtion que de ſe mettre en marche, pour opprimer le duc avant qu'il eût le moindre ſoupçon du malheur qui le menaçoit. L'éloignement n'étoit pas infini. Mais dans le tems que les chefs tenoient conſeil, un fou à qui le duc avoit fait quelques largeſſes, & dont il avoit quelquefois pris plaiſir à ſe faire un amuſement, ſoit que ſa folie ne fût qu'une feinte, ſoit qu'il fût alors dans un intervalle de bon ſens, entendit que le projet des conjurés étoit de tuer le duc, & frappé de cet horrible deſſein, il partit à pied ſur le champ pour Valognes, où il arriva ſans avoir pris un moment de repos. Apprenant que le duc étoit au lit, il s'introduiſit dans ſa chambre, malgré les efforts qu'on fit pour l'arrêter; & quoique la

longueur de ſa courſe lui eut coupé la reſpiration ; il l'avertit en criant de toute ſa force, qu'il alloit être aſſaſſiné dans la même nuit. Guillaume étoit ſans défenſe à Valognes. Il n'examina point ſi cet avis lui venoit d'un fou, & ſe jetant ſur le premier cheval, ſans avoir pris le tems de s'habiller tout-à-fait, il ſortit ſeul de la ville pour s'éloigner à la faveur des ténèbres. Ce récit paroîtroit ſans vraiſemblance, ſi l'on n'en trouvoit dans la chronique un détail qui devient intéreſſant par la multitude des circonſtances. Le duc, couvert ſeulement d'un manteau, marcha dans l'obſcurité juſqu'aux Vées de S. Clément, qu'il paſſa avec aſſez de bonheur ; mais lorſqu'il fut de l'autre côté il entendit un grand bruit de chevaux & de gens armés, qui redoublèrent ſes alarmes juſqu'à l'obliger de ſe cacher dans une haie. Il ne douta point dans la ſuite que ce ne fuſſent réellement ſes ennemis, qui avoient paſſé les Vées pour l'aller ſurprendre à Valognes. N'oſant prendre le chemin de Bayeux, qui l'expoſoit à toutes ſortes de rencontres, il continua de marcher entre cette ville & la mer, dans une route qu'il connoiſſoit peu, & qui le conduiſit vers la pointe du jour à Ry. Heureuſement le ſeigneur de ce lieu, ſortant de ſon château fort matin, le reconnut malgré le triſte état de ſon

équipage ; car ſon cheval, épuiſé de fatigue, n'avoit plus la force d'avancer, & le duc achevoit lui-même de s'épuiſer en le frappant d'une verge, qui étoit ſon unique arme. Il demanda le chemin à ce gentilhomme, qu'il ne connoiſſoit pas. « Saincte Marie, diſt-il, Monſieur, qui vous maine ainſi. Qui eſtes-vous, » diſt Guillaume, qui me cognoiſſez ? Par ma » foi, dit l'autre, l'on m'appelle Hubert de Ry, » & tiens de vous ceſte ville ſoubs le titre de » comte. Dictes-moi votre affaire hardiment, » & ne me cellez riens ; car en vérité, je vous » ſaulverai comme moi-meſme. Lors, lui dit » Guillaume, comme il eſtoyt chaſſé, & tout » ſon affaire. Quant il euſt oüi, ſi le faict en- » trer en ſa maiſon, & le fit boire & men- » ger, & lui bailla nouvel cheval, & appella » trois fils qu'il avoit, & leur diſt : Veez cy » voſtre droict ſeigneur, montez à cheval, & » ſur toute l'obéiſſance que vous me debvez je » vous commande que vous le conduiſiez à Fa- » laiſe, & leur va dire les adreſſes ſans entrer » en ville ne en grant chemin. Guillaume & » les trois fils Hubert vont prendre congié, & » cheminèrent, & paſsèrent la riviere de Soup- » penéantague, & tant qu'ils vindrent à Falaiſe, » où ils furent reçus à grant joie ». La fidélité des ſeigneurs de Ry ſauva ſans doute la vie au

Qui estes-vous, qui me cognoissez?

duc; mais il ne trouva à Falaiſe ni plus de ſecours, ni plus de sûreté qu'à Valognes, les ennemis ſe répandirent avec tant de diligence dans toutes les parties de la province, que n'eſpérant point de pouvoir gagner ſa capitale, ſans tomber entre leurs mains, il prit le parti de ſortir de ſes états, & d'aller implorer la protection de la France. Ce ne fut encore qu'après diverſes aventures qu'il gagna les terres de ſes voiſins; & dans une occaſion où il tomba entre les mains de quelques partiſans de Guy de Bourgogne, il ne dût la vie qu'au bruit qui s'étoit répandu de ſa mort. Il fut reconnu imparfaitement de quelques ſoldats, qui ne l'avoient jamais vu d'aſſez près pour s'en fier à leurs yeux; & ſi l'opinion où ils étoient encore qu'il avoit été ſurpris & tué à Valognes, leur perſuada qu'ils ſe trompoient à la reſſemblance, elle ſervit en même tems à lui cauſer une peine extrêmement ſenſible, par les outrages que ces ames viles firent à ſa naiſſance & à ſa mort.

Henri reçut ſon vaſſal avec d'autant plus d'affection & de joie, que l'humiliation où il le voyoit à ſes pieds, ſervoit à le conſoler de l'état où Guillaume l'avoit réduit lui-même. Il eſt aſſez difficile d'expliquer comment il lui accorda ſi généreuſement ſon ſecours, dans les mêmes circonſtances où il s'étoit efforcé d'aſſiſter

contre lui le comte d'Arques. Mais flatté ſans doute de la néceſſité où il le voyoit de recourir à lui ; ſa vanité l'emporta dans cette occaſion ſur l'avidité qu'il avoit marquée auparavant pour s'emparer de ſes états. D'ailleurs, les motifs que Guillaume employa pour le toucher, ſembloient lui impoſer une loi, qu'il n'auroit pu violer avec honneur. Il lui rappela le ſervice que Robert ſon père lui avoit rendu, lorſque chaſſé du trône par ſa mère & par ſon frère, il avoit été lui demander ſon ſecours en Normandie. La mémoire n'en étoit pas ſi éloignée, que Henri ne trouvât encore quelques ſentimens de reconnoiſſance au fond de ſon cœur. Enfin il n'étoit pas de l'intérêt de Henri que la maiſon de Bourgogne s'agrandît de pluſieurs côtés ; & lorſque Guillaume avoit donné Vernon & Brioſne au jeune Guy, il en avoit reçu de la cour de France des plaintes, dont il ne prévoyoit point alors qu'il dût un jour ſentir la juſtice.

Le roi ayant fait lever auſſi-tôt une armée conſidérable, Guillaume, à qui il reſtoit quantité de ſerviteurs fidèles dans l'Avranchin, dans le pays d'Auge, le comté d'Evreux & le pays de Caux, envoya auſſi des ordres pour raſſembler toutes les troupes que Roger de Beaumont avoit commandées. Il partit avec Henri, qui

avoit pris la réſolution de l'accompagner, & toutes leurs forces s'étant réunies entre Argences & Meſodin, ils aſſirent leur camp ſur les bords de deux petites rivières qui arroſent ce fertile canton. Les comtes de Cotentin & de Beſſin, ne s'étoient pas endormis pendant le voyage du duc. Ils avoient tellement augmenté leurs troupes, que loin de s'alarmer de l'approche de leurs ennemis, ils vinrent fiérement au-devant d'eux juſqu'au Val-aux-Dunes, entre Tinglois & Argences, à quatre lieues de Caen. Ainſi l'ardeur de combattre parut égale entre les deux partis. Le roi de France & le duc, réſolus de ne pas différer un moment le combat, mirent auſſi-tôt leurs troupes en ordre de bataille. Ils ne manquèrent point d'entendre la meſſe, ſuivant la dévotion de ce tems-là, qui étoit accompagnée de beaucoup de valeur & d'ignorance; & les hiſtoriens ont ſoin de nommer juſqu'à l'égliſe, qui fut ſaint Beſon de Valmeray. « Après la meſſe chantée, continuent » les chroniques, beut & mengea qui voulut, » & puis ſe mirent à chemin, ſi va le roi ad- » viſer de loing une grant compaignie de gens » en moult noble arroy, & bien eſtoient huyt » vingt chevaliers qui n'y avoit celui qui n'euſt » guimple à dame ou à damoiſelle en ſa lance. » Par ma foi, diſt le duc Guillaume, celle

» gent que je voy debveroit aujourdhuy avoir » du plus beau. Je ne ſay quel parti il ten- » dront. Sire, diſt Guillaume, je cuyde qu'ils » ſont nos amys; car un mioult bon chevalier » nommé Raoul de Teſſon les gouverne, & » cuide qu'il ſoit mon amy ».

En effet, Teſſon avoit toujours été fidèle au duc; mais les comtes de Cotentin & de Beſſin qui eſtimoient beaucoup ſa valeur, l'avoient mandé à Bayeux, & leurs inſtances l'avoient enfin ſi vivement engagé dans leur parti, qu'il leur avoit juré, non-ſeulement de combattre pour eux, mais que dans la mêlée il ſeroit le premier qui frapperoit le duc de Normandie. Cependant à peine eut-il vu la bannière du duc, que ſe rappelant ce qu'il devoit à ſon ſouverain, les remords de l'honneur lui firent tirer à l'écart quelques-uns de ſes meilleurs amis, auxquels il n'eut pas de honte de confeſſer ſon embarras. Ils furent aſſez honnêtes gens pour lui répondre qu'il ne devoit pas manquer de foi à ſon ſeigneur; mais il ne le diſpensèrent pas non plus de tenir le ſerment qu'il avoit fait aux deux comtes. On ne ſe laſſe point d'admirer la ſimplicité de ces tems-là. Teſſon, dans l'indéciſion où le jetoit cette réponſe, prit ſon parti fort galamment. « Et » quant il eut oui ce, ſi partit de ſes gens tout » ſeul,

» ſeul, & ferit ſon cheval des eſperons tout » droit vers le duc Guillaume, qui étoit jouxte » le roi. Sans parler, ne mot dire, il print » ſon gant & en ferit le duc par les épaules, » & lui diſt : Sire, n'en ayez deſplaiſir ſe je » vous ai feru, ce n'a pas eſté par mal talent, » mais convenoit que j'acquittaſſe mon ſerment, » & encore nuict je vous ſervirai comme mon » ſeigneur. Et le duc Guillaume, lui diſt : » Raoul, grant merci. Or penſez de bien faire, » je vous en prie; lors s'en retourna vers ſes » gens ».

L'armée du roi & du duc fut diviſée en quatre corps. Le premier, qui étoit compoſé de normands, marchoit ſous le commandement du comte Guiffart. Le ſecond fut conduit par le comte de Flandre. Le troiſième par le duc d'Orléans; & le quatrième par le roi & le duc, qui s'étoient propoſés de combattre à la vue l'un de l'autre. Du côté de l'ennemi, on avoit obſervé la même diviſion. Guy de Bourgogne menoit le premier corps avec le comte de Beſſin. Enguerrand de Martel, fils de Geoffroy, comte d'Anjou, commandoit le ſecond. Le comte de Cotentin étoit à la tête du troiſième, & Grimont conduiſoit le dernier. Les deux armées ſe rencontrèrent au Val-aux-Dunes. L'engagement commença auſſi-tôt, & la mêlée

devint bientôt furieuſe. Il ne faut point attendre ici des deſcriptions régulières. Les batailles l'étoient peu dans ces ſiècles, & les hiſtoriens du même tems en augmentent la confuſion par celle de leur récit. La France & la Normandie avoient alors quantité de braves chevaliers, qui s'étoient acquis de la réputation dans la galanterie & dans les armes. « Et tellement advint » que parmi tous les gens du roy de France, » ung chevalier, nommé Guillerin, frère de » Hamon-aux-dents & frère de mère à Neel » de Coſtentin, paſſa tellement de coup de » lance & par force de cheval qu'il abattit le » roy de France. Ceſte choſe ainſi advenue, » le comte de Saint-Paul courut ſus au che- » valier, tant que de coups de lance ils cheu- » rent tous deux à terre. Mais celui Guillerin » tôt remonta, & ainſi qu'il remontoit ſon » cheval fut occis deſſous lui, par le ſire de » Caſtelion, & lui auſſi par la preſſe des che- » vaulx. Ceſtui Guillerin avoyt eſté en moult » de batailles, & eſtoyt bon chevalier à mer- » veilles ».

Le roi ne fit que s'animer par le malheur qu'il avoit eu d'être abattu. En vain ſes gens le prioient de ménager ſa vie. Il ſe jeta au fort de la mêlée, & chacun craignoit ſa bannière. Les François crioient Monjoye; le duc Guil-

laume, dieu ayde ; Neel de Cotentin & le comte de Beſſin, ſainct Sever ; & les autres chacun ſon cri. Hamon-aux-dents ſe préſenta furieuſement au roi, pour venger la mort de Guillerin ſon frère ; mais il fut repouſſé avec beaucoup de valeur, & tué enfin par les gens de ce prince. Ce fut alors que Raoul de Teſſon ſe crut libre de ſon ſerment, & qu'embraſſant le parti du duc, il augmenta le déſordre des ennemis par des coups terribles, qui répandirent la frayeur dans tous leurs rangs. Le duc Guillaume ſe ſignaloit de ſon côté, au milieu d'une troupe d'ennemis furieux qui ſembloient n'en vouloir qu'à ſa vie. Après en avoir rué ou renverſé un grand nombre, il fendit impétueuſement la preſſe, pour joindre le comte de Beſſin, qu'il voyoit animer ſes gens contre lui. Il avoit déjà baiſſé la lance, lorſqu'un écuyer du comte, natif de Bayeux, ſe jeta devant ſon maître, pour le garantir, au péril de ſa propre vie. Il reçut le coup du duc, qui fut porté avec tant de force, que la lance lui traverſa le corps, & le fit tomber ſans aucun reſte de mouvement. Une exécution ſi effrayante fit perdre le courage aux ennemis. » Quand Re-
» gnault vit ce, ſi euſt paour, & demanda où
» eſtoit Neel. Et veoit le duc & ſes gens
» aſſaillir chauldement : Adonc ſe mit à la

» fuite, & le duc après. Quand Neel, qui ſe » combattoit aux Françoys, vit fuyr Regnault, » ſi ſe commença à deſconfire. Et nonobſtant » Neel les cuyda rallier. Mais il ne peût. Si » ſe mirent en fuite, & les Françoys après. » Adonc eurent le roy de France & le duc la » victoyre ».

Cette mémorable bataille, qui ſervit non-ſeulement à rétablir le duc de Normandie ſur ſon trône, mais encore à changer en crainte & en admiration le mépris qu'une partie de ſes ſujets avoit toujours entretenu pour lui, acquitta le roi de France des obligations qu'il avoit au père de Guillaume. Ce prince reprit auſſi-tôt le chemin de ſes états, & le duc celui de Rouen. Mais la guerre n'étoit pas terminée par la déroute entière de leurs ennemis. Guy de Bourgogne, après s'être ſauvé de la bataille, s'étoit retiré, par le conſeil de Grimont, dans ſon château de Brioſne, qui étoit aſſez fort pour être capable d'une longue défenſe. Le duc vint l'aſſiéger auſſi-tôt. Si l'attaque fut vive, la défenſe ne fut pas moins ferme & moins opiniâtre. Cependant, Guy, forcé de ſe rendre, tomba dans les mains de ſon vainqueur; & ceux qui n'ignoroient pas le penchant que le duc avoit à la vengeance s'attendoient à voir monter ce jeune prince ſur un échaffaut. Il

n'avoit pas lui-même une autre opinion de ſon ſort. Mais Guillaume ſe fit un honneur de tromper leur attente, & ſe bornant à lui ôter des préſens dont il avoit abuſé contre ſon bienfaiteur, il lui accorda une penſion médiocre avec la liberté de demeurer à ſa cour. Guy n'y pouvoit faire un perſonnage agréable, dans l'humiliation où il ſe voyoit réduit. Il s'échappa un jour, avec autant de précautions, que ſi l'on eût penſé à le retenir malgré lui, & traverſant la France avec les mêmes craintes, il retourna dans la Bourgogne où il étoit né.

Grimont, le principal auteur de la guerre, avoit obtenu ſa grâce du duc, & joignant l'impudence à la trahiſon, il paroiſſoit à la cour avec autant de liberté & d'audace que s'il n'eut eu que des récompenſes à prétendre. Un des plus fidelles ſerviteurs de Guillaume, dont l'hiſtoire nous a dérobé le nom, ne put ſupporter cette effronterie, & prenant occaſion d'un léger différend qu'il avoit fait naître à deſſein, il traita Grimont de parjure & de traître. Celui-ci ne parut point abattu d'un ſi ſanglant reproche. Il demanda au duc la permiſſion de ſe juſtifier par les armes. C'étoit à cette faveur que ſon ennemi aſpiroit. L'impatience parut égale dans les deux combattans, & ſuivant les loix des duels, ils ſe remirent tous deux en

priſon, pour attendre le jour du combat. Mais la nuit même qui devoit le précéder, Grimont fut trouvé mort dans ſon lit, ſans aucune marque de violence, qui pût faire ſoupçonner la main de ſes ennemis ni la ſienne.

Le gouvernement du duc de Normandie devint ſi tranquille après ſa victoire, que pendant quelques mois il n'eût point d'autre occupation que d'exercer les grandes qualités qu'il avoit reçues de la nature. Quoiqu'on ne compte point la libéralité parmi ſes vertus, il donna des terres & des préſens conſidérables à ceux qui avoient contribué, par le ſecours de leurs biens, à l'affermir ſur le trône, & pendant toute ſa vie il continua de les traiter moins en ſujets qu'en amis. Baudouin, comte de Flandre, ayant accompagné le roi de France dans la guerre du Cotentin, on avoit ouvert dès ce tems-là quelques propoſitions de mariage entre le jeune duc & Mathilde, fille de ce prince. Ils étoient liés par le ſang, & leurs âges mettant entr'eux autant d'égalité que leur mérite, tout le monde avoit applaudi au projet de cette alliance. Guillaume fit le voyage de Paris, pour y voir cette jeune princeſſe, qui y étoit venue joindre ſon père. Mais il fut bientôt rappelé par de nouveaux mouvemens, qui commençoient à s'élever dans le voiſinage de ſes états, & qui l'enga-

gèrent malgré lui dans une guerre qui devint néceſſaire pour ſa défenſe.

Geoffroy Martel, comte d'Anjou, fier de quelques avantages qu'il avoit remportés ſur ſes voiſins, ſembloit avoir entrepris de s'en rendre le tyran, d'en exiger des ſoumiſſions qui ne convenoient qu'au pouvoir ſouverain. Le comte de Poitiers s'étoit reſſenti de ſon orgueil; mais il avoit tourné ſes entrepriſes du côté du Maine & du Perche, où les ravages de ſes troupes avoient déjà jeté l'épouvante juſqu'aux frontières de Normandie. On marquoit en même tems au duc qu'on avoit arrêté à Rouen deux angevins, qu'on ſoupçonnoit d'être les eſpions du comte d'Anjou, & qui ne s'en étoient défendus que par des excuſes qui avoient encore augmenté les défiances. L'un étoit homme de robe, & le prétexte qu'il avoit apporté pour juſtifier ſon ſéjour à Rouen, ayant été le deſſein qu'il s'attribuoit de recueillir quelques papiers qui concernoient ſes affaires, on avoit trouvé, en recherchant ſes traces, qu'il s'étoit attaché à découvrir tous les titres qui appartenoient à la terre de Domfront. Perſonne n'ignoroit les efforts que le comte d'Anjou avoit faits pour s'emparer de cette ville, & ſans pénétrer les raiſons qui lui en faiſoient déſirer la conquête, on ne doutoit pas qu'il n'y rapportât toutes ſes

vues. L'autre eſpion avoit gagné ſecrètement deux des principaux officiers du duc. Quoiqu'on n'eut pas pénétré les motifs de leur liaiſon, tout paroiſſant ſuſpect dans un angevin, on avoit pris le parti de les faire arrêter tous trois, & l'on preſſoit le duc de revenir dans ſa capitale, pour approfondir lui-même une intrigue où le repos de ſes états paroiſſoit intéreſſé.

Guillaume ſe rendit droit à Rouen, & la première nouvelle qu'il y apprit, fut la perte de Domfront, qui avoit été enlevé par artifice au ſeigneur de Beleſme. Le comte d'Anjou y avoit mis une forte garniſon, & s'étant emparé d'Alençon par les mêmes voies, il avoit trouvé l'art de faire approuver ſon entrepriſe aux habitans, & de ſe les attacher encore plus par ſes careſſes que par la force de ſes armes. Ce fut un nouveau motif au duc pour approfondir la commiſſion des deux angevins. On les effraya par la vue des ſupplices. Ils firent enfin leur confeſſion, qui cauſa beaucoup de ſurpriſe à ceux qui avoient pris Geoffroy Martel pour un homme dur & farouche. Il étoit amoureux d'une fille de Domfront, qu'il avoit connue dans un voyage qu'elle avoit fait en Anjou avec ſa famille. il avoit fait des efforts inutiles pour lui faire accepter une condition fort heureuſe à ſa cour, & n'ayant pu l'empêcher de

retourner dans ſa patrie, il avoit continué de la ſolliciter par ſes courriers & par ſes lettres. Enfin cette fille, qui n'étoit qu'une bourgeoiſe, lui avoit fait déclarer que rien n'étant capable de lui faire perdre le goût qu'elle avoit pour le lieu de ſa naiſſance, ni de lui faire oublier la diſtance qu'il y avoit entr'elle & un comte d'Anjou, elle ne voyoit qu'une ſeule voie pour lever ces deux difficultés; c'étoit de la rendre maîtreſſe de Domfront, & de la mettre dans un état qui la feroit paroître moins indigne de ſes bienfaits. S'étant même remplie d'une chimère qui s'étoit perpétuée dans ſa famille, elle s'imaginoit que cette terre avoit appartenu à ſes ancêtres, & que ne l'ayant perdue que par des malheurs de fortune, il n'étoit pas impoſſible de retrouver les titres ſur leſquels on pourroit fonder ſes prétentions. C'étoit pour la ſatisfaire que le comte d'Anjou employoit à Rouen un de ſes plus habiles magiſtrats à cette recherche; & dans cet intervalle, ayant ſurpris le ſeigneur de Beleſme, à qui Domfront appartenoit, il s'étoit déjà mis en état de flatter l'ambition de ſa maîtreſſe par l'offre de la terre qu'elle avoit déſirée. Mais les aveux du ſecond angevin répandirent beaucoup plus de jour ſur le fond de cette entrepriſe. Il étoit employé par la ducheſſe Pavie, veuve de Richard II,

& parente de cette même bourgeoiſe à qui le comte Martel s'efforçoit de plaire. Cette ducheſſe, qui étoit alors dans un âge fort avancé, eſt célèbre dans les chroniques, par le bonheur qu'elle eut de devenir l'épouſe d'un duc de Normandie, après avoir été long-tems ſa maîtreſſe. C'eſt elle qui la première nuit de ſes nôces, & lorſque le duc ſe mit au lit près d'elle, lui tourna bruſquement le dos. A la ſurpriſe qu'il marqua de ce procédé, elle lui répondit plaiſamment, qu'en couchant avec lui juſqu'alors, elle avoit toujours été dans le lit d'autrui, & qu'elle n'y avoit dû porter que de la ſoumiſſion; mais qu'étant enfin dans ſon propre lit par les droits de mariage, elle y vouloit exercer du moins une fois ſon indépendance. Ce badinage avoit réjoui le duc, qui continua de l'aimer pendant toute ſa vie. Mais quoiqu'elle en eut eu pluſieurs enfans, elle étoit demeurée ſans conſidération après ſa mort. Par la vanité ordinaire à tous ceux qui s'élèvent au-deſſus de leur naiſſance, elle avoit entrepris de ſe faire une origine fort noble; & pendant la vie même du duc Richard, elle lui avoit repréſenté pluſieurs fois des droits fabuleux qu'elle s'attribuoit ſur la terre de Domfront. Ayant mal réuſſi à les faire valoir, elle avoit inſpiré à ſa parente, qui s'étoit nourrie des

mêmes chimères, de profiter de la paſſion du comte d'Anjou pour jeter ce luſtre dans leur famille, & leur étude commune étoit de trouver dans les archives de Normandie de quoi juſtifier leurs prétentions.

Cette entrepriſe n'auroit rien eu de criminel, ſi le miniſtre de la ducheſſe n'eut point paſſé les bornes de ſa commiſſion. Mais n'ignorant point que le deſſein du comte d'Anjou étoit de s'emparer de Domfront par l'artifice ou par la force, il avoit gagné deux gentilshommes qui occupoient quelque emploi dans la maiſon du duc, pour s'accommoder avec eux de quelques terres qu'ils poſſédoient dans le voiſinage de cette ville; & leur deſſein faiſant ſuppoſer que la ducheſſe étoit entrée dans l'entrepriſe du comte Martel, une entrepriſe qui auroit été pardonnable à ſa vanité, devenoit un crime d'état qui ne devoit pas demeurer ſans punition. Auſſi le duc prit-il le parti de la faire arrêter, & tandis qu'il ſe préparoit à marcher contre Martel, il fit faire le procès aux deux eſpions avec une rigueur qui les conduiſit en peu de jours au ſupplice. La ducheſſe fut reſſerrée étroitement juſqu'à ſon retour. Pour lui, ſe mettant à la tête de ſes troupes, il prit le chemin d'Alençon, où le comte d'Anjou s'étoit rendu avec quatre mille

hommes, qui ſembloient menacer les villes voiſines. Il avoit près de lui un parent de Grimont, pour lequel ſon amitié n'avoit point été refroidie par l'aventure de ce traître. Mais comme ſi la perfidie eut été naturelle au même ſang, celui-ci voyant marcher ſon maître ſans précaution, trouva le moyen de faire avertir les angevins, qu'il leur ſeroit aiſé de dreſſer quelque embuſcade où les normands ne manqueroient pas de ſe précipiter. Cet avis fut reçu aſſez tôt pour expoſer Guillaume au plus grand danger qu'il eût encore eſſuyé dans le métier des armes. Les quatre mille angevins ſe poſtèrent à quelque diſtance d'Alençon, dans un lieu ſi couvert que, ne pouvant être apperçus de fort loin, le duc, que ſon ardeur faiſoit toujours marcher à la tête de ſes gens, fut le premier qui les découvrit. Il ignoroit leur nombre; & la diſpoſition du terrein n'étoit pas favorable à ſa troupe, qui n'étoit compoſée que de cavalerie. Cependant ſon courage ne lui permettant point de conſidérer le péril, il ne fit que ſe tourner vers ſes gens, pour faire paſſer de rang en rang l'ordre qu'il leur donna de le ſuivre, & piquant droit aux angevins, il leur cauſa tant de frayeur par cette hardieſſe, qui leur parut venir d'une réſolution méditée, qu'aulieu de s'avancer à ſa rencontre

ou de l'attendre, ils prirent la fuite avec un déſordre que toute l'expérience du comte Martel ne pût réparer. La cavalerie normande en mit en pièces un grand nombre, & ne ceſſa point de pourſuivre le reſte juſqu'aux bords d'une petite rivière, où Guillaume crut devoir s'arrêter. Ayant rallié ſa troupe, il s'avança intrépidement ſous les murs d'Alençon, pour obſerver le château & tous les lieux qui pouvoient lui faire craindre une longue réſiſtance; & dans la néceſſité de pluſieurs ſecours qui lui manquoient pour commencer le ſiége, il retourna ſur ſes pas pour les attendre à Falaiſe.

Mais il y apprit bientôt que le comte d'Anjou avoit reçu de nouvelles troupes, & qu'expliquant ſa retraite comme une marque de crainte, il ſembloit ſe diſpoſer à pénétrer dans la Normandie. Cette nouvelle le fit remonter à cheval auſſi-tôt, pour rejoindre ſa cavalerie, à qui il avoit laiſſé ordre de ſe retrancher dans le voiſinage d'Alençon. S'étant fait ſuivre de tout ce qu'il y avoit d'habitans à Falaiſe qui étoient capables de porter les armes, il s'avança juſqu'aux bords de la rivière de Seure, au-delà de laquelle les angevins étoient campés. Ils étoient maîtres du paſſage, & les ouvrages qu'ils avoient eu le tems de faire à la tête du pont

ne paroiſſoient pas faciles à forcer. Fiers de cet avantage ; ils s'avançoient aſſez près pour ſe faire entendre, & toute leur hardieſſe ſe réduiſant aux injures, ils reprochoient aux normands d'avoir pour maître le fils d'une miſérable pelletière. Guillaume fut ſi ſenſible à cet outrage, « qu'il jura par la reſplendeur de dieu, car » tel étoit ſon ſerment ordinaire, que s'il les » pouvoit prendre il ne leur laiſſeroit pied, ne » main, ne œil. ». Les ſecours qu'il attendoit étant arrivés, il entreprit, à toutes ſortes de riſques, de forcer les angevins dans leurs retranchemens. Son embarras ne fut point à paſſer la rivière ; mais il trouva le foſſé qu'ils avoient ouvert autour d'eux, ſi large & ſi profond, que déſeſpérant de le traverſer, il donna ordre qu'on y apportât le bois de toutes les maiſons qui étoient dans le voiſinage ; & l'en ayant rempli, il y fit mettre le feu, avec tant de poix & d'autres matières combuſtibles, que l'ennemi ſe trouva preſque tout d'un coup environné d'un mur de flammes. Dans cette horrible ſituation les angevins ne laiſsèrent pas de ſe défendre avec aſſez de courage : » Mais riens » ne leur valut, dit l'hiſtorien, qu'ils ne fuſſent » les ungs ards, les autres occis, & les autres » prins ».

Après s'être livré au plaiſir d'une ſi cruelle

vengeance, Guillaume acheva de déshonorer ſon triomphe par un excès que je retrancherois de ſon hiſtoire, ſi je m'étois propoſé de ne rapporter que ſes vertus. Il fit prendre dix-huit ou vingt de ſes priſonniers, auxquels il fit couper les mains & les pieds; & pour ne pas violer la moindre partie de ſon ſerment, il leur fit crever les yeux par un ſecond ordre; après quoi, il les fit jeter dans la ville & dans le château d'Alençon, où le reſte des angevins s'étoient retirés. Ce barbare préſent fut accompagné d'une menace encore plus terrible; car il leur fit déclarer que s'ils tardoient à ſe rendre, il leur réſervoit à tous le même châtiment. La crainte leur fit offrir auſſi-tôt de remettre leurs armes au vainqueur, & le duc appaiſé par leur ſoumiſſion leur accorda la liberté de ſe retirer. Ayant mis une forte garniſon dans le château d'Alençon, il réſolut de ne pas laiſſer un moment au comte d'Anjou pour ſe reconnoître. Mais lorſqu'il marchoit ſur ſes traces, il apprit qu'ayant jeté dans Domfront la meilleure partie des troupes qui lui reſtoient, il s'étoit hâté de regagner ſon pays. Ses efforts ſe tournèrent auſſi-tôt contre Domfront, qu'il attaqua avec une merveilleuſe valeur. Quoiqu'il y eût peu d'apparence que cette ville pût lui réſiſter long-tems, elle ſoutint ſi

vigoureuſement le premier aſſaut, qu'il prit le parti de ſe retirer, pour donner quelques ordres à ſes gens.

La fortune le ſervit mieux d'un autre côté, & par des voies qui étoient fort éloignées de ſes eſpérances. Après la bataille du Val-aux-Dunes, Regnault de Saint-Sauveur, comte de Cotentin, n'eſpérant rien de la clémence du vainqueur, s'étoit retiré dans les états de Conan, duc de Bretagne, où la haine que les Bretons portoient au duc de Normandie n'empêchoit point que ſa révolte & les malheurs qu'il s'étoit attirés volontairement ne le fiſſent regarder avec beaucoup de mépris. Quoique le duc l'eût reçu plus favorablement que ſes ſujets, dans la vue, ſans doute de tirer bientôt quelque utilité de ſes ſervices, le comte y menoit une vie d'autant plus triſte, qu'il ſe ſentoit troublé par ſes propres remords, & que ne s'étant laiſſé engager dans le parti de Guy de Bourgogne que par les artifices de Grimont, il n'avoit pas attendu le moment de ſa défaite pour ſe repentir de ſon entrepriſe. Au premier bruit de la guerre qui s'étoit allumée entre le comte Martel & le duc Guillaume, tout ſon zèle ſe réveilla pour ſa patrie. Il leva des troupes à ſes propres frais, & s'ouvrant l'entrée de l'Anjou par la priſe de quelques châteaux, il continua de ravager

ravager cette province, ſans expliquer le motif qui lui mettoit les armes à la main. Geoffroi Martel, occupé alors du côté d'Alençon, ne put prendre une attaque ſi imprévue que pour l'invaſion de quelques brigands, que la moindre réſiſtance ſetoit capable de diſſiper. Il envoya des ordres à ſes miniſtres, qui furent moins heureux qu'il ne l'eſpéroit à les exécuter. Le comte de Cotentin, qui ſe trouvoit animé par ſes premiers ſuccès, & qui ne pouvoit douter que le ſervice qu'il rendroit à la Normandie n'aſſurât ſa paix avec ſon maître, & ſon rétabliſſement dans ſes terres, ſoumit dans l'eſpace de dix jours une partie de l'Anjou, & vint répandre la terreur juſqu'aux portes de la capitale.

Cependant quelques officiers du comte levèrent des troupes dans tous les cantons de la province, & ſe joignant à cinq ou ſix cents bourgeois d'Angers, qui eurent le courage de prendre les armes, ils ſe préſentèrent aux ennemis dans une plaine qui n'étoit pas fort éloignée de la ville. Les premiers combats ne décidèrent point la querelle, & le comte de Cotentin ſentit, malgré toute ſa valeur, qu'un ennemi eſt toujours redoutable lorſqu'il a des intérêts précieux à défendre. Les bourgeois & le payſans d'Anjou ſoutinrent aſſez long-tems

ſes efforts pour faire avertir leur comte du beſoin qu'ils avoient de ſon ſecours. Il avoit toutes ſes troupes au camp d'Alençon ; & ſe trouvant trop preſſé par le duc pour ſe défaire d'une partie de ſes forces, il avoit exhorté ſes ſujets à faire traîner leur défenſe en longueur. Mais comme ſi la fortune eût choiſi le même inſtant pour l'humilier, il avoit reçu la nouvelle de leur défaite au moment qu'il s'étoit vu forcé lui-même d'abandonner Alençon. Le comte de Cotentin, indigné de ſe voir arrêté par des ennemis qu'il mépriſoit, les avoit attaqués avec tant de furie, qu'après leur avoir tué plus de mille hommes, il avoit reſſerré le reſte dans les murs de pluſieurs villes. Les nouvelles de la victoire de ſon maître étant arrivées dans le même tems en Anjou, il ne s'étoit point obſtiné à recueillir d'autres fruits de la ſienne. Il avoit congédié ſes troupes, qui étoient compoſées de bretons & de poitevins, & comptant ſur la faveur du duc, après l'avoir ſi bien ſervi, il ſe rendit au camp de Domfront pour y demander ſa grâce à de ſi bons titres.

Guillaume le reçut avec un air de dignité que nul autre prince n'a jamais pris plus naturellement. Il commença par lui reprocher ſes fautes avant que de louer ſes ſervices, & l'embraſſant enſuite avec tendreſſe, il lui dit agréa-

blement, qu'ayant beſoin d'un bras tel que le ſien pour réduire Domfront, qu'il n'avoit pu prendre lui-même au premier aſſaut, il ſe repoſoit ſur lui de ce ſoin. Le comte n'auroit pas différé un moment ſon attaque, ſi l'on n'eût appris que Geoffroi Martel reparoiſſoit avec quelques troupes; ſa préſence n'étant point néceſſaire en Anjou après la retraite de ſes ennemis, il avoit rallié trois ou quatre mille hommes qui s'étoient diſperſés après leur défaite, & l'amour le rappeloit au ſecours de Domfront. Il ſe trouve dans les chroniques tant de circonſtances agréables, qui perdroient leur prix dans un langage plus correct, que je leur conſerve toujours volontiers la naïveté de l'ancien ſtyle. « Quant le duc ſçuſt l'arrivée de » Geffroy, ſi diſt à trois de ſes chevaliers : » allez adviſer quels gens Martel a avec lui; » & ſe vous parlez à lui, dites lui que s'il » aporte vivres à ceulx de Domfront, que j'en » garde la porte, & que demain matin y ſeray » pour les recever. Adonc montèrent les che- » valiers à cheval, & chevauchèrent tant qu'ils » virent Geffroy Martel & ſes gens, & firent » ſigne qu'ils vouloient parler à Geffroy, & » tantoſt vindrent les gens de Geffroy, qui les » menèrent devant luy. Adonc diſt un des che- » valiers, nommé Rogier du Montgomery, le

» meſſaige que le duc l'avoit enchargé. Et quant » Geffroy eut ce ouy, ſi diſt : dictes au duc » Guillaume que demain bien matin, je ſeray » encontre lui ſur ung cheval blanc, & entrerai » dedans la porte ſe je puys. Et affin que le » duc me cognoiſſe, je aurai un eſcu tout » d'or ſans différence. Et le chevalier reſpon- » dit : Sire ne vous travaillez point, car bien » matin aurez le duc en ceſte place, monté » ſur ung cheval bayard a un eſcu tout ver- » meil. Et affin que le cognoiſſiez, aura au » bout de ſa lance une guimple à dame, de » quoy il vous eſſuyra le viſaige. A tant s'en » vindrent les chevaliers au duc, & lui comp- » tèrent ce qu'ils avoyent trouvé & dit ».

Ces galanteries militaires avoient l'air d'un défi, qui ſervoit toujours à échauffer le courage de la nobleſſe ; & les ſoldats même, qui apprenoient ces proueſſes de leurs chefs, en combattoient avec plus d'audace lorſqu'ils étoient animés par les récits qu'ils s'en faiſoient mutuellement. Le diſcours des trois chevaliers normands ayant produit cet effet dans l'armée du comte d'Anjou, on s'y prépara toute la nuit à répondre le lendemain aux bravades de l'ennemi. Mais la ruſe ſe mêloit quelquefois auſſi avec la bravoure. Dès la pointe du jour « vint » deux chevaliers au travers des champs, qui

» dirent au comte Geffroy que il ſe travailloit » pour neant, & que pour certain le château » de Domfront eſtoit rendu au duc de Nor- » mendie, & Martel cuyda que ce fuſt vérité. » Si fut moult courouce, ſi s'en retourna dans » ſon pays ».

Un autre chroniqueur ajoute quelques circonſtances qui donnent plus de vraiſemblance à une fuite ſi prompte. Il rapporte que les deux chevaliers avoient trompé doublement Martel en l'aſſurant que non-ſeulement Domfront s'étoit rendu ; mais que le duc ayant offert à la maîtreſſe du comte les mêmes avantages qu'elle avoit exigés de ſon amant, s'étoit mis en poſſeſſion tout à la fois de la place & de ſon cœur. L'explication d'une intrigue que le comte croyoit d'autant plus cachée qu'il ignoroit le ſort de ſes deux eſpions, ne lui laiſſant aucun doute de la vérité de ce récit, il ſe laiſſa entraîner par le dépit, beaucoup plus que par la crainte. Mais il ne fut pas plus heureux dans ſa retraite. Le comte de Cotentin le joignit près d'un paſſage fort étroit où la néceſſité de reſſerrer ſes troupes avoit retardé long-tems ſa marche. Il lui tua une partie de ſes gens, & en fit un grand nombre de priſonniers.

Domfront ayant ouvert ſes portes, après avoir perdu l'eſpérance d'être ſecouru, le duc de

Normandie fit porter les châteaux & baſtilles qui avoient été diſpoſés pour l'attaque, devant le château d'Ambières, qui appartenoit au comte Martel, & qui étoit la dernière place de ſes états. Le deſſein de Guillaume étoit de le fortifier après s'en être emparé, & d'y laiſſer des troupes, pour tenir continuellement en bride un voiſin ſi dangereux: Mais l'infatigable Martel ne tarda point à retourner ſur ſes pas avec une nouvelle armée, & ſe trouvant bientôt à la rencontre des normands, il leur dreſſa une embuſcade dans laquelle ils ſeroient tombés infailliblement avec leur duc, ſi la fortune, qui le deſtinoit à de plus hautes entrepriſes, n'eût veillé ſenſiblement à ſa conſervation. Il marchoit ſans défiance, lorſqu'il apperçut pluſieurs troupeaux de moutons qui couroient au travers des champs avec un air d'effroi qui devoit venir de quelque cauſe extraordinaire. S'imaginant auſſi qu'elle ne pouvoit être éloignée, il arrêta ſa marche pour faire chercher quelques-uns des bergers, qui ne pouvoient avoir abandonné leurs troupeaux. On lui en amena pluſieurs, de qui il apprit que les angevins étoient cachés derrière quelques métairies qui bordoient le chemin, & d'où ils pouvoient prendre toutes ſortes d'avantages pour fondre ſur ſa troupe. La vue d'un péril ſi preſſant ne fit qu'enflammer ſon

courage. Il s'arrêta au parti qui avoit déjà été funeſte aux angevins près d'Alençon. La campagne étant fort ouverte derrière les métairies, il en fit le tour, & piquant droit aux ennemis, il les jeta dans toute la frayeur qu'ils ſe préparoient à lui cauſer. Cependant ils demeurèrent fermes à l'attendre. La mêlée fut vive & ſanglante. Guillaume ayant vu périr à ſes côtés Amauri de Flammancour, Robert de Beaumeſnil, & Aimard d'Aumale, trois de ſes plus fidelles chevaliers, entra dans un mouvement de fureur qui rendit tous ſes coups terribles. Ses gens, animés par ſon exemple, pouſsèrent ſi vivement les angevins, qu'après avoir fait mordre la pouſſière au plus grand nombre, ils mirent le reſte en fuite avec leur chef. « Au » dernier, dit la chronique, fut Martel deſ» truit ». Le duc exécuta ſans obſtacle le deſſein qu'il avoit ſur Ambières, &, plus redoutable que jamais à ſes voiſins après une campagne ſi glorieuſe, il rentra dans ſes états comme en triomphe.

Juſqu'alors la valeur avoit eu plus de part à ſes exploits que la politique. Il n'avoit écouté que cette première chaleur qui fait regarder à un jeune prince l'avantage des combats comme la gloire ſuprême, & qui le fait moins penſer

à augmenter ſes forces qu'à les exercer continuellement. Mais en réfléchiſſant ſur les troubles qu'il avoit eſſuyés depuis le commencement de ſon règne, il lui fut aiſé d'en trouver la cauſe dans le pouvoir exceſſif de ſa nobleſſe. C'étoit un déſordre commun dans tous les états de l'Europe, & dont la France étoit moins exempte que jamais, depuis l'établiſſement de la ſeconde race. Guillaume fut le premier ſouverain qui entreprit d'abaiſſer l'orgueil de pluſieurs vaſſaux qui l'égaloient en puiſſance. Il fit aſſembler ſes états, & leur déclarant ſes intentions du ton d'un maître qui veut être obéi, il ordonna que toutes les places fortes & les châteaux qui ne dépendoient pas immédiatement de lui, fuſſent raſés dans un eſpace dont il fixa le terme. On ne ſauroit douter, quoique les hiſtoriens n'aient pas fait cette obſervation, qu'il n'eut pris des meſures pour aſſurer l'exécution de ſes volontés. Mais il ne trouva pas la moindre réſiſtance dans un grand nombre de ſeigneurs dont l'aſſemblée étoit compoſée. Ce fut ſans doute pour ſe les concilier par quelque marque d'affection & de confiance, qu'il leur propoſa enſuite ſon mariage avec la princeſſe Mathilde, fille du comte de Flandre. Ils applaudirent au deſſein d'une ſi belle alliance,

& deux des principaux ſeigneurs de Normandie furent nommés pour aller demander la princeſſe à ſon père.

Elle arriva bientôt ſur la frontière, conduite par ſon père même, qui avoit regardé ce mariage comme un établiſſement fort avantageux pour ſa fille, & qui venoit pour relever la fête par toutes ſortes de magnificences & de galanteries. Il remit la princeſſe au duc dans le château d'Arques, où ce prince étoit allé au-devant d'elle avec ſa plus brillante nobleſſe. Le mariage y fut célébré, & la pompe en fut ſi éclatante, que l'écrivain des geſtes de Guillaume, aſſure qu'elle n'avoit jamais eu d'exemple.

Elle fut néanmoins troublée par un événement fort tragique. Le comte d'Arques, après avoir été dépouillé de ſes terres, s'étoit retiré pendant quelque tems chez le comte d'Abbeville, d'où il étoit paſſé à Boulogne pour y fixer ſa demeure près du comte de ce nom, dont il avoit épouſé la fille. Le bruit du mariage de la princeſſe de Flandre, qui devoit être célébré dans un lieu dont il avoit été le maître, lui inſpira la curioſité de voir cette fête. Il ſe rendit au château d'Arques, dans un déguiſement qui ne permit d'abord à perſonne de le reconnoître; & s'étant mêlé dans la foule des ſpectateurs, il continua pendant quelques jours de

ſe dérober à ceux qui l'avoient connu plus familiérement. Mais dans une aſſemblée de danſe qui ſe tenoit au château, il ne put réſiſter à l'envie de revoir des lieux qui lui avoient été chers, & s'étant enfoncé dans quelque appartement, il s'y endormit ou s'y oublia, juſqu'à ne pas s'appercevoir du tems où l'on fermoit les portes du château. Un officier de la cour le trouvant fort tard dans cette ſituation, l'avertit bruſquement que les portes étoient fermées. Mais le comte, qui craignit auſſi-tôt d'être reconnu, ne lui répondit que par un coup de poignard, qui le renverſa mort, & cherchant à s'échapper, il rencontra un autre domeſtique, dont il ne put ſe voir ſuivi avec une curioſité trop preſſante ſans le ſacrifier encore à ſa ſûreté. Il connoiſſoit trop bien les lieux pour trouver enſuite de la difficulté à ſortir par quelque dégagement, & ſur le champ il profita de ſa liberté pour retourner à Boulogne. Cet accident répandit le lendemain beaucoup d'alarme dans le château; mais on n'en connut l'auteur que fort long-tems après, par les lumières qu'on tira de quelques particuliers à qui le comte d'Arques avoit eu aſſez de confiance pour prendre chez eux ſon logement.

Guillaume étant retourné à Rouen avec la ducheſſe, on s'attendoit, ſous les auſpices d'un

ſi heureux mariage, à voir règner une paix conſtante dans la Normandie. Mais elle fut bientôt troublée du côté qu'on devoit l'appréhender le moins. Mauger, frère du comte d'Arques, ſe trouvoit élevé ſur le ſiége archiépiſcopal de Rouen, par une faveur qui méritoit d'autant plus de reconnoiſſance qu'elle lui avoit été accordée par le duc dans le tems que ſon frère avoit les armes à la main. Ce prélat, dont j'ai déjà fait remarquer le caractère artificieux, avoit paru changer tout d'un coup ſon penchant pour l'intrigue, dans un goût déſordonné pour toutes ſortes de plaiſirs. La bonne chère & le commerce des femmes tenoient le premier rang dans ſes occupations; mais il y joignoit tout ce que d'immenſes richeſſes, qui conſiſtoient dans le revenu de pluſieurs bénéfices eccléſiaſtiques, le mettoient en état de ſe procurer pour ſatisfaire ſes inclinations. Sa curioſité s'étoit tournée juſqu'à la magie. « Et » tenoit-on, dit l'auteur d'une chronique, que » ledit archevêque Mauger avoit ung diable » privé, qu'il appelloit Touret, par le moyen » duquel il diſoit toutes choſes que l'en luy » demandoit ». L'hiſtorien n'achève point ce récit; ce qu'il ſemble qu'on en peut conclure, c'eſt que ſi l'archevêque n'étoit pas lui-même aſſez ſimple pour ſe croire en commerce avec

le diable, ceux qui avoient cette opinion de lui l'étoient beaucoup. Mais tel que je le repréſente, il n'eſt pas ſurprenant que ſes revenus ne répondiſſent point encore à ſa dépenſe, & qu'avec fort peu de reſpect pour ſa profeſſion, il eut vendu ou aliéné juſqu'aux vaſes ſacrés de ſon égliſe pour fournir à ſes plaiſirs.

La bonté du duc, qui lui avoit fait fermer les yeux ſur ſes débauches, ne put lui pardonner cette eſpèce de profanation des richeſſes de l'autel. Il lui fit dire que s'il ne voyoit quelque changement dans ſa conduite, il ſeroit obligé d'employer ſon autorité pour lui inſpirer plus de retenue. Cette menace parut ſi choquante au prélat, que ne reſpirant que la vengeance, il prit la ſeule voie que ſa profeſſion lui offrit, en excommuniant le duc & la ducheſſe, ſous prétexte qu'étant liés de trop près par le ſang, ils s'étoient engagés dans l'inceſte en ſe mariant ſans les diſpenſes de l'égliſe. Un outrage ſi éclatant pénétra Guillaume de confuſion & de douleur. Cependant il étoit vrai qu'il avoit négligé les diſpenſes canoniques; & ne pouvant réparer ce défaut qu'en ſe ſoumettant à l'égliſe, il prit le parti de faire propoſer ſon embarras au ſaint ſiége. Le pape entra dans la ſituation d'un prince qui ne s'étoit rendu coupable que par la molleſſe de ſon clergé, &

qui ne pouvoit rompre déſormais ſes engagemens ſans déshonorer une des premières princeſſes de l'Europe, au riſque encore d'allumer la guerre entre la Flandre & la Normandie. Il confirma par ſon autorité le mariage du duc, en lui impoſant quelques ſatisfactions auxquelles les deux époux ne firent pas difficulté de ſe ſoumettre. Elles conſiſtèrent en fondations pieuſes, qui ſubſiſtent encore. Le duc fit bâtir à Caën l'abbaye de ſaint Etienne, & la ducheſſe celle de la Trinité dans cette même ville. Ils établirent encore dans la même vue des fonds pour la ſubſiſtance de cent pauvres aveugles, partie à Caën, à Cherbourg, à Bayeux, & à Rouen.

Mais après avoir ſatisfait la religion, Guillaume n'oublia point ce qu'il devoit à l'auteur de ſes peines; & comme la cour ne manque point de flatteurs, qui ne cherchent qu'à juſtifier les reſſentimens des princes, il ſe trouva quelques perſonnes anciennement aſſociées à la révolte du comte d'Arques, qui accusèrent l'archevêque d'avoir travaillé moins à l'appaiſer qu'à la nourrir par ſes intrigues, & de s'être joué par conſéquent du duc, en feignant d'employer ſes ſoins pour faire rentrer ſon frère dans la ſoumiſſion. Des plaintes ſi juſtes portèrent Guillaume à faire aſſembler les évêques de ſes états, qui dépoſèrent Mauger ſur ces accuſa-

tions ; & ce prince lui donna pour ſucceſſeur Maurille, religieux de l'abbaye de Feſcamp.

Il n'eſt pas aiſé de décider ſi la vengeance eût plus de part que la juſtice à cette action ; car ſi le duc de Normandie devoit tous les ſentimens de la haine à ſon archevêque, ce prélat ſembloit mériter auſſi par ſa conduite les plus ſévères châtimens de l'égliſe. Il ne pût même ſe plaindre qu'on l'eut traité ſans aucun ménagement. On lui laiſſa la liberté de choiſir le lieu de ſa retraite ; & penſant beaucoup moins à cacher ſa honte qu'à ſe livrer librement à ſes plaiſirs, il ſe détermina pour l'île de Guerneſey, où il fit tranſporter tout ce qui pouvoit ſervir à lui compoſer une vie délicieuſe. Les femmes ne furent point exceptées de ce voluptueux projet. Il s'en attacha une nommée Gilles, qui n'étoit pas ſans naiſſance ni ſans mérite, & qui s'étoit fait une réputation extraordinaire par ſa beauté. Un plan de vie ſi licencieux flatta ſon caprice. Elle eut de l'archevêque un fils, qui fut nommé Michel de Bayeux, & qui ſe diſtingua dans le métier des armes. Après avoir paſſé quelques années dans cette nouvelle Caprée, Mauger finit ſa vie par un malheur qu'il pouvoit éviter, s'il en faut croire l'auteur de la chronique. Ce récit perdroit trop à paroître dans un autre ſtyle que

celui de cet écrivain. « Et finablement il eſtoit » une fois en une nef, près de Baſſault en » Coſtentin. Si va dire au maiſtre de la nef, » pour veoir, diſt-il, l'ung de nous deux ſera » huy noyé. Mettez nous à terre. Le ma- » tinel n'en tint conte & alla tousjours tant » qu'il fuſt près d'arriver. Si avoit Maugier » avallé ſes brayes ſur ſes genoulx & n'avoit » nulles chauſſes chauſſées; car il faiſoit trop » chault. Et ainſi comme Maugier ſe leva, » voulant amonter ſes brayes pour yſſir; & le » batteau branle, & Maugier qui fut empeſché » de ſes brayes ne ſe peut tenir, & ainſi chut » en la mer, & ſe noya que oncques homme » n'y peut mettre reméde. Toutefois il fuſt » trouvé entre deux roches, & tiré de l'eau, » ſes brayes entre ſes pieds, & fut porté » à Céſarbourg (Cherbourg), où il fut en- » terré ».

Tous les obſtacles qui s'étoient oppoſés à la puiſſance ou à l'autorité de Guillaume n'ayant ſervi qu'à l'établir plus ſolidement, il y avoit peu de ſouverains de l'Europe dont le nom fut devenu plus glorieux, & qui inſpirât plus de crainte ou de jalouſie à ſes voiſins. C'étoient des impreſſions qu'il penſoit moins à leur faire naître que celle de l'eſtime & de l'amitié; car l'ambition ne le portant point encore à former les

grands projets qui lui réuſſirent avec tant de bonheur & de gloire dans la ſuite de ſa vie, il n'avoit cherché juſqu'alors qu'à ſurmonter l'ancien mépris dont il avoit reçu pluſieurs fois des marques humiliantes, & qu'à faire oublier par ſes vertus la tache de ſa naiſſance. Cependant la France ne put voir un vaſſal ſi redoutable, ſans ſe croire intéreſſée à modérer cet excès de puiſſance. Le roi Henri, qui avoit rendu à Guillaume un ſervice de père en l'aidant à remonter ſur ſon trône, chercha bientôt des prétextes pour lui déclarer la guerre, & n'en trouvant point d'autre que les dernières violences auxquelles les normands s'étoient emportés contre le comte d'Anjou, vaſſal de la France, il leva une armée d'autant plus puiſſante, que la haine contre la Normandie étant devenue commune à tous les ſeigneurs voiſins, il n'y en eût point qui ne s'empreſsât de lui fournir des troupes. Henri marqua le quartier d'aſſemblée à Mantes. « Il fit ſemondre à eſtre » avecques lui, dit la chronique, ceux de » Champaigne & de Brye, de Gaſtinoys, de » Bourgongne, de Berry, d'Orleans, du Perche, de Tours, de Poictou & d'Anjou, & » de tous les pays où il avoit accointance. Et » fiſt aſſembler tous les grands ſeigneurs & » chiefs de guerre, qui étoyent en ſon oſt, » qui

» qui tous lui jurèrent qu'ils deſtruyroyent Nor-» mandie ».

Des préparatifs ſi éclatans jetèrent l'alarme dans la Normandie, & le duc, pénétré des obligations qu'il avoit à la France, s'affligea ſincérement de la néceſſité où il étoit de prendre les armes contre un roi dans lequel il reconnoiſſoit ſon bienfaiteur & ſon maître. Je ferai remarquer que nos hiſtoriens mêmes ont cru ce ſentiment ſincère. Mais les normands n'avoient point la liberté de choiſir entre deux partis. Ils ſe voyoient preſſés par une armée formidable, ſans qu'il fût queſtion d'aucune demande ou de la moindre propoſition dont on fît dépendre la paix. Outre le camp de Mantes, où le comte d'Anjou ſe joignit au roi, pour s'avancer enſemble du côté d'Evreux, Henri fit marcher un autre corps, commandé par Eudes ſon frère, à qui il avoit pardonné ſa révolte, après l'avoir tenu quelque tems en priſon. Eudes avoit ſous lui Renaud, comte de Clermont, Raoul, comte de Montdidier, & Guy, comte de Ponthieu, avec les milices des vaſſaux de la couronne, d'entre la Seine & la Meuſe. Ils eurent ordre de paſſer la rivière d'Epte, pour ravager le pays de Bray & le pays de Caux juſqu'aux portes de Rouen.

Le duc de Normandie, forcé de prendre les

armes, diviſa auſſi ſon armée en deux corps. Il ſe deſtina lui-même à faire tête au roi avec ſes meilleures troupes, & le reſte marcha contre Eudes, ſous la conduite de Robert, comte d'Eu, & de Roger de Mortemer. Dans l'armée du duc, étoient encore Hugues de Gournai, Hugues de Montfort, Gautier Guiffard, Guillaume Creſpin, & pluſieurs autres ſeigneurs d'un nom fort diſtingué dans les armes. Guillaume côtoya toujours la Seine, qu'il avoit à ſa gauche. Il ſe contentoit de courir le pays, pour empêcher les troupes du roi de s'y répandre, fondant avec une merveilleuſe promptitude ſur tout ce qui s'en détachoit; & dans quantité de petits combats qui ſe donnoient entre les partis des deux armées, il remporta preſque toujours l'avantage. Mais Eudes & le comte d'Eu en vinrent à la bataille près de Mortemer au pays de Caux. Elle fut ſanglante par la valeur & l'obſtination des deux partis. Les François s'attendoient peu d'être attaqués, parce qu'ignorant le partage que le duc Guillaume avoit fait de ſes troupes, ils croyoient toute ſon armée avec lui. Auſſi la victoire demeura-t-elle aux normands. Le comte de Ponthieu fut fait priſonnier. Raoul de Montdidier eut le même ſort; mais Roger de Mortemer ſon ami, lui donna une retraite dans ſon châ-

teau de Mortemer, & le fit conduire en sûreté, trois jours après, au château de Montdidier. Cette faveur accordée sans la participation du duc, coûta au comte Roger son château de Mortemer; où il avoit accordé une retraite à son ami.

Les généraux de Guillaume s'étant hâtés de lui communiquer de si heureuses nouvelles, il en ressentit tant de joie, que, se trouvant alors à Evreux, il dépêcha le soir quatre de ses gens à Mantes, avec ordre de s'approcher de la porte, & de crier de toute leur force : « Levez-vous, » sus, levez-vous ! Vous dormez trop. Allez » enterrer vos amis, qui sont occis à Morte- » mer ». Cet avis jeta tant de frayeur dans la ville, que le bruit en fut bientôt répandu jusqu'au camp du roi, où l'alarme ne fut pas moins vive; & les fuyards de Mortemer étant venus l'augmenter au même moment par le récit de leur défaite, l'armée royale en fut si consternée qu'elle décampa avant la fin de la même nuit, pour se retirer sur les terres de France. Cette terreur panique est confirmée par le témoignage de nos propres historiens. Et les articles du traité, qui réconcilia pour long-tems la France & la Normandie, marquent à quel point le roi même étoit consterné. Il promit de rendre au duc le château de Tillières, qu'il

avoit pris pendant ſa minorité. Il s'engagea à lui laiſſer la liberté de pourſuivre ſes droits contre le comte d'Anjou, ſans ſe mêler dans leur querelle ; & proteſtant qu'il n'avoit que des ſentimens d'amitié pour Guillaume, il jura une paix auſſi longue que ſa vie avec les Normands, ſans autre condition de leur part, que de lui renvoyer ſans rançon tous les ſeigneurs françois qui avoient été pris à la bataille de Mortemer. Cette loi même, qui dans un ſiècle où la rançon des priſonniers étoit le principal fruit de la victoire, auroit pu ſembler dure aux vainqueurs, fut adoucie par une autre condition qui la faiſoit tourner à leur avantage. On convint que les priſonniers payeroient leurs dépens, qui furent fixés à dix beſans par jour pour les comtes, à ſix pour les barons, à quatre pour les chevaliers, & à un pour l'écuyer, ſans y comprendre le butin qui demeura encore au pouvoir des normands, & qui enrichit, ſuivant l'auteur d'une chronique, tous ceux qui avoient fait quelque priſonnier. Henri fut ſi fidelle à ſes promeſſes, que pendant le reſte de ſon règne il ne rentra plus en Normandie. Ainſi la relation d'une bataille livrée ſur la rivière de Dive, où quelques auteurs rapportent que le roi fut encore défait par les normands, eſt fauſſe dans tous les détails qui

ſuppoſent la préſence de ce prince. C'eſt le duc lui-même qui rend témoignage dans les fragmens qui nous reſtent d'un de ſes diſcours, que cette guerre fut la dernière qu'il eut à ſoutenir contre Henri. Mais après avoir reçu le château de Tillières, dont Guillaume de Jumiége rapporte mal-à-propos la reſtitution après le combat prétendu ſur la Dive, il fit bâtir dans le même canton un autre château, qui ſubſiſte encore ſous le nom de Breteuil, pour fortifier de ce côté-là ſa frontière. On peut juger par la ſituation de ce lieu, combien nos rois étoient alors reſſerrés dans leur capitale, & quelle étoit l'étendue du duché de Normandie, ſur-tout depuis que la reconnoiſſance de Henri pour les ſervices du duc Robert, lui avoit fait joindre aux bornes accordées au premier duc, tout le Vexin juſqu'à Pontoiſe. Guillaume donna le gouvernement du château de Breteuil, à Guillaume, fils d'Osborn, qui avoit épouſé Adelize de Toſny, fille du fameux Roger. C'eſt cet Osborn qui après avoir fondé l'abbaye de Lire, & celle de Cormeil, accompagna ſon prince en Angleterre, où il obtint le comté d'Hereford, & où il fut vraiſemblablement le chef de l'illuſtre famille qui conſerve encore le même nom dans cette île. Cependant après d'autres entrepriſes, parmi leſquelles on peut compter

le voyage de Jéruſalem, qu'il fit avec ſa femme, & les ſervices qu'il rendit au comte de Flandre, il vint chercher ſa ſépulture en Normandie, dans l'abbaye de Cormeil, & ſa femme dans celle de Lire; à moins qu'on ne ſuppoſe plus volontiers qu'ils y furent apportés d'Angleterre après leur mort.

La Normandie jouiſſant d'une nouvelle paix par la victoire qu'elle venoit de remporter ſur la France, le duc entreprit de purger ſes états d'un grand nombre de gens ſans aveu, qui troubloient la tranquillité publique, & de réprimer les entrepriſes d'une multitude de petits tyrans qui ſembloient chercher à ſe dédommager ſur le peuple de l'obéiſſance qu'ils étoient forcés de rendre à leur maître. Après avoir puni les premiers, ſuivant la meſure de leurs crimes, par le ſupplice ou le banniſſement, il fit, entre pluſieurs loix fort ſages, un réglement tout-à-fait ſingulier, du moins ſuivant les termes des chroniques, qui méritent d'être ici rapportés ſans altération. « Il fit une telle loi que » mecredy ſoleil couchant juſques au lundy » ſoleil levant, paix ſeroit entre les peuples, » que l'ung ne meſferoit à l'autre, ne par fait » ne par dit. Et quiconque feroit le contraire, » il payeroit amende au prince ſelon le cas, » & ſi ſeroit excommunié juſqu'à ce qu'il eut

» payé dix livres à la volonté de l'évêque. Et » pour ce fut ordonné que ce tems ſeroit appelé » trève. Et ces ordonnances jurèrent tous les » prélats & barons, qu'il les tenroient & feroient » tenir ſans enfreindre ».

A l'égard des ſeigneurs, dont l'orgueil étoit inſupportable au peuple, il ſe contenta d'en bannir un grand nombre, qui méritoient peut-être un châtiment beaucoup plus ſévère. Talvas, ſeigneur de Beleſme & de Sées, qui avoit étranglé ſa première femme, par l'unique raiſon qu'elle condamnoit ſes cruautés, & qui mutila enſuite Guillaume de Giroge, jeune ſeigneur françois qu'il avoit invité à ſes ſecondes nôces, ſous le ſeul prétexte qu'il trouvoit ſa nouvelle épouſe de trop bonne humeur avec lui, méritoit ſans doute les plus rigoureuſes punitions de la juſtice. Mais s'il en traita pluſieurs avec trop d'indulgence, on l'accuſe de s'être laiſſé prévenir par quelques fauſſes accuſations, qui firent condamner trop légèrement à l'exil Raoul de Toſny, Hugues de Grentemeſnil, & quelques autres, dont il parut que tout le crime étoit d'avoir manqué de complaiſance pour les favoris ou pour les miniſtres. La plupart de ces illuſtres exilés paſſoient en Italie, où divers normands s'étoient fait un établiſſement fort glorieux, Guillaume de Jumiége, le plus ancien

écrivain de la même nation qui nous ait laiſſé les premiers traits de leur hiſtoire, rapporte que ſous le duc Robert, un chevalier normand, nommé Oſmont Drencot, redoutable par ſa valeur, ayant pris querelle à la chaſſe avec un autre chevalier, qui ſe nommoit Guillaume Repoſtel, & l'ayant tué en préſence même du duc, la crainte du châtiment le fit fuir en Italie, où il prit le parti de s'arrêter à Bénévent; ſon caractère & ſa conduite le firent traiter avec tant d'humanité par les habitans, que ſon exemple attira dans la même ville, en divers tems, pluſieurs jeunes gens de Normandie & de Bretagne, qui s'efforcèrent de répondre aux bienfaits qu'ils y reçurent par les ſervices qu'ils rendirent au pays contre les fréquentes incurſions des Sarraſins. Toute la Lombardie ſe reſſentit bientôt de leur ſecours, & leur nom, devenu terrible aux barbares, ſervit enfin à les éloigner de cette côte. Mais ils ne trouvèrent enfin que de l'ingratitude dans les lombards, qui commencèrent à les mépriſer lorſqu'ils purent ſe paſſer de leurs ſervices. On regardera, ſi l'on veut, cette réflexion comme un trait ſuſpect, dans un écrivain normand, qui veut juſtifier l'ambition de ſes compatriotes. Il ajoute que ces braves guerriers ſe voyant refuſer par les lombards juſqu'à la paye militaire, qui étoit

leur ſeule reſſource pour leur entretien, prirent le parti de choiſir entre eux-mêmes un chef, ſous la conduite duquel ils tournèrent leurs armes contre ces maîtres ingrats. Ils élevèrent des châteaux, qu'ils eurent l'art de fortifier, & ils ſe firent obéir à leur tour par ceux qui avoient ſi mal reconnu leur zèle & leur ſoumiſſion.

Le premier chef des Normands de la Pouille, dans le tems qu'ils étoient encore à la ſolde de Wainachio, duc de Salerne, fut Turſtin, capitaine d'un mérite fort diſtingué. Entre un grand nombre d'actions extraordinaires qu'on lui attribue, l'hiſtorien d'après lequel j'écris, rapporte qu'il eut un jour la hardieſſe d'arracher une chevre de la gueule d'un lion, & que ſe voyant expoſé lui-même à la fureur de ce terrible animal, il le prit entre ſes bras, & l'ayant porté hors de l'enceinte où il ſe trouvoit, il le jeta loin de lui, comme il auroit jeté un petit chien. Les lombards, à qui cet excès de courage inſpiroit plus d'envie que d'admiration, ou qui commençoient à craindre que les effets ne s'en tournaſſent bientôt contre eux-mêmes, réſolurent ſecrètement ſa mort. Ils le menèrent un jour dans un lieu où ſe retiroit un prodigieux ſerpent avec une multitude d'autres animaux terribles; & lorſqu'ils virent ce monſtre qui commençoit à s'ap-

procher, ils s'écartèrent, ſans avertir Turſtin du péril. Leur fuite le ſurprit d'autant plus qu'il n'appercevoit point encore l'ennemi qui le menaçoit. Mais l'ayant découvert auſſi-tôt, il s'en alarma ſi peu, qu'il courut à lui l'épée haute, & qu'il le tua à force de coups. A la vérité, l'haleine empoiſonnée de ce terrible animal, infecta tellement Turſtin, qu'il en mourut trois jours après ſa victoire; &, ce que je n'oſerois rapporter ſi je n'avois pour garant un écrivain ſi ſérieux, le premier trait de flamme qui ſortit de la gueule du monſtre conſuma entiérement le bouclier du brave normand, qui n'avoit point eu d'autre ſecours à oppoſer pour s'en défendre. En convenant que cette circonſtance eſt admirable, Guillaume de Jumiége ne paroît pas moins perſuadé qu'elle eſt certaine.

Après la mort de Turſtin, les normands s'élurent pour chefs Ranulphe & Richard, qui vengèrent leur prédéceſſeur en ſe révoltant ouvertement contre les lombards. Tancrède de Hauteville, qui leur ſuccéda, donna enſuite une forme régulière à l'établiſſement de cette eſpèce de colonie, & ne ſe rendit pas moins célèbre en Italie par ſa piété que par ſa valeur.

Comme la ſucceſſion de ces nouveaux ſouve-

rains n'appartient point à cette hiſtoire, il ſuffit de faire remarquer que la plûpart de nos hiſtoriens attribuent mal-à-propos à Tancrède la première gloire de l'établiſſement des normands dans la Pouille, & que ce fut ſous ſon règne que les ſeigneurs exilés par Guillaume, ou chaſſés de la Normandie par d'autres raiſons, cherchèrent un aſile en Italie. Ce Talvas, ſeigneur de Beleſme & de Sées, un des plus lâches & des plus cruels hommes du monde, avoit déjà tué Robert ſon frère, avant que d'étrangler ſa femme; & ſes propres enfans ſe virent contraints de prendre les armes contre lui pour ſe défendre de ſes violences. Il fut chaſſé de ſa patrie dans le même tems qu'un autre Guillaume, ſurnommé Werlent, comte de Moreton, reçut le même châtiment pour un crime moins odieux. Un jeune homme de ſa famille, nommé Robert Bigot, vint un jour à lui, & lui dit: « La pauvreté me preſſe, je » ne vois aucun moyen pour m'en délivrer; je » ſuis réſolu d'aller dans la Pouille, où j'eſ- » père de mener une vie plus aiſée ». Le comte lui répondit « qu'il ne lui conſeilloit point de » quitter la Normandie, s'il vouloit devenir » riche, parce qu'il l'aſſuroit qu'avant trois mois » il arriveroit des choſes qui lui donneroient » le pouvoir de prendre de ſes mains tout ce

» qui plairoit à ſes yeux ». Robert étant demeuré en Normandie ſur cette promeſſe, eut le bonheur d'obtenir l'amitié du duc Guillaume, par les bons offices de Richard d'Avranche, & dans un enttetien familier qu'il eut avec ce prince, il lui raconta ce qui l'avoit empêché de paſſer en Italie. C'en fut aſſez pour rendre le comte de Moreton ſuſpect. Guillaume le fit appeler : » Vous méditez, lui dit-il, des ré-» voltes & des troubles; car d'où prendriez-vous » tant de lumières ſur l'avenir ? Nous voulons » être ici tranquilles. Ainſi partez pour la Pouille, » d'où vous détournez les autres, & qu'on ne » vous voie point ici pendant que je vivrai ». Il le dépouilla de tous ſes biens pour les donner à Robert ſon frère utérin, & ce malheureux ſeigneur, qui deſcendoit de Richard le Grand, ſe trouva tellement abandonné qu'il partit avec un ſeul écuyer. Les comtes d'Eu & de Mortagne, qui appartenoient auſſi à la maiſon ducale, reçurent ordre enfin de s'éloigner du pays, ſoit en punition de leurs anciennes révoltes, ſoit pour quelques nouvelles entrepriſes qui méritoient ce châtiment. Le premier, ſurnommé Buſace, & fils d'un frère utérin de Richard II, ſe retira en France, où le roi, touché de ſon malheur & gagné par les graces de ſa figure, lui donna le comté de Soiſſons,

en lui faiſant épouſer une femme d'un ſang illuſtre, qui le rendit chef d'une nombreuſe poſtérité.

C'étoit moins par inclination, que par des raiſons politiques, priſes du caractère de ſes peuples & de la néceſſité de les contenir dans la ſoumiſſion, que le duc Guillaume ſuivit pendant quelque-tems le parti de la ſévérité. Il nous a laiſſé lui-même les motifs de ſa conduite dans les fragmens que j'ai cités. « Les normands, dit-il, quand on ſait les gouverner » avec fermeté, ſont capables des plus grandes » entrepriſes. Ils ſont braves, invincibles, » capables de tenir tête à toutes ſortes d'enne- » mis; mais ſi on ne ſait pas les contenir, ils » ſe déchirent & ſe conſument les uns les » autres. Ils ſont naturellement ſéditieux, & » capables d'en venir aux plus grandes extrê- » mités. J'en parle, ajoute-t-il, par expérience ». Auſſi ne trouva-t-il plus dans ſes ſujets que de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion. Les ſeigneurs employèrent leurs richeſſes & tournèrent leur ambition à bâtir des égliſes & des abbayes. On trouve dans les chroniques les noms de tous ces fondateurs, mais ſans aucunes remarques qui faſſent diſtinguer ce qui étoit l'ouvrage de l'orgueil ou de la piété. Je puis nommer ici

les principaux, ſans craindre que cet article ſoit traité d'épiſode inutile.

« En ce tems, dit un des plus vieux chroniqueurs, Normandie fut en bonne paix & » ſaincte égliſe auſſi ; & pluſieurs nobles hommes » édifièrent égliſes & donnèrent grandes poſſeſ- » ſions aux moynes & aux nonnains qui dieu » ſervoient ». Le duc Guillaume acheva l'abbaye de Ceriſy, que ſon père avoit commencée. Il fonda l'abbaye de ſaint Etienne de Caën, & Mathilde, ſa femme, celle de la ſainte Trinité dans la même ville. Osborn & Guillaume ſon fils fondèrent celle de Lire & celle de Cormeil. Robert de Beaumont en fonda deux à Preaux, dans ſa terre du Ponteau-de-mer, l'une d'hommes & l'autre de femmes. Roger de Montgommeri en fonda trois : celle de Sées, celle de Trouars, & celle d'Avranche. Le comte d'Eu fonda l'abbaye de ſaint Pierre-ſur-Dive, & celle qui eſt près de Liſieux. Robert, ſon fils, fonda celle du Treſport dans le voiſinage de ſon château d'Eu. Roger de Mortemer fonda l'abbaye de ſaint Victor dans le pays de Caux. Richard, comte d'Evreux, fonda dans la ville les abbayes de ſaint Taurin & de ſaint Sauveur. Goſſé-le-Vicomte fonda celle de la ſainte Trinité, aujourd'hui ſainte Catherine,

ſur le mont de Rouen, & celle de ſaint Amand dans la ville. Roger, comte de Barecoil, fonda l'abbaye de Greſtain, du côté de Harfleur. Hugues, comte de Preſtre, fonda celle de ſaint Sever. Raoul de Regniers fonda l'abbaye de Montebourg dans le Cotentin. Guillaume de Talvas, celle de Conche. Neel de Cotentin, celle de ſaint Sauveur-le-Vicomte. Raoul de Teſſon, celle de Fontenay. Roger de Toſny, celle de Caſtelion, &c. Les prédéceſſeurs de Guillaume & les ſeigneurs de leur tems en avoient auſſi fondé quelques-unes, & Rollon même avoit pris plaiſir après ſa converſion à prodiguer ſes richeſſes aux monaſtères & aux égliſes. Mais ce zèle pour les édifices eccléſiaſtiques n'a jamais été ſi ardent que ſous le règne dont j'écris l'hiſtoire. La reſtauration du monaſtère de ſaint Evroult, par les ſeigneurs de Giroye & par Hugues de Grentemeſnil, fait une figure éclatante dans Orderic Vital, qui étoit moine de cette abbaye. Mais ce récit appartient à l'hiſtoire eccléſiaſtique, & mon deſſein n'eſt ici que de faire obſerver l'erreur de quelques hiſtoriens d'Angleterre & même de France, qui ont fait honneur de la plûpart des fondations de Normandie à la piété des anglois.

Il auroit été difficile que dans cette ardeur pour enrichir l'égliſe, le duc & les ſeigneurs

de Normandie n'euſſent pas marqué une faveur extraordinaire pour le clergé, & par conſéquent que les évêques & les abbés n'euſſent pas beaucoup de part aux intrigues du ſiècle & même au gouvernement de l'état. Entre ceux qui ſe diſtinguèrent par leur mérite, il n'y en a point qui ait ſouffert ou cauſé plus d'agitations que Robert de Grentemeſnil, abbé de ſaint Evroult & frère de Hugues, un des reſtaurateurs de cette même abbaye; avec un grand nombre de qualités excellentes, il en avoit d'autres, ſuivant le Lion, hiſtorien, qui ſervoient à prouver que dans le ſein même de la piété, il ne faut pas chercher une perfection qui n'eſt le partage de perſonne dans cette vie mortelle. Vif, opiniâtre, porté à la raillerie, & ſe prévalant trop de ſa naiſſance, il avoit eu quantité de différends avec Théodoric ſon abbé, tandis qu'il n'étoit que ſimple moine, juſqu'à forcer quelquefois ce bon vieillard de ſe retirer à Sées, pendant des ſemaines entières, pour ſe conſoler des mortifications qu'il eſſuyoit dans le cloître. Cependant comme il n'y avoit point de reproche à faire à ſes mœurs, ſon mérite, ſoutenu de ſon nom, le fit élire pour ſucceſſeur de Théodoric, & pendant quelque-tems il remplit cet emploi avec autant de ſageſſe que de piété. Mais ſon penchant pour la raillerie l'ayant emporté juſqu'à

juſqu'à ne point épargner le duc ſon ſouverain, un autre moine qu'il avoit fait lui-même prieur de ſa maiſon, & qu'il regardoit comme ſon meilleur ami, le déféra au duc, qui le fit appeler auſſi-tôt pour ſe juſtifier. C'étoit dans le tems que la juſtice de Guillaume s'étoit exercée le plus ſévèrement contre un grand nombre de ſeigneurs. On fit craindre à l'abbé Robert que ce prince ne le fît ſervir d'exemple aux eccléſiaſtiques; & les avis qu'il reçut ſecrètement ne lui firent pas moins appréhender que de ſe voir couper la langue. Il eſt beaucoup plus vraiſemblable que ce fut un prétexte qu'il employa pour ſatisfaire ſon humeur inquiète, qui le portoit à ſe donner en ſpectacle & à courir le monde. Mais affectant de céder à de juſtes frayeurs, il prit le parti de quitter la Normandie avec deux de ſes moines, pour aller porter ſes plaintes au ſouverain pontife.

Celles du duc auroient ſans doute été plus juſtes, s'il eût daigné les porter ſi loin; mais il ne penſa qu'à faire remplir le ſiége de ſaint Evroult par un nouvel abbé, qui fut tiré de Cormeil avec l'approbation du célèbre Lanfranc, abbé du Bec, & de pluſieurs autres prélats. Cependant le pape Nicolas, qui étoit françois d'origine, reçut favorablement Robert, & lui accorda ſa protection. Après pluſieurs courſes

qu'il fit dans divers lieux, & ſur-tout dans la Pouille, où la plûpart des ſeigneurs normands qui s'y étoient établis lui appartenoient de près par le ſang, il revint prendre à Rome des lettres apoſtoliques, & par une faveur beaucoup plus ſingulière, il obtint du pape deux cardinaux clercs qui l'accompagnèrent juſqu'en Normandie pour le rétablir dans ſon ſiége.

Le duc étoit alors à l'Iſle-Bonne avec ſa cour. L'arrivée de deux légats du ſaint ſiége, qui s'étoient même diſpenſés de lui donner avis de leur voyage, cauſa un mouvement extraordinaire dans toute la Normandie; & l'abbé Robert, l'expliquant en ſa faveur, eut la hardieſſe de ſe rendre à l'Iſle-Bonne. Mais le duc fut ſi irrité de cette audace, qu'avant qu'il l'eût portée juſqu'à ſe préſenter devant lui, il jura qu'en gardant le reſpect qu'il croyoit devoir aux deux miniſtres du pape, qu'il reconnoiſſoit pour le père commun des fidèles, il feroit pendre, à l'arbre le plus haut de la forêt, le premier moine qui oſeroit rien entreprendre contre ſon autorité. Hugues, évêque de Liſieux, ami & parent de Robert, l'avertit auſſi-tôt d'un ſerment qui ſembloit ne regarder que lui. La frayeur, pour cette fois, s'empara ſérieuſement de l'abbé. Il ſe hâta de paſſer en France, où il comptoit ſur la protection de pluſieurs ſei-

gneurs qui étoient ſes parens ou les amis de ſa famille, & il ſe retira dans l'abbaye de ſaint Denis pour y former le plan de ſa vengeance. Il écrivit d'abord au ſucceſſeur qu'on lui avoit donné dans ſon abbaye, & le preſſant de ſe rendre dans un lieu du pays Chartrain, qu'il lui marquoit, pour y recevoir le jugement des deux miniſtres du pape, il le menaçoit des extrêmités les plus violentes s'il refuſoit d'obéir. Osborn, c'étoit le nom du nouvel abbé, offrit d'abord de porter ſa défenſe à la cour de Rome; mais changeant de deſſein par l'ordre du duc, qui n'étoit pas diſpoſé à recevoir des loix d'un ſujet, & qui avoit traité très-froidement les deux légats, il ſe diſpenſa de quitter ſa maiſon. Robert alors ne gardant plus de meſures, excommunia Osborn par l'autorité du pape, dont il ſe prétendoit revêtu, & donna ordre à tous les moines de ſaint Evroult de quitter leur monaſtère pour le ſuivre.

L'hiſtorien ne rapporte point ce que le duc penſa d'un emportement ſi furieux, ni ſi ce fut avec ſa permiſſion que la plupart des moines prirent le parti d'obéir à Robert. Mais la deſcription qu'il fait de leur fuite ne préſente pas un ſpectacle fort décent. Les enfans & les malades, dit-il, qui étoient gardés plus étroitement, demeurèrent malgré eux. Ceux qui

étoient plus robuſtes & qui ſe donnoient plus de licence, prirent volontairement le parti de l'exil pour ſuivre leur père. Il les nomme, & les fait connoître par leurs talens; mais les noms de quelques moines ne ſeroient d'aucun ornement pour cette hiſtoire. Quelques-uns revinrent au monaſtère. D'autres s'obſtinèrent à ſuivre conſtamment les aventures de leur abbé. Il y a beaucoup d'apparence que le pillage auquel les biens de l'abbaye furent alors expoſés, & la perte de pluſieurs terres dans leſquelles l'auteur ſe plaint qu'elle n'eſt jamais rentrée, fut une punition du duc, qui permit aux ſeigneurs voiſins de le venger par cette violence. Mais l'eſſaim de moines fugitifs étoit deſtiné à d'autres peines, ſur leſquelles je ne dois point paſſer ſi légèrement.

Alexandre avoit ſuccédé ſur le ſaint ſiége, au pape Nicolas, & ſuivant le principe de la cour romaine, qui étoit de favoriſer tous ceux qui avoient recours à ſon autorité, il reçut avec la même bonté que ſon prédéceſſeur, l'abbé Robert, accompagné d'onze moines qui avoient ſurmonté avec lui toutes les difficultés de la route. Mais ne jugeant point d'ailleurs que l'intérêt de quelques moines dût être mis en balance avec les ſervices que le duc de Normandie rendoit à l'égliſe, il tâcha de les amener

à la modération, & de leur faire renaître le goût d'une vie tranquille. Il réſolut même de les attacher à Rome en les établiſſant dans l'égliſe de ſaint Paul. Mais s'ennuyant du repos, ils s'adreſsèrent bientôt à Robert de Moſterole, gentilhomme normand, qui ſe trouvoit guidon du pape, & qui ſous prétexte de faire rentrer dans la communion de l'égliſe les ſchiſmatiques de la Campanie, s'étoit emparé de cette province. Il leur offrit une retraite dans la ville d'Aquin, dont il leur abandonna la moitié. Robert l'accepta, mais s'en étant encore laſſé, il ſe rendit avec ſes compagnons chez un autre ſeigneur normand qui étoit devenu prince de Campanie, & qui le reçut avec toutes ſortes de careſſes. Ses courſes paroiſſoient fixées, lorſqu'il lui prit envie de chercher un nouvel aſile dans la Calabre, ſous la protection de Robert Guiſcard, fils de Tancrede de Hauteville. Il s'y établit enfin ſolidement, par la fondation de trois monaſtères, qui ſubſiſtent encore, & où les uſages & le chant de Normandie ſe ſont conſervés.

Il manqueroit quelque choſe à ce récit, ſi je n'ajoutois que l'abbé Robert avoit laiſſé deux ſœurs à ſaint Evroult, & que par des uſages propres à ce ſiècle, ces deux dames, à qui il ne manquoit rien du côté de la naiſſance & de

la beauté, avoient pris le voile monaſtique ſous la conduite de leur frère. L'hiſtorien ne nous apprend point ce qu'elles faiſoient dans une ſociété d'hommes. Leur demeure, dit-il, étoit dans une chapelle de ſaint Evroult, & ſéparées du monde, auquel elles avoient renoncé; on s'imaginoit qu'elles étoient fort attachées à dieu par la pureté de leur cœur; cependant à peine eurent-elles appris que leur frère s'étoit attiré de la conſidération dans la Pouille, que, regardant leur état avec dégoût, elles quittèrent l'habit religieux pour paſſer en Italie. L'une ſe nommoit Emme & l'autre Judith. Elles ſe gardèrent bien, dit l'écrivain eccléſiaſtique, de faire connoître qu'elles fuſſent conſacrées à dieu. Leur beauté leur fit trouver deux partis qui ſurpaſsèrent beaucoup leurs eſpérances. Judith épouſa le comte de Sicile, & Emme un autre comte, dont on ne rapporte pas le nom. Mais ce qu'il y a de plus étonnant dans ce récit, c'eſt le ſilence de l'abbé Robert, qui ne put ſans doute ignorer le mariage de ſes deux ſœurs, & qui ne paroît pas s'être oppoſé à leur fortune.

Les ſervices que le duc de Normandie rendit à la religion ne ſe bornèrent point à bâtir des monaſtères & des égliſes. Il détruiſit dans ſes états les reſtes d'un parti, auquel nos hiſtoriens

auroient donné plus juſtement le nom de ſociété de débauche que celui d'héréſie, & qui n'avoit fait que groſſir, comme il arrive toujours, par les efforts qu'on avoit faits pour le réprimer. Une femme italienne, qui étoit venue en France ſous le règne précédent, s'y étoit fait un grand nombre de ſectateurs en répandant divers principes qui n'étoient pas nouveaux pour les libertins, mais qui furent reçus plus avidement lorſqu'ils eurent pris la forme d'un dogme, qu'on s'efforçoit d'appuyer par le raiſonnement. Il étoit queſtion, non-ſeulement de l'économie préſente de la religion, qu'on traitoit d'invention humaine, mais de l'écriture ſainte, qu'on regardoit comme une fable; de la durée du monde qu'on croyoit éternelle, c'eſt-à-dire ſans origine & ſans fin; des peines & des récompenſes futures, dont on ne connoiſſoit point l'éternité, &c. Enfin, c'étoit un ſyſtême favorable pour les paſſions, où l'on réduiſoit tous les devoirs aux principes naturels. Auſſi la charité pour le prochain, & la juſtice même, dans les fonctions de la ſociété civile, en faiſoient-elles le principal fondement; & rien n'étant ſi ſpécieux que la charité & la juſtice, il n'eſt pas ſurprenant qu'une ſecte qui juſtifioit d'ailleurs tous les plaiſirs particuliers, dont il ne pouvoit réſulter de tort ni d'incommodité pour autrui, eut fait

tout d'un coup de fort grands progrès. Elle ſe fit des partiſans conſidérables dans le clergé. Orléans en devint comme le centre, par la réputation de deux eccléſiaſtiques, dont l'un ſe nommoit Herbert, & l'autre Liſoie, tous deux eſtimés à la cour, & reſpectés du peuple. Ils ſervirent à l'accréditer avec tant de rapidité & de ſuccès, qu'il y eut peu de villes dans le royaume où elle ne fût bientôt répandue.

Cet événement, qui ne regardoit encore que la France, auroit peu de rapport à cette hiſtoire, ſi la Normandie n'y eut été mêlée d'une manière fort extraordinaire. Il y avoit à Rouen un prêtre, qui ſe nommoit auſſi Herbert, & qui jouiſſoit d'une réputation fort diſtinguée par ſa doctrine & ſa piété. Les ſectaires françois entreprirent d'en faire une conquête pour leur parti. Ils lui envoyèrent d'Orléans quelques-uns de leurs plus adroits émiſſaires, avec ordre de ne s'ouvrir à lui qu'autant qu'ils le trouveroient diſpoſé à goûter leurs principes. Herbert les écouta, & feignant d'être tel qu'ils le ſouhaitoient, il ſe fit inſtruire de tous leurs myſtères : mais ce fut pour les découvrir à un ſeigneur normand, nommé Arefaſte, qu'il pria d'en avertir le duc. C'étoit Richard III, oncle de Guillaume, qui règnoit alors. Il ſe hâta d'en

donner avis au roi de France ; & de concert, ces deux princes envoyèrent Arefaſte & le prêtre Herbert à Orléans, pour continuer de feindre qu'ils embraſſoient les ſentimens de la nouvelle ſecte, & prendre une parfaite connoiſſance des plus profonds ſecrets de cette cabale. Ils jouèrent fort adroitement un rôle, qui convenoit peu à d'auſſi honnêtes gens qu'on les repréſente. Outre quelques principes ſinguliers de doctrine, ils découvrirent, ſuivant l'hiſtorien, des enchantemens qui ſe faiſoient dans des aſſemblées nocturnes, & qui étoient accompagnés des plus horribles diſſolutions.

Arefaſte, informé de ce qu'il avoit voulu pénétrer, écrivit au roi qu'il étoit tems de ſe ſaiſir de ces déteſtables hérétiques, & qu'il étoit en état de les convaincre de leurs crimes. Henri envoya ordre à pluſieurs évêques de ſe rendre à Orléans. Il s'y tranſporta lui-même avec la reine ; les chefs du parti furent arrêtés ; & le comte Arefaſte le fut auſſi, pour ſoutenir juſqu'à la fin ſon artifice. Lorſqu'ils parurent dans l'aſſemblée, Arefaſte ſe jeta aux pieds du roi & lui dit : « Sire, vous voyez à vos pieds » un gentilhomme ſujet du duc de Normandie » votre fidelle vaſſal ; on m'a arrêté, on m'a » chargé de chaînes, & j'ignore de quel crime » on m'accuſe. Le ciel m'a fait la grâce d'aſ-

» pirer depuis long-tems à me perfectionner » dans la vertu. J'en étois venu chercher les » moyens à l'école de ces ſaints perſonnages » que vous voyez avec moi. Ne me ſentant » coupable d'aucun autre crime, je m'aban- » donne à votre juſtice & à celle de vos pré- » lats ». Un évêque lui répondit qu'on le faiſoit paroître devant le roi & le concile pour ſavoir de lui quels étoient ces moyens de perfection qu'il étoit venu chercher ſi loin. » Sire, « reprit le comte, en s'adreſſant au roi, voilà » mes maîtres : commandez leur de parler ; ils » vous expoſeront eux-mêmes leur doctrine, » le concile en jugera, & je ſuis toujours dans » la diſpoſition de me ſoumettre au jugement » de l'égliſe ».

On donna ordre alors aux deux eccléſiaſtiques d'Orléans, Herbert & Liſoie, d'expoſer la doctrine qu'ils enſeignoient dans leurs aſſemblées ſecrètes. Ils obéirent, mais avec des reſtrictions & des déguiſemens, à la faveur deſquels ils eſpéroient diſſimuler leurs dogmes. Arefaſte affecta de la ſurpriſe, & leur reprochant leur lâcheté & leur mauvaiſe foi, il les fit ſouvenir qu'ils lui avoient promis cent fois de ſoutenir aux dépens de leur vie la vérité de leur doctrine. Enſuite il déclara au concile tout ce qu'il avoit appris par leurs diſcours &

par leur conduite. Guérin, évêque de Beauvais, leur demanda s'ils reconnoiſſoient leurs ſentimens dans cette expoſition. Ils les avouèrent enfin, & ſur le reproche qu'on leur fit de tant de crimes & d'erreurs, ils proteſtèrent qu'ils ſoutiendroient, juſqu'à la mort, leur innocence & la vérité de leurs principes.

Cette obſtination parut ſi criminelle, qu'après les avoir exhortés inutilement à ſe rétracter, on les condamna au feu, avec un grand nombre de leurs diſciples, parmi leſquels on comptoit un autre eccléſiaſtique, nommé Eſtienne, qui avoit été confeſſeur de la reine. On fit les mêmes exécutions dans pluſieurs autres endroits du royaume; & les plus obſtinés cédèrent enfin à la crainte du ſupplice. Mais quelques années après, la même ſecte ſe réveilla dans les provinces méridionales de France; & la Normandie s'en trouvant infectée, Guillaume employa d'abord la rigueur pour en arrêter les progrès. Cependant s'étant apperçu, par ſes propres lumières, que l'erreur conſiſtoit moins dans les opinions que dans les mœurs, & qu'il n'étoit queſtion, en un mot, que d'une eſpèce de libertinage, qui eſt le fruit ordinaire de l'abondance & de l'oiſiveté, il chercha un remède plus sûr dans la guerre. Geoffroi Martel, comte d'Anjou, n'avoit abandonné les armes que par

l'impuiſſance de ſe défendre. Un repos de quelques années ayant réparé ſes forces, il recommençoit depuis quelque tems à lever des troupes, & le gouverneur d'Ambières qui l'obſervoit continuellement, n'avoit pas manqué d'en rendre compte au duc. C'eût été s'expoſer ſoi-même au reproche d'ingratitude & d'ambition que de le vouloir punir de quelques mouvemens qui ne s'étoient point encore fait ſentir hors de ſes limites. Mais lorſqu'il eut entrepris de ſurprendre Ambières, & qu'il eut été repouſſé par la garniſon, Guillaume ſe crut autoriſé à châtier ſon entrepriſe, par une guerre qui devoit ſervir en même tems à réveiller la langueur de ſes ſujets.

Il étoit arrivé dans cet intervalle un événement qui lui fit hâter ſes préparatifs. Hebert, comte du Maine, mourant ſans héritiers, avoit prévu que l'avidité du comte d'Anjou lui feroit former des vues ſur ſa ſucceſſion ; & l'affection qu'il portoit à ſes ſujets lui faiſant craindre pour eux un maître ſi turbulent, il les avoit exhortés dans les derniers momens de ſa vie à ſe mettre ſous la domination du duc Guillaume. Mais ces peuples ſe laiſsèrent gagner par les artifices de Martel. Ils lui avoient déjà fait promettre leur obéiſſance, lorſque le duc apprenant la diſpoſition qu'Hebert avoit faite en ſa faveur,

précipita ſa marche vers le Maine, & ſe mit en poſſeſſion de ce comté par la force des armes. Il fit conſtruire au Mans une tour extrêmement forte, où il reçut l'hommage de toute la nobleſſe du pays, & la garniſon qu'il y laiſſa ſembloit lui répondre de la ſoumiſſion des habitans. Le comte d'Anjou, qui ne s'étoit pas encore trouvé aſſez fort pour lui réſiſter, s'étant contenu dans une profonde tranquillité, Guillaume reprenoit le chemin de ſes états; lorſqu'un ſeigneur du Maine, qui avoit épouſé la ſœur du comte Hebert, & qui étoit abſent dans le tems de ſa mort, implora le ſecours de Martel pour s'emparer d'un héritage auquel il s'attribuoit les premiers droits. Ses parens & ſes amis lui compoſèrent un corps de troupes qui mirent tout d'un coup Martel en état de marcher avec les ſiennes. Ils pénétrèrent juſqu'au Mans, avant que le duc pût être averti de leur entrepriſe, & s'en étant fait ouvrir les portes par les intelligences qu'ils avoient dans la ville, ils chaſsèrent la garniſon normande, avec autant de hardieſſe que s'ils n'avoient point eu d'autres ennemis à redouter. Guillaume retourna auſſi-tôt ſur ſes pas. Il battit le comte d'Anjou dans pluſieurs rencontres, & forçant le Mans pour la ſeconde fois, il en fit abattre les murs. Ses ennemis, effrayés d'une expédition

ſi prompte, ſe retirèrent dans l'Anjou ; mais le duc eut encore la modération de ne pas pourſuivre le comte ſur ſes terres ; on auroit peine à trouver la raiſon de ce ménagement, puiſqu'après la bataille de Mortemer, il s'étoit réſervé, en termes exprès, la liberté de ſatisfaire ſes reſſentimens contre cet ancien ennemi. Un hiſtorien a cru que penſant à joindre quelque jour l'Anjou à ſes états, il vouloit que ſa douceur & ſa modération diſpoſaſſent de loin les peuples à le recevoir volontiers pour leur maître. Ceux qui s'étonneroient auſſi que les rois de France priſſent ſi peu de part aux querelles qui s'élevoient autour de leur trône, peuvent apprendre dans l'hiſtoire de cette monarchie, que depuis les uſurpations des vaſſaux, ils regardoient ces différends comme des affaires étrangères, parce que la guerre ſe faiſoit dans des états dont ils n'étoient plus les maîtres. Ils ſe réjouiſſoient même de voir ces petits princes travailler mutuellement à s'affoiblir, & toute bornée qu'étoit alors la politique, ils ne ſe mêloient de leurs diviſions que lorſqu'ils s'y trouvoient excités par quelque intérêt particulier ou par l'occaſion de faire valoir leur autorité. Pluſieurs hiſtoriens, qui paroiſſent s'être copiés les uns les autres, parlent ici d'une nouvelle guerre entre la France & la Normandie ; mais

j'ai fait remarquer qu'il eſt certain, par le témoignage même du duc Guillaume, que le roi Henri ne prit plus les armes contre les normands, depuis la bataille de Mortemer. Ce fut le comte Martel, qui, toujours agité par ſon inquiétude & ſa jalouſie, vint encore une fois ſe faire tailler en pièces ſur les bords de la rivière de Dive; & s'il avoit engagé, ſuivant ces écrivains, trois ducs & douze comtes françois dans ſon parti, la guerre ne fut point entrepriſe au nom de la France.

Mais il eſt ſurprenant que le roi Henri ayant pris, dans le cours de cette année, ſuivant l'exemple de ſes prédéceſſeurs, le parti de s'aſſocier Philippe ſon fils aîné, & de le faire couronner à Reims, on ne trouve point le nom du duc Guillaume dans la relation de cette fête, tandis que toutes les chroniques de Normandie s'accordent à rapporter qu'il étoit au ſacre *en grand & noble arroi.* Le père Daniel, fondé ſur le ſilence des hiſtoriens françois, a conclu de l'abſence du duc, que l'inſtitution des douze pairs, c'eſt-à-dire d'un nombre déterminé de ſeigneurs qui euſſent chacun leur fonction attachée à leur dignité, eſt poſtérieure au règne de Henri. C'eſt renverſer, à plus forte raiſon, l'opinion de ceux qui rapportent cet établiſſement au règne précédent, & qui ſe

fondent ſur une lettre d'Eudes, comte de Champagne, au roi Robert, dans laquelle, au ſujet d'un différend qu'il avoit avec Richard, duc de Normandie, il parle très-expreſſément d'une aſſemblée de pairs. Mais en ſuppoſant, ſur le témoignage des hiſtoriens françois, que le duc de Normandie; le comte de Champagne & l'évêque de Beauvais ne ſe trouvaſſent point au ſacre de Philippe, il ne paroît pas vraiſemblable, en effet, que trois des premiers pairs puſſent être abſens ſi le nombre en eut été déjà fixé. Le nom de pair ſignifioit alors tous les ſeigneurs qui, par leur qualité de comtes ou de ducs, ſe regardoient entr'eux comme égaux, & c'eſt auſſi le ſens du mot latin *pares*. L'expreſſion même eſt équivoque dans la lettre du comte Eudes; car on ne ſait ſi le duc de Normandie, dont il rapporte les termes, parloit de ſes pairs, c'eſt-à-dire des ſeigneurs de ſon duché, ou s'il entendoit par ce mot les comtes & les ducs, vaſſaux immédiats de la couronne de France. Quelque parti qu'on prenne ſur l'origine des douze pairs, il eſt toujours fort étrange que les hiſtoriens françois & normands ne s'accordent point ſur la préſence de Guillaume au ſacre de Philippe.

Ce jeune roi étoit alors âgé de ſept ans. Henri n'ayant point eu d'enfans de Mathilde, ſa pre-

mière

mière femme, nièce de l'empereur Conrad, avoit épouſé Anne, fille de Goradiſlas, roi de Ruſſie, qui lui avoit donné dans les dernières années de ſon règne, trois fils, Philippe, Hugues & Robert. La précaution qu'il avoit eue d'aſſocier l'aîné à ſa couronne, étoit d'autant plus néceſſaire à la tranquillité de l'état, qu'étant mort l'année ſuivante, il laiſſoit ce prince expoſé à l'ambition des grands, qui avoient beſoin de ce frein pour reſpecter un enfant de cet âge. Un autre ſoin du feu roi ſervit encore à l'entretien de la paix & à l'établiſſement de ſon fils, après ſa mort. La régence ſembloit appartenir ou à la reine mère, ou à Robert, duc de Bourgogne, oncle de Philippe. Il étoit aſſez naturel qu'elle fût confiée à la reine, & pluſieurs exemples parloient en ſa faveur. Mais Henri avoit conſidéré qu'étant étrangère & d'un pays fort éloigné, elle auroit auſſi peu d'autorité que d'appui dans un état où perſonne n'avoit avec elle aucune liaiſon de parenté, cette raiſon avoit prévalu ſur l'affection qu'il lui portoit, pour lui donner l'excluſion. Anne ſe remaria enſuite à Raoul de Péronne, comte de Valois; alliance indigne d'elle, car ce n'étoit qu'un ſeigneur particulier, qui répudia ſa femme exprès pour s'illuſtrer en épouſant ſa reine. Auſſi perdit-elle toute ſa conſidération par ce mariage, juſ-

qu'à ſe voir comme forcée de retourner en Ruſſie après la mort du comte. D'un autre côté, le duc de Bourgogne, par des raiſons toutes oppoſées, parut ſuſpect au roi Henri. Sa puiſſance étoit redoutable par elle-même, il avoit trop de liaiſons avec tous les ſeigneurs de France, & celui qui avoit diſputé la couronne à ſon frère aîné, pouvoit la ravir ſans ſcrupule à ſon neveu. Toutes ces craintes avoient déterminé Henri à jeter les yeux ſur Baudouin V, comte de Flandre, à qui il avoit fait épouſer la princeſſe Alix ſa ſœur; prince ſage, eſtimé par ſa valeur & ſa fermeté; à qui ſon alliance avec la famille royale devoit inſpirer du zèle & de l'attachement pour le jeune roi, & qui, n'ayant nul droit à la couronne, ne pouvoit abuſer de ſon autorité contre ſon pupille. Sa qualité de régent eſt exprimée dans un auteur contemporain par le titre de marquis de France. La conduite qu'il tint dans ſa régence juſtifie la ſageſſe de ce choix. Etant père de la ducheſſe de Normandie, il ſe trouva lié naturellement avec le duc, dont il fit le plus ferme appui de ſon adminiſtration. L'hiſtoire n'a pas conſervé le détail de la guerre qu'ils firent enſemble au duc de Guienne & aux Sarraſins d'Eſpagne; mais on lit dans la chronique, que le duc de Normandie prit Mon-

tauban ſur les Gaſcons, & Balabaſtro ſur les Sarraſins. Alfonſe VI, roi de Caſtille, avoit été forcé, par les incurſions continuelles de ces barbares, d'implorer le ſecours du régent de France, & Guillaume voulut partager les périls & la gloire d'une ſi noble entrepriſe.

Le ſilence des hiſtoriens, pendant pluſieurs années, ſemble marquer que dans cet intervalle la Normandie fut auſſi tranquille par les ſoins du duc, que la France l'étoit par la ſage adminiſtration de ſon régent. Les éloges de Guillaume, qui ſe trouvent répandus dans tous les écrivains du même ſiècle, ne lui donnent que les titres vagues de prince le plus brave & le plus prudent de ſon ſiècle, & ſur ce que j'ai pu recueillir juſqu'ici de ſes actions, on eſt embarraſſé à ſe former une idée préciſe de ſon caractère. Doux & ſévère, avare & libéral, intrépide & quelquefois trop facile à s'alarmer, il ſemble qu'il ait varié ſuivant les occaſions, & ſi l'on ne prend point cette variété pour l'effet d'une haute politique qui ſavoit s'accommoder aux affaires & aux circonſtances, on ſera forcé d'y reconnoître ou la légéreté de la jeuneſſe, ou cette eſpèce d'inconſtance qui ne s'accorde point avec les vertus héroïques. Mais la ſcène va s'ouvrir à des événemens capables de lever tous les doutes; & ſans entrer encore

dans cette multitude de grandes entrepriſes qui ont élevé le duc Guillaume au rang des héros, je rapporterai un trait qui le caractériſe, & que ma ſeule peine eſt de ne pouvoir placer dans un tems fixe de ſa vie. Les chroniques obſervant peu d'ordre dans leurs narrations, c'eſt du rapport des circonſtances avec des hiſtoires plus méthodiques que je tire mes ſeules lumières pour découvrir le fil des actions; & j'ai déjà fait remarquer que je n'ai guère eu juſqu'ici d'autre règle.

Guillaume, qui ſe plaiſoit beaucoup à la chaſſe, étoit un jour livré à ce noble exercice dans une forêt voiſine de Pont-Audemer, & peu éloignée par conſéquent de deux abbayes, l'une d'hommes & l'autre de femmes, ſituées dans la terre de Preaux. Il étoit accompagné d'une ſuite peu nombreuſe, & s'en étant écarté, il pourſuivoit preſque ſeul un daim qu'il avoit fait partir devant lui. Il trouva ſous un arbre de la forêt deux jeunes filles, dont la plus âgée n'avoit pas dix-huit ans, & qui marquèrent beaucoup de frayeur à ſa vue. Elles étoient fort éloignées de le connoître, mais craignant elles-mêmes d'être reconnues, elles vouloient prendre la fuite, lorſqu'il leur coupa le chemin pour les arrêter. La ſingularité de leur habillement le frappa autant que leur beauté. Il diſtingua

bientôt que c'étoient deux novices de l'abbaye de Preaux ; & ne leur diſſimulant point qu'il reconnoiſſoit leur état, il les preſſa de lui expliquer ce qui les amenoit ſeules dans un lieu ſi écarté. Elles lui confeſsèrent que n'ayant point d'inclination pour la retraite où elles avoient été renfermées malgré elles, la crainte d'y être retenues toute leur vie leur avoit fait prendre le parti de s'échapper, & que leur réſolution étoit d'aller porter leurs plaintes au duc Guillaume, contre la rigueur de leur famille. Elles ajoutèrent que l'une d'elles étoit fille du comte Anſchariſe, & l'autre d'un ſeigneur dont l'hiſtorien ne rapporte point le nom.

Le duc, auſſi ſenſible à leur embarras qu'à leurs charmes, ne balança point à leur offrir toutes ſortes de ſecours, ſans leur déclarer qui il étoit ; il vanta ſon crédit à la cour, & leur donnant ſa parole qu'elles n'avoient rien à riſquer ſous ſa protection, il les fit conſentir à ſe retirer dans un lieu où il alloit les faire conduire, & où elles reſſentiroient bientôt l'effet de ſes ſervices. Elles prirent confiance aux offres d'un homme qui portoit les marques d'un rang diſtingué. Guillaume rappela quelques-uns de ſes gens, auxquels il recommanda le ſecret, & l'ordre qu'il leur donna fut de conduire effectivement les deux novices dans une maiſon de

chaſſe qu'il avoit au milieu de la forêt de Lions. Dès le lendemain il reparut auprès d'elles, & leur rendant compte de ce qu'il avoit déjà fait pour les ſervir, il ajouta que le portrait qu'il avoit fait au duc de leur beauté & de leur modeſtie l'avoit ſi fortement touché en leur faveur, qu'il lui croyoit de l'inclination pour l'une des deux, ou peut-être pour toutes les deux enſemble; mais que n'oſant les aſſurer encore de la vérité de ſes ſentimens, c'étoit à elles-mêmes qu'il appartiendroit de les confirmer par leurs ſoins, lorſque ce prince exécuteroit la réſolution qu'il avoit formée de les venir voir.

Guillaume avoit la figure gracieuſe, & Guillaume de Poitiers, évêque d'Evreux, qui étoit attaché à ſa ſuite, le repréſente comme l'homme le mieux fait de ſon tems, il étoit jeune encore, ſa bonne mine avoit déjà fait impreſſion ſur deux jeunes perſonnes qui n'avoient peut-être point eu d'autre motif que les déſirs de leur âge pour regarder la vie religieuſe comme un fardeau pénible. Elles rejetèrent modeſtement la propoſition de recevoir la viſite du duc, & elles s'empreſsèrent à l'envi de témoigner à leur protecteur la reconnoiſſance qu'elles avoient pour ſes bienfaits. Guillaume étoit trop éclairé pour ne pas démêler aiſément ce qui ſe paſſoit dans

leur cœur. Il y fut ſi ſenſible que pendant pluſieurs jours il ſe livra à la douceur de voir l'impreſſion que ſa préſence faiſoit ſur elles, & peut-être penſoit-il dans les premiers momens à recueillir tout le fruit qu'il pouvoit eſpérer de cette aventure. Cependant la généroſité & la juſtice, qui étoient comme les fondemens de ſon caractère, lui firent bientôt penſer qu'il ne pouvoit abuſer ſans baſſeſſe & ſans cruauté de l'innocence d'un âge où l'on ne connoît ni le crime ni le danger de le commettre. Après s'être rempli de cette réflexion, il n'eut plus qu'à conſulter ſon propre cœur pour rejeter les déſirs dont l'ardeur de la jeuneſſe n'avoit pu le défendre. Il réſolut de marier les deux jeunes filles, dont les pères avoient une famille ſi nombreuſe qu'ils avoient été forcés effectivement de ſacrifier quelques-uns de leurs enfans à la fortune des autres.

Mais la ducheſſe Mathilde, qui aimoit tendrement ſon mari, fut informée que ſans qu'il fût queſtion de chaſſe ni de ſes autres exercices, il ſe rendoit tous les jours à la maiſon qu'il avoit dans la forêt, & que ces voyages étoient conduits fort ſecrètement. Elle n'eut pas de peine à découvrir ce qui l'attiroit dans cette retraite. Sa jalouſie fut bientôt proportionnée à ſa tendreſſe. Elle chargea pluſieurs de ſes officiers

de prendre le tems où le duc quitteroit le lieu de ſes plaiſirs, pour enlever les deux filles & les conduire à l'extrêmité de la Normandie. Ils s'armèrent pour exécuter cet ordre. Guillaume ne montoit jamais à cheval ſans l'être auſſi. Il découvrit les gens de la ducheſſe en revenant à Rouen vers l'entrée de la nuit ſans les reconnoître, c'étoit aſſez qu'ils fuſſent dans le voiſinage de ſa maiſon pour lui devenir ſuſpects. Il retourna furtivement ſur ſes pas, accompagné de deux ſeigneurs, qui compoſoient toute ſa ſuite, & dont l'un étoit le brave Roger de Beaumont, fils du comte de Vieilles. Ayant obſervé les démarches de la troupe qu'ils ſuivoient, ils ne purent douter quel étoit ſon deſſein, lorſqu'ils la virent arrêtée au lieu d'où ils venoient de ſortir. Cependant ils ſe gardèrent de rien précipiter, & le duc, qui étoit bien éloigné d'attribuer cette entrepriſe à la ducheſſe, croyant avoir quelques meſures à garder, pour n'être pas reconnu, défendit à ſes deux compagnons de ſe ſervir de ſon nom pour le faire reſpecter. Enfin, lorſqu'il vit employer la menace aux officiers de Mathilde pour ſe faire ouvrir la porte du château, il ſe préſenta le caſque en tête, pour leur déclarer que ſans s'informer de leurs intentions; il ne ſouffriroit point qu'on inſultât la maiſon du duc.

La querelle s'étant échauffée, on en vint aux mains avec la dernière chaleur. Guillaume & les deux ſeigneurs avoient à combattre ſept ou huit ennemis, qui joignoient à leur valeur naturelle, leur zèle pour la ducheſſe & le déſir d'exécuter fidellement ſes ordres. Cependant il en tua trois, il mit le reſte en fuite, & les ayant pourſuivis, il en arrêta un de qui il voulut ſavoir quel avoit été le deſſein de leur entrepriſe. Il apprit avec autant de chagrin que d'étonnement, qu'ils étoient employés par la ducheſſe, & il ne put douter que ce ne fût un projet de vengeance qu'il devoit attribuer à la jalouſie.

S'il en falloit croire les ſoupçons de Rapin, dont on ne trouve pas néanmoins le fondement dans les hiſtoriens du même ſiècle, ce n'étoit pas ſans raiſon que Mathilde ſe défioit de la fidélité de ſon mari, & ſon penchant déréglé pour les femmes, avoit altéré plus d'une fois la tranquillité de leur mariage. Mais quand on recevroit une accuſation qui n'eſt appuyée par aucune preuve, ſa généroſité & ſa droiture n'en mériteroient ici que plus d'admiration. Il fut ſi peu offenſé de l'emportement de la ducheſſe, qu'après avoir ſu que ſon deſſein étoit de faire conduire les deux jeunes filles dans l'abbaye d'Avranches, par une eſpèce de conſidération

qu'elle vouloit encore garder pour leur famille, il donna ordre qu'elles y fuſſent menées ſecrètement, & tournant enſuite cette aventure en badinage, il rendit compte à la ducheſſe de ce qu'il avoit fait pour lui plaire. Elle en parut fort ſatisfaite. Cependant après quelque intervalle, il ne put ſe rappeler l'averſion que deux filles ſi aimables lui avoient marquée pour la vie religieuſe, ſans ſe faire un reproche de les y avoir encore une fois condamnées. Il ſe ſouvint que, ſans le connoître, c'étoit à lui qu'elles avoient eu deſſein de porter leurs plaintes, & que les promeſſes par leſquelles il s'étoit engagé à les ſervir, ne le lioient pas moins, quoiqu'elles euſſent cru les recevoir d'un inconnu. Il prit la peine de leur ménager un établiſſement fort avantageux, qui les rapprochoit de la cour, en leur faiſant épouſer deux ſeigneurs d'un nom diſtingué. Mais dans la première année de leur mariage, elles furent enlevées toutes deux par la mort.

Quoique l'hiſtorien ne joigne aucune réflexion à ce dernier événement, il paroît fort vraiſemblable qu'il fit naître au duc quelques ſoupçons ſiniſtres, auxquels on peut attribuer le réfroidiſſement qu'il marqua long-tems pour Mathilde. Il ne faut pas le ſuppoſer amoureux pour ſe perſuader qu'il fut vivement touché du

ſort de deux dames, dont la fortune & le bonheur étoient ſon ouvrage. Et c'eſt particuliérement ſur cette aventure que s'eſt fondée l'extravagante opinion de ceux qui ont fait mourir la ducheſſe avant la conquête d'Angleterre, & ont attribué ſa mort à la vengeance de ſon mari. Enſuite, comme ſi cette fable eût été trop ſimple, & que pour intéreſſer la compaſſion en faveur de Mathilde, ou pour noircir le duc par l'imputation d'une horrible cruauté, il eût fallu la revêtir des plus affreux ornemens, on s'eſt aviſé de rendre ce prince jaloux à ſon tour, & de prétendre que s'étant prévenu contre la vertu des femmes, le double reſſentiment qu'il eut de la perte de ſes deux maîtreſſes, & de la tache que ſouffrit ſon honneur, lui fit condamner Mathilde à être traînée & déchirée même à quatre chevaux, entre l'abbaye de ſaint Etienne & celle de la Trinité, qu'ils avoient fondées tous deux dans la ville de Caen. Je ne me ſerois point arrêté à une calomnie ſi groſſière, & démentie par tous les témoignages hiſtoriques, ſi elle n'avoit paru digne, à un ſavant bénédictin, d'être réfutée ſérieuſement par un ouvrage uniquement compoſé dans cette vue. Mais il eſt tems de reprendre dans l'origine un grand nombre d'événemens qui doivent me conduire à la plus brillante partie

de cet ouvrage, & ſervir comme de fondement à la gloire du héros dont j'écris l'hiſtoire. J'ai remis ici quantité de circonſtances que j'aurois mêlées juſqu'à préſent dans le cours de ma narration, ſi je m'étois attaché à ſuivre l'ordre des tems. Mais avec les lumières qu'on a pu recueillir de mon récit, il ſera facile de les rapporter aux endroits qu'elles regardent, & la curioſité du lecteur ſera plus agréablement ſatisfaite en liſant, ſans interruption, une ſuite de faits également intéreſſans dans leur détail & dans leur ſource.

Quoique les intérêts de l'Angleterre aient paru juſqu'à préſent peu liés avec ceux de la Normandie, il ſe formoit depuis long-tems entre ces deux états, diverſes relations qui devoient produire un jour des effets extraordinaires. J'ai fait remarquer que Richard II, ayant donné Emme, ſa ſœur, en mariage au roi Ethelred, il étoit né de ce mariage deux princes, Alfred & Edouard, qui ſe trouvoient, par conſéquent, couſins du duc Robert ſecond, fils de Richard. Après la mort d'Ethelred, & celle d'Edouard, ſon fils d'un premier mariage, & ſon ſucceſſeur, Canut, roi de Danemarck, qui s'étoit emparé d'une partie de l'Angleterre ſous le gouvernement de deux rois ſi foibles, & qui mérita enſuite le ſurnom de grand par la

nobleſſe de ſon caractère, autant que par l'étendue de ſes conquêtes, avoit réuni tous les anglois ſous ſa domination, au préjudice du ſang de ſes véritables rois, qui conſiſtoit encore en cinq princes, fils ou petits-fils d'Ethelred. Alfred & Edouard, dont les droits étoient les plus éloignés, & qui n'avoient d'ailleurs ni l'âge ni la force néceſſaires pour les faire valoir, avoient cherché un aſile à la cour de Normandie. Le duc Robert, leur couſin, n'eut pas plutôt aſſuré la tranquillité dans ſes propres états, que prenant pitié du ſort de ces deux jeunes princes, il crut que ſa recommandation pourroit leur faire obtenir quelque faveur en Angleterre. Dans cette penſée, il envoya des ambaſſadeurs à Canut, pour le prier de leur faire quelque part du royaume de leurs ancêtres. Cette ambaſſade arriva en Angleterre dans un tems où Canut ſe voyoit ſi fermement établi, qu'il crut pouvoir ſe diſpenſer d'avoir des égards pour les ſollicitations du duc de Normandie. Robert, offenſé de ce refus, entreprit de forcer l'uſurpateur à rendre aux deux princes anglois la juſtice qui leur étoit dûe. Il équipa une puiſſante flotte ſur laquelle il s'embarqua lui-même avec une nombreuſe armée. Mais la tempête ayant détruit la plus grande partie de ſes vaiſſeaux, il fut contraint de

rentrer dans ſes ports. Le voyage de Jéruſalem qu'il entreprit enſuite, & ſa mort arrivée à Nice, achevèrent de ruiner les eſpérances de ſes deux couſins, ſur-tout dans un tems de minorité où les tuteurs & les miniſtres du jeune Guillaume, n'étoient que trop occupés de leur propre défenſe.

Cependant Alfred & Edouard ſembloient devoir compter d'autant plus ſur la généroſité & l'affection de Canut, que ce prince avoit épouſé la reine Emme, leur mère, veuve du roi Ethelred. Il eſt vrai que de part & d'autre, ce mariage n'avoit été que l'ouvrage de la politique; car ſi la reine avoit cherché de la protection pour ſes enfans, Canut n'avoit penſé qu'à l'affermiſſement de ſon trône en gagnant les anglois par une alliance qui devoit leur être agréable, & le premier article dont il étoit convenu avec les grands de la nation, avoit été que les enfans qui naîtroient de ce mariage ſuccéderoient à la couronne. Il parut conſerver les mêmes diſpoſitions pendant toute ſa vie mais la grandeur de ſes exploits, qui s'étendirent juſqu'à la Norvège, dont il fit la conquête, l'ayant mis en état de tout entreprendre, il donna, en mourant, l'Angleterre à Harold ſon fils, né en Danemarck, & le Danemarck à Canut le hardi, qu'il avoit eu de ſon ſecond

mariage avec Emme de Normandie. Cette diſpoſition trouva néanmoins tant d'obſtacles après ſa mort, que le jeune Canut, appuyé par Godwin, comte de Kent, trouva le moyen de ſe faire reconnoître dans cette partie de l'Angleterre qu'on nommoit le Weſtſex. Mais Harold ayant eu l'adreſſe d'engager le comte Godwin dans ſes intérêts, chaſſa enfin ſon frère, & demeura paiſible poſſeſſeur de toute l'Angleterre.

Emme, mère de Canut, qui avoit beaucoup ſervi à l'établir dans le Weſtſex, fut extrêmement ſurpriſe d'une révolution qui faiſoit perdre une couronne à ſon fils, & qui lui ôtoit à elle-même l'eſpérance d'avoir jamais la moindre part au gouvernement du royaume. Elle vit ſi peu d'apparence au rétabliſſement de Canut, ou ſi l'on aime mieux le croire, l'intérêt de ſes deux premiers enfans lui étoit encore ſi cher, qu'elle forma le projet d'en faire monter un ſur le trône. Le principal fondement de ſes eſpérances étoit de trouver les anglois diſpoſés à recevoir un prince de la race de leurs anciens rois. Des trois autres fils d'Ethelred, dont le droit étoit plus proche que celui d'Alfred & d'Edouard, deux avoient péri par les intrigues de Canut le grand, & le troiſième étoit errant dans les royaumes du nord. La difficulté n'étoit

qu'à trouver un prétexte pour faire paſſer les deux jeunes princes de Normandie en Angleterre, ſans inſpirer de la jalouſie au roi. Leur préſence étoit néceſſaire pour ſe procuter des amis & des partiſans. Dans cette vue, Emme feignit de regarder avec indiffétence l'expulſion de Canut le hatdi. Elle ſe tint renfermée dans Wincheſter, où ne paroiſſant occupée que du ſoin de ſon ſalut, elle s'employoit continuellement à viſitet les égliſes. Et ſe flattant enfin qu'elle ne pourtoit plus êtte ſoupçonnée d'ambition, elle demanda au roi la petmiſſion de faite venir de Normandie, les deux princes, ſes fils, qu'elle n'avoit pas vus depuis ſon ſecond mariage. Elle l'obtint. Alfred & Edouard attivèrent en Angleterre, ſans marquer d'autre deſſein que celui de voit la reine leur mère, & bientôt ils reçurent les viſites & les careſſes de tout ce qu'il y avoit de ſeigneurs, qui avoient encore le cœur anglois, & qui conſervoient toujours de l'attachement pour la maiſon de leurs anciens ſouverains.

Mais Godwin, qui gouvernoit l'état ſous Harold, étoit trop habile pour ſe laiſſer trompet par les ruſes d'une femme. Il communiqua ſes ſoupçons à ſon maître ; & par ſon conſeil, après avoir gardé quelque tems une profonde diſſimulation, Harold, feignant que le deſſein des

des deux princes étoit de retourner en Normandie, les fit prier de venir paſſer quelque tems à ſa cour avant leur départ. Emme ſentit le piége. Mais ne pouvant balancer à ſatisfaire le roi, ſans lui donner le ſujet d'une juſte défiance, elle prit un tempérament qu'elle jugea propre à prévenir le danger. Ce fut d'envoyer Alfred à la cour, & de retenir Edouard ſous des prétextes d'indiſpoſition. Elle ſe perſuada qu'en ſuppoſant à Harold quelque deſſein contre la vie de ſes enfans, il en différeroit l'exécution juſqu'à ce qu'il les eût tous deux entre ſes mains. Mais Godwin, qui pénétra l'artifice, preſſa ſon maître de s'aſſurer toujours de la moitié de ſa proie. Il ſe fit donner la commiſſion d'aller au-devant du jeune prince, comme s'il n'eût penſé qu'à lui rendre honneur. La cour d'Alfred, compoſée d'un petit nombre de ſeigneurs normands, fut d'abord charmée des careſſes, dont elle le vit combler par Godwin. Mais ce plaiſir dura peu. Le prince fut arrêté avec toute ſa ſuite dans le château de Guilford, où on l'avoit fait entrer ſous prétexte de ſe rafraîchir. Il fut auſſi-tôt conduit à Ely. On lui creva les yeux dans cette ville, & on le renferma dans un monaſtère. A peine eut-il le tems de ſentir ſa diſgrâce; car il mourut peu de jours après, ſoit de chagrin, ſoit par une

voie naturelle. Edouard, qui ne vit que trop dans l'exemple de ſon frère le triſte ſort dont il étoit menacé, ſe hâta de repaſſer en Normandie, tandis que la reine, ſa mère, chercha d'un autre côté ſon aſile dans les états du comte de Flandre.

Le duc Guillaume, qui gouvernoit alors paiſiblement la Normandie, reçut ce malheureux prince avec une bonté qui le conſola de ſes diſgrâces. Il le retint à ſa cour juſqu'à la mort de Harold, à qui les grands du royaume donnèrent auſſi-tôt pour ſucceſſeur Canut le hardi, que d'autres nomment Hardicanut. La confiance qu'Edouard auroit priſe à un prince qui étoit né comme lui de la reine Emme, fut un peu troublée par un acte de cruauté qui fit comme l'ouverture de ſon règne. La cérémonie de ſon ſacre étoit à peine terminée que, dans l'impatience de ſe venger de ſon frère Harold, il donna ordre qu'on déterrât ſon corps & qu'on le jetât dans la Tamiſe. Mais il ne put empêcher qu'il ne reçut une nouvelle ſépulture par les mains des danois, qui le reçurent de celles de quelques pêcheurs, & qui l'enterrèrent dans un cimetière qui étoit propre à leur nation. On aſſure que le roi le fit exhumer encore, & le fit jeter une ſeconde fois dans la rivière, mais qu'en ayant encore été tiré, il

fut enterré ſecrètement à Weſtminſter. Edouard, ſoutenu de la protection du duc de Normandie, ſe préſenta modeſtement à la cour de Londres, pour demander juſtice au roi contre le comte Godwin, qu'il accuſa d'avoir ôté cruellement la vie au prince Alfred, ſon frère. Hardicanut avoit peut-être déſiré cette occaſion pour ſe venger lui-même du comte, mais étant fort avare, il ne put réſiſter aux riches préſens de l'accuſé, qui fut reçu à ſe purger par ſerment. L'hiſtoire fait la deſcription de ces préſens. C'étoit une galère dont l'éperon étoit doré, & montée par quatre-vingts ſoldats, qui avoient chacun un bracelet d'or du poids de ſeize onces, des morions & des épées dorées, un cimeterre danois, orné d'or & d'argent, pendant de l'épaule gauche, & une lance dans la main droite avec les mêmes ornemens. Tout ce qui appartenoit à la galère étoit d'une magnificence proportionnée.

Il ſembla que la fortune eut pris ſoin de conduire Edouard en Angleterre pour ſaiſir les heureuſes circonſtances qui devoient l'élever ſur le trône, car le règne de Hardicanut fut ſi court, que ſe trouvant à Londres dans l'abſence d'un autre Edouard, fils du roi Edouard, il réunit tous les ſuffrages de la nation en ſa faveur. Godwin, dont il craignoit l'oppoſition, devint

le plus zélé de ſes partiſans, & l'amitié d'un homme ſi néceſſaire ne lui coûta que la promeſſe d'épouſer ſa fille. Son règne n'en fut pas plus tranquille. Après avoir commencé par faire égorger la plus grande partie des danois qui ſe trouvoient répandus en Angleterre depuis l'invaſion de Canut le grand, il eut à ſe défendre contre Suenon, roi de Norvège, autre fils de Canut le grand, qui entreprit de faire valoir les droits qu'il tiroit de ſa naiſſance, & contre une multitude de pirates danois qui infeſtèrent continuellement les côtes d'Angleterre. Mais ſes principaux embarras, & ceux qui ont un rapport naturel à cette hiſtoire, vinrent pendant tout le cours de ſa vie du comte Godwin & de ſa famille; & comme Edouard lui-même ne ſe trouve mêlé dans l'hiſtoire que par les facilités qu'il ſembla préparer à la conquête d'Angleterre, en laiſſant prendre trop d'autorité à ces fiers ſujets, il eſt important de faire connoître ici leur origine & leur caractère.

Godwin, comte de Kent, étoit fils d'un ſeigneur nommé Ulnoth, au-delà duquel les hiſtoriens ne font pas remonter ſes aïeux; mais quand ſa naiſſance n'auroit pas été auſſi noble qu'elle paroît l'avoir été par la conſidération où étoit déjà ſon père, il n'auroit pas eu beſoin

d'autre diſtinction que celle de ſon courage & des grandes qualités qu'il avoit reçues de la nature. Il s'étoit déjà fait une réputation extraordinaire ſous les règnes précédens par ſon habileté dans la guerre, & par quelques-unes de ces grandes actions qui n'appartiennent qu'aux caractères héroïques. Sous le règne de Canut le grand, deux armées s'étant approchées pour combattre, Canut, qui commandoit l'une, remit l'attaque au lendemain, dans la vue de faire prendre, pendant la nuit, du repos à ſes troupes. Godwin, qui étoit déjà un de ſes généraux, ne put modérer ſi long-tems ſon impatience. Il ſe déroba ſecrètement dans l'obſcurité avec le corps qu'il commandoit, il alla fondre ſur l'ennemi, & l'ayant mis en déſordre par cette attaque imprévue, il en fit un ſi grand carnage qu'il fit tout diſparoître ou par la mort ou par la fuite; le lendemain Canut voulant faire ſes diſpoſitions pour la bataille, & ne trouvant pas Godwin dans ſon poſte, ne douta point qu'il ne fût paſſé dans le parti ennemi avec ſes troupes. Mais dans le tems qu'une déſertion ſi imprévue lui cauſoit beaucoup d'embarras, il vit arriver ſon général qui venoit lui apporter la nouvelle de ſa victoire. Quoique cette action fut d'une dangereuſe conſéquence, le roi paſſa ſur les maximes de la guerre, qui

demandoient que Godwin fût puni pour avoir osé combattre sans ses ordres. Il le reçut avec beaucoup de caresses, & pour le récompenser d'un si grand service, il le fit comte de Kent.

Sa faveur & sa puissance n'ayant fait qu'augmenter sous les règnes suivans, le mariage de sa fille avec le roi Edouard, & l'administration générale du royaume qui fut abandonnée entre ses mains, les dignités de comte de Kent, de Sussex & de Surrey, de duc de Wessex, & de grand-trésorier, qu'il avoit obtenues successivement, le gouvernement des provinces d'Oxford & d'Hereford, qui étoient entre les mains de son fils aîné; enfin ses grandes alliances, & la supériorité reconnue de son génie, avoient élevé sa fortune au comble. Si son crédit avoit souffert quelque interruption sous le règne de Hardicanut, il avoit sçu se tirer si habilement du danger, que ce prince, ennemi du travail, étoit revenu de lui-même à le charger du gouvernement de l'état. Godwin s'étoit prévalu de toutes ces circonstances pour s'accréditer également parmi les grands & le peuple, de sorte que son autorité, sous le règne d'Edouard III, ne peut être comparée plus justement qu'à celle des anciens maires du palais, sous les rois françois de la première race. Il avoit épousé en

premières noces Thyra, ſœur du comte Ulpion, à qui le grand Canut avoit donné en mariage Eſtrithe, ſa ſœur, veuve du duc de Normandie. Il n'avoit eu d'elle qu'un fils, qui ſe noya dans la Tamiſe. Mais s'étant remarié à Githe, ſœur de Suénon, roi de Danemarck, après la mort de Hardicanut, il en eut ſept fils, dont les trois premiers, Harold, Toſton & Swan, jouèrent un rôle éclatant ſous le règne d'Edouard. On ſent qu'un homme qui n'avoit dû cet excès de fortune & de grandeur qu'à ſon mérite, ne pouvoit être mauvais juge de celui d'autrui. Il avoit reconnu le caractère foible, le génie étroit, en un mot, l'incapacité d'Edouard pour les affaires, & peut-être étoit-ce la ſeule raiſon qui l'avoit porté à lui procurer la couronne, pour s'aſſurer un pouvoir abſolu ſous ſon nom.

Auſſi tout ce qui ſe paſſa d'important ſous ce règne ne ſe fit-il que par ſes mains ou par celles de ſes enfans, & dans les vues qu'il avoit déjà formées pour lui ou pour l'un de ſes fils, ſur le parti que la piété ou le caprice d'Edouard avoit fait prendre à ce prince de n'avoir aucun commerce avec ſon épouſe; il y a lieu ſeulement de s'étonner que lorſqu'il ſe promettoit de recueillir le fruit de la chaſteté de ce prince, en montant ſur le trône après lui, il n'eut pas éloigné plus ſoigneuſement de la familiarité du

roi, tous ceux qui pourroient lui inſpirer d'autres idées. Edouard, autant que la liberté de l'hiſtoire permet d'en juger, n'a guère mérité la qualité de ſaint que par cette conſtance à ſe priver des droits du mariage. Encore les hiſtoriens les plus eſtimés l'attribuent-ils à diverſes raiſons qui ne tournent point à l'honneur de ſa vertu. « Avec quelque confiance (diſent-ils) » qu'il eut abandonné les rênes du gouvernement » au comte Godwin, c'étoit moins l'effet de » ſon inclination que de ſon incapacité. Il » haïſſoit le comte, qu'il regardoit toujours » comme le meurtrier de ſon frère, & cette » haine s'étendoit à toute ſa famille. Ce fut » la véritable raiſon qui lui fit différer ſon » mariage avec ſa fille, mais le craignant au- » tant qu'il le haïſſoit, il n'oſa lui manquer » de parole, & après avoir attendu deux ans » ſous divers prétextes, il épouſa Edithe, » comme il s'y étoit engagé. Il ne conſomma » pas, néanmoins, ſon mariage. Cette reine, » qui avoit beaucoup de vertu & de grandeur » d'ame, ſouffrit ce mépris avec une merveil- » leuſe patience. Au lieu de ſe plaindre d'un » traitement ſi dur, elle garda là-deſſus un » ſilence perpétuel, & ne pouvant réuſſir à » gagner le cœur de ſon mari, elle chercha » ſa conſolation dans la piété & dans l'étude.

» Un hiſtorien d'Edouard prétend que ce prince » avoit fait vœu de chaſteté long-tems avant » ſon mariage, & qu'il ſçut perſuader à la » reine d'imiter ſon exemple. Mais Guillaume » de Mamersburg ne ſait que penſer d'une ſi » étrange conduite, & témoigne du penchant » à croire que la haine du roi contre le comte » Godwin, fut la ſeule cauſe de l'éloignement » qu'il marqua pour ſa fille ».

Je n'ai cité ce paſſage que pour faire remarquer mieux combien il étoit aiſé au comte, après s'être aſſuré des diſpoſitions du roi, & s'être même employé fort adroitement, comme l'aſſurent d'autres hiſtoriens, à faire entrer ſa fille dans les mêmes vues de continence, d'éloigner de ce prince tous ceux qui pourroient aſpirer au trône par la voie des inſinuations, comme il en avoit écarté ceux qui y avoient prétendu par la force. On auroit peine à fixer l'année où le duc de Normandie profita de la paix qui règnoit dans les états d'Edouard & dans les ſiens, pour faire le voyage d'Angleterre. Rien n'étoit ſi naturel que ce prétexte. Il alloit féliciter de ſon établiſſement ſur le trône un prince qui devoit ſon éducation, & la conſervation de ſa vie, pendant pluſieurs années, à la Normandie. Mais Godwin devoit preſſentir que cette viſite n'étoit pas de pure bienſéance;

& puiſqu'il penſoit au trône pour lui-même, il n'étoit pas prudent de ſe défier ſi peu de ceux qui pouvoient former cette ambitieuſe idée comme lui.

Quelques hiſtoriens ont prétendu qu'Edouard n'avoit pas attendu le voyage & les ſollicitations du duc de Normandie pour le deſtiner à ſa ſucceſſion, & qu'il l'avoit déjà fait avertir par Robert, archevêque de Cantorbery, qu'il avoit deſſein de le faire ſon héritier. Mais c'eſt une conjecture qui ne paroît pas mieux fondée que l'opinion d'un autre écrivain, qui a prétendu qu'Edouard, en quittant la Normandie, ſous le règne de Hardicanut, avoit promis à Guillaume de diſpoſer quelque jour de l'Angleterre en ſa faveur, comme s'il eût pu prévoir alors que ſon ſort devoit être un jour de monter ſur le trône. Il paroît donc plus vraiſemblable & mieux prouvé, par le ſentiment des plus judicieux hiſtoriens, que ce fut dans le voyage que Guillaume fit à Londres, qu'Edouard lui donna cette précieuſe marque de reconnoiſſance, qui n'en étoit, peut-être au fond, qu'une de ſa haine contre le comte de Kent. Après l'avoir comblé publiquement de careſſes, il fit ſecrètement un teſtament, par lequel il l'appeloit à ſa ſucceſſion; & quoique cette pièce n'ait jamais paru, on ne peut douter qu'elle n'ait exiſté dans

quelque forme qu'elle eût été conçue. Il ne paroît pas moins certain que le comte Godwin, s'aveuglant ſur ce qui ſe paſſoit, comme à ſes yeux, n'en eut aucune connoiſſance; car avec les vues dont tout le monde convient qu'il nourriſſoit ſon ambition, il n'auroit pas différé à réparer du moins ſon imprudence, en prenant des meſures pour empêcher qu'un prince normand n'enlevât la couronne à lui ou à ſes enfans. Et c'eſt ce qui ne permet d'ajouter aucune foi à ceux qui ont avancé que le teſtament fait en faveur de Guillaume fut approuvé & confirmé par l'aſſemblée générale de la nation.

A quelque opinion qu'on s'arrête dans le partage des hiſtoriens, la mort de Godwin, qui arriva peu de tems après, étouffa les projets que cet ambitieux ſujet avoit formés pour lui-même, & ne laiſſa à ſon fils Harold, avec le ſecret de ſes eſpérances, que ces mêmes déſirs, & cet amas de jouiſſance & d'honneurs qu'il avoit accumulés pour les remplir. On raconte ſa mort avec des circonſtances qui mériteroient beaucoup d'attention ſi elles étoient bien avérées. Un jour, dit-on, le roi l'ayant fait manger à ſa table, laiſſa échapper quelques mots qui firent comprendre que le meurtre de ſon frère n'étoit pas encore bien effacé de ſon eſprit. Godwin ne pouvant douter que ces réflexions

ne le regardaſſent, ſe leva, pour s'adreſſer au roi, avec beaucoup d'émotion : « Je comprends, » ſeigneur, lui dit-il, que malgré le ſerment » par lequel j'ai juſtifié mon innocence, vous » continuez de me croire coupable de la mort » du prince votre frère. Mais pour ne vous laiſſer » aucun doute de ma ſincérité, je prie Dieu » que ce morceau de pain, que je vais mettre » dans ma bouche, me ſuffoque ſur le champ, » ſi j'ai eu la moindre part à la mort d'Al- » fred ». On prétend qu'en achevant de parler, il porta ce fatal morceau à ſa bouche, & que n'ayant pu l'avaler, il en fut étouffé à l'heure même. Mais quoique les meilleurs hiſtoriens nous apprennent que ſa mort fut ſubite, & qu'elle arriva tandis qu'il ſoupoit avec le roi, on n'y trouve point cette merveilleuſe circonſtance.

Harold, fils aîné de Godwin, lui ſuccéda dans tous ſes honneurs. Il eut les mêmes amis, les mêmes créatures, & la même autorité. Toute la différence qu'on pouvoit remarquer entre le père & le fils, c'eſt que celui-ci, d'un naturel plus ſouple & moins fier, ſe conduiſoit avec beaucoup moins de hauteur, & marquoit plus de reſpect & de ſoumiſſion pour le roi. Héritier de tous les deſſeins du comte, il eſpéroit de les faire réuſſir par des voies toutes

différentes. Plus honnête homme, ſans être moins habile, il augmenta de jour en jour le nombre de ſes amis par ſa douceur & ſes manières ouvertes, aulieu que ſon père perdoit ſouvent les ſiens par ſa fierté. Swan & Toſton, deux de ſes frères, s'étoient établis auſſi avec beaucoup d'éclat, chacun dans leur caractère. Celui-ci, qui avoit épouſé une fille du comte de Flandre, fut fait comte de Northumberland, c'eſt-à-dire qu'il étoit en poſſeſſion d'une partie de l'Angleterre. Swan, moins ambitieux, paroiſſoit beaucoup plus occupé de ſes plaiſirs; mais dans cette route même il avoit ſervi plus d'une fois à faire éclater la puiſſance extraordinaire de ſa famille. Ayant enlevé une abbeſſe dont il étoit amoureux, il s'étoit retiré avec elle en Danemarck, & ſon père ſouhaitant qu'il fût puni par quelques années d'exil, s'étoit oppoſé lui-même à ſa grâce. Swan, qui ſe reſſentoit de la fierté commune à tout ſon ſang, arma huit vaiſſeaux pour déclarer une guerre ouverte à l'Angleterre. Il pilla les marchands & commit ſur les côtes des barbaries que les anglois n'auroient pas attendues de leurs plus cruels ennemis. Cette inſolence ſembla donner beaucoup d'avantage aux ennemis de ſa maiſon, qui ne manquèrent point d'employer toute leur adreſſe pour aigrir le roi contre le

comte & ſes enfans. Godwin ſe trouva effectivement dans quelque embarras. Il ne vouloit point parler ouvertement pour ſon fils, de peur qu'on ne le ſoupçonnât d'approuver ſa révolte, & d'un autre côté, il ne pouvoit voir ſans chagrin qu'il fût regardé comme l'ennemi public. Dans cette inquiétude, il pria le comte Béarn, fils d'Ulphon, & de la ſœur de Canut le grand, c'eſt-à-dire le plus grand ſeigneur du royaume après lui, de s'employer auprès du roi pour obtenir la grâce de Swan. Béarn, ravi de le ſervir, parle au roi, en obtient ce qu'il demande, & part avec joie pour aller porter lui-même à Swan la nouvelle de ſa réconciliation. Mais il fut mal récompenſé de ce ſervice. Le jeune rebelle, ſur le ſimple ſoupçon qu'on penſoit peut-être à le trahir, le tua de ſa propre main, & fit jeter ſon corps dans la rivière. Cette action brutale différa l'accommodement; mais elle n'empêcha point que le roi ne lui accordât bientôt ſon pardon, tant ce prince foible craignoit de donner à Godwin le prétexte ou l'occaſion de ſe venger.

Tel étoit l'aſcendant que cette impérieuſe maiſon avoit dans l'état & ſur l'eſprit d'un roi, qui ne laiſſoit pas de lui porter une haine mortelle. Le reſte de l'Angleterre étoit d'ailleurs tranquille, & les grands, ſoumis par inclination

au ſang d'Ethelred, ſe confirmoient de jour en jour dans la réſolution d'exclure à jamais du trône les prétendans danois. Les hiſtoriens ne nous font pas connoître à qui la voix publique le deſtinoit, en ſuppoſant qu'Edouard mourut ſans enfans. L'excluſion des danois ne pouvoit faire tomber les yeux du peuple que ſur le prince Edgard, petit-fils du roi Edmond II, & neveu par conſéquent d'Edouard, mais pour lequel toute la nation ſentoit peu de penchant, parce qu'il étoit né hors de l'Angleterre.

Fin du premier livre.

LIVRE SECOND.

NOUS touchons enfin aux grands événemens dont on n'a lu juſqu'ici que les cauſes. C'eſt proprement le duc Guillaume qui va paroître dans tout l'éclat de ſes qualités héroïques, avec toute l'étendue de génie, toute la fermeté de courage, toute la droiture & la grandeur d'ame, qui forment les premiers caractères du monde, & ſon bonheur eſt tel, qu'à meſure qu'il paroît s'agrandir par ſes actions & par ſes vertus, les tems s'éclairciſſent & la certitude croît dans les témoignages hiſtoriques.

Le comte Harold, qui voyoit la ſanté d'Edouard diminuer de jour en jour, ne ſe crut pas éloigné du trône que ſon père s'étoit propoſé ſi long-tems, & vers lequel tant d'heureuſes circonſtances lui avoient ouvert le chemin. Mais plus la mort du roi paroiſſoit s'approcher, plus il ſe crut obligé de redoubler ſes efforts pour aſſurer le ſuccès d'une ſi grande entrepriſe. Il avoit en Normandie un frère nommé Ulnoth, & un neveu, fils du comte Swan, qui avoit été tué par des voleurs dans le voyage de la Paleſtine. Ces deux jeunes princes, que d'autres raiſons avoient forcés de paſſer quelques tems

à

à la cour du duc Guillaume, pouvant être beaucoup plus utiles en Angleterre, à l'honneur & à la fortune de leur maiſon, Harold ſe propoſa de les y rappeler. Quelques auteurs diſent qu'il en avoit obtenu la permiſſion du roi, d'autres, que n'ayant oſé la demander à ce prince, & craignant encore plus de ſe livrer entre les mains du duc de Normandie, il avoit deſſein d'y arriver ſans ſe faire connoître, pour favoriſer ſeulement l'évaſion des deux princes. Les chroniques qu'on peut citer hardiment pour les détails qui précédèrent de quelque tems la grande expédition de Guillaume, rapportent, ſans expliquer les motifs de Harold, qu'ils appellent toujours Heroult, que s'étant mis en mer avec deux vaiſſeaux, il rencontra un pêcheur normand qu'il fit approcher de ſon bord pour lui faire diverſes queſtions. Il étoit à la hauteur des côtes de Picardie. Le pêcheur l'ayant reconnu, n'eut rien de ſi preſſant, après l'avoir quitté, que de retourner au rivage, & d'offrir à Guyon, comte de Ponthieu, » que s'il vou-
» loit lui donner vingt livres, qu'il luy feroit
» avoir ung priſonnier qui lui en rendroit mille.
» Guyon luy ottroya & ſe miſt en mer avec
» le peſcheur bien accompagné de gens armés,
» & finablement ſuivit ledit Heroult, & le print
» & mena à Abbeville ».

Harold, n'ayant pu déguiſer qui il étoit, feignit de traiter pour ſa rançon, mais ce ne fut que pour mieux couvrir un artifice qui lui réuſſit fort heureuſement. Il trouva le moyen de faire avertir le duc de Normandie du malheur dans lequel il prétendit qu'il étoit tombé en allant pour lui faire ſa cour dans ſes états. Guillaume demanda auſſi-tôt le priſonnier au comte, en lui reprochant d'avoir retenu, ſans aucun droit, un étranger qui alloit à Rouen, & que la tempête avoit jeté ſur ſes côtes. Il n'en eut pas moins la généroſité, ſuivant les anciennes relations auxquelles je m'attache, de donner en échange à Guyon un fort *beau manoir* ſur la rivière d'Yonne *avec d'autres biens*, qui lui tinrent lieu d'une groſſe rançon. Ce qu'on en peut conclure, c'eſt que le duc ne regarda pas comme un petit avantage que le comte Harold fût tombé entre ſes mains.

En effet, il n'ignoroit pas ſes vues ſur la couronne d'Angleterre, & s'il eut quelque embarras en le voyant arriver dans ſa capitale, ce fut ſur la conduite qu'il devoit tenir avec lui. Il n'avoit que deux voies à prendre, l'une & l'autre également dangereuſes : c'étoit d'arrêter Harold, ou de l'engager dans ſon parti; la première l'expoſoit à ſe déclarer trop tôt, puiſque ſon intérêt ne demandoit pas qu'on sût

encore en Angleterre qu'il aſpiroit à la couronne. D'ailleurs, Harold avoit tant d'amis dans le royaume, qu'il étoit à craindre que ſa dérention ne fît naître entre l'Angleterre & la Normandie une guerre qui romproit infailliblement toutes les meſures d'Edouard ; car s'il arrivoit que ce prince mourût avant qu'on eût poſé les armes, quelle apparence qu'il nommât pour ſon ſucceſſeur l'ennemi actuel de l'Angleterre ? Ajoutons que Harold étant duc de Veſſex & comte de Kent, toutes les places de la côte méridionale étoient entre les mains de ſes créatures, & c'étoit de ce côté-là que le duc avoit à redouter les plus grands obſtacles. Enfin, ſi Harold ignoroit les deſſeins du roi & du duc, on n'étoit pas mieux informé en Normandie des progrès qu'il avoit faits pour s'aſſurer du trône ; ſans compter encore que le retenir dans une priſon, après avoir déclaré, comme il avoit fait, que ſon deſſein étoit de rendre au duc une viſite d'amitié, c'étoit violer les droits de l'hoſpitalité, & ſe rendre coupable d'une trahiſon indigne d'un grand cœur.

Des raiſons ſi puiſſantes déterminèrent Guillaume pour l'autre parti, quoiqu'il n'y vît guère moins de danger ; car en lui faiſant connoître ſes deſſeins, il le mettoit en état d'y faire naître des obſtacles invincibles. Cependant,

après s'être perſuadé qu'il pourroit le gagner par cette marque de confiance, il lui déclara l'eſpérance qu'il avoit d'obtenir un jour la couronne d'Angleterre, & les aſſurances mêmes qu'il en avoit déjà par la diſpoſition volontaire d'Edouard. Cette ouverture fut accompagnée des plus magnifiques promeſſes, s'il vouloit appuyer ſes prétentions. Il ne lui diſſimula pas même qu'il connoiſſoit ſes vues ambitieuſes, & loin de l'en blâmer, il leur donna le nom de grandeur d'ame dans un particulier qui n'avoit aucun rapport au trône par les droits de la naiſſance; mais pour lui faire perdre en même tems cette penſée, il lui repréſenta tous les obſtacles auxquels il devoit naturellement s'attendre, & de la part du prince Edgard, & de celle des autres ſeigneurs qui ne verroient point ſon ambition ſans jalouſie; enfin, s'expliquant clairement ſur ſes propres diſpoſitions, il lui déclara que quand il ſeroit aſſez heureux pour ſurmonter toutes les difficultés qu'il avoit à craindre du côté de l'Angleterre, il trouveroit en lui, un ennemi qui ne manqueroit ni de courage ni d'argent, ni de troupes pour ſoutenir un droit qu'il ne vouloit perdre qu'avec la vie.

Harold étoit trop habile pour ne pas ſentir tout d'un coup que le ſeul parti qu'il avoit à

prendre dans une occaſion ſi preſſante, étoit de feindre qu'il ſe laiſſoit perſuader par les raiſons du duc. Il y auroit eu plus de fineſſe encore à les prévenir, comme le père Daniel lui en attribue l'honneur, en aſſurant, ſans aucune marque de doute, que ſon artifice dans les priſons du comte de Ponthieu avoit conſiſté « à faire dire » au duc de Normandie qu'il s'étoit embarqué » par l'ordre du roi d'Angleterre, pour lui » venir confirmer le choix que ce prince avoit » fait de lui pour ſon ſucceſſeur, qu'il le con- » juroit d'avoir compaſſion de lui, de demander » ſa liberté au comte, & de le punir même » d'avoir traité ſi durement un homme de ſa » qualité, malgré tout ce qu'il avoit pu dire » des affaires importantes pour leſquelles il étoit » envoyé en Normandie ».

Quand le père Daniel auroit quelque garant de ce récit, il devroit faire attention, non-ſeulement que des plaintes ſi baſſes auroient été indécentes dans la bouche d'un ambaſſadeur; mais que le comte de Ponthieu, ſi près de l'Angleterre & de la Normandie, n'auroit pas oſé chagriner le miniſtre de deux grands princes auxquels ſa foibleſſe le forçant de rendre toutes ſortes de ſoumiſſions. Harold ne fit donc voir au duc que le deſſein qu'il avoit eu de ſe rendre à ſa cour; & cette vue étoit d'autant plus vrai-

ſemblable, que l'envie de voir ſon frère & ſon neveu avoient pu ſuffire pour lui faire entreprendre le voyage de Rouen.

Il continua d'employer fort heureuſement la diſſimulation. Voyant le roi ſans enfans, répondit-il à Guillaume, & le prince Edgard dépourvu des qualités propres au gouvernement, ignorant les prétentions du duc, & ſes conventions avec Edouard, il n'étoit pas ſurprenant qu'il ſe crût auſſi digne de monter ſur le trône qu'aucun autre ſeigneur du royaume, & que la mort du roi ne pouvant être éloignée, il eût commencé à prendre quelques meſures dans cette vue : mais ce qu'il apprenoit lui faiſoit abandonner un deſſein qu'il n'auroit jamais formé ſans cette ſuppoſition, il reſpectoit la volonté d'Edouard. Il ſentoit que la couronne ne pouvoit tomber mieux que ſur la tête du duc ; & pour le convaincre que l'engagement qu'il prenoit à le ſervir étoit ſincère, il lui demanda une de ſes filles en mariage, comme la plus glorieuſe récompenſe qu'il pût eſpérer de ſon zèle. Cette faveur lui fut accordée, quoique l'âge de la princeſſe n'en permît pas ſi tôt l'exécution. Le duc ne s'en fiant pas néanmoins à la ſeule parole d'Harold, le fit jurer ſur les évangiles qu'il ſeroit fidelle à toutes ſes promeſſes, & qu'il n'entreprendroit jamais rien

pour s'élever ſur le trône. Il le traita enſuite avec toutes ſortes de careſſes & de marques de confiance, juſqu'à le mener avec lui dans une expédition contre la Bretagne, où Harold ſe ſignala beaucoup, & de-là à quelques tournois que le régent de France donnoit à Compiegne pour l'amuſement du jeune roi.

On lit dans les chroniques une circonſtance du ſerment de Harold, qui mérite d'être rapportée dans les termes de l'écrivain, non-ſeulement pour faire connoître les uſages du tems, mais pour mettre le lecteur en état de juger ſi Harold eut le droit de reprocher enſuite à Guillaume de l'avoir trompé. » Après cet acord » fait entre le duc & Heroult, il fiſt aſſembler » pluſieurs des barons & prélats du pays, & fiſt » porter à ſaincte Marguerite jouxte Jumieges, » pluſieurs ſainctuaires d'environ Rouen, & tous » les miſt en une huſche, & les fiſt couvrir » d'un drap d'or. Après, le duc fiſt venir He- » roult devant les reliques & ſur le drap d'or » fiſt mettre ung meſſeau & récita devant tous » les prélats & barons comme Heroult debvoit » avoir par mariage Adelle ſa fille, & Heroult » lui devoit rendre l'Angleterre après la mort » d'Edouard, & quand le duc eut recordé ces » paroles devant Heroult, Heroult miſt la » main dextre ſur le meſſeau, & ſur les reli-

» ques, & jura ſur les ſainctes évangiles &
» ſainctuaires qui ſoubs ſa main eſtoyent, qu'il
» tendroit & accompliroit ce que le duc Guil-
» laume avoit recordé ſans aller à l'encontre.
» Après le ſerment fait, le duc Guillaume fiſt
» oſter le drap d'or de deſſus la huſche & la
» fiſt ouvrir, & montrer à Heroult les ſainctes
» reliques ſurquoy il avoit juré, & quand il les
» veit, commença à frémir. Adonc le duc
» l'aſſeura & luy diſt qu'il penſaſt bien tenir
» ſes convenans ».

La plainte de Harold, lorſqu'on lui reprocha d'avoir violé ſon ſerment, fut qu'on l'avoit fait jurer ſur des reliques voilées, dont il ne connoiſſoit ni la ſainteté ni le nombre. Mais outre le *meſſeau*, ou livre des évangiles, qu'on ne déroba point à ſa vue, il eſt clair que ce n'eſt point de ces préparations qu'un ſerment tire ſa force, & qu'il ne conſiſte que dans le ſens des expreſſions.

Cependant, ſoit que Harold comptât déjà ſur cette excuſe, ſoit qu'il regardât ſon engagement comme une démarche forcée, qui ne pouvoit lier ſa religion ni ſon honneur, ſoit enfin que l'ambition lui fît étouffer toutes ſortes de ſcrupules, à peine fut-il en liberté que ne pouvant comprendre ſur quel fondement le duc prétendoit à la couronne d'Angleterre, ni de quel

droit Edouard pouvoit la tranſporter à un étranger, il ne penſa qu'à tirer avantage de la confidence du duc, pour redoubler ſes efforts avec tant de meſures & de précautions, qu'il ne fût au pouvoir ni d'Edouard, ni de Guillaume, de mettre des obſtacles à ſon élévation. Les normands étoient odieux en Angleterre, & le mérite du duc ne pouvoit guérir aiſément ce préjugé, parce que Guillaume étoit peu connu des anglois; il étoit abſent d'ailleurs, & le roi étoit trop foible & trop irréſolu pour ſe faire une occupation ſérieuſe de l'exécution de ſes promeſſes. Tout ſemblant favoriſer l'entrepriſe d'Harold, il s'attacha plus que jamais à fortifier l'eſtime que les anglois avoient conçue pour lui. Les conjonctures devinrent encore plus heureuſes par l'occaſion qu'il eut de rendre deux importans ſervices à la nation.

Griffin roi des Galles, incommodant les anglois par ſes courſes, il le repouſſa dans ſes montagnes, & le força à payer un tribut à l'Angleterre, enſuite ce prince ayant repris les armes contre les anglois, Harold s'avança ſur la frontiere & répandit tant de terreur parmi les gallois, qu'ils lui envoyèrent la tête de leur roi. Cet événement fit comprendre qu'il étoit digne de porter une couronne dont il ſavoit ſi bien défendre les droits. Mais il commença

bientôt à mettre Edouard même dans ſes intérêts, par un exemple de modération & de juſtice, comme il y avoit mis toute la nation par ſa valeur. Toſton ſon frere, comte de Northumberland, s'étant attiré la haine de ſes peuples, qu'il traita avec autant de cruauté que d'injuſtice, fut chaſſé dans un ſoulèvement. La cour ne penſoit qu'à punir rigoureuſement cette révolte, lorſqu'Harold s'étant fait informer de la tyrannie de ſon frère, crut devoir préférer le bien public aux intérêts de ſa famille. Il intercéda pour les northumbres, & leur faiſant donner un nouveau gouverneur, il rétablit l'ordre & la ſoumiſſion dans la province. Le cruel Toſton ne lui pardonna jamais de l'avoir ſacrifié; & pour commencer ſa vengeance, il ſe ſaiſit de quelques-uns de ſes domeſtiques qu'il fit hacher en morceaux, & qu'il lui envoya comme un préſent, après les avoir fait mettre ſoigneuſement dans des tonneaux. Une action ſi barbare l'ayant forcé de quitter l'Angleterre, il ſe retira dans les états du comte de Flandre, ſon beau-père, où il forma d'autres deſſeins que nous lui verrons exécuter: je prépare volontiers mes lecteurs, par ces traits, à connoître la férocité d'un pays, où la ſcène de mon ouvrage doit être bientôt tranſportée. L'occaſion me fait ajouter un autre trait dans la même

vue. Morkard, que Harold avoit fait donner pour ſucceſſeur à Toſton, étoit fils du duc de Mercie, qui venoit de ſuccéder à Léofride ſon père, tous noms qu'il ne me ſera pas inutile d'avoir fait connoître. Godive, femme de Léofride, eſt repréſentée par les hiſtoriens, non-ſeulement comme une des premières dames d'Angleterre, mais comme la plus belle & la plus vertueuſe de ſon tems; ils racontent d'elle que pour délivrer les habitans de Coventri d'une amende à laquelle ſon mari les avoit condamnés, elle ſe ſoumit à une condition dont le duc fit dépendre leur grâce. C'étoit que la ducheſſe iroit toute nue à cheval, d'un bout de la ville à l'autre. Il ſembloit qu'une loi ſi étrange laiſsât peu d'eſpérance aux coupables. Mais Godive trouva le moyen de l'exécuter en ſe couvrant de ſes cheveux, après avoir fait défendre ſous peine de mort aux habitans de ſe tenir dans la rue & de paroître aux fenêtres. Il s'en trouva un en qui la curioſité fut plus forte que la crainte du ſupplice, & la ducheſſe ne ſe laiſſa point fléchir pour lui accorder la vie; on a perpétué à Coventri la mémoire de cet événement par une ſtatue qui regarde à la fenêtre d'une maiſon, & que les habitans prennent grand ſoin de renouveler.

Edouard ſe refroidiſſant pour le duc Guil-

laume à meſure que Harold s'établiſſoit dans ſon eſtime, paroît avoir été fort incertain dans les dernieres années de ſa vie, de l'ordre qu'il mettroit dans ſa ſucceſſion ; & peut être que ne penſant qu'à mener une vie tranquille, il ne ſe faiſoit point un ſujet d'inquiétude de ce qui arriveroit après ſa morr. Rapin, que je ne fais point difficulté de ſuivre dans une diſcuſſion pour laquelle il n'a rien négligé, croit que ce prince expira ſans avoir rien déterminé ; ſon inclination, dit-il, le faiſoit pencher vers le duc de Normandie ; le droit étoit manifeſtement pour le prince Edgard ſon neveu, mais Harold avoit la force de ſon côté avec l'affection des anglois. Tant de difficultés ſur leſquelles il n'avoit pu ſe déterminer pendant qu'il jouiſſoit d'une ſanté parfaite, étant devenues inſurmontables dans l'état où il ſe trouvoit, il réſolut d'en abandonner la déciſion à dieu ſeul.

Cependant lorſqu'il fut au dernier moment de ſa vie, Harold, pour donner une apparence de juſtice à ſes prétentions, fit aſſembler autour du roi mourant, une multitude de ſeigneurs, dont il s'étoit aſſuré les ſuffrages, & l'un d'eux preſſa ce prince, au nom de l'aſſemblée, de leur donner pour maître le ſeul homme qui pût garantir l'Angleterre des troubles qui la menaçoient ; cette prière ayant été accompagnée

des acclamations de tous les ſeigneurs, « Edouard » commanda qu'on le levât en ſon ſéant, & » diſt tout hault, ainſi qu'il povoit parler : » ſeigneurs & amis, je vous mercie de ce » que vous vous louez de moi, auſſi fais-je » de vous. Vous me parlez de faire roy après » ma mort, & vous ſçavez que je y ai pourvu » pour voſtre bien, en mon vivant, & comme » je donne & laiſſe après ma mort, à Guil- » laume de Normendie, mon royaume, & » en a foy & ſerment de moy & de pluſieurs » ſeigneurs de ce pays, & ſe je le donnoie » à Heroult, je cuyde qu'il ne ſauroit le tenir » en paix. Parfoy, diſt Heroult, donnez le » moy & je le garderay bien contre tous hom- » mes. Adonc, diſt le roy Edouard à Heroult ; » Heroult, tu auras mon royaume, mais je ne » connus oncq le duc Guillaume & ſes nor- » mands, ſe tu n'en eſ-mort, & pour ce » qu'ils le preſſoient de parler, il ſe tourna » de l'autre part en ſon lict, diſt, je l'ottroy : » ne demoura guere après qu'il euſt ce diſt, » qu'il fina ſes jours ».

J'ai cru qu'un paſſage ſi déciſif méritoit d'être rapporté dans les tetmes d'une des plus anciennes chroniques de Normandie ; en mettant à part tous les ſophiſmes de l'ambition, on y

voit clairement que ſi les prétentions de Guillaume à la couronne d'Angleterre étoient fondées ſur un teſtament d'Edouard, celles d'Harold avoient en apparence le même fondement ; avec cette différence avantageuſe, que, non-ſeulement les dernières volontés d'Edouard paroiſſent anéantir ſes diſpoſitions précédentes ; mais qu'étant reçues & approuvées par une aſſemblée des plus grands ſeigneurs du royaume, il ſembloit que de la part du chef & du corps de l'état, il ne leur manquât rien pour avoir toute la force dont elles pouvoient être revêtues ; qu'Edouard n'eut point toute la liberté de ſon eſprit, que ce dernier conſentement n'eût été qu'arraché, que ſon inclination fut pour Guillaume, & qu'il eut réſolu, ſuivant les termes de Rapin, d'en laiſſer décider la querelle à dieu ſeul ; il n'en paroît pas moins vrai que les droits des deux prétendans étoient à peu-près les mêmes, & que Guillaume n'avoit pour tout avantage ſur ſon rival, que la renonciation qu'il lui avoit fait jurer à Rouen ſur les évangiles & ſur toutes les reliques de la Normandie. Je ne m'arrête à remarquer ces circonſtances, que pour mettre des deux côtés les prétextes de l'ambition dans tout leur jour ; car s'il étoit queſtion de juſtice, on ſent bien qu'il en fau-

droit revenir au prince Edgard, qui étant le ſeul prince du ſang royal, réuniſſoit inconteſtablement tous les droits par ſa naiſſance.

Dès le jour ſuivant, Harold, ſoutenu de tous les ſeigneurs qui l'avoient ſi bien ſervi, ſe fit couronner par l'archevêque d'Yorck, & le peuple, à qui la vie édifiante qu'Edouard avoit menée dans les dernières années de ſon règne, faiſoit regarder les dernières actions de ſa vie comme autant d'inſpirations divines, applaudit à une élection qu'on fit paſſer pour le choix du ciel. Guillaume n'avoit point encore publié ſes deſſeins. Le prince Edgard, auſſi foible par le petit nombre de ſes amis, que par ſon âge, ne fit point d'oppoſition; en un mot il ne ſe trouva perſonne en Angleterre qui refusât de reconnoître Harold, & qui ne s'empreſsât de lui rendre ſes ſoumiſſions.

Le duc de Normandie s'étoit repoſé juſqu'alors avec tant de confiance ſur le ſerment de Harold, qu'il le croyoit uniquement appliqué à lui faire des amis & des partiſans dans toute l'Angleterre, & ne croyant point la mort du roi ſi proche, il s'étoit contenté d'envoyer par intervalles quelques émiſſaires ſecrets à Londres, pour apprendre de Harold même les progrès de ſon zèle & l'état de ſes eſpérances; ſon indignation fut égale à ſa ſurpriſe, en recevant

la première nouvelle d'une révolution qui s'étoit faite en moins de deux jours. Il étoit en chemin pour aller à la chaſſe dans la forêt de Rouvray, & il tenoit un arc à la main qu'il eſſayoit avant que de s'engager dans la forêt. Un meſſager dépêché de Londres par quelques ſeigneurs normands qui étoient paſſés nouvellement en Angleterre, lui raconta toutes les circonſtances de la mort d'Edouard & de l'élévation de Harold. « Et bailla l'arc qu'il tenoit à ung de » ſes gens & s'en retourna en ſon hoſtel, & » commença à aller & venir par la ſalle, eſ- » traindre les dents en ſoi appuyant ſur un » banc, ne en une place ne pouvoit demeurer; » & ſi ne lui oſoyent ſes gens mot dire ». Il ſeroit facile, en ſuivant ces anciennes relations, de ſatisfaire ceux qui aiment les détails des circonſtances; mais elles ſeroient quelquefois indignes de la nobleſſe de l'hiſtoire, & je ne m'y attache que lorſqu'elles peuvent ſervir à peindre la vérité avec plus de force. Impétueux & ſincère tel qu'on a dû ſe repréſenter Guillaume, on ſe figure aiſément qu'il dût être auſſi ſenſible à l'indigne abus qu'on avoit fait de ſa bonne foi, qu'au chagrin de voir toutes ſes eſpérances renverſées; ſes gens furent longtems ſans oſer s'approcher de lui. Enfin le fils du comte Osborn fut le premier qui lui reprocha de

de perdre à s'affliger inutilement, un tems qu'il pouvoit mieux employer. « Vous croyez, lui » dit-il, que les nouvelles que vous avez » reçues ſont encore ignorées du public; elles » ſont parvenues à tous vos peuples auſſi promp- » tement qu'à vous; ils ſont indignés qu'Harold » vous ait manqué de foi, & vous n'avez aucun » ſujet qui ne répande tout ſon ſang pour vous » venger ».

Cette maniere de conſoler le duc fit d'autant plus d'impreſſion ſur lui, qu'en l'aſſurant de la diſpoſition de ſes ſujets, elle lui fit renaître tout d'un coup l'eſpérance de rétablir ſes droits par la force. On fut ſurpris de le voir paſſer d'un excès d'agitation au plus grand calme. Il aſſembla, dit l'ancien écrivain, « les gens de » ſon conſeil & les bourgois de la ville de » Rouen, en qui plus il ſe fioit, & marquant » d'autant plus de déférence pour leurs avis, » qu'il ſentoit tout le beſoin qu'il alloit avoir » de leur ſecours ». Il commença par envoyer des ambaſſadeurs à Harold, pour le ſommer de lui remettre la couronne; & s'il répondoit par un refus, pour lui reprocher ſon parjure & lui déclarer la guerre. Roger de Beaumont & le comte Gilbert qui furent chargés de cette commiſſion, lui rapportèrent bientôt cette réponſe d'Harold : que leur maître n'avoit aucun droit

ſur la couronne d'Angleterre, & qu'en ſuppoſant (ce qui étoit inconnu aux anglois) qu'Edouard en eût diſpoſé en ſa faveur, une diſpoſition ſi arbitraire & faite en faveur d'un étranger, étoit contraire aux anciennes loix du royaume; que pour lui, il joignoit à la volonté connue du feu roi le ſuffrage de toute la nation, & qu'il ne pouvoit céder ſa couronne ſans trahir la confiance que les anglois lui avoient marquée; & à l'égard du ſerment qu'on lui reprochoit d'avoir violé, il répondit qu'ayant été extorqué moitié par force, moitié par adreſſe, dans un tems où il n'avoit pas le pouvoir de s'en défendre, il étoit nul ſuivant les loix de tous les pays du monde; qu'enfin ſi l'on entreprenoit de lui diſputer ſes droits, il ſe promettoit à lui-même de ne rien épargner pour les ſoutenir.

Le dépit d'avoir été trompé, le déſir de la vengeance, la honte de ſe rétracter, enfin tous les mouvemens qui pouvoient naître de l'ambition dans un grand cœur, firent jurer à Guillaume de ſacrifier ſa fortune & ſa vie à la punition d'Harold : la première difficulté étoit de recueillir aſſez d'argent pour les frais d'une ſi grande entrepriſe. Il aſſembla les états de Normandie, dont on l'avoit flatté qu'il obtiendroit toutes ſortes de ſecours. Mais il les trouva moins diſpoſés qu'il ne l'eſpéroit à embraſſer ſa

querelle ; ils répondirent que la nation avoit été épuiſée d'hommes & d'argent par les guerres précédentes ; que d'ailleurs ſans examiner s'il y avoit de la juſtice dans les prétentions du duc, ils ne jugeoient pas cette entrepriſe avantageuſe à leur pays ; enfin qu'ils ne ſe croyoient pas obligés de ſervir leur ſouverain dans des guerres qui n'avoient point de rapport aux intérêts de la nation. Une réponſe ſi peu attendue lui ayant fait perdre l'eſpérance de tirer de l'argent des états, il eut recours à des voies qui lui réuſſirent beaucoup mieux. Ce fut d'en emprunter des particuliers ; & dans cette occaſion il recueillit le fruit de la confiance qu'il avoit marquée aux bourgeois de Rouen. Les plus riches ſe réunirent pour lui former, par leurs propres avances ou par leur crédit, une ſomme beaucoup plus forte que celle qu'il avoit demandée aux états. La nobleſſe, qu'il s'étoit attachée dans les dernières années par ſes careſſes & par ſes bienfaits, autant qu'il avoit ſçu l'humilier autrefois par la ſévérité de ſes réglemens, s'épuiſa pour lui marquer ſon zèle, & l'eſpérance d'être dédommagés quelque jour par les grands établiſſemens qu'il leur fit enviſager après ſa conquête, étoit un aiguillon capable de piquer les moins ambitieux. Le ſeul comte Guillaume, fils d'Osborn, ſe chargea d'équiper à ſes dépens quarante vaiſſeaux. Cet objet

d'émulation s'étant bientôt répandu dans toutes les parties de l'état, on perdit enfin de vue les premières objections dont on s'étoit laiſſé prévenir ; & tous les normands ſe crurent intéreſſés non-ſeulement à venger leur maître, mais à ſe faire un nouveau nom dans l'univers par une entrepriſe qui ſurpaſſoit beaucoup celles de leurs ancêtres.

Tandis qu'ils en faiſoient les préparatifs avec ardeur, le duc n'oubliant rien de ce qui pouvoit donner quelque couleur de juſtice à ſon entrepriſe, s'efforça de révéler aux yeux de tous les princes de l'Europe, & l'injuſtice d'Harold dans ſon uſurpation, & l'outrage qu'il lui avoit fait perſonnellement en abuſant de ſa bonne foi. Comme rien n'étoit plus propre à prévenir le public en ſa faveur, que de faire approuver ſa cauſe au pape, il envoya deux de ſes évêques à Rome, avec ordre de ne rien épargner pour mettre le ſaint père dans ſes intérêts. C'étoit Alexandre II qui rempliſſoit alors le ſiége de Rome ; il fut ſi flatté non-ſeulement de la ſoumiſſion que le duc lui rendoit, mais encore de l'eſpérance qu'un des deux prélats lui fit concevoir que Guillaume rendroit l'Angleterre tributaire du ſaint ſiége, qu'il lui envoya, pour marque de ſon approbation, une bannière conſacrée avec toutes les cérémonies qui pouvoient faire le plus

d'impreſſion ſur l'eſprit des fidelles. Enſuite, ſur le bruit de quelques obſtacles qu'un prince voiſin de la Normandie ſembloit préparer à Guillaume, il pouſſa le zèle juſqu'à excommunier ſolemnellement tous ceux qui oſeroient troubler ce prince dans l'exécution de ſon entrepriſe. Il ajouta même au préſent qu'il lui avoit fait d'une bannière bénite, un anneau avec une pierre fort riche, dans laquelle étoit renfermé un cheveu de l'apôtre ſaint Pierre.

Mais quelque utilité que le duc eſpérât des ſecours eccléſiaſtiques, il employoit tous ſes efforts pour obtenir celui des princes voiſins de la Normandie, auxquels il ne doutoit point que ſes intérêts ne fuſſent plus chers que ceux d'un étranger. Cependant s'étant d'abord adreſſé au roi de France, il ne lui trouva point toute la chaleur qu'il eſpéroit d'un prince qui avoit été élevé dans des ſentimens d'amitié pour lui par le comte de Flandre ſon beau-père; Philippe étoit alors à Saint-Germer en Bruy. Le duc s'y rendit preſque ſans ſuite pour commencer à le gagner par ſa confiance; il lui repréſenta que tout ce qu'il pouvoit acquérir de gloire & de bien retourneroit à l'avantage de la France, dont il étoit vaſſal, & il lui témoigna que ſon deſſein étoit de lui faire hommage de l'Angleterre comme de la Normandie. Mais le conſeil de

la régence démêla fort bien ce qu'il y avoit de réel ou d'incertain dans cette offre, en ſuppoſant le duc aſſez fidelle pour tenir ſa promeſſe. Cette ſorte d'avantage n'étoit pas à comparer pour la France au péril d'agrandir un vaſſal déjà trop puiſſant; & comme ſi le conſeil eût prévu tous les maux que l'ambition de Guillaume devoit entraîner après elle, il inſiſta ſi fortement à rejeter ſa demande, que le régent même n'oſa faire éclater le penchant qu'il avoit eu à le ſecourir. Cependant il empêcha du moins qu'on ne prît la réſolution de s'oppoſer à ſon entrepriſe, & ce fut lui apparemment qui, pour diminuer l'envie que tout le monde marquoit de faire échouer un deſſein ſi pernicieux pour la France, propoſa que ſi Guillaume réuſſiſſoit à s'établir ſur le trône d'Angleterre, il abandonneroit ſes états de Normandie à Robert ſon fils aîné. On lui promit à cette condition de fermer les yeux ſur ſon entrepriſe, & c'étoit lui accorder beaucoup plus que l'intérêt de l'état ne le permettoit.

Cependant Harold, qui ne pouvoit ignorer de quoi il étoit menacé, ſongeoit à ſe mettre en défenſe contre les efforts d'un ennemi ſi redoutable. Il conçut que s'il avoit beſoin de la force au dehors, il étoit encore plus important d'employer la bonté & la douceur pour

s'attacher le cœur de tous ſes ſujets. Il ſe rendit plus populaire qu'il ne l'avoit jamais été. Il diminua les impôts, il fit rendre ſoigneuſement la juſtice, enfin il n'oublia rien pour intéreſſer les anglois à le ſoutenir par eſtime & par affection; mais étendant plus loin ſa politique, il réſolut de ſuſciter à ſon rival des embarras qui ralentiſſent du moins ſa première ardeur. Conan règnoit en Bretagne : il lui fit entendre que ſon intérêt ne lui permettoit pas de ſouffrir l'agrandiſſement d'un voiſin, qui n'avoit abuſé que trop ſouvent de la ſupériorité de ſes forces pour lui cauſer de l'inquiétude & pour l'humilier; il lui promit de l'argent & des troupes s'il vouloit déclarer la guerre au duc de Normandie; & mettant tout en uſage pour échauffer ſon reſſentiment, il lui rappela la mort de ſon père, qui avoit été lâchement empoiſonné pendant qu'il employoit tous ſes ſoins à rendre la Normandie heureuſe & tranquille, & qui, à la honte de la Bretagne, étoit demeurée juſqu'alors ſans vengeance.

Conan ne ſe fit pas long-tems preſſer. Il écrivit à Guillaume une lettre, qu'Orderic Vital nous a conſervée. « J'apprends, lui diſoit-il, » que vous êtes ſur le point de paſſer la mer » pour faire la conquête du Royaume d'An»gleterre, je me réjouis d'avance de la gloire

» que vous allez acquérir dans cette expédition ;
» mais je vous prie en même tems de com-
» mencer par un acte de juſtice, en me reſti-
» tuant le duché de Normandie ; le duc Robert,
» dont vous vous dites le fils, ſe diſpoſant
» à partir pour la terre ſainte, donna tous ſes
» domaines au duc Alain mon père & ſon
» couſin, s'il arrivoit qu'il mourût dans ſon
» voyage ; mais peu de tems après, lorſque
» mon père alla gouverner la Normandie, ſui-
» vant les intentions du duc Robert, il y fut
» empoiſonné par vous ou vos complices, &
» mourut à Vimontier. J'étois alors enfant,
» je ne pus me faire juſtice, & vous qui
» n'êtes que bâtard, vous vous êtes maintenu
» dans la poſſeſſion d'un héritage qui m'appar-
» tient. Aujourd'hui, que je ſuis en état de
» faire valoir mes droits, je vous déclare la
» guerre ſi vous ne me rendez inceſſamment
» la Normandie ».

C'étoit faire remonter la querelle bien plus loin que Harold ne l'avoit demandé, & la fonder ſur une prétention dont Conan auroit eu ſans doute beaucoup de peine à prouver la juſtice. Perſonne n'ignoroit que le duc Robert avoit nommé Alain de Bretagne pour gouverner la Normandie pendant ſon abſence, mais c'étoit après avoir fait reconnoître le jeune Guillaume

pour ſon ſucceſſeur par l'aſſemblée générale de ſes états ; & ce qu'on pouvoit penſer de plus favorable pour le duc Alain, étoit que Robert l'avoit ſubſtitué à ſon bâtard : auſſi Guillaume reconnut-il dans un contre-tems ſi fâcheux l'artifice ſecret de ſon rival. Il en fut d'autant plus embarraſſé que, par d'autres intrigues, le comte d'Anjou excitoit Gautier, comte de Meulan à profiter des conjonctures pour faire revivre ſes prétentions ſur le Maine. L'unique reſſource qui lui fut ſuggérée par le comte de Flandre, fut d'exciter quelque trouble en Angleterre, tandis qu'il s'occuperoit à réprimer ſes voiſins, pour ôter du moins à Harold le tems de ſe fortifier contre lui.

Il étoit généreux au comte de Flandre de prendre un intérêt ſi vif à l'entrepriſe du duc de Normandie, lorſqu'il devoit ſe reſſentir d'une réponſe fort dure qu'il en avoit reçue ſans la mériter. N'ayant pas cru que l'honneur lui permît de trahir les intérêts de la France, il s'étoit borné à ne pas ſuſciter d'obſtacles à Guillaume ; & croyant l'avoir aſſez bien ſervi, il lui avoit demandé en badinant quelle part il lui promettoit à ſa conquête ; le duc, chagrin de n'avoir pas tiré plus d'avantage de l'autorité que ſon beau-père avoit en France, lui demanda la liberté de ſuſpendre juſqu'au ſoir ſa réponſe ;

il prit un parchemin qu'il plia comme une lettre, mais ſans y avoir rien écrit, & pour ſuſcription il y mit ces deux vers.

Beau-frère, en Angleterre aurez,
Ce que dedens eſcript vous trouverez.

Ces préparatifs avoient l'air d'une donation que le comte vouloit lire avidement, mais ayant trouvé le parchemin vide, il parut offenſé d'une raillerie ſi amère; Hugues de Grentemeſnil, qui en étoit le porteur, lui repréſenta, pour l'appaiſer, que la ducheſſe de Normandie étant ſa ſœur, le fruit de tous les travaux de Guillaume devoit retomber ſur ſes neveux. Toſton, frère d'Harold, dont j'ai rapporté les barbaries & la fuite, avoit épouſé une ſœur du comte, fille du régent de France, comme la ducheſſe de Normandie; il s'étoit retiré en Flandre, d'où il avoit obſervé les événemens; & l'ambition ne le poſſédant pas moins que la vengeance, il ne reſpiroit que l'occaſion de renverſer Harold du trône, ſoit pour s'élever ſur ſes ruines, ſoit pour jouir du ſeul plaiſir de l'avoir abaiſſé; ce fut la main de ce furieux que le comte de Flandre offrit à Guillaume pour cauſer de l'inquiétude à Harold. Toſton ſe rendit à Rouen. Il promit ſes ſervices au

duc avec des intentions bien équivoques. Guillaume les accepta, mais ne trouvant point dans la qualité de beau-frère une raiſon aſſez forte pour lui donner toute ſa confiance, il ſe diſpenſa de lui prêter de l'argent & des troupes, ſous les prétextes que ſes embarras préſens lui fourniſſoient; il l'exhorta ſeulement à tenter quelque choſe en Angleterre, & il pria le comte de Flandre de lui fournir quelques vaiſſeaux.

Toſton, moins obligé que jamais à s'employer pour les intérêts de la Normandie, partit des côtes de Flandre avec les ſecours du comte, mais dans la réſolution de ne travailler que pour lui-même; après avoir infeſté les côtes d'Angleterre & pillé l'île de Wight, il alla débarquer à Sandwich, où il comptoit ſur quelques intelligences qui répondirent mal à ſon attente. Apprenant au contraire qu'Harold venoit au-devant de lui, il remit à la voile pour gagner le nord de l'île. Il fit ſa deſcente dans la province d'Yorck, qu'il ravagea comme un pays de conquête. Mais ſi Harold ne jugea point à propos de quitter le centre de ſes états pour le pourſuivre, il donna la conduite de ſes troupes à Morkard, qui étoit intéreſſé à défendre contre Toſton une partie du royaume, dont il avoit obtenu le gouvernement après lui;

en effet, il le força de ſe retirer en Ecoſſe, où Toſton s'arrêta peu lorſqu'il eut perdu l'eſpérance d'engager les écoſſois à le ſeconder. Etant paſſé en Norvège, il y trouva plus de faveur près d'Harold, ſurnommé Harfager, petit-fils de Canut le grand, qui s'étoit emparé depuis peu d'une partie des îles Orcades, & qui préparoit une flotte conſidérable pour étendre plus loin ſes conquêtes.

La retraite de Toſton & les embarras dont on ſuppoſoit Guillaume occupé pour long-tems, rendirent aux anglois tant de ſécurité & de confiance, qu'ils ſe crurent délivrés de tous leurs ennemis. Harold ſavoit déjà que le duc de Bretagne étoit entré en Normandie avec une puiſſante armée; & quelque ſuccès que la fortune réſervât à ſes armes, l'hiver étoit ſi proche qu'en ſuppoſant l'avantage déclaré pour le duc de Normandie, il ne pouvoit lui reſter aſſez de tems pour reprendre ſes idées de conquête avant le printems de l'année ſuivante. Mais Harold apprit bien vîte le dénouement imprévu de cette guerre. Conan eut le même ſort que ſon père; il avoit formé le ſiége de Château-Gontier, ſur les frontières de l'Anjou & du Maine, un de ſes chambellans empoiſonna la bride de ſon cheval, ſes gands, & un cor que ce prince portoit ordinairement avec lui; étant

à voir défiler ſes troupes ; pour les faire entrer dans la ville, qui s'étoit déjà rendue, il porta pluſieurs fois, ſans réflexion, ſes gands à ſa bouche, & le poiſon étoit ſi ſubtil qu'il en fut ſaiſi mortellement. Cet accident fut d'autant plus heureux pour Guillaume, que le deſſein des bretons paroiſſoit être de faire traîner la guerre en longueur ; auſſi n'évita-t-il point les ſoupçons que ces coups extraordinaires de la fortune ne manquent jamais de faire naître. Le chambellan étoit un des ſeigneurs bretons qui lui étoient venus déclarer la guerre, il pouvoit s'être laiſſé gagner par des préſens ou des promeſſes, & ce qui donna encore plus de vraiſemblance à cette accuſation, il chercha un aſile en Normandie pour éviter le châtiment de ſa trahiſon. Ces affreux myſtères ne s'éclairciſſent pas toujours ; mais lorſqu'on eſt réduit aux conjectures, c'eſt moins par l'utilité qu'on peut tirer d'un crime que par le caractère de ceux qui en recueillent le fruit, qu'il faut juger s'ils ont été capables de le commettre ; & ſi l'on réunit tous les traits dont les hiſtoriens ont compoſé le caractère de Guillaume, on n'y trouvera rien qui reſſemble à la perfidie. Ceux qui ont le moins épargné ſa mémoire, attribuent cette heureuſe cataſtrophe à l'aſcendant de ſa fortune, qui ſembloit prendre plaiſir à

lui applanir toutes les voies par leſquelles il marchoit à ſon terme, ou qui ne jetoit quelquefois des embarras & des difficultés dans ſa route que pour lui faire trouver plus de gloire à les vaincre.

Les bretons ayant abandonné les armes après la mort de leur duc, il ne ſe préſenta plus d'ennemis qui fuſſent capables d'arrêter leur vainqueur. Tandis qu'Harold ſe repoſoit ſur de fauſſes apparences, Guillaume, ſans être refroidi par l'approche de l'hiver, ne ſongea qu'à réparer par ſa diligence le tems qu'il avoit perdu. La fortune ne ceſſant point de le favoriſer, détourna encore l'attention d'Harold des préparatifs qui ſe renouvelèrent plus ardemment que jamais en Normandie, en le forçant de s'armer d'un autre côté pour ſa défenſe contre Toſton ſon frère, & le roi de Norvège. Ils étoient entrés dans la Thyne avec une flotte de cinq cents voiles. Leurs progrès avoient été ſi rapides, qu'avant que les anglois ſe fuſſent raſſemblés, ils avoient déjà ravagé les provinces ſituées ſur cette rivière, & s'étant remis en mer avec leur butin, ils étoient venus faire une autre deſcente dans le Northumberland, où leur avidité pour le pillage les emportoit à toutes ſortes de cruautés. Morkard, qui commandoit toujours dans ces provinces, s'efforça

de les arrêter avec quelques troupes levées à la hâte, mais elles furent taillées en pièces, ſans qu'il s'en ſauvât preſque un ſeul homme; les norvégiens prirent Yorck, qui aima mieux ſe rendre à compoſition, que de s'expoſer à être entiérement ruinée par ces furieux vainqueurs. Cependant, comme le butin dont ils ſe chargeoient continuellement les empêchoit de faire de grandes journées, & que leurs chefs même n'avoient point aſſez d'autorité pour ſe faire obéir, Harold, à qui la défaite de Morkard n'avoit pas permis de s'arrêter un moment, les joignit avec une nombreuſe armée ſur la rivière de Derwent, à quelque diſtance d'Yorck; la rivière ſéparoit les deux armées, & les norvégiens ſe retranchèrent dans un poſte ſi avantageux, qu'étant maîtres du pont, il paroiſſoit impoſſible de les forcer; mais Harold ſentant de quelle importance il étoit pour lui de ne pas différer le combat, fit attaquer auſſi-tôt le pont, il fut défendu avec beaucoup d'opiniâtreté, & lors même que les norvégiens l'eurent abandonné, les anglois qui les avoient pouſſés avec tant de vigueur, furent comme effrayés de ſe voir arrêtés par la valeur étonnante d'un de leurs cavaliers, qui garda quelque tems le paſſage ſans être ſoutenu par les ſiens. Enfin, ce brave homme ayant perdu la vie, Harold, maître

du pont, fit paſſer ſes troupes, & fondit avec tant d'impétuoſité ſur l'ennemi, qu'après un combat fort ſanglant, il le força d'abandonner le champ de bataille; le carnage fut incroyable, le roi de Norvège & Toſton périrent en combattant avec une valeur ſans exemple. De toute leur armée, qui étoit venue ſur cinq cents vaiſſeaux, à peine en reſta-t-il de quoi en charger vingt, qu'Olaüs, fils du roi Harfager, reconduiſit en Norvège avec la permiſſion du vainqueur; & l'on peut s'imaginer quel dût être le butin, puiſqu'Harold trouva dans leur camp tout ce qu'ils avoient apporté de leur pays, & tout ce qu'ils avoient ramaſſé en Angleterre par un continuel pillage.

Avec quelque diligence qu'il ſe fût délivré d'un danger ſi preſſant, on ne peut douter que ſi le duc de Normandie eût ſaiſi le tems de ſon abſence pour faire paſſer la mer à ſes troupes, il n'eût pénétré tout d'un coup juſqu'à la capitale au travers d'un pays qu'il auroit trouvé ſans défenſe. Mais quoiqu'il ne manquât plus rien à ſes préparatifs, & qu'il fût ſi tranquille de la part de ſes voiſins, que l'empereur Henri IV, ſans qu'on ſache les motifs de ſon zèle, s'étoit engagé à venir fondre avec toutes les forces d'Allemagne ſur quiconque oſeroit troubler la Normandie pendant l'expédition d'Angleterre,

gleterre, il étoit retenu à ſaint-Valery par le vent, qui le força de demeurer oiſif dans ce port pendant plus d'un mois. Ainſi quoique Toſton eut rempli fidellement ſes promeſſes, Guillaume n'en tira point d'autre fruit que de ſe voir comme attendu par une armée formidable, & animée par des ſuccès récens, qui étoit à la vérité fort éloignée de la côte où il ſe propoſoit de faire ſa deſcente, mais qui, dans l'incertitude où il étoit encore du jour de ſon départ, pouvoit rendre ſa marche aſſez prompte pour venir le recevoir au rivage.

La ſienne n'étoit pas foible, puiſque tous les hiſtoriens aſſurent qu'elle approchoit de cinquante mille hommes. Mais il avoit moins penſé à la rendre nombreuſe, qu'à la compoſer de ſoldats choiſis. Il n'avoit reçu que des hommes bien faits & robuſtes, capables de ſupporter la fatigue d'une guerre dont la durée étoit incertaine, mais qui ne pouvoit manquer d'être pénible & dangereuſe. On y voyoit des françois, des bretons, des flamands, & un mélange de toutes les autres nations; car depuis l'arrivée de la bannière de Rome & de l'excommunication que le pape avoit lancée en faveur des normands, l'entrepriſe du duc étoit regardée comme une affaire de religion. Il ſeroit difficile d'expliquer la cauſe d'un préjugé

ſi bizarre, dans un tems où les anglois étoient ſoumis fort reſpectueuſement au ſaint ſiége. Mais les papes, après avoir été long-tems dans l'oppreſſion, s'en étoient un peu affranchis depuis quelques années, & commençoient à porter plus loin leur autorité. Ils prétendoient ſurtout, que, dans le cas de la tranſlation d'une couronne, c'eſt-à-dire lorſqu'elle paſſoit d'une famille dans une autre, ils devoient être conſultés, & qu'on ne pouvoit rien conclure ſans leur participation. Harold n'avoit point eu cette déférence pour le ſaint ſiége en ſe faiſant couronner, & Guillaume avoit eu ſoin de mettre l'égliſe dans ſes intérêts par ſa ſoumiſſion. Il en avoit reſſenti un autre effet dans le zèle de ſon clergé, le ſeul évêque de Bayeux lui avoit équipé à ſes frais quarante vaiſſeaux, & l'evêque du Mans, trente. Les chapitres & les abbayes s'étoient diſputé l'honneur de lui fournir les plus groſſes ſommes, &, par un artifice qui lui avoit réuſſi merveilleuſement, il avoit fait tenir des états fort exacts des ſecours qu'il recevoit, comme autant de titres aux récompenſes qu'il promettoit après ſa conquête. Ce fut apparemment pour ſoutenir l'opinion religieuſe qui s'étoit répandue de ſon expédition, qu'il ſe fit accompagner de pluſieurs prélats, & d'un grand nombre d'eccléſiaſtiques, dont les moines mêmes

ne furent point exceptés ; enfin, lorſqu'il jugea ſans doute, après un mois d'impatience, que le vent ne pouvoit être long-tems à changer, il fit deſcendre la châſſe de ſaint Valery, pour implorer la protection de ce ſaint ; & le tems étant devenu plus favorable dès la nuit ſuivante, il fut le premier à faire regarder ce changement comme un miracle.

Si l'on ſe rappelle l'hiſtoire de la plupart des conquérans, on trouvera que ces petits ſoins ont toujours fait partie de leur prudence, & qu'ils ont eu quelquefois autant de part que le courage au ſuccès des plus glorieuſes entrepriſes, & quoiqu'au milieu du onzième ſiècle, on puiſſe ſoupçonner les plus grands hommes de ne s'être pas exemptés de la ſuperſtition dominante, il paroît, par toutes les circonſtances de l'expédition de Guillaume, que la politique en fit l'ame, comme la grandeur d'ame & l'ambition en étoient le principe. Avec quelle adreſſe ne s'attacha-t-il pas ſes troupes, en les intéreſſant à ſon triomphe, & en proportionnant les motifs de zèle au chefs & aux ſoldats ? Ses principaux officiers furent Euſtache, comte de Boulogne, Guillaume, fils de Richard, comte d'Evreux, Geoffroi, fils de Corrou, comte de Mortagne, Robert, fils de Roger, comte de Beaumont, Aimery de Touars, Hugues, comte

d'Eſtaples, Gautier Giffart, Hugues de Grentemeſnil, & Guillaume de la Garenne. Il n'y en eut pas un ſeul qui ne partît avec la certitude d'obtenir ce qui flattoit le plus ſes inclinations. Guillaume les avoit étudiées. Il avoit promis aux uns des emplois & des honneurs, aux autres des richeſſes & des plaiſirs. A l'égard des ſoldats, non-ſeulement la paye qu'il avoit inſtituée avant leur départ étoit beaucoup plus conſidérable que celle des armées ordinaires, mais il avoit engagé ſa parole de leur aſſurer à tous dans les pays dont ils alloient le rendre maître, de quoi paſſer le reſte de leurs jours dans l'oiſiveté & l'abondance. Il recevoit juſqu'à ceux qui ſe préſentoient ſans engagement pour le ſervir. » Les ungs, dit agréablement la chro-
» nique, demandoient des gaiges, & les autres
» qu'on les paſſaſt, & que le duc leur donnaſt
» ce qu'ils pourroient prendre & acquérir. Les
» ungs demandoient une ville, & les autres
» un chaſteau, les autres une dame par mariage;
» & à chacun il accordoit ſa demande ».

Enfin, ſans paroître embarraſſé ſi l'armée angloiſe étoit revenue du nord, & s'il devoit s'attendre à la trouver au rivage, il mit à la voile au premier vent qui lui permit de ſortir du port avec une flotte plus nombreuſe qu'on n'en avoit jamais vu dans cette mer. N'exami-

nons pas néanmoins ce que c'étoit que neuf cent ſept grandes nefs à grands trefs & voiles, dont elle étoit compoſée, & n'en jugeons que par le nombre de troupes que chaque vaiſſeau devoit porter, en ſuppoſant l'armée de cinquante mille hommes; car on ne compte point dans les neuf cents voiles les bâtimens qui ſervoient à tranſporter des munitions, & que la chronique appelle le *menu vaiſſelin*.

On étoit à la fin de ſeptembre, le vent étoit devenu tout-à-fait favorable, on arriva bientôt à Pevenſey dans la province de Suſſex. Il ne ſe préſenta perſonne pour s'oppoſer au débarquement, & les habitans du lieu prirent la fuite au contraire avec des marques extraordinaires de frayeur. « Lors deſcendirent tous les » premiers les archiers qui étoyent court veſtus » & tondus ſur les oreilles, après yſſirent tous » les gendarmes, preſts à combattre & ſe mirent » en bataille ſur la mer, après miſt en dehors » les ſommaiges & chevaux, viſvres toutes au- » tres choſes communes, après yſſirent char- » pentiers, maſſons, ouvriers de bras, qui » mirent hors trois chaſteaux de bois tous preſts « d'aſſeoir yſſit le duc ».

Peut-être ce prince affecta-t-il d'imiter Scipion l'africain, & ſe laiſſa-t-il tomber exprès pour ſe donner l'occaſion de tenir à peu-près

les mêmes diſcours ; mais le pied ayant paru lui manquer en ſautant de ſa chaloupe ſur le rivage, il tomba ſur ſes deux mains ; ceux qui l'environnoient en parurent alarmés comme d'un mauvais ſigne, mais il dit tout haut : « Sachez que c'eſt la ſaiſine de cette terre » que dieu m'a fait prendre à deux mains, & » que, à l'aide de dieu & de vous tous, mes » amis, je la conquerrai, & qui me la con- » tredira, par la reſplendeur de dieu, il aura » baraille à moi ». Alors un de ſes chevaliers s'approcha d'une maiſon couverte de chaume, il en prit une poignée, qu'il apporta au duc ; « Sire, lui dit-il, je vous baille la ſaiſine de » cette terre & de ce royaume, & je vous » promets que ayncois qu'il ſoyt ung moys » je vous en verrai ſeigneur ». Cette cérémonie avoit, ſans doute, été méditée ; mais rien ne marque mieux combien la deſcente de Guillaume fut tranquille, que le dîner ſomptueux qu'il fit auſſi-tôt à Pevenſey. Ses gens trouvèrent une abondance de vivres dans les maiſons abandonnées, & lui en compoſèrent un repas où la joie & les bons propos ſurpaſsèrent encore la bonne chère. On raconta au duc qu'un clerc, qui ſe mêloit de faire des prédictions, & qui l'avoit aſſuré à ſaint-Valery, que Harold lui céderoit à ſon arrivée le royaume d'Angleterre,

avoit péri dans le paſſage avec le vaiſſeau dans lequel il s'étoit embarqué : « Il n'eſt pas ſage, » dit le duc, qui mieux penſe d'autrui que de » ſoi ; toutefois, dieu merci, je ſuis paſſé, je » ne ſai qui ſera du ſourplus ».

Pluſieurs hiſtoriens aſſurent qu'il fit mettre en pièces ou couler à fond tous ſes vaiſſeaux, pour faire comprendre à ſes troupes qu'elles n'avoient de reſſource que dans leur valeur ; d'autres, qu'il renvoya ſa flotte en Normandie.

Il fit conſtruire enſuite un fort à Pevenſey, ce qui le retint à peine quatre jours, dans l'ardeur extrême avec laquelle tous ſes gens s'attachèrent au travail. De-là, s'étant avancé le long du rivage juſqu'à Haſtings, il y fit conſtruire un ſecond fort, mais beaucoup plus conſidérable que le premier, parce qu'ayant appris dans ce lieu les premières nouvelles de la défaite de Toſton, & du retour de Harold, avec ſon armée victorieuſe, il réſolut d'y attendre ſon ennemi : mais tandis qu'il occupoit ſes ſoldats au travail, il publia un manifeſte pour juſtifier ſon entrepriſe au yeux de la nation : il en apportoit trois motifs. Le premier étoit l'envie de venger la mort du prince Alfred, frère du roi Edouard ; ce jeune prince étoit fils d'une princeſſe de Normandie, il avoit été long-tems élevé ſous les yeux de Guillaume,

qui lui avoit tenu lieu de père, c'étoit de lui que dieu & les hommes attendoient la vengeance d'un ſi odieux parricide.

Mais il faut convenir pour cet article, que c'étoit faire remonter l'origine de la querelle un peu trop loin, puiſque Harold n'avoit jamais été ſoupçonné de la mort du prince Alfred, & que le comte Godwin, auteur reconnu de ce crime, ſembloit l'avoir expiée par la ſienne.

Le ſecond chef regardoit Robert, archevêque de Cantorbéry, qui avoit été chaſſé de ſon ſiége, ſous le règne d'Edouard, par la fierté & la haine de Godwin. Ce prélat étoit retourné dans les états du duc, d'où il avoit été tiré pour remplir le ſiége de Londres. Le pape Alexandre ayant embraſſé ſes intérêts, Guillaume avoit en vue, ſans doute, de ſoutenir par cet article l'apparence de religion qu'il avoit voulu donner à ſon entrepriſe. Enfin, par le troiſième, il déclaroit que, cédant à ſon affection pour les anglois autant qu'à la volonté du feu roi, qui l'avoit appelé à la ſucceſſion de ſa couronne, il venoit punir un parjure uſurpateur, & ſe mettre en poſſeſſion d'un héritage qu'il devoit également à la nomination d'Edouard, & aux liaiſons du ſang qu'il avoit avec la maiſon royale d'Angleterre, par la reine Emme, ſœur de Richard ſon aïeul; au fond, ce der-

nier droit étoit bien équivoque, puiſqu'il n'en pouvoit tirer aucun de ſa parenté avec Emme, qui n'avoit jamais pu s'en attribuer elle-même, & que d'ailleurs, il étoit bâtard. Mais il falloit en impoſer aux peuples par des apparences de juſtice, & par des motifs éclatans : il chercha encore à le gagner par l'ordre qu'il fit publier dans ſon armée, de ne cauſer aucun trouble aux habitans du pays, & de reſpecter une nation dont il vouloit que le bonheur fût ſon ouvrage. Cependant il ne s'apperçut point que ces ménagemens, non plus que ſon manifeſte, euſſent fait beaucoup d'impreſſion ſur l'eſprit des anglois.

Harold, informé par des courriers continuels de la conduite de ſon rival, hâtoit ſa marche pour aller combattre des ennemis qu'il ne crut pas plus redoutables que ſon frère & le roi de Norvège. Etant arrivé à Londres, il y fit la revue de ſon armée, que le combat de Stamfort avoit beaucoup affoiblie, mais il ſe vit bientôt fortifié par toute la nobleſſe du royaume, qui ſe ſentoit peu d'inclination à recevoir un maître étranger. Quelques chevaliers normands qui étoient dans la capitale, prirent ſoin d'avertir Guillaume de toutes les démarches de ſon ennemi ; ils lui conſeillèrent de s'avancer juſqu'à Londres, & de décider la querelle à la vue de

la capitale. Cet avis fut diſcuté dans le conſeil normand, mais de quelques raiſons qu'il eût été appuyé, le duc ſe déclara pour le parti d'attendre Harold, & de ſoutenir l'aïr de modération qu'il avoit pris à ſon arrivée : il lui députa quelques ſeigneurs de ſon armée, pour lui expoſer la juſtice de ſes prétentions, fondée ſur la donation d'Edouard, & pour le rappeler au ſerment par lequel il s'étoit engagé à n'en jamais troubler l'exécution; Harold, offenſé de leurs termes, qui enveloppoient quelque reproche d'injuſtice & de parjure, s'emporta juſqu'à les menacer, mais leur parlant enſuite avec plus de modération, il leur répondit qu'il feroit expliquer à ſon tour ſes ſentimens à leur maître; il lui envoya effectivement ſes propres députés, qui s'imaginèrent, ſans doute, que pour plaire à leur ſouverain, & ne rien devoir aux normands, il falloit traiter le duc avec une hauteur qui approchât de l'inſulte, Guillaume les écouta ſans s'émouvoir, & les renvoya ſans réponſe.

Cependant Harold, qui méritoit réellement l'eſtime dont ſa nation l'avoit honoré en l'élevant ſur le trône, fut plus alarmé du bon ordre qui règnoit dans le camp de ſon ennemi, & des ménagemens par leſquels il s'efforçoit de ſe concilier l'affection des peuples dans les provinces

voiſines, que des relations effrayantes qu'on lui faiſoit de ſes forces, il réſolut de lui couper tout d'un coup la voie des inſinuations & de l'artifice, en s'avançant pour lui livrer bataille. Cette réſolution fut confirmée par l'arrivée imprévue d'un corps de troupes danoiſes, que Swenon, roi de Danemarck, envoyoit au ſecours de l'Angleterre, contre les promeſſes formelles par leſquelles il s'étoit lié au duc Guillaume. Cette trahiſon ne peut être expliquée que par les reſtes d'eſpérance que ce prince conſervoit encore, de remonter lui-même, ou dans la perſonne de ſes deſcendans, ſur un trône que ſon grand-père & ſon frère avoient occupé. Harold, qui s'y étoit élevé, lui paroiſſoit bien moins redoutable qu'un étranger, dont il prévoyoit que les ſoins ſeroient beaucoup plus empreſſés pour s'y affermir. Quoi qu'il en ſoit, ce ſecours ayant réparé les pertes que l'armée angloiſe avoit ſoufferres par la déſertion, Harold ne balança plus à ſe mettre en marche, & bientôt les deux armées ne ſe trouvèrent éloignées que de ſept milles. La précaution du duc de Normandie le garantit donc d'une ſurpriſe, qui auroit cauſé ſa ruine: ſes coureurs, dont il avoit toujours un grand nombre en campagne, l'avertirent de l'approche de l'ennemi; il n'eut que le tems de rappeler

ſes troupes, dont une partie s'étoit écartée pour aller au fourrage, & ne voyant aucune apparence de pouvoir aſſez tôt les ranger en bataille, il les fit rentrer dans ſon camp pour y attendre le premier choc de l'ennemi.

Mais Harold n'étoit pas capable d'oublier tous les ſoins de la prudence pour ſe livrer au premier mouvement de ſon impétuoſité, il fit arrêter ſon armée à quelque diſtance des normands, & voulant être informé de leurs forces & de leur contenance, il employa un grand nombre d'eſpions, qui lui firent des rapports ſurprenans du nombre & de la diſcipline de ſes ennemis. Les ſeigneurs anglois qui entendirent comme lui leur récit, commencèrent à douter du ſuccès de la guerre : ils conſeillèrent à leur roi de différer la bataille ; & Gurth, l'un des frères de ce prince, lui repréſenta, que s'il y avoit quelque moyen sûr d'affoiblir une armée ſi redoutable, c'étoit de lui laiſſer paſſer l'hiver dans le pays, en veillant conſtamment à lui couper les vivres, & à l'empêcher de ſe ſaiſir d'aucune place. Tout ce qu'il y avoit d'anglois fidelles à leur devoir & jaloux de leur liberté, ne manqueroient pas de les venir joindre de toutes les parties de l'île, & les normands effrayés à la fin du nombre, prendroient peut-être le parti de compoſer avec

ceux qu'ils venoient ſi fiérement attaquer. Gurth voyant que ces raiſons faiſoient peu d'impreſſion ſur ſon frère, alla juſqu'à le faire ſouvenir qu'on l'accuſoit après tout d'avoir violé ſon ſerment, & que ſi ce n'étoit point une calomnie, il devoit craindre que le ciel n'accordât point un heureux ſuccès à ſes armes : enfin, s'il étoit réſolu de ne pas retarder le combat, il le conjura de mettre ſa perſonne à couvert des premiers haſards, en ſe diſpenſant de prendre part à l'action, afin de ne pas tout expoſer au riſque d'une ſeule bataille, & de tenir l'ennemi dans la crainte d'une nouvelle armée, qui ne lui laiſſeroit pas le tems de reſpirer, même après la victoire; Gurth s'offrit à prendre le commandement des troupes, & s'il ne promit pas de vaincre, ce qui étoit au pouvoir de dieu ſeul, il jura de mourir les armes à la main, en ſignalant ſa fidélité & ſon honneur. Harold ne put être ébranlé par ces inſtances; il répondit qu'après s'être acquis l'eſtime de ſon peuple, il ne pouvoit ſe réſoudre à la perdre; que ſa retraite & les ménagemens qu'on lui conſeilloit pour ſa vie, auroient l'air d'une fuite qui ſouilleroit ſa gloire, que les normands n'étoient pas plus terribles que les norvégiens, & que s'il avoit quelque fond à faire ſur la valeur de ſes troupes, c'étoit dans un tems où elles

étoient encore échauffées par la victoire qu'elles venoient de remporter ; enfin, qu'ayant à ſoutenir les efforts d'un rival qui venoit lui diſputer ſa couronne, il étoit queſtion de faire voir qui la méritoit le mieux.

Guillaume, qui s'étoit attendu à ſe voir attaquer bruſquement, profita de l'intervalle qu'on lui laiſſoit pour ſortir de ſon camp, & pour ſe ſaiſir d'un poſte où il pouvoit ranger commodément ſon armée. Rien ne manquoit à ſes déſirs, puiſque l'ennemi lui épargnoit la peine de le chercher, & que mettant toutes ſes eſpérances dans une bataille où il étoit réſolu de périr ou de vaincre, il ne paroiſſoit plus poſſible aux deux partis de l'éviter. Cependant pour ſoutenir juſqu'à la fin l'air de juſtice & de modération qu'il vouloit donner à ſa cauſe, il prit la réſolution de faire une nouvelle tentative ſur Harold, avant que d'en venir aux mains. Il lui envoya un moine de l'abbaye de Fécamp, qu'il chargea de quatre propoſitions, dont il abandonnoit le choix à ſon rival : la première étoit, qu'Harold reſpectant le ſouvenir de ſes ſermens, lui cédât la couronne, comme il s'y étoit engagé. La ſeconde, qu'il reconnût du moins la tenir de lui, & qu'il lui fît hommage du royaume d'Angleterre; à cette condition le duc promettoit de s'en retourner

en Normandie. La troiſième étoit de remettre la déciſion de leur différend au jugement du pape. Enfin, par la quatrième, Guillaume propoſoit, pour épargner le ſang des deux nations, de vuider la querelle par un combat ſingulier. Cette vigueur cauſa ſans doute de la ſurpriſe à Harold, puiſqu'il fut quelque tems ſans répondre; l'envoyé le preſſant de faire attention à des offres qui paroiſſoient ſi raiſonnables, & d'un avantage certain pour les deux partis, il leva les yeux au ciel : » C'eſt à dieu, répon- » dit-il, de décider entre le duc & moi, il » ſera ſeul notre arbitre »; & il donna ordre au moine de ſe retirer, ſans vouloir l'écouter davantage.

Le jour étant trop avancé pour laiſſer le tems de combattre avant la nuit, on remit, comme de concert, la bataille au lendemain.

Les deux armées s'y préparèrent fort différemment; du côté des anglois on paſſa toute la nuit à boire & à ſe réjouir, comme ſi la victoire eût été ſi certaine qu'on eût déjà commencé à la célébrer; mais les normands ſe diſposèrent également au combat par tous les préparatifs militaires & par ceux de la religion. Le duc, ſe faiſant armer vers la pointe du jour, il arriva qu'on lui mit le devant de ſon corſelet d'armes par derrière, ce qui fit donner

quelque ſigne de frayeur à ſes gens, qui regardèrent cette mépriſe comme un mauvais augure; mais Guillaume les railla de leur ſuperſtition : » Je ne cruſt oncq, leur dit-il, » en ſorts ne en devinement, ne oncq ne les » aymai : je croys en dieu & me fie en lui ». Cette noble confiance, ſoutenue d'un air fier & tranquille, eut plus de force pour échauffer le courage de ſes gens, que toutes ſes exhortations. Il ne manqua pas néanmoins pendant toute la nuit de les exciter par les plus puiſſans motifs. Trois hiſtoriens lui prêtent des harangues qui ſe reſſemblent peu, mais dont le fond eſt toujours de leur rappeler qu'ils ſoutenoient la cauſe du ciel dans la punition d'un parjure, & de leur remettre devant les yeux tous les avantages qui les attendoient après la victoire. Dès le grand matin ayant aſſemblé tous ſes chefs, il leur fit un diſcours plus médité, dans lequel il leur repréſenta qu'ils avoient leur gloire à ſoutenir autant que la ſienne, & qu'ils n'étoient pas moins intéreſſés que lui à la victoire dont il leur alloit ouvrir le chemin. Il les fit ſouvenir qu'ils avoient toujours été victorieux ſous ſa conduite, qu'ils avoient à faire à des ennemis peu redoutables, & battus cent fois par les peuples du nord, dont ils étoient la proie depuis long-tems, & qu'après tout

ne

ne voulant pas leur diſſimuler le péril, ni leur parler du même ton qu'il avoit fait à ſes ſoldats, il ne s'agiſſoit pas ſeulement de la conquête d'un royaume, mais qu'ils étoient tous dans la néceſſité de vaincre ou de périr avec lui; que toutes les voies étoient fermées pour leur retour; que non-ſeulement ils avoient la mer à dos, mais qu'en ſuppoſant le petit nombre de vaiſſeaux qui leur reſtoient capables de ſervir de retraite à ceux qui échapperoient au vainqueur, il ſavoit, par des avis certains, que Harold avoit fait avancer une puiſſante flotte pour achever de les détruire au paſſage; en un mot, qu'ils n'avoient point d'autre reſſource que la victoire : ainſi, ajouta-t-il en redoublant la fermeté de ſes regards & de ſa voix, regardons-nous comme des gens qui doivent être à la fin du jour ou morts ou victorieux. Odon, évêque de Bayeux, termina l'aſſemblée par une prière courte & fervente, qu'il exhorta tous les ſeigneurs à répéter après lui, & dont le ſens étoit de demander à dieu la victoire ou du repos pour leurs ames; enſuite il leur fit faire vœu « que oncq ne mangeroient de » chair à tel jour comme il étoit pour lors; » laquelle choſe les normands vouèrent à » dieu ».

Guillaume dût être ſatisfait de ſa nobleſſe,

car ils jurèrent tout d'une voix de répandre juſqu'à la dernière goutte de leur ſang pour le ſuccès de la bataille, & de préférer la mort à la fuite. Harold ne trouva pas autant d'union dans les ſeigneurs anglois de ſon parti, & outre quelque ſujets de mécontentement que les ſoldats & les chefs avoient rapporté de la bataille de Stamfort, où ils s'étoient plaints qu'il ne leur avoit pas donné aſſez de part aux dépouilles des norvégiens, Gurth ſon frère, avoit été choqué qu'il n'eût pas ſuivi ſes conſeils; & dans la chaleur de quelques explications, il avoit pouſſé ſon reſſentiment juſqu'à tirer l'épée contre lui: on prétend même que ſur le refus que le roi avoit fait d'accepter le défi de Guillaume, Gurth l'avoit traité de lâche, & lui avoit reproché de verſer le ſang de ſes ſujets pour ménager le ſien. Un démêlé ſi vif, à la veille d'une bataille, avoit paru d'un triſte préſage aux anglois les plus ſenſés, & ceux qui n'avoient pas plus de prudence que Gurth, s'étoient partagés, ſuivant leur inclination, pour les deux frères. Cependant l'intérêt commun eut la force de les réunir le jour du combat, & toute leur animoſité parut ſe tourner contre les normands.

A peine la lumière fut-elle répandue ſur l'horizon, que les chefs des deux partis ſe hâtèrent de mettre leurs troupes en bataille. Guil-

laume rangea les ſiennes ſur trois lignes. La première, commandée par Montgommery & par Guillaume, fils d'Osborn, étoit compoſée d'infanterie armée à la légère ; elle conſiſtoit preſque toute en archers, avec quelques pierriers dans les intervalles des bataillons, pour commencer le combat par les flèches & les pierres. La ſeconde ligne, conduite par Geoffroi Martel, comte d'Anjou, étoit formée de gros bataillons armés de pied en cap ; la cavalerie faiſoit la troiſième ligne, de ſorte néanmoins qu'elle s'avançoit des deux côtés, pour former comme deux ailes qui couvroient les flancs des deux premières lignes. Le duc, qui s'étoit réſervé le commandement particulier de ce dernier corps, ſe poſta d'abord au milieu, à la tête d'un eſcadron choiſi, & dans un lieu un peu élevé, d'où il pouvoit voir & ordonner plus facilement les divers mouvemens de toute ſon armée.

Harold avoit profité de la ſurpriſe où la première nouvelle de ſon approche avoit jeté l'ennemi, pour s'aſſurer l'avantage du terrein ; il s'étoit poſté ſur la croupe d'une colline, ſur laquelle il rangea ſes troupes. Il mit toute ſa cavalerie à pied, ſans qu'on en apporte d'autre raiſon que l'envie d'ôter à ſes gens tous les moyens de fuir, ou celle d'augmenter ſon corps

d'infanterie pour l'uſage qu'il en vouloit faire ; ce fut d'en former un très-grand front, compoſé de gros bataillons fort ſerrés, auxquels il donna ordre de faire la tortue, ſuivant la méthode des anciens romains, c'eſt-à-dire que les premiers rangs de chaque bataillon & les ſoldats des flancs ſe couvroient le corps de leurs boucliers, tandis que tous ceux de l'intérieur du bataillon ſe mettoient le bouclier ſur la tête : ce qui le rendoit non-ſeulement impénétrable aux pierres & aux flèches, mais très-difficile à rompre ; Harold quitta lui-même ſon cheval, & s'étant placé près de ſon grand étendard, il fit entendre à toute ſon armée la réſolution où il étoit de vaincre ou de mourir.

Ainſi, de part & d'autre, on avoit eu le tems d'employer toutes les reſſources de l'art & de l'expérience. Les intérêts des deux chefs étant les mêmes, l'ardeur égale dans tous les officiers & les ſoldats, & le nombre des combattans à peu-près égal dans les deux armées. Tout annonçoit une de ces affreuſes batailles où la fureur eſt confondue avec la grandeur d'ame, & l'opiniâtreté avec la valeur. Les deſcriptions qu'on en lit dans les hiſtoriens originaux ſont ſi confuſes, que Rapin n'a oſé s'y engager après eux ; d'autres l'ont tenté plus heureuſement, & je ne ferai pas difficulté de les ſuivre.

Les deux armées furent quelque tems à ſe regarder, & demeurèrent comme immobiles vis-à-vis l'une de l'autre. Harold, qui ne pouvoit tenir dans la plaine contre la cavalerie des normands, après s'être défait de la ſienne, étoit réſolu de ne pas perdre l'avantage qu'il avoit ſur ſa colline, & le duc de Normandie ſentoit toute la difficulté d'attaquer les anglois dans une ſituation qui les rendoit preſque inacceſſibles. Cependant, l'impatience de ne pas voir remuer l'ennemi, fit paſſer enfin Guillaume ſur toutes les craintes, il fit ſonner de tous côtés la charge, toute ſon armée s'ébranla, & s'avança contre les anglois en chantant une eſpèce d'air militaire, compoſé par Rollon, premier duc de Normandie. Une nuée de flèches fut le premier ſalut qu'ils firent à leurs ennemis, mais la voyant ſans effet contre le mur qu'ils formoient de leurs boucliers, ils en vinrent au ſabre & à la hache.

Les anglois ſoutinrent l'attaque avec beaucoup de fermeté, & quelques-uns de leurs bataillons s'étant ouverts, il ſe fit par les intervalles pluſieurs décharges de pierriers, qui incommodèrent beaucoup les normands; il en périt un grand nombre dans ce premier choc. Harold, profitant de cet avantage, fit avancer de nouvelles troupes; le duc leur oppoſa quelques eſcadrons,

qui furent repouſſés, & dans le même tems la cavalerie & l'infanterie bretonne que le duc avoit à ſon aile gauche, avec quelques autres troupes auxiliaires, furent miſes en déroute. Pour comble de diſgrâce, le bruit ſe répandit que le duc avoit été tué d'un coup de lance, & l'on a cru que cette fauſſe alarme étoit venue de l'artifice de Harold. Les normands en furent ſi conſternés, qu'il s'en fallut peu que toute l'aîle de l'armée ne ſe débandât. Guillaume frémit de l'effet d'une ſi fatale erreur, & ſe voyant au moment de ſa perte, il accourut à ſon aîle gauche, il ôta ſon caſque pour ſe faire voir aux fuyards, & les arrêtant de la main & de la voix, il leur cria de toute ſa force, qu'il venoit périr avec eux. Sa préſence & ſes cris les ranimèrent; tandis qu'ils ſe rallioient, il fondit avec ſa troupe, le ſabre à la main ſur les anglois, qui furent repouſſés à leur tour; ceux qui s'étoient abandonnés à la pourſuite furent taillés en pièces, & l'ordre fut donné de ne faire aucun quartier; ainſi les affaires furent rétablies de ce côté-là par l'intrépidité du duc, tandis qu'ailleurs on combattoit avec une opiniâtreté extrême, ſans aucune marque d'avantage entre les deux partis.

Dans l'armée de Normandie, chaque nation avoit ſon poſte, & combattoit ſous ſa propre

enſeigne. Les bretons, qui avoient repris courage, les françois de deçà la Loire, auxquels on donnoit proprement le nom de françois, ceux d'au-delà qu'on nommoit encore aquitains, les manceaux, les normands, enfoncèrent en divers endroits la tortue angloiſe. Mais il leur en toûta beaucoup. L'hiſtoire diſtingue ſinguliérement dans cette occaſion Robert, fils du célèbre Roger, comte de Beaumont, & neveu de Hugues, comte de Mantes; elle nomme auſſi Touſtain du Bec-Creſpin, Roger de Montgommery, & Guillaume Mallet, qui ſe ſignalèrent par des coups prodigieux. Mais l'exemple de Guillaume étoit capable d'animer les plus lâches.

Il étoit à tous momens dans la mêlée la plus épaiſſe; il cherchoit le péril où il le voyoit accompagné de plus d'horreur; & comme s'il eût trouvé l'art de ſe partager, on le voyoit en même tems dans tous les lieux où ſa préſence étoit néceſſaire pour encourager ſes gens, ſa voix pour commander, ſon bras pour combattre, pour preſſer, pour tuer, pour répandre autour de lui le carnage & l'épouvante. Il eut trois chevaux tués ſous lui dans toute la durée de l'action, & l'un par un coup ſi terrible, que la hache de l'anglois qui lui abbattit la tête, s'enfonça encore fort avant dans la terre.

Cependant le gros de l'armée angloiſe demeuroit ferme dans ſon poſte, & les normands avoient beaucoup à ſouffrir du déſavantage du terrein. La crainte que tant de difficultés ne les rebutaſſent, fit recourir Guillaume au ſtratagême ; il envoya ordre à ſes généraux d'arrêter leurs troupes, de ſe battre en retraite & d'affecter même, dans quelques endroits, de ſe débander. Ce mouvement étoit délicat & dangereux ; mais il avoit chargé Odon, ſon frère, évêque de Bayeux, & d'autres prélats qui avoient eu le courage de ſe mêler dans les rangs, d'y répandre à grands cris qu'on ne devoit s'effrayer de rien, & que tout partoit de ſes délibérations & de ſes ordres. Les anglois donnèrent dans le piége ; pluſieurs de leurs bataillons ſe détachèrent pour ſerrer de près les normands qu'ils croyoient prêts à fuir, & commencèrent à s'engager dans la plaine. Auſſi-tôt le duc fit avancer une grande partie de ſa cavalerie qui les enveloppa, & les tailla en pièces ; il fit retourner ſes troupes à la charge ; & les anglois ſe laiſsèrent encore attirer de leur poſte par le même artifice ; ils furent menés par la cavalerie normande avec le même ſuccès. L'attaque recommençant auſſi-tôt, ils ne purent ſoutenir le troiſième effort. La conſternation s'y répandit de toutes parts ; leurs rangs ouverts

de tous côtés donnèrent paſſage au furieux Guillaume, qui s'y enfonça à la tête de ſes plus braves ſeigneurs, en criant : *Notre-dame, dieu aide;* le cri des anglois étoit *Sainte croix, dieu tout-puiſſant;* mais il ne fut bientôt qu'un ſigne lugubre de leur défaite. Les normands avoient déjà pénétré juſqu'à leur grand étendard, où les deux frères d'Harold furent tués avec un grand nombre de nobleſſe angloiſe. Harold même, qui avoit eu quelques momens plutôt l'œil crevé d'un coup de flèche, tomba ſous les coups de ceux qui le reconnurent, & qui regardèrent ſa mort comme le fruit le plus important de la victoire. Il avoit fait tout ce qu'on peut attendre d'un grand capitaine & d'un brave ſoldat; mais le ſort étoit déclaré pour Guillaume; tout le reſte de l'action ne fut plus qu'un carnage épouvantable; un hiſtorien aſſure néanmoins, qu'après avoir vu ſes rangs forcés, Harold ſe retira encore ſur une hauteur, où ſon courage ſembla renouveler, pendant quelque tems l'incertitude de la victoire, & que ce ne fut qu'après l'avoir vu périr que les anglois commencèrent à chercher leur ſalut dans la fuite. Ils furent pourſuivis auſſi longtems que la clarté du jour le permit aux vainqueurs; & l'ordre étant donné de faire main-baſſe ſur les fuyards, pour ne ſe pas

chargé de priſonniers inutiles, il en périt un nombre incroyable juſqu'à l'entrée de la nuit. La plupart des hiſtoriens font monter la perte des anglois à quarante mille hommes; & ce qui paroîtroit incroyable, ſi les écrivains qui ont le moins favoriſé Guillaume ne s'accordoient dans ce témoignage, les normands n'en perdirent que ſix mille.

Guillaume, au comble de ſes vœux, tourna vers le ciel les premières marques de ſa reconnoiſſance & de ſa joie. Ayant raſſemblé toute ſon armée ſur le champ de bataille, il la fit mettre à genoux pour rendre grâces à dieu d'une victoire ſi complète, & il s'engagea par un vœu ſolennel à bâtir dans le même lieu une abbaye ſous le nom de *Bataille*, pour ſervir de monument éternel de la faveur du ciel & de ſa juſte reconnoiſſance; enſuite s'étant fait dreſſer une tente au milieu des morts, il y paſſa toute la nuit à careſſer ſes gens, à les féliciter de leur valeur & à les remercier de leurs ſervices. Le lendemain il fit enterrer ceux des ſiens qui avoient été tués dans le combat, & il permit aux payſans anglois de rendre le même devoir aux autres. Le corps du roi & ceux de ſes frères ayant été trouvés par ſes gens, il les fit porter à la comteſſe Githe, leur mère, qui les fit enterrer honorablement dans l'ab-

baye de Waltham, fondée par le roi ſon fils. Une ancienne chronique rapporte que Guillaume fit appeler par leur nom tous les ſeigneurs qui s'étoient embarqués avec lui, & qu'à meſure qu'il en manquoit un, les évêques le croyant tué dans la bataille, faiſoient pour lui quelques prières, auxquelles tous les aſſiſtans répondoient avec un vif ſentiment de piété. Le même écrivain rapporte enſuite le nom des principaux ſeigneurs qui furent ainſi appelés dans la tente du duc, & je crois devoir les placer ici pour la gloire de tant de héros, quoique je me propoſe d'en donner à la fin de cet ouvrage le catalogue complet, tel qu'il s'eſt conſervé juſqu'à la réformation dans l'abbaye de Bataille, ſur un tableau où l'on prétend qu'ils avoient été couchés par écrit, après que cette abbaye eut été fondée par Guillaume; mais voici ceux que les chroniques normandes ont diſtingués :

Odon, évêque de Bayeux.

Le ſire de Mortagne; ils étoient tous deux frères utérins de Guillaume.

Le ſire de Beaumont.

Guillaume Mallet.

Le ſire de Montfort.

Henri, ſeigneur de Ferrières.

Le ſire de Fougeires.

Guillaume d'Aubemare.
Guillaume de Roumare.
Le ſire de Toucque.
Le ſire de la Mare.
Neel de Saint-Sauveur.
Guillaume de Vieux-Pont.
Le ſire de Beaufon.
Le ſire de Manneville.
Le ſire de Groſmenil.
Guillaume Creſpin.
Le ſire de Goüi.
Le ſire de l'Aigle.
Le ſire de Touars.
Le ſire de Trachi.
Le ſire de Pecquigni.
Le ſire de Torci.
Le ſire de Barnaboc.
Le ſire de Seaulme.
Le ſire de Sanchoi.
Le ſire de la Rivière.
Le ſeigneur de Roumilli.
Le ſire du Sap.
Le ſire de Branchon.
Le ſire de Beauſault.
Le ſire de Senlis.
Le ſire de Preaux.
De Longueville.
De Pacy.

De Colombières.
De Garencières.
De Houdetot.
De la Haie.
Le ſire d'Yvetot.
Le comte de Tancarville.
Le comte d'Eu.
Le comte de Longueville.
Le ſire de Rouville.
De Saint-Cler.
Le ſire de Laferté.
Le ſire de Lalonde.
Le comte de Mortemer.
De Magny.
De Fontenay.
Le ſire de Saint-Martin.
Guillaume de Moyenne.
Le ſire Dupuis.
Guillaume de Moulins.
Guillaume de Garennes.
Hugues de Gourné.
Le ſire de Bray.
Le ſire d'Avranchin.
Le ſire de Vitry.
Le ſire d'Eſpinay.
Hamon, ſire de Pons.
Le ſire d'Eſtouteville.
Le ſire de Breval.

Le ſire du Homme.
Le ſire de Cailli.
Eudes de Beaujeu.
Le ſire de Glos.
Le ſire de Vanville.
Le ſire de Bailleul.
Le ſire de Tilleres.
Le ſire de Bacqueville.
Le ſire de Jouy.
D'Acquigny.
De Tournay.
De Bolebec.
De Longueil.
De Maletot.
De Malherbe.
De Porc-épiche.
Le comte d'Harcourt.
Le comte d'Arques.
Le comte de Nevers.
Le ſire de Pavilly.
De Brametot.
Robert le fils Hermes, duc d'Orléans.
Le ſire de Hugueville.
Roger de Montgommery.
Amaury de Touars.

Les deſcendans de quelques-uns de ces braves guerriers ſubſiſtent encore en Angleterre ou en

Normandie ; mais ſoit que la trace du plus grand nombre ſe ſoit perdue, ou que les noms ſoient changés, on ne voit point dans cette province, plus qu'ailleurs, de ces antiques maiſons qui peuvent faire remonter leur origine par des titres, au-deſſus du onzième ſiècle où cet événement arriva, & même au-deſſus du douzième & du treizième.

On ſe figure aiſément quelle fut la conſternation des anglois après la perte de la bataille de Haſtings & la mort de leur roi ; ils ſe trouvoient ſans troupes, ſans armes & ſans munitions, enfin ſans aucun chef qui fût en droit de ſe faire obéir, & de pourvoir aux néceſſités préſentes ; d'un autre côté, l'armée victorieuſe des normands n'étoit pas éloignée de Londres, qui étoit la ſeule ville du royaume où l'on pût prendre de juſtes meſures pour prévenir les maux dont elle étoit menacée ; trois princes, fils d'Harold, s'étoient ſauvés en Irlande à la première nouvelle du malheur de leur père. Le prince Edgard, ſeul reſte du ſang des rois ſaxons, étoit ſi jeune & d'un génie ſi borné, qu'il y avoit peu de ſecours à eſpérer de lui dans une conjoncture ſi preſſante ; il ne reſtoit que Morkard & Edwin, l'un, comte de Northumberland, & l'autre, duc de Mercie, c'eſt à-dire les deux plus grands ſeigneurs du royaume,

& les ſeuls qui joigniſſent aſſez d'eſprit & d'habileté à la grandeur du rang pour ſervir de reſſource à leur patrie dans cette horrible confuſion. Mais à peine avoient-ils pu rallier quelques bataillons échappés au maſſacre des normands, & quoiqu'ils euſſent pris le parti de ſe retirer à Londres, il y avoit peu d'apparence qu'ils y puſſent ſoutenir l'approche du vainqueur, qu'ils devoient s'attendre de voir bientôt à leurs portes.

Cependant le duc, qui avoit pris effectivement cette route, changea tout d'un coup de réſolution; il conſidéra qu'ayant trouvé dans les anglois ſi peu de diſpoſition à le recevoir, il n'étoit pas vraiſemblable que la perte d'une ſeule bataille les eût entiérement découragés; qu'il leur reſtoit aſſez de forces pour tenter plus d'une fois le ſort des armes; & que ſi la fortune changeoit pour lui dans une ſeule bataille, il ſe trouveroit ſans aucune retraite, & ſans la moindre commodité pour faire venir de nouveaux ſecours de ſes états; ces réflexions le déterminèrent à faire le ſiége de Douvres, qui pouvoit lui procurer ces deux avantages. On peut juger, par cette précaution qu'il crut néceſſaire après la victoire, combien il y avoit eu de hardieſſe dans ſon entrepriſe, puiſque ſi le ſort des armes eût tourné contre lui, il n'auroit

n'auroit pas eu dans tout le royaume un lieu de sûreté pour ses troupes & pour lui-même. Douvres se rendit sans résistance, quoique le château fut très-fort par sa situation, & que le grand nombre d'officiers & de soldats, qui s'y étoient retirés après la bataille, composât une garnison redoutable. Cantorbéry ne se défendit pas mieux, & toute la province de Kent suivit cet exemple. Quelques historiens rapportent que le duc ayant repris sa route vers la capitale du royaume, vit de loin venir une grande multitude de gens, dont chacun portoit un rameau ou une branche d'arbre à la main, & que cette troupe, qui ressembloit de loin à une forêt mouvante, lui causa d'abord quelque étonnement. Mais sa surprise cessa quand il sçut que c'étoient des députés de la province de Kent, accompagnés d'une foule de peuple, qui lui apportoient des assurances de la soumission de la province, & qui venoient lui demander en même tems la conservation de leurs priviléges. Il les reçut avec bonté, & cette soumission volontaire ne lui parut pas trop payée en leur accordant leur demande. Les obstacles sembloient ainsi se dissiper devant lui à mesure qu'il s'approchoit de Londres; mais son espérance fut trompée lorsqu'il ne vit sortir personne pour lui rendre compte de la disposition

de ſes habitans, & ſe voyant même fermer les portes, il prit le parti de ſe loger dans un fauxbourg qui eſt ſéparé de la ville par la Tamiſe.

Morkard & Edwin avoient profité de ſon retardement pour ramener une partie des habitans de Londres à des réſolutions vigoureuſes, & leur propoſant de placer le prince Edgard ſur le trône, ils avoient déjà formé un parti conſidérable en ſa faveur. Ce premier feu devint ſi ardent qu'ils excitèrent le peuple à prendre les armes; mais ayant fait une ſortie pour ſurprendre les normands, ils furent repouſſés avec beaucoup de perte; ce qui ne fit pas moins comprendre à Guillaume qu'il avoit d'autres meſures à prendre pour ſe rendre maître de la capitale: à l'entrée de l'hiver il n'étoit guère poſſible de former un ſiége. C'étoit donner aux anglois le tems de ſe reconnoître, & de lever des armées dans les autres provinces du royaume, & s'engager par conſéquent dans une longue guerre, & ſe mettre dans la néceſſité de conquérir l'Angleterre pied-à-pied, comme les anglois, les ſaxons & les danois; enfin, un ſiége de cette importance, qui auroit duré vraiſemblablement pluſieurs mois, l'obligeoit de partager ſes troupes, & l'expoſoit à ſe voir plus ſouvent dans la néceſſité de ſe défendre, que dans le pouvoir d'atta-

quer. Il prit le ſeul parti qui convenoit aux circonſtances : ce fut d'employer moins la force que la terreur, pour faire comprendre aux habitans ce qu'ils devoient attendre de lui s'ils s'opiniâtroient à lui réſiſter. Il alla poſer ſon camp à Walingfort, ſur la Tamiſe, d'où il fit partir des détachemens pour ravager les provinces voiſines de Londres, & pour couper à cette ville le paſſage des vivres; il fit brûler en même tems le faubourg où il s'étoit arrêté, & mêlant la bonté à la rigueur, il combla de careſſes & de bienfaits les habitans de quelques petites villes qui firent implorer ſa clémence.

D'un autre côté, employant la même ruſe qui lui avoit déjà ſi heureuſement réuſſi, il détacha dans Londres la plupart de ſes prélats & de ſes autres eccléſiaſtiques, à qui leur caractère fit obtenir un accueil favorable. Les écoles qui ſe tenoient ſous Lanfranc, à l'abbaye du Bec, avoient fait une grande réputation de ſavoir & d'habileté au clergé de Normandie. Celui d'Angleterre étoit compoſé de gens qui avoient puiſé leur éducation dans cette ſource : ils ouvrirent bientôt l'oreille, non-ſeulement à la crainte de l'excommunication du pape, qu'on leur fit appréhender d'avoir déjà méritée par leur lenteur, mais à l'eſpérance de trouver dans Guillaume le protecteur de leurs biens & des

droits de leurs égliſes. Le duc paſſoit pour le plus religieux prince de ſon tems ; ſon entrepriſe avoit été approuvée par le pape ; « & quand les » anglois, dit l'écrivain d'une chronique, ouy- » rent parler de l'excomiche, ſi regardoient » l'un l'autre & diſoient, que en cela avoit » charge & péril ». Enfin toutes les repréſentations de Morkard & d'Edwin n'eurent pas la force de prévaloir ſur le cri des eccléſiaſtiques, & ces deux ſeigneurs, craignant à la fin pour leur liberté, ſe dérobèrent ſecrètement pour ſe retirer dans les provinces du nord, où ils eſpéroient que de long-tems Guillaume ne ſeroit point en état de pénétrer.

A peine le parti d'Edgard fut-il ſans chefs, que Stigand, archevêque de Cantorbéry, Aldred, archevêque d'Yorck, l'évêque de Wincheſter & pluſieurs autres prélats ſe rendirent auprès du duc, qui étoit alors à Berchamſtede. Ils en furent reçus avec une douceur qui en attira d'autres ſur leurs traces. Edgard même, entraîné par leurs conſeils, ſe fit un mérite de ſa promptitude à s'aller jeter aux pieds du vainqueur. Guillaume leur accorda toutes leurs demandes, & confirma ſes promeſſes par un ſerment ſolennel. Ils lui firent à leur tour celui d'une fidélité inviolable, comme s'ils l'euſſent déjà vu ſur le trône, & le prince

Edgard, oubliant tous ſes droits, n'eut pas honte de les imiter ; dans l'eſpace de peu de jours la plupart des ſeigneurs qui étoient à Londres, vinrent lui rendre ſucceſſivement leurs ſoumiſſions, & quoique le gros des habitans parut encore balancer, Guillaume comprit qu'il n'avoit plus rien à craindre de leur réſiſtance : en effet, s'étant approché de leurs murs, comme s'il eût commencé à ſe laſſer de leur lenteur, ſa préſence acheva de déterminer les magiſtrats, ils ſe hâtèrent d'aller au-devant de lui & de lui offrir les clefs de leur ville.

C'eſt de ce jour qu'il faut compter le règne du duc de Normandie ; & le renverſement de tout ce qui pouvoit former encore quelque obſtacle à ſa puiſſance. Quand on conſidère ſans prévention ſon entrepriſe, on ne ſait ce qu'on en doit le plus admirer, ou le fondement, ou la hardieſſe, ou le ſuccès ; cette réflexion, qui n'a pu manquer juſqu'ici de ſe préſenter plus d'une fois au lecteur, mérite quelque détail dans les termes d'un excellent écrivain.

« Premiérement, on ne peut ſe défendre d'une » juſte ſurpriſe, lorſqu'on lui voit appuyer ſon » droit ſur un fondement auſſi peu ſolide que » la ſimple volonté d'Edouard, dont il ne paroît » pas même dans l'hiſtoire qu'il ait jamais » offert de donner aucune preuve, ni de pro-

» duire aucun témoin. En ſecond lieu, il n'eſt
» pas plus aiſé de comprendre qu'un prince
» qu'on peut regarder avec raiſon comme le
» plus habile de ſon tems, ait pu former le
» deſſein de faire valoir par les armes un droit
» ſi foible au travers de tous les obſtacles qui
» ſembloient conſpirer à l'en détourner. Jamais
» projet ne fut formé plus légèrement, ni avec
» ſi peu d'apparence de ſuccès; les forces de
» la Normandie n'étoient pas comparables à
» celles de l'Angleterre. Guillaume n'avoit dans
» le pays, dont il entreprenoit la conquête, ni
» places, ni amis, ni intelligences, ſur quoi
» il pût fonder l'eſpérance de vaincre; & lors
» même qu'il y eut fait ſa deſcente, il n'y
» trouva pas un ſeul ſeigneur qui ſe déclarât
» pour lui. Loin qu'il dût s'attendre à quel-
» ques ſecours de la part des anglois, il n'étoit
» pas poſſible qu'il ignorât les diſpoſitions favo-
» rables de toute la nation pour Harold; à la
» vérité il pouvoit s'y trouver quelques gens
» aſſez équitables pour trouver mauvais que
» ce nouveau roi eût uſurpé la couronne ſur
» le prince Edgard, mais ils n'avoient garde
» de lui faire un crime de ce qu'il avoit ſup-
» planté le duc de Normandie, dont les pré-
» tentions ne leur étoient pas même connues.
» Ils étoient ſi peu diſpoſés à rejeter le roi

» qu'ils avoient élu, qu'au contraire, ils ve-
» noient de lui donner des preuves ſenſibles
» de leur fidélité, par leur zèle, & par leur
» promptitude à le ſoutenir contre le roi de
» Norvège. D'un autre côté, les obſtacles que
» Guillaume devoit naturellement rencontrer de
» la part de ſes voiſins, n'étoient pas moins
» propres à l'intimider; leur intérêt demandoit
» qu'aulieu de le favoriſer dans cette entre-
» priſe, ils s'oppoſaſſent à ſon agrandiſſement;
» la France en particulier ne pouvoit, ſans
» renoncer aux maximes les plus ſimples de la
» politique, ſouffrir un deſſein dont le ſuccès
» devoit tôt ou tard lui devenir pernicieux.
» Mais quand il auroit pu s'aſſurer que les
» princes voiſins fermaſſent volontairement les
» yeux ſur leurs propres intérêts, comment
» pouvoit-il eſpérer de réuſſir lorſque ſes états
» même avoient refuſé de l'aſſiſter? On eſt
» ſurpris de voir les plus grandes difficultés
» s'applanir inſenſiblement devant lui; ſi les
» états de Normandie lui refuſent les ſecours
» dont il a beſoin, les particuliers s'épuiſent
» volontairement pour lui fournir plus d'argent
» qu'il n'en pouvoit eſpérer de ſes états. La
» cour de France le laiſſe agir ſans le troubler;
» elle ſouffre même que les françois s'engagent
» à le ſervir pour lui procurer une couronne

» qui pouvoit un jour le rendre égal à ſon
» ſouverain, ou du moins le mettre en état de
» lui diſputer la ſupériorité. Il reçoit des ſe-
» cours des bretons & des angevins, qui avoient
» été depuis peu ſes plus mortels ennemis.
» Enfin, dans l'eſpace de quelques mois, il
» ſe voit une puiſſante armée, mille vaiſſeaux
» pour la tranſporter, & de l'argent en abon-
» dance pour l'entretenir. La victoire même
» qu'Harold venoit de remporter ſur le roi
» de Norvège, fut une des cauſes qui contri-
» buèrent le plus à faire réuſſir ſon entrepriſe,
» quoiqu'elle ſemblât devoir renverſer toutes
» ſes eſpérances. Harold y perdit ſes meilleures
» troupes; il mécontenta celles qui lui reſtoient
» en leur refuſant une juſte part au butin;
» enfin cette même victoire lui fit concevoir
» pour les normands un funeſte mépris qui
» cauſa ſa ruine. Sans l'orgueil qu'il en con-
» çut, il eut évité le combat, ſuivant le con-
» ſeil de ſon frère, & laiſſé à l'armée normande
« le tems de ſe conſumer dans un pays ennemi,
» où elle n'auroit pu trouver aucune aſſiſtance;
» & ſi dans la ſuite Guillaume, contraint de
» combattre avec déſavantage, eût été vaincu,
» qu'auroit-il pu alléguer pour juſtifier ſon
» entrepriſe? Mais l'événement a éloigné des
» eſprits toutes ces réflexions, & l'on s'eſt

» accoutumé à ne juger d'une ſi périlleuſe
» expédition, que par la promptitude du
» ſuccès.

» Ainſi le fondement ſur lequel le duc de
» Normandie appuyoit ſes prétentions, le peu
» de ſujet qu'il avoit d'en eſpérer une heu-
» reuſe fin, & la facilité avec laquelle il le fit
» réuſſir, paroiſſent également dignes d'admi-
» ration. Ajoutons que par une ſeule bataille,
» il ſe rend maître d'un pays que ni les danois,
» ni les ſaxons, ni les romains même n'avoient
» pu ſubjuguer qu'après une infinité de combats,
» & dans l'eſpace de pluſieurs ſiècles. Toutes
» ces conſidérations forcent de reconnoître, &
» de la part du ciel ce ſecours tout-puiſſant,
» qui peut ſeul donner la victoire, & qui
» abaiſſe ou élève les nations comme il lui
» plaît; & du côté de Guillaume, ces qualités
» héroïques auxquelles dieu confie l'exécution
» de ſes plus grands deſſeins, & qui retournent
» à la gloire de la main toute-puiſſante qui
» les emploie; la nation angloiſe prenant des
» forces de ſon humiliation, commença bientôt
» ſous ſon vainqueur à ſe couvrir d'un luſtre
» qu'elle n'avoit jamais eu; elle avoit été
» preſqu'inconnue juſqu'alors au reſte de l'Eu-
» rope, & l'on peut dire ſans figures, que ſon
» abaiſſement eſt le premier degré par où elle

» eſt montée au point de grandeur & de gloire » où nous la voyons aujourd'hui ».

Quoique Guillaume ſe vit aſſuré de la ſoumiſſion de Londres, il différa de quelques jours ſon entrée en cette ville, & le but de ce retardement ne pouvoit paroître équivoque. Ce n'étoit point aſſez d'avoir vaincu, il attendoit les fruits de ſa victoire, & ce qui reſtoit à déſirer à ſon ambition étoit de ſe les voir offrir volontairement. Soit que les magiſtrats de Londres expliquaſſent ſes déſirs, ſoit qu'ils fuſſent déjà déterminés à ſe le donner pour maître, ils affectèrent de profiter de la liberté qu'on leur laiſſoit, pour tenir conſeil avec les prélats & les ſeigneurs laïques qui s'étoient ſoumis, & de concert ils réſolurent de placer le duc ſur le trône. Ils ſe préſentèrent à lui tous enſemble pour lui offrir la couronne, en lui déclarant qu'accoutumés comme ils étoient au gouvernement monarchique, ils ne connoiſſoient perſonne qui méritât mieux que lui de les gouverner. Ici le duc feignit d'oublier tous les droits qu'il avoit fait valoir avant ſa conquête; il parut balancer s'il accepteroit l'honneur qui lui étoit offert par les trois ordres du royaume, & raiſonnant quelques momens ſur une affaire de cette importance, il demanda enfin qu'on lui laiſsât le tems de conſulter ſes amis; en

effet, il aſſembla les principaux ſeigneurs de ſa nation, & le réſultat de ce conſeil fut qu'il ne devoit pas refuſer la dignité que les anglois lui offroient par un mouvement volontaire. On y joignit, pour ſecond motif, que ce refus lui ôteroit le pouvoir de récompenſer ſes troupes, qui ne s'étoient engagées à le ſervir que dans l'eſpoir de le placer ſur le trône. Enfin, on le pria de ne pas négliger un bien que la providence lui offroit, & qui ne devoit pas moins tourner au bonheur des anglois qu'à ſa gloire. Il ſe rendit à de ſi douces ſollicitations ; ainſi tous les doutes qui pouvoient reſter ſur ſes droits ſe trouvèrent levés par le choix libre de la nation, ou du moins par cette apparence d'élection qui ſembloit ſuppoſer un conſentement volontaire. La cérémonie du couronnement fut indiquée à la fête de Noël, & Guillaume commençant dès le même jour toutes les fonctions de l'autorité ſouveraine, ſigna pluſieurs actes qui furent datés du premier jour de ſon règne.

L'hiſtoire ne nous a pas tranſmis le détail de ſes premières actions, ni les bienfaits qu'il prit plaiſir à répandre ſur cette brave nobleſſe, qui avoit prodigué ſon ſang pour le ſervir. On lit ſeulement dans les chroniques, que tout le royaume ayant ſuivi ſans oppoſition l'exemple

de la capitale, & Morkard même s'étant empreſſé avec Edwin de venir réparer leurs entrepriſes par de profondes ſoumiſſions, il diſtribua un grand nombre d'emplois & de gouvernemens aux principaux ſeigneurs qui l'avoient ſuivi. Il engagea ceux qui n'étoient pas mariés à recevoir des femmes de ſa main. « Il fit prendre par » mariage pluſieurs nobles dames du pays, deſ- » quelles leurs maris étoient morts à la bataille, » & deſquelles dames il n'en deſparagea nulle » de ſon eſtat, ſelon ſon lignaige; il les maria » à nobles & gentilshommes, & par accord » d'amis, pour laquelle cauſe il acquiſt mer- » veilleuſement la grâce des dames & gens du » pays ». Il eſt à regretter que le détail de ces alliances n'ait pas été mieux conſervé; mais ſi la plupart des familles y conſentirent, il s'en trouva auſſi quelques-unes qui ne purent voir paſſer ſans regrets leurs richeſſes entre les mains des étrangers. Edrick, ſurnommé le Foreſtier, avoit une tante extrêmement riche, dont l'héritage le regardoit ſi elle fut morte ſans enfans, & qui ayant perdu ſon mari à la bataille d'Haſtings, ne paroiſſoit pas diſpoſée à reprendre les chaînes du mariage; elle avoit même rejeté quelques ſeigneurs normands, dont ſa beauté ne lui avoit pas moins attiré les ſoins que ſes richeſſes, & le ſouvenir qu'elle conſervoit de ſon

mari lui faiſoit paſſer ſes jours au château d'Edrick, dans une ſolitude auſſi profonde que ſa triſteſſe; un jeune normand, nommé Tracy, entreprit cette conquête : il y réuſſit heureuſement, & la belle veuve redevint ſenſible au goût des plaiſirs. Edrick, homme d'un caractere farouche, n'oſa faire un reproche à ſa tante de ſuivre ſes inclinations, mais tournant ſa haine contre Tracy, il l'engagea dans une partie de chaſſe, où ſur quelque démêlé dont il fit naître le prétexte, il le tua brutalement d'un coup de ſon épieu. On ne dit point ſi Tracy avoit conclu ſon mariage. Guillaume informé d'une action ſi noire, ſe crut intéreſſé pour la ſûreté des normands, autant que par le zèle de la juſtice, à faire un exemple éclatant du meurtrier; mais Edrick ſe mit à couvert du châtiment par la fuite; Guillaume le fit chercher en vain, tandis que s'étant retiré chez un de ſes amis, dans le comté d'Hereford, il y jetoit les ſemences d'une révolte qui ne fut pas long-tems ſans éclater.

La cérémonie du couronnement fut célébrée à Weſtminſter, par les mains de l'archevêque d'Yorck, quoique Stigand, archevêque de Cantorbéry, réclama vivement un droit qui étoit attaché à la prééminence de ſon ſiége; mais il ſe trouvoit alors interdit par le pape, comme intrus à la place de Robert qui n'avoit pas été

dépoſé canoniquement, & quoiqu'il n'en exerçât pas moins les fonctions de ſa dignité, Guillaume avoit trop d'obligation au ſaint ſiége, ou trop d'intérêt à ne faire naître aucun prétexte d'objection contre ſon couronnement, pour recevoir la couronne de la main d'un prélat interdit. Aldred, avant que de la lui mettre ſur la tête, demanda aux anglois s'ils vouloient Guillaume duc de Normandie pour leur roi, tout le peuple ayant répondu par des acclamations, l'Evêque de Coutances fit la même queſtion aux normands, qui répondirent comme les anglois. Mais dans le moment que l'archevêque alloit lui faire l'onction ſacrée, le feu prit aux environs de l'égliſe, par l'imprudence des gens armés qui faiſoient la garde; & cet accident, qui conſuma une partie des édifices voiſins, répandit tant de frayeur dans l'aſſemblée, que le nouveau roi ſe trouva ſeul à l'autel avec les eccléſiaſtiques qui ſervoient à ſon ſacre. Ce préſage fut expliqué diverſement, mais les anglois ſoupçonnèrent les normands d'avoir cauſé exprès cet incendie, pour en faire comme un feu de triomphe aux dépens d'un peuple qu'ils avoient vaincu.

Guillaume, à qui, ſuivant l'expreſſion de Guillaume de Poitiers, qui étoit alors un de ſes chapelains, les ornemens de la dignité royale donnoient autant de grace extérieure, que ſes

vertus le rendoient propre au gouvernement, ſe plaça ſur le trône, où il ne refuſa pas de prêter le ſerment qui avoit été en uſage pour les rois ſaxons. Ce ſerment portoit en ſubſtance qu'il protégeroit l'égliſe & ſes miniſtres; qu'il gouverneroit ſon peuple avec juſtice; qu'il feroit des loix équitables, & qu'il veilleroit à leur obſervation, enfin qu'il empêcheroit toutes ſortes de violences & d'injuſtes jugemens. Un hiſtorien ajoute qu'il promit d'uſer de clémence à l'égard de ſes ſujets, & de conduire les anglois & les normands par les mêmes loix. On ſeroit embarraſſé ici par l'oppoſition de quelques autres écrivains, qui ont aſſuré qu'il ne fit aucun ſerment, ſi l'autorité de Guillaume de Malmesbury, que je prends le parti de ſuivre, ne devoit l'emporter ſur ceux qui n'ont écrit qu'après lui; d'ailleurs quelle vraiſemblance qu'un prince ſi habile & qui avoit gardé juſqu'alors tant de ménagemens pour ſes nouveaux ſujets, voulût leur faire comprendre tout d'un coup que ſon intention étoit d'établir un gouvernement deſpotique. Et ſauroit-on avec quelque raiſon prétendre qu'il ne voulut pas recevoir de loi d'un peuple qu'il avoit conquis?

Il avoit attendu que cette cérémonie fût achevée pour tourner à ſon uſage les tréſors de Harold, auxquels il n'avoit point encore touché

depuis ſon arrivée. Il en fit ſortir une partie hors de l'Angleterre, pour récompenſer le pape Alexandre des ſervices importans qu'il lui avoit rendus, & il joignit à ce préſent un magnifique étendard que les anglois avoient porté à la bataille de Haſtings, & aux pieds duquel un grand nombre de ſeigneurs avoient perdu la vie. Cet étendard portoit l'image d'un homme armé dans ſa grandeur naturelle, & Guillaume de Poitiers dit qu'il étoit d'or très-pur, ſans expliquer de quelle nature étoit l'ouvrage. Puis il ajoute que c'étoit pour rendre la pareille au Pape, de qui Guillaume en avoit reçu un au commencement de la guerre.

Mais il fit un meilleur uſage du reſte de ſon tréſor, en le partageant entre les principaux officiers de ſon armée, les égliſes, les monaſtères & les pauvres; d'où l'on doit conclure que s'il étoit auſſi naturellement porté à l'avarice que pluſieurs hiſtoriens lui en ont fait le reproche, il ſavoit du moins être libéral à propos. Il fallut penſer enſuite à remplir ſes coffres. On inſinua doucement aux villes, aux communautés & aux plus aiſés de ſes ſujets, qu'il étoit à propos de ſe concilier par quelque préſent la bienveillance de leur nouveau maître; & cette méthode dont il s'étoit ſi bien trouvé en Normandie, lui produiſit des ſommes conſidérables.

Les

Les plus beaux jours de ces heureux règnes que l'hiſtoire a toujours propoſés pour modèles, le gouvernement des Salomons & des Titus, ne ſurpaſſent point l'idée qu'on nous donne des premiers mois de ſon adminiſtration. L'Angleterre oublia tout d'un coup ſes malheurs, ſous un maître qui ſembloit s'être propoſé pour unique objet de la rendre heureuſe, & la tranquillité de l'état parut établie ſur des fondemens inaltérables. Guillaume fit un devoir à toutes ſes troupes de traiter les vaincus avec l'humanité & la douceur dont la religion fait un devoir aux chrétiens. Tels étoient les termes de ſon édit, & ſa ſévérité alla ſur cet article juſqu'à établir des punitions rigoureuſes pour les paroles injurieuſes & les marques de mépris; il fit publier en même tems des ordres encore plus ſévères contre ceux de ſa nation qui attenteroient à l'honneur des femmes, ou qui donneroient le moindre ſujet de plainte aux habitans du pays; il confirma tous les priviléges du peuple, & il renouvela, par un édit ſpécial, toutes les promeſſes qu'il avoit faites à la cérémonie de ſon ſacre. Le détail de ſes autres ordonnances, tel qu'il eſt rapporté dans pluſieurs hiſtoriens, embraſſe juſqu'aux plus ſimples uſages de la ſociété; & s'il eſt vrai qu'il y a peu de princes qu'on ne prît pour des modèles de juſtice en s'arrêtant

aux termes de leurs édits, Guillaume ſçut ſe diſtinguer de ceux qui ne donnent ces ſoins qu'à l'uſage ou à l'oſtentation, par l'exactitude conſtante qu'il eut à faire exécuter les ſiens. Les anglois, gagnés par l'eſſai d'un gouvernement ſi ſage & ſi doux, perdirent juſqu'aux alarmes qu'ils avoient eues pour leur liberté, & dans l'eſpace de trois mois ils s'accoutumèrent à regarder leurs dernières révolutions comme une faveur ſignalée du ciel, qui les avoit conduits au bonheur par cette voie.

Cependant Guillaume n'oſoit prendre ſi tôt cette idée de leurs diſpoſitions, & ſe défiant que leur ſoumiſſion ne vînt de l'excès de leur crainte plutôt que leur penchant, il quitta Londres pour ſe retirer à Berking. Une ville ſi peuplée, où il ne pouvoit conſerver avec bienſéance un trop grand nombre de troupes, lui parut une demeure ſuſpecte; ſe croyant encore moins sûr du reſte de l'Angleterre, il mit de fortes garniſons dans les ports qui regardoient la Normandie, pour s'aſſurer conſtamment une communication libre avec ſes anciens états. Si quelque choſe dût être capable de lui inſpirer de la confiance, ce fut ſans doute de ne voir perſonne alarmé de ces précautions; elles furent regardées comme indiſpenſables à l'entrée d'un nouveau règne, & les provinces les plus éloi-

gnées de la capitale, n'en furent pas moins ardentes à le faire aſſurer de leur obéiſſance; ce fut dans le nouveau ſéjour qu'il avoit choiſi, que Morkard & Edwin ſe préſentèrent pour la première fois devant lui; il les reçut avec des manières ſi ouvertes, qu'il acheva de convaincre toute la nation de ſa bonne foi, & s'appercevant de cet effet de ſa bonté pour des ſeigneurs dont le mérite étoit fort reſpecté des anglois, il voulut ſurpaſſer encore l'attente du public, en comblant de careſſes & de bienfaits le jeune Edgard, qui étoit adoré de toute l'Angleterre. On rapporte de ce jeune prince, que s'étant laiſſé gagner par les marques d'affection qu'il recevoit du roi, & concevant que pour la faire durer dans cette ardeur, il devoit éviter de lui faire naître juſqu'à l'ombre de la défiance, il le conſulta un jour avec beaucoup d'ingénuité ſur le penchant qu'il ſentoit pour une jeune fille de ſon âge, avec laquelle il appréhendoit de ſe lier trop ſans la participation de ſon maître. Guillaume comprit d'abord que le jeune prince penſoit au mariage; & paroiſſant ſupérieur à toutes les craintes de la politique, il l'exhorta ſeulement à faire un choix plus digne de ſa naiſſance : mais apprenant qu'il n'étoit queſtion que de galanterie, il ſe fit un jeu des précautions qu'Edgard prenoit pour ne pas l'offenſer,

& il lui permit de ſuivre librement le penchant de ſon cœur. Cette facilité, qui rendit Edgard moins circonſpect, coûta cher dans la ſuite aux normands.

Ainſi dans l'eſpace d'environ quatre mois, Guillaume eut la ſatisfaction de ſe voir auſſi reſpecté des anglois, que ſi le ciel l'eût appelé par ſa naiſſance à les gouverner; il quitta le nom de Guillaume le bâtard, qu'il n'avoit pas fait difficulté de ſe donner, pour prendre celui de Guillaume le conquérant, qu'il voulut porter juſque dans les actes publics. Dans ce comble de gloire & de proſpérité, il n'oublia point le vœu qu'il avoit fait au ciel après la bataille de Haſtings, & l'impatience qu'il avoit d'aller paſſer quelque tems dans ſes états de Normandie céda encore à un devoir ſi juſte. Quand le déſir de tranſmettre à la poſtérité le ſouvenir d'un ſi grand événement auroit eu autant de part que la piété à cette fondation, l'égliſe ne lui devroit pas moins de reconnoiſſance pour une des plus belles abbayes du monde chrétien, qu'il fit conſtruire ſous la protection de ſaint Martin, & qu'il nomma *Bataille* ou *Batel*. Les ruines en ſubſiſtent encore dans la province de Suſſex; & par le deſtin de toutes les abbayes angloiſes, elle ſert aujourd'hui de maiſon de campagne à un particulier, qui en exerce tous les droits

autant qu'ils peuvent s'accorder avec la religion du pays.

Le voyage de Normandie que Guillaume méditoit, & qui ſembloit manquer à la perfection de ſon bonheur, étoit ſujet à mille dangers ſur leſquels ſa prudence ne lui permettoit pas de fermer les yeux. Cependant, avec la précaution de mettre des garniſons normandes dans toutes les places, & de ſe faire accompagner de tous les ſeigneurs dont il auroit eu quelque choſe à redouter pendant ſon abſence, il crut pouvoir abandonner l'Angleterre pour quelques mois. L'évêque de Bayeux, ſon frere, & Guillaume fils d'Osborn, auxquels il confia la régence, étoient deux perſonnages dont pluſieurs hiſtoriens font l'éloge, & le prélat ſur-tout eſt repréſenté par Guillaume de Poitiers, comme un homme d'un mérite rare. La guerre & la politique n'étoient pas des occupations plus étrangères pour lui que les affaires eccléſiaſtiques; il manioit une lance avec l'adreſſe & la bonne grace du chevalier le plus exercé dans les armes. Mais Guillaume pouvoit faire un meilleur choix pour gouverner une nation indocile, à qui ſa ſeule bonté avoit fait prendre ſi facilement l'habitude du joug. Il eût fallu deux miniſtres qui euſſent moins de paſſions que de vertus; c'eſt-à-dire qu'au point de ſoumiſſion où les anglois avoient

été conduits par le conquérant, un mérite médiocre eût ſuffi avec quelques apparences de douceur & d'équité, pour les contenir dans l'obéiſſance ; aulieu que les qualités les plus brillantes ne pouvoient ſervir qu'à faire ouvrir les yeux au peuple ſur ſon eſclavage, lorſqu'elles n'étoient point ſoutenues par la modération & la juſtice.

Cependant le roi partit d'autant plus tranquille qu'il engagea ſans peine à le ſuivre, le prince Edgard, Stigand, Morkard, Edwin & Waltehoſt fils de Siward, autrefois comte de Northumberland, avec pluſieurs autres ſeigneurs des plus conſidérés dans la nation ; non qu'ils entrepriſſent ſans regret un voyage où il étoit clair que le but du vainqueur étoit de les faire ſervir à ſon triomphe ; mais ils ne pouvoient ſe diſpenſer d'obéir ſans faire naître des ſoupçons par leur réſiſtance. Guillaume avoit fait ſes efforts pour engager les enfans de Harold, qui s'étoient réfugiés en Irlande, à venir vivre à ſa cour ; & les promeſſes qu'il leur avoit fait faire de les traiter avec affection avoient été ſi ſolennelles, qu'on ne s'étoit point attendu à les voir plus timides ou plus ſoupçonneux que le prince Edgard. Ils étoient trois, & déjà dans un âge où l'on eſt capable de s'occuper de ſa fortune. Les ſollicitations ayant été inutiles pour les attirer

en Angleterre, Guillaume avoit chargé Eadwoth, ancien écuyer de leur père & gouverneur de l'aîné dans ſon enfance, de faire le voyage d'Irlande, pour leur faire naître la confiance dont ils paroiſſoient manquer. Eadwoth s'étoit attaché au nouveau roi, moins par ambition que par zèle pour ſa patrie; il prévoyoit les nouveaux malheurs qui la menaçoient ſi Godwin, l'aîné des fils de Harold, entreprenoit de venger ſon père, & comprenant que s'il demeuroit attaché à ce prince, il ne pouvoit ſe diſpenſer de lui inſpirer ce ſentiment, il avoit mieux aimé demeurer tranquille à Londres, que de s'ouvrir une carrière plus brillante en ſe rendant le guide des trois princes dans leur fuite; mais s'il avoit cru que ſon devoir ne lui impoſoit pas d'autre loi, ſur-tout lorſqu'il les avoit vus à couvert de toutes ſortes de périls en Irlande, toute ſa tendreſſe ſe réveilla pour le ſang de ſon maître en recevant la commiſſion du roi Guillaume. Il ſe rendit à Dublin où il trouva Godwin, Edouard & Magnus, c'étoient les noms des trois fils de Harold. Ces trois jeunes princes, dignes en effet par la grandeur de leur courage, de toutes les eſpérances qu'ils avoient perdues, virent arriver avec joie un officier qui avoit été cher à leur père, & qu'ils avoient regretté de n'avoir point avec eux. Mais toutes

leurs careſſes ſe changèrent en fureur après l'avoir entendu ; & ne le prenant plus que pour l'émiſſaire de leur ennemi, ils le traitèrent avec autant de mépris qu'ils lui avoient fait d'abord eſpérer d'affection.

Eadwoth ne ſe rebuta point ; ſon eſprit & ſon expérience lui faiſant eſpérer que de jeunes gens de cet âge ne réſiſteroient pas long-tems à ſes inſinuations, il leur répéta que dans la néceſſité de ſe ſoumettre à leur fortune, il ne voyoit rien de plus avantageux pour eux que de prendre confiance aux offres & aux ſermens d'un vainqueur équitable & généreux, qui pouvoit leur faire un établiſſement fort ſupérieur à tout ce qu'ils pouvoient jamais ſe procurer en Irlande ; outre la ſatisfaction de vivre tranquillement dans le ſein de leur patrie, & de revoir leurs amis, leurs parens, les compagnons de leur enfance, il leur fit enviſager que pour quelque ſort que le ciel les réſervât, il ſeroit toujours plus utile aux vues même de leur ambition d'avoir vécu au milieu des anglois, dont la préſence entretiendroit l'inclination pour leur famille ; & leur repréſentant l'exemple du prince Edgard, qui étoit ſi tendrement aimé du peuple, qu'on l'appeloit communément le mignon de l'Angleterre, il s'efforça de leur faire craindre que dans le cas de quelque nouvelle révolution

qui pût faire revivre leurs eſpérances, le ſeul avantage de ne s'être jamais éloigné des yeux de la nation, ne fît emporter à ce prince des ſuffrages & des ſecours qu'on n'accorde guère aux abſens. C'étoit aller bien loin pour un homme, dont tous les déſirs ne tendoient au fond qu'à faire naître l'amour de la paix dans le cœur des trois fils de Harold; mais ne s'étant attiré que de nouveaux reproches par ces inſtances, il prit une voie qu'il crut plus propre à lui aſſurer le ſuccès de ſon entrepriſe. Les trois princes n'étoient pas ſans inclination pour le plaiſir. Chacun d'eux s'étoit fait une maîtreſſe, & l'Irlande étant dès ce tems-là plus féconde en belles femmes que tous les autres pays de l'Europe, il n'étoit pas ſurprenant qu'ils en euſſent choiſi de propres à les attacher beaucoup. Eadwoth ſe lia ſecrètement avec ſes trois femmes, & par l'offre d'une groſſe récompenſe, il les intéreſſa à inſpirer à leurs amans l'envie de paſſer en Angleterre.

Cette voie ne lui réuſſiſſant point encore, il engagea les trois dames, en redoublant leurs motifs, à prendre elles-mêmes la route d'Angleterre, dans l'eſpérance que l'amour forceroit bientôt leurs amans à ſuivre leurs traces. La haine qu'ils portoient à Guillaume triompha de toutes les autres paſſions, ou s'ils en conçurent

une nouvelle, ce fut un furieux déſir de vengeance contre Eadwoth, qu'ils regardèrent comme le plus lâche de tous les traîtres. Il arrivoit à Londres lorſque Guillaume partoit pour la Normandie, & le mauvais ſuccès d'une entrepriſe dont il étoit aiſé de prévoir les conſéquences, fut le ſeul chagrin qu'il emporta dans ſon voyage.

Les anciens ſujets de ce prince ne ſe laſsèrent point de lui marquer leur joie par des témoignages extraordinaires ; chaque normand ſe regardoit comme le vainqueur de l'Angleterre ; mais loin de prendre droit de cette idée pour humilier les ſeigneurs anglois par des hauteurs ou des mépris, une vanité plus ſubtile porta toute la nation à les combler d'honneurs & de careſſes, comme ſi elle eût eſpéré de tirer une nouvelle gloire d'une politeſſe ſi volontaire. Guillaume paſſa les fêtes de Pâques à Feſcamp ; il y reçut le comte Raoul, ambaſſadeur de France, accompagné d'une nombreuſe nobleſſe, qui venoit le féliciter de la part de Philippe & du régent. Orderic Vital remarque que les françois admirèrent beaucoup la belle chevelure des anglois, & les habits des gardes du roi qui étoient galonnés ou brodés en or ; & comme ſi la France & l'Angleterre euſſent été des pays fort éloignés, les ſeigneurs

de l'ambaſſade, dit-il, vantèrent beaucoup à leur retour en France le nouveau ſpectacle qu'ils avoient eu en Normandie. Cet hiſtorien étoit un fidelle normand que la gloire de ſon prince avoit enivré, & qui n'en parle pas avec moins de tranſport que Guillaume de Poitiers. En effet le roi d'Angleterre affecta de faire paroître toute la magnificence qu'il crut capable de rehauſſer l'éclat de ſa gloire; il jouit pendant quelques ſemaines des acclamations d'un peuple dont il étoit aimé; & n'oubliant point par quelles voies il s'étoit élevé à ce comble d'honneur & de puiſſance, il employa preſque tout cet intervalle à ſignaler ſa religion, par les faveurs qu'il prodigua aux monaſtères & aux Egliſes. Soit que cette affectation continuelle à relever ſa piété, vienne de ce que la plupart des écrivains de ſon ſiècle étoient des eccléſiaſtiques ou des moines, ſoit qu'il fît effectivement ſa principale occupation de ces pieux exercices, on eſt étonné de le voir aſſiſter aujourd'hui à la dédicace d'une égliſe, le lendemain à l'élection d'un abbé, le jour d'après au ſacre d'un évêque, & l'on ſe demande malgré ſoi ce que devenoit le héros pendant ces longues & pieuſes cérémonies. Je ne paſſerai pas néanmoins ſur le ſervice qu'il voulut rendre au clergé de Normandie en élevant ſur le ſiége archi-épiſcopal de

Rouen, le célèbre Lanfranc, abbé du Bec. Le chapitre & tout le clergé de ce diocèſe ſe ſentoit encore de la licence que l'archevêque Mauger y avoit introduite, & Maurille, ſon ſucceſſeur, n'ayant point eu aſſez de fermeté pour la réprimer, cette égliſe, corrompue dans tous ſes membres, avoit beſoin d'un réformateur auſſi ferme & auſſi éclairé que Lanfranc. Mais ce vertueux abbé, ſentant lui-même toute la difficulté de cette entrepriſe, refuſa une dignité que ſa modeſtie lui fit croire ſupérieure à ſes forces. Guillaume jeta les yeux, après lui, ſur Jean, évêque d'Avranches, prélat auſſi reſpectable par ſa vertu que par l'honneur qu'il avoit d'appartenir à la maiſon ducale, étant fils de Richard, comte de Bayeux, frère utérin de Richard II. Jean ſe chargea avec courage de la réformation de l'égliſe de Rouen; mais s'étant emporté dans un ſynode contre les galanteries de ſes curés & de ſes prêtres, il fut chaſſé de l'aſſemblée à coups de pierre, & il prit la fuite en s'écriant : *Deus venerunt gentes in hereditatem tuam!* Ce ſont des païens que ces prêtres-là!

Un meſſager arrivé d'Angleterre avec beaucoup de diligence, força bientôt le conquérant de tourner ſes ſoins à des occupations moins pacifiques. Une ſi courte abſence avoit donné

déjà occaſion au renverſement de tout ce qu'il avoit établi avec tant de modération & de ſageſſe. Les régens avoient abuſé du pouvoir qu'il leur avoit confié. Les peuples, révoltés contre la tyrannie, avoient pris les armes, & le déſordre étoit déjà ſi grand, qu'il demandoit les plus prompts remèdes. Guillaume auroit ſur le champ repaſſé la mer, s'il n'eut été arrêté par les inſtances d'un prince, frère de ſa femme, qui venoit ſolliciter ſon ſecours contre l'ambition de Baudouin VI, comte de Flandre, ſon frère aîné. Le régent de France venoit d'expirer. Il avoit laiſſé deux fils, l'un nommé comme lui Baudouin, qui avoit hérité auſſi-tôt de ſes états, car il n'y avoit point de principauté dans l'Europe où la coutume de ne point faire de partage entre les frères fût alors obſervée plus rigoureuſement qu'en Flandre. Robert, ſecond fils du duc, ſe trouvoit ſans aucun bien par l'ordre de la naiſſance; mais la fortune avoit pourvu à ſon établiſſement par des voies qui méritent d'être expliquées dans leur origine.

Baudouin, père de ces deux princes, jaloux de laiſſer un héritage paiſible à ſon aîné, avoit fait jurer Robert ſur les reliques des ſaints, dès ſa première jeuneſſe, qu'il ne formeroit jamais de prétentions ſur le comté de Flandre;

mais lorſqu'il l'avoit vu en âge de porter les armes, il lui avoit offert une flotte bien équipée, de l'argent & des ſoldats pour s'ouvrir lui-même un chemin à la fortune, & faire la conquête de quelque pays dans le lieu du monde où ſa propre inclination pourroit le conduire. Il ſemble, ſuivant la remarque d'un hiſtorien françois, « qu'on eût pris dans ce ſiècle l'idée » des expéditions aventureuſes des héros troyens » chaſſés de leur pays par les grecs, & ré- » pandus de tous côtés pour y donner naiſ- » ſance à des royaumes. Les normands com- » mencèrent, en s'établiſſant non-ſeulement en » France & puis en Angleterre, mais juſqu'en » Italie; enſuite on vit naître dans la Paleſtine » & dans la Syrie des principautés qui eurent » à peu-près la même origine ». Robert de Flandre, par de ſi grands exemples, autant que par l'état de ſa fortune, entendit parler de quelques expéditions que les françois établis au-delà de la Loire avoient faites aſſez heureuſement contre les ſarraſins d'Eſpagne; il réſolut de tourner de ce côté-là ſes armes, & de tenter la conquête de quelqu'un des royaumes qui étoient occupés par les infidelles.

Il n'eut pas de peine à trouver des compagnons de ſa fortune. La Flandre étoit ſi peuplée qu'à peine ſuffiſoit-elle à la nourriture de

ſes habitans. Il monta donc ſur la flotte & s'en alla débarquer en Galice, dans l'eſpérance d'enlever ce royaume aux ſarraſins. L'hiſtorien de cette entrepriſe fait un héros de Robert pour la hardieſſe & la fermeté; mais il abandonna ſouvent ſa prudence & ſa conduite aux ſoupçons. Les ſarraſins, qui n'étoient pas livrés aux mêmes chimères que nos chevaliers, employoient à leur défenſe les voies les plus ſimples & les plus courtes, tandis que ceux-ci, pour ſatisfaire leurs vains uſages, obſervoient des formalités & prenoient des détours dont toute leur valeur ne pouvoit quelquefois réparer les inconvéniens. Robert voulut mêler la galanterie aux exploits guerriers. Ayant appris que le gouverneur maure de Compoſtelle avoit une fille d'une beauté extraordinaire, il entreprit de la voir & de s'en faire aimer; ainſi laiſſant ſon armée ſous la conduite du comte Urbain, l'un de ſes plus braves & de ſes plus nobles aſſociés, il s'engagea preſque ſeul dans un pays qu'il connoiſſoit peu, en ſe livrant à la conduite d'un ſarraſin qui avoit porté les armes au ſervice des chrétiens, & qu'il crut avoir gagné par ſes libéralités & ſes promeſſes. Il pénétra juſqu'à Compoſtelle avec deux écuyers. Il vit la belle maureſque qui ſe nommoit Zibella, & dont il fut aſſez aimé pour ſe faire un nouvel obſtacle de cette

intrigue. Le comte Urbain ravageoit pendant ce tems-là les terres des infidelles, & livra même une bataille dont il remporta l'avantage. Mais la préſence de Robert y manquoit pour ranimer ſes troupes, & ſon général n'oſa pouſſer l'ennemi trop loin au riſque de ne pas regagner aiſément la flotte ; ainſi les maures eurent le tems de s'aſſembler en plus grand nombre, & ne manquant point de valeur pour ſe défendre, ils diſputèrent chaque pas du terrein, avec un déſavantage ſenſible pour les chrétiens, qui ne pouvoient ſuppléer par de nouvelles troupes aux pertes qu'ils ſouffroient continuellement.

Robert, livré à ſes amours, étoit déjà convenu avec Zibella de la placer ſur le trône, où il vouloit s'élever, & s'il ne pût la déterminer à quitter Compoſtelle pour le ſuivre, il l'avoit diſpoſée du moins à voir ſans regret la ruine de ſa nation par la main d'un étranger. Mais le ſarraſin qu'il avoit pris pour guide étoit un traître, qui, après avoir profité de ſes bienfaits, voulut tirer un double avantage de l'intrigue qu'il avoit favoriſée, en avertiſſant le père de Zibella des diſpoſitions de ſa fille. Robert ne ſe ſauva du piége qui lui fut tendu que par des prodiges de valeur. Il y perdit un de ſes écuyers, & forcé de s'éloigner de Compoſtelle, il eut tant de peine à rejoindre ſes troupes, que

que l'opinion de ſa mort, jointe à quelques déſavantages que le comte Urbain avoit eſſuyés, leur faiſoit déjà reprendre le chemin de la mer, avec mille dangers dans leur retraite. Cependant le retour du prince leur ayant rendu le courage, ſes exhortations les animèrent à tenter le ſort des armes par un nouveau combat. Il auroit été trop cruel pour Robert de voir ſes eſpérances renverſées tout à la fois du côté de la fortune & de l'amour. Il attaqua les ſarraſins ſans s'effrayer du nombre, & le déſeſpoir lui faiſant mépriſer la mort, il leur cauſa ſeul preſqu'autant d'embarras que toute ſon armée; mais leurs forces étoient ſi ſupérieures, qu'après lui avoir tué la plus grande partie de ſes gens ils le chaſsèrent juſqu'au rivage, où il achevà de perdre ſes meilleures troupes en s'ouvrant un paſſage pour regagner ſes vaiſſeaux; & ſe voyant à peine aſſez de monde pour les travaux de la navigation, il revint en Flandre dans un triſte équipage.

Le comte ſon père lui fit un accueil qui mit le comble à ſon chagrin. Il lui reprocha ſa lâcheté, ſon imprudence & le déshonneur qu'il faiſoit à ſon ſang; de tous ces outrages, Robert ne ſe crut intéreſſé qu'à ſe laver du premier; & ne ſe croyant point aſſez juſtifié par le témoignage que ſes gens rendoient à ſa valeur,

non-ſeulement il confeſſa à ſon père que ſon malheur n'avoit point eu d'autre cauſe qu'une folle paſſion, mais revenu de cet égarement par l'expérience, il le conjura de lui équiper une nouvelle flotte, dont il lui promit de faire un meilleur uſage. Le comte ſe rendit à ſes inſtances, mais le tems de la fortune n'étoit point encore arrivé pour Robert. Il n'étoit pas loin des côtes de Flandre, lorſqu'une horrible tempête s'éleva & fit périr la plus grande partie de ſes vaiſſeaux.

Cette obſtination du ſort le jeta dans une conſternation qui ne lui permit point de retourner à la cour de ſon père. Il prit l'habit de pélerin de Jéruſalem, & ſe mit en chemin pour Conſtantinople, où l'empereur Conſtantin Ducas étoit alors occupé contre les ſarraſins & d'autres peuples barbares. Un grand nombre de gentilshommes normands & de ſoldats de la même nation qui portoient les armes au ſervice de ce prince, avoit déjà invité Robert à les venir joindre, pour les ſeconder dans la réſolution qu'ils avoient formée entr'eux de ſe rendre maître de toute la Grèce. Ils faiſoient faire depuis long-tems les mêmes invitations à tout ce qu'il y avoit de jeune nobleſſe oiſive, ou ſans établiſſement, dans toutes les cours de l'Europe; mais l'empereur ayant eu quelque

défiance de cette conſpiration, avoit déjà pris des meſures pour la sûreté de ſes états. Il avoit donné ordre qu'on arrêtât tous les pélérins qui ſe préſenteroient ſur ſes frontières; & ſes eſpions devoient être bien actifs, puiſqu'il étoit averti du deſſein de Robert avant ſon arrivée. Il porta la précaution juſqu'à mettre des gardes ſur tous les paſſages des rivières, avec un ordre qui regardoit particuliérement ce prince, dont il ſavoit que les normands vouloient faire leur chef. Heureuſement Robert reçut toutes ces informations ſur la route. Des eſpérances ſi incertaines ne lui paroiſſant pas proportionnées à la grandeur des peines & du danger, il prit le parti de retourner en Flandre, & de chercher un établiſſement moins éloigné.

La Friſe touchoit alors au comté de Flandre, c'eſt-à-dire qu'elle comprenoit encore comme autrefois la Zélande, la Hollande & les environs d'Anvers. Cet état étoit gouverné par Gertrude de Saxe, veuve du comte Florent, qui avoit été tué quelques années auparavant, & qui avoit laiſſé ſon fils ſous la tutelle de ſa mère. Un tems de minorité parut favorable à Robert pour la conquête d'un pays ſi voiſin de ſon père. Il raſſembla les débris des deux armées qu'il avoit perdues, & s'ouvrant l'entrée de la Friſe, il menaça la comteſſe de toutes

les violences de la guerre ſi elle refuſoit de le recevoir. Enſuite oubliant les maux que lui avoit cauſé l'amour, il mêla la galanterie à la tendreſſe. Gertrude étoit célèbre par ſa beauté ; après s'être armée avec beaucoup de grandeur d'ame pour réſiſter aux menaces de Robert, elle ne put ſe défendre contre les témoignages de ſon amour ; ainſi les obſtacles & les peines qu'il avoit eues ſi long-tems à combattre, le conduiſirent enfin à l'autorité ſouveraine, par ſon mariage avec la comteſſe, qui l'a fait ſurnommer Robert le Friſon. Mais à peine ſa fortune étoit-elle établie, que l'héritage de Flandre ayant paſſé à Baudouin ſon frère par la mort du régent de France, l'ambition & le déſir de s'étendre lui firent un ennemi d'un prince qui lui appartenoit de ſi près par le ſang. Baudouin lui fit demander l'hommage de ſes états, comme un droit que la nature lui donnoit ſur un frère moins âgé que lui ; les forces ne manquoient pas plus que le courage à Robert pour repouſſer une ſi injuſte prétention ; mais un ſentiment de modération & de douceur lui fit ſouhaiter de vivre en paix avec ſon frère ; il employa toutes ſortes de voies pour concilier ſon affection ; & tandis que ſes miniſtres le ſollicitoient en ſon nom, il ſe rendit en Normandie, pour engager le

roi Guillaume, leur beau-frère, à ſe charger du ſoin de rétablir entr'eux la confiance & l'amitié.

Guillaume, preſſé par ſes propres intérêts, ne put ſuivre l'inclination qui l'auroit porté ſur le champ à réconcilier les deux frères: après avoir loué le bon naturel de Robert, il lui promit de donner toute ſon attention à ſes affaires, lorſqu'il auroit terminé les ſiennes, & ſe mettant en mer au même inſtant que lui, il le renvoya fort ſatisfait de cette eſpétance; mais les fruits qu'elle auroit pu produire devoient être trop tardifs. Baudouin, auſſi peu touché des repréſentations de ſes amis que des inſtances de ſon frère, entra les armes à la main dans la Friſe. Il força Robert à combattre, la mêlée fut ſanglante, & le comte de Flandre y fut tué dans le tems qu'il faiſoit tous ſes efforts pour arrêter la fuite de ſes gens; l'occaſion étoit trop belle pour la manquer. Robert entrant en Flandre à la tête de ſon armée victorieuſe, s'empara du trône, & ſe paya ainſi doublement par ſes mains de tous les outrages qu'il avoit reçus de la fortune.

Cependant le roi d'Angleterre avoit trouvé le déſordre auſſi grand dans ſes états qu'on le lui avoit repréſenté; & quoique le premier effet de ſon arrivée eût été de le ſuſpendre, il ſentit toute la difficulté qu'il alloit trouver

à le réparer. Les deux régens n'ayant employé le tems de ſon abſence qu'à s'enrichir, avoient fait ſentir aux anglois, dans un ſi court eſpace, toutes les violences de la tyrannie. A les voir abuſer ſans diſcrétion de leur autorité, on auroit cru, ſuivant la remarque d'un hiſtorien, qu'ils avoient ordre d'engager le peuple dans la révolte, pour avoir occaſion de lui en faire porter la peine. La province de Kent fut la première qui leva la tête, à l'occaſion de quelques inſultes que deux ſeigneurs du même pays avoient reçues de pluſieurs normands qu'ils avoient accuſés de vouloir ſuborner leurs femmes. Les régens ayant tourné en raillerie & les accuſations & les plaintes, toute la nation, plus ſenſible alors à l'honneur des femmes qu'elle ne paroît l'être dans ces derniers tems, avoit fait entendre ſes cris, & la patience qu'elle avoit eue pour d'autres excès du miniſtère, avoit commencé à lui manquer. Les deux ſeigneurs offenſés avoient engagé dans leur querelle Euſtache, comte de Boulogne, de Guines & de Térouane, qui avoit entrepris de ſurprendre Douvres. Hugues de Montfort, à qui Guillaume avoit confié ce gouvernement, ſe trouvoit à Londres; mais ſa garniſon ſe défendit avec une valeur qui trompa les eſpérances du comte. Elle fit priſonnier ſon neveu, fils apparemment

de Godefroi, duc de Lorraine, dont il avoit épouſé la ſœur, & les alarmes qu'il eut pour la vie de ce jeune homme le firent retourner ſur le champ dans ſes états. La province ne devint pas plus tranquille après ſon départ; mais ce mouvement n'approchoit point de celui qui s'éleva dans le comté de Hereford, par les intrigues d'Edric le Foreſtier, qui avoit tout à la fois ſon reſſentiment à ſatisfaire & la punition d'un crime à éviter. Il traita ſans pitié tous les normands qui tombèrent entre ſes mains. Coxon, ſeigneur anglois, qui avoit pris pour eux une affection extraordinaire, fut tué cruellement par ſes artifices. D'un autre côté, la reine Githe, veuve d'Harold, d'intelligeuce avec ſes trois fils qui formoient de loin les préparatifs de leur vengeance, excita par des voies ſourdes des ſéditions dans pluſieurs villes, moins pour en tirer un fruit préſent, que pour entretenir parmi le peuple un eſprit de révolte qui pût ſervir tôt ou tard aux projets de ſes enfans. Les régens s'étant ſaiſis de quelques mutins, les châtièrent avec une rigueur qui fut une nouvelle humiliation pour les anglois. Enfin tout ſembloit fermenter dans la nation, & le bonheur dont elle s'étoit applaudie pendant quelques mois ne lui paroiſſoit plus qu'un artifice qu'on avoit fait ſervir à la tromper.

Cependant le retour du roi eut la force de rétablir quelques apparences de calme; mais le plus fâcheux effet de ce déſordre fut de remplir ſon eſprit de tant de ſoupçons contre ſes nouveaux ſujets, qu'il commença dès-lors à les regarder comme autant d'ennemis qui ne cherchoient que l'occaſion de ſe révolter. Il étoit naturellement porté à la défiance, & ſon affection pour les normands alloit juſqu'à l'excès. Tout ce qui étoit capable de l'alarmer pour la ſûreté de ſa nation prenoit ſur ſon eſprit un aſcendant dont il lui étoit difficile de revenir. Ses amis ne manquèrent point d'ailleurs de fortifier ſes craintes, en lui repréſentant les périls auxquels ils avoient été expoſés dans ſon abſence. De toutes ces réflexions, il ſe forma dans ſon cœur un penchant tout oppoſé à celui qui lui avoit fait chercher juſqu'alors ſa gloire & ſon bonheur dans l'amour de ſes peuples. Il crut s'être abuſé en eſpérant d'une nation, qu'il avoit vaincue par les armes, des ſentimens ſincères d'eſtime & d'affection. Enfin ſon principe fut bientôt que les anglois devoient être conduits avec fermeté, & ſes amis l'y confirmèrent encore en le faiſant ſouvenir qu'il n'avoit réduit les normands même que par cette voie.

Aulieu de recevoir les plaintes qu'on lui apporta contre ſes miniſtres, il excuſa leur con-

duite par la néceſſité des circonſtances, & donnant l'effet pour la cauſe, il demanda quel auroit été le déſordre de l'état ſous un gouvernement moins rigoureux, puiſque la violence qu'on reprochoit à ſes miniſtres n'avoit point empêché la révolte d'éclater. Cette réponſe aigrit les anglois autant qu'il commençoit à l'être lui-même. Les plaintes & les murmures s'élevèrent de tous côtés ; & ſi l'on n'oſa reprendre ſi tôt les armes, on fit entendre ouvertement qu'on ne ſeroit pas long-tems inſenſible à la peſanteur du joug. Alors les ſoupçons du roi ſe fortifiant peut-être avec plus de juſtice, il prit la réſolution de ſe tenir en garde contre un peuple dont il crut avoir ignoré juſqu'alors le caractère ; & ſon naturel ne le portant que trop à la ſévérité, il regarda comme une erreur la conduite qu'il avoit tenue dans les commencemens de ſon règne.

C'eſt peut-être l'explication la plus vraiſemblable qu'on puiſſe donner au changement qu'il fit remarquer tout d'un coup dans ſon adminiſtration. La crainte de charger le peuple par des impoſitions, lui avoit fait différer juſqu'alors à payer les ſommes qu'on lui avoit prêtées en Normandie pour ſon expédition. Mais revenant de cette délicateſſe, il ſe crut aſſez auto-

risé par la médiocrité de son revenu, qui ne pouvoit suffire à cette restitution, pour renouveler une taxe qu'Edouard avoit abolie. Ce fut le *dane-gelt*, ou l'impôt des danois. Il n'ignoroit pas quelle seroit l'impatience du peuple, à qui cet odieux assujettissement sembloit retracer les maux qu'il avoit soufferts sous une domination étrangère. Cependant ne paroissant plus écouter que la politique, il se contenta de ménager les seigneurs en les prévenant sur son dessein, comme s'il eût voulu les consulter. Il acheva de gagner Edwin, qui lui paroissoit le plus redoutable, en lui promettant une de ses filles en mariage. L'archevêque d'York, malgré l'estime qu'il avoit conçue pour ce prince, marqua moins de complaisance à l'approuver; effrayé de l'impression que le renouvellement du dane-gelt alloit faire sur les peuples, il lui fit représenter en son nom ce qu'il en appréhendoit. Cette liberté fut si mal reçue, qu'elle attira des marques fort dures de chagrin & de mécontentement à celui qui s'étoit chargé de la commission de l'archevêque; quelques historiens rapportent que ce prélat en fut si offensé, qu'il eut la hardiesse de maudire le roi & toute sa race. La mort d'Aldred, qui arriva dans le même tems, laissa douter quelles auroient été

de ſa part ou de celle de Guillaume, les ſuites de ce différend. Mais le dane-gelt fut levé avec la dernière rigueur.

La douleur du peuple éclata d'abord par les plaintes, & le reſſentiment de les avoir négligées cauſa des ſoulèvemens dans pluſieurs provinces. Cependant le nom de leur vainqueur avoit pris ſur eux un certain aſcendant, qui eut plus de pouvoir encore que la force des armes pour les faire rentrer dans la ſoumiſſion. Dans tous les lieux où Guillaume s'avança en perſonne, les mouvemens s'appaisèrent tout d'un coup. Ils durèrent plus long-tems dans les provinces méridionales, où ſes troupes furent obligées d'entreprendre pluſieurs ſiéges. La reine Githe, qui faiſoit ſa demeure à Exceſter, s'étant imaginée apparemment que les anglois étoient trop aigris par le dane-gelt pour revenir jamais à l'obéiſſance, & que le tems ne ſeroit jamais plus favorable à l'entrepriſe de ſes fils, profita du premier emportement de cette ville pour l'engager dans mille excès contre l'autorité royale. Le comte de Montgommery la réduiſit néanmoins après quelques jours de ſiége, & les habitans furent châtiés avec beaucoup de rigueur. On ignore ſi ce fût pour éviter la néceſſité de punir la reine Githe, qu'il favoriſa ſon départ juſqu'à défendre à ſes gens de la

pourſuivre ; mais il auroit mieux ſervi ſon maître en la faiſant arrêter, s'il eût ſçu qu'ayant détourné après la bataille d'Haſtings une partie des tréſors d'Harold, elle emportoit une prodigieuſe ſomme, qui auroit peut-être arrêté la naiſſance d'une infinité de nouveaux déſordres. Cette princeſſe, ne doutant point qu'on ne la cherchât ſur la route de l'Irlande, alla s'embarquer à Plymouth, d'où elle ſe fit conduire heureuſement en Flandre avec la proie qu'elle enlevoit à l'Angleterre. Cependant, pour cauſer tout le mal dont elle étoit capable aux normands, elle trouva le moyen d'entretenir l'eſprit de révolte dans le pays de Sommerſet qui borde la mer d'Irlande, en faiſant promettre aux habitans qu'ils la verroient bientôt avec une flotte conſidérable, & que ſes trois fils ne tarderoient pas non plus à venir commencer la vengeance de leur père. Ce qu'il y eut de plus étrange dans ſa fuite, fut que s'étant attaché par ſes careſſes un gentilhomme normand, de qui elle ſe fit ſuivre juſqu'à la mer, elle le fit précipiter enſuite dans les flots, comme une victime qu'elle donnoit à ſa haine contre une nation qui l'avoit détrônée.

Le roi prit occaſion de ces derniers troubles pour faire conſtruire dans toutes les grandes villes des forts & des citadelles ; entrepriſe inouie

juſqu'alors en Angleterre. Les ſommes qu'il avoit tirées du dane-gelt avoient été portées directement dans ſes coffres, d'où ſon premier deſſein avoit été de les répandre entre ceux qui avoient ſervi à l'élever ſur le trône; mais ſoit qu'ayant en effet quelque penchant à l'avarice, il ne pût ſe réſoudre à les voir ſortir de ſes mains; ſoit que par d'autres vues il ſe perſuada qu'il avoit beſoin d'un ſecours toujours prêt, ſur-tout depuis que le mécontentement de la nation lui donnoit lieu de craindre un ſoulèvement général; ſoit enfin qu'il eût déjà formé la réſolution de mettre ſes ſujets hors d'état de lui nuire en les dépouillant de leurs biens, il ne ſe vit pas plutôt en poſſeſſion de ce tréſor qu'il chercha de nouveaux moyens pour l'augmenter. Le premier, qui lui fut ſuggéré par l'évêque de Bayeux, fut d'envoyer des commiſſaires dans les provinces pour faire la recherche de ceux qui avoient porté les armes en faveur d'Harold & pour confiſquer leurs biens. On ſe récria beaucoup contre cette odieuſe vexation. Quand on s'étoit armé pour la défenſe d'Harold, ce prince étoit actuellement ſur le trône, & l'on ne ſavoit pas même encore que Guillaume s'attribuât des prétentions à la couronne d'Angleterre. On ne lui avoit jamais prêté aucun ſerment avant la bataille d'Haſtings,

& par conſéquent l'on ne s'étoit rendu coupable d'aucun crime en combatant contre lui; d'ailleurs ſa victoire avoit été ſuivie d'une ſi prompte ſoumiſſion de la part de toutes les provinces, qu'il leur en avoit marqué ſa reconnoiſſance par la confirmation de leurs privilèges. Pourquoi donc réveiller des accuſations odieuſes, qui alloient devenir une nouvelle ſource de haine & de diviſions? Ces plaintes ne firent rien changer aux ordres de la cour. Mais preſſant vivement leur exécution, Guillaume affecta de faire connoître, par un acte de juſtice, qu'il ne ſe laiſſoit emporter par le mouvement d'aucune paſſion. Il fit reſtituer des terres déjà confiſquées à un anglois qui prouva qu'il n'avoit jamais porté les armes pour Harold. Les hiſtoriens font obſerver cet événement comme un des plus remarquables de ſon règne, parce que ces confiſcations paſsèrent entre les mains des normands ou d'autres étrangers, qui acquirent par cette voie plus de conſidération & de puiſſance en Angleterre que les ſeigneurs même du pays. Auſſi eſt-ce là l'origine d'un grand nombre de familles diſtinguées qui ſe trouvent aujourd'hui dans ce royaume. Mais le roi en tiroit deux avantages qui le regardoient particuliérement; l'un de récompenſer ceux qui l'avoient bien ſervi, & l'autre de remplir les

provinces de ſerviteurs fidelles qui avoient tous un égal intérêt à le maintenir ſur le trône.

Quoique la joie & les fêtes paruſſent peu convenables à ces tems d'agitation, Guillaume affectoit au milieu de l'orage une humeur gaie & tranquille, qui faiſoit quelquefois douter aux anglois qu'il retenoit autour de lui, ſi c'étoit volontairement ou malgré ſon inclination qu'il avoit changé les maximes de douceur par leſquelles il avoit commencé ſon règne. Mathilde, ſon épouſe, étoit demeurée en Normandie depuis la conquête, & cette princeſſe avoit ſouhaité elle-même de voir ſon mari bien affermi ſur le trône avant que de ſe revêtir du titre de reine. C'eſt en effet une obſervation fort remarquable, qu'elle eût continué de porter juſqu'alors le ſimple titre de ducheſſe. Mais Guillaume ſe perſuada enfin qu'il étoit néceſſaire à ſa propre grandeur, autant qu'à la confirmation de ſon autorité, que ſa femme & ſes enfans vinſſent partager avec lui les honneurs du trône. Il avoit eu trois princes en Normandie, Robert, Richard & Guillaume, dont l'aîné avoit alors environ douze ans, & Mathilde fut à peine arrivée en Angleterre, qu'elle en mit un autre au monde, auquel on donna ſe nom de Henri. Ce ne fut néanmoins qu'après la cérémonie de ſon couronnement,

qui ſe fit avec beaucoup de pompe & de magnificence. Et ſi quelque choſe eſt capable de diſſiper les ſoupçons d'avarice dont les ennemis de Guillaume ont tâché de le noircir, c'eſt cette généreuſe & galante profuſion dont on le voit toujours uſer dans les occaſions d'honneur ou de plaiſir, comme dans les fondations de piété.

Il ſe rendit au couronnement de la reine une infinité d'étrangers, attirés par la curioſité de voir quelle étoit la contenance des anglois ſous leurs nouveaux maîtres. Tous les ſeigneurs normands, qui compoſoient la cour de Guillaume, ſe piquant de bravoure & de courtoiſie, il eſt à regretter que l'hiſtoire ne nous ait point tracé particuliérement leur caractère; & les loix de fidélité que je m'impoſe, ne me permettent point d'avoir recours à mon imagination pour joindre cette ſorte d'ornement à mon ouvrage. Cependant il eſt échappé aux hiſtoriens quelques traits qui aident à faire connoître le génie de leurs héros. Henri de Beaumont, fils d'un père que j'ai fait admirer par la conduite & la valeur, & déjà célèbre lui-même par le courage étonnant qu'il avoit marqué à la bataille d'Haſtings, joignoit aux qualités militaires toutes les graces du corps & de l'eſprit. Guillaume l'avoit fait comte de Warwick en lui confiant le

le gouvernement de cette province, qui étoit devenue une des plus importantes d'Angleterre, depuis le ſoin extraordinaire avec lequel il avoit fait fortifier le château du même nom. Ce nouveau comte n'étant point marié, cherchoit à augmenter ſa fortune en épouſant quelque riche héritière, & la difficulté qu'il y trouvoit ne pouvoit venir que des précautions qu'il vouloit apporter dans ſon choix. Enfin ayant entendu vanter le mérite & la beauté de Marguerite, ſœur du prince Edgard, qui avoit vécu juſqu'alors dans une retraite éloignée de la cour, il ne crut pas que ſa qualité de princeſſe fût au-deſſus des prétentions d'un homme de ſa naiſſance, ſur tout dans l'abaiſſement où elle étoit condamnée à vivre par l'élévation ſucceſſive de deux autres maiſons ſur le trône. Elle faiſoit ſa demeure dans le Northumbre, ſous la conduite d'un vieux ſeigneur, nommé Archis, qui avoit pris ſoin de l'enfance du prince Edgard, & qui donnoit avec ſa femme les reſtes de ſa vie à l'éducation d'une jeune princeſſe auſſi chère à la nation que ſon frère. Henri de Beaumont conçut de quelle importance il étoit pour lui de gagner l'eſtime & l'amitié de ce vieillard. Archis avoit un fils dont la fortune n'étoit pas fort avancée, parce que dans la retraite où leur famille avoit vécu depuis le nouveau règne,

ils avoient moins penſé à ſolliciter les faveurs de la cour, qu'à éloigner d'eux l'attention du roi & de ſes miniſtres. Henri chercha l'occaſion de ſe lier avec ce jeune homme. Il réveilla ſon ambition comme endormie par l'offre qu'il lui fit de ſa faveur. Enfin l'ayant engagé à ſe trouver au couronnement de la reine, il lui procura l'occaſion de ſe diſtinguer aux joûtes & aux courſes, qui faiſoient alors la plus brillante partie de ces fêtes. Une dame normande, de la ſuite de Mathilde, conçut de l'inclination pour ce jeune anglois; Henri s'en apperçut, & jugeant qu'elle pouvoit tourner à l'avantage de ſon ami, il propoſa au roi de s'attacher toute cette famille par un mariage qu'il pouvoit rendre heureux par ſes bienfaits. Mais Archis reçût la propoſition du comte avec froideur; & preſſé de lui expliquer les raiſons de ce dégoût, il lui confeſſa qu'il brûloit d'une folle paſſion pour la princeſſe Marguerite. Henri mit en balance, après cet aveu, s'il devoit conſerver les vues qu'il avoit eues pour ſon propre établiſſement; mais ne trouvant point dans Archis la même proportion qu'il ſe flattoit de trouver dans lui-même avec la princeſſe, il crut que ſans bleſſer l'honneur & l'amitié, il pouvoit ſuivre un deſſein qui n'avoit rien de commun avec les folies de l'amour; il ne s'ou-

vrit point au jeune Archis, mais les prétextes ne lui manquant point pour faire le voyage de Northumberland, il s'en fit accompagner; & déjà sûr du consentement du roi, à qui il avoit fait goûter son mariage, il ne pensa qu'à s'assurer par ses propres yeux des rares qualités qu'on attribuoit à la sœur du prince Edgard : il lui trouva tant de charmes, que l'amour se joignant à l'ambition pour lui faire presser son mariage, il ne différa ses propositions que pour supplier le roi de s'en charger lui-même.

Dans cet intervalle, Edwin, irrité de voir reculer de jour en jour son mariage avec une des filles du roi, avoit fait comprendre à Morkard son frère, qui s'étoit laissé gagner comme lui par d'autres promesses, que la cour ne cherchant qu'à les tromper, il étoit indigne d'eux de n'avoir pas fait encore sentir qu'ils étoient capables de quelque ressentiment. Ils étoient oncles de Bletwin, roi de Galles, qu'ils engagèrent dans leurs intérêts, & qui leur fournit un corps de troupes. En joignant ce secours à ceux qu'ils reçurent d'un grand nombre d'amis, ils assemblèrent bientôt une armée; & pour donner plus d'éclat à leur parti, ils gagnèrent le prince Edgard, en lui faisant entendre qu'ils ne s'armoient que pour le mettre sur le trône. Archis le père ne balança point à prendre

parti pour ſon maître, & le brave Henri de Beaumont fut au déſeſpoir en arrivant à la cour, de ſe voir forcé par le devoir & l'honneur de s'employer contre le parti de ſa maîtreſſe. Comme il n'y avoit que la diligence qui pût arrêter une faction ſi dangereuſe, Guillaume ſe hâta de faire marcher ſes troupes vers le nord, où les rebelles avoient choiſi leur quartier d'aſſemblée ; il en prit le commandement lui-même ; mais les ſeigneurs normands ne pouvant ſe diſpenſer de le ſuivre, Henri eut le chagrin de recevoir pour partage la commiſſion d'enlever les ſœurs du prince Edgard, & de punir Archis en portant les ravages de la guerre dans ſon canton. Il ne put adoucir la rigueur de cet ordre qu'en faiſant conjurer Archis même de lui en épargner l'exécution par ſa fuite. Mais le roi, dont l'ardeur n'avoit jamais rien d'égal à la guerre, avoit déjà diſſipé les rebelles, & les avoit forcés de ſe retirer en Ecoſſe. York, qu'ils avoient abandonnée, n'avoit pu ſe ſoutenir à l'aſpect du vainqueur, & ſon ſort, comme celui des autres capitales, fut de ſe voir dominée par une citadelle & de recevoir une garniſon normande. Une expédition ſi prompte laiſſoit Archis à la diſcrétion de Henri, ou plutôt à celle du roi, qui s'étonnoit déjà de la lenteur de ſon général.

Cependant le comte, ſe repoſant ſur l'indulgence d'un maître qui connoiſſoit ſa paſſion, laiſſa tranquilles le vieil Archis & Marguerite, dans la confiance qu'après la fin de la guerre, ils ne formeroient point d'autres vues ; & ſans s'être approché du père, il fit conſentir le fils à le ſuivre, pour ſervir comme d'ôtage à la cour, de la ſoumiſſion de ſa famille. On ne ſe perſuadera point que ce jeune homme ſe fût engagé dans cette démarche ſans la participation de ſon père. Cependant à peine le comte ſe fut il retiré avec ſes troupes, qu'Archis & Marguerite prirent le chemin de l'Écoſſe, pour y rejoindre le prince Edgard, Edwin, Morkard, le comte Coſpatrick, & les autres chefs de la révolte, qui s'y étoient raſſemblés. Quoique cette fuite ne rendît point leur parti plus redoutable, Guillaume, irrité de la perfidie d'Archis, ne s'arrêta point aux juſtifications de ſon fils, ni aux excuſes du comte ; il parloit de faire un exemple qui apprît du moins aux anglois à traiter de bonne foi, lorſqu'on apprit à Londres que Macolm Macmoir, qui régnoit alors en Ecoſſe, avoit non-ſeulement reçu le prince Edgard & les princeſſes ſes ſœurs avec tous les honneurs dûs à leur rang, mais qu'il avoit fait accepter ſa main & ſon trône à la princeſſe Marguerite. Le jeune Archis fut ſi

frappé de cette nouvelle, qu'il ſe délivra de ſon amour & de ſa douleur par une mort volontaire. A l'égard de Henri, quoique ſa paſſion ne fût point aſſez forte pour le porter à ces extrêmités, il en prit occaſion de ſe refroidir pour le roi ; & ſi ſon reſſentiment n'étoit pas capable d'en faire un perfide, il trouva dans un autre tems le moyen d'éclater.

Cependant l'affection de Guillaume étoit toujours ſi déclarée pour les normands, que tous les hiſtoriens s'étonnent bien moins de quelques révoltes légères, telles qu'on les a lues juſqu'à préſent, qu'ils n'admirent le fond de patience ou de crainte qui retenoit ſi long-tems ſous le joug une nation fière & indocile. Il eſt vrai qu'il ſe paſſoit peu de jours où l'on ne trouvât dans les bois & dans les chemins quelques normands aſſaſſinés, & les anglois commettoient ces noires actions avec tant de ſecret ou d'intelligence, qu'il fut toujours impoſſible d'en découvrir les auteurs. Mais le châtiment n'en retomboit pas moins ſur la nation, par le mépris dans lequel Guillaume ſe fortifioit de jour en jour envers un peuple à qui de tels excès paroiſſoient familiers. Il ſe crut obligé de prendre deux précautions, qui furent encore plus inſupportables à ſes ſujets. L'une, fut de défendre qu'après huit heures du ſoir, il y

eût aucune clarté dans les maiſons : au bruit d'une cloche, qu'on appela *le couvre-feu*, tout le monde étoit obligé, ſous peine d'une groſſe amende, de couvrir le feu & d'éteindre la lumière. Cet odieux ſignal ſembloit tous les jours avertir les anglois de la dépendance où ils étoient d'un maître étranger, ou, comme leurs hiſtoriens s'expriment, de la perte de leur liberté; & c'eſt cette variété d'expreſſions qui jette ſouvent dans l'embarras un lecteur déſintéreſſé; car ſi les anglois ſe plaignent d'avoir été injuſtement opprimés, les autres écrivains plaignent Guillaume des peines qu'il eſſuyoit continuellement par le caractère d'un peuple ſi diſpoſé à la révolte. Les northumbres étoient les plus impatiens; accoutumés à vivre dans les provinces éloignées avec une liberté qui reſſembloit beaucoup à la licence, ils frémiſſoient au nom de l'eſclavage; & tout ce qui ne s'accordoit point avec leurs uſages, prenoit pour eux cette odieuſe couleur. Le voiſinage de l'Ecoſſe, faiſant tout appréhender au roi de l'humeur inquiète de ces peuples, il leur donna pour gouverneur Robert Cumin, ſeigneur normand, que ſon humeur ſévère ſembloit rendre propre à dompter leur férocité. Mais c'étoit hâter l'orage qui ſe formoit depuis long-tems dans cette partie du royaume, & faire précipiter à la fureur ce que

la fierté n'oſoit encore entreprendre. La révolte d'Edwin & de Morkard n'avoit pas répondu à tout ce que le northumberland ſembloit attendre de leur prudence & de leur valeur. Leurs meſures avoient été ſi mal concertées, que la ſeule préſence du roi les avoit fait évanouir. Ce fut de leurs fautes même qu'on tira des lumières & des ouvertures pour porter des coups plus certains aux normands. Un autre événement qui ſervit de ſignal à cette grande caraſtrophe, donna aux chefs de l'entrepriſe le tems & la liberté de diſpoſer leurs préparatifs, en détournant toute l'attention de la cour vers l'autre extrêmité du royaume.

Les trois fils d'Harold n'étoient demeurés ſi long-tems tranquilles en Irlande que pour concerter mieux auſſi les moyens de ſignaler leur vengeance. Après le départ de la reine leur mère, ils avoient profité, ſuivant ſes avis, des diſpoſitions qu'elle s'étoit efforcée d'inſpirer aux habitans des provinces de Devon & de Sommerſet, pour y faire paſſer des armes & toutes ſortes de munitions de guerre. Magnus, troiſième fils d'Harold, s'y étoit même rendu ſecrètement dans la vue d'animer les peuples par ſa préſence. Il y avoit peu de danger pour un jeune homme de cet âge; & quoiqu'il eut été reconnu à pluſieurs marques, la défiance

des normands n'avoit point été juſqu'à le faire arrêter. Mais Eadnoth ne put apprendre qu'un de ſes élèves étoit en Angleterre ſans être preſſé du déſir de le voir, & de l'eſpérance même de lui faire oublier l'Irlande. Il arriva à Glaſſemburg, où ce jeune prince s'étoit arrêté dans le tems que ſes deux frères débarquoient ſur la côte avec quelques troupes, qui ſe trouvèrent bientôt groſſies par un grand nombre d'anglois qui les attendoient dans la province. Eadnoth, qui n'avoit aucun preſſentiment d'une révolte ſi prochaine, aborda Magnus avec tant de joie & de tendreſſe, que le fils d'Harold, rempli du projet dont l'exécution étoit commencée, & recevant dans ces circonſtances la viſite d'un homme ſi familier, qu'il voyoit ſans ſuite, & diſpoſé en apparence à lui marquer ſon zèle, ne fit pas difficulté de lui apprendre l'arrivée de ſes frères, & de l'inviter même à les joindre pour ſeconder leur entrepriſe. Dans les ſentimens qu'Eadnoth conſervoit toujours, il auroit pu diſſimuler ſa ſurpriſe, & prendre avantage de cet aveu pour hâter les ſervices qu'il étoit réſolu de rendre à Guillaume; mais ſe laiſſant emporter par ſon affection, il ne penſa qu'à détourner Magnus d'un deſſein qui lui parut mal concerté, & dont il lui fit appréhender des ſuites funeſtes. Si ce jeune

prince affecta d'écouter ſes repréſentations, ce ne fut que pour l'engager dans le piége dont il forma le plan tout d'un coup. Confus de s'être ouvert avec tant d'indiſcrétion, il réſolut de livrer Eadnoth à ſes frères, dont il ſavoit que le reſſentiment étoit toujours fort animé contre lui; il feignit de ſe rendre lui-même à ſes conſeils, & ſur les avis qu'il venoit de recevoir, il lui propoſa d'aller avec lui au-devant de Godwin & d'Edmond. La confiance qu'Eadnoth crut devoir à trois jeunes princes qu'il avoit élevés, le fit partir ſans précautions. Il trouva les deux frères à la tête de douze ou quinze mille hommes, qui paroiſſoient remplis de l'ardeur de les ſervir.

Cependant les ayant pris tous trois à l'écart, il recommença ſes exhortations, & ſans leur faire un crime du deſſein qu'ils avoient de remonter ſur le trône de leur père, il s'efforça ſeulement de leur faire reconnoître qu'après tant de meſures que Guillaume avoit priſes pour s'y affermir, une entrepriſe qui n'avoit point d'autre fondement que l'affection d'une ſeule province ne leur promettoit pas beaucoup de ſuccès. Tout le nord étoit déclaré depuis long-tems pour le prince Edgard; la province de Kent & celle du midi étoient comme le centre des forces normandes. Bletwin, roi de

Galles, ſuivoit le parti d'Edwin & de Morkard. Quelle reſſource avoient-ils donc dans quelques habitans des comtés de Devon & de Sommerſet, que la ſeule crainte du ſupplice refroidiroit bientôt à la vue des normands? Et l'Irlande même devoit-elle leur inſpirer beaucoup de confiance, lorſque les premiers ſecours qu'ils en avoient amenés montoient à peine à cinq ou ſix mille hommes? Pour donner plus de force à ce diſcours, il leur traça un plan mieux entendu, qui étoit d'engager la reine leur mère à faire uſage de ſes richeſſes pour leur amener une flotte de Danemarck ou de Norwège. On ne ſauroit douter que le zèle d'Eadnoth ne fut preſque également partagé entre ce qu'il croyoit devoir à la conſervation de trois princes qui lui étoient chers, & ce qu'il ne devoit pas moins aux engagemens de fidélité & d'honneur qu'il avoit pris avec Guillaume. Mais l'emportement de la jeuneſſe ne laiſſa voir aux trois princes dans les exhortations de leur gouverneur, qu'une préférence outtageante qu'il ſembloit donner ſur eux à leur ennemi. Ils lui reprochèrent de l'ingratitude pour les bienfaits de leur père, & Godwin, qui avoit hérité de tout l'orgueil de ſon aïeul, s'oublia juſqu'à maltraiter un honnête homme qui avoit pris ſoin de ſon enfance. Eadnoth,

pénétré de cette insulte, ne chercha plus que l'occasion de s'échapper de leurs mains. Il gagna promptement Excester, où Baudouin, fils du comte Gilbert, commandoit avec une forte garnison normande. Les troupes du roi étant toujours prêtes à marcher au premier signe, il joignit à la garnison d'Excester celles de Totness, de Hungton & de plusieurs autres villes voisines, dont il composa un corps de douze mille hommes, avec lequel il se crut capable de forcer les trois princes à regagner l'Irlande. L'ardeur de ces jeunes impétueux n'ayant fait qu'augmenter en apprenant qui ils avoient à combattre, on en vint bientôt aux mains; mais Eadnoth fut trahi par la générosité & la tendresse de son cœur. Il ne put soutenir la pensée qu'il alloit tourner ses armes contre le sang de son ancien maître, & demandant à Baudouin la liberté de faire un nouvel effort, avant le combat, sur l'esprit des rebelles, il s'avança seul au milieu des deux armées, d'où il fit entendre à Godwin & à ses frères qu'il vouloit avoir avec eux un moment d'entretien. Ils s'approchèrent de lui, ils l'écoutèrent même assez long-tems; mais l'impatience & la fureur saisissant Godwin au milieu de son discours, il le perça d'un coup de lance, en le traitant encore d'ingrat & de perfide. Les normands indignés

fondirent auſſi-tôt ſur eux, & le combat fut opiniâtre & ſanglant. Cependant la valeur la plus imprudente l'emportant quelquefois ſur l'habileté & l'expérience, Baudouin ſe vit forcé à la fin de céder à l'impétuoſité des trois frères. Il fit une retraite honorable, qui mit à couvert le reſte de ſes troupes, en attendant les ſecours qui ne pouvoient être long-tems à lui arriver.

Ce commencement de victoire auroit pu entraîner d'autres ſuites, ſi la conduite des vainqueurs eût égalé leur courage : mais aulieu de ſonger à groſſir leur parti par la modération, & de ſe fortifier dans quelque endroit de la province, ils s'abandonnèrent au pillage dans tous les lieux qui refusèrent de les aider volontairement. Baudouin reparoiſſant bientôt avec une nouvelle armée, les força de repaſſer la mer, chargés à la vérité de butin, mais avec peu de fruits ſolides d'une entrepriſe qui auroit cauſé de l'embarras aux normands, s'ils euſſent profité mieux de leurs premiers avantages; ainſi la mort d'Eadnoth fut ſuivie des deux effets qu'il avoit ſouhaité de pouvoir accorder, celui de conſerver les trois princes, & de laiſſer Guillaume ferme & tranquille ſur le trône.

Le roi s'étoit mis lui-même en chemin pour ſuivre immédiatement les troupes qu'il avoit

fait marcher dans le Sommerſet, & l'ordre qu'il avoit envoyé d'avance à Baudouin, contenoit une alternative fort étrange : c'étoit de tuer s'il étoit poſſible, les trois fils d'Harold dans la mêlée, ou de les combler de careſſes & de bienfaits, ſi l'on ne pouvoit s'empêcher de les recevoir à compoſition & de les faire priſonniers. Odéric Vital, contre le témoignage de tous les autres hiſtoriens, place ici le paſſage de la reine Githe en Flandre, & ſuppoſe que c'étoit elle-même qui avoit excité ſes fils à faire cette incurſion en Angleterre.

Chaque jour ſembloit ainſi produire quelque nouveau ſujet de mécontentement ou d'alarme au gouvernement, & Guillaume, après avoir tenté deux méthodes auſſi oppoſées que celle de la douceur & de la ſévérité, convenoit quelquefois avec ſes favoris que les anglois n'étant pas faits pour être conduits par les règles ordinaires de la prudence, il trouvoit beaucoup plus de peine à les gouverner qu'il n'en avoit eu à les conquérir. Cependant il ſembloit s'être fait un point d'honneur de dompter par l'une ou l'autre de ces deux voies une nation ſi intraitable. L'érection des forts & des citadelles, avec des garniſons toujours ſubſiſtantes, les avoit mis dans la néceſſité d'employer du moins de longues préparations, lorſqu'ils avoient quelques

projets de révolte à faire éclater, & les meſures même dans leſquelles ils étoient obligés de conſumer le tems, en faiſoient découvrir quelque choſe par l'air de myſtère & de précaution qui les accompagnoit toujours. Guillaume ne portant point encore ſon attention du côté dont il étoit le plus dangereuſement menacé, s'imagina que pour achever de les réduire, il ſuffiroit peut-être d'abaiſſer tellement les ſeigneurs & tous ceux à qui leurs emplois donnoient quelque ſupériorité ſur le peuple, qu'il ne s'en trouvât plus d'aſſez accrédités, ni d'aſſez riches pour faire eſpérer à la multitude qu'elle ne manqueroit jamais de chefs dans les ſéditions. Il ôta tout d'un coup toutes les charges aux anglois; enſuite il les dépouilla de toutes les baronnies & de tous les fiefs qu'ils tenoient de la couronne; & les diſtribuant à ſes normands ou à d'autres étrangers qu'il avoit amenés à ſa ſuite, il fit en Angleterre ce que les françois avoient fait dans la Gaule, & plus que les premiers normands n'avoient oſé dans la Neuſtrie.

Mais comme ſes amis n'étoient pas en auſſi grand nombre que les anglois qu'il vouloit humilier, il ſe vit obligé, ſuivant la remarque d'un hiſtorien, d'accabler ceux-là de bienfaits, pour ôter aux derniers toutes les terres de la

couronne. Le même écrivain donne quelques exemples de cette profuſion qu'il a recueillis des anciennes chartres. Robert, frère utérin du roi, obtint le comté de Cornouailles, dans lequel il avoit 288 ſeigneuries, outre 558 qu'il poſſédoit dans les autres provinces. L'évêque de Bayeux, qui avoit été créé comte Palatin de Kent, & grand-juſticier d'Angleterre, avoit 180 fiefs dans la ſeule province de Kent, & 253 dans divers autres cantons. Guillaume, fils d'Osborn, obtint tout le comté d'Hereford. Hugues Loup d'Avranche, fils d'une ſœur du roi, reçut le comté palatin de Cheſter, pour le tenir avec les mêmes droits de ſouveraineté & de la même manière que le roi tenoit la couronne. Alain Fergeant, duc de Bretagne, qui avoit épouſé une des filles du roi, eut tous les biens qui avoient appartenu au comte Morkard, avec les mêmes droits qui avoient été accordés au comte de Cheſter. Roger de Montgommery eut premiérement Arundel & Chicheſter, enſuite le comté de Sallep. Gautier Giffard obtint le comté de Buckingham, & Guillaume Warin le comté de Surrey. Eudes, comte de Blois, eut en partage la ſeigneurie de Holderneſſe. Raoul de Guaer, breton, fut créé comte de Norfolck & de Suffolck, & ſeigneur de Norwich. Henri de Ferrieres eut le château de

Tuiburg.

Tutburg. Guillaume, évêque de Coutances, poſſédoit 280 terres ou fiefs, qu'il laiſſa par ſa mort à Robert de Manbray, ſon neveu. Je ne répète point les dons qu'on a déjà lus dans le cours de cette hiſtoire. Les ſeigneurs qui ſe trouvoient enrichis par tant de libéralités, ſe gardant bien de donner les arrières-fiefs à des anglois, toute l'Angleterre parut devenir normande. On n'entendit plus parler, dit un écrivain, ni d'ealdormans, ni de thanes; mais de comtes, de vicomtes, de barons de Vavaſſors, d'écuyers, & d'autres titres tirés du langage normand ou françois, qui commencèrent à s'introduire en Angleterre à la place des noms ſaxons. La cour penſa même à faire changer de nom à tout le royaume, pour prendre celui de Normandie; mais quelque idée qu'on ſe forme de ce projet, il eſt certain que c'eſt des étrangers qui furent mis alors en poſſeſſion de tous ces biens, que deſcendent aujourd'hui les plus illuſtres maiſons d'Angleterre.

Le clergé fut compris à ſon tour dans ce nouveau plan du roi; & la fermeté avec laquelle il en exécuta cette partie, juſtifie l'obſervation que j'ai déjà fait faire ſur le caractère de ſa piété, qui étoit exempte de toutes les foibleſſes de la ſuperſtition. Avant lui les rois d'Angleterre, ſur-tout ceux de la race ſaxonne,

avoient donné aux évêques & aux abbés, des fiefs qu'ils avoient exemptés de toutes les charges militaires, en formant même des imprécations dans leurs actes, contre ceux qui oseroient violer ces priviléges. Guillaume ne fit pas difficulté de les révoquer. Il assujettit les terres de l'église à fournir, comme les autres, un certain nombre de cavaliers pendant la guerre. Il logea dans les monastères la plus grande partie des troupes qu'il entretenoit constamment à son service, & leur entretien fut assigné sur le superflu du bien des moines; double avantage, dans un siècle où l'esprit d'intrigue, qui sembloit être propre aux gens d'église, le mettoit dans la nécessité de faire veiller continuellement sur leur conduite. Leurs murmures l'effrayèrent si peu, qu'ayant toujours été choqué d'ailleurs du crédit excessif des évêques & des abbés, il résolut de les faire rentrer dans la simplicité évangélique, en leur ôtant la connoissance de toutes les affaires qui ne convenoient point à leur profession. Mais respectant aussi les droits de la religion, il employa pour cette entreprise l'autorité du pape, en faisant venir de Rome deux légats qui tinrent un concile à Westminster. Plusieurs évêques, dont la fierté ou les mœurs avoient blessé le roi, y furent déposés. On leur donna pour suc-

ceſſeurs des normands ou d'autres étrangers, entre leſquels on compte Lanfranc abbé du Bec, qui après avoir refuſé l'archevêché de Rouen, conſentit enfin, pour ſervir utilement l'égliſe, à ſe voir élevé après la dépoſition de Stigand, ſur le ſiège de Cantorbéry. On mit auſſi des normands à la place des abbés anglois qui furent chaſſés; & les hiſtoriens les plus oppoſés à la gloire de Guillaume, reconnoiſſent qu'il n'eut égard, dans toutes ces nominations, qu'au mérite & à la vertu.

Il n'eſt pas ſurprenant que les écrivains d'Angleterre aient donné les plus odieuſes couleurs à toutes ces innovations, & que Rapin même, qui fait ſentir conſtamment le deſſein qu'il avoit de plaire aux anglois, ait repréſenté Guillaume ſous les traits d'un tyran. Mais ceux qui ſe ſont moins attachés au-dehors de ſa conduite, qu'au fond de ſon naturel & au développement de ſes motifs, ont trouvé au contraire, que dans des circonſtances où les conquérans ſaxons & danois avoient employé le fer & le feu, il n'y avoit qu'une prudence & une modération extraordinaires qui fuſſent capables de le faire recourir à d'autres voies; & cette réflexion ſemble être aſſez juſtifiée par le déſintéreſſement qui accompagnoit toutes les

apparences de rigueur : caractère fort opposé à l'opinion que les mêmes écrivains ont voulu faire prendre de son avarice. Que lui revenoit-il de tant de biens qu'il avoit distribués, & n'auroit-on pas pu lui reprocher au contraire, lorsqu'il donnoit à ses normands des provinces entières avec tous les droits de l'autorité souveraine, qu'il s'affoiblissoit autant par ses bienfaits qu'il croyoit se fortifier en dépouillant ses ennemis ? Le droit de punir, par des confiscations, ne lui manquoit point depuis les révoltes qu'il avoit réprimées dans toutes les parties du royaume, & la plupart des seigneurs qu'il humilioit par la perte de leurs biens, avoient mérité de périr sur un échaffaut. Cependant on voit peu d'exécutions sanglantes dans tout le cours de son règne, & l'on s'imagineroit volontiers qu'il n'ôtoit aux anglois leurs emplois & leurs terres, que pour leur donner occasion de mériter par leur obéissance qu'ils leur fussent restitués. Il continuoit d'ailleurs de faire observer rigoureusement toutes les loix qu'il avoit publiées au commencement de son règne, pour la défense & le soulagement du peuple, & celles qu'il y avoit ajoutées dans la vue de le tenir en bride, n'étoient humiliantes que pour l'orgueil de la

nation, puiſque d'un autre côté leur principal but étoit d'y entretenir la tranquillité & le bon ordre.

Cependant rien ne pouvant accoutumer les anglois à ſouffrir un gouvernement ſi abſolu, il y en eut un grand nombre qui prirent la réſolution d'abandonner leur patrie, pour aller s'établir dans d'autres lieux. La plupart de ces fugitifs ſe rendirent en Italie ou dans la Grèce, à l'exemple des colonies normandes qui s'y étoient établies; & ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt que s'uniſſant dans ces pays éloignés à la même nation qu'ils avoient déteſtée en Angleterre, ils ſe ſervirent heureuſement de ſon ſecours, pour former eux-mêmes divers établiſſemens qui ont donné naiſſance à pluſieurs villes célèbres. Quelques-uns des plus modérés paſsèrent en Normandie, ſoit pour ſe conſerver l'eſpérance de retourner quelque jour dans leur patrie, ſoit pour donner au roi de meilleures idées de leur ſoumiſſion, en évitant l'occaſion de prendre part aux mouvemens qui paroiſſoient encore inévitables en Angleterre, & qui ſe préparoient effectivement avec une chaleur & des précautions ſurprenantes. Guillaume donna une nouvelle preuve de ſes favorables intentions, en ordonnant aux régens de Normandie, de les recevoir avec bonté, & de

les traiter avec les mêmes égards que ſes anciens ſujets.

Mais il vit partir moins volontiers un grand nombre de normands, qui prirent auſſi la réſolution de l'abandonner, & qui retournèrent en Normandie, malgré toutes les faveurs par leſquelles il s'efforçoit de les retenir. Cette eſpèce de faction, qui pouvoit paroître fort étrange dans ſes meilleurs amis, n'a pas manqué de fournir aux hiſtoriens anglois le ſujet d'un nouvel emportement contre Guillaume. Quel devoit être le caractère d'un prince qui ne pouvoit s'attacher conſtamment ceux à qui il devoit ſa propre grandeur, & qui avoient été juſqu'alors les miniſtres de toutes ſes entrepriſes ? Il eſt vrai que cette réflexion formeroit un préjugé difficile à détruire, ſi l'on ne trouvoit dans Orderic Vital des explications que les écrivains d'Angleterre ont ſans doute ignorées : elles ont même quelque choſe de ſingulier dans cet auteur, par les termes qu'il emploie pour les rapporter. Vers ce temps-là, dit-il, une folle ardeur pour les plaiſirs des ſens échauffa les dames normandes, dont les maris faiſoient leur demeure en Angleterre depuis la conquête. Se voyant condamnées malgré elles aux privations qui font un état ſi dur du célibat, & n'ignorant point d'ailleurs que leurs

maris trouvoient un paſſe-tems agréable dans la compagnie des femmes angloiſes, elles leur écrivirent que s'ils ne ſe hâtoient pas de revenir, elles chercheroient de leur côté de la conſolation dans un nouveau mariage. C'étoit les avertir avec décence qu'elles ſe jetteroient dans les déſordres de l'amour; car il y a peu d'apparence que leurs menaces puſſent s'exécuter autrement. Ces lettres firent des impreſſions différentes ſur les normands d'Angleterre. Les uns, attachés effectivement à leur fortune préſente, ou à leurs maîtreſſes, & contens d'avoir eu de leurs femmes un héritier de leurs biens avant leur départ, fermèrent l'oreille à leurs plaintes, & leur laiſſèrent par cette eſpèce d'aveu toute la liberté qu'elles ſembloient déſirer pour ſe ſatisfaire. D'autres propoſèrent à ces fidelles moitiés de les venir joindre en Angleterre, & crurent peut-être qu'ils n'avoient rien de plus agréable que cette offre à leur propoſer. Mais elles s'excuſèrent de quitter leur pays, par la crainte où elles étoient de rencontrer quelques-uns de ces furieux anglois qui aſſaſſinoient les normands dans les bois, ou ſur les grands chemins, & par l'apparence qu'il y avoit encore que les guerres continuelles dont ce royaume étoit menacé, ne leur laiſſeroit jamais un moment de ſûreté & de repos.

Enfin les maris les plus tendres ou les plus jaloux ne purent réſiſter aux défiances qu'ils conçurent pour l'avenir, après une déclaration qui leur apprenoit ſi formellement qu'on pouvoit ſe paſſer d'eux. Ils réſolurent de retourner en Normandie, & les défenſes, ou du moins les ſollicitations du roi, ne purent les arrêter.

Hugues de Grente-Meſnil & Humphrey de Tilly furent les plus ardens, & le ſacrifice de leur fortune les toucha beaucoup moins que le ſouvenir de leurs épouſes. Celle de Grente-Meſnil étoit une des plus belles femmes de l'Europe, & l'on prétendoit que Guillaume avoit eu pour elle une longue paſſion, dont il avoit tiré peu de fruit; mais avec ces deux ſeigneurs, il partit un grand nombre de normands qui étoient atteints du même mal, & qui ne cherchoient depuis long-tems qu'un prétexte pour ſatisfaire aux devoirs de l'amour.

Le départ de tant d'illuſtres guerriers étoit un contre-tems dont le roi s'apperçut bientôt, & qui le fit repentir de la facilité qu'il avoit eue à le permettre. Les grands projets des northumbres étoient à la veille d'éclater; toute la vigilance de Cumin n'avoit pu les découvrir; & chez un peuple qui ne connoiſſoit guère d'autre politique que les lumières naturelles de

la prudence, il eſt ſurprenant qu'une ſi grande entrepriſe eut été conduite avec tant d'habileté & de diſcrétion. Leurs chefs n'étant plus en état de fournir aux frais de la guerre par leurs propres richeſſes, avoient conçu qu'ils ne pouvoient rien eſpérer déſormais que du ſecours des étrangers; & quoiqu'ils ne puſſent ſe le procurer ſans s'expoſer au riſque de ſe donner de nouveaux maîtres, ils avoient jeté les yeux ſur les danois, qui conſervoient toujours un reſte de penchant pour l'Angleterre. Suénon régnoit alors en Danemarck. Il n'avoit pas renoncé aux droits qui lui venoient de Canut le Grand ſon aïeul, & dans un pays, qui n'étoit pas éloigné du ſien, vivoient quelques enfans des petites filles d'Edmond-côte-de-fer, couſines du prince Edgard; ces enfans conſervoient avec le ſang anglois, des eſpérances vagues d'obtenir quelque jour en Angleterre une fortune dont ils ne jouiſſoient pas dans les royaumes du nord. On ſait que les deux fils d'Edmond cauſant de l'inquiétude à Canut, ce prince avoit pris la réſolution de s'en délivrer en leur ôtant la vie. Cependant ayant conçu que cette injuſtice lui feroit perdre l'affection de ſes ſujets, il avoit chargé un domeſtique de les conduire en Danemarck, ſous prétexte de les faire voyager, mais en effet pour s'en défaire plus

aiſément, lorſque leur abſence auroit refroidi l'affection de ſes ſujets. Celui qui fut chargé de la conduite des deux princes, n'ignoroit pas le deſſein du roi, & quelques hiſtoriens ont même aſſuré qu'il étoit chargé de l'exécution. Il ſe ſentit touché de compaſſion pour deux enfans malheureux ; aulieu de les conduire en Danemarck, où ils devoient trouver la mort, il alla les préſenter au roi de Suède, à qui il découvrit les intentions de ſon maître. Ce monarque fit un accueil très-favorable aux princes anglois, mais pour garder quelque ménagement avec la cour de Londres, il les fit mener à la cour de Salomon, roi de Hongrie, ſon parent, qui voulut bien ſe charger de leur éducation. Dans la ſuite Salomon donna une de ſes filles en mariage au prince Edmond, qui étoit l'aîné des deux frères, & au ſecond, nommé Edouard, Agathe ſa belle-ſœur, fille de l'empereur Henri II. Edmond laiſſa deux filles qui furent mariées, l'une à Erwic, prince ſuédois, l'autre à un puiſſant ſeigneur de la même nation ; & des deux mariages étoient ſortis pluſieurs enfans, qui ſe ſentoient encore de la grandeur de leur origine. Edouard avoit eu d'Agathe le prince Edgard, peu propre, comme on l'a vu juſqu'ici, à ſoutenir le rôle que lui impoſoit ſa naiſſance, & deux princeſſes, Marguerite &

Chriſtine, dont on ſe ſouvient que la première épouſa Malcom, roi d'Ecoſſe.

C'étoit à Suénon & à tous ceux qui avoient quelque relation avec l'Angleterre, que les northumbres s'étoient adreſſés pour implorer leur ſecours contre un roi qu'ils regardoient comme leur plus mortel ennemi. Suénon n'étoit plus dans un âge où ſon ambition pût être tentée par l'eſpoir d'une nouvelle couronne; mais il avoit un frère, nommé Osborn, qui lui avoit cauſé pluſieurs fois de l'inquiétude, & qu'il prit volontiers l'occaſion d'occuper. Le comte de Coſpatrick, qui étoit paſſé d'Ecoſſe en Irlande, enflamma ce jeune prince par les images de grandeur qu'il lui offrit; & dans le tems qu'il venoit de s'engager par de nouvelles promeſſes au ſervice du prince Edgard, il ne fit pas difficulté de flatter Osborn de l'eſpérance du trône. Suénon lui équipa une flotte de deux cenrs vaiſſeaux, & pour favoriſer ſon deſſein, le haſard voulut qu'une princeſſe danoiſe, qu'il aimoit avec une folle paſſion, fût enlevée par l'ordre du roi de Norwège. Osborn, excité preſque également par l'ambition & par l'amour, réſolut de faire un double emploi de ſa flotte, & de faire ſervir le dernier de ces deux deſſeins à couvrir l'autre.

Le roi d'Angleterre y fut trompé; s'il fut

informé des préparatifs des danois, il apprit en même tems qu'Osborn menaçoit la Norwège ; des intérêts qui le touchoient ſi peu ne lui firent naître aucune défiance pour les ſiens. Osborn fit voile en Norwège dans le tems que Robert Cumin alloit prendre poſſeſſion du gouvernement des northumbres ; ces peuples, à qui leurs chefs avoient fait comprendre que le ſuccès de toutes leurs eſpérances dépendoit du ſecret, y furent ſi fidelles, que dans un pays fort étendu, où toutes les places étoient gardées par des garniſons normandes, il n'y eût pas une femme ni un enfant qui trahît par la moindre indiſcrétion le grand deſſein qui les occupoit. Les côtes étant aſſez mal obſervées, parce que les normands ne voyoient rien à redouter du côté de la mer, toute la province fut remplie d'armes qu'on y débarquoit pendant la nuit, & les payſans profitoient des ténébres pour les diſtribuer dans tous les lieux où leurs chefs avoient marqué leurs quartiers d'aſſemblée. Malcom, roi d'Ecoſſe, qui faiſoit ſes intérêts de ceux du prince Edgard, s'étoit chargé de leur fournir toutes ces munitions ; & dans un eſpace fort court, la province ſe trouva peuplée d'autant de ſoldats que d'habitans.

C'étoit Morkard, Edwin, Waltehof & Marleſwent, qui s'étoient rendus les principaux chefs

d'une ſi haute & ſi dangereuſe entrepriſe. Après avoir été dépouillés de tous leurs biens, l'état de leur fortune les forçoit à la révolte autant que leur haine pour les normands. Edwin y étoit encore entraîné par le reſſentiment d'un amour qui n'avoit pas été moins mépriſé de la fille de Guillaume, que rejeté par ce prince. Conſtance; c'étoit, dit-on, le nom de cette princeſſe, étant devenue l'aînée des filles du roi depuis que Cécile ſa ſœur avoit pris le voile à l'abbaye de Caen, s'étoit crue trop ſupérieure à un ſujet de ſon père pour recevoir ſes ſoins, & le changement de Guillaume n'étoit venu que de ce dégoût qu'il n'avoit pu vaincre dans ſa fille. Il l'avoit mariée à Fergeant, duc de Bretagne. Edwin, pour qui la princeſſe n'avoit pu d'abord ſe diſpenſer d'avoir quelque complaiſance, s'étoit flatté juſqu'à s'imaginer qu'il en étoit aimé, & dans cette penſée il avoit ſupporté enſuite pendant quelque tems les froideurs du père & de la fille, dont il ne connoiſſoit pas la ſource. Cette erreur avoit duré juſqu'au mariage de Conſtance, car à peine en étoit-il revenu dans ſa première révolte, & c'eſt vers ce tems qu'on place deux faits qui ſeroient fort étranges s'il ne leur manquoit d'être mieux avérés.

L'un regarde Edwin, qui ne ceſſant point de

s'imaginer, après le mariage même du duc de Bretagne & de Conſtance, que cette princeſſe conſervoit de l'inclination pour lui, eſpéra d'obtenir du moins de l'amour ce qu'il ne pouvoit plus eſpérer par des voies plus légitimes. Il étoit en Ecoſſe, d'où il envoya un gentilhomme à la princeſſe pour lui témoigner le déſeſpoir où il étoit de la voir dans les bras d'un autre. Conſtance reçut ce meſſage avec une bonté qui porteroit à croire qu'elle étoit fort éloignée de mépriſer Edwin, s'il ne paroiſſoit conſtant qu'elle avoit fait manquer volontairement ſon mariage; à moins qu'on ne voulut penſer qu'elle n'étoit pas fâchée d'écouter en qualité d'amant celui qu'elle avoit dédaigné pour ſon mari.

Un écrivain aſſez ancien, mais ſur la foi duquel on n'oſeroit rien garantir, rapporte que Fergeant s'apperçut qu'elle voyoit quelqu'un ſecrètement, & qu'ayant même trouvé quelques lettres ſuſpectes entre ſes papiers, il ne douta point que ce ne fût Edwin qu'elle lui faiſoit l'injure de recevoir. On croyoit Edwin en Ecoſſe, mais l'amour raccourcit des intervalles plus éloignés. Enfin ne riſquant rien à venger ſon offenſe particulière ſur un anglois rebelle, il prit des meſures ſi certaines pour faire arrêter celui qu'il ſoupçonnoit être Edwin, qu'il s'en

vit bientôt le maître ; il le fit renfermer, dit l'hiſtorien, dans une cave obſcure, où il ſe propoſoit de le faire périr par de longs tourmens. Mais ayant voulu ſatisfaire ſa fureur en inſultant à la ſituation de ſon priſonnier, il fut ſurpris de n'y pas reconnoître ſon rival. Quoique les explications qu'il en tira ne puſſent l'alarmer beaucoup, il ne laiſſa point, continue le même écrivain, de lui donner la mort, & de faire rapporter enſuite à Edwin que c'étoit par l'ordre de Conſtance, autant que par le ſien, que le gentilhomme avoit été puni de ſa témérité. Cette hiſtoire a d'autant moins de vraiſemblance, qu'il ne paroît pas même certain que ce fût Conſtance qu'Edwin s'étoit flatté d'épouſer, car on doute ſi elle n'étoit pas mariée au duc de Bretagne avant la conquête ; & pluſieurs hiſtoriens prétendent que Guillaume avoit deſtiné à ce ſeigneur anglois, Marguerite, ſa quatrième fille, qui avoit été promiſe auparavant au roi Harold, & qui mourut bientôt dans un âge peu avancé. Ce qui ne paroît pas douteux, c'eſt qu'Edwin n'avoit manqué l'honneur de s'allier au roi que par le refus d'une des princeſſes, filles de Guillaume : quelque nom qu'on veuille lui donner, & quelque raiſon qu'on apporte de ſon mépris, cet outrage avoit rendu le fier anglois ſi furieux, qu'il étoit devenu le principal auteur

de tous les excès qui devoient bientôt éclater dans le nord.

Un ſecond trait, mais qui ne paroît pas mieux vérifié, au jugement même de Rapin, dont la plume n'eſt pas d'ailleurs extrêmement favorable à Guillaume, eſt celui qui attribue les mêmes fureurs à Marleſwent, pour venger une de ſes nièces qu'on prétend que la reine Mathilde avoit fait traiter avec la dernière inhumanité. Le roi, qu'on n'avoit pas vu juſqu'ici fort paſſionné pour les femmes, étoit devenu amoureux, dit-on, d'une angloiſe, fille d'un chanoine de Cantorbéry, qui étoit frère de Marleſwent; la tache d'une telle naiſſance n'empêchant point que cette jeune perſonne ne fût chère à ſa famille par ſon mérite & par ſa beauté, elle n'avoit point de parens ni d'amis qui n'euſſent regardé l'inclination de Guillaume comme un malheur pour elle, & qui n'appréhendaſſent à tout moment les entrepriſes d'un maître ſi abſolu. Le mal devint ſans doute bien preſſant, s'il eſt vrai que, pour le prévenir ou pour y remédier, ils prirent le parti de faire avertir la reine que ſon mari oublioit ce qu'il devoit aux engagemens du mariage; mais ils ne ſongèrent point que pour mettre leur nièce à couvert, il auroit fallu perſuader à cette princeſſe qu'elle s'étoit défendue conſtamment,

&

& que le roi n'étoit coupable encore que par le déſordre de ſes intentions. Le reſſentiment de la reine n'oſant éclater contre un mari qu'elle redoutoit, elle le tourna contre l'innocente nièce de Marleſwent. Elle ſe la fit amener avec beaucoup de ſecret. Les parens de cette malheureuſe victime la laiſsèrent partir ſans défiance, & ſe croyant sûrs de ſa ſageſſe, ils n'attendoient pour elle que des éloges & des récompenſes. Cependant Mathilde, d'autant plus animée dans ſa haine qu'elle lui trouva effectivement aſſez de charmes pour lui dérober le cœur de ſon mari, ne s'arrêta point à ſes excuſes ni aux preuves de ſon innocence; elle jugea qu'il étoit égal de la punir du tort qu'elle pouvoit lui faire, ou de celui qu'elle lui avoit déjà cauſé, & elle lui fit couper cruellement les jarrets. Cette barbarie eſt ſi peu vraiſemblable dans un caractère auſſi vertueux que tous les hiſtoriens repréſentent celui de Mathilde, que je regretterois de m'être arrêté à la raconter, ſi le même hiſtorien ne prétendoit y trouver la cauſe d'un autre événement, qui eſt demeuré ſans explication dans l'hiſtoire.

Mathilde fut renvoyée en Normandie ſans qu'il paroiſſe ſi ce fut malgré elle, ou de ſon conſentement, & le courroux qu'on peut ſuppoſer au roi après l'infortune de ſa maîtreſſe, ſemble

répandre quelque jour ſur cette ſéparation; mais outre qu'il continua de vivre en bonne intelligence avec elle, on n'ignore point que le roi Philippe, qui avoit laiſſé juſqu'alors à Guillaume tout le tems de s'affermir ſur le trône, commençoit à ſentir quelques mouvemens de jalouſie, & Mathilde, aidée de Roger de Beaumont & de ..... qui avoient toujours l'adminiſtration de la Normandie, étoit capable de veiller ſur la conduite d'un ſi redoutable voiſin.

Quelque jugement qu'on veuille porter de ces deux motifs de haine, il eſt certain qu'Edwin & Marleſwent avoient formé preſque ſeuls la tempête qui étoit prête à fondre ſur les normands, & que l'intérêt du prince Edgard, qu'ils joignoient à tous les griefs de la nation, n'étoit qu'un prétexte pour couvrir leur propre vengeance. Le clergé, qui ſe trouvoit mécontent de ſon humiliation, les avoit favoriſés de tout l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit du peuple, & quelques hiſtoriens aſſurent que ce zèle fanatique, qui s'honoroit du nom d'amour pour la patrie & de reſpect pour la religion, alla juſqu'à changer les monaſtères & les égliſes en places d'armes.

Cependant la flotte danoiſe étoit occupée en Norwège, & le comte de Coſpatrick, qui étoit

venu annoncer ſon départ aux northumbres, n'avoit pas compté lui-même qu'elle dût tarder ſi long-tems à le ſuivre. C'eſt une choſe incroyable que ce délai même ne fit naître aucune occaſion aux normands d'ouvrir les yeux ſur ce qui ſe paſſoit autour d'eux, & que Robert Cumin, le plus actif & le plus défiant de tous les hommes, ne remarquoit rien qui lui parût capable de l'alarmer. Il avoit choiſi Durham pour ſon ſéjour. Sa garniſon étoit nombreuſe; & toute compoſée de normands; il ſe croyoit ſi sûrement dans cette ville, que, négligeant ce qui étoit comme ſous ſes yeux, il ne les tenoit ouverts que ſur la frontière d'Ecoſſe, où il ſe figuroit qu'étoient les ſeuls périls qu'il eût à redouter; il y avoit fait avancer ſes meilleures troupes, & ſur le bruit qu'on n'avoit pu empêcher de ſe répandre que les écoſſois fabriquoient des armes, & qu'ils faiſoient des magaſins de toutes ſortes de munitions, il fit prier le roi d'Ecoſſe de ſe ſouvenir des dernières promeſſes par leſquelles il avoit garanti à ſon maître que ſon mariage avec la princeſſe Marguerite, ne l'engageroit dans aucune réſolution contraire au repos de l'Angleterre. La réponſe de Malcom fut équivoque; il étoit ſans troupes, lui fit-il dire, il n'avoit aucun deſſein d'en lever, & ſon penchant pour

la paix ne lui permettroit jamais d'aller troubler ſans raiſon la tranquillité d'autrui. Le prince Edgard affectoit de ſe livrer au plaiſir, pour éloigner toute l'attention que ſon nom pouvoit attirer ſur ſa conduite, & les ſeigneurs anglois qui s'étoient raſſemblés autour de lui, n'agiſſant que par le miniſtère d'Edwin & de Marleſwent, on ne voyoit en apparence aucune altération qui annonçât des projets violens.

Telle étoit la diſpoſition des conjonctures, lorſque ſur un faux avis de l'approche des danois, les conjurés, qui ne voulurent point laiſſer à leurs ennemis le tems d'en être informés, réſolurent de ſurprendre Cumin dans Durham, & d'affoiblir du moins les normands par la perte de leur chef. On a peine à s'imaginer comment ils purent ſe raſſembler aſſez ſecrètement pour tromper juſqu'à l'extrêmité tant de ſurveillans qui n'avoient pas d'autres ſoins que de les obſerver; mais par des routes inconnues à leurs obſervateurs, ils ſe réunirent aux portes de Durham juſqu'au nombre de neuf mille; & n'ayant choiſi le tems de la nuit que pour favoriſer leur marche, ils attendirent que le jour vînt les éclairer avant que de rien entreprendre; il n'y avoit point de défenſe qui pût ſauver les normands d'une attaque ſi imprévue; ils ne

s'émurent au premier bruit que pour augmenter par leur trouble la facilité que leurs ennemis eurent à les opprimer. Cumin & toute ſa garniſon, qui conſiſtoit en trois mille hommes, furent paſſés au fil de l'épée. Les habitans de la ville contribuèrent à cette prompte expédition en ouvrant le paſſage aux aſſiégeans, & tous enſemble inſultèrent après leur victoire aux cadavres de tant de victimes qu'ils venoient d'immoler à leur première fureur.

Avec quelque diligence que les autres cantons du Northumberland puſſent prendre les armes, elle ne ſurpaſſa point celle des normands qui étoient répandus dans toute la province. L'infortune de leurs compagnons leur apprenant à quoi ils devoient s'attendre s'ils ſe laiſſoient prévenir, ils ſe mirent en campagne par pelotons dans la confiance qu'un long exercice de la guerre leur donnoit de ſe raſſembler malgré tous les obſtacles ; cependant les northumbres levant la tête auſſi de toutes parts, la province ſe trouva remplie d'une multitude de petits corps de troupes qui ſe cherchoient des deux côtés pour ſe réunir, & qui ne purent manquer de rencontrer ſouvent l'ennemi au lieu de leurs propres gens. La fureur produiſant dans les northumbres l'effet de l'adreſſe & du courage,

ces rencontres furent plusieurs fois si sanglantes, qu'elles ne finirent que par le massacre total de l'un ou de l'autre parti. Dans l'espace de trois jours on compta dix-sept de ces combats, où les normands remportèrent presque toujours l'avantage, mais avec des pertes qui les affoiblissoient, tandis que le nombre de leurs ennemis ne faisoit qu'augmenter par les nouveaux corps qui se formoient continuellement dans chaque endroit de la province. Marleswent, Edwin, Morkard, Waltehof, & le prince Edgard même accoururent d'Ecosse au premier bruit des armes; mais quelque fond qu'ils fissent sur les mesures qu'ils avoient prises du côté des northumbres, ils leur reprochèrent l'imprudence qui les avoit empêchés d'attendre les danois; & tout le succès de leur entreprise leur paroissant dépendre de ce secours, ils ne pensèrent qu'à se tenir sur la défensive pour lui donner le tems d'arriver. Cette résolution étoit d'autant plus prudente, que dispersés comme les northumbres l'étoient encore, il devenoit incertain pour les normands qui avoient eu plus de facilité à se réunir, de quel côté ils devoient courir à la vengeance; mais cet embarras finit bientôt pour les faire tomber dans une inquiétude beaucoup plus terrible. La flotte danoise arriva heureusement

ſur la côte, & la renommée, qui groſſit toujours les événemens imprévus, ne manqua pas de joindre, à la nouvelle de leur débarquement, mille circonſtances qui répandirent l'effroi juſqu'à la cour de Londres.

Fin du ſecond livre.

LIVRE TROISIEME.

OSBORN, ſoutenu de toutes les forces du Danemarck, étoit d'autant plus redoutable au roi d'Angleterre, que non-ſeulement il connoiſſoit, par l'exemple de ſes ruſes, les moyens de réduire les anglois ſous le joug, mais qu'étant appelé volontairement par les northumbres, le ſervice qu'il venoit leur rendre alloit réveiller leur eſtime pour Canut le grand, & leur faire ſouhaiter infailliblement pour maître, celui qui joindroit à la qualité de ſon petit-fils le mérite de les avoir délivrés des normands. Les alarmes de Guillaume auroient encore augmenté s'il avoit ſu que le prince danois arrivoit poſſédé de toutes les fureurs de l'amour, & que dans les noirs tranſports qui l'agitoient, le déſeſpoir lui auroit tenu lieu de courage, quand il n'auroit point été naturellement brave & porté aux plus grandes entrepriſes par les ſeuls mouvemens de l'ambition.

Osborn avoit fait un voyage inutile en Norwège. La princeſſe danoiſe, coupable elle-même de ſon enlèvement, par la facilité qu'elle avoit donnée aux raviſſeurs, & par les intelligences qu'elle avoit entretenues avec ſon nouvel

amant, lui avoit fait déclarer que ſa fuite avoit été volontaire, & qu'il n'avoit plus rien à prétendre ſur ſon cœur. Si la honte de ſe voir mépriſé lui avoit fait tourner ſur le champ ſes voiles pour s'éloigner de la Norwège, il n'en étoit que plus terrible dans les mouvemens d'une fureur ſi récente, & il venoit la décharger ſur les ennemis que les northumbres offroient à ſa vengeance.

D'un autre côté, le roi d'Ecoſſe, qui n'avoit cherché qu'à tromper Cumin, s'étoit cru dégagé de ſes promeſſes en ſe diſpenſant de faire lever des troupes en ſon nom, mais il avoit permis au prince Edgard de ſe faire accompagner de tous ceux qui s'offriroient à le ſuivre; & les écoſſois, qui étoient toujours attirés en Angleterre par l'eſpérance du butin, s'étoient tenus prêts à partir au premier ordre. Edwin & les autres chefs n'avoient pas jugé à propos qu'ils paſſaſſent le Tweede avant l'arrivée des danois; toujours dans le deſſein de réunir toutes leurs machines pour le premier effort, & de cauſer autant d'effroi que de ſurpriſe aux normands par la multitude d'ennemis qu'ils verroient naître tout d'un coup. Ainſi les écoſſois, ſe hâtant de paſſer leurs limites, & les northumbres s'avançant avec plus de hardieſſe vers les amis qui venoient les ſecourir, il fut impoſſible

aux normands d'empêcher les uns & les autres de ſe joindre aux danois, & ces trois armées réunies en compoſoient une des plus formidables qu'on eut jamais vues en Angleterre.

Elle marcha auſſi-tôt vers Yorck, comme ſi Osborn eut trop mépriſé le petit nombre de normands qui reſtoient dans la province, pour s'amuſer à les pourſuivre. Yorck étoit mal fortifiée, elle ne pouvoit arrêter long-tems l'ennemi, mais la citadelle que Guillaume y avoit fait élever, étoit ſi grande & ſi bien munie, que tout ce qu'il y avoit de normands dans la ville prirent le parti de s'y retirer avec la garniſon, & ne doutant point que le roi ne fît des efforts extraordinaires pour les ſecourir, ils réſolurent de s'y défendre juſqu'à l'extrêmité. Dans ce deſſein, ils mirent le feu aux faubourgs voiſins, pour en rendre l'approche plus difficile aux aſſiégeans, mais la flamme faiſant plus de progrès qu'ils ne s'étoient propoſé, gagna juſqu'à la ville, dont la plus grande partie fut réduite en cendres. L'égliſe cathédrale, le monaſtère de ſaint Pierre, & la fameuſe bibliothèque qui avoit été commencée vers l'année 800 par un archevêque nommé Ecbert, périrent entiérement dans cet incendie. Cependant les danois profitant de la confuſion que cet accident cauſoit dans la ville, s'en ouvrirent l'entrée ſans

obſtacles. Après s'en être rendus maîtres, ils attaquèrent la citadelle avec tant de vigueur, que, malgré toute la réſiſtance des normands, ils la prirent au premier aſſaut, & paſsèrent au fil de l'épée toute la garniſon. Une expédition ſi ſanglante ne fit qu'échauffer la fureur d'Osborn, il laiſſa dans Yorck le comte Waltehof avec une garniſon mêlée d'anglois & d'écoſſois, & cherchant moins à s'emparer des villes qui étoient diſpoſées à lui ouvrir volontairement leurs portes, qu'à exterminer juſqu'au dernier normand, il ne paſſa dans aucun lieu ſans y ſacrifier quelques victimes que l'âge ou la maladie y avoient retenues, & ceux même que les northumbres avoient exceptés ne furent point épargnés.

La nouvelle de tant de violences arriva preſqu'auſſi-tôt à Londres que celle du débarquement de ces barbares ennemis. Mais je n'ai commencé par repréſenter leurs excès que pour relever la fermeté de Guillaume au premier avis qu'il reçut d'une guerre ſi cruelle. S'il eut quelque crainte, ce fut que le complot n'eût été général, & dans la diligence avec laquelle il raſſembla toutes ſes troupes, il s'attendoit à chaque moment d'apprendre que toutes les autres parties du royaume étoient en feu comme le nord. Cette penſée l'empêcha pendant quel-

ques jours de quitter le centre du royaume ; pour être prêt à voler du côté où le mal lui paroîtroit le plus preſſant. Mais étant raſſuré par les avis qu'il reçut de ſes gouverneurs, il tourna tous ſes mouvemens vers des ennemis contre leſquels il ſentit ſa haine preſqu'auſſi enflammée que ſon courage. Le maſſacre de tant de braves gens qui avoient été lâchement égorgés à Durham, ou qui venoient d'être accablés à Yorck par la ſupériorité du nombre, le jeta à ſon tour dans des tranſports de fureur ; il jura *par la reſplendeur de dieu*, ſerment, comme je l'ai fait remarquer pluſieurs fois, qui lui étoit familier dans la colère, de ne pas laiſſer en vie un ſeul northumbre. Ses troupes étoient nombreuſes, car l'Angleterre n'avoit pas moins de quatre-vingt mille normands en état de porter les armes, & quoiqu'il ne put haſarder de les tirer tous des autres provinces, il comptoit, en mêlant quelques anglois fidelles à trente mille hommes de ſa nation qu'il avoit déjà raſſemblés, de partir avec une armée de quarante mille combattans. Si celle d'Osborn ſurpaſſoit beaucoup en nombre la ſienne, il concevoit qu'étant compoſée d'une multitude ſans diſcipline & ſans expérience, il étoit auſſi fort qu'eux avec la moitié de leur nombre. Et tous ſes normands, qui avoient à venger leurs parens ou

leurs amis, brûloient comme lui de combattre les northumbres, qu'ils s'étoient accoutumés à regarder comme une nation barbare & d'une eſpèce inférieure à eux.

Il n'avoit pu ſe paſſer moins de quinze jours dans ces préparatifs, pendant leſquels Osborn avoit continué de ravager le Northumberland, ſans aucun égard pour ceux même qu'il étoit venu ſecourir & qui s'étoient réunis ſous ſes ordres. Guillaume, qui partoit de Londres avec le même deſſein, ſe ſeroit repoſé ſur lui de cette exécution, en apprenant qu'il ne paroiſſoit pas s'en laſſer, & n'auroit pas précipité ſa marche, s'il n'eût eſpéré de le ſurprendre dans l'ivreſſe de ce brigandage, & de ſe délivrer plus vîte de tous ſes ennemis. Mais au milieu de ſa route, on lui amena de Londres deux priſonniers qui avoient été arrêtés depuis ſon départ, & qui avoient confeſſé, dans les interrogations, qu'ils étoient de l'armée danoiſe. On les avoit trouvés dans le palais du roi, où leur curioſité les avoit rendus ſuſpects. Guillaume les interrogeant lui-même, apprit d'eux ſans violence qu'ils étoient ſuédois, & qu'étant venus avec Osborn, ils avoient été chargés par un jeune ſeigneur de leur nation, de venir prendre à Londres des informations ſur l'état de cette ville, & particuliérement ſur celui de la famille

royale. Guillaume ne vit rien d'assez important dans leur dessein pour le juger digne de punition. En quittant Londres, il avoit renvoyé les princesses ses filles en Normandie, pour les mettre à couvert des périls de la guerre : ses défiances ne pouvoient tourner de ce côté-là. Cependant ayant fait garder les deux prisonniers jusqu'en Northumberland, ceux qui les observoient, remarquèrent que l'un d'eux avoit pour l'autre des déférences extraordinaires, & le roi recommença ses interrogations sur cet indice ; il leur fit confesser enfin que l'un étoit Edwy, arrière-petit-fils d'Edmond III, par une des petites-filles de ce prince qui avoit été mariée en Suède. Ce jeune seigneur n'avoit point en apparence d'autre crainte qui l'eût obligé de cacher son nom, que celle de passer pour l'ennemi des normands, après avoir suivi Osborn dans son expédition. Guillaume conçut qu'il n'avoit que ce reproche à lui faire, & ne le traita pas moins comme le reste d'une illustre famille, qui ne pouvoit plus le troubler par ses prétentions.

En effet, on ne disoit point qu'Osborn même fît profession d'aspirer à la couronne ; il avoit paru au contraire qu'en recevant le prince Edgard, lorsqu'il étoit venu le joindre avec les écossois, il étoit entré dans les vues des nor-

thumbres, qui deſtinoient le trône à ce prince, après avoir chaſſé les normands; & s'il ne pouvoit avoir oublié que le comte de Coſpatrick avoit employé ce motif pour ſe procurer le ſecours des danois, il affectoit de ne pas faire valoir des eſpérances qu'on ne paroiſſoit pas diſpoſé à ſeconder. Cependant c'étoit non-ſeulement dans cette vue qu'il avoit dépêché à Londres le jeune Edwy, mais l'ayant chargé de ſe lier avec les ſeigneurs anglois qu'il trouveroit dans la capitale, il lui avoit donné une procuration expreſſe pour entrer avec eux dans tous les engagemens qu'ils exigeroient pour prix de leurs ſervices. Edwy les avoit trouvés diſpoſés à recevoir tout autre maître que Guillaume. Comme Osborn n'avoit pu douter que ce prince ne s'avançât vers lui avec la meilleure partie de ſes troupes, il avoit compté qu'en lui ſuſcitant de nouveaux embarras, il le mettroit dans la néceſſité d'une diverſion qui troubleroit autant ſa prudence qu'elle diminueroit ſes forces. Mais Guillaume l'avoit prévenu en laiſſant à Londres deux de ſes plus fidelles normands, auxquels il avoit confié toute ſon autorité; & par un bonheur auquel ſes précautions eurent peu de part, puiſqu'il n'en pouvoit point prévoir l'effet, il gagna ſi promptement l'affection d'Edwy par ſes careſſes, que le jeune ſuédois

devint le plus utile de ceux qui s'attachèrent à le ſervir.

Si l'on devoit s'en rapporter aux hiſtoriens qui ſe ſont déclarés contre la gloire de Guillaume, on regarderoit ſon entrée dans le Northumberland comme la plus affreuſe exécution dont on ait jamais eu d'exemple. Ne cherchons point des excuſes à ſa fureur dans la juſtice de ſes reſſentimens, puiſque ces accuſations paroiſſent exagérées juſques dans les termes : il ravagea ſi cruellement, diſent-ils, tous les lieux où il paſſa, qu'il n'y laiſſa pas une ſeule maiſon ſur pied, & qu'il n'épargna pas même les égliſes ni les autres édifices publics ; le feu & le fer étoient employés ſans diſtinction, & dans les endroits où les normands avoient reçu les plus ſanglans outrages, tels que Durham & pluſieurs autres villes, on fit ſervir à leur vengeance juſqu'aux plus cruels tourmens. Les terres en demeurèrent ſans culture pendant pluſieurs années, & les peuples ſans habitations. On voyoit mourir, ajoutent ces déclamateurs, les gens par monceaux, après avoir tâché de prolonger leur miſérable vie, en ſe nourriſſant de toutes ſortes de bêtes les plus immondes, & quelquefois même de chair humaine.

On ne m'accuſera point d'avoir flatté mon héros, lorſque je rapporte avec tant de candeur

tout

tout ce que la haine a fait inventer à ſes ennemis pour ſouiller ſa gloire ; mais outre que ces affreuſes deſcriptions ne répondent point à la généroſité de ſon naturel, elles s'accordent ſi peu avec la ſuite de cette guerre, qu'elles ſe trouvent démenties preſqu'auſſi-tôt par des images toutes oppoſées dans les hiſtoriens même qui s'y ſont livrés avec le moins de ménagement. On reconnoît, avec des écrivains plus modérés, que Guillaume exécuta ſon ſerment, en traitant ſans quartier tous ceux qui l'attendirent les armes à la main, & l'on ne peut douter que dans l'eſprit de vengeance qui animoit tous les normands, il ne ſe commît, ſans la participation du roi, & ſouvent même malgré ſes ordres, un grand nombre de ces excès, que la ſeule chaleur de la guerre eſt capable d'entraîner, ſans y faire entrer d'autres motifs. Mais il ſe trouve certain, par des témoignages unanimes, que ſi Guillaume uſa de quelque ſévérité contre ceux qui s'obſtinèrent dans leur révolte, il ne traita jamais avec plus de bonté & de douceur ceux qui lui donnèrent les moindres marques de ſoumiſſion. Qu'on prétende, ſi l'on veut, que la politique y eût autant de part que ſon inclination, la calomnie n'en eſt pas moins détruite, s'il eſt vrai, comme tous les hiſtoriens le dépoſent, qu'il gagna dans

cette expédition même l'affection des plus illuſtres partiſans du prince Edgard, & que les comtes Waltehof & Coſpatrick prirent bientôt pour lui un attachement inviolable, par la ſeule eſtime que le dénouement de cette campagne leur fit concevoir pour la grandeur de ſon caractère.

L'ennemi n'ayant pu ignorer la marche du roi, on étoit ſurpris de lui voir tant de lenteur à s'avancer à ſa rencontre; mais cette apparence de refroidiſſement cachoit un deſſein plus profond. Outre les troupes qui étoient déjà venues d'Ecoſſe, Edwin & Marleſwent s'étoient aſſurés de vingt mille hommes, qui attendoient l'arrivée des normands pour paſſer la Twéede. Leur eſpérance avoit été que Guillaume ne manqueroit point dans la première alarme de partir avec toutes les troupes qu'il pourroit raſſembler, & que pourvu qu'il fût en état de tenir la campagne, il ne s'arrêteroit point à quelque différence dans le nombre. Ils vouloient qu'il s'engageât aſſez loin dans le nord, pour ne pas appeler facilement le reſte de ſes hommes à ſon ſecours, & ne faire paroître toutes les forces qu'ils deſtinoient à l'accabler, que lorſqu'il lui ſeroit impoſſible de faire un pas en arrière pour ſe délivrer de leurs mains: non-ſeulement c'étoit cette raiſon qui les avoit

retenus dans le Northumberland ; mais s'étant portés dans un lieu également favorable pour recevoir les vingt mille écoſſois, & pour couper enſuite les paſſages, en gagnant le derrière de l'ennemi, ils ne penſoient qu'à l'attirer juſqu'à eux par un air de prudence timide, qu'ils croyoient propre à augmenter ſon ardeur. Guillaume y auroit été trompé, les quarante mille hommes qui compoſoient ſon armée n'approchoient point du nombre des rebelles, puiſque les ſeuls danois formoient un corps de trente mille, & qu'auroit-ce été s'il s'y étoit joint vingt mille écoſſois, auſſi-bien diſciplinés que l'étoient toutes les troupes de Malcom? Toute la chaleur qui avoit juſqu'alors accompagné les normands n'empêcha pas qu'en s'approchant de leurs ennemis, ils ne ſentiſſent l'inégalité de leurs forces, & qu'ils ne reconnuſſent le beſoin de ſuppléer par le courage & la prudence à ce qui leur manquoit du côté du nombre.

Mais la fortune leur préparoit un ſecours auquel ils s'attendoient peu. Edwy, qui étoit toujours priſonnier dans l'armée, ſe flatta, ſur les promeſſes de Guillaume, qu'il pouvoit devenir plus heureux par l'amitié de ce prince, que par ſes engagemens avec Osborne. On ajoute, qu'ayant vu à Londres une nièce du roi, qui portoit le titre de comteſſe d'Alber-

male, fille apparemment de Hugues d'Avranches, comte-palatin de Cheſter, il avoit conçu pour elle une ſi vive paſſion, qu'il ne connoiſſoit plus de fortune & de bonheur que dans ſon parti. Mais comme il eſt inutile de multiplier les motifs, lorſque celui de l'intérêt paroît ſuffire, Edwy, réſolu de devoir ſon établiſſement à Guillaume, ne s'occupoit que du déſir d'augmenter par quelque ſervice ſignalé l'inclination que ce prince marquoit déjà pour lui. La commiſſion dont il avoit été chargé par Osborne, fait naturellement ſuppoſer que ſon caractère le rendoit propre aux intrigues; il s'ouvrit au roi, & ne lui diſſimulant ni les périls dont il le croyoit menacé, ni les juſtes défiances dont il étoit rempli, il lui déclara que dans l'attachement qu'il vouloit prendre pour ſes intérêts, il ne ſouhaitoit d'être libre que pour le délivrer tout d'un coup de ſes plus redoutables ennemis. Quoiqu'une promeſſe ſi vague ſemblât demander des explications, il preſſa ſi inſtamment Guillaume de s'en fier à ſa bonne foi, que ce prince, voyant d'un côté peu de riſque à lui rendre la liberté, & de l'autre un avantage extrême à la lui avoir rendue, s'il exécutoit fidèlement ſes offres, ne fit pas difficulté de le renvoyer libre.

Il parut bientôt que ſi Edwy étoit le plus

fidelle de tons les hommes, il étoit auſſi le plus adroit. Etant retourné vers Osborne, à qui il cacha ſoigneuſement qu'il eut été priſonnier, il feignit d'arriver de Londres, & d'avoir trouvé ſi peu de diſpoſition dans la capitale à ſecouer le joug des normands, qu'il déſeſpéroit au contraire que les danois en puſſent rien obtenir que par la force; mais le félicitant auſſi-tôt d'une nouvelle cabale plus favorable, il lui fit un faux récit des relations qu'il avoit reçues de Norwège par des voies que les hiſtoriens n'ont pas rapportées. L'amante qu'on avoit enlevée à Osborne, le faiſoit avertir que c'étoit la ſeule violence qui l'avoit forcée de lui faire la déclaration qu'il avoit reçue d'elle, & que loin de lui préférer un rival, elle ſe conſumoit du déſeſpoir de ſon enlèvement; elle lui reprochoit de s'en être fié trop vîte à des témoignages trompeurs, & de n'avoir pas du moins employé ſes forces à ſe mettre en état d'éclaircir la vérité plus tranquillement; enfin, lui offrant toujours le même empire ſur elle, avec une fidélité qui ne s'étoit jamais démentie, elle lui propoſoit, tandis qu'il avoit en main les forces de ſon frère, & qu'il pouvoit ſe promettre en Norwège des ſuccès bien plus certains qu'en Angleterre, de venir non-ſeulement la délivrer de l'eſclavage où elle gémiſſoit,

mais enlever à Olande une couronne ſur laquelle il n'avoit pas d'autres droits que ceux qu'il pouvoit ſe procurer auſſi par les armes, à l'exemple de Canut le grand, leur aïeul commun, & de venir enfin ſe rendre heureux avec elle par la fortune & par l'amour. Ce diſcours, accompagné de tout ce qui étoit capable de lui donner de la vraïſemblance dans la bouche d'Edwy, fit une ſi puiſſante impreſſion ſur Oſborne, qu'on auroit peine à la croire poſſible dans les conjonctures que j'ai repréſentées; auſſi l'effet qu'elle produiſit eſt un témoignage encore plus certain que le récit de toutes ces circonſtances : non-ſeulement Edwy fut ſoulagé de l'embarras qu'il auroit eu avec un amant moins préſomptueux à vérifier un récit dont il n'apportoit point d'autre preuve que ſa bonne foi; mais, profitant de tout l'aſcendant que ſon eſprit lui donnoit ſur Osborne, il l'engagea, par les mêmes artifices, dans toutes les démarches dont il lui fit un plan proportionné à ſes propres vues.

Il ne vit pas plutôt tous ſes déſirs tournés vers la Norwège, que lui faiſant conſidérer les difficultés dans leſquelles il s'étoit engagé en Angleterre, il lui repréſenta, comme le moindre obſtacle, la longueur d'une guerre dont il ne dépendoit plus de lui de régler la durée, & que

l'intérêt des normands étoit de faire traîner pendant tout l'hiver, pour conſumer inſenſiblement ſes forces; outre l'occaſion perdue pour ſecourir ſa maîtreſſe, il ne lui reſteroit ni ſoldats ni munitions. Tout ce qu'il étoit menacé d'emporter d'Angleterre étoit la raillerie de ceux qui l'avoient appelé ſous un faux prétexte, & qui ſouhaiteroient impatiemment ſon départ, lorſqu'ils auroient tiré l'utilité qu'ils avoient attendue de ſes ſervices. Après une peinture ſi vive, il lui fit entendre qu'il y avoit des accommodemens à propoſer au roi, dont le fruit pourroit être préſent, & s'étendre à l'entrepriſe dont ſa maîtreſſe lui préſentoit l'occaſion. Il ne falloit pas douter que, pour ſe défaire d'un ennemi auſſi redoutable que lui, Guillaume ne prodiguât ſes tréſors; la dépenſe des danois pourroit leur être ainſi rembourſée des deniers de l'Angleterre, & perſonne n'auroit droit du moins d'inſulter à leur expédition, lorſqu'on leur en verroit recueillir un fruit ſi ſolide. Mais, pour intéreſſer Guillaume à les payer libéralement, il ne falloit point attendre qu'une bataille eut changé les conjonctures. Il étoit eſſentiel au contraire de le mettre, par quelque bienfait réel, dans le cas d'une juſte reconnoiſſance, & ſur-tout de prévenir l'arrivée des écoſſois, dont Morkard étoit allé preſſer

la marche. En un mot, Edwy s'étant offert pour cette nouvelle commiſſion, Osborne lui abandonna le ſoin de ménager ſes intérêts, en confeſſant que dès que les anglois ne penſoient point à le mettre ſur le trône, il lui étoit indifférent qui l'occupât, de Guillaume ou d'Edgard.

L'armée normande n'étoit plus éloignée que de vingt milles, & le roi, ſurpris en effet de voir ſes ennemis tranquilles dans leur poſte, commençoit à les ſoupçonner de quelqu'artifice; il n'en étoit pas moins réſolu de s'avancer juſqu'à la vue de leur camp, & d'entreprendre peut-être de les y forcer, lorſqu'Edwy lui vint rendre compte de ce qu'il avoit négocié en ſa faveur. La fierté céda ſans peine à la prudence; Guillaume conſentit à payer une ſomme conſidérable aux danois, à la ſeule condition qu'ils l'iroient recevoir dans leurs vaiſſeaux, où elle leur ſeroit comptée au moment qu'ils arriveroient ſur la côte. L'hiſtorien de Malmesburg ajoute que, pour achever d'humilier les northumbres, en faiſant tourner contre eux les armes dont ils avoient imploré le ſecours, il laiſſa la liberté aux danois d'emporter de la province tout ce qui conviendroit au goût qu'ils avoient pour le pillage. Osborne quitta bruſquement ſes alliés, en déclarant à leurs chefs, qu'ayant été trompé dans les motifs qu'ils lui

avoient donnés pour quitter le Danemarck, il croyoit leur faire grâce de ne pas joindre ſes armes à celles du roi, pour châtier une nation perfide & rebelle. Leur conſternation fut ſi terrible, que ne ſongeant qu'à regagner l'Ecoſſe, ils abandonnèrent les northumbres, dont l'unique reſſource fut auſſi-tôt la fuite. L'armée royale ſe tint renfermée dans ſon camp, tandis que les danois, comme autant d'exécuteurs de la juſtice de Guillaume, pillèrent toutes les contrées de la mer; ils partirent enfin après avoir reçu leur argent, &, ſous divers prétextes, Edwy demeura en Angleterre, où la fortune ne lui réſervoit pas une longue proſpérité. Mais Osborne, encore plus malheureux, eſſuya une furieuſe tempête qui fit périr la moitié de ſes vaiſſeaux, & qui le força d'oublier la Norwège pour rentrer en Danemarck, où l'on aſſure qu'il fut ſévèrement puni par le roi ſon frère.

A peine les danois eurent-ils mis à la voile, que Guillaume ne voyant plus d'autres ennemis que la garniſon d'Yorck, à laquelle une partie des fugitifs étoit allé ſe réunir, marcha pour aſſiéger cette ville, & pour diſſiper un reſte d'écoſſois & de northumbres, qui s'étoient campés ſous ſes murs. Le comte de Waltehof avoit employé tout le tems qu'il y avoit paſſé, à faire élever divers ouvrages qui la rendoient

capable d'une longue réſiſtance, & les troupes même qu'il n'avoit pu recevoir, ſe trouvoient retranchées ſi habilement, que ſans pouvoir être aiſément forcées en dehors, elles avoient une communication libre avec la ville, pour ſuppléer à la garniſon lorſqu'elle viendroit à diminuer par les attaques. Mais ce qui ſervit en effet à rendre le ſiége fort long & fort difficile, tourna enfin au déſavantage des aſſiégés, par la difficulté de fournir des vivres à une garniſon ſi nombreuſe. La famine les réduiſit aux plus affreuſes extrêmités. En vain comptèrent-ils ſur le ſecours des écoſſois; Malcom, appréhendant d'attirer l'orage dans ſes états, avoit retenu ſes troupes au premier avis du départ des danois, & rejeta conſtamment les ſollicitations des rebelles. Enfin, Waltehof voyant auſſi peu de ſûreté que d'honneur à défendre une ville où la faim lui enlevoit autant de ſoldats que les armes de l'ennemi, propoſa de capituler, dans le doute néanmoins que cette offre fût reçue d'un vainqueur irrité, qui avoit pouſſé le ſiége avec toute l'ardeur qui ſemble annoncer la vengeance. Mais au milieu de ſon reſſentiment, Guillaume avoit admiré la valeur & la conduite de cet illuſtre gouverneur; il n'avoit pas rendu moins de juſtice à la garniſon, & toute l'Angleterre, qui s'attendoit

à lui voir faire un exemple, horrible de cette troupe de rebelles, fut étonnée qu'après quelques légères marques de ſévérité qu'il crut devoir au ſoutien de l'autorité royale, non-ſeulement il leur accorda leur grâce, mais il combla des marques de ſon eſtime Waltehof, Coſpatrick, & tous ceux qui s'étoient diſtingués par leur courage. Ce généreux diſcernement du mérite fit plus d'impreſſion ſur tant de braves gens, que la force des armes; ils s'étonnèrent eux-mêmes de n'avoir pas mieux diſtingué dans leur roi un caractère ſi noble & ſi digne de leur attachement. Waltehof & Coſpatrick, confus d'avoir ſi mal employé la valeur dont il avoit la bonté de leur faire un mérite, jurèrent à ſes pieds de n'en faire uſage déſormais que pour ſon ſervice, & leur exemple fut ſuivi de toute la garniſon. Un trait de cette nature atteſté par les écrivains de tous les partis, ruine toutes les imputations de quelques hiſtoriens paſſionnés, qui n'ont pas même conçu que toutes les calomnies, dont ils s'efforcent après cela de noircir le caractère de Guillaume, ne peuvent paſſer que pour autant de contradictions. Quelle apparence, comme on le trouve dans quelques anglois, qu'en partant d'Yorck, où le ſeul goût de la vertu venoit de lui faire ſurmonter les plus impétueux mouvemens de

la vengeance, il n'ait marqué tous les pas qu'il fit juſqu'à Londres que par d'horribles cruautés? Le récit que j'ai déjà fait reſſemble trop aux nouvelles accuſations dont on charge ici ſa mémoire, pour mériter d'être répété dans les mêmes termes. On lit dans les hiſtoriens modérés, que, pour inſpirer quelque terreur aux autres partis du royaume, il fit punir les plus audacieux rebelles, & le repos de l'état n'étoit pas acheté trop cher par le ſacrifice de quelques-uns de ces factieux.

Qu'il ait pris occaſion de cette révolte pour ôter le reſte de leurs biens aux ſeigneurs & pour humilier le clergé, c'eſt lui donner un motif de plus, & juſtifier par conſéquent mieux que jamais un châtiment ſi néceſſaire. Cependant les moines ſe crurent ſi bleſſés par la réſolution qu'il prit de faire fouiller dans les monaſtères pour y enlever les tréſors de toute eſpèce qui y avoient été dépoſés par les rebelles, qu'ils formèrent à leur tour une conſpiration, que les hiſtoriens ne repréſentent pas comme la moins dangereuſe. Guillaume s'étoit à peine repoſé de la guerre de Northumberland, & ce n'étoit pas de cette partie de ſes ſujets qu'il appréhendoit de nouveaux obſtacles. Cependant Frédéric, abbé de ſaint Albans, auſſi enflé des richeſſes de ſon abbaye que de ſon orgueil natu-

rel, fut le premier qui réveilla le bruit des armes, & qui forma un nouveau complot pour chaſſer les normands du royaume. Le ſecret fut gardé ſi fidellement, que les conjurés levèrent une armée avant que le roi en reçut le moindre avis, & rien ne marque mieux que cette fidélité au ſilence, à quel degré la haine étoit parvenue contre le gouvernement étranger. L'abbé de ſaint Albans fit venir d'Ecoſſe avec le même ſecret le prince Edgard; il le mit à la tête des mécontens, qui le reconnurent pour leur roi, & le firent proclamer dans tous les lieux dont ils étoient les maîtres. Cette audace cauſa une inquiétude extrême à Guillaume, qui connoiſſoit, par d'autres exemples, juſqu'où peut aller la fureur des eccléſiaſtiques; il prit le conſeil de Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, dont il honoroit ſinguliérement le ſavoir & la vertu; ce prélat lui inſpira les voies de douceur qui convenoient à ſa profeſſion; & s'il avoit quelques châtimens à exercer, il le conjura de les remettre à des tems plus calmes, c'eſt-à-dire après qu'il auroit arrêté, par ſa modération, un feu qui pouvoit ſe répandre dans toutes les parties du royaume. Le roi ſuivit trop exactement ce conſeil; il engagea l'abbé de ſaint Albans & les autres chefs de la révolte à l'aller trouver à Berckamſtad: il écouta tranquillement

toutes leurs plaintes, & il promit de remédier à leurs maux. Cette bonté commençoit à ramener les gens de guerre à la ſoumiſſion, lorſque l'abbé de ſaint Albans, paroiſſant ſe défier des promeſſes du roi, lui propoſa de jurer ſur les évangiles, qu'il exécuteroit fidellement ce qu'il avoit promis. Quelques-uns de ſes ſuppôts qui étoient dans l'aſſemblée, élevèrent la voix pour appuyer cette demande; Guillaume ne vit point de ſûreté à balancer, & ſe reprochant peut-être intérieurement de s'être livré avec trop d'imprudence, il prit le parti de prononcer le ſerment qu'on lui demandoit; les conjurés ſe retirèrent pour aller congédier leurs troupes: mais il reſtoit au roi un reſſentiment trop vif de l'outrage qu'il avoit reçu, pour laiſſer aux plus téméraires la liberté de s'en vanter. Sans penſer à violer ſon ſerment, il fit arrêter ceux qui lui avoient manqué de reſpect, & les chargeant du crime de leur révolte, dont le pardon n'avoit pas été renfermé dans ſes promeſſes, il en fit exécuter quelques-uns. La terreur s'empara de tous les autres. Edgard, qui avoit été ménagé, reprit ſecrètement le chemin de l'Ecoſſe, d'autres ſe réfugièrent en Irlande, en Danemarck & en Norwège, & l'abbé de ſaint Albans ſe retira dans l'île d'Ely, où il mourut de chagrin.

Mais la prédiction de Lanfranc ſe vérifia bientôt. Guillaume avoit fait trop ou n'avoit pas fait aſſez en condamnant quelques-uns des rebelles au ſupplice. Les murmures ſe changèrent en emportemens dans la plupart des monaſtères, & celui d'Ely, qui avoit reçu les derniers ſoupirs de l'abbé de ſaint Albans, ſembla hériter particuliérement du poiſon de ſon cœur, & de tous ſes projets de vengeance. L'île d'Ely, qui porte ce nom, parce qu'elle eſt environnée d'un marais, eſt un lieu naturellement fortifié par ſa ſituation; & les richeſſes de l'abbaye, qui en étoit la principale forteresſe, la rendoient propre à ſervir d'aſile à un grand nombre de mécontens. Le bruit de cette nouvelle faction ne fut pas plutôt répandu, que la plupart des ſeigneurs, qui étoient irrités contre la cour, ſe raſſemblèrent au monaſtère d'Ely avec autant de confiance, que ſi la ſainteté du lieu les eût mis en état de braver l'autorité royale. Edwin & Morkard, après tant d'entrepriſes plus dignes de leur caractère & de leur nom, eurent la foibleſſe de ſe laiſſer entraîner dans un parti ſi mépriſable. Ce ne fut pas neanmoins ſans rappeler quelque ſentiment de leur ancienne grandeur; car ayant compris, dès le premier jour de leur arrivée, qu'il n'y avoit pas plus de fond à faire ſur le lieu qu'ils choiſiſſoient pour leur

défenſe, que ſur leurs aſſociés, ils concertèrent entr'eux un projet beaucoup plus vaſte. Edwin ſe chargea de faire promptement le voyage d'Ecoſſe, pour engager le roi Malcom à feindre ſeulement d'attenter contre l'Angleterre, dans la ſeule vue de forcer Guillaume à diviſer ſes forces, & comptant que Morkard ſe ſoutiendroit du moins quelques ſemaines dans l'île d'Ely, ſon deſſein étoit de paſſer d'Ecoſſe en Irlande, où il n'ignoroit pas que les fils d'Harold ſe conſumoient ſans ceſſe en préparatifs, pour les preſſer de recommencer, ſous de plus heureux auſpices, une deſcente dans la province de Sommerſet. L'exécution de ce plan auroit donné plus d'éclat à leur entrepriſe, & les auroit du moins ſauvés du ridicule de n'avoir ſervi de chefs qu'à une troupe de moines révoltés. Mais Edwin, que ſes grandes qualités avoient rendu digne d'un meilleur ſort, auſſi long-tems qu'il ne s'étoit pas laiſſé corrompre par le poiſon de la haine & de la vengeance, conſervoit encore de ſon ancien caractère la droiture & la ſimplicité d'ame, qui ſont le fondement de la plupart des vertus. Il s'aſſocia ſur la route d'Ecoſſe à quelques cavaliers normands, qui ne le reconnurent point tout d'un coup dans le déguiſement qu'il avoit pris pour mettre à couvert ſa vie & ſa liberté. Après quelques

quelques jours de marche, il parut écouter avec complaiſance l'éloge qu'il leur entendit faire de ſa prudence & de ſon courage. C'étoit un piége qu'on lui tendoit pour le reconnoître, ſur quelque ſoupçon qui étoit né à l'un de ſes aſſociés ; il ne ſe crut pas obligé à beaucoup de ménagement avec des gens qui paroiſſoient l'eſtimer, & s'étant oublié juſqu'à leur découvrir qu'il étoit celui dont le nom leur paroiſſoit cher, il fut tué lâchement par ces traîtres. Guillaume, trop généreux pour applaudir à la trahiſon, les bannit de ſes états, & leur fit valoir comme une faveur, la bonté qu'il avoit de ne pas leur faire donner la mort, aulieu des récompenſes qu'ils eurent la hardieſſe de lui demander. Cependant, ſoit que Malcom eut été déjà ſollicité par d'autres voies, ſoit que le meurtre d'Edwin, qui avoit été commis ſur ſes frontières, excitât ſon indignation contre les normands, il fit une irruption dans les provinces du nord, qui auroit produit une partie de l'effet que Morkard en avoit attendu, ſi les conjurés d'Ely euſſent été capables de ſoutenir leur entrepriſe avec plus de conſtance. Mais quoiqu'ils fuſſent en fort grand nombre, & qu'ils euſſent pour chefs pluſieurs ſeigneurs d'un nom diſtingué, Egelrick, évêque de Durham, Walter, évêque d'Hereford, & Thurſtan,

abbé du monaſtère d'Ely, ayant voulu s'attribuer toute l'autorité, y répandirent bientôt la confuſion, qui fait avorter ordinairement ces ſortes de complots. Everard, neveu de l'évêque de Péterboroug, & l'un des plus braves hommes de ſon tems, ne put ſe réſoudre à recevoir les ordres d'un conſeil eccléſiaſtique; il ſe fit reconnoître de tous les mécontens pour leur chef, & prenant les avis de Morkard & de quelques autres ſeigneurs, il reſſerra les trois prélats dans leurs fonctions, avec une fermeté qui lui attira bientôt leur haine. Everard, ayant été banni ſous le règne d'Edouard, pour quelques violences auxquelles ſon naturel ardent l'avoit emporté, s'étoit retiré en Flandre, où il s'étoit fait, par ſa valeur, une réputation qui l'avoit élevé aux premiers emplois de la guerre. La mort de ſon père l'avoit fait retourner en Angleterre pour y recueillir ſa ſucceſſion, mais ſes biens avoient été donnés à un gentilhomme normand; il en avoit demandé la reſtitution, & n'ayant pu l'obtenir par les voies de la juſtice, il s'étoit ſervi de ſon épée pour rentrer dans ſon héritage, au mépris de l'autorité royale & d'un grand nombre d'ennemis dont ſa valeur l'avoit fait triompher. C'étoit dans cette conjoncture qu'il s'étoit rendu à Ely, pour ſe mettre à couvert du reſſentiment du roi, &

ce prince, qui connoiſſoit tout ſon mérite, ſe reprocha de ne l'avoir pas gagné plus tôt par ſes bienfaits.

Everard, engagé par l'honneur à ſoutenir l'opinion qu'on avoit de ſon habileté, fit tous les préparatifs néceſſaires pour une vigoureuſe défenſe. Pendant qu'il faiſoit ramaſſer toutes ſortes de munitions dans les contrées voiſines, il rendit l'île inacceſſible en fortifiant toutes ſes avenues. Guillaume, qui prévoyoit tout ce qu'il avoit à craindre de ſon expérience & de ſon courage, ſe hâta de marcher contre lui, dans l'eſpérance de le ſurprendre avant qu'il eût achevé ſes préparatifs; mais Everard avoit déjà fait conſtruire au milieu du marais un fort qui ne pouvoit être attaqué, & qui bouchoit néanmoins le ſeul paſſage par lequel on pût arriver au corps de l'île. Cet obſtacle étoit ſi inſurmontable, que le roi déſeſpérant de le vaincre, ſe réduiſit à l'eſpérance de forcer les aſſiégés par la faim; car les mêmes raiſons qui ne permettoient point de s'approcher d'eux, rendoient auſſi leur fuite comme impoſſible. Ainſi ce ſiége devint proprement un blocus, qui ſembloit devoir durer d'autant plus longtems, que les rebelles avoient fait un amas prodigieux de vivres. Mais toute la prudence & la valeur d'Everard furent trompées par une

voie dont il n'avoit pu ſe défier. Les richeſſes de l'abbaye d'Ely conſiſtant dans un grand nombre de terres, qui étoient ſituées hors de l'enceinte de l'île, on conſeilla au roi de s'en ſaiſir, pour réduire les moines à l'obéiſſance, par la crainte de les perdre. La diſtribution de tous ces biens fut faite entre ſes courtiſans, & l'on ne manqua point de moyens pour en donner avis à l'abbé Thurſtan. Bientôt les clameurs des moines le forcèrent de tout entreprendre pour réparer cette perte. Il n'en trouva point d'autre moyen, que de regagner la faveur du roi par un grand ſervice, & le reſſentiment qu'il nourriſſoit contre ceux qui avoient borné ſon autorité, le fit recourir avec moins d'horreur à la trahiſon. Il fit offrir ſecrétement à Guillaume de lui livret ſon île avec tous ceux qui y étoient renfermés, ſans en excepter même les prélats, contre leſquels il ſavoit que la colère de ce prince étoit fort animée. L'hiſtoire ne nous apprend point quels moyens il employa pour exécutet ſa promeſſe, mais elle le traite de perfide, qui mit tous ſes défenſeurs dans la néceſſité de s'abandonner ſans aucunes conditions à la vengeance du roi. Le ſeul Everard s'échappa l'épée à la main, après s'être fait par ſa valeur, un paſſage au travers des troupes royales, qui admirèrent plutôt le

courage déterminé de ce brave homme, qu'elles ne ſongèrent à l'en punir. Les moines d'Ely ne furent pas punis avec moins de ſévérité que les autres rebelles, quoiqu'ils euſſent pris toutes ſortes de précautions pour aſſurer leurs avantages. A la promeſſe de trahir tous ſes amis, l'abbé avoit joint celle de payer au roi mille marcs d'or, & ſur ce qu'il manqua ſeulement quatre ſols à ce payement, que Guillaume lui reprochant de n'être point avec lui de meilleure foi qu'avec les autres, l'obligea pour réparer cette fraude, de lui payer mille autres marcs; il laiſſa enſuite dans l'abbaye une garniſon de quarante cavaliers, à l'entretien deſquels les moines furent condamnés pendant tout ſon règne, mais il les remit d'ailleurs en poſſeſſion de toutes les terres qu'il avoit feint de leur enlever. Ce châtiment devoit être plus rude, s'il eût été meſuré ſur le mal que l'abbé d'Ely avoit cauſé à ſes complices. Les uns furent condamnés à la mort; d'autres à une priſon perpétuelle; &, ſuivant le barbare uſage qui ſubſiſtoit encore dans ce ſiècle, les plus coupables eurent les yeux crevés, ou furent mutilés dans quelqu'un de leurs membres. Le comte Morkard & les prélats furent envoyés dans diverſes priſons, d'où l'on verra prendre un autre cours à leurs aventures. Mais

on ne peut lire ſans étonnement l'obſtination d'Egelrick, évêque de Durham, qui, loin d'employer la ſoumiſſion & le reſpect pour appaiſer la colère du roi, s'emporta d'abord en injures contre le nom de ce prince, & pouſſa enſuite ce tranſport juſqu'à lancer ſur lui les foudres de l'égliſe. Guillaume avoit trop de lumières pour s'effrayer d'une démarche ſi folle. Il fit repréſenter au prélat que pour l'honneur de l'égliſe, & pour ſon intérêt particulier, il devoit prendre des ſentimens plus modérés, en lui offrant même d'oublier ſes fautes, s'il vouloit donner quelques marques de repentir. Mais cet eſprit inflexible aima mieux ſe voir enfermé, pour le reſte de ſa vie, dans la tour d'Abirgdon, où l'on ajoute même que, pour rendre le roi plus odieux, il ſe laiſſa mourir de faim.

Les guerres que Guillaume avoit eu juſqu'alors à ſoutenir, s'attaquoient à lui perſonnellement, &, depuis l'établiſſement de ſon règne, ſon intérêt ſeul lui avoit mis les armes à la main. Ce motif, tout capable qu'il étoit de le piquer par les endroits les plus ſenſibles, lui laiſſoit le chagrin de n'avoir rien entrepris pour ſa gloire; ſeul objet néanmoins qui fût capable de le flatter, lorſqu'il ſembloit avoir perdu toute eſpérance de ſe concilier jamais l'affection de ſes peuples; il auroit profité de

la première occaſion qu'il avoit de ſignaler ſes armes contre les ennemis de l'Angleterre, en marchant lui-même contre le roi d'Ecoſſe, qui continuoit de ravager le Northumberland, avec des cruautés indignes d'un prince chrétien. On eſt également embarraſſé à s'imaginer quelle matière il pouvoit reſter au pillage, dans une province qui venoit d'être ſaccagée par les danois, & quels motifs avoient pu ſoulever ſi fortement les écoſſois, contre une nation à laquelle ils avoient accordé ſi volontiers leur ſecours. Ce n'étoient plus les ſollicitations du prince Edgard, qui commençoit lui-même à s'ennuyer d'une vie errante, à laquelle il s'étoit condamné pour ſatisfaire les inquiétudes d'autrui beaucoup plus que ſa propre ambition; c'étoit encore moins ſes liaiſons avec les rebelles d'Ely, puiſqu'ayant été pris juſqu'au dernier, il n'en reſtoit pas un qui pût lui demander jamais ni protection ni vengeance. Enfin, ce n'étoit pas non plus l'eſpérance de s'agrandir aux dépens de ſes voiſins; car loin d'avoir penſé juſqu'alors à faire des conquêtes, il ne s'étoit point encore remis en poſſeſſion des Orcades, que les norwégiens avoient enlevées depuis long-tems à l'Ecoſſe. Guillaume, n'en étant que plus irrité de ſe voir attaqué ſans prétexte, ne ſe ſeroit pas repoſé de ſa défenſe ſur autrui, s'il n'eut été

retenu à Londres par un incident qui l'obligea de confier ſes armes au comte de Coſpatrick. Sa confiance étoit devenue égale à ſon eſtime pour ce brave ſeigneur, & pour tous ceux qui s'étoient ſoumis après le ſiége d'Yorck, par les généreux motifs que j'ai rapportés.

C'en étoit néanmoins le chef qui arrêtoit Guillaume dans ſa capitale, pour veiller lui-même ſur les ſuites d'une entrepriſe, dont il ignoroit encore quel jugement il devoit porter. Waltehof, qu'on doit reconnoître à cette qualité, avoit été ſurpris pendant la nuit avec quelques gens armés dans les cours du palais, & c'étoit Edwy qui avoit fait cette découverte; il s'étoit même efforcé de l'arrêter : mais Waltehof, après l'avoir repouſſé vivement, s'étoit retiré lorſqu'il avoit vu l'alarme répandue dans le palais, & la garde prête à fondre ſur lui. Edwy, qui affectoit de ſe diſtinguer par ſon zèle, l'avoit accuſé d'en vouloir à la perſonne du roi; & ſi cette imputation n'étoit ſoutenue d'aucune autre preuve, il ſembloit que dans une occaſion où la ſûreté de Guillaume étoit intéreſſée, le ſeul ſoupçon devoit tenir lieu de certitude. D'ailleurs, on ne pouvoit avoir oublié que Waltehof avoit été long-tems un des plus mortels ennemis du gouvernement. S'il avoit abandonné les armes après la reddition d'Yorck,

les circonſtances ne lui avoient pas laiſſé d'autre parti à choiſir, & l'apparence de généroſité dont il avoit accompagné ſa ſoumiſſion, n'avoit peut-être été qu'une feinte pour en impoſer à la bonne foi du vainqueur.

Edwy & tous les ſeigneurs normands preſſoient Guillaume de le faire arrêter; mais ce prince, qui ſe connoiſſoit trop bien en grandeur d'ame pour s'y tromper facilement, ne pouvoit ſe perſuader qu'un homme à qui il croyoit en avoir reconnu les plus hautes marques, fût devenu capable d'une lâche perfidie. Autant qu'il avoit peu ménagé les ſeigneurs anglois dans leſquels il n'avoit apperçu qu'une folle prévention en leur faveur, avec une haine aveugle pour tous les normands & pour lui-même, autant crut-il devoir garder de meſures avec ceux qui lui avoient fait découvrir dans leur caractère quelques principes d'honneur & de vertu. Il s'obſtina donc non-ſeulement à laiſſer la liberté à Waltehof, mais à feindre d'ignorer ſon aventure; il impoſa ſilence à Edwy, qui avoit reconnu ſeul ce ſeigneur dans l'obſcurité des ténèbres, & à tous les normands qu'il avoit conſultés. Enfin ſe perſuadant que cette conduite étoit plus propre que l'éclat de la violence, à lui faire approfondir les ſentimens d'un homme tel que Waltehof, il ſe borna ſeulement à faire obſerver ſes liaiſons &

ſes démarches, & cette affaire lui parut aſſez importante pour lui faire changer le deſſein qu'il avoit eu de marcher lui-même contre les écoſſois.

Ses amis lui firent encore un reproche de la confiance qu'il marquoit dans le même tems pour Coſpatrick, tandis qu'il ne pouvoit ignorer les anciennes liaiſons de ce ſeigneur avec Waltehof, & que ſi l'un des deux étoit coupable, l'autre ne pouvoit être innocent; mais rejetant un ſoupçon qui lui auroit fait ſacrifier tout-à-la-fois les deux ſeuls anglois qu'il avoit cru dignes de ſon eſtime, il répondit que la perfidie & les apparences de l'honneur ne pouvant ſe trouver enſemble que par une alliance monſtrueuſe, il ne falloit pas craindre que la nature fit ſouvent de ces affreux miracles, & que s'il pouvoit douter de la bonne foi de l'un ou de l'autre, il ne ſe feroit jamais la violence de les croire tous deux coupables. Coſpatrick ſoutint en effet l'opinion que Guillaume avoit de lui, & s'étant jeté dans le Cumberland, qui appartenoit alors à l'Ecoſſe, il vengea ſur cette partie des ſujets de Malcom les maux que leurs compatriotes avoient fait ſouffrir aux Anglois.

Waltehof, obſervé dans cet intervalle, ſembloit appuyer par les précautions extraordinaires qu'on remarquoit dans ſa conduite, les accuſations

d'Edwy & les ſoupçons du conſeil normand. Ayant douté long-tems s'il avoit été reconnu dans ſon aventure nocturne, il avoit attendu avec inquiétude les éclairciſſemens, dont il ne pouvoit juger que par la conduite que le roi tiendroit avec lui; & s'il n'avoit pas laiſſé de paroître à la cour avec un air de confiance, ceux qui n'ignoroient pas ce qu'il avoit à ſe reprocher, lui trouvoient des marques d'embarras qui échappoient peut-être à ceux qui n'avoient pas les mêmes lumières. Edwy inſiſtoit conſtamment ſur la néceſſité de l'arrêter; mais le roi, qui n'apperçut rien d'important dans toutes les obſervations qu'on lui rapporta, & qui ne put croire néanmoins qu'il continuât ſans deſſein de venir chaque nuit au palais, avec la ſeule différence qu'aulieu d'être accompagné de quelques gens armés, il les quittoit à la porte pour s'introduire furtivement dans les cours, devina enfin non-ſeulement les vues de Waltehof, mais le motif ſecret du combat & des accuſations d'Edwy; il connoiſſoit auſſi bien le caractère artificieux de ce ſeigneur ſuédois, que le cœur noble & ouvert de Waltehof. Il ne douta point que ce grand ſujet d'alarme, qu'Edwy s'étoit efforcé de groſſir par des exagérations continuelles, ne fût une concurrence d'amour; & ne ſongeant qu'à l'approfondir ſans la participation d'Edwy,

il découvrit enfin que Waltehof étoit amoureux de Judith, comteſſe d'Albermale. Cette dame, qui étoit nièce du roi, ne déſavoua point les ſoins qu'elle recevoit d'un homme ſi diſtingué par ſa vertu. Elle acheva d'éclaircir toutes les conjectures du roi ſon oncle, en lui apprenant qu'Edwy avoit conçu les mêmes ſentimens pour elle, & qu'elle étoit fatiguée de ſes perſécutions. Guillaume, qui mettoit une juſte différence entre le mérite de ces deux amans, réſolut, pour réparer ſes ſoupçons autant que pour s'attacher de plus en plus Waltehof, de lui donner Judith en mariage; & cette réſolution fut exécutée à l'étonnement extrême de tous les anglois, dont les plus mutins parurent s'affliger de ſe voir forcés par cette preuve de bonté, à rendre juſtice aux favorables intentions du roi. Edwy, dont Guillaume avoit affecté d'ignorer la paſſion, conçut tant de jalouſie du bonheur de ſon rival, qu'après diverſes marques d'une haine impuiſſante, il quitta l'Angleterre pour retourner en Suéde.

Cependant Waltehof, fort éloigné de prévoir ce que lui devoit coûter un jour l'honneur d'une ſi haute alliance, ſortit de l'ivreſſe où l'amour l'avoit tenu comme enſéveli, pour ſe rendre plus digne que jamais de la faveur qu'il venoit d'obtenir. Guillaume y mit le comble en le créant

comte de Northampton & de Huntingdon, deux titres qui n'étoient pas alors auſſi petits que la plupart de ces grands noms le ſont aujourd'hui en Angleterre, & qui lui firent un ennemi de l'Evêque de Bayeux, à qui le roi les avoit fait eſpérer depuis long-tems. Les affaires d'Ecoſſe étoient encore incertaines par la ſupériorité des écoſſois, qui avoient balancé juſqu'alors la conduite & le courage du comte de Coſpatrick. Mais Guillaume, ſecondé de Waltehof, partit avec de nouvelles troupes, qui firent marcher devant eux la terreur. Malcom crut en vain ſe mettre à couvert en ſe retirant dans ſes états; il y fut pourſuivi par l'armée angloiſe, & la hardieſſe qu'il avoit eue pour attaquer lui manquant même pour ſe défendre, il finit la guerre par un traité honteux pour l'Ecoſſe, dont le principal article, après le réglement des limites, fut qu'il feroit hommage de ſes états au roi d'Angleterre. Je prends cette circonſtance dans les hiſtoriens anglois; car Buchanan s'efforce de prouver que cet hommage ne regardoit que le Cumberland, dont j'ai déjà remarqué que l'Ecoſſe étoit alors en poſſeſſion.

Cet avantage ſur les ennemis de l'état, qui venoit à la ſuite de tant de châtimens exercés contre les rebelles, & d'un ſi grand nombre

de récompenſes accordées au mérite & à la fidélité, produiſit chez les anglois une admiration muette & forcée, mais aſſez puiſſante pour les contenir quelque tems dans la ſoumiſſion. Guillaume ſurpris d'une tranquillité qu'il n'oſoit plus eſpérer, fut quelque tems ſans oſer ſe fier à des apparences qui l'avoient déjà trompé. Mais revenant inſenſiblement à ſon caractère naturel, le déſir qu'il avoit de goûter enfin les douceurs d'un règne paiſible, lui perſuada que tous les obſtacles étoient ſurmontés, & qu'il étoit parvenu au point qu'il cherchoit depuis cinq ans de fatigue & d'inquiétude. La douceur de ſon premier gouvernement ne lui avoit attiré que du mépris; il s'étoit fait déteſter enſuite par ſa rigueur, & l'une & l'autre de ces deux extrémités avoient produit une ſuite continuelle de révoltes, qui n'avoient pu être appaiſées que par des remèdes de la dernière violence. Il crut avoir trouvé le tempérament qui convenoit au génie de la nation qu'il avoit à gouverner, & que les anglois, retenus d'un côté par la terreur de ſes armes, gagnés de l'autre par les égards qu'il auroit pour le mérite & la ſoumiſſion, lui compoſeroient un peuple auſſi fidelle & auſſi reſpectueux que ſes normands. Ainſi ſans rien changer au nombre & à la diſcipline de ſes troupes, il entreprit ſeulement d'adoucir par

degrés quantités d'établiſſemens rigoureux, dont il s'étoit ſervi comme d'un frein pour attirer ou pour prévenir les ſéditions. La loi qu'il ſembloit s'être impoſée de ne laiſſer aucun fief à la nation, fut altérée par quantité de mariages qu'il prit plaiſir à former lui-même, entre des héritières normandes & les fils des ſeigneurs anglois qui avoient été dépouillés de leurs biens. Cette manière douce de rappeler ceux-ci à leurs anciennes poſſeſſions, leur perſuada que c'étoit moins haine & mépris que néceſſité d'état, qui les avoit fait traiter avec tant de rigueur, & leur fit eſpérer de ſe revoir bientôt dans l'égalité, du moins avec les normands. On vit le même eſprit ſe répandre inſenſiblement dans les ordres inférieurs, par le ſoin que le roi prit de lier les deux nations par des mariages. Les anglois aidèrent eux-mêmes à ce changement, en abandonnant pluſieurs uſages qui avoient cauſé du dégoût à leurs vainqueurs, pour prendre volontairement ceux de France & de Normandie. Oderic Vital remarque que non-ſeulement le langage, mais l'habit normand s'introduiſit ſans violence, à l'occaſion des fêtes qui ſe célébroient aux nôces de la ville & des champs; il n'y eut plus de changement qui parut coûter ni à l'une ni à l'autre nation, lorſque les deux ſexes ſe furent accou-

tumés à ſe regarder ſans averſion, & que les filles angloiſes ceſsèrent de prendre les galanteries des normands pour des inſultes. La défiance & la contrainte diſparurent alors dans le commerce ordinaire de la ſociété; on vit les normands aſſociés aux plaiſirs des anglois, & ceux-ci ſe rendre ſans répugnance aux invitations qu'ils recevoient des autres; on ſe traitoit mutuellement dans les familles; on formoit des parties de promenades & des aſſemblées communes pour la danſe; on mêloit les goûts & les divertiſſemens de Normandie à ceux d'Angleterre, & l'abondance renaiſſant d'autant plus vîte, que les ſeigneurs normands dépenſoient avec prodigalité les immenſes revenus qu'ils s'étoient procurés ſi facilement, un eſpace qui fut à peine de quelques mois fit revoir dans toute l'Angleterre des jours auſſi doux & auſſi tranquilles, que ſi le bonheur de la nation n'eut jamais été troublé par le moindre nuage.

Il falloit que l'eſpérance de les voir durer long-tems fut déjà bien établie, puiſqu'elle rappela d'Ecoſſe le prince Edgar & la plupart des fugitifs qui y avoient cherché un aſile après la guerre de Northumberland & celle d'Ely; ils eurent la confiance de reparoître dans leur patrie, pour y partager le bonheur qui recommençoit à devenir propre aux anglois, & qui paroiſſoit

paroiſſoit d'autant moins devoir être traverſé, que de la part du roi & de celle de la nation il étoit comme le fruit de l'expérience, &, ſi j'oſe parler ainſi, l'effet de la laſſitude & de l'ennui d'un autre ſort. Guillaume ne fit point acheter leur grâce trop cher à tous ces rebelles, & les exhortant à ne ſe ſouvenir de leurs longues diſgrâces que pour mieux ſentir la néceſſité du devoir & le prix du repos, il contribua lui-même à les leur faire oublier par ſes bienfaits.

Cette leçon devoit avoir fait des impreſſions bien extraordinaires ſur le prince Edgard, puiſqu'elle le rendit le plus reſpectueux & le plus ſoumis de tous les ſujets du roi. Les ennemis les plus déclarés de Guillaume n'ont pu refuſer de l'admiration à la conduite qu'il tint pendant tout ſon règne avec un jeune prince, qui étoit capable, après tout, auſſi long-tems qu'il ſeroit au monde, non-ſeulement de renouveler les troubles qu'il avoit déjà cauſés, mais de le tenir même dans une inquiétude continuelle par les périls, qu'il pouvoit lui ſuſciter à chaque moment. A la vérité, ſi Edgard avoit lieu de ſe plaindre, c'étoit moins de Guillaume que de la nation, qui lui avoit préféré un particulier après la mort d'Edouard. Ce n'étoit pas à Edgard que Guillaume avoit en-

levé la couronne, c'étoit à Harold; & ſi celui-ci avoit pu la conſerver, ce n'eût été ſans doute que pour la laiſſer à ſes propres enfans, ſans ſe mettre en peine des droits du prince ſaxon. Mais l'ambition ne raiſonnant pas ſi juſte, il n'y avoit qu'une opinion ſincère de la clémence du roi, qui pût ſervir de fondement à la confiance d'Edgard, comme il n'y avoit en effet qu'une bonté extraordinaire, qui fût capable d'accoutumer Guillaume à voir tranquillement à ſa cour un rival, dont les exemples paſſés devoient lui rappeler à chaque moment les prétentions.

Au milieu de ce bonheur, dont les anglois jouirent quelque temps ſans paroître s'en laſſer, un hiſtorien grave & ſincère fait remarquer à la honte des normands, que ce furent eux ſeuls qui recommencèrent à jeter les premières ſemences d'une infinité de déſordres, qui devoient bientôt rendre inutiles & le penchant du roi à la bonté, & celui que ſes ſujets paroiſſoient prendre à la ſoumiſſion. L'oiſiveté & l'abondance firent tomber ces fiers vainqueurs dans des excès de luxe & d'incontinence, qui ne ſervirent d'abord qu'à leur nuire à eux-mêmes, par la ruine de tout ce qui leur reſtoit de prudence & de valeur. Les deux frères du roi furent les premiers qui accréditèrent le vice par leur exemple; rien n'approche des deſcriptions qu'on nous a laiſſées des débauches

de Hugues d'Avranches. Outre ſes excès d'intempérance qui alloient juſqu'à lui faire paſſer les jours & les nuits à table, en ne prenant pour le ſommeil que le tems néceſſaire à la digeſtion, il avoit rempli le palais d'un ſi grand nombre de femmes, qu'on ne comprenoit point quel uſage un homme qui n'étoit plus jeune, & qui étoit partagé d'ailleurs entre tous les autres plaiſirs des ſens, pouvoit faire de cette multitude d'objets; auſſi n'en connoiſſoit-il pas la plupart, & peut-être étoit-ce moins par goût que par oſtentation, qu'il les faiſoit venir de tous les lieux où la beauté des femmes étoit renommée. Mais cette ſorte de luxe produiſoit un déſordre beaucoup plus infaillible, en ſervant non-ſeulement à corrompre les mœurs de tout ce qu'il y avoit de normands attachés à ſa fortune, mais encore à jeter la même corruption parmi toutes les femmes angloiſes, à qui il ſuffiſoit d'avoir reçu quelques agrémens de la nature, pour ſe rendre inſupportables à leurs maris ou à leurs familles, par la certitude qu'elles avaient d'être bien reçues de Hugues & des autres ſeigneurs normands, qui les attiroient par des offres propres à les ſéduire. L'hiſtoire ne reproche point à l'évêque de Bayeux des excès d'incontinence, mais elle ne fait pas un tableau moins étrange du luxe de ſa table & de ſes équipages. Non-ſeulement le roi, qui étoit fort ſimple & fort modéré

dans l'uſage des plaiſirs, n'approchoit point du faſte de ſon frère, mais on n'avoit rien vu dans aucun de ſes prédéceſſeurs qui reſſemblât à cette profuſion. Un des foibles de Guillaume, étoit d'avoir trop de condeſcendance pour toute ſa famille, & lorſqu'il fermoit les yeux ſur le déréglement de ſes frères & de ſes enfans, il étoit difficile qu'il marquât plus de ſévérité pour tous les ſeigneurs qui ſembloient faire gloire de les imiter : auſſi la conduite qu'ils tenoient comme à l'envi, paſſa-t-elle long-tems en proverbe dans la nation; & ſi les mauvais effets n'en furent pas tout d'un coup ſenſibles, ce fût parce que les anglois ſéduits eux-mêmes par les images du plaiſir, dont il ſe répandoit ſans doute quelque choſe juſqu'à eux, ne commencèrent à les trouver importunes que lorſqu'ils en reſſentirent les ſuites. D'ailleurs les loix de Guillaume ſubſiſtant toujours contre la violence; & quelques normands ayant été punis avec rigueur pour les avoir bleſſées, il ſembloit que les mères & les maris ne pûſſent ſe plaindre avec juſtice, lorſque leurs femmes ou leurs filles ſe livroient volontairement à ceux qui n'employoient pour les gagner que le charme des careſſes & de la libéralité; & malgré toute la groſſièreté où il ſemble que la nation angloiſe étoit encore, il falloit que le goût de la débauche n'y fût pas tout-à-fait étranger, puiſque Buchanan

ſe plaint que les rebelles qui s'étoient réfugiés en Ecoſſe, y avoient porté le luxe, la vanité, la licence, l'ivrognerie & d'autres vices, dont il aſſure que ſes compatriotes s'étoient garantis juſqu'alors.

Les apparences étoient donc tranquilles en Angleterre, & Guillaume commençoit à croire ſon autorité d'autant mieux établie, qu'il ne ſe voyoit plus dans la néceſſité de la ſoutenir par les armes, lorſqu'il reçut avis de Mathilde, ſon épouſe, & des régens de Normandie, que la France s'alarmoit ſérieuſement de la proſpérité de ſon règne, & que le roi Philippe paroiſſoit s'appercevoir qu'il avoit manqué de politique en négligeant de ſoutenir du moins les anglois rebelles par des diverſions : quoiqu'il eût affecté au contraire de vivre dans une étroite liaiſon avec la régence, Mathilde avoit déjà prévenu le roi, ſon mari, ſur quelques mouvemens qui s'étoient faits du côté de l'Anjou & de la Bretagne. Les manceaux, quoique domptés pluſieurs fois, n'avoit pas perdu leur inclination pour la révolte, & Foulques, nouveau comte d'Anjou, paroiſſoit d'intelligence avec Philippe & Houel, duc de Bretagne, pour enlever le Maine à la Normandie. Guillaume, ſatisfait de la tranquillité qu'il voyoit régner autour de lui, ne balança point à paſſer la mer, pour aller prendre lui-même la défenſe de ſes anciens états ;

il laiſſa le gouvernement de l'Angleterre à un conſeil normand, auquel l'évêque de Bayeux préſidoit, & dans la vue ſans doute de s'attacher de plus en plus les anglois par une marque de confiance, autant que pour les occuper au-dehors; il ne compoſa l'armée qu'il menoit à ſa ſuite, que de ſoldats de cette nation. Ils ſe firent un honneur de le ſervir ſi fidellement, qu'il reprit, avec leur ſecours, le Mans & toute la province du Maine. Sa réſolution étoit de ſe venger enſuite du roi de France, qui avoit commis quelques hoſtilités contre ſes ſujets, ſans leur avoir déclaré la guerre, & de punir ſucceſſivement le duc de Bretagne, & le comte d'Anjou, qui avoient encouragé les manceaux dans leur révolte. Mais comme ſi la fortune n'eût cherché qu'à faire éclater ſa fermeté & ſa prudence, en meſurant ſes embarras à la facilité qu'il acquéroit de jour en jour pour les ſurmonter, elle lui préparoit & des difficultés plus épineuſes, & des chagrins plus ſenſibles que tout ce qu'il en avoit juſqu'alors eſſuyé.

Un légat du pape, qui ſe trouvoit alors en France, ſe rendit le médiateur de la paix, & tous ces princes, ſans en excepter Guillaume, étoient d'autant plus intéreſſés à recevoir ſa médiation, qu'ils avoient tous des affaires conſidérables à démêler avec le ſaint ſiège. Le pape Alexandre II,

étoit mort. On ſait qu'il avoit commencé à relever l'autorité pontificale, & qu'affectant ſur-tout de l'étendre ſur les princes ſouverains, il l'avoit portée juſqu'à citer à ſon tribunal l'empereur Henri IV, accuſé de ſimonie par quelques ſeigneurs & quelques évêques ſaxons, qui s'étoient révoltés contre lui en faveur d'Othon, duc de Baviere. Mais Hildebrand, qui venoit de lui ſuccéder ſous le nom de Grégoire VII, étoit déjà réſolu de porter beaucoup plus loin ſes entrepriſes. Sous prétexte de remédier aux déſordres qui régnoient alors dans tous les états de la chrétienté, il s'étoit formé un ſyſtême de monarchie univerſelle, à l'exécution duquel il travailla pendant toute ſa vie; homme d'ailleurs de baſſe naiſſance & de fort petite taille, mais d'un eſprit vif, actif, entreprenant, d'une intrépidité à l'épreuve des plus grands périls, & d'une fermeté inflexible. Il eſt certain que les maux de l'égliſe étoient alors preſque ſans bornes, & que la plupart des princes, les augmentant ſans ceſſe par la corruption de leurs exemples, autant que par l'impunité qu'ils accordoient au vice, le monde chrétien n'avoit pas moins beſoin de réformation dans ſes chefs, que dans ſes membres. Mais Grégoire conſulta moins la prudence qu'un zèle emporté, dont les caractères eurent trop de reſſemblance avec ceux de l'ambition, en voulant anéantir l'autorité des princes

ſouverains, il les révolta contre la ſienne, & les fit penſer à s'armer de précautions contre celles de ſes ſucceſſeurs.

On lit dans tous les hiſtoriens à quel excès il ne craignit point de s'abandonner pendant douze ans de pontificat. L'empereur Henri en fut le principal objet; il le cita devant lui, il l'excommunia, & le força de venir implorer ſa miſéricorde ſous l'habit & dans la poſture d'un pénitent, il l'excommunia une ſeconde fois & il le dépoſa; il lança de même les foudres de l'égliſe ſur Nicéphore, empereur de Conſtantinople, & ſur Robert Guiſcard, duc de la Pouille; il ôta à Boleſlas la qualité de roi de Pologne, & à la Pologne même le titre de royaume, il dégrada un grand nombre d'évêques; la France, l'Eſpagne & l'Angleterre, ſe reſſentirent ſucceſſivement de ſes coups. Guillaume étant le ſeul qui les ait repouſſés avec autant de force que de dignité & de bienſéance, je ne m'écarte point de mon ſujet dans cette courte peinture dont le but eſt de relever ſa fermeté & ſa prudence, par la comparaiſon que je donne lieu d'en faire, avec la molleſſe & l'irréſolution des têtes couronnées du même ſiècle.

Dans ce principe, que l'autorité ou plutôt la puiſſance abſolue du ſaint ſiége dans l'égliſe & ſur tous les ſouverains, étoit le moyen

général d'exécuter tous ſes projets, ſa première démarche fut de travailler à rendre les évêques dépendans de Rome, & à diminuer leur dépendance des princes. Ses prédéceſſeurs avoient déjà fait quelques pas dans cette carrière, & l'on a vu avec quelle adreſſe Alexandre s'étoit prêté à la conquête de Guillaume, pour en tirer des avantages d'une autre nature, que ce prince n'avoit pas fait difficulté de lui abandonner dans ſon concile. Les hiſtoriens de France font remarquer auſſi quelle différence il y avoit déjà dans ce ſiècle, entre le gouvernement hiérarchique tel qu'il étoit alors établi, & celui qui avoit été en uſage ſous les rois de la première race. Mais on trouve entre les lettres de Grégoire VII un plan beaucoup plus étendu, ſur lequel le légat qu'il avoit alors en France, & qui devoit ſe rendre enſuite en Angleterre, avoit ordre de régler ſa conduite & ſes prétentions. Les principaux articles ſont, « Que le pape ſeul peut dépoſer & rétablir » les évêques. Qu'il a ce pouvoir ſans aſſem- » bler un concile. Qu'il eſt permis à lui ſeul » de faire de nouvelles loix, ſuivant la néceſ- » ſité des circonſtances; de faire de nouveaux » diocèſes; de changer les chapitres de cha- » noines en abbayes; de démembrer les évêchés » trop riches, & d'en unir pluſieurs qui n'ont

» point un assez gros revenu ; qu'il peut obliger
» les évêques à changer leurs évêchés ; que les
» sentences qu'il prononce doivent être reçues
» avec une soumission aveugle, & que lui seul
» a le droit d'examiner les sentences de tout
» autre juge ; qu'il n'y a que lui qui ait droit
» de porter les marques de la dignité impé-
» riale ; qu'il a le pouvoir de déposer les empe-
» reurs ; qu'il peut absoudre du serment de fidé-
» lité les sujets d'un mauvais prince ; enfin, qu'un
» pontife romain, lorsqu'il a été canoniquement
» installé, doit être regardé comme saint en
» vertu des mérites de saint Pierre ».

Il étoit question de réduire toutes ces maximes en pratique, à l'égard des souverains. Grégoire entreprit de tirer avantage des engagemens qu'une piété volontaire avoit fait prendre autrefois à quelques princes, en se dévouant eux & leurs états au service de l'église romaine. Divers royaumes, & particuliculiérement l'Angleterre se trouvoient chargés d'une taxe annuelle qu'on nommoit le denier de saint Pierre. Sans approfondir les différentes origines de cette espèce de tribut, il étoit exigé avec tant de rigueur, qu'on ne le refusoit jamais sans s'attirer les censures de Rome. D'un autre côté, divers princes, dans les nécessités pressantes de leurs états, ou, comme Guillaume, à la veille d'une

conquête pour laquelle ils avoient eu beſoin du ſecours de l'égliſe, s'étoient adreſſés aux papes & leur avoient accordé avec peu de diſtinction tout ce qu'ils avoient cru propre à les engager dans leurs intérêts. C'eſt ainſi que Robert Guiſcard ſe rendit feudataire de Grégoire pour la Pouille, la Calabre & la Sicile, & lui fit le ſerment de fidélité qu'on voit encore entre les lettres de ce pontife, avec la formule d'inveſtiture de ces trois états, que Grégoire lui donna comme un ſouverain à ſon vaſſal; & la dépendance où le royaume de Naples eſt encore du ſaint ſiége n'a pas d'autre origine. Les mariages des princes au degré défendu, ou dans d'autres circonſtances qui bleſſoient les règles de l'égliſe, leurs injuſtes entrepriſes, le ſcandale de leur conduite, donnoient quelquefois ſur eux des avantages qu'ils étoient obligés de racheter par de profondes ſoumiſſions, ſur-tout lorſqu'il ſe trouvoit dans leurs états quelqu'évêque ambitieux & remuant qui étoit prêt à ſe faire le miniſtre des ſentences du pape. Mais il y a peu d'exemples auſſi éclatans des entrepriſes de Grégoire, pour étendre ſon autorité, & des fondemens ſur leſquels il prétendoit l'établir, que ce qu'il oſa faire en Eſpagne peu de tems après ſon élévation; & je rapporte ce fait d'autant plus volontiers que ſi l'Eſpagne ſe plaignit

alors des droits qu'on s'attribuoit ſur elle, on l'a vue depuis moins délicate à ſe ſervir du même prétexte pour s'emparer des richeſſes d'autrui. Grégoire, fondé ſur quelque pieuſe conſécration des premiers rois eſpagnols, fit publier en France que l'Eſpagne appartenoit au ſaint ſiége en propriété, & que s'il ſe trouvoit parmi les ſeigneurs françois quelqu'un d'aſſez brave pour enlever aux ſarraſins ce qu'ils y poſſédoient encore, il lui en feroit un préſent, à la ſeule condition de l'hommage, & d'un tribut annuel. Ebole, comte de Rouſſi, accepta cette offre, & réſolut de partir avec ſes vaſſaux, & les troupes de quelques ſeigneurs de ſes amis, pour aller faire la guerre aux ſarraſins. Le pape, informé de ce deſſein par les avis du comte, écrivit aux rois chrétiens d'Eſpagne une lettre, qui reſſemble beaucoup à la déclaration que les eſpagnols faiſoient dans le quinzième ſiècle aux nations de l'Amérique. « Je crois, » leur diſoit-il, que vous n'ignorez pas que » depuis pluſieurs ſiècles, ſaint Pierre eſt le » propriétaire du royaume d'Eſpagne, & que, » malgré les invaſions des infidelles, qui le » poſsèdent depuis long-tems, on ne peut en » diſputer avec juſtice la propriété à ce ſaint » apôtre; en un mot, qu'il appartient au ſaint » ſiége apoſtolique ». Il leur déclare enſuite

qu'il a cédé au comte de Rouſſi tout ce qu'il pourra enlever aux ſarraſins, à condition de le tenir de l'égliſe romaine, qu'il leur défend d'entreprendre aucune conquête ſur ces infidelles, à moins que ce ne fût aux mêmes conditions; qu'il leur envoie dans cette vue le cardinal Hugues, avec un plein pouvoir pour traiter avec eux d'une affaire ſi importante au ſaint ſiége; & que s'ils ont la témérité d'en uſer autrement, il les punira par les foudres de l'égliſe. Le ſuccès de cette expédition n'eſt pas venu juſqu'à nous, mais elle n'eut point apparemment d'autre ſuite que celle de Robert-le-Friſon, que j'ai eu occaſion de rapporter. Telles avoient été les intentions de Grégoire, en faiſant partir de Rome un légat, qui devoit paſſer en Angleterre, après avoir exécuté en France la première partie de ſa commiſſion. Il ſeroit étranger à cet ouvrage d'expliquer les démêlés qu'il eut avec Philippe, & qui furent comme le prélude des humiliations que ce prince reçut du ſaint ſiége, à l'occaſion de ſes amours avec la fameuſe Bertrade. Mais un miniſtre du pape, chargé de tant d'affaires importantes, auxquelles tous les princes chrétiens avoient le même intérêt, n'eut point de peine à faire accepter ſa médiation entre la France & l'Angleterre.

Cependant Guillaume n'étoit point encore

informé particulièrement de ce qui le regardoit dans la commiſſion du légat, & s'étant arrêté quelque tems en Normandie, il s'attendoit peu à les voir arriver dans ſa capitale. Sans s'être fait une occupation fort ardente des intérêts de l'égliſe, au milieu de tant de guerres, qui avoient troublé le repos de ſon règne, il n'avoit pas laiſſé d'avoir l'œil ouvert ſur la conduite de ſon clergé, & s'il n'avoit pas pris beaucoup de meſures pour le porter à la vertu, il en avoit retranché du moins les déſordres ſcandaleux; on a vu même qu'il avoit enlevé ſes plus vertueux prélats à la Normandie, pour remplir les principaux ſiéges d'Angleterre. Que la politique eût plus de part à ce ſoin que le zèle de la religion, l'effet n'en étoit pas moins ſenſible, par le bon ordre que des perſonnages auſſi vertueux que Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, & Thomas de Bayeux, archevêque d'Yorck, avoient rétabli dans toutes les égliſes qui dépendoient de ces deux métropôles. L'ordre monaſtique étoit éclairé de trop près par les garniſons, qui étoient toujours entretenues dans les abbayes, pour ſe livrer à des déſordres qui puſſent être ignorés. Enfin depuis le concile de Weſtminſter, qui lui avoit ſervi à mettre la diſcipline qu'il ſouhaitoit dans cette partie de ſon gouvernement, il n'avoit rien eu à démêler avec le ſaint ſiége; & les tréſors d'Harold qu'il avoit envoyés

Je ne tiens ma Couronne que de Dieu
et de mon Epée.

au pape avec ſon étendard, lui avoient paru une marque honnête de reconnoiſſance pour ſes ſervices.

Il ignoroit donc à quoi il devoit s'attendre de la part du nouveau pontife, lorſque le légat eut la hardieſſe de lui déclarer, dans ſa première audience, qu'il venoit le ſommer, au nom de Grégoire, de lui rendre hommage pour l'Angleterre, qui étoit un fief du ſaint ſiège. Il ajouta, par un ſecond article, qu'il demandoit les arrérages du denier de ſaint Pierre, qui n'avoit pas été payé depuis pluſieurs années. Guillaume eut peine à retenir le mouvement de ſon indignation à la première de ces deux demandes. Peut-être n'eût-il pas diſputé ſes prétentions au Pape, dans le tems qu'il méditoit ſa conquête; mais il ſe croyoit trop bien établi ſur le trône, pour redouter les eccléſiaſtiques, ou pour attendre quelque choſe de leur ſecours; il répondit au légat, que ſur quelques chimères que Grégoire appuyât ſes eſpérances, il ne tenoit ſa couronne que de dieu & de ſon épée, & que ſon intention n'étoit pas de la rendre autrement dépendante. Le miniſtre du ſaint ſiège ſe flatta de l'effrayer par la menace des cenſures & de l'interdit; mais Guillaume lui défendant de paroître une ſeconde fois en ſa préſence, publia un édit, qui regardoit également la Normandie & l'Angleterre, par lequel il défendoit à tous ſes

ſujets de reconnoître un autre pape que celui qu'il auroit approuvé. C'étoit prendre Grégoire par l'endroit le plus ſenſible. L'empereur Henri avoit donné naiſſance au ſchiſme en créant un anti-pape, ſous le nom de Clément III. Il s'efforçoit de le faire reconnoître dans tous les états avec leſquels il avoit quelque liaiſon, & le roi ne pouvoit avoir oublié les anciennes obligations qu'il avoit à un prince qui avoit contribué de ſes troupes & de ſa perſonne au ſuccès de ſa conquête. Quant aux arrérages du denier de ſaint Pierre, faiſant profeſſion de reſpecter les anciens uſages, il promit de faire payer ce qui ſe trouveroit dû, & de donner ordre qu'on fût plus exact à l'avenir.

Cette fermeté ayant fait comprendre à Grégoire que le roi d'Angleterre étoit trop éclairé pour ſe conduire par de vains ſcrupules, & trop abſolu dans ſes états pour ſe laiſſer effrayer par des menaces, il prit le parti de remettre ſes prétentions à des tems plus favorables, & de feindre que ſes autres entrepriſes ne lui permettoient point de pouſſer celle-ci avec plus de vigueur. Guillaume lui laiſſa cette foible ſatisfaction, tandis qu'il tiroit lui-même de ſa conduite un fruit plus ſolide, par l'impreſſion qu'elle fit ſur ſes peuples & ſur ſes voiſins. Il ſe crut enfin au degré de gloire & de puiſſance, où il s'étoit toujours propoſé de borner ſon ambition; trop reſpecté

reſpecté des anglois, ou trop sûr des voies par leſquelles il étoit parvenu à les réduire, pour douter déſormais de leur ſoumiſſion; trop redouté au-dehors pour appréhender qu'on troublât ſon repos lorſqu'il paroîtroit diſpoſé à ménager celui d'autrui : plus riche qu'aucun autre ſouverain du même tems, par l'ordre qu'il avoit mis dans ſes revenus, & par la méthode qu'il avoit trouvée pour ſe décharger de l'entretien des troupes; plus heureux par le ſincère attachement de ſes amis, & par l'union qui avoit toujours régné dans ſa famille, car il avoit toujours été ſenſible à cette ſorte de bonheur, & dans les chagrins qu'il avoit eſſuyés continuellement du côté des anglois, il s'étoit ſouvent conſolé par l'opinion qu'il avoit de la fidélité de ſes normands, & de la tendre ſoumiſſion de ſes trois fils. Enfin l'avenir ne lui promettant plus qu'une vie tranquille, il ne s'arrêtoit en Normandie, que pour y recueillir les loix, les uſages & tout ce qu'il vouloit communiquer aux anglois pour le parfait établiſſement de leur repos, autant que pour la sûreté de ſon gouvernement.

Mais les peines qui le menaçoient pendant le reſte de ſa vie, étoient celles qu'il n'avoit jamais connues. Pendant le long ſéjour qu'il fit à Rouen, il apprit par un meſſager de l'évêque de Bayeux, qu'il s'étoit formé en Angleterre une nouvelle

conſpiration. Ce fut un mouvement de colère qu'il reſſentit d'abord en ſe figurant, ſur les premiers termes de cet avis, qu'il n'étoit queſtion que des anglois : nation intraitable, s'écria-t'il, à qui il falloit moins un roi qu'un tiran ! Mais il s'abandonna bientôt à la plus mortelle triſteſſe, lorſqu'il eût entendu que les rebelles étoient ſes plus chers normands. On lui nomma Raoul de Guaer, Doquart, comte de Suffolck; Roger de Breteuil, comte d'Hereford; Henry de Beaumont, comte de Warvick, enfin ceux qu'il avoit comblés de bienfaits, & dont il n'auroit jamais ſoupçonné l'attachement. Pour comble de douleur, le brave Waltehof, ce héros dont il eſtimoit autant la probité que la valeur, le mari de ſa nièce, un homme enfin ſur qui il s'étoit acquis tant de droits par ſes faveurs, s'étoit joint au parti des mécontens. La révolte étoit au premier moment de ſa naiſſance, ou du moins l'Evêque de Bayeux, qui avoit fait partir le meſſager ſur les premières circonſtances qu'il en avoit pu découvrir, ne joignoit point d'autres éclairciſſemens à cet avis. Il preſſoit le roi de repaſſer la mer, en lui faiſant craindre le danger du moindre retardement. Cependant ſi ce prince quitta la Normandie ſans être mieux informé du déſordre auquel on lui demandoit de ſi prompts remèdes, il n'en ignoroit pas tout-à-fait la ſource.

Les comtes de Suffolck & de Hereford ayant réſolu d'unir leurs maiſons par le mariage du premier avec la fille de l'autre, avoient fait cette propoſition au roi avant ſon départ pour la Normandie. Mais, dans le nouveau plan qu'il avoit formé pour ſe concilier les ſeigneurs anglois, il penſoit à donner la fille du comte d'Hereford, au brave Everard, qui lui avoit fait faire enfin des ſoumiſſions, & qu'il croyoit ne pouvoir s'attacher par trop de bienfaits. Quoiqu'il n'eut point expliqué la raiſon de ſon refus, les deux comtes avoient été choqués qu'il leur ôtât la liberté de diſpoſer d'eux-mêmes & de leurs enfans; ils lui en avoient fait des plaintes qu'il avoit reçues avec bonté, mais ſans leur déclarer qu'il fût plus diſpoſé à s'y rendre. Le voyage de Normandie lui ayant fait naître d'autres ſoins, il avoit perdu de vue dans cet intervalle & les déſirs des deux comtes, & ſes propres vues pour le mariage d'Everard.

Cependant Guaer, qui aimoit avec paſſion la fille de ſon ami, le ſollicita de profiter de l'abſence du roi pour exécuter leur deſſein. Il l'engagea dans cette réſolution par ſes inſtances; & pour célébrer la fête avec tout l'éclat qui convenoit à leur fortune, ils invitèrent un grand nombre de ſeigneurs anglois & normands, avec leſquels le comte de Waltehof ne put refuſer

de ſe rendre à la noce. Il y a peu d'apparence que les deux comtes euſſent déjà formé quelque projet contraire à la ſoumiſſion, & que leur deſſein, en aſſemblant un ſi grand nombre d'amis fût de leur inſpirer des idées de révolte ; ils n'auroient pas eſpéré de gagner Waltehof, dont perſonne n'ignoroit l'attachement pour Guillaume. Mais la chaleur du vin ayant animé les diſcours, il ſe trouva quelqu'un qui fit ſentir à Guaer à quoi il s'expoſoit, par un mariage qui ne pouvoit manquer de choquer l'humeur impérieuſe du roi; on en prit occaſion de raiſonner ſur le caractère de ce prince, & Guaer, qui ſongea peut-être alors à ſe ſauver en groſſiſſant le nombre des coupables, rappela non-ſeulement tout ce qu'il crut capable de juſtifier ſa conduite, mais encore ce qui lui parut le plus propre à aigrir l'aſſemblée contre Guillaume ; il feignit de plaindre les anglois, qui ſe voyoient réduits à l'eſclavage, après avoir paſſé de tout tems pour la nation la plus libre de l'Europe, & la plus jalouſe de ſa liberté. A l'égard des normands, il leur fit honte de leur aveugle ſoumiſſion, pour un maître qui prétendoit régler juſqu'à l'intérieur des familles, & qui ne leur avoit pas accordé d'ailleurs autant de faveurs qu'on ſe l'imaginoit, puiſque ſi on les faiſoit conſiſter dans les richeſſes qu'il

leur avoit procurées, il étoit évident que par les charges exceſſives qu'il mettoit ſur leurs terres, il leur ôtoit d'une main ce qu'il leur avoit donné de l'autre. Enfin s'appercevant qu'on prenoit plaiſir à l'écouter, il déclara ouvertement qu'il étoit indigne de gens d'honneur de vivre ſous la domination d'un bâtard, qui avoit uſurpé les deux états dont il étoit en poſſeſſion.

Dans l'ardeur & le tumulte de la débauche, ce diſcours produiſit un effet ſi prompt, que toute l'aſſemblée réſolut de prendre les armes pour s'oppoſer au retour du roi. Rien ne marque mieux l'extravagance de ce projet, que l'aveuglement même des ſeigneurs normands, qui ne leur permettoit pas de conſidérer à quoi ils s'expoſoient de la part de la nation angloiſe, en ſe défaiſant d'un maître à qui ils devoient non-ſeulement tous les biens, mais encore la ſûreté dont ils jouiſſoient, & ſans lequel ils ſeroient bientôt devenus la proie & la victime d'un peuple qui les regardoit encore comme ſes tyrans. Le comte Waltehof, échauffé comme les autres par le vin, ſe laiſſa entraîner auſſi dans cette conſpiration. La plupart des hiſtoriens paroiſſent perſuadés qu'il ne la regarda point comme une entrepriſe ſérieuſe; & que ne ſe figurant point que les normands fuſſent capables

de cet excès de folie, ſur-tout dans une partie de table, & ſans autre prétexte que des raiſons, auxquelles il étoit impoſſible qu'ils n'euſſent pas réfléchi mille fois avec plus de tranquillité, ſans en avoir pris droit de manquer à leur devoir, il ne fit que ſe prêter à des réſolutions qu'il ne put croire ſérieuſes.

Cependant on ne s'étoit point arrêté à de ſimples projets : dès la même nuit les ſeigneurs normands, qui avoient quelqu'autorité ſur les troupes, avoient envoyé ordre à leurs officiers de ſe préparer à la guerre, & ſoit qu'ils ſe cruſſent le lendemain trop avancés pour ſe rétracter ſans péril, ſoit que l'impreſſion du diſcours de Guaet durât plus long-tems que les fumées du vin, ils continuèrent leurs préparatifs pour attaquer & pour ſe défendre. L'évêque de Bayeux, qui en fut averti, ne vit point d'autre reſſource, tandis qu'il dépêchoit des courriers au roi, que de ſe retirer à Wincheſter, d'où il excita les ſeigneurs qu'il crut les plus fidelles, à rendre à leur maître ce qu'ils lui devoient dans une occaſion auſſi preſſante.

Il n'y eut point de ſurpriſe égale à celle du comte Waltehof, loſqu'apprenant le lendemain, que les conjurés ne ſe refroidiſſoient point dans leur entrepriſe, il ſe vit preſque forcé par ſa promeſſe, d'entrer dans un complot

qu'il déteſtoit. Les ſeigneurs anglois, avec qui il avoit conſervé des liaiſons, ne manquèrent point de lui rappeler tous les motifs qu'ils purent joindre à ceux de Guaer, pour l'engager à ſervir ſa patrie. Mais quand ils auroient pu lui faire oublier les obligations qu'il avoit au roi, ſa prudence naturelle lui auroit fait trouver mille difficultés inſurmontables dans un complot, qui, loin de tirer les anglois de l'oppreſſion, n'étoit propre qu'à redoubler leur misère : il voyoit bien qu'en ſuppoſant le plus heureux ſuccès aux armes des conjurés, l'Angleterre n'en ſeroit ni plus libre, ni plus heureuſe, puiſqu'aulieu d'un ſeul maître, dont le mérite ſembloit diminuer la honte de ſes fers, elle deviendroit la proie de pluſieurs petits tyrans, qui achèveroient tout à la fois ſa ruine & ſon humiliation, ſans compter que ſi la conſpiration étoit diſſipée par la ſeule préſence du roi, comme il y voyoit beaucoup d'apparence, toute la vengeance tomberoit ſur lui au double titre d'ingratitude & de perfidie. Mais ſon caractère généreux, qui n'avoit pas beſoin d'être ſoutenu par toutes ces réflexions, lui fit rejeter avec horreur la ſeule penſée de trahir un maître, à qui il n'étoit pas moins attaché par ſon inclination que par ſes ſermens ; il ne lui reſtoit d'embarras que pour lui faire agréer ſon repentir & ſes

excuſes. Quelques hiſtoriens rapportent qu'il s'adreſſa d'abord à ſa femme, en la priant d'aller au-devant du roi juſqu'en Normandie, & d'obtenir l'oubli de ſa faute, avant que ce prince eût remis le pied dans ſes états. Ils ajoutent que Judith, déjà dégoutée du comte, & charmée d'une occaſion qui pouvoit l'en défaire, & lui donner la liberté de ſe livrer à d'autres amours, l'exhorta au contraire à ſoutenir ſon entrepriſe, & qu'elle lui donna même pour motif l'eſpérance du trône, auquel il pouvoit prétendre ſans crainte, après l'exemple d'Harold. Mais le parti de l'honneur & du devoir fut le plus puiſſant dans le cœur de Waltehof; il alla trouver Lanfranc, archevêque de Cantorbéry, dont il ſavoit que l'eſprit & la vertu étoient extrêmement conſidérés du roi : il lui fit l'aveu du crime où l'excès du vin l'avoit emporté; & ſe croyant trop coupable, quoiqu'il n'eût pas joint la moindre démarche à ſon engagement, il le pria de demander pour lui à Guillaume le pardon d'un égarement ſi court & ſi peu volontaire. L'archevêque, qui connoiſſoit le mérite & la droiture de Waltehof, ne balança point à lui promettre ſon ſecours, & ne connoiſſant pas moins le caractère du roi, il crut pouvoir lui garantir que le prince rendroit juſtice à la ſincérité de ſon repentir.

Pendant ce tems-là Guillaume, plus occupé de la douleur qu'il reſſentoit de ſe voir trahi par ſes meilleurs amis, que des périls qui pouvoient le menacer à ſon retour, arrivoit dans la province de Kent, où Lanfranc & l'évêque de Bayeux s'empreſsèrent de l'aller recevoir. Ces deux prélats lui portoient des nouvelles, qui auroient diminué ſon chagrin, s'il n'avoit été ſenſible qu'à la ſeconde de ces deux diſgrâces. Les deux chefs de la conſpiration avoient pris leurs meſures avec tant d'imprudence, qu'ils n'avoient pu réunir les troupes que leurs amis avoient aſſemblées dans différens lieux; celles du roi, plus promptes & plus fidelles, avoient déjà forcé Guaer à ſe retirer dans le château de Norwick; &, ce qui paroîtroit peu vraiſemblable ſi tous les hiſtoriens ne s'accordoient à le rapporter, non-ſeulement le peuple d'Angleterre avoit refuſé de ſeconder les rebelles, mais les ſeigneurs de la nation, qui avoient applaudi ſi vivement au projet de la révolte, s'étoient retirés inſenſiblement chacun de leur côté, & les normands demeuroient ſeuls chargés de la haine & des difficultés de leur entrepriſe.

Le reſſentiment du roi n'en devint que plus vif contre des ingrats, dont les forces même étoient ſon ouvrage, & qui ne pouvoient ainſi

tourner leurs armes contre lui que par un horrible abus de ſes propres bienfaits ; il jura d'en faire un exemple qui effrayeroit long-tems les perfides. Cependant l'archevêque de Cantorbéry prit ce moment pour lui demander la grâce de Waltehof ; & l'on prétend, qu'après s'être fait expliquer les circonſtances de ſa faute, il promit à Lanfranc de l'oublier ; d'autres aſſurent que Waltehof étoit venu ſe jeter lui-même aux pieds du roi, & que ce prince, après lui avoir fait quelques reproches d'une légéreté indigne de ſa réputation & de ſon caractère, lui déclara publiquement qu'il croyoit ſes remords ſincères, & qu'il lui rendoit ſon eſtime & ſon amitié. D'autres, tels qu'Orderic-Vital, prétendent que loin d'avoir participé à la conſpiration, ou d'avoir même feint d'y conſentir, il avoit adreſſé aux conjurés un diſcours fort éloquent pour les ramener à la ſoumiſſion par ſes inſtances, & que ce fut ſa femme ſeule qui empoiſonna l'eſprit du roi ſon oncle par de noires calomnies. Je m'arrêterois plus volontiers à cette dernière opinion qui ſauveroit du moins Guillaume du reproche d'avoir trompé Waltehof par de fauſſes apparences de réconciliation. Quoi qu'il en ſoit, ce prince n'eut pas plutôt appris que le fils d'Osborne & Richard, tous deux grands-juſticiers d'Angleterre, avoient

diſſipé les troupes du comte d'Hereford, & que Guaer, comte de Suffolck, s'étoit retiré dans le château de Norwick, que ſe croyant maître de ſa vengeance, il fit arrêter le comte Waltehof & quelques autres des principaux rebelles. Ceux qui ſavoient à quel point la douleur l'avoit pénétré, s'attendoient à lui voir répandre des ruiſſeaux de ſang. Cependant, après avoir aſſemblé tous les ſeigneurs qui lui étoient demeurés fidelles, & leur avoir découvert toute l'amertume de ſon cœur dans un diſcours fort touchant, il borna la punition des normands au comte d'Hereford, l'un des deux chefs du complot qui avoit été pris dans la déroute de ſes troupes. Il lui fit même grâce de la vie, après l'avoir fait condamner au ſupplice, ſuivant les loix de Normandie; & il changea lui-même cette ſentence en celle d'une priſon perpétuelle. Mais ſa bonté ſervit ſi peu à ramener cet eſprit intraitable, qu'elle n'eut point d'autre effet, au contraire, que de l'irriter juſqu'à la fureur. Le comte paſſa toute ſa vie à maudire le roi & à l'accabler d'injures dans ſa priſon. Un hiſtorien rapporte que Guillaume, dont rien ne paroiſſoit capable de diminuer l'affection pour les normands, prit un jour occaſion d'une fête pour envoyer au comte quelques habits magnifiques, dans la vue d'a-

doucir ſon humeur & ſon infortune par cette faveur. Mais ce farouche ſeigneur fit élever auſſi-tôt un bucher dans la cour de ſa priſon, & brûla indignement ces précieuſes marques de la bonté de ſon maître. Le roi ne put ſe défendre d'un mouvement de colère en apprenant ſa brutalité ; mais toute la vengeance qu'il en tira fut de jurer par la *reſplendeur de dieu*, qu'il le laiſſeroit donc dans les fers pendant toute ſa vie : ce ſerment fut ſi fidellement rempli, que le comte, ayant ſurvécu à Guillaume, les enfans de ce prince l'exceptèrent du nombre de pluſieurs priſonniers à qui ils rendirent la liberté.

Mais le roi portoit une plaie plus vive au fond du cœur, & ſuppoſant Waltehof coupable, toutes ces réflexions ne pouvoient le conſoler de s'être laiſſé tromper par les apparences de la bonne foi & de l'honneur. On ne peut diſconvenir que, dans la ſuppoſition de ſon crime, ce comte ne méritât tout le reſſentiment d'un ſi bon maître. Guillaume l'avoit ſauvé de l'échaffaut, après l'avoir pris, les armes à la main, dans le feu d'une ſanglante révolte ; au-lieu du châtiment qu'il ne pouvoit évirer, il l'avoit comblé des plus glorieuſes marques de ſon eſtime, & ne ſe bornant point à l'approcher de ſa perſonne dans les premiers emplois de

la cour, il lui avoit donné ſa nièce avec le gouvernement des provinces du nord, qui étoit le poſte le plus important du royaume; ainſi tout ce que la trahiſon a de noir & d'infâme, ſembloit ſe réunir pour exciter l'horreur & la vengeance dans un cœur auſſi noble que celui du roi. D'un autre côté, ſe figurera-t-on qu'un homme de la prudence & de la vertu de Waltehof eut pu ſe livrer ſérieuſement à une troupe inſenſée de conſpirateurs dans l'emportement du vin & de la débauche? Et s'il eut été capable de cette foibleſſe, eſt-il vraiſemblable que, diſpoſant d'une partie des forces du royaume, il eut remis au lendemain à prendre des meſures pour l'exécution d'un projet qui ne pouvoit demeurer caché un ſeul moment, tandis que ſes complices employèrent la même nuit à donner des ordres avec une diligence qui auroit été funeſte au gouvernement, s'ils avoient été capables d'y joindre autant de conduite & de prudence? Il eſt vrai que tout ce raiſonnement, par lequel on eſt forcé de regretter l'infortune de Waltehof, & la vengeance du roi ſur les artifices de Judith, fait de cette dame un monſtre d'autant plus odieux, qu'il ne paroît par aucun témoignage qu'elle eut reçu de ſon mari le moindre ſujet de plainte, & qu'on ne lui attribue que le déſir du changement par

un autre mariage. Mais ne peut-on pas dire que c'eſt ici une de ces occaſions où la connoiſſance du caractère jette quelque jour ſur un fait obſcur ; & s'il doit reſter quelque doute ſur la ſeule autorité d'Orderic-Vital, la conſidération d'une femme légère & capricieuſe l'emportera-t-il ſur l'idée qu'on a dû ſe former de Guillaume & de Waltehof ?

L'hiſtorien raconte, ſans aucune marque d'incertitude, que ſur l'accuſation que Judith intenta contre ſon mari, il fut arrêté par l'ordre du roi & préſenté à ce prince, qui lui reprocha amérement ſon ingratitude & ſa perfidie. Le brave comte avoua intrépidement qu'il avoit entendu les diſcours des conjurés, & que les ayant pris pour l'effet du vin, il n'avoit pas cru que l'occaſion lui permît de s'élever avec trop de chaleur contre une troupe de gens plongés dans l'ivreſſe ; mais il proteſta, avec la même fermeté, qu'il avoit blâmé leur folie, & qu'il n'avoit pas même feint d'y conſentir. Ce déſaveu, contre lequel on ne voit point que perſonne réclamât, ſuſpendit quelque tems la vengeance de Guillaume. Cependant ſon cœur étoit trop aigri pour s'adoucir, & ce n'étoit plus qu'à l'honneur de ſa juſtice qu'il accordoit un délai dont l'impatience de ſon reſſentiment murmuroit. Il nomma des juges

pour examiner les réponſes de Waltehof; cette affaire traîna quelque tems, pendant lequel ce malheureux ſeigneur fut renfermé dans une priſon fort dure, d'où il ne put obtenir la faveur de reparoître aux yeux du roi. L'hiſtorien fait une peinture admirable des ſentimens de religion & d'honneur qu'il fit éclater dans cette humiliante ſituation. Il ne s'arrête pas avec moins de complaiſance à la deſcription de ſa figure, qui étoit auſſi noble & auſſi aimable même que ſon caractère. Enfin, les ſollicitations de ſes ennemis prévalurent, Waltehof fut condamné à mort pour avoir conſenti à la conſpiration, pour ne s'être pas oppoſé vigoureuſement aux propoſitions des complices, & pour ne s'être pas hâté d'en avertir le miniſtre. Les normands, qui comptoient partager ſa dépouille, & qui avoient appréhendé, ajoute l'hiſtorien, qu'il ne trouvât le moyen de ſe ſauver de la priſon, n'attendirent pas même le jour ſuivant pour l'exécution de cette ſentence. Ils le conduiſirent hors de la ville, pendant que le peuple étoit enſéveli dans le ſommeil, & lui ayant coupé la tête avec peu de formalités, ils ouvrirent une foſſe, dans laquelle ils l'enterrèrent au même lieu. La comteſſe Judith, affectant une fauſſe douleur, demanda au roi ſon oncle la permiſſion de faire tranſporter

ſon corps à l'abbaye de Croiland, où la haute opinion qu'on avoit d'un ſi grand homme le fit accompagner d'une foule de peuple. Bientôt l'on prétendit qu'il faiſoit des miracles, & le fond de haine, qui ſubſiſtoit toujours contre les normands, contribua, beaucoup plus que la piété, à fortifier cette opinion. L'abbé de Croiland, qui s'efforça de l'appuyer, fut chaſſé de ſon monaſtère par l'ordre du roi, qui fit venir, pour lui ſuccéder, un moine de l'abbaye de Fontevrauld, nommé Ingulphe; mais les obligations que ce nouvel abbé avoit à Guillaume, ne l'empêchèrent point d'atteſter, dans une hiſtoire qu'il nous a laiſſée de ſon abbaye, les miracles qui s'opéroient ſur le tombeau de Waltehof.

Sans prononcer ſur cette prétendue ſainteté, on eſt forcé de remarquer que Guillaume n'a guère ici d'autre excuſe que le reſſentiment de la bonté & de l'amitié trahies, dont on peut ſuppoſer que les mouvemens furent aſſez impétueux pour étouffer le ſouvenir des grandes qualités de Waltehof, & l'impreſſion qu'il en avoit reſſentie lui-même dans des tems plus tranquilles; auſſi condamna-t-il la précipitation des exécuteurs, comme s'il n'eut pas été impoſſible qu'un peu de délai n'eût changé ſes réſolutions. Mais le goût de la vengeance vivoit

toujours

toujours dans ſon cœur, puiſqu'il ne donna point d'autre marque de regret ; & quand il pourroit paroître excuſable par la nobleſſe des motifs qui avoient échauffé ſon ſang, on ne peut avoir la même indulgence pour ſes normands qui recueillirent le fruit d'un crime dans lequel ils avoient engagé l'infortuné Waltehof, & qui ſervirent même par des vues ſi baſſes à précipiter ſon ſupplice.

Mais ſi Guillaume avoit pouſſé ſi loin l'indulgence pour les normands qui s'étoient ſoumis, il excita toute ſa juſtice contre Guaer, qui s'obſtinoit à lui réſiſter dans le château de Norwick. Il ſe mit à la tête de ſes troupes pour le forcer lui-même dans cette retraite, moins par la néceſſité de ſa préſence pour une entrepriſe qui ne demandoit que le moindre de ſes généraux, que pour réparer en quelque ſorte la rigueur dont il avoit uſé à l'égard de Waltehof, en faiſant connoître avec éclat qu'il n'épargnoit le crime dans perſonne, & que la qualité de normand n'étoit pas capable de déſarmer ſa juſtice. Guaer ſentit à quoi cette réſolution l'expoſoit ; il n'attendit point l'arrivée de ſon maître, & s'étant ſauvé par des voies difficiles, il gagna le Danemarck, aſile commun de tous les mécontens d'Angleterre. Mais ſa femme, dont les hiſtoriens relèvent le courage,

ſans faire connoître ſa naiſſance & ſa patrie ; ſe chargea de la défenſe de Norwick dans l'abſence de ſon mari, & comptant ſur le ſecours des danois, elle pouſſa la hardieſſe juſqu'à ſe préſenter hors des murs du château à la tête de ſes troupes ; elle fut contrainte de ſe retirer, & l'attaque fut commencée auſſi-tôt, mais avec tant de ménagemens & d'affectations de galanterie, que Guaer eut le tems de revenir avec les danois. Mais Guillaume, dont les troupes étoient toujours prêtes à marcher, ſe trouva bientôt aſſez fort pour s'avancer à leur rencontre, & Guaer n'ayant trouvé ni les anglois ni les normands diſpoſés à le ſeconder, ſe retira avec autant de diligence qu'il étoit venu. Le ſiége du château de Norwick redevint un amuſement ; la comteſſe d'Hereford, après avoir donné quelques autres preuves de ſa réſolution & de ſon adreſſe, ſe rendit à compoſition ; & le roi qui ſans marquer de paſſion pour les femmes, s'étoit toujours fait honneur de ſa politeſſe & de ſa complaiſance, lui accorda la liberté d'aller rejoindre ſon mari.

Il reſtoit quelques traces de la révolte dans les provinces occidentales. Guillaume n'employa point d'autres mains que les ſiennes pour éteindre un feu d'autant plus redoutable qu'il s'approchoit de la Normandie ; & ce fut cette

raiſon ſans doute qui lui fit repaſſer la mer, auſſi-tôt qu'il eut appris que Raoul Guaer s'étoit rendu en Bretagne, où l'on publioit qu'il avoit raſſemblé tous ſes vaiſſeaux & ceux de ſes amis autour de ſa ville de Dol, dans le deſſein de ſe dédommager ſur les normands de la perte de tous ſes biens, qui avoient été confiſqués en Angleterre. On obſervoit que le duc de Bretagne, ſaiſiſſant cette occaſion pour ſecouer entiérement le joug de la Normandie, lui prêtoit ſes meilleures troupes. Guillaume s'imagina à ſon tour que c'en étoit une pour exiger de la Bretagne l'hommage qu'elle avoit rendu aux premiers ducs normands; il s'embarqua avec une armée nombreuſe ſur les vaiſſeaux qu'il tenoit toujours en réſerve pour la communication de ſes deux états, il prit terre ſur ſes propres côtes, mais ce ne fut que pour ſe donner le tems de faire déclarer ſes intentions au duc de Bretagne; & ſur le refus que ce prince fit de le ſatisfaire, il commença auſſi-tôt la guerre par le ſiége de Dol.

Hoel, duc de Bretagne, n'avoit pas conſulté ſes forces, lorſqu'il entreprenoit de réſiſter à un roi confirmé dans l'habitude de vaincre; mais ſentant bientôt ſa foibleſſe, il eut recours à la France. Philippe ne pouvoit manquer d'être toujours diſpoſé à s'oppoſer à l'agrandiſſement

du roi d'Angleterre, & devoit voir volontiers la Bretagne empreſſée d'elle-même à redevenir un fief immédiat de la couronne, d'arrière-fief qu'elle étoit depuis que Charles le ſimple l'avoit cédée malgré lui au premier duc de Normandie. Il ſe rendit avec des troupes nombreuſes au ſecours de Dol. La vigoureuſe défenſe de Guaer avoit déjà beaucoup diminué l'armée angloiſe. Guillaume, hors d'état de réſiſter à l'attaque imprévue des françois, leva le ſiége, & fut chargé ſi à propos dans ſa retraite, qu'il y perdit une partie de ſon armée avec tout ſon bagage, dont les hiſtoriens font monter la perte à 80 mille livres ſterlings, ſomme très-groſſe dans ce ſiècle. La comteſſe d'Hereford, car Guaer n'avoit point abandonné ce titre en perdant ſa fortune en Angleterre, inſulta trop amèrement à la diſgrâce de Guillaume, en lui écrivant que ſi elle n'avoit point exterminé juſqu'à ſon dernier ſoldat, c'étoit que le ſouvenir de ſes galanteries l'obligeoit à quelque reconnoiſſance. Il eut la modération de lui faire une réponſe galante, où il la louoit encore de l'élévation de ſon courage, en regrettant la perte que l'Angleterre faiſoit d'une femme comme elle, par la mauvaiſe conduite de ſon mari.

Il n'auroit pas traité ſans doute avec la

même indulgence Raoul Guaer, qui s'étoit comme obſtiné à le braver; car loin de revenir du chagrin dont cette révolte l'avoit pénétré, chaque jour lui faiſoit naître de nouvelles réflexions, qui ſembloient empoiſonner les plus glorieux fruits de ſes travaux. Il conſidéroit qu'après avoir trouvé des ingrats & des perfides juſques dans ſes meilleurs amis, il n'avoit plus de marques auxquelles il pût diſtinguer la fidélité & l'attachement, & par conſéquent que tout le reſte de ſa vie étoit deſtiné à l'inquiétude, aux ſoupçons, aux défiances; enfin, à tous les troubles de cœur & d'eſprit, qui ſont un ſupplice affreux de la condition des rois, quand ils ſont capables d'aimer, & ſenſibles au plaiſir d'être aimés. Cette penſée l'affligeoit juſqu'à changer ſon humeur; il ne voyoit plus du même œil ceux qui l'approchoient. Il ne recevoit plus les ſoins de ſes courtiſans & les empreſſemens de ſes peuples avec la même ſatisfaction & le même goût. Il ſe plaignoit qu'après tant de fatigues & de peines, dans leſquelles il ne s'étoit pas moins propoſé le bonheur d'autrui que le ſien, après tant de récompenſes accordées, tant de faveurs & de bienfaits répandus avec profuſion, il n'avoit pu parvenir à ſe faire des amis. Mais ce n'étoit

que l'eſſai des peines qui devoient exercer ſa conſtance.

Il avoit trois fils que j'ai déja nommés; Robert, qui étoit l'aîné, & qui avoit gouverné juſqu'alors la Normandie avec la reine ſa mère; Guillaume, ſurnommé le Roux à cauſe de la couleur de ſes cheveux, ou de celle de ſon viſage; & le troiſième, nommé Henri, né en Angleterre depuis la conquête. Ces trois princes vivoient avec peu d'intelligence, ou du moins la jalouſie que les deux derniers avoient contre leur aîné, dont ils ſavoient que l'ambition ſe propoſoit déjà de les exclure de la ſucceſſion de leur père, les tenoit dans une union qui donnoit beaucoup d'ombrage à Robert. Guillaume, beaucoup plus occupé du gouvernement de l'Angleterre que de celui de la Normandie, avoit négligé juſqu'alors, ou pouvoit même avoir ignoré tout-à fait cette ſource de chagrins domeſtiques. Cependant il connoiſſoit aſſez le caractère ambitieux de ſon aîné pour l'avoir ſoupçonné d'être l'auteur ſecret de la dernière révolte des Manceaux, & d'entretenir des liaiſons avec le roi de France, le duc de Bretagne & le comte d'Anjou. Lorſque les Manceaux s'étoient ſoumis à Guillaume avant la conquête, une des conditions qu'ils avoient demandées étoit que

leur comté fût donné à Robert, & j'ai remarqué qu'immédiatement avant ſon expédition, Guillaume étoit convenu avec la France, que le duché de Normandie reviendroit auſſi à ce jeune prince : mais il avoit entendu que ce ne ſeroit qu'après ſa mort, & ſuppoſé qu'il eût le malheur de périr dans ſon entrepriſe. Cependant Robert ayant reçu dès ce tems là les hommages de la nobleſſe de Normandie, l'amour de l'indépendance lui avoit fait ſouffrir fort impatiemment les délais de ſon père ; il avoit eu même la hardieſſe de s'en expliquer un jour avec lui, en le priant de tenir la parole qu'il avoit donnée au roi de France & aux ſeigneurs du Maine. « Guillaume lui avoit répondu que ſa » coûtume n'étoit pas de ſe dépouiller avant » que de vouloir ſe coucher». Enfin la vigilance & la fidélité des régens de Normandie n'ayant guère permis à Robert de tourner de ce côté-là ſes eſpérances, on ne douta pas qu'il ne ſe fût efforcé pluſieurs fois de ſoulever les puiſſances voiſines pour contraindre ſon père à partager avec lui ſes états, & à ſe contenter de la couronne d'Angleterre. Robert n'avoit point les avantages naturels de la figure, & ſa taille, qui étoit groſſe & petite avec des jambes extrêmement courtes, lui fit donner le nom de *Gambarre* ou de *Courtes-bottes* ; mais avec beau-

coup d'ambition & d'amour pour la gloire, il étoit impérieux, hardi, d'une adreſſe extraordinaire dans le métier des armes; & mettant tout ſon plaiſir dans les exercices militaires, il s'étoit déjà fait la réputation d'égaler les plus braves princes de ſon tems.

Une aventure fort légère en elle-même, ſervit à faire éclater des diſpoſitions qu'il avoit encore l'adreſſe de diſſimuler. Le roi s'étant arrêté quelques jours au Château de l'Aigle, en Normandie, les princes ſes enfans, s'y raſſemblèrent auprès de lui. On y prit le divertiſſement de la chaſſe, pour lequel Guillaume conſervoit toujours ſon ancienne paſſion. Mais un jour que le mauvais tems retenoit toute la cour au château, Guillaume & Henri, dont la liaiſon augmentoit continuellement par la reſſemblance de leur fortune, ſe mirent à jouer aux dés, & enſuite à folâtrer enſemble avec la légèreté qui eſt ordinaire à leur âge. Robert étoit dans la cour ſous la fenêtre de leur chambre, ils jetèrent ſur lui de l'eau, ſans joindre à ce badinage aucune marque que leur intention fût de l'offenſer, & Robert prit d'abord en effet la choſe en riant; mais Alberic de Grente-Meſnil, à qui le roi venoit d'ôter les gouvernemens qu'il lui avoit donnés en Angleterre, & quelques autres mécontens qui accompagnoient ce jeune prince,

l'animèrent par leurs diſcours, juſqu'à lui faire regarder la hardieſſe de ſes frères comme une inſulte. Il s'emporta furieuſement, & mettant l'épée à la main avec ſa ſuite, il monta dans la réſolution d'en tirer une vengeance ſanglante. Le roi accourut au bruit du déſordre, & n'eut pas de peine à l'arrêter par ſa préſence; mais Robert ſe déroba dès la même nuit avec tous ceux qui étoient entrés dans ſa querelle; il ſe rendit à Rouen dans le deſſein de s'emparer du château, & ſoit qu'il comptât ſur l'amitié du gouverneur, ou qu'il eût eſpéré de le ſurprendre, il ſe préſenta hardiment pour ſe ſaiſir des portes.

Cependant Roger d'Yvri, grand-échanſon de Normandie, qui commandoit dans cette place, le reçut avec ſi peu de ménagement, qu'il le força preſqu'auſſi-rôt de quitter la ville : il lui enleva même quelques-uns de ſes gens qui furent condamnés au ſupplice par l'ordre du Roi; & le jeune prince, moins ſoutenu qu'il ne s'en étoit flatté par les ſujets de ſon père, n'eut point d'autre reſſource que de ſe ſauver dans la haute Normandie.

Cette folle entrepriſe auroit pu paſſer pour un emportement de jeuneſſe, & le roi, qui ne cherchoit point à augmenter ſes peines par des alarmes précipitées, n'en prit pas d'abord une

autre opinion. Mathilde, ſon épouſe, qui avoit toujours marqué de la prédilection pour Robert, ſervit beaucoup à calmer l'eſprit du roi; & c'étoit rendre ſans doute un fort mauvais office à ce prince, puiſque l'impunité qu'il accorda à ſon fils, l'expoſa dans la ſuite à tout ce qui peut arriver de plus cruel & de plus humiliant pour un père. Il chercha à ſe conſoler de ſes premiers chagrins par des ſoins plus tendres. La princeſſe Cécile, ſa dernière fille, dégoûtée de la cour, dont elle faiſoit néanmoins l'ornement par ſa beauté, prit le parti de ſe retirer dans l'Abbaye de Caen, qui avoit été fondée par la reine. Guillaume, la voyant confirmée dans ce deſſein, n'épargna rien pour relever l'éclat de ſa conſécration par des fêtes. Ce fut dans un de ces jours de joie qu'on amena au roi un pélerin qui avoit été arrêté en traverſant l'extrêmité de la Normandie pour gagner les provinces méridonales de France. On ne lui reprochoit point d'avoir offenſé perſonne; mais ſa bonne mine & l'ignorance qu'il affectoit de la langue du pays l'avoient fait ſoupçonner de n'être pas un homme ordinaire; & Guillaume ayant défendu aux ſeigneurs anglois depuis la fuite de Guaer, de paſſer en Normandie ſans ſa permiſſion, par la crainte apparemment que cet implacable rebelle ne s'en ſervît pour lui cauſer de nouveaux troubles, on arrêtoit tous

ceux qui paroiſſoient ſuſpects de quelque vue contraire à ſes ordres.

Cet étranger demeura inconnu pendant quelques jours à la faveur de ſon déguiſement. Perſonne ne pouvoit douter qu'il n'y eut du myſtère ; le ſoin même qu'il prenoit de cacher ſon nom, & les motifs de ſa fuite ſervoient à augmenter les défiances, & l'on avoit peine à comprendre qu'un homme qui portoit toutes les marques d'une condition ſupérieure, ne pût être reconnu de tant de ſeigneurs qui accompagnoient Guillaume. Enfin l'énigme fut dévoilée par Hugues, comte d'Exceſter, qui ſe ſouvint de l'avoir vu les armes à la main dans la guerre de Sommerſet. C'étoit Magnus, le troiſième fils d'Harold. Il crut ſa vie fort expoſée lorſqu'il vit ſon nom découvert ; & ſe trouvant dans les chaînes, la fermeté avec laquelle il parut attendre la mort, acheva de rendre témoignage à la grandeur de ſa naiſſance. Cependant Guillaume, fort éloigné de ces cruelles maximes qu'on avoit vu trop ſouvent pratiquer par le grand Canut & par les autres conquérans danois ou ſaxons, s'empreſſa au contraire de réparer la violence qu'on avoit faite au jeune prince : il lui reprocha de lui avoir fait perdre une occaſion d'exercer ſa bonté, en refuſant avec ſes deux frères de venir s'établir à ſa cour : il lui repré-

ſenta l'exemple du prince Edgard, qui n'avoit jamais eu ſujet de ſe repentir de la confiance qu'il avoit eue à ſes promeſſes; & cette généreuſe ſécurité avec laquelle on avoit vu comme oublier au roi tout ce qu'il avoit à craindre de ſes rivaux, eſt en effet une des plus nobles marques de ſa grandeur d'ame & des plus glorieuſes circonſtances de ſon hiſtoire. Cependant Magnus ne traverſoit pas la Normandie ſans deſſein, le haſard ſeul l'avoit forcé dans une tempête de relâcher ſur la côte de Normandie; & lorſqu'il avoit affecté de prendre un chemin oppoſé à ſes véritables vues, ce n'avoit été que pour ſe ſauver plus facilement par cette feinte. Le but de ſon voyage étoit de ſe rendre en Flandre près de la reine Githe, ſa mère, qui l'avoit appelé à l'héritage des tréſors qu'elle avoit enlevés à l'Angleterre. La vie de cette princeſſe n'avoit pas été plus paiſible que le lieu qu'elle avoit choiſi pour aſile. Robert le Friſon, dont j'ai raconté les aventures extraordinaires, n'avoit pas joui tranquillement de la Flandre après l'avoir uſurpée ſur ſes deux neveux. Ces deux jeunes princes, dont l'un ſe nommoit Arnoul & l'autre Baudouin, avoient eu recours à la France, par le conſeil d'Anſelme de Mailly, & de Dreux de Couci, qui gouvernoient les états de la comteſſe de Hainaut, leur

mère. Philippe avoit pris leur défenſe, & s'étant promis d'accabler facilement Robert, il avoit marché contre lui avec une puiſſante armée ; mais il ſe faiſoit un ennemi à qui l'expérience de la bonne & de la mauvaiſe fortune avoit appris à ne s'étonner de rien. Robert avoit ſurpris les françois près de Caſſel, & les avoit taillés en pièces ; il avoit tué l'aîné de ſes deux neveux, & tellement guéri Philippe de l'envie de le troubler dans ſes états, que ce prince, après avoir rejeté ſur le ſort des armes la néceſſité où il étoit d'abandonner la comteſſe de Hainaut & le ſeul fils qui lui reſtoit, avoit traité avec Robert, qui étoit devenu le plus fidelle ami de la France.

Richilde, comteſſe de Hainaut, étoit encore dans un âge où elle pouvoit ſe donner un ſecond mari. La reine Githe, qui faiſoit depuis quelques années ſon ſéjour à Bruges, avoit formé une étroite liaiſon avec elle, & prenant un intérêt fort vif à ſon infortune, elle forma le deſſein de lui rendre un ſervice, qui pourroit tourner à l'avantage d'un de ſes trois fils. Avec ſes immenſes richeſſes, elle ſe flatta de pouvoir engager l'empereur Henri IV, à prendre Richilde ſous ſa protection ; & ne déſeſpérant pas de la voir remonter ſur le trône de Flandre, elle ne lui demanda point d'autre prix de ce qu'elle

vouloit entreprendre pour elle, que d'épouſer Magnus, le plus aimable de ſes fils. Ce deſſein tenoit à quantité d'autres vues, car Githe ne doutoit pas qu'avec les forces de la Flandre, auxquelles il ſeroit toujours aiſé d'engager les danois à ſe joindre, ſes fils ne puſſent attaquer plus heureuſement l'Angleterre, qu'ils n'avoient fait du côté de l'Irlande. L'intérêt même du jeune comte, fils de Richilde, n'étoit pas ſacrifié, ſoit qu'on crut devoir cet égard à la bienſéance, en ſollicitant le ſecours de l'empereur, ſoit qu'on fût réſolu ſincèrement d'aſſurer ſes droits au jeune comte, les deux princeſſes étoient convenues que Magnus, après avoir ſervi de père & de tuteur à ce jeune prince pendant une minorité qui devoit durer long-tems, lui remettroit ſes états de Flandre, pour ſe borner au comté de Hainaut; le tems de cette minorité ſuffiſoit apparemment au deſſein de la reine Githe.

Richilde, appuyée des richeſſes de la veuve d'Harold, alla ſe jeter avec ſon fils dans les bras de l'empereur, & l'offre d'une groſſe ſomme qu'elle étoit en état de compter au même moment, lui fit obtenir une puiſſante armée. Godefroy le boſſu, duc de la baſſe Lorraine, & l'évêque de Liége reçurent ordre de la conduire contre Robert, tandis que les deux princeſſes

firent avertir Magnus de l'heureux établiſſement qui l'attendoit dans les Pays-bas. Mais Robert, qui étoit ſi bien avec la France que Berthe, ſa belle fille, étoit deſtinée à épouſer Philippe, ſe mit en état, avec le ſecours des françois, de repouſſer vigoureuſement l'armée impériale. Richilde & ſon fils ſe virent encore une fois abandonnés, & la reine Githe perdit le fruit de ſa généroſité; car Robert ayant laiſſé le Hainaut à la comteſſe, cette vertueuſe mère renonça au mariage, pour conſerver plus sûrement ce reſte de grandeur à ſon fils.

Cependant Magnus avoit reçu avis du projet de la reine ſa mère & de la réſolution où elle étoit de l'inſtituer ſon héritier. Cette nouvelle, qu'il n'avoit pas eu la prudence de diſſimuler, avoit excité la jalouſie de ſes frères: ſans s'oppoſer ouvertement à ſon départ, ils l'avoient traverſé long-tems par toutes ſortes d'artifices. Enfin ce jeune prince s'étant apperçu d'où venoient les obſtacles, s'étoit embarqué ſecrètement ſous l'habit de pélerin, qui étoit alors à l'uſage des voyageurs dans toutes ſortes de conditions, & la tempête l'avoit jeté ſur les côtes de la baſſe Normandie. Un prétexte auſſi commun que celui du voyage de la Terre-ſainte, ne parut point un artifice qui pût cacher des deſſeins fort pernicieux à l'Angleterre; ou ſi Guillaume ſe figura

que la piété ſeule ne conduiſoit pas un prince de cet âge au Levant, il ne le ſoupçonna que d'aller joindre les anglois, qui s'étoient fait un nouvel établiſſement dans la Grèce. Magnus eut la liberté de partir, mais aulieu de prendre le chemin de la Paleſtine, il tourna vers la Flandre, où il trouva les eſpérances de ſa mère plus détruites que jamais, par le mariage de Berthe, belle fille de Robert, c'eſt-à-dire fille de ſa femme & de Florent, comte de Frize, avec le roi de France. Ainſi l'unique fruit qu'il tira de ſon voyage en Flandre, fut de recueillir effectivement la ſucceſſion de Githe, qui mourut peu de tems après ſon arrivée. Mais le mal qui menaçoit l'Angleterre, étoit attaché à ſa perſonne; il paſſa bientôt en Danemarck avec les tréſors de ſa mère, & l'uſage qu'il en fit chez une nation, à qui il étoit comme tourné en habitude de s'enrichir tous les ans du pillage des anglois, fut pour y former promptement une armée, avec laquelle il ſe mit en état de paſſer la mer au printems.

Ainſi Guillaume, par la facilité qu'il eut à laiſſer ſortir ſon ennemi de ſes mains, s'attira à lui-même un des plus terribles dangers qu'il eut eſſuyés pendant ſon règne, & ce qui eſt étrange dans les mêmes circonſtances, ſa bonté lui en préparoit un autre, qu'il auroit pu prévenir avec

la

la même certitude. Le prince Robert s'étoit retiré chez le comte de Neufchâtel avec Alberic de Grente-Meſnil, le comte de Couches & pluſieurs autres ſeigneurs, qui ne faiſoient que l'animer dans ſa révolte ; il y portoit l'audace juſqu'à piller les terres de ſon père, & juſqu'à brûler même quelques châteaux, où il trouva de la réſiſtance. Cependant la reine, qui n'avoit rien de ſi cher que ce fils, empêcha ſi adroitement que les nouvelles de ce déſordre ne pénétraſſent juſqu'au roi, ou le juſtifia ſi habilement par diverſes excuſes, que la bonté paternelle ſe joignant à la tendreſſe conjugale pour lui fermer les yeux, il retourna en Angleterre ſans autre caution de la conduite de ſon fils, que les promeſſes d'une mère crédule & paſſionnée. Roger de Beaumont, premier miniſtre de Normandie, qui n'avoit oſé choquer Mathilde en détrompant le roi avant ſon départ, ne laiſſa point de s'avancer avec quelques troupes vers Neufchâtel. Mais, loin de ramener Robert à ſa ſoumiſſion, il ne ſervit qu'à rendre ſa révolte plus éclatante, en le forçant de ſe jeter dans les bras de Philippe, qui avoit toujours nourri ſes mécontentemens. Cependant le goût du plaiſir lui fit oublier pendant quelque tems ſes projets à la cour de France, & la reine, qui avoit appréhendé de ne pouvoir plus les déguiſer, ſe ſervit encore de cette

excuſe, pour appaiſer les alarmes que Guillaume en avoit conçues depuis ſon retour à Londres.

Ce n'étoit pas ſans raiſon qu'il s'étoit hâté de repaſſer la mer; il avoit reçu avis que le roi de Galles armoit ſecrètement; & moins ce prince étoit capable de lui cauſer d'inquiétude, plus il le ſoupçonnoit de n'avoir pas formé ſeul le deſſein de l'attaquer. David, nouveau roi de Galles, avoit été mortifié du refus que Judith, veuve du comte de Waltehof, lui avoit fait, par l'ordre de Guillaume, d'une de ſes filles, que ce prince avoit demandée en mariage; elle en avoit deux qui étoient d'une beauté extraordinaire; & quoique le prétexte de Guillaume n'eût été en apparence que de ſuivre l'uſage auquel il s'étoit attaché de marier les héritières normandes aux ſeigneurs anglois, on s'étoit imaginé qu'ayant penſé pluſieurs fois à joindre le pays de Galles à ſes états, il avoit voulu éviter de ſe lier par le ſang avec un prince qu'il cherchoit l'occaſion de dépouiller. David n'avoit peut-être que ce motif pour lui ſuſciter la guerre; mais ſentant lui-même que ſi la ſituation de ſon pays en rendoit la conquête difficile aux anglois, il n'étoit pas non plus aſſez fort pour leur cauſer beaucoup d'embarras hors de ſes montagnes, il avoit engagé dans ſa querelle l'Ecoſſe & l'Ir-

lande, qui s'occupoient auſſi à faire ſourdement leurs préparatifs.

On ne trouve aucun détail de cette guerre dans les hiſtoriens; mais une chronique, que j'ai citée pluſieurs fois, la repréſente en général comme une des plus ſanglantes qui euſſent affligé depuis long-tems l'Angleterre & la Normandie, par la perte d'un nombre prodigieux des plus braves ſeigneurs de l'une & l'autre nation qui furent tués dans pluſieurs batailles. On vit peut-être alors pour la premiere fois ces deux peuples ſincèrement réunis pour leur défenſe commune contre des ennemis qui en vouloient ſans diſtinction à l'Angleterre, & qui y portèrent le fer & le feu avec la dernière barbarie. Cependant la victoire s'étant déclarée pour Guillaume, il en tira tant d'avantages pour la tranquillité de ſes états, que ce fut la dernière guerre qu'il eut à ſoutenir contre l'Ecoſſe & l'Irlande. Guillaume le roux, ſon fils, s'y diſtingua par mille actions glorieuſes, qui furent comme les premiers pas qu'il fit dans l'eſtime des anglois, & qui l'élevèrent ſur le trône après la mort de ſon père. Il tua David de ſa propre main, dans un combat, auquel il trouva le moyen de le forcer, en le ſuivant à la trace, ſur l'avis qu'il avoit reçu qu'il s'étoit écarté de ſon armée; il le joignit, & l'ayant défié à nombre égal, il lui fit

mordre la pouſſière avec tous ſes gens. Quelques auteurs qui ont révoqué en doute la vérité de cette guerre, & qui ne l'ont pas diſtinguée de celle où Guillaume avoit réduit le roi d'Ecoſſe à lui faire hommage de ſes états, dérobent au jeune prince de Normandie la gloire de cette action, & l'attribuent à un chaſſeur normand qui rencontra le roi de Galles dans un bois.

Mais quelques pertes que l'Angleterre eut eſſuyées dans cette guerre, ce fut pour elle un bonheur de ſe trouver encore aſſez bien armée pour réſiſter à l'attaque des danois qui firent leur deſcente à la fin de l'hiver ſous la conduite d'un prince du même pays, nommé Ferrick, & de Magnus, fils d'Harold. Ils étoient en ſi grand nombre, que ſi l'ardeur du pillage ne leur eut pas fait perdre la ſoumiſſion qu'ils devoient à leurs chefs, Guillaume auroit eu peine à raſſembler aſſez de troupes pour réſiſter à leur premier effort; mais le déſordre, où il ſurprit pluſieurs fois ces barbares, lui donna la facilité d'en tuer une grande partie avant que de ſe préſenter à eux dans un combat réglé; & le prince Ferrick, qui n'avoit peut-être penſé, comme ſes ſoldats, qu'à s'enrichir par le butin, ne vit pas plutôt ſon armée réduite à la moitié, que ſans s'arrêter aux reproches de Magnus, il ne ſongea qu'à regagner ſes vaiſſeaux avec tout ce qu'il pût emporter de

ſa proie. Guillaume lui tua encore quantité de gens dans ſa retraite, & ſauva une partie des richeſſes dont ils étoient chargés; mais toute ſa conduite & toute ſa valeur n'empêchèrent point que les provinces maritimes, depuis le Northumberland juſqu'à l'extrêmité de l'île du côté du midi, n'euſſent ſouffert des ravages incroyables. Enfin, le mal avoit été ſi grand, qu'on n'en attribua le remède qu'à la protection de ſaint Gutlas, premier abbé de Croiland, auquel la dévotion du public s'adreſſoit avec d'autant plus de confiance dans les extrêmités de la guerre, qu'il avoit été lui-même un redoutable guerrier; & comme les anglois avoient pris d'un autre côté ces derniers fléaux du ciel pour une vengeance éclatante de la mort de Waltehof, il falloit ſuppoſer que ces deux grands hommes étoient fort oppoſés dans leurs diſpoſitions pour l'Angleterre, & que l'un demandoit pour elle des châtimens & des diſgrâces, tandis que l'autre ſollicitoit des conſolations & des faveurs. J'ai remarqué que la ſépulture de Waltehof étoit dans l'abbaye de Croiland: la réputation de ſes miracles croiſſoit de jour en jour; & ce que j'y trouve de fort ſingulier, c'eſt que toutes les marques ſurnaturelles, que les hiſtoriens rapportent de ſa puiſſance, ſe réduiſent a maltraiter & à punir ceux qui l'avoient accuſé pen-

dant ſa vie, ou qui manquoient de reſpect pour lui depuis ſa mort; d'où l'on peut conclure, ſans témérité, que ces pieuſes relations n'étoient compoſées que pour juſtifier ſon innocence, & pour entretenir la haine des anglois contre ſes meurtriers. Cependant Ingulphe & Orderic Vital, moines normands l'un & l'autre, ne font pas difficulté de donner auſſi le nom de vengeance du ciel à tous les chagrins dont la vie de Guillaume fut enſuite accompagnée juſqu'au tombeau; & le dernier de ces deux écrivains décide nettement, qu'il ne faut pas chercher d'autres raiſons pour expliquer le malheur qu'il eût de ne plus prendre une ſeule des villes qu'il aſſiégea. Il eſt triſte pour ceux qui écrivent aujourd'hui l'hiſtoire de ce ſiècle, de ne pouvoir chercher leurs lumières dans d'autres ſources; & les lecteurs éclairés doivent ſentir combien il eſt quelquefois difficile de ſuivre le chemin de la vérité avec de ſi mauvais guides.

Ce fut peut-être pour ſatisfaire la religion qu'on lui reprochoit d'avoir bleſſée par la mort de Waltehof, que Guillaume s'appliqua, pendant quelque tems, à réformer les déſordres de l'égliſe dans ſes états d'Angleterre & de Normandie. Il fit aſſembler pluſieurs conciles, dont les décrets ſubſiſtent encore. On trouve

dans celui de Lillebonne, qu'il fut défendu aux évêques d'exiger de l'argent des prêtres, pour leur faire payer la liberté qu'ils se donnoient d'avoir des femmes; mais l'inceste & l'adultère devoient être punis rigoureusement dans les ecclésiastiques. L'archevêque de Cantorbéry & quelques autres prélats avoient fait le voyage de Rome, pour marquer au pape le désir où Guillaume étoit toujours de vivre étroitement uni avec le saint siége, ou plutôt par une espèce d'ostentation qui faisoit sentir aux autres princes l'avantange qu'il avoit d'être presque le seul souverain de l'Europe avec qui Grégoire VII se croyoit obligé de garder des ménagemens. Ces prélats revinrent chargés de reliques & de bénédictions, que le roi reçut avec autant de respect qu'il en avoit peu marqué pour les prétentions de cette cour. Il en prit occasion de fonder de nouvelles églises, où il distribua ces saintes richesses; & ce qui doit faire croire qu'il suivoit le mouvement d'une piété sincère, c'est que toutes ces fondations se sentoient de la magnificence royale par les terres & les sommes considérables qu'il assignoit pour l'entretien des moines ou des prêtres.

Mais il entra dans deux autres soins, qui font connoître, à la gloire de son caractère, combien il étoit revenu de ces dures maximes,

par leſquelles il s'étoit vu forcé de conduire pendant quelque tems les anglois. La diſtribution qu'il avoit faite aux étrangers d'une grande partie des biens de l'Angleterre, y avoit mis une confuſion qui tournoit encore au déſavantage de la nation, par la difficulté qu'il y avoit néceſſairement à mettre une juſte proportion dans les taxes, & par le penchant que les adminiſtrateurs des finances avoient toujours eu de charger beaucoup plus les anglois que les normands. Il jugea que, ne compoſant plus qu'un même peuple, qui jouiſſoit, ſans diſtinction, de tous les avantages de la ſociété, la juſtice demandoit qu'il y eût auſſi de l'égalité dans les charges. On ne pouvoit parvenir à cette exactitude que par le dénombrement de tous les biens, & c'eſt ce qu'il entreprit avec beaucoup d'ordre dans un livre qui fut nommé le *Domos day Bock* (*a*), c'eſt-à-dire livre du jour du jugement, pour ſignifier ſans doute que tous les biens de ſes ſujets étoient auſſi connus par ce livre, que les actions des hommes le ſeront

(*a*) Ce livre eſt ainſi appelé, parce que don en ancien ſaxon ſignifie jugement, & que l'autorité de ce livre, qui ſe garde à l'échiquier, eſt déſicive : voyez le *Homolexicon* de Thomas Blunt.

à la dernière ſcène du monde. Les ordres qu'il donna pour ce grand ouvrage, furent exécutés avec d'autant plus d'exactitude, qu'il veilla continuellement lui-même ſur le travail des commiſſaires. Ce régiſtre général, qui contenoit le nombre d'arpens de terre dont chaque particulier ſe trouvoit en poſſeſſion, ce que le fond avoit payé aux rois ſaxons, & la taxe du règne préſent avec ce qu'il devoit & ce qui lui étoit dû, fut placé dans la chambre du tréſor royal, pour y ſervir conſtamment de règle. Il eſt ſurprenant que pluſieurs écrivains aient pu donnet une interprétation odieuſe aux vues du roi, dans une recherche qui ne pouvoit tendre qu'au ſoulagement de la nation angloiſe; car en ſuppoſant même qu'il eut pris occaſion de cette connoiſſance pour augmenter les impôts, la faveur n'en étoit pas moins réelle pour ceux qui n'en payoient plus qu'une partie proportionnée à leurs biens; & les normands ſe trouvant compris dans le cas de toute la nation, il ne reſtoit point de plaintes à faire contre d'injuſtes déférences qui avoient toujours aigri les anglois. Suivant les ſupputations de quelques hiſtoriens, les revenus de Guillaume montoient tous les ans à quatre cent mille liv. ſterlings, ce qui peut revenir aujourd'hui à cinq millions de livres de la même monnoie. On

n'y comprend point, les amendes, qui étoient très-fréquentes dans ce ſiècle, & l'on n'oublie pas de faire remarquer que l'entretien de ſes troupes ne lui coûtoit rien. Outre les monaſtères qui étoient chargés d'en entretenir une grande partie, il avoit eu ſoin dans la diſtribution qu'il avoit faite à ſes normands des terres confiſquées ſur les anglois, de les charger de l'entretien de quelques ſoldats; & ceux qu'il enrichiſſoit des dépouilles d'autrui, s'étoient bien gardés de rejeter cette condition. Il faiſoit ainſi ſubſiſter, ſans tirer un ſol de ſes coffres, ſoixante mille hommes, toujours prêts à marcher au premier ordre. Si l'on joint à ces richeſſes le revenu qu'il tiroit de la Normandie, on ne ſera pas ſurpris que je l'aie nommé quelquefois le plus puiſſant prince de ſon ſiècle.

Un autre ſoin, qui l'occupa long-tems, fut la réformation des loix qui devoient être déſormais communes aux deux nations. Le reſpect qu'il devoit à la mémoire de ſon bienfaiteur, dont les loix ſaxonnes portoient le nom, ne lui permit pas de les abolir entiérement; mais il y mêla ce qu'il y avoit de plus utile & de plus ſenſé dans celles de Normandie; il ne fit pas moins de changement dans l'adminiſtration de la juſtice; ce fut lui qui mit le premier une juſte diſtinction entre les affaires civiles &

eccléſiaſtiques, & qui forma une cour particulière des évêques, contre l'ancien uſage qui les faiſoit aſſiſter aux aſſemblées judiciaires de la province; il érigea d'autres cours, dont il ſe faiſoit toujours accompagner, pour tenir les juges ſans ceſſe attentifs à leur devoir, autant que pour donner du poids à la juſtice, par l'ombre de la majeſté royale. Celle de l'*échiquier* ſubſiſte encore, & n'a pas eu d'exemple hors de l'Angleterte, quoique le ſoin avec lequel les anglois l'ont conſervée, marque aſſez combien ils la trouvent u[illegible] Son emploi eſt de tempérer, par l'équité, la trop grande rigueur des loix, & d'expliquer les cas qui peuvent être obſcurs ou douteux.

Guillaume s'étoit toujours propoſé d'introduire le langage normand dans ſes nouveaux états : rien ne lui paroiſſoit ſi propre à réunir les deux nations, que l'uſage de la même langue, & c'étoient naturellement les vaincus qui devoient ſuivre la loi de leurs conquérans. Il établit dans cette vue des écoles publiques, pour y enſeigner la langue de ſon pays aux enfans, & toutes les familles reçurent ordre de les y envoyer. Ceux qui avoient des affaires à la cour, & qui ſe ſervoient d'une autre langue, avoient peu de faveur à eſpérer; mais le moyen qui lui réuſſit le mieux, fut de publier

le nouveau recueil des loix en langage normand, & de ne jamais faire grâce à ceux qui s'excuſoient de les avoir violées par ignorance. On doute néanmoins s'il parvint à ſon but, & loin que les anglois aient appris à parler normand, quelques-uns ont prétendu que les normands, emportés par le grand nombre, ſe conformèrent à la langue du pays; ce qu'il y a de certain, c'eſt que la langue qu'on a parlée en Angleterre depuis la conquête, n'eſt pas préciſément la même qui étoit en uſage ſous les rois ſaxons; d'où il ſemble qu'on peut conclure que du mélange des deux nations, il ſe forma une troiſième langue, qui n'étoit ni celle d'Angleterre, ni celle de Normandie; mais qui tenoit preſqu'également de l'une & de l'autre. Cependant le normand pur ſubſiſta dans les actes publics juſqu'au tems d'Edouard III.

Tous ces ſoins lui conciliant de jour en jour l'affection des anglois, il riſqua malheureuſement d'en perdre un fruit qu'il trouvoit ſi doux, par l'indulgence exceſſive qu'il eut pour une paſſion dont il n'appréhendoit pas un ſi mauvais effet; il aimoit la chaſſe avec une ardeur qui ne peut être comparée qu'à celle qu'il avoit pour la gloire. Les loix qu'il avoit déjà publiées pour ſe ménager ce plaiſir ſans partage, avoient paru ſévères; mais cette rigueur, pour me ſervir des

termes d'un célèbre écrivain, ne le diſtingua pas d'un grand nombre d'autres princes qui regardent l'infraction des loix de la chaſſe comme un crime capital, & qui pardonnent plus difficilement le meurtre d'un cerf que celui d'un homme. Guillaume fit un dégât prodigieux dans la province de Hant, pour ſe compoſer un parc, où il vouloir entretenir toutes ſortes de bêtes fauves. Dans un eſpace de plus de trente milles il fit abattre tous les bâtimens, ſans en exceprer les égliſes. Ce pays, qu'on nommoit Itène, prit le nom de nouvelle forêt, & ceux qui ont repréſenté cette entrepriſe avec les plus noires couleurs, prétendent que le roi n'accorda pas la moindre récompenſe à ceux qui perdirent leurs terres ou leurs maiſons; excès que je ne penſe à juſtifier, qu'en obſervant que cette accuſation, dans les termes de ceux qui l'ont formée, porte l'air d'une ſatyre. D'aurres prétendenr, avec la même malignité, que l'intention de Guillaume, en rendant cette contrée déſerte, étoit de tenir toujours un eſpace libre pour ſervir de camp aux troupes qu'il pouvoit faire venir de Normandie; mais des conjectures, qui n'ont d'autre fondement que l'imagination d'un hiſtorien, méritenr peu d'attention. J'en donne encore moins à la

pieuſe réflexion d'Orderic Vital, qui fait remarquer que deux des fils de Guillaume & un de ſes petits-fils perdirent la vie dans la même forêt, pour en conclure que ce fut une vengeance du ciel qui voulut punir, dans les deſcendans de Guillaume, le tort qu'il avoit cauſé à la fortune de pluſieurs particuliers.

On raconte, comme un autre exemple de la paſſion extraordinaire de Guillaume pour la chaſſe, que ſe trouvant à pourſuivre un cerf dans les montagnes du comté de Dévan, il fut arrêté un moment par des cris qui ſembloient annoncer quelque triſte accident : les ſeigneurs de ſa ſuite, qui étoient en petit nombre, vouloient courir au bruit; mais emporté par l'ardeur du plaiſir, il leur défendit abſolument de s'éloigner de lui : on lui apprit bientôt que les cris qu'il avoit entendus, étoient ceux d'un homme que ſes piqueurs avoient maltraité, parce qu'il avoit détourné les chiens, en traverſant mal-à-propos le chemin, & qu'il étoit impoſſible de les remettre en haleine. Sa colère en fut ſi vive, qu'il reprocha aux piqueurs de n'avoir pas tué cet importun; & l'un d'eux, qui en avoit reçu quelques paroles injurieuſes, retourna auſſi-tôt ſur ſes traces pour le tuer effectivement : mais le paſſant étoit un homme vigoureux qui ſe défen-

dit juſqu'à mettre la vie du piqueur en danger. Guillaume, encore plus irrité de cette réſiſtance, le fit pendre ſur le champ.

Quoique ces emportemens ſoient toujours inexcuſables dans un roi, dont le devoir au contraire eſt de ſacrifier ſes plaiſirs à la sûreté de ſes ſujets, une action échappée dans la chaleur de la colère, n'eſt point une règle ſur laquelle on puiſſe décider du fond du caractère, & refuſer à un prince la gloire de la juſtice & de la modération. Tant d'autres traits qui portent ces deux marques, ou plutôt ſa vie toute entière, où elles éclatent continuellement, dépoſent avec plus de force & de vérité en faveur de Guillaume; & ces taches paſſagères n'ont pu lui attirer le déchaînement & les injures que de quelques ennemis, qui ſe ſont déclarés contre lui par des motifs beaucoup plus mépriſables que les foibleſſes qu'ils lui reprochent. C'eſt par les mêmes principes que pluſieurs écrivains lui ont fait un autre crime d'avoir fait bâtir vers ce tems-là ce fameux fort qui ſubſiſte encore ſous le nom de *tour de Londres*. Quelle apparence, diſent-ils, qu'au milieu de la paix il n'eût penſé qu'à augmenter l'eſclavage de ſes ſujets par de nouvelles chaînes, s'il eut ſouhaité ſincèrement de les rendre heureux? Ces déclarations tombent d'elles-mêmes, lorſqu'on ſait que Guillaume fit pendant quelque

tems ſa demeure à la tour, & qu'il ne l'avoit fait conſtruire que dans cette vue. D'ailleurs un roi eſt-il donc coupable de prendre de ſages meſures pour le ſoutien de ſon autorité, & la prudence la plus juſte n'eſt-elle pas celle qui agit toujours dans la ſuppoſition des maux qu'elle peut craindre ; & qui n'épargne rien pour les prévenir?

Combien l'expérience ne devoit-elle pas tenir Guillaume en garde contre l'inconſtance des anglois ; tandis qu'il apprenoit tous les jours à ſe défier de ſes meilleurs amis & de ſes propres enfans? Tous les efforts de la reine Mathilde, pour contenir le prince Robert dans la ſoumiſſion, n'avoient point empêché qu'il n'eut violé continuellement le reſpect qu'il devoit à ſon père, & Guillaume ne pouvoit plus ignorer non-ſeulement que ce prince avoit fait hommage de la Normandie au roi de France, comme s'il eut déjà été en poſſeſſion de cet état; mais qu'il en infeſtoit les frontières par des ravages & des inſultes que les normands ne pouvoient attendre que de leurs plus cruels ennemis. Mathilde étoit ſoupçonnée de nourrir les dérèglemens de ce prince par ſon indulgence à lui fournir des ſommes conſidérables, & ce fut un autre ſujet d'amertume pour Guillaume, qui apprit la conduite de ſa femme, ſans pouvoir diſtinguer s'il devoit l'attribuer

l'attribuer à la ſeule foibleſſe du ſang ou à quelque projet formé de le chagriner, en favoriſant les témérités de ſon fils. Robert avoit obtenu du roi de France, le château de Gerberoy pour retraite ; il y avoit raſſemblé, avec tous les mécontens qui s'étoient attachés à lui, une jeuneſſe nombreuſe qui ſuivoit bien plus volontiers les ordres d'un maître de cet âge, que ceux de la reine, ou des vieux régens de Normandie. Enfin ſi Philippe, occupé conſtamment de ſes propres affaires, avoit toujours différé à le mettre en état de faire ouvertement la guerre, on ne doutoit pas que tôt ou tard il ne lui rendît ce ſervice contre ſon père, & qu'il n'en profitât lui-même pour faire revivre toutes ſes prétentions. Il y a beaucoup d'apparence que juſqu'alors Guillaume avoit fermé volontairement les yeux ſur la révolte de ſon fils, & que la crainte de ſe voir forcé à des rigueurs qui auroient bleſſé mortellement ſa rendreſſe, l'avoit empêché de faire connoître ouvertement qu'il fût informé de ce qui ſe paſſoit en Normandie. Mais le déſordre croiſſant de jour en jour, & pouvant devenir à la fin plus fort que tous les remèdes, il prit avec douleur la réſolution de ſurprendre ce fils rebelle en paſſant la mer, ſans avoir annoncé ſon départ. Le doute qu'il avoit de la diſpoſition des normands depuis qu'il les avoit réduits à l'égalité

avec les anglois, ne lui permit point de prendre avec lui des troupes de cette nation. L'expérience lui avoit fait connoître que ſes nouveaux ſujets étoient capables de le ſervir hors de leur pays avec autant de fidélité que de valeur. Il en fit lever ſecrètement ſix mille dans la province de Kent, qui reçurent ordre ſous d'autres prétextes de s'avancer vers la mer, & qui furent plutôt embarqués qu'on n'apprit la nouvelle de leur marche. Le vent, qui l'avoit ſervi avec tant de bonheur dans tous ſes paſſages, le jeta ſi loin vers le midi, qu'après avoir lutté pendant pluſieurs jours contre l'orage, il fut contraint, par le déſordre de ſes vaiſſeaux, de prendre terre en Eſpagne. Cette tempête, que je ne trouve que dans une ſeule chronique, a donné lieu à divers romanciers de lui ſuppoſer une multitude d'aventures qui ont l'air trop fabuleuſes pour obtenir une place dans cet ouvrage; mais ſon abſence, qui fut interprêtée diverſement, favoriſa beaucoup le deſſein qu'il avoit de ſurprendre ſon fils. Il revint deſcendre à Dieppe, d'où il marcha directement vers Gerberoy, à la ſupriſe extrême de ceux qui le voyoient paſſer ſans s'y être attendus.

Cependant ſi Robert étoit fort éloigné de l'attendre, il n'avoit pas long-tems ignoré qu'il étoit parti d'Angleterre; &, de quelque expédition qu'il le crut occupé, il avoit regardé ſon abſence

comme une occaſion que la fortune lui offroit pour ſe ſaiſir ſans obſtacle du gouvernement de Normandie. Philippe s'étoit hâté de lui fournir des troupes, & loin d'être ſans défenſe, comme ſon père ſe l'imaginoit encore, il étoit à la veille de partir avec douze mille cavaliers : ces préparatifs refroidirent Guillaume. Cependant, après s'être fortifié dans un poſte avantageux, il fit venir quelques troupes de Normandie ; qui rendirent du moins ſes forces égales à celles de Robert ; & cherchant moins à combattre les françois qu'à joindre ſon fils, il s'avança vers Gerberoy, où ce jeune prince étoit encore, & où il eſpéra de le bloquer.

Mais Robert n'avoit point appris l'arrivée du roi ſans reſſentir toutes les alarmes que l'autorité paternelle & le ſeul nom d'un guerrier ſi redouté étoient capables de lui inſpirer. Quoiqu'il fût plus fort par le nombre, ce mélange de reſpect & de crainte lui fit chercher des tempéramens entre la guerre ouverte & une ſoumiſſion qu'il n'avoit pas crue ſans danger. Il réſolut d'employer l'évêque de Beauvais & l'Abbé de ſaint Germer, pour ſuſpendre la première impétuoſité de ſon père. Ces deux prélats joignirent le roi dans ſa marche, & la grâce qu'ils lui demandèrent d'abord fut de faire arrêter ſes troupes ; ils lui peignirent dans des termes fort touchans

le regret que ſon fils avoit de s'être attiré ſa colère ; & ne lui diſſimulant pas non plus qu'il étoit fort dur pour ce jeune prince à l'âge où il étoit, & partagé de tant d'excellentes qualités, de ſe voir éloigné des affaires, & d'avoir moins de part au gouvernement que pluſieurs particuliers qui étoient nés pour lui obéir, ils lui firent confeſſer inſenſiblement que ſoit en Angleterre, ſoit en Normandie, Robert pouvoit être occupé d'une manière plus digne de ſa naiſſance & de ſon mérite. Guillaume, qui avoit un fond de bonté naturelle, ne trouva plus rien de difficile après cette confeſſion ; il fut le premier à propoſer que ſon fils commençât par lui rendre ſes ſoumiſſions, & il promit d'avoir égard à des plaintes qu'il n'avoit refuſé d'écouter juſqu'alors, que parce qu'elles n'avoient jamais été accompagnées de manières aſſez reſpectueuſes. Les prélats, dont la commiſſion ne s'étendoit pas ſi loin, n'osèrent s'engager à lui amener le prince ; mais ſe retranchant dans les proteſtations de ſon repentir & de ſon reſpect, ils vinrent à bout, par des expreſſions qui ne furent pas clairement démêlées, de faire concevoir au roi que Robert ſuivroit avec joie ſes intentions.

C'en étoit plus que le jeune rebelle n'avoit eſpéré ; mais s'il avoit attendu le retour de ſes miniſtres pour régler ſa conduite ſur leur récit,

il ne fut pas long-tems à prendre une réſolution digne de ſa témérité : ce fut de profiter de la confiance de ſon père pour ſe ſaiſir de ſa perſonne. Il ſe flatta que, ſous prétexte de n'oſer ſe préſenter à lui au milieu de ſes troupes avant que d'avoir reçu de ſa bouche l'aſſurance du pardon qu'il lui avoit fait demander, il s'engageroit facilement à recevoir ſes ſoumiſſions dans un lieu qu'il lui laiſſeroit la liberté de marquer à quelque diſtance de ſon camp, & les moyens ne pouvoient lui manquer pour l'enlever avant qu'il pût être ſecouru. On ignore quelles devoient être les ſuites de ce téméraire projet. Il trouva toute la facilité qu'il avoit eſpéré à faire ſortir Guillaume hors de ſon camp; mais il s'étoit flatté en vain de tromper un prince qui connoiſſoit toutes les ruſes de la guerre, & qui étoit trop accoutumé à la vigilance, pour en oublier les précautions dans les circonſtances même où ſa bonté pouvoit lui perſuader qu'elles étoient ſuperflues. En conſentant à ſe rendre au lieu dont on étoit convenu, Guillaume poſta trois détachemens de ſa cavalerie à la diſtance qu'il falloit l'un de l'autre pour ſe réunir en peu de momens; & ſept ou huit coureurs qu'il envoya ſur les routes qui conduiſoient de Gerberoy au lieu de la conférence, avoient ordre de ſe détacher ſucceſſivement pour lui rapporter

les moindres circonſtances qui pourroient ſervir à lui faire juger des intentions de ſon fils. Il avoit déclaré d'ailleurs qu'il ſeroit accompagné de cinquante gardes, en laiſſant au prince la liberté de ſe faire ſuivre du même nombre : cette prudence le ſauva. Robert avoit deſtiné trois cents hommes à l'exécution de ſon deſſein; &, pour ne faire naître aucun ſoupçon, il les avoit diſpoſés en ſix bandes, qui, ayant ordre de ſe rendre au même lieu par divers chemins, ſembleroient répondre chacune en particulier, au nombre que le roi avoit fixé lui-même. Mais quatre des coureurs de Guillaume lui ayant rapporté, preſqu'en même tems, qu'ils avoient vu venir de différens côtés pluſieurs compagnies de cinquante hommes, il ne douta point qu'on n'eût formé le deſſein de le trahir. Après avoir balancé s'il ne réuniroit pas tout d'un coup ſa cavalerie pour fondre ſur les traîtres, la crainte d'être lui-même accuſé de trahiſon, s'il recevoit ſon fils avec plus de forces qu'il ne s'y étoit engagé, lui fit prendre le parti de regagner ſon camp; il ne laiſſa qu'un de ſes gens au lieu de la conférence, pour reprocher au prince ſon criminel artifice.

On lui rend ce témoignage, que la douleur fut le plus ſenſible de ſes mouvemens dans une occaſion ſi offenſante, & qu'elle ſurpaſſa beau-

coup ſa colère : il ne craignoit point aſſez ſon fils pour ſe faire une inquiétude trop vive de ſa ſituation ; mais il conſidéroit, qu'après un témoignage ſi déclaré des intentions de ce prince, il n'avoit plus de fond à faire ſur le retour de ſon reſpect, ni ſur la ſincérité de ſes promeſſes. C'étoit un ennemi d'autant plus cruel, que, ne pouvant le punir avec modération, il falloit s'attendre que cette penſée rendroit auſſi ſa crainte plus vive, & par conſéquent ſa révolte & ſa haine beaucoup plus obſtinées. Pour combler l'amertume de ſon cœur, il apprit que la reine ſon épouſe, mortellement affligée de voir aux mains le père & le fils, étoit tombée ſubitement dans une maladie qui mettoit ſa vie en danger.

Ce fut dans ce trouble que, ne pouvant oublier néanmoins ce qu'il devoit à ſa gloire & à ſon autorité, il réſolut d'attaquer bruſquement Gerberoy. On ne nous apprend point quelle raiſon pouvoit avoir porté le prince à s'y renfermer encore ; & ſi l'on en devoit juger par les ſuites, il faudroit attribuer cette imprudente démarche à la répugnance qu'il ſentoit à tirer l'épée contre ſon père. Il avoit à peu de diſtance des troupes qui attendoient ſes ordres ; &, prévoyant peut-être qu'il ne pourroit éviter de combattre s'il ſe mettoit à leur tête, il aima

mieux ſe tenir reſſerré dans un château, où il ne s'imaginoit point que le roi eût la hardieſſe de l'attaquer à la vue des françois. Il y a même aſſez d'apparence qu'il leur avoit recommandé de ménager ſon père, dans l'eſpérance qu'il ne penſeroit qu'à ſe retirer lorſqu'il les verroit moins diſpoſés à le preſſer qu'à ſe défendre ſur leurs propres terres. Mais Guillaume avoit le cœur trop élevé pour ſe laiſſer déſarmer par une foible ſatisfaction, il attaqua Gerberoy; l'aſſaut fut ſi vif, que Robert, preſſé de toutes parts, & voyant peu d'apparence de réſiſter plus long-tems, prit le parti de ſortir de la place avec ſes plus braves ſoldats, & de s'ouvrir un paſſage l'épée à la main, pour gagner l'armée françoiſe. Le roi, qui s'apperçut de ſon deſſein, courut lui-même du côté par lequel il le vit prêt à s'échapper, & s'offrir à lui dans l'eſpérance de l'arrêter de ſa propre main. On étoit alors ſi déguiſé par l'armure, qui étoit de toutes pièces, & qui cachoit par conſéquent le viſage & la taille, qu'on peut ſe perſuader aiſément, que Robert ne reconnut point ſon père, du moins tous les hiſtoriens l'aſſurent, & la chaleur du combat fut peut-être une autre cauſe de ſon erreur. Mais, preſſé par le roi, dans le tems qu'il faiſoit des efforts prodigieux pour fendre un gros d'anglois qui

s'oppoſoient à ſon paſſage, il lui porta un coup de lance qui lui fit une large bleſſure au bras, & qui le précipita de ſon cheval avec le plus grand danger pour ſa vie. L'hiſtoire ne dit pas non plus à quelle marque il reconnut ſon père, & ce ſilence pourroit faire croire que l'ayant attaqué d'abord avec connoiſſance, ce ne fut que le mouvement de la nature & le remords preſſant de ſon crime, qui lui firent tomber les armes des mains à la vue du triſte état où il l'avoit réduit. Guillaume étoit devenu ſi gros que ne pouvant ſe relever facilement, il demeuroit expoſé à être foulé aux pieds de la cavalerie. Enfin, Robert ne put ſupporter ce ſpectacle, il mit pied à terre, & ſe jetant aux genoux de ſon père, il le conjura de lui pardonner un malheur auquel ſa volonté n'avoit point de part; il l'aida enſuite à remonter à cheval; & quelques hiſtoriens ajoutent que ce fut ſur le ſien. Les combattans demeurèrent comme ſuſpendus par le ſentiment de reſpect, dont ils ne purent ſe défendre à la vue du père & du fils, & perſonne ne doutoit que cet étrange accident n'eût déjà produit leur réconciliation; mais Robert, effrayé du ſilence de ſon père, accepta un cheval qu'on lui offrit, & feignant un moment de ſuivre le roi, il ſaiſit tout d'un coup l'occaſion qu'il trouva de s'enfuir

à toute bride, ſans que perſonne osât tenter de le pourſuivre.

La bleſſure du roi & le même ſilence qu'il avoit continué de garder, répandoient parmi tous ſes gens une conſternation, qui ſembloit leur avoir fait perdre l'envie de combattre; & Guillaume, paroiſſant oublier lui-même dans quel deſſein il étoit venu, tourna le dos au château de Gerberoy, ſans vouloir profiter de la facilité qu'il avoit de s'en ſaiſir; il ne pouvoit douter que ſon fils n'eut joint l'armée françoiſe; mais penſant auſſi peu à l'attaquer, il regagna ſon camp, où il ſe livra, pendant quelques jours, au noir chagrin qui le dévoroit, comme s'il eût attendu, pour régler ſes réſolutions, que Robert lui donnât lui-même quelques marques de ſes ſentimens & de ſes deſſeins. Mais il apprit bientôt que ce prince avoit paſſé dans l'armée des françois ſans s'y arrêter, & que les ordres qu'il y avoit laiſſés étoient de demeurer ſeulement à la garde du pays, ſans commettre la moindre hoſtilité contre le roi, s'il ne les y forçoit lui-même.

Guillaume ne s'étoit pas propoſé de déclarer la guerre à la France; il ſe réjouit au contraire qu'on lui laiſsât la liberté de ſe retirer, & le trouble dont il étoit poſſédé lui faiſant compter pour rien l'opinion qu'on pourroit prendre

d'une expédition ſi infructueuſe, il ſe rendit à Rouen, après avoir chargé le comte de Montgommery du commandement de ſes troupes, qu'il laiſſa ſur la frontière. Les hiſtoriens n'ont pas démêlé de quelle nature étoient ſes agitations; mais elles augmentèrent à Rouen par les explications qu'il eut avec la reine. Cette princeſſe, qui avoit peut-être à ſe reprocher la mauvaiſe conduite de ſon fils, ne laiſſa pas de ſe plaindre amèrement de la néceſſité où Guillaume avoit mis ſes enfans de chercher à ſe procurer quelque conſidération par les armes, lorſqu'ils étoient négligés par leur père juſqu'à ſe voir dans la dépendance continuelle du conſeil de Normandie; elle ſe plaignit de n'avoir elle-même qu'une ombre d'autorité, dont les bornes étoient ſi humiliantes pour elle, qu'il lui étoit arrivé pluſieurs fois de voir ſes ordres contredits par le conſeil de la régence. Guillaume ſentoit la juſtice de ces plaintes; mais il étoit perſuadé en même tems, qu'il ne devoit la tranquillité où la Normandie s'étoit conſervée depuis la conquête, qu'à la forme de gouvernement qu'il y avoit établie; & quelque chagrin qu'il reſſentît de la conduite de Robert, il ne doutoit pas que le caractère de ce prince ne lui en préparât de beaucoup plus amers, s'il lui confioit aſſez de pouvoir pour donner une carrière

libre à ſon ambition. Il demeura donc plus embarraſſé que jamais entre le déſir de ſatisfaire ſa femme & ſon fils, & la crainte de riſquer le repos de ſes états & le ſien, en partageant ſon autorité.

Il apprit dans cet intervalle que Guaer, comte d'Heteford, faiſoit ſolliciter le prince Robert de paſſer en Bretagne, & que les manceaux lui offroient auſſi de ſoulever en ſa faveur toutes leurs forces, & celles de l'Anjou, qui pouvoient lui compoſer une armée redoutable, en ſe joignant avec les bretons. Quoique l'inaction où Robert demeuroit à la cour de France ſemblât marquer qu'il n'étoit point encore revenu de l'aventure de Gerberoy, Guillaume comprit que cette eſpèce de conſternation ne duteroit pas plus long-tems que ſon ſéjour en Normandie. Peut-être fut-il touché auſſi de voir l'impreſſion du reſpect filial, aſſez forte pour le contenir dans cette apparence de ſoumiſſion; il voulut eſſayer juſqu'où ce mouvement pouvoit conduire Robert; & ſoit tendreſſe, ſoit politique, il ſe détermina enfin à le rappeler par une lettre de ſa main, où il lui promettoit l'oubli de toutes ſes fautes en faveur du repentir qu'il avoit marqué à Gerberoy, & de la tranquillité dans laquelle il s'étoit maintenu depuis ce tems-là. Robert ne fit pas difficulté, ſur un

gage ſi inviolable de la bonne foi de ſon père, de ſe rendre à Rouen ſans la moindre eſcorte. Il y fut reçu du roi & de la reine avec des témoignages d'une égale tendreſſe. Guillaume ſentit dans ce moment le plaiſir d'être père; il s'y livra pendant quelques jours avec d'autant plus de douceur que la reine étant morte de ſa maladie, ſans qu'on ſache quel nouvel accident fût capable de l'augmenter, il ne trouva que dans l'affection de ſes enfans ces conſolations ſenſibles que la fortune & la gloire ne donnent jamais ſi parfaitement que la nature. Cependant quelques hiſtoriens placent cette mort plus tard. Guillaume reçut avis, dans cet intervalle, qu'il ſe formoit quelque nouveaux mouvemens du côté de l'Ecoſſe, il réſolut, pour première marque de confiance, de charger Robert de la conduite de ſon armée, il lui fit paſſer la mer avec lui; & quoique ſon deſſein fût de marcher auſſi contre les écoſſois, il l'envoya d'avance dans le Northumberland avec une partie de ſes troupes. La fortune fut ſi favorable au jeune prince, que, ſoit par la ſeule terreur de ſes armes, ſoit par d'autres voies qui ne ſont pas venues juſqu'à nous, il contint l'armée écoſſoiſe dans ſes limites, & ſon père n'arriva, quelque tems après lui, que pour voir la paix heureuſement rétablie ſans le moindre combat

entre les deux partis. Cependant, le roi ne fit point un voyage inutile ; ce fut dans cette occaſion qu'il fonda la ville de Neufchâtel, ſur la rivière de Thyne, au même lieu où étoit l'abbaye de Moncaſter, fameuſe par l'auſtérité de ſes moines.

Ces premiers ſuccès de Robert furent ſuivis de quelques avantages plus ſanglans qu'il remporta ſur les gallois, & qui firent prendre au roi ſon père une opinion qu'il n'avoit jamais eue de ſon mérite. Ce fut apparement la ſatisfaction qu'il en reſſentit qui lui fit penſer enfin à lui donner quelque part au gouvernement. S'il y avoit quelque péril, il étoit moindre ſous ſes yeux ; mais il ne prévoyoit pas qu'il alloit ſe faire un autre ennemi, & que c'étoit de ſa famille qu'il devoit recevoir tous les chagrins dont le reſte de ſa vie étoit menacé. L'évêque de Bayeux, ſon frère, avoit eu la principale adminiſtration depuis la conquête, & Guillaume avoit vu croître ſans défiance & ſans jalouſie, l'autorité d'un frère, que ſon titre d'eccléſiaſtique ne pouvoit jamais rendre fort redoutable pour la ſienne. Cependant ce prélat n'ayant pu ſouffrir ſans chagrin que ſon pouvoir fût partagé avec un neveu, dont il connoiſſoit l'humeur impérieuſe, employa bientôt toutes ſortes de moyens pour ruiner la bonne

intelligence entre le père & le fils; & ſes artifices trouvant le roi ſans ceſſe en garde, il tourna ſon reſſentiment contre ce prince, à qui il reprochoit de reconnoître mal ſes longs ſervices. Il apporta d'abord quelque ménagement dans ſes plaintes, eſpérant toujours qu'elles lui feroient rendre la juſtice qu'il croyoit mériter, mais levant enfin le maſque, il répandit parmi les anglois que le deſſein de Guillaume, en appelant pour les gouverner, un jeune prince qui n'avoit pas vécu aſſez long-tems en Angleterre pour connoître le génie & les uſages de la nation, ne pouvoit être que de les replonger dans tous les maux dont ils avoient gémi pendant la plus grande partie de ſon règne; qu'il commençoit à ſe laſſer de les voir ſoumis & tranquilles, parce qu'il manquoit d'occaſion pour les tourmenter; que l'approche de la vieilleſſe le rendant plus avare & plus défiant que jamais, il n'avoit appelé ſon fils que pour recommencer à les conduire avec cette rigueur qui leur avoit fait donner ſi ſouvent le nom de tyrannie à ſon règne, & de ſervitude à leur ſoumiſſion; que c'étoit à ceux qui avoient mis l'Angleterre dans la ſituation tranquille dont elle jouiſſoit, à conſerver leur ouvrage par la conſtance de leurs ſoins; & que tout ce qui menaçoit d'un renverſement infaillible l'ordre

établi dans l'adminiſtration, devoit être regardé comme le préſage d'une infinité de nouveaux malheurs.

Guillaume n'ignora pas long-tems des murmures qu'on ne cherchoit plus à diſſimuler; mais quelques imprudences qui échappèrent à ſon fils, & qui parurent juſtifier les plaintes du prélat, ne lui permirent point de ſuivre tout d'un coup ſon reſſentiment. Robert avoit pour les plaiſirs l'inclination ordinaire aux princes de ſon âge.

Il entendit vanter la beauté des deux filles du comte Waltehof, nom toujours cher aux anglois, & qui attiroit à ces deux jeunes perſonnes autant de reſpect qu'on en devoit aux princeſſes filles de Guillaume; l'honneur qu'elles avoient de lui appartenir par leur mère, contribuoit ſans doute à les ſoutenir dans cette conſidération; mais le ſeul nom de Waltehof, qui devenoit tous les jours plus célèbre par ſes miracles, ſuffiſoit pour les faire adorer de toute la nation. Ce fut à la plus jeune que Robert s'attacha auſſi long-tems qu'on pût lui attribuer le deſſein de l'épouſer; on applaudit à ſon choix, & les vœux de tous les anglois auroient porté une fille de Waltehof ſur le trône. Ce jeune prince étoit déjà veuf, il étoit naturel qu'il s'engageât dans un ſecond mariage;

on

on ne voyoit point d'inégalité choquante du côté de la naiſſance ; & la qualité de fille de Waltehof, jointe au mérite de la beauté, ſuppléoit aux yeux de la nation à la ſplendeur d'une couronne.

Cependant Robert n'avoit penſé qu'à ſe faire un amuſement de cette intrigue. Après s'être fait écouter de la fille de Waltehof, il ſe vanta ſi indiſcrètement de ſon bonheur, qu'il fit juger mal de la conduite de ſa maîtreſſe. Toute la honte en retomba ſur lui, & par le penchant qu'on avoit à juſtifier le ſang de Waltehof, on publia qu'il n'étoit pas ſurprenant qu'une fille, dont l'âge ne ſurpaſſoit pas quinze ans, eût marqué quelque foibleſſe pour l'héritier préſomptif de la couronne ; mais qu'il étoit également lâche & odieux, qu'un prince, chargé du gouvernement de l'état, eut abuſé de ſa grandeur & de ſon pouvoir pour ſéduire un enfant de cet âge. L'évêque de Bayeux, joignant aux motifs de ſa haine les prétextes qu'il trouvoit naturellement dans ſa profeſſion, s'emporta ſans meſure contre un déſordre que le roi même avoit puni avec la dernière rigueur pendant tout le cours de ſon règne.

Il y a néanmoins beaucoup d'apparence que ces déclamations étoient ſans fondement : ſi la fille de Waltehof ſe laiſſa éblouir par l'eſpérance

du trône, elle dût concevoir que ce n'étoit point en négligeant le ſoin de ſon honneur qu'elle pouvoit s'en ouvrir le chemin. Mais la malignité du prélat eut ſoin d'écarter cette réflexion, en ne faiſant conſidérer dans ce commerce qu'un déſordre ordinaire de l'amour, le roi même s'y laiſſa prendre, il reprocha au prince d'avoir déshonoré une fille qui lui appartenoit par le ſang; & lui faiſant enviſager ce que la haine des anglois pouvoit lui coûter, il lui conſeilla de prendre d'autres voies pour leur plaire, s'il ne vouloit pas renoncer volontairement à l'eſpérance de ſa ſucceſſion : ce conſeil a paſſé pour une prophétie. Avec quelque ſermens que Robert ſe défendît contre les imputations de ſon oncle, il ne put faire revenir la nation de l'idée qui s'en étoit déjà répandue; & cette opinion, vraie ou fauſſe, ayant ſervi de fondement à mille autre fâcheux préjugés, il s'apperçut trop tard que dans l'eſprit du peuple les paſſions des princes ſont toujours des crimes ou des vertus.

Cependant Guillaume, perſuadé par les ſermens de ſon fils, comprit mieux que les anglois, d'où venoit la ſource du mal. Il ouvrit enfin les yeux ſur les pratiques de l'évêque de Bayeux; & dans l'indignation de retrouver au ſein de ſa famille un nouveau ſerpent qui cherchoit à

lui percer le cœur, il le relégua dans une maiſon de campagne que ce prélat s'étoit fait bâtir avec des frais immenſes dans ſon comté de Kent. Tout ce qu'il y avoit de ſeigneurs mécontens dans les deux nations, ſe raſſembla bientôt près de lui. On étoit accoutumé depuis la conquête à lui rendre les mêmes ſoumiſſions qu'au roi, & ſon ſéjour en Angleterre ayant été plus conſtant, il ſembloit qu'il appartenoit plus particulièrement à la nation; d'ailleurs s'il s'étoit enrichi aux dépens des anglois, l'uſage qu'il avoit toujours fait de ſes richeſſes avoit tourné en quelque ſorte à leur avantage par la prodigieuſe dépenſe qu'il faiſoit pour l'entretien de ſa maiſon & pour le détail de ſes plaiſirs. Sa politique avoit été toute oppoſée à celle du roi, ſon frère, & peut-être même lui avoit-elle mieux réuſſi. Aulieu de ſe faire ſervir par les normands, & de réſerver toute ſa faveur pour ſes compatriotes, il s'étoit livré aux anglois avec ſi peu de réſerve, qu'il n'avoit pas un domeſtique qui ne fût de leur nation. Il avoit donné de même le gouvernement de ſes terres à diverſes perſonnes du pays, & par une autre affectation qu'il avoit quelquefois pouſſée juſqu'à choquer le roi, dans le tems que ce prince s'efforçoit d'introduire le langage normand parmi ſes ſujets, il prenoit plaiſir à ſe ſervir de la langue angloiſe, qu'il parloit parfai-

rement. Tant de ſoin pour s'attirer la confiance & l'affection du peuple avoit pu paſſer pour autant de ſervices qu'il rendoit à la maiſon royale, tandis qu'il vivoit en bonne intelligence avec le roi & le prince ſon neveu ; mais la même conduite devint ſuſpecte après ſa diſgrâce. Guillaume ne put le voir accompagné d'une foule d'anglois, dont il ſoupçonnoit particulièrement la fidélité, ſans s'alarmer de ſes intentions. S'il ne le croyoit point capable d'en vouloir à ſa vie ni même à ſon autorité, il ne douta point que dans la haine qu'il portoit à ſon fils, il n'eut peut-être déjà commencé à prendre des meſures pour le priver de l'héritage de la couronne.

Cette imagination paſſa pour conſtante dans l'eſprit du roi, lorſque Guillaume le roux, qu'il avoit laiſſé en Normandie, lui fit demander inſtamment la permiſſion de ſe rendre à Londres : quoiqu'il ſe crut sûr de l'arrêter par un refus, il réſolut d'approfondir les deſſeins de ſon frère, en accordant à ce jeune prince la liberté qu'il lui demandoit ; ſa penſée étoit qu'en les faiſant obſerver l'un & l'autre, il ſeroit difficile qu'on ne ſurprit point quelques marques de leur intelligence ; mais il n'avoit pas fait réflexion qu'en traverſant la province de Kent, le jeune Guillaume avoit un prétexte trop naturel dans le reſpect qu'il

devoit à ſon oncle, pour n'en pas prendre droit de s'arrêter quelque tems chez lui. Quelle raiſon le roi auroit-il eue d'en témoigner du chagrin? C'étoit néanmoins ſur quoi l'évêque de Bayeux avoit compté pour jeter les fondemens de ſon intrigue, & Guillaume le roux, qui ignoroit encore les vues qu'on avoit ſur lui, avoit été preſſé avec les mêmes inſtances, & d'obtenir la liberté de paſſer en Angleterre, & de venir deſcendre chez ſon oncle. Ainſi non-ſeulement il y étoit attendu, mais le prélat affectant de le vouloir traiter avec toute la tendreſſe & la conſidération qu'il devoit au ſecond prince de la famille royale, invita un grand nombre de ſeigneurs à ſe rendre chez lui pour cette fête.

D'un autre côté, comme il connoiſſoit trop bien la défiance, qui étoit tournée en habitude dans le roi ſon frère, par le beſoin continuel qu'il en avoit eu pendant ſon règne, pour ne pas compter que toutes ſes démarches ſeroient obſervées, il n'avoit pas attendu juſqu'au dernier moment à ſe précautionner contre les dangers qui menaçoient ſa fortune ou ſa liberté. Dès qu'il avoit vu ſon autorité chancelante à la cour, il avoit penſé à recueillir ſecrètement tous ſes tréſors; & pour s'aſſurer d'avance une retraite, il avoit dépêché à Rome un de ſes plus fidelles ſerviteurs, avec ordre non-ſeulement de deman-

der au pape ſa protection & la liberté d'aller finir ſa vie à l'ombre du ſaint ſiège, mais de lui tenir même une maiſon prête en Italie. La plupart des hiſtoriens veulent qu'avec le motif de la sûreté il en eût un plus particulier pour chercher un aſile à Rome. L'âge & la ſanté du pape Grégoire XII, ne lui promettoient plus une longue vie. L'évêque de Bayeux ſe flattoit que ſes richeſſes pourroient l'élever ſur le trône de S. Pierre, & l'on aſſure qu'il avoit déjà fait paſſer en Italie des ſommes immenſes qui lui garantiſſoient la plus grande partie des ſuffrages : deux vaiſſeaux qu'il tenoit prêts dans l'île de Wight, ne lui laiſſoient aucune inquiétude pour ſa fuite, & l'on remarque encore qu'il n'avoit pas employé un ſeul normand pour toutes ſes diſpoſitions.

Les ſeigneurs anglois, qu'il avoit raſſemblés chez lui, étant déjà prévenus de ſes intentions, il n'eut pas beſoin d'arrêter long-tems ſon neveu pour lui expliquer le projet qu'il avoit formé de faire tomber la couronne d'Angleterre ſur ſa tête après la mort du roi, & pour lui en faire donner d'avance une eſpèce de gage par les promeſſes qu'il lui fit recevoir de toute l'aſſemblée. Ce prince n'avoit guère d'autre mérite aux yeux des anglois que le choix de ſon oncle, car ayant paſſé pluſieurs années à Londres, il ne s'y étoit fait eſtimer que par un courage, qu'on

ne pouvoit même diſtinguer de la férocité. Capricieux d'ailleurs, brutal, avare, ſans mœurs & ſans religion, il ne pouvoit faire eſpérer un règne tranquille qu'autant qu'il ſe conduiroit par les conſeils de ſon oncle, avec qui l'obligation préſente lui fit prendre tous les engagemens qui pouvoient raſſurer les anglois contre ſon caractère; il ſe rendit immédiatement à Londres, où le roi ſon père affecta d'ignorer qu'il eût vu l'évêque de Bayeux dans ſa route; mais Lanfranc, archevêque de Cantorbéri, qu'il avoit chargé d'avoir les yeux ouverts ſur ce qui ſe paſſoit dans ſa province, l'avoit informé de toutes les circonſtances de cette entrevue. Il n'étoit pas ſurprenant que le jeune Guillaume fût entré avec ardeur dans le projet de l'élever ſur le trône, & le roi même n'avoit pas été éloigné de cette idée dans le tems que la révolte de Robert l'avoit fait penſer à la punition de ce prince; & ſe voyant encore quatre fils, il étoit d'autant plus naturel qu'il fît quelque jour entr'eux la diviſion de ſes états, que malgré tous les efforts qu'il avoit employés depuis quinze ans pour réunir les anglois & les normands, il ſentoit continuellement que ces deux nations n'étoient pas faites pour être gouvernées par le même maître. Mais il ne put voir ſans indignation que ſon frère osât prendre le ſoin de ce partage; ſon reſſentiment

auroit éclaté ſi Lanfranc, qu'il conſulta, ne lui eut repréſenté que l'évêque de Bayeux, après tout, n'avoit rien entrepris contre le gouvernement, & que dans ſa diſgrâce même il paroiſſoit reſpecter l'autorité de ſon frère, puiſqu'il ne lui étoit pas échappé un ſeul mot qui pût rendre ſa ſoumiſſion ſuſpecte. De quelques idées qu'il s'entretint, ne regardoient-elles pas uniquement l'avenir? & l'âge de Guillaume étoit-il aſſez avancé pour lui faire craindre que des meſures ſi éloignées fuſſent capables de renverſer les ſiennes? D'ailleurs Lanfranc, qui aimoit la paix, & qui avoit reconnu par une expérience continuelle de quelle difficulté il ſeroit toujours de la conſerver entre les deux nations, repréſenta encore à ſon maître que peu de princes réuniſſant, comme lui, toutes les qualités qui inſpirent la ſoumiſſion, ou qui forcent un peuple à s'y accoutumer, il ne falloit pas eſpérer que ſon ſucceſſeur, auquel de ſes fils qu'il voulût accorder ce glorieux titre, fût capable de contenir auſſi heureuſement que lui les anglois & les normands dans l'obéiſſance. Il prit avantage d'une ſi flatteuſe réflexion pour lui demander s'il ne valoit pas mieux que ces deux états euſſent chacun leur maître qui les gouvernât paiſiblement; & ſi ce n'étoit pas même le ſeul moyen de prévenir les diviſions que la jalouſie

ſeroit naître quelque jour entre ſes enfans? On ne pouvoit conteſter la ſucceſſion de la Normandie à Robert, qui y étoit appelé par le droit de la naiſſance; à l'égard de l'Angleterre, c'étoit une conquête dont il avoit le même droit de diſpoſer qu'il avoit eu de l'entreprendre; & ſur lequel de ſes fils qu'il fit tomber ſon choix, il ne falloit pas douter que les trois autres & toute la nation ne reſpectaſſent ſes volontés.

La prudence & l'amour de la paix qui s'exprimoient par la bouche de Lanfranc, firent tant d'impreſſion ſur l'eſprit du roi, qu'il ne fit pas difficulté de ſe rendre à la ſageſſe de ce conſeil; ainſi, par un changement bien étrange, ce fut le projet de l'évêque de Bayeux qui devint celui de Guillaume. Cependant comme il importoit beaucoup qu'il ne fut pas révélé, Lanfranc reçut ordre de le tenir caché; & le ſeul effet qu'il produiſit alors, fut de porter le roi à changer la ſituation de ſes deux fils, c'eſt-à-dire de renvoyer l'aîné en Normandie, pour retenir Guillaume à Londres, & de l'accoutumer aux uſages d'un pays qu'il devoit un jour gouverner. Ces deux princes furent d'autant plus ſatisfaits de cette nouvelle diſpoſition que leur penchant s'accordoit avec les ordres du roi. Guillaume le roux demeura en Angleterre avec une partie de l'adminiſtration, telle que le roi

l'avoit confiée à ſon frère, & Robert fut charmé de repaſſer la mer avec une autorité qu'il n'avoit jamais eue en Normandie, & qui fut effectivement d'autant moins bornée que le roi remit à lui compoſer un conſeil dans un voyage qu'il y méditoit lui-même. Cependant il lui donna pour l'accompagner, Roger de Montgomeri & Guillaume, évêque de Durham, deux anciens ſerviteurs dont il connoiſſoit également la fidélité & la prudence.

Le vertueux Lanfranc s'applaudiſſoit d'une ouverture qui ſembloit rétablir ſolidement l'union dans la famille royale, & dont l'avantage pouvoit s'étendre juſqu'à l'évêque de Bayeux, dont il y avoit beaucoup d'apparence qu'on verroit finir les mécontentemens avec la cauſe qui les avoit fait naître. Mais ſur ce point toute la prudence de l'archevêque fut trompée; la haine d'Odon contre Robert n'ayant point eu d'autre ſource que ſa jalouſie, ſe tourna contre Guillaume le roux, après le départ de ſon frère, & lui fit abandonner par conſéquent toutes les vues qu'il avoit formées pour ſon élévation. Le roi, qui continua de le négliger, s'apperçut d'autant moins de ce nouveau caprice, que toute ſon attention fut alors fixée par un accident qui mit encore ſa tendreſſe naturelle à l'épreuve. Richard, ſon troiſième fils, étant à chaſſer dans

la nouvelle forêt y fut tué par un daim qu'il avoit ſurpris, & dont il croyoit pouvoir ſe ſaiſir ſans le ſecours de ſes armes. Un hiſtorien paroît douter ſi cette relation de ſa mort ne fut pas répandue par l'ordre du roi pour cacher une vérité beaucoup plus triſte. Ce prince tenoit de ſon père une paſſion immodérée pour la chaſſe; & c'étoit lui qui s'étoit chargé de l'exécution des loix rigoureuſes qui regardoient les plaiſirs du roi. Il n'eſt pas ſans vraiſemblance que le reſſentiment des incommodités, & des pertes qu'un grand nombre d'anglois eſſuyoient continuellement, pût l'avoir fait maſſacrer par quelque perfide qui le ſurprit à l'écart. Mais Guillaume n'en fit point un crime à la nation, puiſqu'on ne remarque point juſqu'à la fin de ſa vie qu'il ait rien changé à la douceur de ſon gouvernement. Ce fut dans ce tems-là, au contraire, qu'étant menacé d'une nouvelle invaſion des danois, ſous la conduite de Magnus, il trouva dans les anglois un ſecours volontaire de ſix ſchellings ſur chaque arpent de terre, qui fut une preuve nouvelle de l'attachement qu'on prenoit enfin pour lui.

On ne s'offenſa pas même qu'un reſte d'inquiétude à l'approche de ces redoutables ennemis, le portât à faire venir un grand nombre de troupes étrangères, comme s'il ſe fut encore défié que

le cœur des anglois ne penchât pour le ſang d'Harold ; mais le bruit des préparatifs ayant refroidi les barbares, ils parurent le long des côtes ſans oſer tenter d'y deſcendre. Cependant Canut, nouveau roi de Danemarck, excité par quelques prédictions, qui lui avoient promis une gloire extraordinaire dans le métier des armes, commandoit lui-même ſa flotte avec Magnus, & ne prenoit vraiſemblablement les intérêts de ce prince que pour les faire ſervir de prétexte à ſa propre ambition. On croit que le fils d'Harold, ayant peut-être ſes vues, fit naître divers obſtacles qui ruinèrent leur entrepriſe commune. Mais il eſt ſurprenant que, depuis cette expédition, l'hiſtoire ne parle plus de lui ni de ſes frères, comme ſi l'inutilité de tant de mouvemens leur eut fait abandonner enfin leurs prétentions.

Guillaume eut dans le même tems quelques foibles alarmes de la part d'un prince que ſon caractère rendoit peu redoutable, mais dont les mouvemens ſe faiſoient d'autant plus obſerver, qu'on étoit accoutumé depuis pluſieurs années à le voir dans une tranquillité profonde. C'étoit le prince Edgard qui, paroiſſant ſe laſſer de ſon oiſiveté, parcourut pluſieurs provinces, en viſitant ſes amis, ſans avoir communiqué à la cour ſon voyage & ſes intentions ; quoiqu'il ne fût point

capable de faire naître des craintes ſérieuſes, on attacha quelques eſpions ſur ſes traces, & l'on fut ſurpris que la plupart des perſonnes chez leſquelles il avoit été, ne paruſſent ſonger après ſon départ qu'à préparer leurs armes, & à ſe mettre comme en état d'exécuter quelque importante entrepriſe. Enfin le nombre de ceux dont il réveilloit ainſi la langueur, devenant plus conſidérable de jour en jour, on prit le parti d'en faire arrêter quelques-uns, en épargnant encore le prince, autant par la difficulté qu'on avoit à le croire capable de cauſer quelque trouble dans l'état, que par conſidération pour ſa naiſſance. On ne ſe repentit point de s'être borné à cette précaution, lorſqu'on eut découvert que le deſſein d'Edgard étoit de faire le voyage de la Terre-ſainte, & qu'il ne s'étoit mis en mouvement que pour ſe former une eſcorte nombreuſe, qu'il vouloit compoſer de ſes meilleurs amis. Loin de condamner ſon deſſein, Guillaume ne doutant pas qu'il ne ſe fixât dans la Grèce avec les anglois qui s'y étoient établis depuis ſon règne, ſe réjouit d'une réſolution qui l'alloit délivrer du ſeul rival dont il eût à craindre la concurrence pour lui-même ou pour ſes enfans. Il le combla de préſens; & prenant ſoin lui-même de former ſon eſcorte, il la compoſa de deux cents gentilshommes, dont il y a beau-

coup d'apparence qu'il étoit bien aiſe de ſe délivrer. Un hiſtorien aſſure qu'Edgard avoit ſi peu d'eſprit, qu'il approchoit de la ſtupidité. Il en donne pour preuve, que dans la reconnoiſſance qu'il crut devoir au roi pour un fort beau cheval qu'il avoit reçu de ce prince, il le déchargea de la penſion annuelle qu'il recevoit de la cour, & qui étoit le ſeul revenu qu'on lui eut laiſſé pour ſon entretien; mais ce récit ne s'accorde pas avec les belles actions qu'on lui attribue enſuite contre les infidelles. Son voyage fut accompagné d'un grand nombre d'aventures, qui appartiennent peu à cette hiſtoire; mais il lui en arriva une en Normandie, qui peut ſe rapporter par le lieu du moins de la ſcène. En paſſant à Rouen, où la curioſité le retint quelques jours, il s'y fit aimer d'une femme chez qui il étoit logé, & qui apprenant le deſſein de ſon voyage, employa toute ſon adreſſe pour ſe procurer le moyen de le ſuivre; il falloit qu'elle crut déjà s'être acquis quelque droit ſur le prince, puiſque n'ayant pu obtenir de lui qu'il l'enlevât, elle ne le menaça de partir après lui, que pour tirer vengeance de la trahiſon qu'elle lui reprochoit. Elle eut aſſez de pouvoir ſur l'eſprit de ſon mari, pour lui inſpirer l'envie de faire le voyage de la Terre-ſainte avec le prince. Partant en effet à ſa ſuite

avec quantité d'antres normands, qui avoient été ſaiſis de la même dévotion, elle n'attendit pas plus long-tems que le ſecond jour de ſa marche, pour faire connoître à Edgard qu'elle avoit exécuté ſa parole. On ne ſauroit douter que ce ne fût moins l'eſpérance de ſe venger, que le renouvellement des déſirs de l'amour, qui la portoit à lui faire donner un avis ſi paiſible : cependant Edgard ne ſe trouva pas plus diſpoſé à la ſouffrir dans ſon eſcorte à titre d'amante que d'ennemie. Il lui fit défendre de l'accompagner plus loin ; & cet ordre étant mal ſuivi, il fit prier les magiſtrats d'une ville où il paſſoit, de le délivrer des importunités d'une femme avec qui il n'avoit rien à démêler. Ce fut alors que la fureur s'étant emparée ſérieuſement de la dame normande, elle chercha les moyens de s'approcher du prince pour ſe venger par ſes mains ; mais elle fut arrêtée & livrée au magiſtrat, qui n'auroit pas ſu quel jugement il devoit porter de cette aventure, ſi le mari, s'échauffant pour l'intérêt de ſa femme, n'eut donné lieu lui-même à la révélation de ſa honte. Il s'adreſſa au comte de Verneuil, qui étoit ſur la frontière de Normandie avec un corps de deux mille hommes ; & le conjurant de recevoir ſes plaintes, il accuſa les anglois qui traverſoient la Normandie, de tous les crimes

qu'il crut capables de porter le comte à les arrêter. Edgard fut extrêmement ſurpris, en s'approchant de la frontière, de voir venir à lui une troupe beaucoup plus nombreuſe que la ſienne, & d'entendre qu'il falloit rendre raiſon de ſa conduite avant que de paſſer plus loin : il auroit été téméraire de vouloir s'ouvrir un paſſage par les armes ; auſſi ne refuſa-t-il point au comte de Vernueil les explications qu'il lui demandoit. Il raconta naturellement la vérité de ſon aventure, qui auroit tourné en une raillerie, ſi le mari, déſeſpéré de s'être couvert lui-même de confuſion, n'eut ſollicité le châtiment de ſa femme. Ce ne fut qu'après pluſieurs années d'abſence qu'Edgard retourna dans ſa patrie.

Un intervalle de quelques mois, qui ſe paſſa non-ſeulement ſans guerre & ſans alarmes, mais dans les plus doux fruits de la paix & de l'abondance, fut peut-être la plus heureuſe partie du règne de Guillaume. Il avoit enfin dompté l'humeur impatiente & farouche des anglois, ou du moins les tempéramens qu'il avoit apportés dans l'adminiſtration, leur avoient ôté toutes ſortes de prétextes pour l'exercer. L'évêque de Bayeux, éclairé de trop près dans un tems ſi calme pour oſer ſuivre les mouvemens de ſon chagrin, affectoit de ſe livrer aux plaiſirs dans

ſa

ſa retraite ; ou s'il continuoit ſes artifices, & du côté de la Normandie, pour gagner la confiance de Robert, & dans l'Angleterre même pour ſoutenir les anglois dans la diſpoſition de recevoir quelque jour un roi de ſa main, c'étoit avec des précautions qui ne pouvoient l'expoſer au reſſentiment de Guillaume. Il s'étoit attaché particuliérement par ſes bienfaits, Hugues, fils du comte de Montgommery, c'eſt-à-dire celui de tous les jeunes ſeigneurs normands, dont le roi devoit le moins ſe défier, après les faveurs dont il avoit comblé ſon père. Hugues, ayant toujours eu beaucoup de part à l'amitié de Robert, parut au prélat le confident dont il avoit beſoin pour ſe lier avec ce prince ; après avoir laiſſé paſſer quelques ſemaines ſans paroître ſenſible au changement du miniſtère, il lui fit l'ouverture de ſon deſſein. Et l'ayant gagné par les eſpérances de l'ambition autant que par la promeſſe de ne le porter à rien qui bleſsât l'intérêt public & l'autorité du roi, il lui ſuggéra facilement des prétextes pour demander la permiſſion de paſſer en Normandie. Quelques éloignées que les vues du prélat fuſſent encore, Hugues ne conſidéroit pas qu'une entrepriſe, dont le premier effet ſeroit de réveiller l'humeur inquiète de Robert, étoit un crime contre les deux intérêts qu'on lui avoit promis de ménager, il ſe

livra au contraire à la joie de ſe voir chargé d'une commiſſion qui l'alloit rendre néceſſaire au prince Robert, & qui entraîneroit par conſéquent l'augmentation de ſa fortune & de ſa faveur.

Il partit ſans que le roi ni même le comte ſon père, euſſent la moindre défiance du ſujet de ſon voyage; ſa principale négociation ſe réduiſoit à jeter des ſemences d'inquiétude dans l'eſprit de Robert, en lui faiſant comprendre que le roi ne pouvoit avoir d'autre deſſein, en confiant à Guillaume le roux l'adminiſtration de l'Angleterre, que de préparer ce prince à l'héritage de ſa couronne. Il n'en falloit pas davantage pour irriter un jeune impétueux, qui ſe croyoit deſtiné par ſa naiſſance à la ſucceſſion de tous les états de ſon père, & qui ſe verroit menacé de n'obtenir après la mort de ce monarque qu'un bien dont il étoit déjà comme en poſſeſſion. Rien ne devoit être ſi facile, après lui avoir inſpiré ces ſentimens, que de le faire conſentir à tout ce que l'évêque de Bayeux vouloit entreprendre pour lui aſſurer l'objet de ſon ambition; & ce prélat ne ſouhaitoit, pour ſatisfaire la ſienne, que de ſe voir autoriſé par les inſtances de ſon neveu. Robert, s'étant livré aveuglément aux impreſſions qu'il reçut par le miniſtère de Hugues, lui envoya non-ſeulement

une prière, mais un ordre d'agir en ſon nom, avec les ſeules réſerves qui regardoient le bien public & l'autorité royale pendant la vie de ſon père; deux conditions que l'habile prélat ſe gardoit bien d'oublier, & qu'il croyoit ſuffiſantes pour juſtifier ſa conduite.

Cependant la facilité qu'il avoit trouvée dans les ſeigneurs anglois, lorſqu'il avoit été queſtion de Guillaume le roux, lui parut ſuſpecte pour Robert, qui étoit beaucoup moins agréable à la nation : cette crainte, dans laquelle il avoit eu l'occaſion de ſe confirmer par les ſoins qu'il s'étoit déjà donnés pour les preſſentir, lui fit changer le deſſein qu'il avoit eu de ne pas employer les normands à l'exécution de ſes projets; il ſentit d'ailleurs combien il lui ſeroit difficile de ſe paſſer de leurs ſecours, tandis qu'ils étoient en poſſeſſion de la plus grande partie des terres nobles du royaume, & loin de s'attendre aux répugnances qu'il avoit appréhendé de leur trouver pour l'élévation de Guillaume, il ſe flatta au contraire que le déſir de toute la nation ſeroit toujours de voir les deux états réunis ſur une même tête; en effet, leur intérêt là-deſſus étoit tout oppoſé à celui des anglois, & les raiſons en étoient ſi ſenſibles, qu'il paroît inutile de s'y arrêter; il ne fit donc pas difficulté de s'ouvrir à quelques-uns des principaux ſeigneurs normands, & ſa confiance

alla juſqu'à croire Lanfranc capable d'entrer dans ſes vues; mais ce vertueux prélat ſe conduiſoit par d'autres règles que celles d'une politique profane. Ce qui étoit peut-être le plus glorieux pour la Normandie & le plus flatteur pour l'ambition des normands, ne lui avoit pas ſemblé le plus utile pour le repos des deux nations, auxquelles la charité lui faiſoit prendre un égal intérêt; il étoit lié avec cela par la fidélité qu'il devoit aux vues que le roi Guillaume avoit formées de concert avec lui; enfin n'érant pas capable non plus d'une diſſimulation qui auroit peut-être engagé l'évêque de Bayeux à ſe trahir plus indiſcrètement, il l'arrêta dès le premier mor, pour lui conſeiller d'abandonner le ſoin de la ſucceſſion à la ſageſſe du roi. Ce conſeil, qui avoit l'air d'un reproche, fit craindre à l'évêque de Bayeux de ne s'être que trop avancé, & il renferma le reſte de ſes idées dans un profond ſilence.

Ses ouvertures lui ayant mieux réuſſi avec les ſeigneurs auxquels il s'étoit adreſſé, rien ne l'empêcha de pouſſer de ce côté-là ſes intrigues, & les hiſtoriens anglois prérendent que, ſurpris de leur voir embraſſer avec ardeur tout ce qu'ils croyoient capable de déplaire au roi, il ſe laiſſa tenter par cette facilité pour former des deſſeins plus étendus, & beaucoup plus con-

traires à ſon devoir. Pendant ce tems-là Guillaume étoit paſſé en Normandie avec des intentions funeſtes à la France, s'il les eut exécutées. Rempli de ſon deſſein, & comptant plus que jamais ſur la tranquillité où il avoit laiſſé l'Angleterre, il en avoit tiré tout ce qu'il y avoit de bonnes troupes dans les deux nations. L'évêque de Bayeux profita ſi habilement de cet intervalle, que ceux qui ont parlé de ſa conduite avec le plus de modération, lui attribuent des projets qui alloient à la ruine du roi ſon frère. Mais Lanfranc n'avoit point oublié la confidence imparfaite à laquelle il s'étoit échappé; s'il ne s'en étoit pas ſervi pour lui nuire, ſon attachement pour le roi lui avoit fait tenir les yeux ouverts ſur toutes ſes démarches pendant l'abſence de ce prince; & quoiqu'il n'en eut pas pénétré le ſecret, il avoit jugé à diverſes marques qu'elles ne pouvoient être innocentes. Il ſe crut en droit par ſon caractère & par ſon âge, de lui renouveler quelques conſeils, qui furent accompagnés d'autant de douceur que de diſcrétion; mais c'en étoit aſſez pour faire trembler l'évêque de Bayeux: il crut toutes ſes pratiques découvertes, & les reproches de ſa conſcience groſſiſſant ſes frayeurs, elles le portèrent d'abord à ſe mettre à couvert par la fuite. Il avoit toujours dans l'île de Wight deux

vaiſſeaux prêts à mettre à la voile ; il ſe hâta d'y faire tranſporter toutes ſes richeſſes, dans la réſolution de partir auſſi-tôt pour l'Italie.

Lanfranc, qui continuoit de l'obſerver, pénétra tout d'un coup ſes intentions ; ſans connoître la cauſe d'une fuite ſi prompte, il ſe fit un devoir d'en avertir le roi, & de l'informer même de tous les mouvemens obſcurs qui avoient précédé le deſſein où ſon frère étoit de ſortir du royaume. Ce prince étoit à Rouen, dans une tranquillité fort éloignée des idées de vengeance, qui lui avoient fait paſſer la mer avec ſes troupes, après avoir diſſimulé long-tems les ſujets de plaintes qu'il avoit reçus de la France, il n'avoit pu ſe défendre d'une juſte colère, en apprenant que Philippe recommençoit à ſolliciter ſon fils de ſecouer le joug de l'autorité paternelle, & qu'il lui avoit offert de le reconnoître pour duc de Normandie : c'étoit ce nouvel outrage qui avoit engagé Guillaume à raſſembler toutes ſes forces pour déclarer la guerre à la France. Mais Philippe, troublé d'une attaque ſi imprévue, avoit eu recours aux négociations, & tous les mouvemens de ſon ennemi venoient d'aboutir à une trêve, dont la Normandie avoit retiré à la vérité quelque avantage. Guillaume penſoit à renvoyer ſes troupes en Angleterre, lorſqu'il reçut les avis de Lanfranc : ſa modération s'étoit

comme épuiſée dans l'accommodement qu'il venoit de faire avec la France, ou du moins il parut plus ſenſible à l'outrage qu'il recevoit d'un frère, qu'il ne l'avoit été à toutes les inſultes de Philippe.

Il ne ſe repoſa point ſur un autre du châtiment de l'évêque de Bayeux. Ayant conçu qu'il ne pouvoit faire trop de diligence pour le ſurprendre, il s'embarqua au Havre-de-Grâce avec une partie de ſes troupes; &, dans la crainte de le manquer en Angleterre, il fit voile directement vers l'île de Wight, où le haſard voulut que le prélat fut arrivé preſqu'au même moment. Les deux vaiſſeaux qui devoient le conduire en Italie, étoient armés en guerre, & Guillaume crut s'appercevoir à leur contenance, qu'il en auroit été peu reſpecté s'il n'avoit été le plus fort; mais cette vue n'ayant fait qu'augmenter ſon reſſentiment, il ſe fit conduire au lieu où il apprit que ſon frère étoit débarqué, & où il ſembloit eſpérer de lui dérober ſon arrivée. Il entra bruſquement dans une maiſon, dont le maître eut la hardieſſe de lui répondre que l'évêque de Bayeux n'étoit pas chez lui; mais étant sûr qu'il y étoit, la colère qu'il reſſentit de cette impoſture, lui fit ordonner que ce menteur impudent fût puni ſur le champ du double crime d'avoir trompé ſon roi, & de

donner retraite à un ennemi de l'état. On n'ajoute point ſi cette punition fut le dernier ſupplice ; mais elle ne put être que ſévère, ſi l'on en juge par le tranſport de Guillaume, qui ayant découvert enfin ſon frère, le ſaiſit lui-même au collet, en lui donnant le nom de traître, & lui déclarant qu'il étoit venu pour châtier ſes perfidies. L'évêque, dans ſon premier ſaiſiſſement, réclama les droits de l'égliſe & prétendit qu'en qualité d'évêque il n'étoit pas ſoumis à l'autorité ſéculière. Eh ! bien, reprit le roi, c'eſt le comte de Kent, & le plus coupable de mes ſujets que j'arrête. Cependant il parut revenir de cet emportement, & faiſant appeler quelques ſeigneurs qui avoient paſſé la mer avec lui, il expoſa ſes griefs dans un long diſcours, où tous les crimes du prélat furent dévoilés. Robert n'avoit pu lui diſſimuler le chagrin qu'il avoit de croire la couronne d'Angleterre deſtinée à ſon frère, & ſes plaintes avoient été ſi formelles, que le roi avoit d'abord ſoupçonné l'archevêque de Cantorbéry d'avoir trahi ſa confiance ; mais ayant engagé fort adroitement ſon fils dans d'autres explications, il lui avoit fait confeſſer enfin que ſes idées n'étoient que des ſoupçons, qui lui avoient été communiqués par ſon oncle. Ainſi, aux lumières qu'il avoit reçues de Lanfranc, il

joignoit celles qu'il avoit tirées de ce jeune prince, & celles même qu'il avoit arrachées enſuite au fils du comte de Montgommery, dont il avoit découvert auſſi toute la trame. L'évêque de Bayeux, convaincu par tant de témoignages, n'allégua pour ſa juſtification, que le ſoin qu'il avoit toujours eu d'excepter les intérêts du roi de ceux du gouvernement. Mais cette excuſe parut frivole, lorſque l'entrepriſe qu'on lui reprochoit ne pouvoit s'exécuter, ſans cauſer pluſieurs ſortes de troubles dans l'état. Enfin, après de longues diſcuſſions, qui ne firent qu'aigrir de plus en plus l'eſprit de Guillaume, le prélat fut enlevé avec tous ſes tréſors, & conduit à Rouen par ſon frère même, qui ne le quitta qu'après l'avoir fait renfermer dans une autre priſon.

S'il faut juger du chagrin de ce prince, par les déſordres qui arrivèrent dans ſa ſanté, il dût être extrême, puiſqu'il fut ſaiſi preſqu'auſſitôt d'une maladie, qui mit pendant quelque tems ſa vie en danger; il ne ſe laſſoit point de répéter à tous ſes amis, que de tant d'inquiétudes & de peines, qu'il avoit eſſuyées pendant le cours de ſon règne, il n'en avoit point eu de plus ſenſibles, que celles qui lui venoient de l'ingratitude de ſa famille & des ſeigneurs normands. Tout le travail de ſa vie s'étoit rap-

porté à ces deux objets de ſon affection & de ſon zèle, & par un caprice de ſon ſort, dont il ne pouvoit ſe conſoler, il ſe trouvoit que les anglois, dont il avoit tant redouté le caractère, & qu'il avoit long-tems traités avec tant de rigueur, étoient devenus les plus fidelles & les plus ſoumis de ſes ſujets. Qu'auroit-ce été s'il eut appris, dans ces triſtes momens, que Robert employoit le tems de ſa maladie à former de nouvelles intrigues en Angleterre pour s'aſſurer de la couronne, & que tout le royaume étoit déjà partagé entre les deux frères, comme ſi l'on n'eut attendu que l'inſtant de ſa mort pour décider cette grande querelle par les armes.

Hugues de Montgommery, à qui il avoit pardonné trop facilement la part qu'il avoit eue aux intrigues de l'évêque de Bayeux, s'étoit prêté d'autant plus volontiers aux réſolutions impétueuſes de Robert, que l'état où il voyoit le roi, lui faiſoit croire qu'en ſervant ce jeune prince, il travailloit déſormais pour ſon maître. Il étoit allé réchauffer tous ceux que la diſgrâce de l'évêque de Bayeux avoit été capable de refroidir; & la nouvelle de la maladie du roi qu'il portoit avec lui, ſemblant annoncer celle de ſa mort, les normands & les anglois n'avoient pas balancé à faire éclater ouvertement leurs inclinations pour l'un ou l'autre des deux princes.

Montgommery le père, qui étoit retourné à Londres immédiatement après la trève, par le choix particulier de Guillaume, qui n'avoit jugé perſonne plus propre à prendre ſoin de ſes intérêts pendant ſon abſence, entra dans ceux de Robert avec une extrême ardeur. Fracy, dont le crédit étoit bien établi depuis long-tems dans toutes les provinces méridionales, & ſur des fondemens d'autant plus ſolides, qu'il étoit preſque le ſeul de tous les normands qui s'étoit fait ſincérement aimer des anglois, ne garda pas plus de meſures dans les témoignages de ſon zèle pour l'aîné des deux princes.

On rapporte de ce ſeigneur normand, qu'étant d'un caractère fort doux & d'une figure extrêmement prévenante, il s'étoit attaché toutes les femmes de ſa province, par une inclination ſi rare, qu'elles ſembloient ſe diſputer l'honneur de lui en donner les plus grandes marques. Il s'étoit marié en Angleterre, & l'amour des richeſſes avoit eu peu de part au choix qu'il avoit fait d'une épouſe. Dans un pays où les agrémens naturels ont toujours été communs parmi les femmes, il s'étoit attaché à découvrir celle qui étoit la plus diſtinguée par le mérite & par la beauté. Il avoit cru la trouver dans une jeune perſonne, fille de Kervès, gentilhomme de Wits, à qui il avoit offert auſſi-tôt

ſa main & ſa fortune ; mais ſoit qu'elle eût le cœur rempli d'une autre inclination, ſoit que les déſordres où elle tomba fuſſent l'effet naturel de ſon caractère, il reçut tant de chagrin de ſa conduite, qu'il fut l'exemple d'un des plus malheureux époux de ſon ſiècle. Une diſgrâce qu'il avoit ſi peu méritée, l'avoit rendu plus cher encore à toutes les femmes, & jamais peut-être un homme n'auroit eu tant de liberté pour faire un nouveau choix, ſi le mauvais ſuccès du premier ne l'eut dégoûté de toutes ſortes d'engagemens. Il profita de cette faveur publique à l'avantage de Robert, en attachant à ſon parti toutes les provinces, où les grandes terres qu'il poſſédoit lui avoient donné le plus d'influence. Cependant Guillaume le roux n'avoit pas moins de partiſans. La plupart des anglois conſervoient pour lui leur première prévention, & les derniers efforts de l'évêque de Bayeux n'avoient pas eu le même pouvoir pour les détacher de ſes intérêts, que ſes premières ſollicitations pour les y faire entrer. On étoit de part & d'autre dans la première chaleur de ces divers engagemens, & ſi la ſanté du roi eut continué plus long-tems dans la même langueur, il y avoit beaucoup d'apparence que toute l'Angleterre eut pris les armes avant ſa mort. Mais on apprit bientôt qu'il

commençoit à ſe rétablir. Ce fut un ſujet de troubles beaucoup plus preſſant pour ceux dont le zèle avoit éclaté avec trop d'indiſcrétion, & l'on ne ſauroit douter que les diverſes raiſons qui retinrent ce prince en Normandie juſqu'à ſa mort, ne fuſſent ce qui pouvoit leur arriver de plus heureux.

En effet, ſi Guillaume ne ſe rétablit jamais parfaitement d'une maladie ſi dangereuſe, il reprit néanmoins aſſez de forces pour s'occuper du gouvernement de ſes états; & ne doutant point que l'air de Normandie ne pût contribuer à ſa guériſon, il réſolut d'y demeurer auſſi long-tems que des néceſſités plus preſſantes ne le rappelleroient point en Angleterre. Robert avoit eu ſoin d'éloigner de ſon père tous ceux qui auroient pu l'informer des mouvemens qui ſe faiſoient pendant ſa maladie; mais à peine le vit-il hors de danger, qu'apprenant, pour comble de frayeur, le deſſein où il étoit de ne pas repaſſer de long-tems la mer, il déſeſpéra de pouvoir lui cacher les entrepriſes, dans leſquelles il s'étoit laiſſé entraîner par l'impatience de monter ſur le trône. Ses craintes furent d'autant plus vives, qu'on venoit de lui accorder le pardon des mêmes fautes, & l'exemple de l'évêque de Bayeux, ſon oncle, lui apprenoit qu'il y avoit un point où la bonté du roi pou-

voit ſe laſſer. D'un autre côté, la préſence d'un père ſi accoutumé à l'exercice du pouvoir abſolu, le faiſoit retomber dans l'eſclavage, dont il s'étoit cru délivré pour toujours.

Il ne lui manquoit qu'un prétexte pour s'éloigner : il le fit naître en inſpirant au prince Henri, le plus jeune de ſes frères, l'envie de voir la cour de France, où il s'offrit à lui ſervir de guide. Guillaume ne fit pas difficulté de leur accorder cette ſatisfaction dans un tems où la trève qu'il venoit de conclure avec le roi Philippe lui garantiſſoit les intentions tranquilles de ce prince. Il déſira même qu'ils paruſſent à ſa cour avec tout l'éclat qui convenoit à leur grandeur; & la dépenſe qu'il fit volontairement dans cette occaſion, prouve encore que s'il avoit pouſſé quelquefois trop loin l'avidité d'amaſſer, il ſavoit ſe faire honneur de ſes richeſſes quand la bienſéance ou la gloire lui faiſoit une vertu néceſſaire de la libéralité. Non-ſeulement tout ce qu'il y avoit de jeune nobleſſe en Normandie fut équipé à ſes dépens pour compoſer une ſuite brillante aux deux princes, mais par une affectation de grandeur, qui ne fut pas trop goûtée en Angleterre, il fit venir le même nombre de jeunes anglois, qu'il fit habiller ſuivant l'ancien uſage de leurs pays. Cette galante eſcorte étoit compoſée de deux cents

gentilshommes de l'une & de l'autre nation; & pour rendre le voyage encore plus agréable, un grand nombre de dames angloiſes & normandes, qui n'avoient jamais vu la France, ſaiſirent cette occaſion d'aller faire briller leurs charmes à Paris.

Ceux qui regrettent en liſant l'hiſtoire, qu'au lieu de s'étendre trop ſur les affaires politiques & militaires, on ne s'arrête pas quelquefois à la deſcription des uſages civils, tel que celui des habits, & de tout ce qui appartient aux mœurs & au goût de chaque ſiècle, doivent ſe plaindre ici que les hiſtoriens ſe ſoient bornés à nous apprendre en général que jamais le luxe & le goût des plaiſirs n'avoient été portés plus loin en France & en Angleterre que ſous les règnes de Philippe & de Guillaume; j'en ai déjà fait obſerver la cauſe pour l'Angleterre : c'étoient ces immenſes richeſſes qui étoient comme accumulées ſur un certain nombre de particuliers, & qui les ayant mis en état de ne rien refuſer à leurs paſſions, leur firent communiquer, par l'exemple, les mêmes inclinations & les mêmes déſirs à tous ceux qui les approchoient. Ils étoient prodigues d'ailleurs d'un bien qui leur avoit coûté ſi peu; & jamais on n'avoit vu règner tant d'abondance en Angleterre, que depuis que les tréſors du pays

étoient répandus ſans meſures par ces voluptueux diſſipateurs. En France, le roi livré à toutes ſortes de déréglemens, n'avoit pas communiqué moins de corruption à toutes les parties de ſes états. La licence & l'impunité marchoient d'un pas égal, & Philippe, ayant perdu juſqu'au ſoin de ſon autorité, laiſſoit faire à ſes vaſſaux tout ce qu'ils jugeoient à propos. C'étoit dans ce tems-là qu'ayant conçu du dégoût pour la reine Berthe, ſa femme, fille de Florent, comte de Friſe, dont il avoit eu trois enfans, il avoit entrepris de la répudier. Ces divorces étoient encore fréquens parmi les princes & les ſeigneurs, tant en France qu'en Allemagne & en Italie; mais Philippe avoit eu beſoin d'un prétexte pour juſtifier le ſien. Depuis long-tems les papes avoient été fort ſévères ſur les degrés de parenté;* & l'on avoit les exemples d'un grand nombre de mariages qui avoient été déclarés nuls, pour avoir été contractés entre des parens au-deſſous du ſeptième degré : ſouvent l'intérêt ou l'inclination empêchoit qu'on ne s'arrêtât à des diſcuſſions ſi exactes; mais quand les maris étoient las de leurs femmes, ils ne manquoient point d'en revenir à l'examen par lequel ils auroient dû commencer; & le libertinage ſe couvroit alors de l'autorité de l'égliſe. C'étoit à cet expédient que Philippe avoit eu recours.

recours. Il avoit fait faire de fauſſes généalogies, par leſquelles il avoit établi ſa parenté avec la reine; & ſe croyant libre ſur une preuve ſi vaine, il avoit envoyé des ambaſſadeurs en Sicile au comte Roger, frère de Robert Guiſcard, duc de Calabre, de la Pouille & de Sicile, pour demander en mariage la princeſſe Emme ſa fille. Le comte, ſuppoſant de bonne foi la nullité du mariage de Philippe avec la reine Berthe, ſe tint fort honoré de ſon alliance, il fit partir ſa fille avec un équipage digne du rang où il croyoit déjà la voir élevée; & cette princeſſe arrivoit en France, lorſque les deux fils de Guillaume ſe rendirent à Paris.

Ce qu'il y avoit de plus étrange dans la conduite du roi, c'eſt que la demande qu'il avoit faite au comte Roger n'étoit qu'une feinte, pour accoutumer le public, par une démarche ſi extraordinaire, à ne rien trouver de ſurprenant dans un mariage beaucoup plus hardi qu'il méditoit. Auſſi penſa-t-il ſi peu à tenir parole au comte, que le moine de Sicile, auteur de l'hiſtoire de Robert Guiſcard, n'a pas fait difficulté d'écrire que le roi de France n'avoit fait venir la princeſſe Emme que pour s'emparer de ſon argent & de ſes joyaux. Mais en mépriſant une ſi ridicule idée, on ſait que ce prince nourriſſoit ſecrètement d'autres amours,

qui avoient été le principe de ſa froideur pour la reine Berthe, & qui causèrent bientôt autant de ſcandale dans le monde chrétien, qu'ils firent naître de plaiſirs & de fêtes à la cour de France. Ce trait d'hiſtoire a trop d'agrément pour ne pas ſervir d'épiſode à celle-ci, quoiqu'il n'y ait qu'un rapport éloigné.

Foulques Rechin, comte d'Anjou, après avoir répudié ſucceſſivement deux femmes, ſous le prétexte ordinaire de parenté, étoit devenu amoureux dans une vieilleſſe aſſez avancée de la plus belle femme de ce ſiècle. Son nom étoit Bertrade. Elle étoit fille de Simon de Montfort, & petite fille du célèbre Amaury, qui, tirant ſon nom d'une ville peu éloignée de Paris, lui a laiſſé auſſi le ſien. Bertrade étoit d'une beauté ſi rare, & joignoit tant d'eſprit aux charmes de ſa figure, que le comte d'Anjou ne s'étant point rebuté des premiers refus de ſa famille, employa l'entremiſe des plus grands princes pour l'obtenir en mariage. Robert, qui gouvernoit alors la Normandie, & qui avoit beſoin du comte pour ſoumettre les manceaux révoltés, le ſervit avec tant de zèle que, pour fléchir Guillaume, comte d'Evreux, oncle & tuteur de Bertrade, il lui céda pluſieurs châteaux ſur leſquels la maiſon d'Evreux avoit des prétentions.

Cependant Bertrade, dans la première fleur de la beauté & de la jeuneſſe, ne put ſe voir ſacrifier ſans chagrin à des intérêts d'état & de famille. Elle avoit entendu vanter la galanterie du roi de France, & la facilité avec laquelle il cédoit à ſon goût pour les femmes. Elle compta qu'il lui ſuffiroit d'en être vue pour lui plaire, & les exemples de divorce n'étoient pas aſſez rares pour ne pas lui inſpirer de plus hautes eſpérances. Avec une hardieſſe qui ſuppoſoit déjà beaucoup d'expérience en amour, & que je n'oſerois rapporter dans un ouvrage ſérieux, ſi je n'avois pour garant un auteur qui l'eſt encore plus, elle envoya ſecrètement au roi un homme de confiance, pour lui faire connoître l'opinion qu'elle avoit de ſon goût pour le mérite des femmes, & le déſir qu'elle avoit de le faire juge du ſien. Ce prince ne balança point à la faire aſſurer qu'il la verroit bientôt; & l'on doit ſuppoſer, ſans doute, qu'il connoiſſoit déjà la réputation de ſes charmes. On ne ſait ſous quel prétexte il fit le voyage de Tours. Le comte d'Anjou, qui ne ſe défioit point de ſes vues, le reçut avec tout le reſpect qu'il devoit à ſon ſouverain. Il ne s'apperçut pas de l'impreſſion que la vue de ſa femme faiſoit ſur le cœur de ce prince. Dès les premiers entretiens, les deux amans concer-

tèrent enſemble leur deſſein. C'étoit de ſe défaire l'un & l'autre, par la voie du divorce, des liens qui les incommodoient. La veille de la Pentecôte, raconte Orderic, aſſiſtant à l'office dans l'égliſe de St. Jean, tandis qu'on faiſoit la bénédiction des fonds, on les vit s'entretenir comme s'ils euſſent parlé de choſes indifférentes; & c'étoit ce lieu & ce moment qu'ils avoient choiſis pour ſe jurer une tendreſſe & une fidélité éternelle.

Le roi ne fut pas long-tems ſans prendre congé du comte, & tournant auſſi-tôt tous ſes ſoins à ſe défaire de la reine Berthe, il la relégua à Montreuil-ſur-mer, après avoir fait valoir les mauvaiſes raiſons que j'ai rapportées pour juſtifier ſon divorce. Ce fut apparemment dans ce tems-là qu'il fit demander la princeſſe Emme. Le comte Roger n'étoit pas un prince aſſez redoutable pour lui faire appréhender les ſuites de ſon reſſentiment; mais Philippe les négligea beaucoup, puiſqu'il n'attendit pas même que ſa fille fut retournée en Italie, où elle épouſa dans la ſuite un comte de Clermont, que nos hiſtoriens, ſuivant l'opinion de Baluze, ont pris mal-à-propos pour le comte de Clermont en Auvergne. Bertrade ne balança point enſuite à quitter ſon mari; elle ſe déroba pendant la nuit, accompagnée de quelques confidens, &

gagnant Meun, où le roi lui avoit envoyé une eſcorte de cavalerie, elle alla joindre ce prince à Orléans. Les manifeſtes qu'elle répandit pour juſtifier ſa conduite, appartiennent à des tems plus avancés. Mais le roi étoit dans la chaleur de toutes ſes paſſions, lorſque les deux princes de Normandie arrivèrent dans ſa capitale.

Je ne trouve dans aucune hiſtoire le détail de leurs plaiſirs; & le ſeul trait qu'on en liſe dans les chroniques, ſur la ſource d'une fâcheuſe querelle, qui changea les fêtes de la cour en deuil & en alarmes. Philippe étoit à Conflans, & l'on ne s'occupoit qu'à raſſembler autour de lui tout ce qui pouvoit flatter ſon goût pour la galanterie. Un jour, que toute la cour étoit livrée aux plaiſirs dans une aſſemblée extraordinaire des plus galans chevaliers du royaume, on s'apperçut que Louis Thibaud, l'aîné des enfans du roi, & le prince Henri de Normandie, ne paroiſſoient point; l'inquiétude qu'on en eut, les fit auſſi-tôt chercher. On les trouva comme abſorbés dans les méditations d'un jeu qui étoit alors fort en uſage; ils avoient commencé dès le matin une partie d'échecs, qui leur faiſoit perdre toute attention pour ce qui ſe paſſoit autour d'eux. Tous les courtiſans eurent la curioſité de les venir conſidérer dans cette eſpèce d'extaſe; & rien ne paroiſſant ſi éloigné du profond ſilence

où ils étoient enſévelis, que la colère & les tranſports de la haine, on prit le parti de les abandonner à leur ſolitude. Cependant il ne ſe paſſa pas long-tems ſans un changement ſi affreux dans cette ſcène, que toute la cour fut attirée dans leur cabinet par le bruit. On trouva les deux princes aux mains; Henri, armé de l'échiquier, frappoit rudement Louis Thibault; il avoit déjà fait couler ſon ſang en pluſieurs endroits, & ſi le prince Robert, ſon frère, n'eût employé toutes ſes forces pour l'arrêter, on ne doute point qu'il n'eût achevé de tuer ſon ennemi. Les deux princes normands ne voyant point de sûreté pour eux à la cour de France après un démêlé ſi violent, montèrent auſſi-tôt à cheval avec tout ce qu'ils purent raſſembler de leur ſuite, & ſe hâtèrent de prendre la route de Pontoiſe.

Il n'y avoit perſonne qui ne brûlât d'apprendre le ſujet de cette querelle. On ſçut par l'aveu de Louis Thibaut que Henri l'ayant fait *mat*, il n'avoit pu ſurmonter le chagrin qu'il avoit eu de perdre la partie. Dans ſon reſſentiment il lui avoit jeté les échecs au viſage en le traitant de *fils de bâtard*, & l'ardeur de la vengeance avoit porté Henri aux plus ſanglantes extrêmités. Quoique l'injuſtice fût viſiblement du côté du prince françois, le roi trouva le procédé de Henri trop violent, pour demeurer neutre dans la querelle

de ſon fils : il donna ordre que les Normands fuſſent pourſuivis ; & peut-être les auroit-on rejoints avant qu'ils euſſent gagné Pontoiſe, ſi Robert n'eut pris ſoin de ſe faire précéder par un de ſes gens courant à toute bride juſqu'à la ville pour amener quelques troupes au ſecours des princes. Beaudoin de Harcourt & le comte de Faulcon d'Heaumont, qui commandoit dans cette place, en ſortirent à la tête de la garniſon ; & ne ſe bornant point à mettre les princes hors de danger, ils donnèrent à leur tour la chaſſe aux françois ; ils s'avancèrent juſqu'à Conflans, d'où la cour de France s'étoit déjà retirée ; ils y mirent le feu, & les déſordres auxquels ils s'emportèrent dans le voiſinage, annoncèrent que la guerre ne pouvoit manquer de les ſuivre.

En effet les troupes de France ſe raſſemblèrent bientôt pour venger cette injure ; elles s'approchèrent de Vernon qu'elles comptoient forcer à la première attaque. Mais le comte de Faulcon avoit eu le tems de ſe renfermer dans le château avec quatre cents hommes, qui arrêtèrent la première ardeur des françois. Robert, ne ſe trouvant point tout d'un coup aſſez fort pour faire tête à l'ennemi, s'avança vers Beauvais, dont il ſe ſaiſit ſans réſiſtance ; tandis que le roi, ſon père, plus ſatisfait qu'affligé de voir ſes deux fils aux mains avec les françois, ſe hâtoit de

faire venir d'Angleterre une puiſſante armée pour les ſoutenir. On prétend que dans la réſolution de ſe venger enfin de tous les embarras que la France lui avoit ſuſcités, il fit paſſer la mer à quarante mille hommes, qui jetèrent l'épouvante dans une cour auſſi molle que celle de Philippe. Mais cette guerre ſe termina, comme la précédente, par des négociations & des traités. L'évêque de Beauvais, qui avoit gagné l'amitié & la confiance de Robert par le ſervice qu'il avoit rendu à ce prince dans l'aventure de Gerberoy, s'employa ſi puiſſamment pour le porter à la paix, qu'il le fit conſentir à s'en rendre lui-même le médiateur auprès du roi ſon père. Les normands étoient aſſez vengés par l'incendie de Conflans, & par la réſiſtance que l'armée françoiſe avoit trouvée à Vetnon. On convint de pluſieurs articles qui ſembloient devoir rendre la paix conſtante; mais Philippe, auſſi humilié qu'irrité de la frayeur que Guillaume lui avoit inſpirée deux fois, méditoit ſa vengeance en ſignant le traité de réconciliation.

Fin du troiſième livre.

LIVRE QUATRIEME.

LA ſanté du roi d'Angleterre étoit ſujette à des alternatives qui commençoient à faire craindre qu'elle ne ſe rétablît jamais entièrement. Quelques ennemis de l'évêque de Bayeux, avoient fait naître des ſoupçons qu'il paroiſſoit important d'éclaircir. Comme on n'ignoroit point que ce prélat s'étoit fort appliqué aux ſciences ſecrètes, & que ſon ambition ne l'avoit même fait aſpirer au ſouverain pontificat que ſur les lumières qu'il prétendoit avoir tirées de ſes études myſtérieuſes pour la connoiſſance de l'avenir, on fit craindre au roi qu'il n'eut employé le pouvoir de la magie pour ruiner ſa ſanté. Des défiances de cette nature, jointes à tant de mécontentemens qu'il avoit cauſés à ſon frère, l'auroient peut-être expoſé à quelque châtiment plus rigoureux que la perte de ſa liberté & de ſa fortune, ſi Guillaume avoit eu dans le caractère cette dureté inflexible que ſes ennemis lui ont reprochée. Mais loin de ſe livrer aux préventions qu'on s'efforçoit de lui faire adopter, il réſolut de s'expliquer ſans colère avec Odon, & de ſe délivrer lui-même de mille autres inquiétudes, dont ſes infirmités lui avoient toujours fait différer l'éclairciſſement.

L'évêque de Bayeux, ſans être maltraité dans ſa priſon, y avoit été reſſerré ſi étroitement qu'on ne lui avoit pas même accordé la liberté d'écrire à ſes amis, ni de recevoir leurs lettres. Guillaume, qui connoiſſoit toutes ſes paſſions, avoit cru le mortifier par un endroit fort ſenſible en lui ôtant toute communication avec ſes confidens & ſes maîtreſſes; il ſe le fit amener ſans témoins, & lui ayant reproché avec douceur tous les mouvemens qu'il avoit cauſés en Angleterre, il feignit d'avoir découvert par de nouvelles lumières qu'il avoit employé les voies les plus noires pour attenter à ſa vie. Le prélat n'oſant ſe défendre contre une accuſation poſitive, prit le parti de confeſſer ce qu'il ne douta point que le roi n'eut pénétré. Mais ſi toute ſa magie ſe réduiſoit à quelques opérations vaines par leſquelles il avoit eſpéré de pouvoir connoître la durée de la vie du roi & lequel de ſes fils devoit lui ſuccéder, il apprit à Guillaume dans cette relation pluſieurs circonſtances qui furent pour lui la ſource de mille nouveaux chagrins. Odon ne s'étoit pas attaché ſeul à chercher dans l'avenir le ſort de l'Angleterre & de la maiſon royale; il fallut nommer ſes complices, & le roi eut la douleur d'y compter pluſieurs de ſes plus fidelles amis, ou de ceux dont il avoit toujours eu cette opinion. C'étoient Roger Bigod, Hugues de

Grente-Meſnil, Bernard de Newartz, Roger Lacy, Raoul Mortimer; enfin les principaux normands que le prélat avoit fait entrer dans les intérêts de Robert, & qui par l'effet des mêmes vues n'avoient pas eu moins de curioſité que lui pour étendre leurs connoiſſances dans l'avenir. Ces recherches ſembloient marquer une laſſitude déclarée du règne & de la vie même de leur maître; crime où il n'y avoit rien qui fût pardonnable à la légèreté de l'âge, ou à la chaleur des paſſions dans des gens qui avoient vieilli à ſon ſervice. Falloit-il ſe venger par des punitions éclatantes, ou porter au fond de ſon cœur le poids de tant de trahiſons, & paſſer le reſte de ſa vie dans des inquiétudes & des défiances continuelles?

A l'égard de ſon frère, les verroux de la tour de Rouen lui répondoient de ſa conduite; & le mépris ſuccédant enfin à l'amitié, il lui importoit peu quel puſſent être ſes ſentimens; auſſi le fit-il rentrer dans ſa priſon, ſans avoir daigné répliquer à ſon récit, & l'ordre qu'il donna fut de le reſſerrer plus étroitement que jamais. Il ſe détermina même à faire la diſtribution de ſes biens, dont un reſte de compaſſion l'avoit empêché juſqu'alors de diſpoſer. Les ſeigneurs normands s'attendoient aux pré-

férences qu'ils recevoient ordinairement dans ces partages. Mais, par d'autres vues qui marquoient assez le changement de ses dispositions, il tourna ses faveurs du côté des anglois, & les immenses richesses de l'évêque de Bayeux rétablirent la fortune de quantité d'honnêtes gens de cette nation, dont les longues disgrâces avoient mis la soumission & la fidélité comme à l'épreuve. L'impatience du roi étoit de repasser en Angleterre, pour voir du moins quelle seroit devant lui la contenance de tous les normands qui avoient trahi sa confiance ; mais ses infirmités le reprirent au moment qu'il donnoit des ordres pour son départ ; & ce fut dans cette occasion qu'il échappa au roi de France une raillerie qui coûta cher dans la suite à ses sujets. Ayant appris que Guillaume s'étoit remis dans les remèdes, & n'attribuant sa maladie qu'à l'excès de sa grosseur, il demanda si personne ne pouvoit lui dire quand le roi d'Anterre relèveroit de ses couches ? Cette plaisanterie devoit être méprisée ; mais Guillaume, aigri par tant d'autres sujets de chagrin répondit à ceux qui la lui rapportèrent : « Je relèverai » bientôt & pour luminaires j'irai présenter tant » de lances au roi Philippe, que je le ferai re- » pentir de son indiscrétion ». Il faisoit allusion à l'usage des femmes qui présentent un cierge à

l'égliſe en relevant de leurs couches, & aux incendies par leſquelles il ſe propoſoit de ravager les terres de France.

L'impuiſſance où il ſe voyoit de repaſſer ſi tôt en Angleterre, lui fit former le deſſein de charger Lanfranc d'une partie de l'adminiſtration, autant pour dérober aux anglois la connoiſſance des mauvaiſes qualités de Guillaume le roux, qu'il deſtinoit toujours à lui ſuccéder, que pour aider ce jeune prince à diſtinguer ſes véritables amis dans un ſi grand nombre de perfides ou de partiſans mal aſſurés qui l'environnoient. On aſſure même qu'il donna des ordres ſecrets à Lanfranc pour la punition de ceux dont il pourroit vérifier les perfidies. Mais en ſuppoſant qu'il n'eût pas perdu le deſſein de ſe venger, il ne pouvoit s'être propoſé une vengeance fort rigoureuſe, lorſqu'il en confioit l'exécution au plus modéré de tous les hommes. L'autre partie de ſes ordres devoit être beaucoup plus difficile pour l'archevêque de Cantorbéry; car plus il avoit de ſageſſe & de modération, moins il pouvoit ſe diſpenſer d'avoir des ſoins pénibles, & qui l'expoſoient même à ne pas vivre en bonne intelligence avec Guillaume le roux, s'il vouloit répondre aux intentions du roi. Ce jeune prince n'avoit pu ſe contraindre aſſez dans un ſi court eſpace, pour ne pas oublier ſouvent l'in-

térêt qu'il avoit à ne pas abuſer de ſon pouvoir avare, ſans être ménager, avide & prodigue tout enſemble, amaſſant continuellement ſans jamais remplir ſes coffres, il ſe trouvoit toujours ſans argent, & dans la néceſſité d'inventer ſans ceſſe de nouveaux moyens pour s'en procurer. Le roi ſon père, qui connoiſſoit le fond de ſon naturel, s'étoit bien gardé de lui abandonner la diſpoſition de ſes tréſors; il s'étoit repoſé de la conduite des finances ſur Roger de Montgomery, économe auſſi reſſerré que le jeune prince étoit prodigue, & gagné d'ailleurs au parti de Robert par les intrigues de l'évêque de Bayeux. C'étoient ſans ceſſe de nouveaux différends auxquels il étoit difficile à l'archevêque de Cantorbéry de prendre part, ſans s'en attirer avec un prince qui devoit être un jour ſon maître, & ſur lequel il avoit ſervi lui-même à faire tomber le choix de Guillaume.

Cependant il falloit que les ordres du roi fuſſent preſſans, puiſque tout l'amour de Lanfranc pour la paix ne l'empêcha point de s'engager dans une carrière ſi orageuſe. La droiture de ſes intentions & la douceur naturelle qui tempéroit ſes réſolutions les plus fermes, lui firent prendre l'aſcendant ſur le caractère impétueux du jeune Guillaume; & ce fut ſans doute à la ſageſſe de ſa conduite, que ce prince fut

redevable de la tranquillité où il contint l'Angleterre pendant l'abſence du roi ſon père. L'archevêque commença même à mieux eſpérer de ſes inclinations, lorſqu'il lui trouva cette docilité pour ſes conſeils; & ſi cet eſpoir le confirma dans le deſſein de ne rien épargner pour lui aſſurer la ſucceſſion, il s'étoit auſſi attaché à le rendre plus attentif à tous les mouvemens qu'on lui avoit fait craindre en faveur de ſon frère. Albert de Grente-Meſnil, qui étoit depuis long-tems ſi mal dans l'eſprit du roi, que pour éviter ſa préſence, il ne manquoit point de paſſer dans l'un ou l'autre de ſes deux états lorſqu'il l'en voyoit ſortir, étoit à Londres par l'ordre de Robert, pour ſoutenir dans ſes intérêts ceux que l'évêque de Bayeux avoit diſpoſés à le ſouhaiter pour maître. Guillaume le roux, qui n'avoit que ſes propres vues ſans être encore informé de celles du roi, n'avoit pas les mêmes ſoupçons que l'archevêque, ou du moins ne ſe défioit pas que ſon frère eut été aſſez bien ſervi pour avoir déjà un parti ſi conſidérable dans le ſein du royaume. Mais Lanfranc ſe vit enfin forcé par les indiſcrétions d'Albert, d'uſer de l'autorité qui lui avoit été confiée. Ce ſeigneur normand, ne ſe bornant point à gagner de jour en jour de nouveaux partiſans à Robert, entreprit le voyage de pluſieurs provinces pour con-

cilier à ſon parti les officiers des troupes ; tandis que ſes amis ſe répandirent avec le même deſſein dans les autres cantons. L'archevêque de Cantorbéry prit des meſures ſi juſtes pour les faire arrêter, qu'en ayant ſept des principaux entre les mains, il délibéra ſi, pour arrêter le cours de toutes leurs entrepriſes, il ne devoit pas les faire paſſer dans les priſons de Normandie. Mais il arriva heureuſement pour eux que Richard de Lantot, qui étoit de ce nombre, avoit un intime ami à la cour à qui il ne s'étoit jamais ouvert de ſes engagemens, parce qu'il lui en connoiſſoit de plus anciens au ſervice de Guillaume le roux; il implora ſon crédit, & celui-ci, qui ne connoiſſoit pas le crime des ſept priſonniers, crut ne pouvoir ſervir mieux ſon ami, qu'en jetant des ſemences de jalouſie dans l'eſprit de Guillaume. Il repréſenta à ce jeune prince que Lanfranc commençoit à pouſſer ſi loin ſon autorité, qu'il ne lui laiſſeroit bientôt que l'ombre de la ſienne ; qu'il étoit étrange qu'un homme d'égliſe, à qui le roi n'avoit accordé ſans doute en l'aſſociant au gouvernement de l'état, que l'eſpèce de pouvoir qui convenoit à ſa profeſſion, osât faire arrêter les principaux ſeigneurs du royaume ſans expliquer les motifs de cette violence ; qu'il l'étoit encore plus, qu'avant que de ſe porter à cet excès, il n'eût pas

pas du moins communiqué ſon entrepriſe à un prince dont il devoit ſe croire trop honoré de partager l'autorité ; que Lanfranc tendoit viſiblement à l'indépendance, & que la démarche qu'il venoit de faire étoit un eſſai pour régler apparemment ſa témérité ſur la facilité qu'il trouveroit dans le prince à la ſouffrir. Guillaume le roux ſe laiſſa tellement échauffer par ces inſinuations, qu'après avoir fait demander quelqu'éclairciſſement à l'archevêque, jugeant encore plus mal de ſes vues par la peine qu'il eut à l'obtenir, il prit la réſolution de faire enlever les ſeigneurs normands dans le château de Douvres, où Lanfranc les avoit déjà fait conduire, & d'où il n'attendoit que la permiſſion du roi pour les envoyer en Normandie.

Un coup ſi éclatant, & l'affectation que les priſonniers eurent de reparoître auſſi-tôt à la cour avec un air de fierté qui n'étoit pas mal fondé ſur la protection du prince, cauſa beaucoup plus d'étonnement à l'archevêque, que de chagrin ou d'humiliation. Il ne put concevoir quelle ſorte d'intérêt Guillaume le roux avoit pu prendre à la liberté de ſes propres ennemis ; & ce ne fut que ſur quelques railleries obſcures qui échappèrent à ce prince, qu'il crut pénétrer la ſource de ſon erreur. Cette découverte le jetoit dans une ſituation d'autant plus embarraſ-

ſante, que la fidélité & la prudence ne lui permettant point de trahir le ſecret du roi, non-ſeulement il ne voyoit aucun moyen de rétablir l'union qu'il ſouhaitoit dans le gouvernement, mais il n'en voyoit même aucun de faire ouvrir les yeux au jeune prince ſur le tort qu'il ſe faiſoit à lui-même. Cependant après avoir peſé toutes les raiſons qu'il avoit de parler ou de ſe taire, il trouva un tempérament qui lui parut capable de remédier à toutes les difficultés. Ce fut de s'ouvrir à Guillaume ſans commettre le ſecret du roi ſon père, & de lui apprendre que ce qu'il avoit regardé comme une eſpèce d'inſulte dont il avoit cru devoir ſe reſſentir, n'étoit qu'un effet du zèle qu'il avoit pour ſes intérêts. Il lui déclara non-ſeulement la diſpoſition où il étoit de ne rien épargner pour lui aſſurer l'héritage de la couronne, mais encore tous les obſtacles qu'il avoit à craindre de ces mêmes normands à qui il avoit accordé ſi légèrement ſa protection, & lui prouvant par des témoignages certains les entrepriſes qu'ils avoient déjà formées en faveur de ſon frère, il lui inſpira autant de reconnoiſſance pour ſes ſervices, qu'il l'avoit trouvé prévenu contre ſes intentions.

Guillaume le roux, piqué de ſe trouver comme le jouet de ceux dont il avoit pris le parti

avec tant de chaleur, chercha pendant quelque tems l'occaſion de s'en venger; mais ſoit qu'ils euſſent été ſincèrement touchés du ſervice qu'il leur avoit rendu, ſoit que l'étroite liaiſon qu'ils virent renaître entre le prince & Lanfranc, leur fit craindre d'en devenir bientôt victimes, ils ſe hâtèrent de prévenir la diſgrâce qui les menaçoit, en confeſſant à Guillaume le roux les projets dans leſquels ils s'étoient laiſſés engager. Cet aveu fut accompagné du changement de leurs diſpoſitions, & tous, à la réſerve d'Alberic de Grente-Meſnil & de Lacy, devinrent plus zélés pour le jeune prince, qu'ils ne l'avoient jamais été pour ſon frère. Le plus fâcheux effet que cette intrigue produiſit, fut d'aigrir l'eſprit de Robert, non-ſeulement contre le prince ſon frère & contre l'archevêque de Cantorbéry, dont il ne put ignorer long-tems les vues, mais contre le roi même, qu'il accuſa de le ſacrifier à un cadet. Guillaume quoiqu'irrité d'abord de l'indiſcrétion dont il ſoupçonna Lanfranc, n'avoit pas témoigné autant de reſſentiment que Robert l'auroit ſouhaité, en apprenant qu'on penſoit avant ſa mort à la diſpoſition de ſon héritage. Cette modération parut d'un ſi mauvais augure, & à Robert & à tous les ſeigneurs qui avoient embraſſé ſecrètement ſon parti, que ſous des prétextes qu'il n'étoit jamais

difficile de trouver à la cour d'un roi infirme, & dont l'humeur commençoit à se ressentir trop souvent de sa situation, ce jeune prince & quantité de partisans quittèrent brusquement la Normandie pour se retirer en Bretagne. Cependant on remarqua que d'un grand nombre de seigneurs normands qui faisoient assez ouvertement profession d'être dans les mêmes intérêts en Angleterre, il n'y en eut pas un qui eût le courage de risquer sa fortune pour suivre la même route.

On commençoit alors à s'occuper dans toutes les parties de l'Europe d'un projet qui devint bientôt la passion de ceux qui se piquoient de religion & de courage dans toutes sortes de rangs & de conditions. Il y avoit plus d'un siècle que les pélerinages de la Terre-sainte étoient comme à la mode; & ces pieuses entreprises avoient donné occasion à divers établissemens, ou elles avoient servi de prérexte à l'ambition. Mais ce goût étoit comme usé par l'habitude; & l'imagination, qui avoit produit la plupart de ces entreprises, commençoit à désirer qu'elles pussent prendre une autre forme. La Palestine, après avoir gémi pendant plusieurs siècles sous le joug des sarrasins arabes, étoit tombée, avec une grande partie de l'Asie, sous celui des turcs. Ces peuples, quoique maho-

métans, avoient laiſſé aux chrétiens des égliſes à Jéruſalem, & l'exercice libre de leur religion; mais c'étoit en payant de gros tributs, & les pélerins couroient toujours riſque d'être maltraités, ſuivant le caractère des princes ou des gouverneurs qui commandoient dans la Syrie. Dès le pontificat de Silveſtre II, les princes chrétiens avoient conçu quelque deſſein de ſe liguer contre les infidelles, autant pour délivrer les pélerins de ces dangereux obſtacles, que pour ſe garantir eux-mêmes d'une puiſſance qui étoit devenue formidable à l'Europe. Silveſtre étoit françois; & comme c'étoit lui qui avoit formé la première idée de cette guerre, ſur les plaintes continuelles qu'il recevoit des chrétiens d'Orient, ſes plus ardentes exhortations s'étoient adreſſées à la France: nous avons de lui une lettre écrite à l'égliſe chrétienne au nom de celle de Jéruſalem, par laquelle il s'efforçoit d'exciter la compaſſion de tous les fidelles, mais par des motifs dont la plupart étoient particuliers aux françois. Si l'on veut regarder cette lettre comme l'origine de toutes les entrepriſes qui furent formées dans la ſuite, on y rrouvera auſſi le moyen d'expliquer pourquoi les françois y eurent toujours la meilleure part.

Elle produiſit alors un effet qui eſt raconté avec beaucoup d'étendue par nos anciens hiſto-

riens. Il y avoit à Orléans un grand nombre de juifs qui lurent comme les autres l'exhortation du pape, & qui ſe crurent aſſez intéreſſés en faveur de leur patrie pour avertir le ſoudan d'Egypte de la guerre qui ſembloit le menacer; ils corrompirent, à force d'argent, un moine, nommé Robert, à qui ils firent prendre l'habit de pélerin. S'étant chargé de leurs lettres, il les mit dans un bâton creux, & cet artifice les déroba à la curioſité des grecs. Les juifs apprenoient au ſoudan qu'il auroit bientôt ſur les bras toutes les forces des princes chrétiens; que les pélerins qui alloient en grand nombre à Jéruſalem pour viſiter les lieux que leur meſſie avoit habités, rempliſſoient à leur retour toute l'Europe de leurs plaintes; que le récit des mauvais traitemens qu'ils recevoient des ſarraſins, avoit enfin porté le pape & tous les ſouverains à ſe réunir pour s'emparer de ce qu'ils appeloient la Terre-ſainte; que le ſeul moyen de prévenir cet orage étoit de ruiner de fond en comble l'égliſe de Jéruſalem, & tous les lieux qui faiſoient l'objet de la vénération des chrétiens, pour leur ôter l'envie de troubler le repos des ſarraſins, lorſqu'ils auroient perdu ſans reſſource l'eſpérance de ſatisfaire leur dévotion. Ce conſeil, qui ſuppoſoit ridiculement que la piété chrétienne n'eut pour objet que des bâtimens

d'une certaine forme, & qu'elle dût s'évanouir après leur ruine, ne laiſſa pas de faire aſſez d'impreſſion ſur le ſoudan pour le porter à le ſuivre. Il fit détruire l'égliſe juſqu'aux fondemens, & les mauvais traitemens redoublèrent contre les pélerins qui ſe trouvoient alors à Jéruſalem. On apprit bientôt cette nouvelle en Europe, & le ſoudan ne s'étant pas fort embarraſſé de garder le ſecret aux juifs, on fut informé en même tems qu'ils étoient les auteurs de la perſécution : ils en portèrent la peine ; on fit main-baſſe ſur eux dans pluſieurs endroits ; on les chaſſa non-ſeulement d'Orléans, mais de la plupart des autres villes. Les évêques firent défenſe à tous leurs peuples d'entretenir avec eux aucun commerce. Un grand nombre de ces malheureux, pour éviter la mort ou la perte de leurs biens, feignirent de changer de religion, & demandèrent le baptême : conduite également impie & ridicule, qui peut-être rendoit auſſi coupables qu'eux les évêques de qui ils le recevoient. Le moine Robert fut trahi par ceux qui l'avoient employé, & brûlé vif, après avoir eſſuyé d'autres tourmens. Cependant un autre événement fit changer, pour quelque tems, l'état du chriſtianiſme en Syrie. Il ſe trouva, par des aventures qui n'ont point de rapport à cette hiſtoire, que la mère du

ſoudan étoit chrétienne ; elle obtint de ſon fils la permiſſion de faire rebâtir l'égliſe de Jéruſalem, & les pélerins eurent plus de liberté que jamais pour ſatisfaire leur dévotion. Les turcs même qui ſuccédèrent vers ce tems-là aux ſarraſins, ne mirent point d'autre obſtacle au concours des chrétiens qu'un tribut conſidérable, & ce n'étoit pas ſeulement le peuple, comme je l'ai fait remarquer dans pluſieurs occaſions; c'étoient auſſi les princes & les plus grands ſeigneurs qui entreprenoient le pélerinage de la Terre-ſainte, ſous un habit qui étoit propre à cette eſpèce de dévotion. Grégoire VII, entre les grands deſſeins qu'il avoit formés pour donner de l'éclat à ſon règne, comptoit celui de faire le voyage de Jéruſalem. Mais il vouloit exécuter cette entrepriſe d'une manière digne de lui, c'eſt-à-dire à la tête de cinquante mille hommes; & du caractère dont il eſt connu dans l'hiſtoire, peut-être l'auroit-il exécutée plus glorieuſement que ceux qui la tentèrent après lui, ſi les différends continuels qu'il eut avec l'empereur Henry n'euſſent fait avorter pluſieurs fois tous ſes projets.

Toute l'Europe étoit dans cette fermentation de zèle pour les pélerinages, l'orſqu'un prêtre d'un diocèſe d'Amiens, nommé Pierre, que les chroniques nomment *Pierron l'hermite*, parce

qu'il faiſoit profeſſion de la vie ſolitaire, arriva de Jéruſalem, où les motifs ordinaires l'avoient conduit; mais plus échauffé que les autres par les réflexions qu'il avoit faites ſur la misère & l'oppreſſion des chrétiens dans la Paleſtine; il avoit plus d'eſprit que ſa figure & ſa profeſſion n'en ſembloient annoncer. Dans quelques entretiens qu'il s'étoit procurés avec le patriarche de Jéruſalem, il avoit cherché avec lui les moyens d'adoucir la miſérable condition d'une infinité de chrétiens, que leur naiſſance ou leur dévotion attachoit à ce ſaint lieu; la férocité de la nation qui dominoit dans le pays leur avoit ôté toute eſpérance de réuſſir par l'entremiſe des princes chrétiens, pour qui les turcs avoient autant de mépris que de haine. D'ailleurs, le patriarche avoit aſſuré Pierre l'hermite qu'il y avoit peu de fond à faire ſur Alexis Comnène, empereur de Conſtantinople, quoique le voiſinage de ſes états le mît plus à portée de délivrer la Terre-ſainte de ces ennemis de la religion; ce prince étoit menacé lui-même de ſuccomber ſous leurs efforts, & ſon unique reſſource étoit de les ménager pour éloigner la ruine de ſon empire. Enfin, s'il y avoit quelques ſecours à eſpérer de la force des armes, il ne pouvoit venir que des princes d'occident; mais leur éloignement & la difficulté de les

réunir ſembloit ôter de ce côté-là toute eſpérance.

Cependant Pierre l'hermite, jugeant de la diſpoſition de tous les états de l'Europe, par le zèle qu'on y avoit vu juſqu'alors pour de ſimples pélerinages, s'étoit flatté qu'une vive expoſition des maux du chriſtianiſme & de la profanation des infidelles, animeroit les princes à venger la religion; il avoit obſervé la ſituation du pays, le gouvernement des turcs, l'état préſent de leurs affaires, & tous les moyens généraux qui pouvoient faciliter ſon deſſein; il avoit engagé le patriarche à lui donner des lettres & des inſtructions pour faire foi de toutes ſes lumières; & comptant beaucoup ſur le ſecours du pape, dont il n'ignoroit ni les diſpoſitions ni le caractère, il étoit parti de l'Aſie dans le deſſein de paſſer à Rome, & de ſe rendre de-là dans toutes les cours de l'Europe. Mais comme une ſi grande entrepriſe ſembloit demander d'être autoriſée par quelque promeſſe immédiate des ſecours du ciel, le bon hermite ne manqua point d'avoir une viſion céleſte, dans laquelle Jeſus-Chriſt lui apparut, & l'honora lui-même de ſes ordres. S'étant mis en prières dans l'égliſe, il s'y endormit apparemment dans cette eſpérance. Pendant ſon ſommeil, il vit notre ſeigneur qui lui adreſſa ces paroles :

« Lève-toi, Pierre : hâte-toi, entreptends ſans » crainte ce que je t'ai moi-même inſpiré : je » ſerai avec toi ; car il eſt tems de ſecourir mes » ſerviteurs ». Il raconta ce ſonge au patriarche, qui n'oublia point de le faire entrer dans ſes lettres, au nombre des motifs qu'il apportoit aux princes & à tous les chrétiens d'occident.

Pierre, étant monté ſur un vaiſſeau marchand qui ſe trouva prêt à faire voile pour l'Italie, arriva heureuſement à Bari, dans la Pouille, d'où il prit auſſi-tôt le chemin de Rome. Une commiſſion de cette importance étoit ſi flatteuſe pour un hermite qui alloit ſe voir tout d'un coup dans une liaiſon étroite avec tous les ſouverains de l'Europe, qu'indépendamment de tous les ſecours qui lui avoient été promis par le ciel, on ſe figure aiſément que la diligence & le zèle ne purent lui manquer ; il expoſa le ſujet de ſon voyage au pape Urbain II, qui venoit de ſuccéder à Grégoire VII, & qui ayant été un de ſes confidens, ſembloit avoir hérité de toutes ſes vues. Ce pontife reconnut dans un homme dont l'apparence étoit ſi ſimple, l'eſprit, l'adreſſe & le talent de perſuader, qui ſont le ſuccès des grandes négociations : il jugea Pierre digne de toute ſa confiance, & confirmant ſon projet par les bénédictions apoſtoliques, il le chargea de parcourir tous les royaumes

chrétiens, de communiquer ſes deſſeins aux princes, de les prêcher aux peuples, & de ne rien épargner pour répandre le même zèle dans tous les cœurs. Pierre s'arrêta peu en Italie, où l'intention du pape ſembloit ſuffire pour mettre tout le monde en mouvement. Mais ayant paſſé les Alpes, il prit, pour objet de ſes prédications, la France, l'Angleterre & l'Allemagne.

Un champ ſi vaſte ſembloit lui promettre des fruits fort abondans; mais il apprit bientôt que ſon attente ſeroit mal remplie à la cour de France, & qu'aulieu des ſoins amoureux qui occupoient le roi, les noms de guerre ſainte, & d'entrepriſe de religion, ne ſeroient pas écoutés volontiers. Philippe étoit alors dans la première chaleur de ſon amour pour Bertrade, il travailloit à ſon divorce, & ſi la piété n'avoit jamais été comptée parmi ſes vertus, elle étoit encore moins en honneur à ſa cour, dans un tems où il ne penſoit qu'à ſatisfaire ſes paſſions au mépris de toutes ſortes de loix. La prudence de Pierre ne lui permit pas de commencer par un prince dont il ne pouvoit eſpérer d'être reçu favorablement, & dont le refus néanmoins pouvoit entraîner des ſuites fâcheuſes pour ſon entrepriſe, en ſervant à refroidir les princes voiſins ou ſes propres ſujets; il jugea au con-

traire que s'il s'attachoit d'abord à gagner l'empereur ou le roi d'Angleterre, l'un ou l'autre de ces exemples donneroit plus de force à ſa commiſſion, & qu'il paroîtroit avec plus d'autorité à la cour de France, lorſqu'il ſeroit appuyé du nom de Guillaume ou d'Henry. L'occaſion ne pouvoit être plus favorable pour ſe préſenter au premier de ces deux princes qui étoit malade à Rouen, & l'autre d'ailleurs n'étoit point encore aſſez bien avec le ſucceſſeur de Grégoire VII, pour faire eſpérer qu'il reçût des propoſitions qui venoient de ſa part, ſans y avoir été préparé avec beaucoup de ménagemens. Enfin, l'adroit hermite ſe rendit à la cour du roi d'Angleterre, dans le tems que les chagrins domeſtiques de ce prince le diſpoſoient, comme il arrive toujours, à recevoir volontiers les gens d'égliſe, & à goûter les conſolations de la piété chrétienne, qui ont plus de douceur qu'on ne ſe l'imagine pour un cœur affligé.

Loin de marquer de l'éloignement pour l'entrepriſe qu'on lui propoſoit, Guillaume reçut avec une joie ſenſible des ouvertures qui lui rappeloient la mémoire du duc Robert ſon père, & toutes les circonſtances de ſon pélerinage qu'il s'étoit fait mille fois raconter. Il retint long-tems Pierre l'hermite à ſa cour; les relations de la Terre-ſainte & tout ce qu'il plût à

ce nouvel apôtre d'y joindre de touchant ou de merveilleux, l'occupèrent agréablement dans la langueur où ſes infirmités l'avoient réduit; mais lorſqu'il fût queſtion de s'engager par des promeſſes formelles, & de convenir du nombre des troupes, ou des ſommes d'argent que l'hermite demandoit pour la part d'un ſi grand roi, Guillaume, qui avoit trop de jugement & d'expérience pour ſe laiſſer tenter par les mêmes images auxquelles il n'auroit pas réſiſté dans ſa jeuneſſe, lui répondit froidement, que l'Angleterre n'étoit pas le ſeul royaume chrétien, ni celui qui fût obligé, par ſa ſituation, d'entrer le premier dans une ſi louable entrepriſe; que c'étoit à l'empereur, à la France, au pape même à donner l'exemple aux autres couronnes, non-ſeulement parce qu'ils ſe prétendoient ſupérieurs à tous les autres ſouverains, mais encore plus par l'obligation que leur ancien attachement au chriſtianiſme leur impoſoit d'être les plus ardens à le ſervir. Enfin, Guillaume, faiſant valoir ſes infirmités, qui ne lui permettoient plus de s'expoſer aux fatigues de la guerre, & la méſintelligence de ſes enfans, qui ne lui laiſſoit guère eſpérer de les voir jamais diſpoſés à ſe réunir pour une entrepriſe ſi éloignée, il éluda tous les raiſonnemens & toutes les inſtances du bon hermite. Cependant il ne lui défendit point

de prêcher ſon nouvel évangile aux peuples d'Angleterre & de Normandie ; & il lui fit même entendre que s'il pouvoit inſpirer le goût de ſon expédition au prince Robert, il lui ſauroit bon gré de l'avoir délivré d'un fils ſi inquiet & ſi turbulent. Pierre ſaiſit cette idée comme l'unique eſpérance qui lui reſtoit du côté des princes normands ; & remettant encore ſes prédications publiques, après les efforts qu'il vouloit tenter ſur l'eſprit de Robert, il ſe hâta de paſſer en Bretagne, où ce prince étoit à former de nouveaux complots, avec l'implacable comte de Suffolck, contre le repos du roi ſon père.

On ſait que le zèle de Pierre n'eut pas plus de ſuccès dans la ſuite avec les autres ſouverains de l'Europe, qu'il n'en avoit eu avec Guillaume, & que par diverſes raiſons qui avoient leur ſource dans le déréglement de leur conduite & dans la chaleur de leurs paſſions, l'empereur & le roi de France s'excusèrent conſtamment d'entrer dans la ligue ſainte. Mais ayant accordé auſſi à Pierre l'hermite la liberté de prêcher dans leurs états, il fut dédommagé de l'indifférence des princes, par le zèle des ſeigneurs, & par l'ardeur des peuples. Hugues le grand, comte de Vermandois, frère du roi de France, & qui portoit le ſurnom de grand, non pour

l'avoir encore mérité par ſes grandes actions ; mais en mémoire de ſon aïeul Hugues le grand, père de Hugues-Capet, fut le premier françois qui offrit ſes ſervices à l'hermite, par une lettre qu'il lui écrivit en Bretagne ; cependant cette offre, qui ne regardoit que le projet de l'expédition militaire, n'approcha point de celles de Robert de Normandie. A peine ce prince eut-il entendu les propoſitions de Pierre, que ſe livrant à cette ouverture avec autant d'ardeur, que s'il n'eut attendu qu'une ſi belle occaſion pour exercer ſon inquiétude & ſon activité naturelle, il réſolut d'aller reconnoître lui-même les facilités qu'on pouvoit ſe promettre à s'approcher de la Paleſtine, & à battre les turcs avec les forces chrétiennes. L'exemple de ſon grand-père, dont il portoit le nom, fut un des motifs qui agirent le plus puiſſamment ſur ſon cœur. Il engagea Guaer dans ſon entrepriſe, & prenant tous deux l'habit de pélerin, ils promirent à Pierre l'hermite d'être retournés en Europe avant qu'il eût achevé ſes courſes & ſes prédications.

Cependant, pour commencer ſon péleriuage par une action de piété filiale, Robert fit avertir ſon père du deſſein qu'il avoit formé, & joignit à l'avis de ſon départ des excuſes fort ſoumiſes de la conduite qu'il avoit tenue depuis pluſieurs années.

années. Guillaume, auſſi ſatisfait de ſa réſolution, que des témoignages de ſon repentir, lui fit toucher une ſomme conſidérable pour les néceſſités d'une ſi longue route. Les deux pélerins traversèrent la France avec une ſuite peu nombreuſe, mais compoſée de gens réſolus; ils paſsèrent les Alpes, pour s'informer eux-mêmes en Italie, ſi le pape étoit auſſi plein du grand projet de la guerre ſainte, que Pierre l'hermite le repréſentoit. On ne dit point s'ils allèrent juſqu'à Rome; mais s'étant embarqués dans un port de la Méditerranée, ils jugèrent à propos de commencer par le voyage de Conſtantinople, pour obſerver l'état de l'empire d'orient, & s'aſſurer des ſecours qu'ils avoient à eſpérer d'Alexis Comnène. Ce prince étoit adroit & diſſimulé, il avoit déſiré depuis long-tems que les ſouverains de l'occident puſſent ſe laiſſer perſuader d'entreprendre la conquête de la Terre-ſainte, moins par zèle pour la religion, que par l'eſpérance où il étoit que cette diverſion pourroit le garantir des violences, auxquelles il étoit tous les jours expoſé de la part des turcs. Cette penſée lui fit recevoir le prince Robert avec toutes ſortes de careſſes, & l'ouverture de ſes deſſeins avec des tranſports de joie. Il n'oublioit pas néanmoins les inſultes qu'il avoit eſſuyées des normands. Divers guerriers de cette nation

avoient enlevé à ſes prédéceſſeurs la Pouille, la Calabre & la Sicile, & quelques-uns ſervant dans les armées de l'empire, avoient une fois projeté de s'emparer de toute la Grèce. Mais l'intérêt préſent l'emporta ſur de ſi juſtes reſſentimens, il ſe flatta même que les troupes qui viendroient d'occident ſeroient ſous ſes ordres, & ne ſeroient dans ſon armée qu'en qualité de troupes auxiliaires. Ayant donc comblé le prince de politeſſes & de préſens, il écrivit à tous les gouverneurs des villes de ſa dépendance, de lui rendre des honneurs diſtingués pendant le reſte de ſa route; mais avant que de les laiſſer partir, il leur propoſa de s'engager à lui par un ſerment de fidélité, & de le reconnoître d'avance pour le chef de l'expédition qu'ils projetoient. Robert rejeta cette propoſition avec une hauteur qui déconcerta l'empereur grec, & qui mit autant de froideur dans leur ſéparation, qu'ils s'étoient marqués l'un & l'autre d'ouverture & d'affection dans leur première entrevue.

Cependant l'entrepriſe paroiſſant encore trop éloignée pour cauſer à l'empereur les mêmes craintes, qui le portèrent dans la ſuite à faire arrêter le comte Hugues, frère du roi de France, il laiſſa aux pélerins normands la liberté de continuer leur route. Ils trouvèrent peu d'obſtacles dans un tems où les infidelles n'avoient

pas encore la moindre défiance de l'orage qui les menaçoit, & où la liberté au contraire dans laquelle ils avoient rétabli les chrétiens, ſembloit les aſſurer de leurs diſpoſitions. En effet, jamais le concours des pélerins n'avoit été ſi nombreux, & les turcs faiſoient tant de fond ſur les ſentimens de piété qui les amenoient dans leur pays, qu'ils n'avoient point encore penſé à mettre leurs places en état de défenſe. Robert paſſa par Nicée, où l'indiſcrétion de quelqu'un de ſes gens le fit reconnoître; mais le ſoudan, qui faiſoit ſa demeure dans cette ville, ne ſe plaignit du ſilence avec lequel il avoit eſpéré de paſſer ſi près de lui, que pour l'accuſer de lui avoir ôté l'occaſion de le recevoir avec tous les égards dûs à ſa naiſſance. Ce ſoudan, qui fut dans la ſuite un des plus terribles ennemis du nom chrétien, avoit des qualités ſi eſtimables dans un barbare, que Robert ne pût ſe défendre pour lui d'une vive amitié; & cette liaiſon le ſauva du péril qui auroit menacé ſa vie ou ſa liberté, lors qu'au lieu de s'arrêter long-tems à Jéruſalem, & de s'y livrer aux exercices ordinaires des pélerins, on le vit occupé à conſidérer la ſituation de la place, & à s'informer beaucoup plus de l'état du pays & de la diſpoſition des ports, que des lieux ſaints

qu'il avoit à viſiter. Les turcs en conçurent tant d'inquiétude que, ſe rappelant l'ancien avis des juifs aux ſarraſins, ils lui tendirent un piége qu'il n'auroit jamais évité ſans le ſecours du ſoudan. Ce ſeigneur turc étoit venu à Jéruſalem dans la ſeule vue d'y obſerver la dévotion d'un pélerin tel que Robert; il s'apperçut auſſi des obſervations extraordinaires de ce prince, & la diſcrétion d'amitié l'empêcha de l'en avertir. Mais apprenant que les turcs de Jéruſalem ſuivoient toutes ſes démarches, & que ſe livrant enfin à leurs inquiétudes, ils avoient pris la réſolution de ſe défaire des normands dans la première courſe qu'ils leur verroient entreprendre hors de Jérnſalem, il avertit Robert de ce qui ſe tramoit contre lui. Une vaine affectation d'intrépidité fit négliger cet avis au jeune prince; il s'avança juſqu'à Damas, & dans le lieu même où ſes ennemis s'étoient propoſé de l'accabler. Il trouva le ſoudan de Nicée, qui affecta de devoir ſa rencontre au haſard, & qui, l'avertiſſant encore du péril où il s'étoit expoſé, s'obſtina tendrement à le ſuivre. Ce ſervice n'empêcha point que dans le tems de l'expédition des chrétiens, Robert & le ſoudan ne ſe traitaſſent avec toutes les fureurs de la guerre, & leur amitié même ne dura point

juſqu'au départ du prince, car ils eurent quelque démêlé à Jéruſalem, pour un ſujet que les hiſtoriens n'ont point expliqué.

Enfin, le prince de Normandie quitta la Syrie, &, ne voulant point retomber au pouvoir de l'empereur de Conſtantinople, il s'embarqua ſur un vaiſſeau italien, qui faiſoit voile à Durazzo. Ce fut dans ce port qu'il rencontra le fameux *Gautier ſans avoir* ou *ſans argent*, gentilhomme françois, brave & expérimenté dans la guerre, mais d'une pauvreté qui lui avoit fait donner cet étrange ſurnom. Robert connoiſſoit déjà ſon mérite, & le trouvant en chemin pour ſe rendre à la Terre-ſainte, il le preſſa de reprendre avec lui le chemin de l'Europe, en lui promettant non-ſeulement de l'employer avec une diſtinction digne de ſa valeur, mais de rendre ſa piété plus utile dans les préparatifs de la guerre, que dans les fatigues de ſon pélerinage. Ils virent dans la Pouille Robert Guiſcard, qui continuoit de règner glorieuſement ſur un pays qu'il devoit à la valeur de ſes pères, & qui brûloit de s'acquérir une gloire, dont il ne fut redevable qu'à ſes propres armes. Guiſcard accompagna le prince de Normandie juſqu'à Rome, où le pape Urbain combla d'honneur un ſi illuſtre pélerin.

Ce pontife commençoit à revenir des embarras

du ſchiſme, & la plupart de ceux qui avoient ſuivi l'empereur Henry, commençoient à l'abandonner : ſon propre fils s'étoit révolté contre lui. Enfin, le pape, ſupérieur à mille craintes, qui lui avoient fait perdre de vue les promeſſes par leſquelles il s'étoit engagé à ſeconder le zèle de Pierre l'hermite, penſoit d'autant plus volontiers à faire l'ouverture de ſon grand deſſein au monde chrétien, qu'il prévoyoit que pluſieurs ſeigneurs prendroient volontiers l'occaſion de la guerre ſainte, pour quitter le parti de l'antipape, & ſe réconcilier à l'égliſe. Le haſard fit alors arriver à Rome les ambaſſadeurs d'Alexis Comnène, empereur de Conſtantinople, qui, réveillé par les diſcours de Robert, ou plus preſſé que jamais par les turcs, s'adreſſoit au ſaint-ſiége pour lui demander du ſecours contre les infidelles. Ils proposèrent au pape un plan fort oppoſé à celui que Pierre l'hermite avoit déjà fait goûter dans l'occident, & qui s'accordoit avec la propoſition qu'Alexis avoit faite à Robert, de ſe lier à lui par un ſerment de fidélité. Les grecs auroient ſouhaité d'être reconnus par tous les princes chrétiens, pour chefs de la guerre ſainte. Ils demandoient que tous les ſouverains d'occident s'engageaſſent à fournir un nombre de troupes, qui ſe rendiſſent à Conſtantinople dans un tems fixe, avec ordre d'y

être ſoumiſes au général qu'elles recevroient de l'empereur. Leurs motifs étoient la néceſſité de l'union, ſur laquelle il ne falloit jamais compter ſi tous les confédérés ne ſe raſſembloient ſous un ſeul chef, & la ſuppoſition qu'on devoit faire naturellement, que les grecs avoient d'autres lumières pour une ſi grande entrepriſe, que celles qu'on pouvoit apporter du fond de l'Europe. Ils y joignirent une peinture touchante des dangers auxquels le chriſtianiſme étoit expoſé par les progrès ſurprenans des infidelles; toute l'Aſie étoit ravagée & déjà réduite à l'eſclavage; Conſtantinople même étoit en péril; en un mot, tout étoit perdu ſans reſſource, ſi les princes d'occident ne ſe réuniſſoient pour ſauver les reſtes de la religion dans l'orient.

Robert étoit préſent à cette ardente harangue, il avoit appris à Conſtantinople à connoître le génie des grecs, & les intentions de l'empereur. Avec la vivacité qui faiſoit le fond de ſon caractère, il réfuta le diſcours des ambaſſadeurs, & le ſerment de fidélité fut le principal objet auquel il s'attacha. Les diſcuſſions furent animées, & le pape, qui ne cherchoit qu'à ménager tout ce qui pouvoit contribuer à l'exécution de ſon projet, employa toute ſon autorité pour concilier les intérêts différens & les deſſeins communs. Il arriva là-deſſus un accident qui ſervit beaucoup

à éclaircir les vues des grecs, & qui prévint contre eux juſqu'aux romains, qui avoient marqués une joie extrême de leur arrivée. Quelques domeſtiques des ambaſſadeurs prirent querelle avec ceux du prince Robert, & ceux-ci maltraitèrent les autres avec tant d'avantage, que les ambaſſadeurs eux-mêmes, qui voulurent ſe préſenter pour appaiſer le tumulte, coururent beaucoup de riſque pour leur vie. Le pape ayant pris connoiſſance de ce déſordre, ordonna que les auteurs en fuſſent punis, & les juges de Rome, après une longue diſcuſſion, condamnèrent les grecs à des réparations qui leur parurent trop humiliantes. Les ambaſſadeurs prirent parti pour leurs gens, & dans les moyens de défenſe qu'ils alléguèrent, ils eurent la hardieſſe d'avancer que leur maître, en qualité d'empereur d'Orient, c'eſt-à-dire de la plus noble partie de l'ancien Empire, étoit le ſouverain de tous les rois chrétiens; & que les normands qui lui avoient manqué de reſpect, devoient être punis par conſéquent comme d'un crime de lèze-majeſté au premier chef. Cette prétention parut riſible, ſur-tout dans un tems où les empereurs de Conſtantinople faiſoient ſi peu de figure dans le monde, qu'ils ſembloient lutter ſans ceſſe contre leur ruine. Cependant comme les ambaſſadeurs ne parloient

point de faire valoir leur droit par la force, on prit le parti de leur répondre par des raiſons, & l'on ne fut point embarraſſé à leur prouver que ces grandes idées de pouvoir & de grandeur étoient autant de chimères. On croit que ce fut pour leur en faire ſentir le ridicule par une eſpèce d'ironie, que le comte Hugues le grand écrivit à l'empereur Alexis cette fameuſe lettre, dont on trouve un fragment dans l'*Alexiade*, qui eſt l'hiſtoire de cet empereur, écrite par Anne Comnène ſa fille. « Sachez, ô empereur, » que je ſuis le roi des rois, & à qui tous les » hommes qui ſont ſous le ciel doivent céder. » Ainſi quand j'arriverai chez vous, vous devez » me recevoir avec l'honneur & la magnificence » qui conviennent à mon rang & à ma qualité ».

Ainſi les ambaſſadeurs grecs retournèrent chez eux fort mal ſatisfaits, & chargés néanmoins des promeſſes du pape, qui s'engagea ſolennellement à ne rien épargner pour répondre aux déſirs de leur maître, & qui ſe ſervit de cette occaſion pour lui communiquer le deſſein qu'il avoit de convoquer un concile à Plaiſance, où tous les intérêts du chriſtianiſme devoient être diſcutés; mais Robert conſerva un vif reſſentiment de la fierté des grecs, & l'entretint dans cette chaleur, juſqu'à l'occaſion qu'il trouva bientôt de l'exercer.

Il ſe laſſoit d'autant moins du ſéjour de Rome, que le pape comptant beaucoup ſur des ſecours auſſi puiſſans que ceux de l'Angleterre, employoit toutes ſortes de careſſes & de ſoins pour traiter agréablement un prince dont il eſpéroit tant d'utilité pour ſon entrepriſe. Ce fut au milieu de ces plaiſirs que Robert reçut une nouvelle qui fut long-tems douteuſe, parce qu'il n'en eut point d'abord d'autre garant que le bruit public, mais qui lui cauſa des alarmes aſſez vives pour lui faire repaſſer ſur le champ les monts. On publioit que le roi ſon père avoit perdu la vie dans une nouvelle guerre contre la France, & que les anglois étoient réſolus d'élever Guillaume le roux ſur le trône. Deux motifs de cette importance lui firent faire une diligence extraordinaire pour gagner la Normandie; mais il y arriva trop tard.

Guillaume avoit eu quelques intervalles de ſanté pendant l'abſence de ſon fils, & ſes mécontentemens ſubſiſtant toujours contre la France, il s'étoit ſouvenu de la parole qu'il avoit donnée de rendre les *relevailles de ſes couches* éclatantes, par le grand nombre de lances qu'il feroit porter ſur les terres de Philippe, au lieu de luminaires. Il s'étoit mis en campagne avec une puiſſante armée, & malgré la chaleur extraordinaire de la ſaiſon, il avoit porté tous les

ravages de la guerre dans le Vexin. Mantes, dont il fit le ſiége, fut une des plus malheureuſes victimes de ſa colère; il réduiſit cette ville en cendres, ſans épargner même les égliſes; mais il lui arriva dans cette furieuſe expédition divers accidens qui le forcèrent de la terminer plus tôt qu'il ne ſe l'étoit propoſé, & qui en rendirent la fin plus funeſte pour lui, que des commencemens ſi terribles ne l'avoient été pour la France.

La chaleur de la ſaiſon & le grand feu de la ville, dont l'ardeur de la vengeance le fit trop approcher pour faire exécuter ſes ordres, causèrent dans ſa ſanté une altération ſi ſubite, que ne pouvant demeurer plus long-tems à l'air, il reprit le chemin de ſon quartier. Mais ayant voulu ſauter un foſſé à cheval, il heurta ſi rudement du ventre contre l'arçon de la ſelle, que la violence du coup lui cauſa la fièvre. Il s'arrêta dans le premier village pour prendre ſa litière, & ſe faire conduire directement à Rouen; tandis qu'on préparoit ſa voiture, on lui fit un récit qui fut capable de lui inſpirer quelque remords des excès auxquels il venoit de s'emporter.

Deux gentilshommes du Vexin qui avoient fondé dans le voiſinage de Mantes un hermitage, où ils s'étoient retirés, pour y paſſer le

reſte de leur vie dans les exercices de la piété, y avoient été conſumés par les mêmes flammes qui avoient altéré la ſanté du roi ; & n'ayant pu ſe défendre d'un ſentiment d'horreur à la vue des ravages de l'armée normande, ils avoient laiſſé échapper quelques plaintes qui avoient irrité les ſoldats ennemis juſqu'à les empêcher de prendre la fuite, pour ſe garantir du feu. Les événemens qui les avoient conduits à la vie ſolitaire étoient fort étranges. Après avoir porté long-tems les armes, ils s'étoient trouvés dans une querelle de débauche, où ils avoient eu le malheur de tuer un homme au milieu de l'ivreſſe & de la diſſolution : cette aventure avoit fait tant d'impreſſion ſur eux, qu'ils avoient entrepris le pélerinage de la Terre-ſainte pour l'expiation de leur crime ; mais en traverſant les Alpes, ils étoient tombés dans les mains d'une troupe de voleurs qui les avoient traités avec la dernière barbarie, & qui les ayant fait demeurer aſſez long-tems dans les montagnes, avoient continué de leur y faire ſouffrir toute ſorte de peine & de misère. Enfin les deux pélerins avoient trouvé le moyen de s'échapper, & s'étant arrêtés dans un village d'Italie, les ſecours qu'ils s'y étoient procurés par le récit de leur diſgrâce avoient ſi tôt rétabli leur ſanté & leurs forces, qu'ils s'étoient trouvés plus de

diſpoſition au plaiſir, qu'à continuer une route longue & pénible, qui leur reſtoit encore juſqu'à Jéruſalem. Ils s'étoient attachés chacun de leur côté à deux filles ſans bien & ſans naiſſance, telles qu'on peut les ſuppoſer à la campagne; & cette habitude leur faiſant oublier, non-ſeulement le terme de leur voyage, mais l'incommodité qu'un ſi long ſéjour pouvoit cauſer à leur hôte, ils avoient paru auſſi tranquilles auprès de leurs maîtreſſes, que s'ils n'euſſent jamais penſé à les quitter. Enfin l'on s'apperçut de la raiſon qui les arrêtoit, & l'opinion de leur piété qui leur avoit attiré tant de compaſſion & de faveurs, ne ſervit qu'à relever le ſcandale de leur conduite. On leur marqua du mécontentement, ils s'en choquèrent, la querelle s'échauffa ſi vivement entr'eux & les payſans, que rappelant toute leur adreſſe dans les armes, ils ne craignirent point d'affronter une troupe d'ennemis qu'ils réduiſirent à un fort petit nombre par la furie avec laquelle ils les attaquèrent. Ainſi maîtres du lieu & libres dans leurs inclinations, ils ne penſèrent qu'à ſe munir de tout ce qui étoit néceſſaire pour achever le voyage de Jéruſalem, mais dans des vues bien différentes de celles qu'ils avoient eues pour l'entreprendre; ils ne cherchoient qu'à ſe ſauver, en gagnant le premier port ſous le voile du pélerinage de la

Terre-sainte ; & dans la compagnie où ils étoient, ils paroissoient prendre une route beaucoup moins édifiante. Cependant la vue des lieux saints & le spectacle de la ferveur chrétienne dans une infinité de pélerins renouvela toutes les idées de pénitence dans lesquelles ils étoient partis. On joindra, si l'on veut à leurs motifs, le dégoût que la facilité & l'habitude commençoient à leur donner pour leurs maîtresses, ils ramenèrent ces deux femmes dans un port d'Italie où ils firent pour elles tout ce que leur propre situation leur permettoit ; & les ayant quittées dans le dessein de se retirer du monde, ils vinrent fonder de concert l'hermitage où ils furent brûlés par les normands ; ils y vivoient depuis plus de quinze ans, dans une réputation de sainteté, qui leur avoit fait attribuer plusieurs miracles ; & ce fut l'opinion qu'on avoit de leur vertu qui causa les plus sensibles regrets de Guillaume. La guerre qu'il avoit entreprise contre la France, étoit un de ces emportemens qui échappent aux princes les plus modérés ; car ses longues infirmités lui ayant fait envisager plusieurs fois la mort de fort près, il s'étoit accoutumé sérieusement à penser aux intérêts d'une autre vie, & sa conduite paroissoit réglée sur un si grand principe : aussi n'eut-il rien de si pressant en arrivant dans sa capitale, que de

s'occuper des ſoins de la religion, & ſoit qu'il jugeât mieux de ſa ſituation que les médecins, ſoit que la ſeule approche du danger lui parût ſuffiſante, pour le faire penſer aux précautions chrétiennes, il ſe diſpoſa à la mort, comme s'il eût reçu l'arrêt du ciel même : il ne lui reſtoit en effet que ſix ſemaines à vivre. Le bruit de la ville l'incommodant beaucoup, il ſe fit porter dans une terre nommée *Harmentrude*, que le duc Richard ſon aïeul, avoit donnée à l'abbaye de Fécamp ; & l'intérêt de ces deux états partagea l'attention qu'il donna à celui d'une autre vie.

Orderic-Vital raconte, qu'ayant fait aſſembler tout ce qu'il y avoit de ſeigneurs & de prélats dans le voiſinage, il leur tint un diſcours dont cet hiſtorien fait entendre qu'on conſerva fort heureuſement les propres termes. En ſuppoſant même que ce qu'on lit dans ſon ouvrage n'en ſoit que la ſubſtance, il paroît digne d'être traduit juſqu'au moindre mot.

» Mes chers amis, vous me voyez tremblant du poids d'une longue vie, & prêt comme je le ſuis, à paroître au tribunal du grand juge ; mon embarras augmente à chaque moment qui m'approche de la mort. Depuis mon enfance, j'aiété nourri dans le métier des armes, & j'ai ſouillé mes mains par l'effuſion d'une prodi-

gieuſe quantité de ſang. Qui pourroit compter tous les maux que la guerre m'a fait commettre pendant l'eſpace de ſoixante-quatre ans que j'ai vécu ! Le tems eſt arrivé d'en rendre compte.

» Je n'avoit que huit ans, lorſque le duc mon père, ſe condamnant à un exil volontaire, m'abandonna le duché de Normandie, ce ſont cinquante-ſix ans que j'ai paſſés dans les fatigues & dans les dangers. De combien de piéges n'ai-je pas ſu me défendre ! Que d'injures & de peines n'ai-je point eſſuyées ! Si j'ai défendu heureuſement ma vie contre la perfidie & la violence, n'ai-je pas vu périr mes plus chers amis par l'audace de quelques traîtres. Turchetil, mon père nourricier ; Osborne, fils d'Herfaſt, grand-échanſon de Normandie ; le comte Gilbert, qui avoit mérité par ſes vertus & ſes ſervices le ſurnom de père de la patrie ; un grand nombre d'autres perſonnages chers & utiles au public, ont été comme autant de victimes de la haine que mes ennemis me portoient. Telles ont été les premières marques que j'ai reçues de l'affection des Normands. Il eſt arrivé ſouvent à mes amis & ſur-tout à Gautier mon oncle, de me faire changer de maiſon pendant la nuit, & de me cacher même dans la cabane de quelque pauvre, pour me dérober aux perfides qui me cherchoient

cherchoient avec la réſolution de me donner la mort.

Les normands ſont braves, hardis, capables des plus hautes entrepriſes, & de vaincre toutes ſortes d'ennemis, mais c'eſt quand ils ſont gouvernés avec autant de ſévérité que de droiture & de ſageſſe; ſans un frein puiſſant ils s'entre-déchirent & ſe conſument ainſi par leurs propres forces, car leur penchant naturel les porte à la révolte & aux ſéditions: les devoirs même du ſang ſont trop foibles pour l'arrêter. On a vu mes propres parens, ceux qui par les loix de la nature devoient tout employer pour me défendre, s'élever contre moi par une infinité de conſpirations, & m'enlever une grande partie de mon patrimoine.

Guy de Bourgogne, fils d'Adebize ma tante, ne paya mes bienfaits que d'une noire ingratitude. Je l'avois reçu, je l'avois careſſé comme un frère unique; je lui avois donné Vernon & Brioſne avec d'autres terres conſidérables. Et quel uſage fit-il de mes faveurs? Après m'avoir diffamé par des bruits injurieux, après m'avoir traité publiquement de bâtard & de fils indigne de mon père, il oublia le ſerment par lequel il s'étoit obligé à me ſervir, juſqu'à prendre les armes contre moi, à la tête de pluſieurs de mes amis qu'il avoit lâchement ſubornés. Je le vainquis.

Par un juſte jugement de dieu, il ſentit la force de mon bras entre Caen & Argentan. Je le forçai enſuite dans Brioſne, & je n'eus point de repos que je n'euſſe délivré mes états de ce ſerpent. Mes deux oncles, Mauger, archevêque de Rouen, & Guillaume d'Arques ſon frère, me mirent auſſi par leur révolte dans la néceſſité de les punir, & ma modération retint néanmoins ma juſtice, qui demandoit peut-être un châtiment plus rigoureux.

Combien de chagrins & de troubles les françois ne m'ont-ils pas ſuſcités? Henri, abuſant de mon enfance pour m'enlever les biens de mes aïeux, ou pour m'impoſer un joug plein d'injuſtice, entra vingt fois ſur mes terres au moment que mes ſujets s'y attendoient le moins, & ſes premiers efforts furent quelquefois auſſi terribles que ſes menaces. Mais il ne lui arriva pas une ſeule fois de s'en retourner ſans honte & ſans triſteſſe. Que de braves gens il amena chercher la mort en Normandie, & combien de fois mon épée & celles de mes ſoldats n'ont-elles pas été trempées du ſang des françois? Il ſe trouve ici quelqu'un ſans doute qui ſe ſouvient encore de cette puiſſante armée qu'il avoit diviſée en deux corps, dont il commandoit l'un lui-même. Il entra comme un furieux dans le comté d'Evreux, où il étendit ſes ravages juſqu'aux

bords de la Seine, tandis que Raoul de Mont-Didier & Guy de Ponthieu, ſes généraux, allèrent porter la terreur ſur l'Epte. Qu'on s'en ſouvienne, il n'y eut alors ni négligence ni lenteur à me reprocher. Je raſſemblai mes troupes, je me mis à leur tête, & me préſentant à l'ennemi dans tous les lieux où il inſultoit mon terrein, je ne lui laiſſai prendre aucun avantage qui ne lui coûtât bien cher, juſqu'à ce que mes troupes ayant vaincu d'un autre côté à Mortemer, je chaſſai enfin de mes états, les raviſſeurs de mon bien, & les perſécuteurs de mon repos.

Dans l'état où je ſuis, je ne me livre point à l'orgueil de mes triomphes; mais connoiſſez-vous quelqu'un qui puiſſe ſe glorifier de m'avoir vaincu? L'excès de ma gloire m'a fait des jaloux, & combien nommerois-je d'ennemis à qui cette ſeule raiſon m'a rendu odieux? Mais grâces au ſecours du ciel où j'ai toujours mis ma confiance, je n'ai jamais eu d'ennemis qu'on puiſſe nommer mes vainqueurs : qu'on le demande aux bretons, aux angevins, aux françois & aux flamands, il n'eſt pas beſoin que je nomme les anglois.

Le diadême royal, qu'aucun de mes ancêtres n'avoit porté, a brillé long-tems ſur ma tête. A qui ai-je dû cet honneur? Vous le ſavez, ce

n'eſt point au droit héréditaire; c'eſt à la ſeule grâce du ciel, qui a toujours favoriſé mes armes. Mais à combien de fatigues & de périls ce nouveau degré de grandeur ne m'a-t-il pas expoſé? Toute l'Europe a paru s'armer contre moi: l'Ecoſſe, l'Irlande, le Danemarck, la Suède, la Norwège; & dans le ſein de mon royaume, peut-on nommer une province qui ne ſe ſoit pas ſoulevée, & qu'il ne m'ait fallu conquérir ainſi pluſieurs fois? Le ſecours du ciel m'a toujours fait triompher. J'ai ſurmonté tous les obſtacles. J'ai vaincu tous mes ennemis; & tranquille enfin après tant d'embarras & de troubles, les dernières années de ma vie auroient ſans doute été les plus heureuſes, ſi l'ambition d'un ingrat.... Mais j'étouffe un juſte reſſentiment, & dans quelque lieu du monde que ſoit mon fils, qu'il apprenne que je lui pardonne. Cependant ſon ingratitude & celle de l'évêque de Bayeux, mon frère, ont été les plus rudes tourmens dont le ciel m'ait affligé.

Au milieu de la ſatisfaction que je reſſens des diſpoſitions préſentes de mon cœur, il me reſte une vive inquiétude au ſouvenir d'un trop grand nombre d'emportemens & de violences, qu'une conſcience trop fidelle s'obſtine encore à me reprocher. C'eſt à vous que je m'adreſſe, ô prêtres & miniſtres du ſeigneur, pour vous

conjurer de me recommander au ciel dans vos prières, & d'obtenir de ſa bonté le pardon de tant d'excès! J'ordonne que mes tréſors ſoient diſtribués aux égliſes & aux pauvres, afin que j'emporte du moins la conſolation de les voir employés à l'uſage des ſaints; car vous devez vous ſouvenir combien je vous ai aimés, & quel zèle j'ai toujours marqué pour votre défenſe. Non-ſeulement je n'ai jamais fait du tort à l'égliſe, mais je lui ai porté conſtamment tout le reſpect qui lui eſt dû. On ne m'a pas vu vendre les bénéfices à prix d'argent, ni les accorder à l'intérêt ou à la faveur. J'ai cherché dans l'élection des ſujets le mérite & la ſageſſe, & ma règle a toujours été de confier le gouvernement des égliſes au plus digne; vous en avez des preuves dans le choix que j'ai fait de Lanfranc pour le ſiége de Cantorbéry; d'Anſelme pour l'abbaye du Bec; de Gerbert pour celle de Fontenelle, de Durand pour Troars, & d'un grand nombre d'autres pieux & ſavans perſonnages, dont la réputation n'eſt pas bornée à mes états. Ce ſont auſſi les compagnons que j'ai choiſis pour mes entretiens. J'ai cherché dans le commerce de tant d'honnêtes gens la vérité & la ſageſſe, & l'on m'a toujours vu ſuivre avec joie leurs conſeils. J'ai trouvé neuf abbayes d'hommes, & une de femmes, fondées en Nor-

A l'égard de l'Angleterre, je ne nomme perſonne pour mon ſucceſſeur. J'abandonne la diſpoſition de cette couronne à la main du créateur éternel, de qui je l'ai reçue, & dont je reconnois ma dépendance. L'Angleterre ne m'eſt pas venue par héritage, je la dois au ſecours du ciel & à la force de mes armes; & pour me rendre enfin juſtice, j'ai peut-être abuſé des droits de ma conquête. Harold, il eſt vrai, étoit un parjure qui méritoit la punition dont la juſtice du ciel m'a rendu l'inſtrument, mais quels torrents de ſang innocent n'ai-je pas fait couler pour la punition d'un ſeul coupable? J'ai traité enſuite les anglois avec des excès de rigueur. Je leur ai enlevé leurs biens par des raiſons de politique, qui ont bleſſé trop ſouvent l'équité naturelle; la faim, le fer & le feu ont été quelquefois employés à ma vengeance avec trop peu de modération, & je ne me rappelle point ſans remords les cruelles exécutions par leſquelles j'ai puni les ſéditions redoublées des northumbres. Je me garderai donc bien de diſpoſer d'un royaume, dont je n'ai acquis la tranquille poſſeſſion que par une infinité d'offenſes. C'eſt à dieu que je le remets, dans la juſte crainte d'augmenter mes fautes, en me donnant un ſucceſſeur qui ne faſſe qu'y joindre les ſiennes. S'il m'eſt permis ſeulement de former quelque

déſir, je ſouhaite que mon fils Guillaume, qui ne s'eſt jamais éloigné de moi depuis ſon enfance, & qui m'a fidellement reſpecté, ſoit aſſez agréable aux anglois pour leur faire déſirer de le voir à ma place : qu'il la rempliſſe long-tems avec autant de vertu que de gloire ».

Quelqu'opinion qu'on prenne de ce diſcours, je l'ai traduit aſſez littéralement, pour faire juger s'il doit être attribué à Guillaume, ou s'il eſt de l'invention de ſon hiſtorien. Mais Henri, le plus jeune des fils du roi, ſurpris de ne pas s'entendre nommer dans le partage des bienfaits de ſon père, lui dit, en verſant quelques larmes de regret, vous m'oubliez donc? Non, lui répondit Guillaume, je vous laiſſe cinq mille livres de mon tréſor. Eh ! que ferai-je de votre argent, reprit Henri, ſi je n'ai pas un lieu pour y faire ma demeure ? Le roi lui dit : prenez patience, mon fils, & ne vous affligez pas que vos aînés paſſent avant vous. Robert aura la Normandie, & je ſouhaite que Guillaume obtienne l'Angleterre ; mais tôt ou tard je prévois que vous réunirez tout ce que vos frères auront poſſédé, & que vous ſerez plus puiſſant & plus honoré qu'eux. Quelques écrivains monaſtiques ont donné le nom de prédiction à ce diſcours, & c'eſt au lecteur à juger ſi Guillaume devoit être aſſez bien avec le ciel, pour mériter

d'être favoriſé ſi particuliérement de ſes lumières.

Henri, quoique deſtiné en effet à régner ſur l'Angleterre & la Normandie, n'avoit pas la pénétration du roi ſon père, pour étendre ſes vues ſi loin : il fut choqué de ces dernières diſpoſitions, juſqu'à partir ſur le champ d'Hermentrude : ce départ précipité alarma également les partiſans de Robert & de Guillaume, qui ſavoient que des trois princes c'étoient lui qui avoit le plus de part à l'affection des peuples; & ne doutant point que, ſoit en Angleterte ou en Normandie, il n'entreprît de ſe procurer par l'adreſſe ou par la force, une meilleure part à l'héritage paternel, ils avertirent le roi de ſon chagrin & de ſa fuite. Mais le jeune prince, qui avoit été élevé dans l'habitude de la ſoumiſſion, penſoit bien moins à troubler le repos de l'état, qu'à chercher de la conſolation dans des lieux où tout ſon bonheur étoit attaché. Guillaume lui avoit donné la maiſon de chaſſe qu'il avoit dans la forêt du Rouveray, & l'amour faiſant la principale occupation d'un prince de cet âge, il avoit dans cette retraite une femme qu'il aimoit avec une vive paſſion. C'étoit la fille naturelle de Raoul Toſny, fils du célèbre guerrier de ce nom. Henri avoit eu des démêlés fort violens avec la famille de ſa maîtreſſe pour

s'en assurer la paisible possession, & le roi Guillaume, à qui Tosny avoit porté ses plaintes, n'avoit pas combattu trop fortement une inclination qu'il regardoit comme un amusement nécessaire à son fils. On lui avoit fait appréhender néanmoins que cet amour n'aveuglât le prince jusqu'à lui faire épouser Gabrielle Tosny; & ceux qui avoient inspiré cette crainte au roi, ayant ajouté que Henri avoit promis sa main à sa maîtresse aussi-tôt qu'il se verroit quelqu'établissement dans lequel il pût vivre avec indépendance, on a prétendu que ce fut la seule raison qui porta Guillaume à ne laisser qu'un présent pécuniaire à son fils, pour le retenir malgré lui sous l'empire de ses frères. Mais ce motif même augmentoit sans doute le chagrin de Henri, qui, se voyant sans titre & sans terre, n'avoit pas effectivement un seul asile au monde où il pût s'abandonner librement à ses amours, sans compter que Raoul Tosny étant dans la plus intime familiarité du prince Robert, il prévoyoit tous les obstacles qu'il avoit à redouter du crédit de cette famille. Cpendant Guillaume l'ayant fait suivre avec diligence sur le premier avis qu'il eut de sa fuite, on découvrit ses traces, & l'ordre qu'on lui porta fut de retourner aussi-tôt à Hermentrude. On le trouva dans des transports de douleur, qui auroient fait

mal augurer de ſon obéiſſance, ſi Gabrielle Toſny ne ſe fût efforcée elle-même de lui faire conſidérer ce qu'il devoit à un père mourant. Il conſentit enfin à retourner ſur ſes pas, mais formant un deſſein qu'il ne communiqua pas même à ſa maîtreſſe, il l'obligea de le ſuivre à la cour & de ſe préſenter avec lui au roi ſon père. Là, reprenant, dans un diſcours fort touchant, toute l'hiſtoire de ſes amours, & les ſermens par leſquels il s'étoit engagé à épouſer Gabrielle, il fit valoir non-ſeulement la ſoumiſſion qui l'avoit empêché de s'y déterminer ſans la participation du roi, mais encore ſa qualité de troiſième fils qui devoit rendre Guillaume moins difficile à lui permettre de ſuivre le penchant de ſon cœur. Enfin, le conjurant de lui accorder une grâce qui lui tiendroit lieu de tous les avantages dont il étoit privé par les diſpoſitions de ſon teſtament, il l'attendrit aſſez pour le faire balancer s'il ſe rendroit à ſes inſtances. Cependant les mêmes lumières peut-être qui lui avoient fait prévoir à quelle élévation le prince étoit deſtiné, le fixèrent dans un refus qu'il crut auſſi néceſſaire à l'intérêt des deux nations, qu'à la gloire de ſa famille. Il l'adoucit ſeulement par les marques de bonté avec leſquelles il reçut Gabrielle, & par les juſtes louanges qu'il accorda à ſon mérite & à

ſa beauté; il lui fit même préſent d'une terre dans le voiſinage d'Evreux, en forme de dédommagement pour le tort que la paſſion du prince avoit fait à ſa fortune & à l'honneur de Raoul. On ignore ſi ſon deſſein n'étoit pas d'accorder ainſi comme indirectement à ſon fils, un lieu tel qu'il avoit paru le ſouhaiter pour ſa demeure; en effet, Henri s'y retira dans la ſuite avec ſa maîtreſſe, & quelques hiſtoriens ont écrit qu'il l'épouſa ſecrètement, de l'aveu du duc Robert, qui voulut gratifier tout-à-la fois ſon frère & le comte Toſny. Mais Henri fut aſſez ſatisfait de la bonté du roi, pour ſacrifier tous ſes chagrins au devoir de la nature, & pour aſſiſter ſon père juſqu'au dernier ſoupir.

Guillaume le roux n'eut pas la même conſolation, quoiqu'il fût venu la chercher à la première nouvelle qu'il avoit reçue de ſa maladie. Le roi, qui avoit toujours aimé en lui ſon obéiſſance & ſa fidélité, & qui accordoit peut-être auſſi quelque choſe à la reſſemblance du nom, lui marqua moins ſa tendreſſe par la joie qu'il reſſentit de le voir, que par le reproche qu'il lui fit d'avoir abandonné l'Angleterre, dans une conjoncture où ſa préſence y étoit ſi néceſſaire pour aſſurer ſes prétentions. Cette inquiétude fait douter s'il avoit été ſincère lorſ-

qu'il s'étoit expliqué avec tant d'indifférence ſur la ſucceſſion à la couronne ; auſſi fut-il fort empreſſé à faire repaſſer la mer à ſon fils, avec des lettres preſſantes pour Lanfranc, & pour tous les ſeigneurs dont il connoiſſoit l'affection. Guillaume le roux fut obligé de faire céder ſa tendreſſe naturelle à des ordres qui lui garantiſſoient ſi bien celle de ſon père ; il étoit sûr néanmoins à ſon départ de Londres de tous les avantages dont il paroiſſoit encore douter ; & peut-être expoſa-t-il beaucoup plus ſes eſpérances, en ſe hâtant de quitter la Normandie, qu'il n'eût fait en y demeurant pour y recevoir les derniers ſoupirs du roi.

Le prince Robert avoit précipité ſa marche avec ſi peu de diſcrétion, qu'il avoit été ſaiſi d'une maladie violente à Beſançon ; & toute ſon ardeur ne pouvant empêcher qu'il n'y fût arrêté pendant plus d'un mois, il ne vit point d'autre reſſource pour éclaircir mille bruits confus, dont l'unique fondement juſqu'alors avoit été la retraite ſubite des normands, cauſée par la maladie du roi, que de faire partir Guaer & le brave *Sans-avoir*, avec toutes les inſtructions qui pouvoient les mettre en état de le ſervir utilement. Il n'avoit jamais douté que la Normandie ne lui revînt par droit d'héritage après la mort de ſon père ; mais étant fort éloigné d'avoir les mêmes

certitudes pour l'Angleterre, il donna ordre à ces deux guerriers, ſoit quils trouvaſſent Guillaume déjà mort, ſoit qu'il fût atteint ſeulement de quelque maladie dangereuſe, de ſe rendre droit en Angleterre, où l'ancien crédit de Guaer & la réputation de Sans-avoir, pouvoient réunir bientôt tous ſes partiſans, & ſuſciter du moins juſqu'à ſon arrivée des embarras & des obſtacles à ſon frère. Ils entrèrent en Normandie lorſque Guillaume le roux en partoit pour retourner en Angleterre. Quoique la vie du roi ne fût point encore abſolument déſeſpérée, le motif de ce départ leur parut aſſez clair pour leur inſpirer un deſſein qui auroit entraîné la ruine du prince Guillaume, ſi le tems ne leur eût manqué pour dreſſer mieux leurs préparatifs: ce fut d'enlever ce prince à ſon paſſage, & de le tranſporter auſſi-tôt en Bretagne. Mais ayant été obligés de ſe fier aux premiers aventuriers qu'ils engagèrent à leur ſervice, & de ſe jeter dans un vaiſſeau mal armé, qu'ils n'obtinrent qu'à force d'argent dans un port écarté, il n'y eut que l'excès de leur courage qui pût leur inſpirer aſſez de hardieſſe, pour s'approcher des vaiſſeaux de Guillaume, & pour leur faire eſpérer que leur habileté ſuppléeroit à l'inégalité du nombre: à la vérité ils comptoient être favoriſés par les ténèbres. Le prince devoit mettre

à la voile au retour de la marée, qui ne devoit être pleine qu'à minuit; il n'avoit pour eſcorte que trois vaiſſeaux peu diſpoſés au combat, parce qu'il n'y avoit point de guerre à redouter. Les deux miniſtres de Robert ſe flattoient qu'avec l'avantage que donne un deſſein formé ſur des gens qui ſont pris au dépourvu, ils pourroient accrocher le vaiſſeau du prince, faire main-baſſe ſur l'équipage ſans lui laiſſer le tems de ſe reconnoître, ſe ſaiſir de Guillaume, & prendre le large avec leur proie, avant que l'eſcorte du prince fût en état de le ſecourir. Il faudroit connoître mieux toutes les circonſtances de ce projet, pour juger juſqu'à quel point il devoit paroître poſſible. Mais Guaer & Sans-avoir n'avoient pas compté parmi les difficultés de leur entrepriſe le malheur de n'avoir ſous leurs ordres que des ſoldats inconnus, qu'ils avoient engagés à leur ſervice, par la grandeur de leurs offres & ſur la ſeule recommandation de quelques marques de zèle pour le prince Robert, qu'ils en avoient tirées par leurs interrogations : ces miſérables avoient reçu d'avance le prix de leurs ſervices, & peut-être cette raiſon les rendit-elle plus lâches. Mais lorſqu'ils eurent conçu, par les ordres de leurs chefs, qu'ils avoient non-ſeulement à combattre le vaiſſeau du prince, mais à ſe défendre contre ſon eſcorte, & que leur

entrepriſe étoit une témérité, dont leurs guides même croyoient le ſuccès fort douteux, ils refusèrent ouvertement de prendre les armes, ſous prétexte qu'en s'engageant à ſervir le prince Robert, ils avoient ignoré que ce dut être contre ſon frère. En vain, Guaer eſpéra-t-il de les encourager par de nouvelles offres, ils s'obſtinèrent à les rejeter, juſqu'à lui faire craindre qu'ils ne fuſſent capables de ſe réunir contre Sans-avoir & contre lui, pour les livrer tous deux à celui qu'ils s'étoient crus prêts d'attaquer. Cependant Guaer & ſon ami, démêlant ſans peine que cette réſiſtance à leurs ordres n'avoit pas d'autre cauſe que la frayeur & la lâcheté de leurs gens, prirent un autre parti, dont le ſeul danger étoit de ne pas ſe trouver plus avancés qu'ils ne l'euſſent été, en s'attachant ſimplement aux ordres de Robert; ce fut d'aborder, s'il étoit poſſible, quelques heures plus tôt que Guillaume à Pevenſey, où l'on ſavoit que ce prince devoit débarquer, & de s'embuſquer ou ſur le rivage, ou dans quelqu'autre lieu favorable pour le même deſſein, dans l'eſpérance de l'enlever encore, & peut-être avec plus de facilité que ſur mer. Si cette nouvelle entrepriſe ne leur réuſſiſſoit pas, ils étoient toujours d'autant plus libres de ſe rendre en Angleterre, qu'ils avoient caché avec ſoin leur nom à leurs ſoldats, & qu'ils pouvoient

ſuivre

ſuivre le premier projet de Robert, ſans être ſoupçonnés de celui qu'ils venoient de former. Ils prirent terre effectivement à la côte de Pevenſey ; mais avec quelque diligence & quelqu'adreſſe qu'ils euſſent preſſé leur courſe, ils ne purent arriver long-tems avant les vaiſſeaux de Guillaume ; & l'intervalle fut même ſi court, que dans l'embarras où ils ſe trouvèrent pour ſe dérober à ceux qui les avoient ſuivis de ſi près, ils abandonnèrent leur vaiſſeau & ſe diſpersèrent auſſi-tôt dans la campagne ; on ne s'arrêta point à les pourſuivre : Guillaume ayant pris la route de Londres avant qu'ils euſſent pu ſe raſſembler, ils ſe trouvèrent forcés d'en revenir aux ſimples inſtructions de Robert, c'eſt-à-dire de chercher avec beaucoup de peine & de danger les principaux ſeigneurs, qui étoient demeurés conſtans dans le parti de ce prince. Le Comte de Montgomery n'avoit pas changé d'inclination, quoique les circonſtances l'euſſent mis dans la néceſſité de ſuivre extérieurement d'autres principes ; & ſon fils, toujours ardent pour les intérêts de Robert, n'avoit pas manqué de l'entretenir dans les mêmes diſpoſions.

Guillaume le roux étoit chargé par le roi d'un ordre auquel ce prince, dans l'état même où ſa maladie le réduiſoit, n'avoit point eu peu de peine à ſe réſoudre. Ses médecins & ſes miniſtres,

ſi l'on adopte l'opinion d'Orderic, l'avoient fait ſouvenir d'un grand nombre d'illuſtres priſonniers qu'il retenoit depuis long-tems dans les chaînes, mais particulièrement du brave Morkard, de Roger, comte de Breteuil & de l'évêque de Bayeux; iis lui avoient demandé inſtamment leur grâce, moins par la crainte de ne pas l'obtenir de ſon ſucceſſeur, que pour lui devoir à lui-même cette grâce avant ſa mort. Ses objections avoient été légères pour Morkard : il ne l'avoit condamné à une priſon perpétuelle, que par des raiſons d'état, qui ne ſubſiſtoient plus lorſqu'il ceſſoit de vivre, ou qui ne regardoient que ſon ſucceſſeur. A l'égard du comte de Breteuil & de l'évêque de Bayeux, il ſe défendit avec tant de chaleur, & par des difficultés ſi preſſantes, qu'on déſeſpéra long-tems de le fléchir. Ce n'étoit pas un ſeul crime qu'il avoit puni dans le comte de Breteuil, c'étoit celui de tous ſes complices, dont le plus grand nombre s'étoit ſauvé par la fuite, & particulièrement celui de Raoul de Guaer, l'un de ſes plus braves & de ſes plus fidelles ſujets, que le comte avoit entraîné, par ſes conſeils, dans tous les excès dont un grand caractère eſt capable quand il eſt une fois ſorti des bornes du devoir; enfin c'étoit un crime qui demandoit une punition d'autant plus exemplaire, qu'il avoit ſervi à corrompre une partie des normands, &

qu'il avoit failli par conſéquent de cauſer la ruine des deux états. Ainſi Guillaume, après avoir proteſté qu'il n'entroit aucun mouvement de haine dans ſa réſolution, déclara qu'il s'en tenoit au ſerment par lequel il s'étoit engagé à ne jamais relâcher le comte, & à laiſſer l'honneur de ſa délivrance à ſon ſucceſſeur.

Robert, comte de Moreuil, avoit entendu avec chagrin que l'évêque de Bayeux n'avoit pas plus de faveur à eſpérer. Il étoit ſon frère. Herluin de Contaville, ayant épouſé Herlotte, maîtreſſe du duc Robert & mère du roi Guillaume, en avoit eu deux fils, Odon & Robert. Le roi avoit comblé de bienfaits ſon beau-père, & non-ſeulement les deux fils d'Herlotte, mais Raoul, qu'Herluin avoit eu d'une ſeconde femme. L'ingratitude d'Odon lui étoit d'autant plus ſenſible, qu'avec la tendreſſe fraternelle il l'avoit lié à ſes intérêts par tous les motifs qui peuvent faire impreſſion ſur un cœur. Non-ſeulement il l'avoit rendu le plus riche de tous les ſeigneurs normands auxquels il avoit prodigué les richeſſes des anglois, mais il lui avoit confié le gouvernement de l'état, & dans plus d'une occaſion il avoit ſacrifié ſa propre gloire à celle de ce frère ingrat. Sa réponſe aux inſtances qu'on lui fit pour ſa liberté, fut qu'un monſtre devoit être éloigné du commerce des humains, &

qu'après avoir trahi ſon frère, ſon bienfaiteur & ſon roi, l'évêque de Bayeux ne méritoit ni l'affection de ſes parens, ni l'eſtime de ſes amis, ni la pitié de ſes concitoyens.

Cette réponſe n'ayant refroidi ni le comte de Breteuil, ni tous ceux qui s'intéreſſoient pour le prélat, Guillaume parut s'animer d'avantage, & voici le diſcours qu'Orderic Vital lui prête, malgré la longueur de ſa maladie. « J'ad-
» mire que vous ne faſſiez pas plus d'attention
» pour qui vous me ſollicitez; celui dont vous
» me demandez la liberté n'eſt-il pas connu de-
» puis long-tems par ſon mépris pour la reli-
» gion, & par ſon emportement dans toutes
» les occaſions de révolte & de ſédition? Avant
» que je l'aie admis au gouvernement des affaires,
» n'ai-je pas eu beſoin pendant quatre ans de
» toutes ſortes d'efforts, pour le contenir dans
» la bienſéance de ſa condition d'évêque? N'a-
» t-il pas déshonoré ſon état par le ſcandale
» de ſes vices? N'a-t-il pas opprimé les peuples
» de ſon diocèſe; & connoiſſez-vous un plus
» dangereux ennemi des égliſes & des monaſ-
» tères? Vous demandez grâce pour un traître
» & pour un ſéditieux. C'eſt contre vous-même
» que vous employez vos prières avec tant de
» chaleur. Enfin je ne connois rien de mieux
» prouvé que le mauvais caractère de mon

» frère : il eſt léger, ingrat, voluptueux, cruel,
» & je n'ai pas d'eſpérance que des vices enra-
» cinés par une ſi longue habitude, puiſſent ja-
» mais l'abandonner : fiez-vous en à ma propre
» expérience, je vous le repréſente non comme
» un évêque, mais comme un tyran ; & ce n'eſt
» pas la haine qui me le fait peindre avec de ſi
» noires couleurs, c'eſt ma qualité de chrétien
» & de père de mon peuple. Plût au ciel qu'il
» fût tel qu'il eſt obligé de l'être par le carac-
» tère ſacré de prêtre & d'évêque ! Je vous ren-
» drois avec toute la joie de mon cœur, un père
» & un honnête concitoyen ; mais c'eſt un loup
» raviſſant & le plus cruel de vos ennemis que
» vous me demandez ».

Ce terrible portrait fit ſi peu d'impreſſion ſur les amis d'Odon, que leurs prières furent redoublées avec de nouvelles inſtances ; le roi marqua beaucoup d'étonnement de leur obſtination, & ſe rendant néanmoins à des demandes ſi preſſantes, il ajouta : « Je vois bien que
» malgré mes conſeils & mes intentions, ſi ce
» n'eſt pas de moi que vous obtenez la liberté
» de mon frère, vous l'obtiendrez infailliblement
» de mon ſucceſſeur ; ma mort ſera ſuivie de
» bien d'autres changemens, dont je prie le
» ciel que celui-ci ſoit le moins pernicieux à
» l'état. Je conſens donc qu'on lui ouvre les

» portes de ſa priſon ; mais ſouvenez-vous bien
» que je ne me ſuis rendu qu'à vos importunités,
» & que je vous prédis une infinité de maux
» qu'il ne manquera point de vous cauſer, &
» dont vous vous repentirez trop tard ».

Guillaume fit une autre grâce à laquelle perſonne ne s'étoit attendu. Il avoit enlevé tous les biens d'un chevalier fort eſtimé, que l'hiſtoire ne fait connoître que par le nom de *Balderic, fils de Nicolas*, dont le ſeul crime étoit d'avoir abandonné ſon ſervice pour paſſer en Eſpagne. L'eſtime qu'il conſervoit pour un homme dont il avoit connu tout le mérite, & dont il jugeoit que les ſervices pouvoient être fort utiles à ſa patrie, lui fit rappeler ſon nom avec éloge : j'avois peu de ſujets, dit-il, qui entendiſſent mieux le métier des armes ; il eſt léger & prodigue : je ne lui connois que ces deux défauts ; mais il peut ſervir mes enfans & mon peuple. Je lui rends toutes ſes terres, lorſqu'il voudra revenir en Normandie.

Ce Balderic étoit d'une ſi prodigieuſe force, que perſonne ne pouvoit ſoutenir l'effort de ſa lance ; & pour ne pas s'expoſer à la voir briſée entre ſes mains, comme il arrivoit fort ſouvent entre les chevaliers dans les rencontres à cheval, il l'avoit fait garnir de lames de fer, qui la rendoient ſi peſante, qu'il étoit le ſeul à qui

elle pût ſervir. Sa galanterie ne cédoit en rien à ſa valeur ; & c'étoit l'amour, cauſe alors très-fréquente de toutes les diſgrâces des héros, qui lui avoit fait quitter, contre l'intention du roi, le ſervice de ſa patrie. Il falloit effectivement que dans un ſiècle où la politeſſe & le bon goût n'étoient pas des qualités dominantes, les intrigues d'amour ne laiſſaſſent pas d'être extrêmement communes, puiſque l'hiſtoire n'offre que des enfans naturels dans toutes les familles, & qu'ils étoient même peu diſtingués des fruits d'un légitime mariage. Balderic s'étoit livré aux ſentimens de la plus vive paſſion pour une fille qui étoit elle-même ſans aveu, du moins de la part de ſa mère, dont elle ne connoiſſoit ni le nom ni la naiſſance, & qui n'en étoit pas moins recherchée par l'éclat extraordinaire de ſon mérite & de ſa beauté. Elle avoit fait la même impreſſion ſur un chevalier françois, connu dans nos hiſtoires ſous le titre du *Charpentier*, ſurnom par lequel on prétendoit exprimer les exploits terribles qu'il faiſoit dans les combats. Deux rivaux ſi redoutables faiſoient attendre des ſuites extraordinaires de l'entrepriſe qu'ils avoient formée comme à l'envi, de ſe faire préférer par leur mérite & par leurs ſoins. Mais Balderic avoit obtenu apparemment quelqu'avantage de l'amour, lorſque ſon rival em-

ployа le crédit du prince Robert, dont il s'étoit fait eſtimer particuliérement à la cour de France, pour obtenir ſa maîtreſſe du gentilhomme dont elle étoit fille ; il la demandoit en mariage, & ne devant la diſtinction où il s'étoit élevé qu'à ſon mérite, perſonne ne trouva étrange qu'un élève de la fortune voulut épouſer une fille aimable, qui étoit en état de l'enrichir par les bienfaits qu'elle attendoit de ſon père. Un ſi puiſſant obſtacle alloit ruiner les eſpérances de Balderic, il cherchoit déjà ſa défenſe dans ſa valeur, & l'on ne doutoit point que cette querelle ne fût bientôt décidée par un ſanglant combat. Mais Balderic reçut de ſes amis un conſeil que leurs inſtances l'obligèrent de ſuivre. Ils ſavoient que le père de ſa maîtreſſe ne ſe déclaroit pour le Charpentier, que par déférence pour le prince, & qu'il auroit préféré beaucoup plus volontiers un homme tel que Balderic, qui joignoit à la naiſſance un établiſſement conſidérable en Normandie. Lui ayant repréſenté le tort qu'il faiſoit à ſa fille, ils le firent conſentir que Balderic l'enlevât pour aller l'épouſer en Eſpagne. Au milieu de la joie que ce brave chevalier reſſentit, il étoit aſſez piqué de l'injure qu'il croyoit avoir reçue du Charpentier, pour penſer à la vengeance avant ſon départ ; mais on le fit convenir qu'il étoit aſſez vengé par la préférence

qu'il avoit obtenue de l'amour & du père de ſa maîtreſſe : il n'eut à combattre que la volonté du roi, à qui il communiqua ſon voyage, dans l'eſpérance qu'une permiſſion vague de ſortir de Normandie, ſous prétexte de voyager, ſerviroit à favoriſer ſon entrepriſe. Ce prince étoit alors occupé du projet de la guerre de France, & loin de recevoir agréablement la propoſition d'une abſence qui devoit le priver d'un de ſes meilleurs officiers, il défendit abſolument à Balderic de quitter ſes états. Une défenſe de cette nature, au moment qu'il ſe voyoit plus menacé que jamais de perdre ſa maîtreſſe, irrita le chevalier juſqu'à lui faire recueillir tout ce qu'il pût trouver d'argent dans la bourſe de ſes amis, après avoir abandonné ſes terres à leur diſcrétion, dans le deſſein de ne jamais retourner en Normandie. Son départ offenſa d'autant plus le roi, que s'étant fait ſuivre de ſa compagnie, qui étoit de cinquante gendarmes, & n'ayant point trouvé de vaiſſeaux de paſſage dans le port d'où il partit, il eut la témérité de ſe ſaiſir d'un vaiſſeau de roi, avec lequel il gagna heureuſement l'Eſpagne. Guillaume ne manqua point de confiſquer toutes ſes terres ; & ſa colère alla ſi loin, que ceux qui avoient prêté de l'argent à Balderic, n'osèrent confeſſer le ſervice qu'ils lui avoient rendu,

ni faire valoir les droits qu'il leur avoit accordés ſur ſes terres. Enfin, l'approche de la mort fit revenir ce prince d'un reſſentiment qui s'étoit toujours ſoutenu dans la même chaleur : il ordonna même qu'on n'attendît point qu'il fût expiré pour faire porter à Balderic ſa grâce & la nouvelle de ſon rétabliſſement.

Si l'évêque de Bayeux fut ſenſible au plaiſir de ſe revoir en liberté, ſa reconnoiſſance ne pût être fort vive envers le roi, car ce bienfait fut accompagné de pluſieurs circonſtances qui marquèrent le regret avec lequel il avoit été accordé. Guillaume donna ordre que le prélat fut amené en ſa préſence, il le reçut avec tout l'air de fierté & de chagrin que la longueur d'une violente maladie lui permit de mettre dans ſes yeux; car le coup qu'il s'étoit donné contre l'eſtomac y avoit formé un abcès qui commençoit à lui cauſer de violentes douleurs. Il lui tint un diſcours qui mérite d'être rapporté dans les termes d'une fort ancienne chronique, & qui marque en ſubſtance, qu'en accordant au prélat tous les bienfaits que j'ai rapportés, il n'avoit jamais ſuivi que la tendreſſe du ſang.

Il lui dit : « Beau-frère, vous avez voulu » faire conſpiration contre moi, & dit, que » ſe je mouroye ainçois que vous, que vous » tendriez le royaulme d'Engleterre à mes en-

» ſans ; & avez déſobay à venirs devers moi,
» & rendre à moi compte du mien : ſachez que
» ſe je ſavoie que vous peuſſiez tenir le royaul-
» me, je ne vous leſſerois pas vivre ; mais je
» ſais bien que noin : car votre eſtat de prélat
» ne le peut, & ſi ſais bien que anglois vous
» héent tant, que je cuide qu'il n'y ait homme
» en Normendie qu'ils n'aimaſſent mieulx à
» ſeigneur que vous ; & auſſi afin que vous
» redreſſez vos méffais, je vous laiſſe vivre &
» vous délivre de priſon, pour bien que vous
» ne l'avez pas deſſervy : toutefois ſe vous
» voulez délaiſſer votre maulvaiſe vie, & faire
» voſtre devoir vers dieu, vers vos nepveux
» & vers le peuple, je leur demande qu'ils
» vous ſervent & aident en vos néceſſirés ; &
» pour ce que vous avez tenu que j'étoye ex-
» communié de ce que j'ai mis la main à vous,
» ſachez que tout homme, qu'aura eſté mon
» receveur, que puis mettre la main à luy,
» & arreſter le ſien ſans offenſe, juſque à ce
» qu'il m'a rendu compte de ce qu'il aura reçu
» du mien loyaulment ». L'auteur continue ainſi :
« Après ce qu'il eut délivré Odon ſon frère, il fiſt
» venir devant luy tous les priſonniers qu'il avoit
» amenés d'Engleterre, & tous les aultres qui
» étoyent en ſes priſons, & tous les délivra ſans
» peine & ſans rançon, & puis cria merci à tout

» le monde qui là eſtoit en pleurant mouit » tendrement, donc c'eſtoit pitié à veoir ».

Odon n'obtint la reſtitution d'aucun de ſes biens d'Angleterre, & ſe vit forcé par conſéquent de ſe retirer dans ſon diocèſe, où il n'abandonna point ſes anciennes inclinations. L'hiſtoire met le dernier trait à ſon caractère, en nous apprenant qu'il offrit, quelque tems après, ſes ſervices au roi de France, pour la célébration de ſon mariage avec Bertrade. Ce prince s'étant adreſſé inutilement à tous les prélats de ſon obéiſſance, ne trouva que l'évêque de Senlis qui conſentît à lui accorder ſon miniſtère. Mais craignant que l'autorité d'un ſeul évêque ne ſuffît pas pour juſtifier une ſi odieuſe entrepriſe, il accepta les offres d'Odon, qui eut l'adreſſe d'engager encore l'archevêque de Rouen à le ſeconder : ces trois prélats firent la cérémonie, ſans égard aux plaintes & aux oppoſitions de tous les évêques de France ; & l'évêque de Bayeux obtint du roi, pour prix de ſa complaiſance, les revenus de quelques égliſes de Mantes.

Enfin, l'on admira que d'un grand nombre de priſonniers auxquels le roi rendit la liberté, il n'y eut que les anglois ſur leſquels la reconnoiſſance eut aſſez de pouvoir pour les amener auſſi-tôt en Normandie, & pour leur faire rendre

de juſtes grâces à leur bienfaicteur. Morkard, ſi diſtingué par ſa naiſſance & par ſes grandes qualités, vint reconnoître au lit de Guillaume que ſa punition avoit été juſte, & que la liberté qu'il venoit de recevoir étoit un bienfait auquel il n'avoit pas droit de prétendre. J'ai fait remarquer l'illuſtre origine de ce ſeigneur; mais la grandeur de ſes ſentimens ajoutoit encore un nouveau luſtre à ſa nobleſſe; & de tant de grandes maiſons ſaxonnes qui faiſoient l'ornement de l'Angleterre avant la conquête, il y en a peu dont les hiſtoriens anglois aient tant regretté la ruine. On a vu le malheureux ſort d'Edwin, frère de Morkard, & le plus aimable ſeigneur de ſon tems. Morkard, ſon aîné, avec moins d'éclat dans la figure, réuniſſoit encore un plus grand nombre de ces qualités reſpectables qui ſemblent élever les grands au-deſſus de l'humanité, dont ils ne ſont que les chefs par les avantages de leur naiſſance & de leur rang. Les promeſſes qu'il fit volontairement à Guillaume, & la fidélité avec laquelle il ſe hâta de les exécuter, juſtifient ſeules cet éloge qui eſt rapporté preſque uniformément par tous les hiſtoriens. Ayant confeſſé au roi qu'auſſi long-tems qu'il avoit eu quelqu'eſpérance de revoir ſur le trône le ſang de ſes anciens maîtres, il avoit regardé la néceſſité d'obéir aux normands, comme un affreux mal-

heur contre lequel ſes inclinations s'étoient toujours révoltées ; il lui proteſta avec la même franchiſe, que dans la ſituation où il voyoit l'Angleterre, il étoit perſuadé que le bien de l'état demandoit que le gouvernement établi ſubſiſtât déſormais ſons un des fils de Guillaume, & s'il lui étoit permis de marquer ſes déſirs, dans Guillaume le roux, qui, autant qu'il avoit pu le découvrir par les lumières qu'il s'étoit procurées dans ſa priſon, étoit celui des trois princes en faveur duquel le penchant des anglois étoit le plus déclaré. Il demanda au roi non-ſeulement de l'autoriſer par ſes ordres à ſervir ce prince, mais de le charger de quelqu'emploi qui pût donner plus de poids & de conſidération à ſes ſervices ; ce n'étoit pas l'ambition ni l'intérêt de ſa fortune qui le portoit à vouloir rentrer dans les intrigues de la politique ; il étoit ſans enfans, ſans famille, & dans un âge qui ne lui faiſoit plus eſpérer une longue vie, guéri d'ailleurs, par ſes infortunes & par les réflexions dont il s'étoit occupé dans une longue captivité, de toutes les paſſions qui font la guerre au cœur des hommes. Enfin ſa ſeule vue étoit de prouver au roi la ſincérité de ſon attachement pour la maiſon royale, & ſon zèle pour ſa patrie.

Il ne pouvoit rien arriver de plus conſolant pour Guillaume, dans les ſcrupules qu'il conſervoit

encore ſur ſa ſucceſſion, que de voir ſes déſirs approuvés par le plus brave & le plus honnête homme qui reſtât de l'ancienne Angleterre. Il reçut ſa prière, non-ſeulement comme un heureux préſage pour le ſuccès des eſpérances de ſon fils, mais comme une eſpèce d'approbation que le ciel donnoit à ſes deſſeins; & dans cette penſée il créa Morkard comte & gouverneur de Kent, place importante par la ſituation de cette province, qui influe toujours beaucoup ſur la conduite de la capitale & de toute la partie méridionale du royaume : il le chargea en même tems d'une lettre pour Guillaume le roux, dans laquelle il lui recommandoit d'accorder toute ſa confiance au nouveau comte, & de l'employer dans toutes les entrepriſes qui demanderoient le ſecours & la faveur des anglois. En effet, une grâce accordée dans des conjonctures où la ſincérité du Roi ne pouvoit être ſuſpecte, fit aſſez d'impreſſion ſur l'eſprit des anglois pour leur perſuader qu'ils n'avoient rien de plus avantageux à prétendre que de voir revivre Guillaume dans celui des princes ſes fils pour lequel ſon inclination s'étoit déclarée, & cette conſidération ſervit plus que tous les efforts de Guillaume le roux pour les déterminer en faveur de la ſucceſſion normande. On ignore par quelles récompenſes ce jeune prince reconnut les ſervices de

Morkard. C'eſt un des plus grands défauts des écrivains de ce tems-là que d'abandonner, ſi j'oſe parler ainſi, l'hiſtoire des plus grands hommes, en ceſſant tout d'un coup de les nommer & de ſoutenir l'intérêt qu'ils ont fait prendre à leur fortune. On ne trouve en nul endroit quelle fût la fin de Morkard.

Cependant le roi languiſſoit depuis près de cinq ſemaines avec de continuels redoublemens de douleurs, qui lui annonçoient ou une prompte mort, ou une vie extrêmement douloureuſe. Dans ce triſte état il renonça enfin à tous les ſoins profanes, pour s'occuper uniquement des exercices de la religion; & ſes dernières penſées ſe tournèrent au ſoulagement des pauvres, & à la confirmation des établiſſemens de piété qu'il avoit formés dans le cours de ſon règne. On remarqua avec étonnement qu'il ne demanda aucune nouvelle du prince Robert, comme s'il eût craint de prononcer le nom d'un fils dénaturé, dont le ſouvenir n'étoit propre qu'à troubler les ſentimens de paix & de douceur dont il s'efforçoit de ſe pénétrer. Ceux qui avoient ſoupçonné ſa piété de politique ou d'oſtentation, étoient forcés de reconnoître que ſes diſpoſitions préſentes étant l'effet ſenſible des mêmes principes auxquels il avoit été attaché pendant toute ſa vie, il étoit impoſſible que ſes ſentimens paſſés

paſſés n'euſſent pas toujours eu leur ſource dans un cœur véritablement attaché à la religion. Qu'il en eut fait quelquefois ſervir les apparences à des vues trop humaines, c'étoit un effet général de la corruption de la nature, qui dans les princes & les miniſtres des affaires publiques, eſt ſouvent capable de faire oublier les intérêts d'une autre vie, pour céder à la force des néceſſités préſentes ; mais comme c'eſt à la mort que ſe fait le diſcernement des vertus & des vices, il ſemble impoſſible de ne pas ſe rendre ici à la ſincérité de Guillaume.

N'admettant guère d'autre entretien que celui de quelques eccléſiaſtiques, il ſe faiſoit rendre compte de l'état des égliſes d'Angleterre & de Normandie ; & s'il ne pouvoit remédier par des réformations préſentes à tous les maux qu'il apprenoit, il y préparoit de loin des remèdes par ſes exhortations & ſes conſeils. On lui raconta que deux chanoines de Rouen, qui joignoient au revenu de leur bénéfice un patrimoine conſidérable, abuſoient de leurs richeſſes pour mener une vie extrêmement voluptueuſe, Guillaume penſa d'abord, avec beaucoup de ſageſſe, que ce déſordre étoit leur intérêt propre, & que ne manquant ni d'âge ni de lumières pour ſe conduire, c'étoit à eux-mêmes à ſentir le tort qu'ils ſe faiſoient en s'écartant de la

vertu, ou du moins que c'étoit le devoir de leur archevêque de les contenir dans les bornes de leur profeſſion; mais apprenant qu'ils s'oublioient juſqu'à la déshonorer par des éclats ſcandaleux, il entreprit de les ramener lui-même à une vie plus réglée; & pouvant ſatisfaire promptement ſon zèle à la diſtance où il étoit de Rouen, il donna ordre qu'ils fuſſent appelés auſſi-tôt. Orderic ne rapporte point le diſcours qu'il leur adreſſa; mais il dût être fort touchant, puiſqu'il fit aſſez d'impreſſion ſur l'un des deux coupables, pour lui faire promettre ſur le champ au ciel & au roi de réformer ſa conduite. L'autre ſe laiſſa auſſi peu toucher par l'autorité que par l'exemple. C'étoit un homme de qualité, qui croyoit avoir trop fait pour le ciel en renonçant aux droits de ſa naiſſance pour ſe revêtir d'un habit eccléſiaſtique, & qui oſa même conteſter au roi le droit qu'il prétendoit avoir ſur ſa vie domeſtique & ſur ſes mœurs. Guillaume plaignit ſon aveuglement, & le livrant à ſon archevêque, il exhorta ce prélat à ſe ſouvenir que les maladies de l'eſprit & du cœur ne demandent point à être guéries par des remèdes violens.

Si l'on trouve que cette eſpèce de ſoin affoibliſſe le caractère du roi Guillaume, ou du moins ne réponde point aſſez dignement à l'idée qu'on

a dû prendre de l'élévation de ſon ame, il eſt aiſé de répondre que ce jugement ne porte que ſur la fauſſe idée qu'on a de la grandeur dans les rois & les héros ; on croit mal-à-propos que leur gloire conſiſte à ne s'occuper que de projets de guerre ou d'état, & à ne rien entreprendre qui ne ſoit grand par ſa nature, éclatant dans ſes apparences, enfin qui ne porte comme le ſceau de leur caractère. Mais la plus juſte idée de l'héroïſme eſt celle qui le meſure par la grandeur & la conſtance des qualités de l'ame, quel qu'en ſoit l'objet, & par cette heureuſe lumière qui les fait appliquer promptement aux circonſtances. Guillaume étoit auſſi grand à l'heure de la mort, lorſque ſes ſoins ſe tournoient vers le ſeul objet qui dût alors l'occuper, qu'il l'avoit été en conquérant l'Angleterre : il donna une autre preuve que ſes qualités les plus héroïques n'avoient ſouffert aucune altération.

Gerberot, comte de Cherbourg, eut avec un de ſes plus riches vaſſaux un démêlé ſi violent, qu'en étant venu aux mains avec lui, & ſe trouvant beaucoup moins robuſte, il en avoit été cruellement maltraité. Gerberot étoit ſi fier, qu'étant tombé dangereuſement malade après cette inſulte, il avoit juré que loin de recevoir des remèdes, il abrégeroit ſa vie de ſes propres

mains ſi ſes enfans & ſes amis ne lui amenoient ſon vaſſal pour en tirer vengeance. Ce miſérable n'avoit pas manqué de prendre la fuite ; mais en paſſant dans le diocèſe d'Avranches, l'évêque de ce lieu, qui ne s'étoit pas cru moins intéreſſé que les ſeigneurs ſéculiers à contenir le peuple dans la ſoumiſſion pour ſes maîtres, l'avoit fait arrêter dans le deſſein d'effrayer ſes pareils par l'exemple. Cependant, lorſqu'il eut appris avec quelle fureur Gerberot ſouhaitoit de l'avoir entre ſes mains, il refuſa de le lui remettre, & ce fut le ſujet d'un nouveau différend entre deux parties aſſez puiſſantes pour en faire appréhender les ſuites ; les deux fils de Gerberot & tous ſes amis preſsèrent l'évêque par les plus vives inſtances, & joignirent les menaces aux prieres. En attendant ſa réponſe, ils trouvèrent occaſion de ſe ſaiſir des deux plus proches parens du coupable, & les ayant menés au comte de Cherbourg, le ſort de ces deux malheureux fut d'être auſſi-tôt mis à mort par un cruel ſupplice. Une vengeance ſi ſanglante ſervit encore à rendre l'évêque d'Avranches plus opiniâtre dans ſon refus. On paroiſſoit réſolu de part & d'autre à ſe porter aux dernières extrémités ; & cette chaleur ne fit qu'augmenter lorſque Gerberot fut aſſez rétabli pour ſe charger lui-même du ſoin de ſa vengeance.

Le roi devoit être alors dans une extrême foibleſſe, puiſqu'il touchoit aux derniers jours de ſa vie, & que cinq ſemaines paſſées dans les plus vives douleurs avoient épuiſé ſes forces juſqu'à lui laiſſer à peine celle de faire uſage de la voix, pour ſe faire entendre. Il ne connoiſſoit plus le ſommeil; il ne prenoit preſque plus de nourriture; & l'on s'étonnoit qu'il reſtât encore dans ſon tempérament de quoi le ſoutenir tout à la fois contre l'épuiſement de ſes forces, & contre le redoublement continuel de ſes douleurs. Il apprit la querelle du comte de Cherbourg & de l'évêque d'Avranches; ce mêlange d'intérêts profanes & d'honneur eccléſiaſtique réveilla tout ſon zèle pour la juſtice: il réſolut de donner dans ſes derniers momens un témoignage de l'ardeur qui le brûloit pour l'égliſe & pour ſon peuple. Il avoit encore pour principal miniſtre en Normandie le comte Roger de Beaumont, qui conſerva dans un âge fort avancé cette même élévation de courage & de gloire qui l'avoit fait paſſer pendant le cours d'une longue vie pour un des plus grands hommes de ſon ſiècle; Guillaume lui donna ordre de ſe mettre à la tête de quelques troupes qui ſurpaſſoient en nombre tout ce que Gerberot & l'évêque d'Avranches en avoient pu raſſembler, & de leur propoſer, les armes à la main, ou de venir rendre

compte au roi de leurs démêlés, ou de ſe regarder tous deux comme les ennemis de l'état, & de ſe défendre en cette qualité contre les troupes royales.

L'évêque ne balança point à ſe rendre aux ordres du roi : il crut même que ſa ſoumiſſion le délivreroit d'un fâcheux embarras ; & faiſant conduire ſon priſonnier au comte de Beaumont, il proteſta qu'en le retenant malgré Gerberot, il n'avoit eu deſſein que de ſauver ce malheureux des extrêmités d'une cruelle vengeance. Il conſentit avec la même facilité à ſe laiſſer conduire à Hermentrude, où il attendroit les ſuites de l'expédition du comte Roger : elles furent extrêmement violentes. Gerberot, vivement irrité contre le roi, qu'il accuſoit de prendre parti contre lui pour l'archevêque, & de bleſſer les loix du pays en lui ôtant le pouvoir de punir ſon vaſſal, eut la hardieſſe de ſe mettre en campagne avec ſes troupes, & ſollicita tous ſes amis d'embraſſer ſa querelle. Mais avant que de s'approcher de l'armée royale, ayant appris que le priſonnier que l'évêque d'Avranches avoit livré au comte de Beaumont, étoit gardé négligemment à Fontenay, il chargea un de ſes fils de l'enlever : cette entrepriſe fut exécutée avec ſi peu d'obſtacles, que le vaſſal fut livré ſans avoir été défendu. Gerberot le fit auſſi-tôt périr avec la

dernière cruauté ; &, comme s'il n'eût cherché que cette ſatisfaction en prenant les armes, il fit offrir enſuite au comte de Beaumont d'entrer en accommodement. Le comte feignit de prêter l'oreille à ſes offres ; mais ce ne fut que pour le tromper à ſon tour en cherchant l'occaſion de ſe ſaiſir de lui ; il la prit avec tant d'adreſſe, que l'ayant enlevé preſque au milieu de ſes troupes, il le conduiſit lui-même au roi qui commençoit à craindre de laiſſer en mourant toute la Normandie dans le feu de la guerre.

Gerberot avoit compté ſans doute ſur la ſituation de ce prince lorſqu'il avoit levé ſi hardiment l'enſeigne de la révolte, & peut-être eût-il la même confiance en ſe voyant conduire dans les priſons de Rouen ; mais le premier ordre de Guillaume fut de lui faire ſon procès avec la dernière rigueur pour le double crime de meurtre & de révolte. Sa tête eût payé infailliblement ſa faute, & le roi, loin de ſe laiſſer fléchir par les prières d'un grand nombre de ſeigneurs qui ſollicitèrent ſa bonté, paroiſſoit réſolu de donner avant ſa mort un dernier exemple de juſtice ; mais ceux qui s'intéreſſoient à la vie de Gerberot, trouvèrent le moyen de le dérober au châtiment. Sous prétexte de découvrir des choſes importantes au gouvernement, le comte de Cherbourg demanda, par leur conſeil,

d'être préſenté au roi. Tout ce qu'on pût s'imaginer de moins éloigné de la verité, fut qu'il penſoit à ſauver ſa vie par la voie des ſupplications ; & que dans l'état où étoit ce prince, il eſpéroit l'attendrir en lui demandant grâce à ſes pieds : mais ſes amis avoient raſſemblé ſecrettement une troupe de gens déterminés, qui fondirent ſur l'eſcorte à laquelle on avoit confié le comte, & qui le délivrèrent après un combat fort ſanglant. Il gagna ſur le champ la France, où, ſans être en guerre avec Guillaume, on conſervoit trop de reſſentiment de l'incendie de Mantes, pour ne pas embraſſer avec joie toutes les occaſions de le chagriner. Gerberot y fut reçu avec faveur ; & Philippe lui fit eſpérer que les françois ſe chargeroient bientôt de ſa vengeance avec celle de leurs propres injures ; mais la colère & la haine s'évanouirent de part & d'autre après la mort du roi.

Pendant ce tems-là, le prince Robert profitoit du rétabliſſement de ſes forces pour réparer le malheur qu'il avoit eu d'être arrêté ſi long-tems par ſa maladie. Il arriva en Normandie quelques jours avant la mort du roi ; mais ayant appris avec quelle rigueur il avoit été traité dans le teſtament, & dans quels termes ſon père avoit exprimé ſes dernières diſpoſitions, il déſeſpéra de lui inſpirer des ſentimens plus favorables par

ſa préſence, & par les témoignages trop tardifs de ſon repentir ; il ſe crut appelé d'ailleurs en Angleterre par des motifs beaucoup plus preſſans, ſur-tout lorſqu'il fut aſſuré qu'il n'avoit rien à craindre pour la ſucceſſion de Normandie. Etant arrivé ſans ſe faire connoître, il prit le chemin de la mer, & le haſard lui fit trouver ſi heureuſement un vaiſſeau prêt à faire voile, qu'il paſſa ſans être reconnu; mais en débarquant à Witſand, il fut auſſi ſurpris d'y rencontrer ſes deux miniſtres, Guaer & Sansavoir, qu'affligé des nouvelles qu'il apprit d'eux au même moment. Toute l'Angleterre, à la réſerve de quelques ſeigneurs normands, s'étoit déjà déclarée pour Guillaume le roux; & dans l'attente où l'on étoit continuellement de la mort du roi, les meilleures troupes du royaume étoient raſſemblées autour de Londres pour aſſurer tout d'un coup la proclamation de ſon ſucceſſeur. Lanfranc, qui avoit donné ce conſeil à Guillaume le roux, avoit diſpoſé en même tems tous les prélats à favoriſer ſes intérêts dans toutes les parties de l'Angleterre. Enfin, s'il reſtoit quelques amis à Robert, leur foibleſſe & leur crainte les forçoient à l'inaction; & le ſeul parti auquel ils avoient cru devoir s'arrêter après une délibération commune, étoit d'attendre que Robert fût en poſſeſſion de la Normandie, & capable de lever dans ſes états une armée qui

le mît en état de ſuivre l'exemple de ſon père, c'eſt-à-dire de paſſer la mer pour faire valoir la juſtice de ſes droits par la force. Il ſe rendit à la ſageſſe de ce conſeil. En effet, outre les précautions que j'ai rapportées, Eudes, grand-tréſorier d'Angleterre, s'étoit déjà ſaiſi, au nom de Guillaume le roux, de Douvres, de Wincheſter, de Pevenſey, d'Haſtings, & de quelques autres places ſur la côte méridionale. Il avoit livré auſſi à ce prince les tréſors du roi ſon père, qui montoient à plus de ſoixante mille livres ſterlings en argent monnoyé, ſans compter une prodigieuſe quantité de vaiſſelle & de joyaux, dont les hiſtoriens font un détail qu'on ne lit point ſans admiration. Morkard, qu'un hiſtorien moderne ſuppoſe, ſans fondement & ſans vraiſemblance, avoir été remis en priſon par Guillaume le roux, dans la crainte qu'il ne ſe mît à la tête du parti d'Edgard, fit au contraire tout ce qu'on pouvoit attendre de ſa bonne foi & de ſa prudence, pour remplir les engagemens qu'il avoit pris avec le roi. Ce fut lui qui, pour achever de gagner les anglois, répandit le bruit que le jeune Guillaume étoit réſolu de prendre le gouvernement d'Edouard pour modèle, & de révoquer les loix trop rigoureuſes qui avoient été portées ſous le règne de ſon père; il promit particulièrement que celles qui regardoient la chaſſe ſeroient abolies au

moment que ce prince monteroit ſur le trône, & que la nation ſeroit rétablie ſans exception dans tous ſes anciens priviléges. Lanfranc, d'un autre côté, faiſant entendre aux normands que l'unique moyen de conſerver leurs acquiſitions, étoit de confirmer le choix du conquérant, parce que les droits de Guillaume le roux n'ayant pour fondement, comme les leurs, que la volonté du roi ſon père, ce jeune prince ſeroit obligé de les maintenir pour ſon propre intérêt. Il arriva ainſi que les deux nations crurent trouver le même avantage à l'élever ſur le trône.

Robert ſentit que ſon malheur étoit de n'avoir pas eu aſſez d'amis qui euſſent oſé parler pour lui dans ſon abſence. Il auroit repaſſé ſur le champ la mer, s'il n'eût appréhendé quelque danger à ſe ſervir de ſon nom pour engager les matelots qui l'avoient amené, à remettre ſur le champ à la voile : le vaiſſeau étoit anglois, il fut obligé d'en chercher un autre ſur la même côte avec Guaer & Sansavoir, dont l'attachement ne s'étoit pas refroidi. Cette précaution, qui retarda de quelques jours ſon paſſage, le fit arriver en Normandie après la mort du roi ſon père.

Ce grand roi avoit rendu le dernier ſoupir le neuf de ſeptembre mil quatre-vingt-ſept, âgé de ſoixante-un an, après en avoir régné cinquante-deux en Normandie & vingt-un en Angleterre.

Les circonſtances de ſa mort ſont d'autant plus intéreſſantes dans leur ſimplicité, que nous en devons le récit à pluſieurs hiſtoriens contemporains. Ses douleurs étoient beaucoup diminuées depuis quelques jours ; & les lumières de ſes médecins n'ayant point été juſqu'à leur faire conjecturer que ſa maladie étoit un abcès, dont l'inflammation s'étoit ralentie à meſure qu'il approchoit de ſa maturité, on commençoit à former quelqu'eſpérance de ſon rétabliſſement ; mais ayant été réveillé le jeudi au matin par le ſon des cloches, il demanda d'où venoit ce bruit, auſſi étonné en apparence, que s'il l'eût entendu pour la première fois. Sur la réponſe qu'il reçut de ſes domeſtiques, il leva les yeux & les mains vers le ciel, & ſon cœur s'étant épanché dans une prière courte & fervente, il expira avec auſſi peu d'efforts que s'il n'eut fait que s'endormir.

Tout ce qu'il y avoit de ſeigneurs & de prélats dans le même lieu, apprenant tout d'un coup qu'il étoit mort dans le tems qu'on eſpéroit plus que jamais de ſa ſanté, tombèrent dans une eſpèce de tranſports qu'Orderic Vital ne fait pas difficulté de nommer un accès de folie. Les plus riches, dit-il, montèrent à cheval en confuſion, & s'éloignèrent d'Hermentrude à bride abbatue pour aller veiller à la conſervation de leurs

terres, comme s'ils les euſſent crues menacées du feu ou de la fureur des armes. Les gens d'une condition inférieure, voyant les autres diſparoître avec cet air d'épouvante, ſe répandirent dans le château, où ils enlevèrent meubles, linge, vaiſſelle, enfin tout ce qui avoit été à l'uſage du roi, juſqu'à laiſſer le cadavre de ce prince à demi-nu. Chacun s'étant ſauvé avec ſa proie, il ne reſta perſonne au château pour les plus ſimples offices. Je ne m'arrête point à l'opinion qui paſſa pour conſtante dans ce même ſiècle, qu'on eut des nouvelles certaines de la mort de Guillaume à Rome & dans la Calabre, le même jour qu'elle arriva. Mais ſi l'on en croit le même hiſtorien, il y eut quelque choſe de bien extraordinaire dans l'effet qu'elle produiſit à Rouen. Les habitans de cette ville, auſſi effrayés que s'ils euſſent vu l'ennemi à leurs portes, & pour me ſervir des termes d'Orderic, ivres de crainte & d'étonnement, coururent de tous côtés, en demandant à leurs parens & à leurs amis, quel parti ils avoient à prendre, dans quel lieu ils devoient ſe retirer, & où leurs perſonnes & leurs biens pouvoient être en ſureté. La plupart quittèrent effectivement la ville; & ceux qui y reſtèrent, ne furent arrêtés que par leur incertitude; mais tous cachèrent ſoigneuſement ce qu'ils

avoient de plus précieux, comme s'ils s'étoient crus menacés des plus terribles révolutions.

Cependant le corps du roi ſeroit demeuré ſans ſépulture ſi un ſimple gentilhomme nommé Herluin, pouſſé, dit l'hiſtorien, par ſa bonté naturelle, & pour faire une œuvre agréable à dieu, autant que pour ſauver l'honneur de ſa nation, n'eut pris ſur lui le ſoin des funérailles, & n'eut rempli ce pieux devoir à ſes propres frais. Il raſſembla les eccléſiaſtiques que l'impreſſion de la frayeur publique avoit diſperſés, & les ayant menés en proceſſion au village d'Hermentrude, il les engagea, par ſes libéralités autant que par ſes exhortations, à faire quelques prières pour le repos éternel de leur maître. L'archevêque de Rouen, qui s'y rendit auſſi, ordonna que le corps fût tranſporté à Caen, pour être inhumé dans l'abbaye de ſaint Etienne, qui étoit un monument de la piété de Guillaume. Mais aucun officier de la couronne ne s'étant préſenté pour exécuter cet ordre, ce fut un autre embarras, dont le généreux Herluin conſentit encore à ſe charger; il loua des chariots mortuaires, des pleureurs, & tout l'appareil qui ſert aux convois funèbres.

On s'attendoit du moins que le prince Robert, dont on commençoit à ne plus ignorer l'arrivée,

& le prince Henri ſon frère, paroîtroient enfin pour accompagner le corps du roi juſqu'au lieu de ſa ſépulture; mais Robert étoit alors à Witſand, où il reçut la première nouvelle de ſa perte, & la route de la mer qu'Herluin fit prendre au convoi, ſervit de prétexte à Henri pour ſe diſpenſer du voyage. D'ailleurs ce jeune prince ſe trouvoit dans l'embarras d'une aventure qui lui avoit cauſé aſſez de trouble & de chagrin pour faire excuſer ſon abſence. Quoique le mécontentement qu'il avoit eu des dernières diſpoſitions de ſon père eut un peu altéré la bonté de ſon naturel, & qu'on aſſure même, qu'après avoir quitté Hermentrude auſſi bruſquement que je l'ai rapporté, il ſe hâta d'aller recevoir au tréſor la ſomme que le roi lui laiſſoit avec quelques expreſſions indécentes, qui ſembloient marquer beaucoup de crainte que l'avarice de ce prince ne lui fît rétracter ſon préſent, il avoit paru ſi touché de l'accueil qu'il avoit obtenu pour la fille naturelle du comte Toſny, qu'il étoit demeuré enſuite, avec autant d'aſſiduité que de tendreſſe, aux pieds du lit du roi: mais Gabrielle Toſny étant retournée dans la forêt de Rouveray, elle s'y étoit vue expoſée à des périls, dont elle ne s'étoit défendue que par ſon courage, & qui avoient forcé Henri de voler à ſon ſecours. Un gentilhomme du pays d'Auge, qui

ſe nommoit Rautot, étoit devenu amoureux de cette belle fille ; & quoique le reſpect qu'il devoit à ſon prince l'eut retenu juſqu'alors dans des bornes fort étroites, il avoit trouvé pluſieurs fois l'occaſion de faire connoître ſes ſentimens à Gabrielle. Il avoit même eſpéré qu'en s'appuyant de l'autorité du comte Toſny, il pourroit l'obtenir d'elle-même en mariage, & ce deſſein, dont il avoit fait l'ouverture au comte, avoit été la principale cauſe des violens démêlés de ce ſeigneur avec Henri. Enfin l'accueil favorable qu'elle avoit reçu du roi, ayant paſſé pour une eſpèce d'approbation, que Guillaume avoit donnée à l'inclination de ſon fils, Rautot déſeſpéra du ſuccès de ſon amour, & forma un téméraire deſſein, dont les circonſtances favoriſoient beaucoup l'exécution ; il étoit brave, mais il manquoit de cette délicateſſe de ſentimens qui accompagne toujours le véritable honneur. La facilité qu'il avoit dans l'abſence du prince à s'introduire près de Gabrielle, lui fit naître l'eſpérance ou de la ſéduire par ſes offres, ou de l'enlever malgré elle, & de paſſer auſſi-tôt en Eſpagne, à l'exemple de Balderic ; il s'aſſocia quelques aventuriers, qui regardèrent comme une fortune de le ſuivre ; étant entré avec eux pendant la nuit dans la maiſon de la forêt, il s'introduiſit dans la chambre de Gabrielle, à qui

la

la ſeule vue d'un homme armé, cauſa aſſez de frayeur pour lui ôter la force d'appeler du ſecours par ſes cris ; il eut le tems de lui expliquer ſes intentions, & continuant de le forcer au ſilence par ſes menaces, il lui fit entendre non-ſeulement, qu'un amour déſeſpéré ne connoît point de loi qui puiſſe l'arrêter, mais qu'elle n'avoit qu'un moment pour ſe déterminer entre le parti de ſe rendre volontairement à ſes propoſitions, ou de ſe voir enlever ſans ménagement. Gabrielle conçut qu'il n'y avoit que ſon adreſſe qui pût la ſauver du péril, elle s'imagina bien que Rautot n'avoit pas formé une entrepriſe ſi hardie ſans avoir pris des précautions pour ſe trouver le plus fort. Ainſi n'eſpérant rien du ſecours de ſes domeſtiques, elle feignit de conſentir à le ſuivre, & elle joignit même à cette déclaration quelques termes aſſez flatteurs, pour lui perſuader qu'elle n'avoit point de violence à ſe faire. Rautot ſe crut autoriſé par ſes diſcours à prendre quelques aſſurances du bonheur qu'il vouloit obtenir, & Gabrielle n'affecta point de réſiſtance qui pût lui faire perdre cette penſée. Enfin le téméraire amant s'étant oublié juſqu'à quitter ſes armes, aſſez raſſuré par le fond qu'il faiſoit ſur la vigilance de ſes gens, Gabrielle ſe ſaiſit de ſon épée, & la tira du fourreau avec tant de promptitude, qu'il s'en

vit la pointe appuyée ſur l'eſtomac avant qu'il eut pu ſe défier qu'on en vouloit à ſa vie : le mouvement qu'il fit pour éviter le coup ne ſervit qu'à rendre la main de Gabrielle plus prompte & plus sûre ; elle le perça mortellement, & ſon courage s'animant par la chute de ſon ennemi, elle ne craignit plus d'appeler ſes gens à ſon ſecours. Mais les premiers qui ſe rendirent à ſes cris furent ceux de Rautot, dont une partie s'étoit approchée juſqu'à la porte, tandis que les autres avoient artêté les domeſtiques, qui s'étoient préſentés, ils frémirent à la vue de leur maître ; mais auroient-ils tourné leur vengeance contre une femme ? D'ailleurs Rautot, à qui il reſtoit aſſez de vie pour les arrêter par ſes ordres, leur défendit d'inſulter celle dont il reſpectoit encore les charmes. L'écrivain monaſtique, qui rapporte le détail de cet événement, prête à ce gentilhomme un diſcours extrêmement ſingulier. Après avoir fait remarquer qu'il avoit été livré toute ſa vie aux plaiſirs des ſens, il ajoute que le ciel lui fit la grâce de lui en inſpirer un repentir ſi parfait, qu'il mourut en admirant la vertu de Gabrielle, & en remerciant dieu de s'être ſervi de la main d'une femme pour le punir de ſes égaremens. « Cependant, lui fait dire l'hiſ-» torien, en adreſſant ſon diſcours à dieu, je » n'ai point eu deſſein de vous offenſer, quand

» j'ai livré mon cœur à l'amour d'une belle » femme ; & ſi j'ai recherché des plaiſirs que » votre loi défend, ce n'a jamais été pour irriter » contre moi votre juſtice ». Sa concluſion eſt qu'il ne ſe croit point auſſi coupable, que s'il avoit commis des péchés plus odieux, & qu'il pouvoit par conſéquent eſpérer ſon pardon de la miſéricorde du ciel. Ses gens s'étant retirés, après l'avoir vu expirer, Gabrielle n'eut rien de ſi preſſant que de faire avertir ſon amant du malheur auquel ſon abſence l'avoit expoſée ; & ſa frayeur n'ayant pu être beaucoup moindre que ſa hardieſſe, elle tomba ſi dangereuſement malade, que ce prince crut pouvoir donner à l'amour les ſoins qu'il venoit d'accorder à la nature.

Le voyage d'Herluin & de ceux qui accompagnèrent avec lui le corps du roi, n'eſt pas rapporté par les hiſtoriens avec beaucoup de circonſtances ; mais il paroît certain, par les termes d'Orderic Vital, que le convoi ſe rendit par terre au Havre, où il s'embarqua pour gagner la côte de Caen. Le bruit de ce tranſport s'étant déjà répandu, tous les prélats & la principale nobleſſe de cette partie de la Normandie, s'aſſemblèrent à Caen, pour réparer la froideur qu'ils avoient marquée à la nouvelle de la mort du roi. On ne trouve rien en effet qui ſerve à expli-

quer cette indifférence générale de toute une nation, en perdant un des plus grands princes qui l'eut gouvernée, & l'on ne ſait même comment une impreſſion ſi extraordinaire doit être nommée; on n'en auroit point été ſurpris de la part des anglois, qui avoient de juſtes ſujets de haïr Guillaume, & qui dans les plus belles années même de ſon règne lui avoient été moins ſoumis par inclination que par habitude. Mais que penſer de ſes chers & fidelles normands, pour leſquels il avoit épuiſé toute ſon affection & toutes ſes faveurs? Il y a beaucoup d'apparence que la crainte des révolutions qui paroiſſoient inévitables après ſa mort, jeta les plus riches dans le trouble où j'ai repréſenté les habitans de Rouen, & les autres dans une inquiétude qui regardoit auſſi leur vie & leur fortune. Le partage des trois frères n'étoit pas réglé ſi ſolidement, qu'on dût s'attendre à les voir diſpoſés à s'y ſoumettre. On ne pouvoit douter que Robert ne fût mortellement irrité de ſe voir enlever l'Angleterre, & que ſon abſence, depuis qu'on n'ignoroit plus qu'il étoit rentré en Normandie, ne couvrît des deſſeins, qui ne pouvoient être long-tems ſans éclater. Guillaume le roux, en ſuccédant au trône, devoit naturellement concevoir aſſez d'ambition pour tenter de réunir tout l'héritage de ſon père, & les forces ne lui manquoient pas pour

entreprendre de ſe ſaiſir de la Normandie. Henri n'avoit pas d'autres biens que ſes eſpérances, & celles-ci ne pouvoient ſe fonder que ſur ſon courage & ſur l'épée de ſes partiſans. Ainſi de tous côtés, les normands ſe croyoient menacés de mille diſgrâces, dont la plus légère ſembloit entraîner une horrible confuſion dans toutes les parties de l'état, & c'étoit moins haine ou mépris pour la mémoire de Guillaume, qu'inquiétude pour leur sûreté, qui les avoit jetés dans de ſi étranges diſpoſitions à la première nouvelle de ſa mort.

L'hiſtorien rapporte les noms des principaux ſeigneurs qui aſſiſtèrent aux funérailles du roi; mais il ſemble que ce ſoin n'eſt pas pris pour leur faire honneur lorſqu'il ajoute le trait ſuivant. Gilbert, abbé de ſaint Etienne de Caen, alla, dit-il, au-devant du convoi royal, accompagné des prélats & des ſeigneurs que j'ai nommés. Ils apportèrent le corps avec beaucoup de pompe juſqu'à l'égliſe, où l'on avoit déjà préparé ſa ſépulture. Mais par un accident, dont la cauſe ne fut pas connue, le feu prit dans cet intervalle à quelques maiſons de la ville, & le progrès des flammes fut ſi prompt, qu'une grande partie des édifices fut conſumée dans l'eſpace de quelques heures. On ſe rappela que le même malheur étoit arrivé à Weſtminſter pendant la

cérémonie du couronnement de Guillaume ; & l'infortune d'une multitude d'anglois, qui avoient alors été dévorés par les flammes ou écrasés sous les ruines des maisons, parut un avis si terrible pour tous les seigneurs qui formoient le convoi, qu'ils abandonnèrent le corps à l'entrée de l'église. Ainsi les moines de l'abbaye furent les seuls ministres & les seuls témoins de l'enterrement, comme ceux de Westminster avoient aussi prêté presque seuls leur ministère au couronnement, & ce n'étoit pas la dernière disgrâce qui devoit accompagner Guillaume au tombeau. Les moines de saint Etienne s'étoient contentés de le déposer dans le caveau qui étoit au milieu du chœur, & laissant aux prélats l'honneur de lui rendre le lendemain les derniers devoirs qui sont consacrés par l'usage, ils avoient remis à fermer l'ouverture du caveau après le service solennel. L'assemblée fut nombreuse. Gilbert, évêque d'Evreux, prononça l'oraison funèbre où toutes les grandes qualités du roi furent relevées avec beaucoup d'éloquence ; il fit voir, dit l'historien, avec quelle valeur il étendit les bornes de ses états, avec quelle justice & quel amour pour la paix il avoit exercé son empire & réprimé tous les désordres; enfin avec quelle piété & quel zèle pour la religion il avoit défendu l'église & les pauvres. On voit que l'usage des

diviſions méthodiques étoit déjà établi dans les diſcours d'éloquence. Mais voici une autre circonſtance, dont je ne connois point d'autre exemple. Après avoir fini, l'évêque d'Evreux s'adreſſa au peuple, en demandant s'il y avoit quelqu'un qui l'accuſât de menſonge ou d'exagération dans les louanges qu'il avoit données au roi; pluſieurs voix s'élevèrent pour répondre qu'elles étoient conformes à la juſtice & à la vérité. « Comme nul mortel, reprit le prélat, » ne peut avoir mené une vie exempte de pé- » ché, uniſſons-nous dans la charité chrétienne, » pour ſupplier le tout-puiſſant de pardonner » au feu roi les fautes dont il peut s'être rendu » coupable ». On ne peut guère douter que ceux qui avoient répondu à la demande de l'orateur, ne fuſſent des gens apoſtés dans cette occaſion, ou peut-être établis par l'uſage pour cette ſorte de cérémonie. Car dans le gouvernement d'un grand peuple combien ne doit-on pas ſuppoſer de particuliers, qui ont quelque dureté ou quelque injuſtice à reprocher à leur ſouverain? Auſſi le ſervice ne finit-il point ſans qu'on entendît des plaintes. Un nommé Aſcelin, fils d'Artur, qui s'étoit fait beaucoup de violence pour retenir les ſiennes lorſque l'évêque d'Evreux avoit interrogé le peuple, ou plutôt dont la voix avoit été étouffée par celle de pluſieurs per-

ſonnes qui avoient répondu toutes à la fois ; reprit enfin courage, & du ton le plus élevé, il adreſſa ce diſcours à l'aſſemblée. « Le lieu où » nous ſommes, cette même terre où l'abbaye » de ſaint Etienne eſt bâtie, eſt le bien de » mon père, que l'homme pour lequel vous » faites ici des prières, lui a pris injuſtement » & par le ſeul droit de la violence ; j'en rede- » mande le prix, ou je m'oppoſe à la ſépulture » du roi ſur un terrein qui m'appartient ». On fut ſi ſurpris de cette prétention, que le ſervice en fut interrompu. Comme il n'y avoit perſonne qui repréſentât le prince Robert, & qui fût en droit par conſéquent de promettre en ſon nom le prix de la terre, toute l'aſſemblée demeura quelque tems ſuſpendue ; mais après quelque délibération, les ſeigneurs offrirent à Aſcelin ſoixante ſols pour le droit de la foſſe, en lui promettant qu'on auroit égard à ſes droits pour le reſte. Le caveau fut fermé à cette condition ; mais ce n'étoit pas la dernière humiliation qui étoit réſervée au cadavre de Guillaume. Sa groſſeur, quoique fort diminuée étoit encore extraordinaire. En agitant le cercueil pour le placer comme on ſe l'étoit propoſé, on lui donna un mouvement ſi violent, que le ventre du roi creva avec beaucoup de bruit ; & l'odeur qui ſe répandit auſſi-tôt, força tous les ſpectateurs

à ſe retirer. En vain l'encens & les autres parfums furent-ils prodigués. Les miniſtres même de la cérémonie, ſe hâtèrent de finir leurs fonctions, & ſortirent de l'égliſe en déſordre.

Je n'altère pas un ſeul mot à la relation d'un des meilleurs écrivains du même rems : ſes réflexions ne méritent pas moins d'être rapportées littéralement. « Ainſi, dit-il, un roi » puiſſant & redoutable, fut réduit à la nudité » au moment qu'il expira, ſans recevoir de quoi » ſe couvrir de ceux à qui il avoit donné la » vie ou la nourriture. Un des plus riches » monarques de l'Europe ne put être enterré » qu'aux dépens d'un particulier. Celui qui » avoit commandé à tant de peuples, & dont » l'empire avoit été reſpecté dans un état d'une » ſi grande étendue, manqua de l'eſpace néceſ- » ſaire pour ſa ſépulture ; un corps nourri avec » tant de délicareſſe & de ſoins, fut déſho- » noré, ſi l'on oſe parler ainſi, par l'accident » le plus honteux. Enfin chaque ſituation diffé- » rente, où le grand Guillaume ſe trouva depuis » ſa mort, fut une leçon pour ceux qui eſtiment » trop les avantages temporels, & qui croyent » que le rang & la fortune mettent un mortel » au-deſſus de tous les revers ».

Le prince Robert étant arrivé dans cet intervalle, ſe crut obligé, par l'honneur, de ſe

rendre à Caen, avant que l'assemblée des seigneurs fût séparée ; & si la douleur qu'il ressentit de sa perte ne put être fort sincère, elle n'en parut pas moins vive dans les témoignages extérieurs qu'il affecta de faire éclater. Il fit venir de France un orfévre, nommé Othon, à qui il remit une quantité considérable d'or, d'argent & de pierreries, pour orner le mausolée de son père ; & l'historien Orderic rend témoignage que cet ouvrage extraordinaire subsistoit de son tems dans toute sa perfection. D'un grand nombre d'épitaphes qui furent composées à l'envi, dit le même écrivain, par les meilleurs poëtes de ce siècle, celle qui fut préférée, & la seule qui se soit conservée jusqu'à nous, est attribuée à l'évêque d'Evreux ; elle ne fera point prendre une haute idée des autres.

Qui rexit rigidos Normannos atque Britannos
Audaçter vicit, fortiter obtinuit.
Et cœnomanenses virtute coercuit enses,
Imperiique sui legibus obtinuit.
Rex magnus parva jacet hic Guillelmus in urna.
Sufficit, & magno parva domus domino.
Ter septem gradibus se volverat atque duobus
Virginis in gremio Phœbus, & hic obiit.

Mais ce qui servit peut-être à augmenter la frayeur & la consternation des normands, fut

la multitude d'accidens funeſtes qui arrivèrent preſque au même tems dans toutes les parties de l'état, & la mort d'une infinité de perſonnes de diſtinction, qui furent enlevées à toutes ſortes d'âges, & par diverſes maladies; ce qui donne lieu à un hiſtorien du même tems de faire cette réflexion: « Les normands, dit-il, verſèrent » beaucoup de larmes à la mort du roi; mais la » difficulté eſt de ſavoir ſi elles furent verſées » pour lui, ou pour quantité d'honnêtes gens » que la mort enleva dans les mêmes circonſ- » tances ». Guillaume d'Alfage, fils de Richard de Hugleville & proche parent du roi, perdit la vie par un accident qui inſpire autant d'horreur que de pitié. Ayant ſuivi Robert à Valognes, où ce prince alla paſſer quelques jours avant de ſe faire reconnoître dans ſa capitale, il l'accompagna dans une partie de chaſſe qui fut longue & difficile. Robert, preſſé par la ſoif, marqua le beſoin qu'il avoit de ſe rafraîchir, en approchant d'un château qui étoit ſur la route. Le jeune d'Alfage, empreſſé de rendre ſervice à ſon maître, ſe détache & veut traverſer un jardin pour lui faire apporter des rafraîchiſſemens; il fut arrêté par une grille haute & pointue, qu'il eſpéra de paſſer avec l'agilité propre à ſon âge; mais ayant été retenu par ſes habits, qui s'accrochèrent à quelque clou, il tomba ſi malheu-

reuſement ſur les pointes de la grille, qu'elles lui traversèrent le corps, & lui firent perdre la vie ſur le champ. Mort auſſi cruelle qu'effrayante ! Robert, quoique d'un naturel aſſez dur, ne put refuſer des larmes à ce ſpectacle, & s'engagea ſolemnellement à récompenſer le zèle du père dans pluſieurs enfans qu'il avoit déjà d'une fille de Simon de Montfort. Mais on fut encore plus frappé de la fin tragique de Hugues, fils de Hugues de Grente-Meſneil, & de celle d'un de ſes couſins, nommé Robert de Rodelent. Ces deux jeunes ſeigneurs avoient toujours marqué l'un pour l'autre une antipathie, qui avoit fait craindre plus d'une fois des effets funeſtes. Une jalouſie d'amour vint l'augmenter. Ils s'attachèrent preſque dans le même tems à la fille de Witmond, ſœur de Guillaume d'Avranches, qui mourut auſſi peu de jours après eux.

Ayant vu quelque tems leur maîtreſſe, ſans ſe défier mutuellement de leurs intentions, ils ne s'en apperçurent enfin que pour ſe traiter avec des marques furieuſes de haine. Leurs amis ne leur permirent pas de ſe joindre, & l'on porta cette précaution juſqu'à les obſerver jour & nuit; mais, par un deſſein qui marquoit une égale fureur, ils s'étoient munis tous deux de quelques traits fort courts, qui étoient alors en uſage; & dès la première occaſion qu'ils eurent

de ſe voir, ils trompèrent la vigilance de ceux qui les accompagnoient en ſe lançant ces dangereuſes armes avec autant de concert, que s'ils étoient convenus de décider leur querelle par cette eſpèce de combat. Il ne fut néanmoins funeſte qu'à pluſieurs de leurs compagnons, qui furent dangereuſement bleſſés. Après avoir employé auſſi inutilement d'autres moyens de vengeance, ils ſe dérobèrent enfin à leurs ſurveillans, & s'étant battus avec la dernière furie, on les trouva tous deux percés de coups, & noyés dans leur ſang à deux pas l'un de l'autre.

Il arriva au prince Henri même une nouvelle diſgrâce, qui augmenta encore la triſteſſe publique. Ce prince étoit cher aux normands, & le mauvais état de ſa fortune contribuoit autant que ſes bonnes qualités à lui attacher tous les cœurs. Il n'avoit pour toutes richeſſes que les cinq mille livres que le roi ſon père lui avoit laiſſées, ſomme conſidérable à la vérité dans ce ſiècle, & dont la moitié lui ſuffit peu de tems après pour acheter du nouveau duc, ſon frère, tout le territoire de Coutances, qui faiſoit, ſuivant Orderic Vital, le tiers de la Normandie. Mais un établiſſement qui étoit encore purement pécuniaire, lui promettoit peu de conſidération dans l'état ; & ſi l'intention du feu roi avoit été de le rendre dépendant de ſes frères, tout

le monde ſentoit qu'un prince de ſon mérite & de ſon âge devoit ſouffrir impatiemment cette poſition. Il avoit été élevé avec beaucoup plus de ſoin que Robert & Guillaume le roux. Lanfranc, qui avoit été chargé de ſon inſtruction dans l'enfance, lui avoit inſpiré fort heureuſement avec le goût des lettres, ces inclinations philoſophiques qui font les caractères aimables & vertueux, & qui donnent un nouveau luſtre aux avantages de la naiſſance. L'amour avoit achevé d'adoucir ſes mœurs, & le genre de vie auquel il s'étoit réduit depuis pluſieurs années entre l'étude des ſciences, la chaſſe & la galanterie, faiſoit l'admiration de ceux qui lui connoiſſoient aſſez d'élévation naturelle pour aſpirer aux plus grandes entrepriſes. A peine la cérémonie des funérailles étoit-elle finie, que ſongeant à ſe faire une retraite agréable dans la terre que le feu roi avoit donnée à Gabrielle Toſny, il y envoya quantité d'ouvriers pour exécuter ſes propres deſſins; & s'y rendant lui-même avec Gabrielle, il preſſa le travail par ſa préſence. Raoul Toſny, père de ſa maîtreſſe, regarda ce projet de vivre ouvertement avec elle dans une terre qu'il faiſoit embellir, comme un nouvel ouvrage pour ſa famille; & l'occaſion lui parut favorable pour faire enlever ſa fille, lorſqu'il la trouvoit dans un lieu où l'on ne pouvoit accuſer

ſes raviſſeurs de manquer de reſpect pour le prince. Il employa quelques-uns de ſes vaſſaux à cette entrepriſe. Elle réuſſit mal, & la plupart de ces téméraires périrent de la main de Henri; mais il reçut pluſieurs bleſſures qui mirent ſa vie dans un grand danger : Gabrielle même, qui étoit à peine rétablie de ſa maladie, retomba dans une ſituation d'autant plus triſte, qu'elle avoit à ſupporter tour à la fois les douleurs de ſon amant & les ſiennes. Toute la Normandie prit un intérêt ſenſible à la ſanté des deux amans, & leur liaiſon fut auſſi reſpectée que celle du mariage.

Un accident beaucoup plus terrible, & qui cauſa moins de compaſſion, fut le ſupplice de Raoul de Talvas, petit-fils de Guillaume, ſeigneur de Beleſme & de Sées, & d'une race par conſéquent déjà célèbre par ſes cruautés, autant que par ſa haine pour la maiſon ducale. Dès l'enfance du roi Guillaume, l'averſion de Guillaume de Talvas s'étoit déclarée contre lui par une imprécation publique. Ayant rencontré le jeune prince entre les mains des gens qui le gardoient, il leur avoit demandé de qui étoit cet enfant : on lui répondit que c'étoit le fils de ſon ſeigneur; & quand il l'eut longuement regardé, il commença à dire : « Maudit ſois-tu de dieu; car je ſuis cer-» tain que par toi & ta lignée ſera encore mon

» pouvoir & mon honneur abaiſſé » ! Sa crainte fut juſtifiée par la rigueur avec laquelle Guillaume le punit de pluſieurs actions cruelles que j'ai rapportées ; & ſes enfans ne méritèrent pas moins les châtimens de la juſtice par leurs déréglemens, qui forment des articles entiers dans les hiſtoires de leur ſiècle. Raoul avoit conçu une affection criminelle pour une de ſes ſœurs, nommée *Halbis*, mariée au ſeigneur de Précy, dont elle étoit aimée avec une violente paſſion. On la ſoupçonnoit d'aimer beaucoup moins ſon mari que ſon frère ; & la familiarité qu'elle avoit entretenue avec lui, juſqu'à le ſouffrir ſans ceſſe à ſa ſuite, & lui accorder un logement dans ſa maiſon, ſembloit autoriſer les ſoupçons du public : le mari étoit le ſeul qui n'en eut point formé, quoiqu'il fut le témoin continuel d'un déréglement qui n'étoit plus ignoré de perſonne. L'opinion qu'il avoit d'une femme uniquement aimée, lui ferma les yeux ſi long-tems, que n'en étant pas moins paſſionné pour Halbis, ſes aſſiduités, qui ne diminuoient point, devinrent inſupportables à Raoul de Talvas, & lui firent prendre la réſolution de s'en délivrer. Il attaqua ſon beau-frère avec l'avantage du nombre & des armes. L'ayant abattu d'un coup mortel, il eut encore l'horrible cruauté de répondre à ſes plaintes, qu'il le tuoit par un mouvement

mouvement de jalouſie, & pour le punir d'avoir uſé trop ſouvent des droits que le mariage lui donnoit ſur ſa femme. Une action ſi barbare ayant été commiſe immédiatement après la mort du roi, Raoul ſe flatta qu'elle auroit peu de ſuites dans un tems où l'abſence de Robert & l'interruption de tous les tribunaux de la juſtice ſembloient aſſurer l'impunité à tous les crimes; mais cette race cruelle avoit inſulté trop d'honnêtes gens pour être ſans ennemis. A peine Robert fut-il de retour à Rouen après les funérailles de ſon père, que le crime de Raoul fut déféré à ſa juſtice. Le prince haïſſoit lui-même le ſang de Guillaume de Talvas, dont il n'ignoroit pas que l'imprécation avoit regardé le feu roi & tous ſes enfans. Il fit punir Raoul avec une rigueur que l'hiſtorien croit encore ſupérieure à ſon crime, quoiqu'il n'explique point le genre du ſupplice.

On deviendroit ennuyeux par un excès de longueur, ſi l'on entreprenoit de recueillir tous les funeſtes événemens qui ſuivirent la mort du roi, & qui firent douter, ſuivant la réflexion que j'ai rapportée, quelle étoit la principale cauſe du trouble qui règna pendant quelque tems dans la Normandie. Il s'étendit juſqu'en Italie & dans la Grèce, parmi les normands & les anglois qui s'y étoient établis. Tavelmont,

fils d'un célèbre chevalier, qui étoit passé dans la Pouille sous le règne du duc Robert, apprenant les dernières dispositions du roi Guillaume, & le partage qu'il avoit fait de ses états entre deux de ses fils, sans aucun égard pour le troisième, l'accusa hautement d'injustice avec d'autres expressions qui outrageoient sa mémoire. Il se trouva dans l'assemblée quelques partisans du feu roi, qui furent choqués de ce discours; la querelle s'échauffa jusqu'à former deux factions, qui se portèrent l'une contre l'autre aux dernières extrêmités de la haine. Tavelmont n'avoit pas des principes assez constans de droiture & de justice, pour avoir condamné la conduite du roi par l'un ou l'autre de ces deux motifs, puisqu'il s'écarta bientôt de ses propres maximes, en prenant occasion de ce différend pour attaquer l'autorité de Robert Guiscard, son maître. Ce prince, après s'être efforcé inutilement d'accorder les deux partis, s'étoit déclaré contre les ennemis de Guillaume, sans autre raison apparemment que celle de son propre intérêt, qui l'obligeoit de prendre la cause de tous les souverains. Cet engagement le mena beaucoup plus loin qu'il ne l'avoit prévu. Il se vit bientôt sur les bras une armée de rebelles qui ébranlèrent son trône par le gain de plusieurs batailles, & qui le forcèrent de se renfermer dans Castelle, d'où il

ne fut délivré que par un miracle de la fortune. L'ardeur du pape Urbain ne s'étant point refroidie pour l'expédition de la Terre-ſainte, & le concile où tous les préparatifs de cette grande entrepriſe devoient être ordonnés étant déjà indiqué à Plaiſance, il fut impoſſible de cacher aux infidelles le péril qui les menaçoit. Une juſte précaution leur fit refuſer l'entrée de leurs ports à tous les chrétiens, & ceux même qui étoient établis dans les lieux ſaints, ou qui s'y étoient rendus avant cette nouvelle, furent forcés de ſe dérober promptement à la vengeance de ces barbares. Entre ceux qui ſe ſauvèrent par la mer, il ſe trouva un ſi grand nombre d'anglois & de normands, que s'étant embarqués au port de Damiette ſur douze vaiſſeaux, qui pouvoient à peine les contenir, ils prirent le parti de relâcher ſur la côte d'Italie, pour ſe remettre de leur crainte, & chercher d'autres commodités parmi leurs compatriotes. Le duc Guiſcard étoit alors le héros de la nation normande; il s'étoit ſignalé en effet par des actions célèbres, & les Italiens même qui le voyoient à regret maître d'une de leurs plus belles provinces, reſpectoient ſon courage & ſa vertu. Outre ce motif, qui détermina en ſa faveur tout ce qu'il y avoit de pélerins guerriers, l'intérêt de Guillaume, auquel ils furent d'autant plus ſenſibles, qu'ils

ne faiſoient qu'apprendre la nouvelle de ſa mort, les aiima encore à ſoutenir l'honneur d'un roi qui en avoit tant fait à leur patrie ; ils réveillèrent les ſujets de Guiſcard, qui s'étoient laiſſés abattre par la dernière défaite de leur duc, & préſentant aux rebelles des ennemis auxquels ils ne s'attendoient point, ils les mirent en pièces, aprés les avoir forcés de lever le ſiége de Caſtelle.

Ce qu'il y eut de plus étrange encore de la part de cette troupe d'anglois & de normands, ce fut qu'en arrivant en Normandie, un mouvement de zèle, qu'ils n'auroient pas ſenti peut-être s'ils fuſſent demeurés dans leur patrie, les porta tous enſemble à ſe rendre au tombeau de leur roi, où ils firent éclater leur piété par des offrandes ſolennelles. Il arriva même dans ces circonſtances quelques événemens extraordinaires, qu'on ne manqua point de faire paſſer pour des faveurs miraculeuſes du ciel, & qui donnèrent ſujet aux moines de quelques abbayes fondées par le roi, de le mettre au rang de ces ames glorifiées, au nom deſquelles la religion nous enſeigne que dieu ſe plaît quelquefois à manifeſter ſa puiſſance ; mais il ſeroit puérile d'attribuer d'après eux des miracles au roi Guillaume.

Si l'on reprend tous les traits de ſon carac-

tère, on trouvera dans la vie de ce grand roi peu de ces vices groſſiers, qui paroiſſent incompatibles avec le reſpect pour la religion, & qui en doivent faire regarder les apparences affectées dans les princes comme ſuſpectes. Mais l'ambition, le déſir d'accumuler des richeſſes, & l'inſenſibilité pour l'effuſion du ſang, ayant paru dominer dans toutes les actions de ſa vie, on ne peut lui attribuer qu'un goût ordinaire pour les principes du chriſtianiſme; & ſi ſa perſuaſion fut aſſez puiſſante pour le porter de bonne foi à toutes les pratiques dont il ne ſe relâcha jamais, on ne peut le prendre que pour un effet de l'éducation, qui a fait moins d'honneur à ſa piété, qu'à la force des maximes dont il s'étoit nourri. Cette ſorte de dévotion, qui a toujours été le partage des ſiècles ſans lumières, alloit dans le roi Guillaume juſqu'à lui donner une crédulité extrême pour toutes les fictions fabuleuſes que l'ignorance invente, & que la ſuperſtition fait recevoir. Il ſe faiſoit raconter toutes les hiſtoires d'apparitions qui étoient arrivées à ſes pères; ils les écoutoit avec un reſpect & une prévention qui l'empêchoit ſans doute de faire uſage de ſes lumières naturelles pour en découvrir le ridicule; & l'auteur d'une chronique rapporte un trait dans ce genre, qui mérite d'autant plus de trouver place ici, qu'un

autre écrivain l'a cru digne d'être inſéré dans l'hiſtoire du duc Richard VI.

« Ce duc étoit, dit on, dans un château » qu'il avoit ſur les bords de la Seine, proche » de la forêt de Moulineaux : il lui prit envie, » après ſouper, d'aller ſe promener dans la » forêt avec une partie de ſa cour. A peine y » fut-il entré qu'il entendit un bruit prodigieux » qui ſembloit s'approcher continuellement. Il » prit le parti de s'arrêter pour en éclaircir la » cauſe. Un de ſes écuyers eut la hardieſſe de » s'avancer ſeul, & revint faire ce rapport au » duc. Il avoit vu une troupe de gens inconnus » qui s'étoient raſſemblés ſous un arbre, & qui » étoient conduits par un chef dont la figure & » l'habillement n'annonçoient rien moins qu'un » grand roi. Richard trouva l'aventure aſſez » ſérieuſe pour l'obliger à ſe retirer. Il fit » prendre des informations dans les lieux voi- » ſins. Les payſans qu'on avoit négligé d'abord » de conſulter, répondirent que cet événement » n'avoit rien d'extraordinaire pour eux, & qu'il » ne ſe paſſoit pas de ſemaines où ils n'enten- » diſſent deux ou trois fois le même bruit ; » qu'à la vérité ils n'avoient jamais eu la har- » dieſſe de l'approfondir ; mais qu'ils s'en étoient » fait une habitude qui le leur faiſoit entendre » ſans effroi. La curioſité du duc devint ſi preſ-

» ſante, que ne voulant néanmoins rien entre-
» prendre avec imprudence, il aſſembla cent
» cinquante des plus braves chevaliers qu'il eût
» en Normandie; il ſe rendit avec eux dans
» la forêt de Moulineaux un des jours où l'on
» étoit accoutumé d'entendre le bruit. Il n'y fut
» pas long-tems ſans être averti par les mêmes
» ſignes que la cavalcade royale approchoit. Deux
» hommes qui précédoient la troupe, étendirent
» ſur l'herbe un grand drap ſur lequel tous les
» inconnus ſe placèrent en cercle, avec un homme
» au milieu d'eux, à qui Richard trouva effec-
» tivement l'air & l'habillement d'un roi, outre
» que les reſpects qu'il recevoit de ſes gens
» étoient une marque sûre de ſa dignité. Mais
» les cent cinquante chevaliers normands,
» effrayés de ce ſpectacle, prirent auſſi-tôt la fuite
» avec la dernière lâcheté. Richard demeura
» ſeul, & ſon courage naturel le ſoutint dans
» une ſi étrange ſituation. Après avoir invoqué
» le ciel, il ne balança point à s'avancer juſque
» ſur le drap; & ſe préſentant d'un air fier
» à l'aſſemblée, il dit au chef: Je te conjure,
» de par dieu, de me dire qui tu es, & ce
» que tu demande ſur ma terre? car apprends
» que je ſuis Richard, duc de Normandie. Cette
» conjuration eut tout l'effet qu'il avoit eu
» la hardieſſe d'en attendre. Le chef lui répondit

» qu'il étoit Charles V, roi de France, qui » expioit, par la volonté du ciel, les péchés » qu'il avoit commis dans le monde, & que » les gens qu'il avoit à ſa ſuite étoient les ames » des chevaliers & des autres officiers qui » l'avoient ſervi. Où allez-vous, reprit le duc » Richard? Le roi répondit qu'il alloit combat- » tre contre les mécréans & les ames damnées » pour faire ſa pénitence. Quand reviendrez- » vous? ajouta le duc. Vers le point du jour, » dit le roi, & pendant toute la nuit nous ne » ceſſerons point de combattre. Il n'en fallut » pas davantage pour faire naître à Richard une » idée fort téméraire. Je ne vous quitte point, » interrompit-il; & puiſque votre voyage ne » dure que juſqu'au jour, je veux aller com- » battre avec vous. Le roi y conſentit; mais il » ne manqua point de l'avertir, que pour ſa » sûreté il ne devoit pas quitter un moment le » drap ſur lequel il étoit.

» Ils partirent, ſans que l'hiſtorien nous ap- » prenne par quelle voiture. Le bruit étoit » affreux : & l'on va comprendre qu'il étoit » cauſé par la rapidité de leur courſe; car vers » minuit, le duc de Normandie entendit le ſon » d'une cloche, & demandant au roi dans quel » lieu l'on ſonnoit : il apprit de lui que c'étoit » la cloche de l'abbaye de ſainte Catherine, au

» mont Sinaï, qui avertiſſoit les moines de ſe
» rendre à matines. L'uſage dans ce ſiècle étoit
» encore que les chrétiens les plus zélés aſſiſtaſſent
» à ces offices nocturnes, & Richard, qui ſe
» piquoit de piété, s'y trouvoit fort régulière-
» ment. Il déclara au roi qu'il vouloit uſer de
» l'occaſion. Ne quittez donc point le coin du
» drap que vous tenez, lui dit le roi; allez,
» priez pour nous, & nous vous reprendrons
» à la fin de l'office. Richard entra dans l'égliſe,
» il y fit ſa prière à dieu & à madame ſainte
» Catherine. Ayant achevé ſes dévotions, il
» obſerva les richeſſes de l'égliſe, qui conſiſtoient
» en reliques & en carcans, ou chaînes de pri-
» ſonniers. Mais en viſitant une chapelle con-
» ſacrée à la ſainte vierge, il reconnut un
» chevalier de ſes parens, qui étoit priſonnier
» depuis ſept ans entre les mains des ſarrazins,
» & qui avoit obtenu, par le crédit d'un moine,
» la liberté de demeurer dans le monaſtere, où
» il n'avoit point d'autre emploi pour gagner
» ſa vie, que de garder nuit & jour la chapelle
» de la vierge. Il reconnut le duc à ſon tour;
» & lui ayant raconté ſon aventure, il voulut
» apprendre auſſi des nouvelles de Normandie.
» Sa douleur égala ſa ſurpriſe au premier récit
» du duc, qui lui apprit ſans ménagement que
» ſa femme, le croyant mort, penſoit à ſe re-

» marier, & qu'elle étoit fiancée depuis peu » de jours. Comment! interrompit le chevalier; » mais vous voyez que je ne ſuis pas mort. Elle » le croit, répondit Richard; & quand je lui » rendrois témoignage que vous vivez, elle ne » s'en rapporteroit point à des preuves ſans » vraiſemblance. Alors le chevalier ſe ſouvint » qu'en partant de Normandie, il avoit diviſé » ſon anneau nuptial en deux parties, dont il » avoit laiſſé l'une à ſa femme; voilà l'autre, » dit-il au duc, elle ne doutera point de votre » témoignage à cette marque.

» Richard accepta volontiers un dépôt qui » devoit faire foi de tout ce qu'il y avoit de » merveilleux dans ſon aventure. Il promit au » chevalier de s'oppoſer au mariage de ſa fem- » me, & de s'employer efficacement pour le » délivrer de ſa priſon. L'arrivée du roi Charles » & de ſa compagnie vint interrompre leur en- » tretien. Richard ſortit de l'égliſe pour les » rejoindre; il fut extrêmement ſurpris de leur » trouver l'air fatigué avec les marques de plu- » ſieurs bleſſures qui paroiſſoient les avoir ab- » battus, quoiqu'elles ne puſſent être mortelles, » & qu'elles ne fuſſent pas même ſanglantes, » il conçut que la bataille étoit finie, & qu'il » avoit perdu l'occaſion d'exercer ſa valeur. Le » roi lui propoſa de partir, ils ſe mirent en

» chemin pour retourner en Normandie, & » vers le point du jour, Richard s'étant légère- » ment endormi, ſe trouva à ſon réveil ſous » l'arbre ou il avoit vu le roi Charles dans la » forêt de Moulineaux.

» Se voyant ſeul, & n'appercevant pas au- » tour de lui la moindre trace de tous les objets » dont il avoit encore l'imagination remplie, » il fut porté à ſe perſuader que c'étoit un » ſonge; mais il retourna auſſi-tôt au château » de Moulineaux, où la vérité de ſon aventure » fut confirmée par une partie des chevaliers » que la peur avoit fait fuir : il s'en étoit » raſſemblé pluſieurs au chateau, tandis que » d'autres étoient allés cacher leur honte dans » leurs maiſons, & que pluſieurs étoient encore » dans la forêt, montés ſur des arbres, ou cou- » verts de l'épaiſſeur de quelques buiſſons, par » l'effet du même trouble qui leur avoit fait » prendre la fuite. Il ne put reſter aucun doute » à Richard; mais il ſe trouvoit chargé d'une » autre preuve, dont l'éclairciſſement dépendoit » de lui; il avoit l'anneau du chevalier, qu'une » vive impatience lui faiſoit ſouhaiter de re- » mettre promptement entre les mains de ſa » femme : il partit ſur le champ pour ſatisfaire » une curioſité ſi preſſante. La première queſtion » qu'il fit à la dame regarda ſon mari : il lui

» demanda ſi elle étoit sûre qu'il fût mort ? il
» y a ſix ans, lui dit-elle, que j'en ai des
» preuves trop certaines par le récit d'un autre
» chevalier qui l'a vu mourir à ſes côtés en
» combattant contre les ſarrazins. C'étoit une
» ſimple bleſſure, lui dit Richard, qui le fit
» tomber effectivement entre les morts, mais
» qui ne l'a point empêché de ſe rétablir ſi par-
» faitement, que je l'ai vu cette nuit au mont
» Sinaï plein de ſanté & de forces. Ce diſcours
» fut reçu comme un badinage ; le duc étoit à
» Rouen ; il y avoit été la veille, & le voyage,
» dont il ſe vantoit, demandoit au moins quatre
» ou cinq mois pour aller & revenir. Cepen-
» dant il ajouta que la dame alloit juger elle-
» même de la vérité de ſon récit. Avez-vous
» communiqué à quelqu'un, lui dit-il, ce qui
» ſe paſſa entre vous & votre mari la veille de
» ſon départ ? Elle jura qu'elle ne s'en étoit
» ouverte à perſonne. Eh bien, reprit le duc,
» vous avez diviſé de concert votre anneau
» nuptial en deux parties : il vous en eſt reſté
» une ; votre mari, que j'ai vu cette nuit ſur le
» mont Sinaï m'a confié l'autre, il dépend de
» vous que nous les rapprochions. La dame
» ayant fait paroître auſſi-tôt la ſienne, il de-
» meura certain que c'étoient les deux parties
» du même anneau, & l'aventure du duc fut

» reçue comme une vérité conſtante ; il la con-
» firma par les prières & les ſervices ſolennels
» qu'il fit faire pour le repos du roi Charles,
» & des ames qui l'accompagnoient ; mais il
» ne manqua rien à ſes preuves, lorſqu'il eut
» délivré le chevalier d'eſclavage. Il y avoit
» alors en Normandie un amiral ſarrazin, qui
» avoit été pris par quelques normands ſur
» les côtes d'Italie, & qui ſe plaiſoit aſſez parmi
» ſes vainqueurs pour ne pas regretter beaucoup
» ſa patrie. Le duc l'y renvoya néanmoins, à
» la ſeule condition de faire partir auſſi-tôt le
» chevalier, qui vint confirmer par ſon témoi-
» gnage toutes les circonſtances de l'aventure ».

Cette fable, à laquelle j'aurois honte de m'être arrêté ſi long-tems, ſi elle n'entroit dans le cours de la vérité, par le rapport qu'on lui donne à l'hiſtoire de Guillaume, a paſſé pour un fait conſtant pendant pluſieurs ſiècles. Elle eſt accompagnée dans les chroniques de pluſieurs autres faits plus vraiſemblables, mais qui perdent leur crédit lorſque l'écrivain les rapporte à la ſuite de celui-ci, & comme autant d'exemples des converſations qui faiſoient l'amuſement de Guillaume. Le récit ſuivant, qui contient deux traits également merveilleux, paroîtroit mieux appuyé par une ancienne peinture de l'abbaye de Feſcamp, & par un uſage auquel on prétend

qu'il a donné naiſſance en Normandie, s'il n'étoit auſſi décrédité par le mélange de fauſſetés dans lequel il ſe trouve. Il regarde Richard II. Ce prince avoit le penchant commun à tous les ducs de Normandie, qui les portoit à combler de faveurs les égliſes & les monaſtères. Il ſembloit que leur ardeur pour le chriſtianiſme ſe ſentît encore de la proximité de ſa ſource, & que tout défiguré que le premier duc l'eut reçu dans un ſiècle où l'ignorance étoit dominante, il produisît, à ſi peu de diſtance, des fruits qui conſervoient encore toute la force qu'ils avoient eue dans leur origine. Richard II affectoit tant de piété & de zèle, que d'auſſi loin qu'il voyoit une égliſe, il ne manquoit pas de s'en approcher pour y faire ſa prière. Il viſitoit chaque jour quelque monaſtère; enfin les déſordres même auxquels ces princes ſe livroient dans l'intervalle, n'empêchoient point qu'ils ne fuſſent fidelles à toutes leurs pratiques de dévotion. Celui dont j'ai l'aventure à raconter, avoit reçu de la nature une qualité ſingulière : il voyoit clair, dit-on, la nuit comme le jour. Cette opinion paroît fondée ſur la paſſion qu'il avoit de marcher nuit & jour à cheval, ſans être arrêté par l'obſcurité des plus épaiſſes ténèbres : « Il lui » arriva dans ſon ſommeil de voir en ſonge » un homme monſtrueux, qui entroit avec une

» maſſue à la main dans l'abbaye de Feſcamp,
» & qui menaçoit d'en aſſommer tous les moines.
» Richard, qui s'imaginoit être témoin du
» maſſacre, rêva auſſi qu'il défendoit les ſervi-
» teurs de dieu, & qu'il faiſoit partager le
» péril à leur ennemi. Son ſommeil ayant été
» interrompu par la violence de ſon agitation,
» il demanda ſon cheval & ſes armes; & ſeul,
» comme il aimoit à voyager, il ſe mit en
» chemin pour aller droit à Feſcamp. La nuit
» étoit obſcure; mais puiſqu'il faut ſuppoſer
» qu'elle ne l'étoit jamais pour lui, il dût ap-
» percevoir ſans peine une égliſe qui étoit ſur
» ſa route, & dont la porte ſe trouvoit ouverte;
» ſa dévotion l'y fit entrer; en paſſant dans le
» chœur il laiſſa ſes gants ſur le lutrin pour
» aller faire ſa prière vis-à-vis l'autel: il dé-
» couvrit bientôt la raiſon qui empêchoit que
» l'égliſe ne fut fermée. C'étoit l'uſage alors de
» porter les morts à l'égliſe auſſi-tôt qu'ils étoient
» expirés, & de les y laiſſer découverts juſqu'au
» lendemain, pour y être aidés par les prières
» des fidelles. Il s'en trouvoit un dans l'égliſe;
» le duc lui rendit les devoirs de la charité
» chrétienne, & ſe diſpoſoit enſuite à ſortir,
» lorſqu'il fut arrêté par quelque bruit; ayant
» tourné la tête, il apperçut le mort qui ſe
» levoit ſur ſon cercueil, & qui en ſortoit

» bruſquement pour venir à lui. Il lui parut » certain qu'un cadavre ne pouvoit être remué » que par le miniſtère du diable ; & comme il » avoit encore l'imagination remplie de ſon » ſonge, où il n'avoit pas douté non plus que » l'homme monſtrueux ne fût l'ennemi du » genre humain, il tira ſon ſabre, dont il » abbatit la tête à celui qui ſembloit le pour- » ſuivre. C'eſt de cette aventure, ſi l'on en croit » l'hiſtorien d'après lequel j'écris, qu'eſt venu » en Normandie l'uſage de veiller les morts. » Richard étant ſorti de l'égliſe ſe ſouvint de » ſes gants qu'il y avoit laiſſés ; & quoique » plus perſuadé que jamais qu'il venoit de ſe » battre contre le diable, il eut la fermeté de » retourner ſur ſes pas pour les prendre. L'hiſ- » toire, ou plutôt la fable, ajoute qu'il retrouva » le mort dans ſon cercueil, ſans aucune mar- » que du coup terrible par lequel il étoit sûr » de lui avoir abbatu la tête.

Ce qui paroît certain dans cette première partie de l'aventure, c'eſt que Richard II porta effectivement une loi, par laquelle il défendit ſous de rigoureuſes peines qu'on laiſsât les corps morts ſans quelqu'un pour veiller à leur garde. Mais un hiſtorien plus ſenſé en apporte pour cauſe un accident plus vraiſemblable ; le cadavre d'un homme de diſtinction qu'on avoit aban-

donné

donné ſeul pendant la nuit, avoit été dévoré par ſes chiens.

» Richard ayant continué heureuſement ſon » voyage, arriva le lendemain à Feſcamp, où » ſon inquiétude pour les moines de cette » abbaye qu'il honoroit d'une affection partic- » culière, ſe trouva encore aſſez vive pour lui » faire demander inſtamment à l'abbé de les » aſſembler tous devant lui. L'abbé, en exécutant » ſes ordres le pria d'en excepter un vieillard, » dont l'âge ſurpaſſoit un ſiècle, & que ſa » foibleſſe retenoit au lit depuis dix ans. Non, » inſiſta le duc, je n'excepte perſonne, & je » veux qu'on apporte ceux qui ne peuvent venir » ſans ſecours. A peine furent-ils ſortis tous du » dortoir, que le bâtiment tomba en ruine, » comme s'il eut été renverſé par quelque puiſ- » ſance ſupérieure à la nature. Richard raconta » enſuite le ſonge qui l'avoit alarmé, & tous » les moines ſe rendirent à l'égliſe pour y » remercier le ciel avec lui. Le ſouvenir de cet » accident ſe conſerve encore dans un ancien » tableau de l'abbaye ».

Mon deſſein, dans un récit qui ſemble convenir peu à la majeſté de l'hiſtoire, eſt d'en tirer une obſervation ſérieuſe ſur l'état de l'eſprit humain, dans un ſiècle où les plus grands hommes nourriſſoient leur raiſon & leur

piété de ces puériles aventures. Il eſt vrai qu'à l'égard de Guillaume, le reproche a moins de force, parce que c'eſt le tems de ſa dernière maladie, où l'on rapporte qu'après avoir renoncé à tous les ſoins temporels, il ſe faiſoit raconter les exemples extraordinaires de la piété de ſes pères; & la honte du choix tomboit peut-être moins ſur lui, que ſur les prélats ou les moines qui trouvoient toutes ces fables dans leur mémoire. Cependant on ne pourroit diſconvenir qu'il n'y fut porté naturellement, & ſa vie eſt pleine d'exemples, où l'on voit la ſuperſtition mêlée avec les plus hauts traits de grandeur d'ame & de prudence; il avoit, par exemple, un reſpect extraordinaire pour l'abbaye de Jumiéges, parce qu'il y trouvoit tout à la fois de quoi repaître ſon imagination du côté de la valeur & de la piété; il y alloit faire ſouvent ſes exercices de dévotion, & chaque fois il prenoit plaiſir à ſe faire raconter quelque nouveau trait de la barbarie des premiers normands, qui avoient maſſacré dans ce monaſtère une prodigieuſe quantité de moines avec des circonſtances fort extraordinaires. Haſting, chef d'une troupe de danois, qui étoient partis de leur pays le front marqué de ſang, pour faire connoître que leur deſſein étoit de ſe rendre terribles par leurs ravages, vint aborder au

port de la Seine ſous le règne de Louis le débonnaire. La France étant alors diviſée par des guerres civiles, il trouva peu de réſiſtance ſur la côte, quoique ſon armée, ſuivant un hiſtorien du même tems, ne fut compoſée que de ſix mille hommes ; il remonta la rivière en pillant tout ce qui ſe préſentoit ſur les deux rives, & ſon premier exploit fut de ruiner une abbaye de filles dans le pays de Caux, où toutes les religieuſes, à l'exemple de l'abbeſſe, ſe coupèrent généreuſement le nez pour ſauver leur honneur de l'inſulte des barbares. Cette étrange réſolution ne fit qu'irriter Haſting, qui les fit paſſer toutes au fil de l'épée ; de-là il continua ſes ravages & ſes cruautés juſqu'à Juniéges, qui étoit alors dans un état très-floriſſant ; on y comptoit plus de neuf cents moines ; & l'uſage de ce tems-là, où la ſimplicité & la modeſtie étoient encore le partage des ſociétés monaſtiques, les édifices en étoient ſi ſomptueux, par la magnificence de Clovis, qui en avoit été le fondateur, que les aventuriers du nord s'attendirent d'y trouver la plus riche proie de leur voyage. Mais les moines avoient eu la précaution de mettre à couvert tout ce qu'ils avoient de précieux, & les plus timides avoient abandonné le monaſtère à l'approche des barbares ; ce qui n'empêcha point que la cruauté d'Haſting ne trouvât de quoi

s'exercer ſur un grand nombre de ces malheureuſes victimes, qui tendirent le cou ſans réſiſtance au glaive de leurs meurtriers. L'abbaye fut brûlée ou renverſée avec tant de fureur & d'obſtination, que dans l'affreux déſordre où elle étoit, elle demeura déſerte l'eſpace de trente ans. Les moines qui avoient péri par la main des normands, ayant été enterrés ſans ordre dans tous les lieux où l'on trouva leurs corps, on a donné à l'abbaye de Jumiéges le nom de ſainte, pour ſignifier que chaque pas du terrein qu'elle contient, eſt conſacré par le ſang & la ſépulture de quelque martyr; car il ſuffiſoit alors d'être tué de la main d'un infidelle, pour mériter ce glorieux titre. Ainſi tout ce qui pouvoit flatter l'imagination ardente du roi Guillaume, ſe réuniſſoit dans un récit où il voyoit d'un côté des guerriers échauffés au carnage, & de l'autre une troupe de moines tremblans, qui n'avoient que leurs exercices de piété pour défenſe, & les autels pour aſile. Il ſe faiſoit montrer les lieux où la tradition avoit attaché quelque circonſtance intéreſſante; il s'y mettoit à genoux pour honorer la mémoire des martyrs, & le ſéjour de Jumiéges avoit toujours de nouveaux charmes pour lui.

A l'égard des abbayes qu'il avoit fait bâtir, comme il y avoit été déterminé par quelque

événement ſingulier, dont il avoit voulu conſerver la mémoire, il choiſiſſoit ordinairement l'anniverſaire du fait pour y aller renouveler ſes dévotions. Ces voyages ſe reſſentoient, juſque dans dans ſon eſcorte, de l'eſprit qui les lui faiſoit entreprendre; il n'étoit accompagné que d'eccléſiaſtiques & de moines, & dans les dernières années de ſon règne, où la tranquillité de ſes peuples lui laiſſoit plus de liberté pour ſuivre ſes inclinations, on le vit paſſer plus d'une fois d'Angleterre en Normandie avec une ſuite qui ne l'autoit pas fait diſtinguer d'un officier ordinaire de ſa couronne, pour aller aſſiſter au ſacre d'un évêque, ou à la dédicace d'une égliſe. C'étoit néanmoins en ſortant de ces pieux exercices qu'il alloit ſe mettre quelquefois à la tête d'une armée, pour combattre les ennemis de ſon état, ou pour châtier la révolte de ſes peuples; la ſoif du ſang devenoit alors ſa plus forte paſſion, car on a dû remarquer qu'il étoit toujours impitoyable dans les exécutions militaires, & que non-ſeulement la religion, mais l'humanité même, étoit oubliée, quand il avoit une fois les armes à la main. Ses ennemis n'ont pas manqué de faire obſerver que lorſqu'il partit pour faire ſentir tout le poids de ſa vengeance aux northumbres, il

venoit d'aſſiſter à la conſécration de l'égliſe de Battel, & qu'entre pluſieurs prières qu'il avoit fait compoſer pour cette cérémonie, il y en avoit une par laquelle on demandoit au ciel pour le roi l'eſprit de douceur, qui pouvoit le rendre agréable à ſon peuple. Je ne compterai point au nombre de ſes vertus chrétiennes les ſoins qu'il prit pour aſſujettir le clergé d'Angleterre par ſes propres ordonnances, ou par celles de pluſieurs conciles qu'il fit tenir dans différentes provinces. Il eſt évident que ſa principale vue fut toujours d'entretenir la ſubordination civile dans cette partie de ſes ſujets, dont il connoiſſoit l'aſcendant ſur les autres; & quand on n'auroit point d'autre preuve de ſa politique, que l'obligation où il mit tous les chapitres & toutes les abbayes, non-ſeulement d'entretenir un certain nombre de gens de guerre, mais de leur donner un logement dans leur enceinte, il paroîtroit aſſez que ce n'étoit point à la réformation des mœurs qu'il penſoit en leur donnant des hôtes, dont les exemples ſeuls étoient des leçons continuelles de déſordre & de licence. Enfin, je ne trouve de véritablement chrétien dans toute la conduite de Guillaume, que le choix qu'il fit toujours des meilleurs ſujets, pour remplir les dignités

eccléſiaſtiques, & je ſouhaiterois néanmoins encore que ce n'eût pas toujours été à l'excluſion des anglois.

A l'égard des qualités naturelles, Guillaume en réuniſſoit un ſi grand nombre, qu'indépendamment de ſa couronne, il avoit paſſé pour un des hommes des plus diſtingués de ſon ſiècle. Dans ſa jeuneſſe il avoit le viſage d'une beauté rare, & la taille extrêmement avantageuſe; ſon regard étoit plutôt ſévère & majeſtueux, que doux & prévenant; mais il ſavoit tempérer cette ſévérité naturelle par une douceur à laquelle il étoit difficile de réſiſter. Il étoit ſi vigoureux que ſon arc ne pouvoit être bandé que par lui-même, & dans les parties de chaſſe, comme dans les combats, il excitoit toujours de l'admiration par quelque coup qui paroiſſoit ſurpaſſer les forces communes de la nature. Après la guerre, ſa principale paſſion étoit la chaſſe, & j'ai fait remarquer dans combien d'excès elle l'engagea, avec trop peu d'égards pour la fortune & la tranquillité d'autrui. On ajoute à pluſieurs traits que j'ai déjà rapportés, qu'ayant ménagé long-tems un ſeigneur anglois, nommé Cambern, dont l'excellent naturel ſembloit lui garantir la ſoumiſſion & l'attachement, il le prit enſuite en averſion, parce qu'il ne put obtenir de lui un bois ſi commode ou ſi

agréable aux bêtes fauves, qu'il s'y en raſſembloit toujours un grand nombre. Il prit occaſion de la révolte d'Ely, où il ſe laiſſa perſuader que Cambern avoit trempé, pour le dépouiller de ſon bien, dont il fit la diſtribution entre les normands. Mais en donnant le bois, qui étoit la ſource de la querelle, à un gentilhomme, nommé *Tuteville* ou d'*Etouteville*, il oublia d'y mettre, pour condition, qu'il s'en réſervoit la chaſſe, ou plutôt appréhendant qu'on ne le ſoupçonnât d'avoir fait entrer cette vue dans la punition de Cambern, il ſupprima volontairement cette réſerve, dans l'opinion que d'Etouteville n'oſeroit rien lui conteſter. Il arriva néanmoins que ce gentilhomme, paſſionné lui-même pour la chaſſe, ſentit trop bien tout l'agrément d'un lieu où il ne manquoit rien à ſes plaiſirs; loin de ſe prêter aux inclinations du roi, il uſa trop librement de l'eſpèce d'indépendance où Guillaume laiſſoit tous les ſeigneurs de ſa nation, juſqu'à ne pas faire difficulté de répondre aux officiers qui vinrent l'avertir du deſſein où ce prince étoit de chaſſer dans ſon bois, qu'il ne ſe croyoit point ſoumis à cet eſclavage, & que le roi ne manquoit point de lieux où il pouvoit ſe procurer le même amuſement. Cette mortification fut ſi ſenſible à Guillaume, qu'il chercha l'occaſion

de ſatisfaire ſon reſſentiment. Elle ſe préſenta dans la conſpiration des normands, où d'Etouteville ſe laiſſa d'autant plus facilement entraîner, qu'il craignoit la vengeance d'un maître qu'il avoit offenſé. Il fut le ſeul, avec le comte de Breteuil, qui fut excepté du pardon que Guillaume affecta d'accorder à tous les autres coupables. Outre la perte de tous ſes biens, qui furent enfin réunis au domaine royal, il fut condamné à une priſon perpétuelle.

On n'a pas remarqué dans la vie de Guillaume une ſeule faute qui bleſsât la prudence, & dans un ſi grand nombre d'événemens qui ſe ſuccédoient quelquefois avec beaucoup de rapidité & de confuſion, on lui vit toujours prendre le parti qui convenoit le mieux aux circonſtances; vigilant d'ailleurs, & ſans ceſſe actif, il marquoit autant de fermeté dans l'exécution de ſes deſſeins, que de préſence d'eſprit & de hardieſſe à les former; il prévoyoit les dangers d'aſſez loin, pour les éviter quand ils pouvoient l'être; mais lorſque ſes ſoins étoient inutiles, perſonne ne les affrontoit avec plus d'intrépidité. Il n'eſt pas ſurprenant que dans ſa jeuneſſe il eut cherché, ſuivant les idées d'honneur établies dans ſon ſiècle, à ſe diſtinguer par des entrepriſes extraordinaires, & que

la chaleur du ſang lui eût fait mépriſer les plus grands périls : mais dans l'âge le plus avancé, il ne s'y expoſoit pas d'un air moins ferme, avec cette différence que le principe de ſa réſolution étoit plus réfléchi; il étoit perſuadé que ſon nom, les traits de ſon viſage, & l'habitude qu'il avoit contractée de commander & de ſe faire obéir, diminuoit toujours pour lui la moitié du danger : fondent ainſi ſa hardieſſe ſur la foibleſſe qu'il ſuppoſoit dans les autres, autant que ſur ſon propre courage. On rapporte que dans la dernière guerre de France, lorſqu'il troubloit le Vexin par de ſi cruels ravages, deux chevaliers françois, d'autant plus échauffés de leur reſſentiment que les troupes de leur nation n'avoient pu ſe raſſembler aſſez vîte pour s'oppoſer à l'armée angloiſe & normande, vinrent ſe préſenter à la tête de ſon camp, & défier au combat avec de vifs reproches, les deux plus braves ennemis de la France. Guillaume fut piqué de leurs injures : il revenoit à cheval de viſiter quelque partie de ſon camp; un mouvement de gloire & de colère lui fit demander ſes armes, & faiſant défenſe à ſes gens de le ſuivre, il s'avança ſeul vers les deux champions, la viſière de ſon caſque levée, pour tirer avantage de la majeſté qu'il portoit dans ſes regards. Sa contenance, l'air dont il s'offrit

au combat, ou ſi l'on veut, ſon viſage & ſes armes, qui n'étoient peut-être pas inconnues aux deux chevaliers, leur inſpirèrent les ſentimens de reſpect qu'ils devoient à un ſi grand roi. Ils tinrent la lance baiſſée, & s'étant bornés à lui reprocher l'eſpèce de trahiſon qu'il faiſoit à la France, en y portant le fer & le feu, dans un tems où l'on n'attendoit aucune hoſtilité de la Normandie, ils ſe retirèrent ſans avoir oſé l'inſulter. Cette hardieſſe eſt louée dans ſes hiſtoriens; elle méritoit mieux le nom de témérité, puiſqu'en cette occaſion, le reſpect des deux chevaliers, qui craignoient ſans doute, auſſi peu que lui le péril, n'étoit que leur propre vertu, & que Guillaume ne devoit pas s'en croire aſſez sûr, pour s'expoſer à périr peut-être dans un combat inégal; on peut dire ſeulement pour le juſtifier, qu'avec la prudence que l'hiſtoire lui attribue, il comprenoit également que deux hommes d'honneur ne l'auroient point attaqué avec l'avantage du nombre, & que de ſon côté il croyoit n'avoir rien à redouter contre deux lâches.

Il ſeroit difficile de trouver un juſte tempérament entre les éloges qu'il a reçus pour ſa magnificence, & les accuſations d'avarice qu'on trouve à chaque page dans les hiſtoriens qui ont pris parti contre ſa gloire. Il ſemble que de part

& d'autre, les faits ſont également prouvés; car on ne peut ſoupçonner de fauſſeté la relation d'un grand nombre de fêtes, où il ſemble avoir pris plaiſir à déployer toute ſa grandeur; & de l'autre, il eſt auſſi certain qu'en Normandie, comme en Angleterre, il ſe fit toujours une étude de remplir ſes coffres, & que la dépenſe ordinaire de ſa maiſon ne répondoit point à la juſte opinion qu'on avoit de ſes tréſors & de ſa puiſſance. Mais lorſqu'on voit qu'en effet dans toutes les occaſions d'éclat, il ſavoit être libéral & magnifique, on regarde volontiers la médiocrité ordinaire de ſa dépenſe comme une ſage économie qui marquoit autant d'ordre dans ſes déſirs & dans ſes mœurs, que dans l'adminiſtration de ſes affaires. Un prince avare n'auroit pas pris plaiſir à bâtir des villes, à fonder des monaſtères, & d'autres établiſſemens de piété, & n'auroient pas diſtribué ſi libéralement les dépouilles de ſes ennemis à des étrangers, lorſqu'avec la même autorité & le même droit il pouvoit en remplir ſes coffres.

Tout eſt extrême dans les reproches & dans les louanges dont les hiſtoriens ont comblé le roi Guillaume. C'eſt toujours le langage de la haine ou de la faveur. Les moines, qui étoient preſque les ſeuls écrivains de ce tems-là, avoient à ſe plaindre de ſa rigueur, ou à ſe louer de

ſes bienfaits, ſuivant le dégré d'attachement qu'ils avoient pour la nation angloiſe ou normande. Aux yeux de l'évêque de Liſieux & de celui d'Amiens, d'Orderic Vital, & de tous les auteurs des chroniques normandes, Guillaume eſt un héros dont les vertus ne furent preſque mêlées d'aucun vice; mais il avoit favoriſé ſi conſtamment les gens d'égliſe en Normandie, que la reconnoiſſance ſembloit leur faire une loi de ces éloges. Au jugement de tous les écrivains anglois, ſans en excepter les modernes, c'eſt non-ſeulement un uſurpateur & un tyran, mais encore le monarque le plus vicieux de ſon tems; & ceux qui croiroient trouver plus sûrement la vérité dans le langage de la ſatyre, que dans celui de la flatterie, doivent au contraire s'en défier ici beaucoup plus, parce que les ſujets de plaintes étoient encore plus grands pour les anglois, que les motifs de reconnoiſſance pour les normands; & qu'il eſt naturel d'être beaucoup plus ſenſible aux injures qu'aux bienfaits. La voie que je crois devoir ſuivre entre ces deux écueils, eſt de m'attacher toujours aux faits plutôt qu'aux peintures & aux jugemens du caractère, & d'en tirer mes concluſions moi-même pour l'éclairciſſement de la vérité.

Entre pluſieurs fêtes où Guillaume parut déployer toute ſa puiſſance, il n'y en eut point

d'auſſi éclatante que celle qu'il donna pour le mariage de la princeſſe Adèle, ſa fille, avec le roi de Galice. Sa grandeur étoit aſſez connue du côté du Nord par les guerres qu'il avoit ſoutenues contre les danois & les norwégiens. L'empereur avoit été témoin du ſuccès de ſes armes dès les premiers tems de ſa conquête. La France rendoit témoignage à ſa grandeur par l'excès même de ſa jalouſie, & tout le Levant ne retentiſſoit que de ſon nom, par le commerce continuel que les colonies normandes de l'Italie & de la Grèce entretenoient avec leur patrie. Il n'y avoit que l'Eſpagne où il ne ſe crut point aſſez connu. Il n'avoit point eu d'autre occaſion d'y faire pénétrer ſa gloire, que celle d'un accident auquel je me ſuis peu arrêté, parce que les circonſtances m'en ont paru trop incertaines ou trop fabuleuſes. Paſſant d'Angleterre en Normandie pour arrêter les projets ſéditieux du prince Robert, il avoit été pouſſé par la tempête juſques ſur les côtes d'Eſpagne, où le déſordre de ſes vaiſſeaux l'avoit forcé de prendre terre dans un port de Galice. Je laiſſe encore une fois le détail des ſervices qu'il a rendus aux rois chrétiens du pays dans une guerre ſanglante qu'il ſoutenoient contre les maures. Deux géants terraſſés, & divers enchantemens diſſipés par la force d'un morceau de la vraie-croix, que

Guillaume portoit dans le pommeau de ſon épée, n'ajouteroient pas beaucoup à ſa gloire, quand ces puériles relations auroient autant de certitude qu'elles ſont révoltantes au contraire pour un lecteur ſenſé. Mais ce qui paroît établir du moins la vérité d'une tempête qui le força de relâcher en Eſpagne, c'eſt la demande que le roi de Galice lui fit de la princeſſe ſa fille; car il y avoit alors ſi peu de communication entre ces parties de l'Eſpagne & la France ou l'Angleterre, que ſans un accident de cette nature, le déſir de s'allier par un mariage ne ſeroit venu à l'un ni à l'autre des deux rois. Quand on ne ſuppoſeroit qu'un accueil favorable de la part de celui de Galice, il étoit naturel que Guillaume cherchât enſuite l'occaſion de lui en marquer ſa reconnoiſſance, & que le roi eſpagnol pût ſouhaiter à la fin de rendre leur commerce plus étroit en lui faiſant demander la princeſſe ſa fille. Quelque idée qu'on en veuille prendre ſur les relations confuſes de pluſieurs hiſtoriens, il eſt certain que Guillaume ſe crut honoré de cette demande, & qu'il prit cette occaſion pour faire éclater ſa magnificence aux yeux des eſpagnols. Leur ambaſſade ſembloit encore l'inviter à ne rien omettre pour la beauté de la fête; car la curioſité de voir l'Angleterre avoit attiré avec les ambaſſadeurs une brillante jeuneſſe, qui leur

compoſoit un cortége auquel les anglois ne purent refuſer leur admiration ; & dans un tems qu'on peut regarder comme le plus haut point des galanteries maureſques, dont on ne ſauroit douter que les eſpagnols n'euſſent adopté l'exemple, il eſt fort vraiſemblable que les ambaſſadeurs & leur ſuite n'avoient rien épargné pour donner de l'éclat à leur négociation.

Guillaume pouſſa le déſir de les étonner par la ſplendeur de ſa cour, juſqu'à prier le roi Philippe de lui envoyer les ſeigneurs de France qui étoient alors les plus diſtingés par leur goût pour le plaiſir & pour la parure. On met de ce nombre Guy de Neſle, chéri par cette raiſon d'un maître dont la principale occupation étoit de ſe réjouir par des fêtes ; & qui meſuroit ſa faveur ſur l'utilité dont on étoit pour ſes plaiſirs : auſſi l'avoit-il comblé de bienfaits, & dans cette occaſion il lui fit préſent d'une groſſe ſomme, pour le mettre en état de faire honneur à la cour de France par les inventions de ſon goût. Avec ce ſecours, Guillaume obtint de Philippe la permiſſion de faire venir de Paris & de pluſieurs autres villes de ſes états les meilleurs inſtrumens, & même quelques comédiens, qui n'étoient point alors des gens d'un mérite extraordinaire en France, mais dont la profeſſion étoit à peine connue en Angleterre. Guillaume

de

de Malmesbury & Brompton, qui ont parlé de cette fête n'ajoutent rien qui nous la faſſe connoître avec plus de détail; mais c'eſt en faire prendre une haute idée, que d'aſſurer qu'elle fit ſortir des coffres du roi plus de quarante mille livres ſterlings.

Adèle, partie pour l'Eſpagne ſous de ſi agréables auſpices, ne trouva point dans ſon mariage tout le bonheur qu'ils avoient ſemblé lui promettre. On ne parle point de ſa beauté; mais ſoit qu'elle en manquât, ſoit qu'elle en eut abuſé, elle tomba bientôt dans la diſgrâce du roi ſon mari, qui la traita avec beaucoup de dureté pendant le peu d'années qu'il vécut avec elle, & qui ne la laiſſa libre par ſa mort, que pour l'expoſer à de nouveaux chagrins de la part de ſes propres ſujets. Ceux qui avoient eu quelque part à ſon affection, & qui avoient cauſé ſes diſgrâces par la jalouſie dont ils avoient empoiſonné le cœur de ſon mari, ſe crurent délivrés de toutes ſortes de ménagemens après la mort du roi, & s'attachèrent à lui plaire avec ſi peu de diſcrétion, que le peuple murmura bientôt des fêtes & des galanteries publiques que la reine eut la foibleſſe d'approuver. Le ſucceſſeur du feu roi fut ſollicité de la faire enfermer; mais il ſe trouva dans le conſeil quelques perſonnes affectionnées à cette princeſſe, qui l'avertirent du

ſort dont elle étoit menacée, & qui lui offrirent leur ſecours pour quitter l'Eſpagne. Elle s'embarqua heureuſement ſous la conduite de quelques ſeigneurs eſpagnols, dont elle accepta le ſervice au mépris des diſcours publics, qui ne manquèrent point de les faire paſſer pour ſes amans. Cependant, ſoit que ſa conduite eut toujours été innocente, ſoit qu'elle ouvrit les yeux à l'extrêmité ſur le tort qu'elle avoit fait à ſa réputation, à peine eut-elle touché les côtes de Normandie, qu'elle renvoya ſes guides en Eſpagne avec une lettre au roi, qui contenoit ſes plaintes & l'apologie de ſa fuite. Un hiſtorien a prétendu que le conſeil qu'elle avoit reçu de fuir, & les ſecours qui lui avoient été offerts pour ſon évaſion, venoient du roi même, qui avoit voulu ſe diſpenſer de la néceſſité de veiller à ſa conduite, ou de la traiter avec une rigueur dont les murmures publics lui faiſoient une loi. Il ſe trouve, par le nombre de mariages que les hiſtoriens ont rapporté, que Guillaume devoit avoir du moins cinq filles, quoiqu'Orderic Vital n'en ait nommé que deux, avec celle qui avoit pris le parti du cloître dans l'abbaye de Caen, à moins qu'on ne veuille ſuppoſer que les deux autres n'aient été mariées pluſieurs fois. On ne trouve ni dans les hiſtoriens d'Angleterre, ni dans ceux de France, quel fut le ſort de Judith, qui avoit

épouſé Alain Fergerant, duc de Bretagne ; mais Guillaume de Jumiéges parle d'une autre Judith, qui appartenoit de fort près au roi par le ſang, & qui, ne pouvant être la comteſſe Waltehof, qu'on ne peut ſuppoſer ſi jeune long-tems après l'infortune de ſon mari, doit être vraiſemblablement une de ſes filles, & par conſéquent la petite-nièce du roi. Sa beauté, qui n'avoit d'égale en Angleterre que celle de ſa ſœur, l'expoſa pendant toute ſa vie à quantité d'aventures dont on ne connoît ni l'origine ni la liaiſon, mais qui la firent paſſer ſucceſſivement en France en Italie, malgré tous les ſoins que le roi &prit pour la retenir en Angleterre. On peut ſeulement augurer, ſur quelques termes vagues de l'hiſtorien, qui ſemblent attribuer à ſon amant de juſtes prétentions à la couronne, que c'étoit le prince Edgard ; d'autant plus qu'avec une haute naiſſance & des ſentimens extraordinaires d'ambition, cet amant, quel qu'il fût, manquoit abſolument des avantages préſens de la fortune. Il s'étoit propoſé néanmoins de faire un ſort diſtingué à Judith, & cette eſpérance eut autant de force que l'amour pour la ſéduire ; elle le ſuivit en France, où l'on ignore quels purent être leurs projets ; mais celui qui les fit paſſer en Italie, n'étoit pas moins que de s'y former quelqu'état indépendant, à l'exemple des nor-

mands & des anglois qui s'étoient établis dans la Pouille & dans la Grèce. Il y a peu d'apparence que cette entrepriſe ait été ſuivie de quelque ſuccès, puiſqu'on en trouve ſi peu de traces, que le nom même du héros n'eſt pas venu juſqu'à nous.

Ainſi Guillaume tira peu de ſatisfaction de ſa famille ; & ſans en excepter la reine ſon épouſe, avec laquelle il garda néanmoins les apparences de la tendreſſe & de l'union conjugales, il ne trouva dans ceux avec qui le devoir de la nature & les engagemens du mariage l'obligeoient de vivre particulièrement uni, que des ſujets perpétuels d'amertume & de chagrin. Si le prince Robert avoit quelques bonnes qualités, elles étoient altérées par tant de vices, que ſon commerce devenoit bientôt inſupportable à ceux même qu'une condition inférieure mettoit dans la néceſſité de les reſpecter. Combien devoient-ils l'être à Guillaume, qui s'étoit vu mille fois forcé de le faire ſouvenir qu'il étoit ſon père & ſon roi, & qui n'en étoit venu enfin à rompre ouvertement avec lui, qu'après en avoir ſouffert tout ce que la bonté paternelle eſt capable de faire pardonner à un fils ? Orderic Vital nous trace un portrait de ce prince qui fait juger tout d'un coup qu'il étoit peu affectionné à l'ordre monaſtique, & que les moines n'étoient liés

par aucune raiſon de reconnoiſſance qui les obligeât de cacher ſes vices. Il le peint ſans mœurs, ſans principes, ſans jugement, ſans diſcrétion; & dès ſa jeuneſſe, il fait entendre que tout ce qu'il y avoit d'honnêtes gens en Normandie s'affligeoient d'avance que le ciel leur deſtinât un tel maître. Ainſi ſa vivacité, ſon courage, & ſa facilité à s'exprimer, qui étoient preſque les ſeuls avantages de ſon caractère, ne ſervoient qu'à rendre ſes fautes plus éclatantes, & ſes mauvaiſes qualités plus dangereuſes.

Richard, dont j'ai rapporté la malheureuſe fin, étoit un prince plus doux, qui joignoit même beaucoup de généroſité & de droiture à quelques lumières d'eſprit, dont il étoit redevable, comme le prince Henri, aux ſolides inſtructions qu'il avoit reçues de Lanfranc. Mais il avoit la même paſſion que ſon père pour la chaſſe; & ce goût étoit ſi violent, qu'il lui faiſoit ſouvent mépriſer les ordres que le roi donnoit continuellement pour la réſerve de ſes plaiſirs. On auroit peine à croire, ſi tous les hiſtoriens ne s'accordoient là-deſſus dans leur témoignage, qu'une auſſi grande ame que celle de Guillaume fût capable de ſe laiſſer troubler par des chagrins de cette nature. Ils allèrent quelquefois néanmoins juſqu'à lui faire interdire ſa préſence à ſon fils; & dans une occaſion par-

ticulière où ce jeune prince s'étoit laiſſé emporter par ſon ardeur, il donna ordre aux gardes-chaſſes de ne pas l'épargner plus qu'un payſan, s'il avoit la hardieſſe de retourner au même lieu. Ces reſſentimens à la vérité n'étoient que paſſagers, & n'empêchèrent point qu'à ſa mort Guillaume, ſe louant de la bonté de ſon naturel, n'avouât, en verſant quelques larmes, qu'il étoit le meilleur de ſes fils, & qu'il ne lui avoit jamais donné d'autres ſujets de plaintes, que par rapport à la chaſſe.

Les hiſtoriens font obſerver que la reſſemblance du nom, & l'aſſiduité que Guillaume le roux avoit toujours eue près de ſon père, le rendoient ſi cher à ce monarque, qu'il étoit le ſeul des quatre frères qu'il ſe plût à nommer ſon fils. Cette préférence ſi peu déguiſée, fut la première ſource de la jalouſie de Robert, qui fut augmentée enſuite au château de Laigle, par les malignes inſinuations de Grente-Meſnil & de quelques autres mécontens. Mais depuis ce jour de haine, Guillaume le roux, qui n'avoit jamais marqué d'averſion pour ſon aîné, & qui ne vivoit dans une liaiſon plus intime avec Henri que par le penchant que la reſſemblance de leur âge leur donnoit l'un pour l'autre, ſe perſuada qu'il n'avoit plus dans Robert qu'un ennemi mortel, contre lequel il devoit être perpétuelle-

ment en garde. La reine, dont la prédilection étoit connue pour Robert, augmenta la diviſion des deux frères, en ſe déclarant ouvertement pour lui. En vain le roi, qui prévit les ſuites funeſtes de ce différend, s'efforça-t-il par des voies indirectes, de réconcilier ſes deux fils : il y employa l'archevêque de Rouen, en lui permettant même de faire eſpérer à Robert, que le retour de l'affection paternelle ſuivroit de près ſa réconciliation avec ſon frère. Les deux princes s'obſtinèrent à refuſer de faire les premières démarches, & leur haine ne fit qu'augmenter par les nouvelles offenſes auxquelles ils s'emportèrent à chaque occaſion. De-là vinrent toutes les plaies qui affligèrent bientôt la famille royale, & qui empoiſonnèrent tout le bonheur de Guillaume pendant les dernières années de ſa vie. Il ne put voir la reine toujours ardente à ſoutenir Robert, ſans en être plus porté lui-même à favoriſer Guillaume ; &, s'aigriſſant à la fin contre cette princeſſe, ce fut autant pour la mortifier elle-même, que pour châtier le prince ſon fils, qu'il entreprit la campagne de Gerberoy. Le chagrin qu'il eut d'y avoir été maltraité par la fortune, lui fit peut-être ajouter quelques choſes aux marques de colère qu'il avoit déjà données à Mathilde ; & ce n'eſt pas former une conjecture ſans vraiſemblance, que

d'attribuer la mort de cette tendre mère à la douleur qu'elle en reſſentit. D'un autre côté, l'ambition de l'évêque de Bayeux n'ayant point trouvé de meilleure voie pour ſe ſatisfaire, que de profiter de la méſintelligence des deux frères, ce fut une nouvelle ſource de troubles, qui produiſit par degrés tous les effets que j'ai rapportés.

Le jugement des hiſtoriens eſt d'ailleurs fort partagé ſur la reine Mathilde. Il ſuffiſoit qu'elle eut fondé quelques abbayes pour mettre les moines dans les intérêts de ſa gloire : mais au milieu de leurs éloges, on reconnoît quelquefois une ſorte de contrainte qui ſemble marquer qu'en croyant rendre juſtice à ſes vertus, ils avoient à couvrir quelques taches que leur reconnoiſſance les obligeoit du moins à déguiſer. On prendroit une mauvaiſe opinion de ſa douceur, ſi l'on en jugeoit par les tranſports de jalouſie qui lui firent traiter avec tant de cruauté l'objet réel ou ſuppoſé de la tendreſſe du roi, & c'eſt en vain que les panégyriſtes détournant leur attention des horribles excès de ſa vengeance, s'efforcent de faire tomber celle du lecteur ſur la fidélité & la tendreſſe qu'elle avoit pour ſon mari. La véritable vertu eſt rarement capable de ces grands emportemens, qui vont juſqu'à faire employer le fer & le poiſon

contre une rivale, & le chriſtianiſme n'offre point alors d'autre remède que la patience. Mathilde peut avoir joint à l'avantage de la beauté, qu'aucun hiſtorien ne lui conteſte, beaucoup de fidélité pour les devoirs du mariage, & de zèle pour fonder ou pour rétablir des abbayes : mais le pardon des injures, l'égalité d'ame dans les diſgraces, & la charité qui ne ſait pas faire d'injuſtes préférences, ſont des vertus qu'il ne paroît pas qu'elle ait exercées.

J'ai peint, d'après tous les hiſtoriens, le caractère du prince Henri dans ſa vie privée, & rien ne m'oblige à chercher plus loin s'il continua de mériter les mêmes éloges après ſon élévation ſur le trône. Il étoit ſans contredit le ſeul des fils du conquérant dont le mérite fut indépendant de ſa naiſſance, & l'on ne peut ſoupçonner un père auſſi éclairé que Guillaume, d'avoir ignoré tout ce que valoit ſon fils. C'étoit marquer aſſez l'idée qu'il en avoit, que de lui prédire en mourant que non-ſeulement il ſuccéderoit un jour à ſes frères, mais que réuniſſant les deux états, il ſeroit plus grand & plus redouté qu'eux ; & quelque jugement qu'on porte de cette prédiction, elle venoit ſans doute beaucoup plus, dans l'eſprit même de Guillaume, de l'opinion qu'il avoit de ſon fils, que d'aucune participation qu'il s'attribuât

aux lumières céleſtes. Cependant comme il eſt certain que non-ſeulement il le laiſſa ſans biens en mourant, mais que depuis ſa naiſſance, ni lui ni la reine ne l'avoient jamais traité avec la tendreſſe qu'on a pour un fils à qui l'on ne peut refuſer ſon eſtime, pluſieurs écrivains ont cherché la cauſe de cette indifférence, & leurs conjectures ne me paroiſſent pas mépriſables. La reine, dit-on, ſe trouvoit groſſe d'Henri dans le tems qu'elle avoit ſoupçonné ſon mari de lui avoir ôté ſa tendreſſe pour la donner à l'une des deux novices qu'il avoit délivrées de l'abbaye de Preaux. Son affection s'étant refroidie, ou du moins le mouvement de ſa jalouſie l'ayant tranſportée juſqu'à faire douter à Guillaume même ſi ce n'étoit pas de ſes mains ou par ſon ordre qu'elles avoient perdu la vie, il paroît aſſez naturel qu'un fruit de ſon mariage qu'elle mit au monde dans ces triſtes circonſtances, ne fut reçu ni d'elle ni de ſon mari avec la joie qu'on a de ſe voir revivre dans ſes deſcendans, & que le jeune Henri, pour me ſervir d'une expreſſion poëtique, fut un de ces malheureux enfans à qui leur père & leur mère n'ont jamais ſouri. On ſait de quelle force ſont ordinairement ces préventions. Un fils qui ſe voit traité avec froideur par ceux à qui il doit la naiſſance, ne prend guère de lui même ce

tendre attachement qu'on nomme ſentiment naturel ; & l'indifférence augmentant par les mêmes degrés qui auroient fait croître la tendreſſe dans d'autres ſuppoſitions, il eſt fort heureux à la fin ſi les devoirs ne deviennent point à charge, & ſi le nom de père & de fils n'eſt pas regardé de part & d'autre comme un fardeau inſuportable. Tout ce raiſonnement eſt du critique anglois, à qui je ſerois fâché d'en dérober la gloire. Un autre prétend que dans les vues du roi & de la reine, Henri, qui étoit le plus jeune des quatre frères, avoit été deſtiné à l'état eccléſiaſtique, & que pour unir les deux nations par un nouveau lien, Guillaume penſoit à le faire quelque jour primat d'Angleterre & de Normandie. En effet ſon éducation avoit paru répondre à ce deſſein; & Lanfranc, à qui le roi s'en étoit ſans doute ouvert, n'avoit rien épargné pour inſpirer au jeune prince l'amour de la religion avec le goût des ſciences. Mais l'amour profane s'étant emparé de ſon cœur, il avoit ſacrifié toutes ſes eſpérances à la fille du comte Toſny ; rien n'avoit pu lui arracher cette paſſion du cœur, & le roi, après avoir employé toutes ſortes d'efforts pour le rappeler à lui-même, avoit pris le parti de le laiſſer ſans établiſſement, pour le mettre quelque jour dans la néceſſité de revenir à ſa première vocation,

lorſqu'il auroit diſſipé les cinq mille livres ſterlings qui avoient fait ſon unique partage. Il n'y a qu'une objection à faire contre la première de ces deux conjectures : c'eſt que le prince Henri étant né depuis la conquête, il n'étoit plus queſtion alors des novices de Preaux, dont l'aventure étoit oubliée depuis long-tems, & ce ne peut-être non plus la ſeconde jalouſie de la reine qui nuiſit au prince, puiſque ſa naiſſance l'avoit précédée de pluſieurs années. A l'égard de l'autre opinion, il ſeroit difficile d'y rien oppoſer, ſi elle étoit appuyée ſur quelque témoignage hiſtorique.

Un fruit conſidérable que Guillaume tira des études du prince Henri, regarda les nouvelles loix qu'il introduiſit en Angleterre. Il ſe repoſa ſur ce prince, qui faiſoit alors ſes exercices en Normandie, du ſoin de recueillir les meilleures loix normandes, ou plutôt il donna cette commiſſion ſans doute à ceux qui étoient chargés de ſon éducation; car Henri n'étoit point dans un âge où des occupations ſi graves puſſent l'amuſer beaucoup. Mais outre le deſſein de lui faire honneur, le roi vouloit que le nom de ſon fils donnât du poids à ſon projet. L'Angleterre ayant été diviſée en pluſieurs petits états indépendans, elle avoit eu pluſieurs ſortes de loix juſqu'à Edouard le confeſſeur, qui les avoit unies en

un ſeul corps. Guillaume en conſerva ce qu'il y trouva de plus favorable à ſes idées de gouvernement, & s'attachant particulièrement à celles qui venoient des anglois-ſaxons, il en forma un nouveau corps avec celles qu'il tira de France & de Normandie. Comme elles ſubſiſtent encore en Angleterre, il ſeroit ſuperflu d'en vouloir donner une idée que tout le monde peut prendre dans un grand nombre d'ouvrages connus; mais il me paroît plus intéreſſant de faire remarquer au contraire ce qu'il retrancha de celles qu'Edouard avoit conſervées, parce que ces antiquités peuvent répandre du jour ſur l'opinion de Mézeray & du chevalier Temple, qui ont prétendu que les ſaxons & les francs ont eu la même origine.

L'ancien uſage, renouvelé par Alfred le grand, de faire juger les criminels par leurs pairs, étoit trop cher à la nation, pour être aboli ſans la révolter; auſſi Guillaume n'oſa-t-il l'entreprendre. Ce privilége, que les anglois conſervent encore, met les petits à couvert de la violence des grands, & de la paſſion ou du caprice de ſes ſouverains même; mais il avoit à ſa ſuite d'autres formalités, qui furent abſolument retranchées. Lorſque le crime n'étoit pas bien avéré, c'eſt-à-dire lorſqu'on ne trouvoit point aſſez de preuves pour condamner ou pour

abſoudre les accuſés, on employoit divers moyens qu'on croyoit propres à découvrir la vérité. Le premier étoit le ſerment qu'on faiſoit prêter à l'accuſé pour ſe purger du crime qui lui étoit attribué; mais ſon ſerment ſeul ne ſuffiſoit pas; il falloit qu'il amenât un certain nombre de gens qu'on appeloit compurgateurs, & qu'ils juraſſent avec lui qu'il étoit innocent. Le ſecond moyen étoit l'épreuve par le feu, ou par l'eau. Celle du feu ſe faiſoit en deux manières. On mettoit entre les mains de l'accuſé un morceau de fer ardent du poids d'une, de deux, ou de trois livres, ſuivant l'importance du crime, ou ſuivant les indices qu'on avoit contre lui. Ou bien on le faiſoit paſſer les yeux bandés entre neuf ſocs de charrue rougis au feu, & rangés à quelque diſtance l'un de l'autre; s'il étoit aſſez heureux pour n'être pas offenſé par le feu, on le reconnoiſſoit innocent; & dans l'autre ſuppoſition il étoit déclaré coupable.

» L'épreuve du feu s'exerçoit à l'égard des » perſonnes nobles, & la reine Emme, princeſſe » de Normandie & mère de ſaint Edouard, y a fut elle-même expoſée par l'ordre de ſon » propre fils. Celle de l'eau étoit pour les pay- » ſans & les eſclaves; elle ſe faiſoit par l'eau » froide ou par l'eau chaude. Dans le premier » cas on attachoit enſemble les pieds & les

» mains de l'accuſé, & lié de cette manière on » le jetoit dans l'eau ; on le jugeoit coupable » ou innocent ſuivant qu'il enfonçoit dans l'eau, » ou qu'il ſe ſoutenoit ſur la ſurface. Dans l'é- » preuve de l'eau chaude, on obligeoit l'accuſé » d'enfoncer la main juſqu'au poignet dans l'eau » bouillante, & quelquefois tout le bras juſqu'au » coude.

» La troiſième manière de ſe purger d'un » crime étoit par le combat. Si les preuves de l'ac- » cuſation n'étoient pas claires, on permettoit à » l'accuſé de juſtifier ſon innocence en combattant » en champ clos contre ſon accuſateur. Si c'étoit » une femme qui fut accuſée, elle pouvoit » mettre à ſa place un homme qu'on appeloit » ſon champion. Cette manière ne fut intro- » duite en Angleterre que ſur la fin de la » domination ſaxonne, mais elle y étoit de- » venue fort commune. Il y avoit une qua- » trième manière de ſe purger par le moyen » d'un morceau de pain ou de fromage, béni » avec beaucoup de cérémonies, qu'on faiſoit » avaler à l'accuſé. On étoit perſuadé que s'il » étoit coupable, ce morceau devoit s'arrêter » dans ſon goſier, & l'étouffer ſur le champ, » mais qu'une perſonne innocente l'avaloit au » contraire aiſément. Voici une partie de l'exé- » cration qu'on prononçoit en préſentant à l'ac-

» cuſé le pain ou le fromage, après qu'il avoit
» reçu la communion : *Que lorſqu'on lui pré-*
» *ſentera ce morceau pour la révélation de la*
» *vérité, ſon goſier ſe ferme s'il eſt coupable,*
» *& qu'il ne puiſſe point l'avaler. Mais s'il eſt*
» *innocent du crime dont on l'accuſe, qu'il*
» *mange & qu'il avale avec facilité ce morceau*
» *de fromage conſacré en ton nom, afin que*
» *tout le monde connoiſſe, &c.* Cette manière
» étoit apparemment imitée des eaux de jalou-
» ſie, dont on trouve l'inſtitution dans l'ancien
» teſtament : on appeloit le morceau conſacré
» *corſned* du mot *ſnide*, qui veut dire *cou-*
» *per*, & de *corſe*, qui ſignifie maudire. Non-
» ſeulement l'égliſe toléroit toutes ces ſortes
» d'épreuves, mais elle en preſcrivoit même
» les cérémonies, & elle donnoit la formule
» des prières qu'on y employoit, en conſentant
» que les évêques & les prêtres y prêtaſſent leur
» miniſtère : voici une loi de Canut le grand
» touchant le corſned. Si quelqu'un eſt accuſé
» d'un homicide ou d'y avoir participé, qu'il
» ſe juſtifie avec les parens ou avec ceux qui
» ont intérêt au meurtre commis ; & s'il eſt
» néceſſaire, qu'on le mette à l'épreuve du
» corſned, & que la volonté de dieu ſoit
» accomplie.

» Lorſque le crime étoit avéré, les loix
» ordonnoient

» ordonnoient diverſes ſortes de punitions, ſui-
» vant la qualité de l'offenſe. La plupart néan-
» moins ne conſiſtoit qu'en des amendes, que
» le coupable étoit condamné à payer aux
» perſonnes offenſées, au roi, à l'earldorman
» de ſa province ou à ſon ſeigneur particulier.
» Entre les crimes, il y en avoit quelques-uns
» qui paſſoient pour capitaux, & que les loix
» puniſſoient de mort. Tels étoient la trahiſon
» contre le roi, contre l'état, ou contre le ſei-
» gneur, le meurtre volontaire & le larcin.
» Les loix ordonnoient la peine de mort contre
» le premier, mais elles laiſſoient aux coupables
» la liberté de racheter leur vie pour de l'ar-
» gent, ſelon l'eſtimation de la tête du roi ou
» du ſeigneur contre lequel la trahiſon avoit
» été commiſe. Plus anciennement le crime de
» fauſſe monnoie n'étoit pas regardé chez les
» anglois comme un crime capital, mais les
» conſéquences qui en réſultèrent en firent
» aggraver le châtiment. La première loi qui
» ordonna la peine de mort contre les faux-
» monnoyeurs, fut portée ſous le règne d'Ethel-
» red II, encore donnoit-elle au roi le pouvoir
» de changer la peine de mort dans une amende.
» A l'égard du meurtre, les loix ſaxonnes fai-
» ſoient la diſtinction que Guillaume jugea à
propos de conſerver, & qui ſubſiſte encore

» dans les loix d'Angleterre. Elles diſtinguoient » le meurtre commis dans une querelle ſoudaine » & imprévue, de celui qui étoit volontaire » ou prémédité. La première eſpèce ſe nom- » moit comme aujourd'hui, *man's-ſlaughter*, » ou ſimple mort d'homme; & la ſeconde, » *fowl-murder*, ou meurtre proprement dit. » Le larcin ne fut puni de mort qu'aſſez tard, » & les premières loix, qui ordonnoient cette » peine contre les voleurs, leur laiſſoient la » faculté de racheter leur vie par une ſomme » d'argent ». Tous les autres crimes n'étoient punis que par des amendes juſqu'au règne de Canut le grand, qui ordonna ſeulement, à l'égard de l'adultère, qu'on couperoit le nez & les oreilles à la femme, & que l'homme ſeroit banni du royaume. Mais les amendes n'étoient pas à la diſcrétion des juges; tous les crimes étoient taxés par les loix, ſelon la qualité de la perſonne offenſée, depuis le roi juſqu'au payſan; &, à l'égard des malfaiteurs, depuis l'earldorman juſqu'à l'eſclave. Il y avoit même des occaſions où ceux qui avoient commis des crimes dignes de mort, pouvoient ſe racheter de la peine en donnant au roi une partie de leurs biens. Mais ce cas n'arrivoit guère que lorſque le rang ou la qualité du coupable rendoit l'exécution des loix difficile ou dangereuſe.

On en voit un exemple remarquable dans le jugement du comte Godwin, dont on a vu le nom plusieurs fois dans la première partie de cette histoire. Ce seigneur, après quelques mois d'un exil qui avoit blessé son orgueil, étoit entré dans la Tamise avec une flotte; & s'étant approché de Londres, Edouard avoit été comme forcé de le rétablir dans ses emplois. Mais comme il avoit été banni par un arrêt du conseil, c'étoit par l'autorité du même tribunal qu'il devoit être rétabli. Il fallut employer quelques formalités, pour le mettre à couvert de toutes sortes de poursuites. S'étant rendu à Londres, où le conseil général étoit assemblé, le roi se déclara lui-même sa partie; & lui imputant le crime que j'ai rapporté : » Traître » Godwin, lui dit-il, je t'accuse de la mort » d'Alfred, mon frère, que tu as fait mourir » en trahison ». « Seigneur, répondit le comte, » sauf le respect que je vous dois, je n'ai tué » ni trahi le prince votre frère, & je veux » bien, sur cette accusation, subir le jugement » de votre cour ». On produisit ensuite les preuves & les témoins; & lorsqu'on eut tout examiné, Leoffrick, duc de Mercie, tint ce discours. « Il me semble que les preuves allé- » guées contre Godwin font voir manifestement » que c'est par son ordre ou par son conseil

» que le prince Alfred a été mis à mort : » mais comme c'eſt un ſeigneur des plus diſ- » tingués du royaume, je ſuis d'avis que douze » d'entre nous comtes, qui ſommes ſes parens » ou ſes amis, nous prenions dans nos mains » autant d'or que nous en pourrons porter, » & que nous le préſentions au roi en le priant » de le rétablir dans ſes charges, & de lui » pardonner cette offenſe ». L'avis de Leoffrick fut ſuivi ; mais c'étoit un jeu concerté. Avant que de ſe préſenter à ſes pairs, Godwin étoit aſſuré du ſuccès de ſes prétentions ; ſans quoi il n'auroit pas eu la hardieſſe de s'expoſer à leur jugement. Guillaume détruiſit abſolument cette odieuſe manière d'éluder la juſtice, & la loi qui regarde le jugement des pairs fut confirmée ſans adouciſſement & ſans exception.

Les anglo-ſaxons qui s'étoient établis dans la Grande Bretagne, y avoient apporté les mêmes vertus & les mêmes vices qu'ils avoient en Allemagne ; ils les tranſmirent à leurs deſcendans. La valeur, à laquelle ils étoient redevables de leurs conquêtes, étoit la vertu dont ils ſe piquoient le plus. Dès leur enfance ils étoient élevés à la guerre ; & c'étoit preſque leur ſeule profeſſion. Ceux qui aſſiſtoient aux aſſemblées générales n'y paroiſſoient qu'armés, & c'étoit en frappant leurs armes les unes

contre les autres qu'ils marquoient leur approbation à ce qui étoit propoſé. Leurs armes ordinaires étoient l'épée, la maſſue, la hache à deux tranchans, & le javelot. Comme ils ne ſe ſervoient point d'arc & de flèches, leurs combats en étoient d'autant plus ſanglans. Après avoir lancé le javelot, ils s'avançoient vers l'ennemi pour combattre de près, & l'adreſſe qu'ils avoient à manier leurs armes leur donnoit un grand avantage. Il eſt vrai que dans les derniers tems ils avoient été ſouvent battus par les danois, & qu'ils furent abſolument ſubjugués par les normands; mais Guillaume jugeant néanmoins que la méthode la plus avantageuſe pour eux dans les combats, étoit celle dont ils avoient eu une ſi longue habitude, fit peu de changement à leurs diſcipline militaire. Il ſe ſouvenoit de la difficulté qu'il avoit eue à forcer leur tortue, dans la première expérience qu'il avoit fait de leur valeur, & ce qui avoit été capable de l'arrêter, malgré les motifs dont il étoit alors animé, lui parut une méthode excellente pour la guerre. D'ailleurs, il avoit remarqué qu'une partie de leur bravoure conſiſtoit dans l'intrépidité avec laquelle ils mépriſoient la mort, caractère qui paroît ſe conſerver encore parmi les anglois; & il conçut que les changemens d'uſages n'étant capables de rien ajouter à cette

diſpoſition, il étoit plutôt à craindre qu'ils ne ſerviſſent à l'affoiblir.

Il porta des loix contre les blaſphêmes & les ſermens, par la ſeule raiſon peut-être qu'il n'en avoit trouvé aucune qui regardât ces deux ſortes d'excès; mais l'expérience lui fit connoître que ce n'étoit ni oubli, ni négligence de la part des anciens légiſlateurs. Les anglo-ſaxons connoiſſoient ſi peu cette lâche eſpèce de vice, qu'il avoit toujours paru inutile de préparer des remèdes pour un mal qui n'exiſtoit pas; auſſi le roi Guillaume reconnut-il qu'il avoit pris une précaution ſuperflue; & plaiſantant lui-même ſur ſon zèle, qui s'étoit armé contre un fantôme, il déclara que pour ne pas perdre ſa peine, il laiſſeroit ſubſiſter cette loi en faveur des normands. L'ivrognerie étoit le vice le plus commun en Angleterre. On y avoit apporté d'Allemagne l'habitude de boire dans de grandes coupes & à grands traits, juſqu'à ce qu'Edgard ordonna, pour réformer cet abus, qu'on fît aux coupes une marque, au-deſſus de laquelle il ne ſeroit pas permis de les remplir, ſous peine d'une groſſe amende. Mais ce réglement n'ayant pas été long-tems en vigueur, le déſordre ſembloit en avoir pris une nouvelle force; & Guillaume en fut ſi choqué, dès les premières années de ſon règne, que le fameux réglement par lequel

il ordonna que les feux & les lumières diſparuſſent tous les jours au ſon d'une cloche, qui ſe faiſoit entendre à neuf heures du ſoir, regardoit autant l'ivrognerie, que les autres excès qu'il vouloit arrêter ou prévenir dans un tems où il prenoit peu de confiance à l'attachement de ſes nouveaux ſujets.

C'eſt une grande difficulté entre les critiques que d'éclaircir quelle ſorte d'autorité Guillaume laiſſa au parlement, ou à l'aſſemblée de tous les ordres du royaume, qui portoit encore alors le nom de *Wittenagemot*. On ne peut douter qu'après la réunion entière de tous les petits états entre leſquels l'Angleterre avoit été diviſée, c'eſt-à-dire ſous le règne d'Harold, que le crédit du comte Goodwin mit en poſſeſſion du royaume de Weſſex, il n'y eut plus dans tout le royaume qu'un ſeul Wittenagemot. Il paroît de même certain que dans l'humiliation où Guillaume tint long-tems les anglois, leurs aſſemblées, ſi l'on en peut ſuppoſer quelqu'une pendant les premières années de ſon règne, n'eurent point la même autorité & les mêmes priviléges. Il reſte donc à trouver dans quel tems & ſous quelle forme elles furent recommencées, & c'eſt ce que les hiſtoriens même de Guillaume ont négligé. On lit dans un ancien écrivain, que ce prince ayant trouvé qu'il y avoit beau-

coup de terres de la couronne aliénées, particuliérement en faveur des monaſtères, obligea les poſſeſſeurs de paroître à ſa cour & de produire les titres ſur leſquels ils établiſſoient leur poſſeſſion. Quelques-uns d'entr'eux, dit l'hiſtorien, qui ne purent alléguer qu'une longue jouiſſance furent dépoſſédés, parce que le roi ne voulut recevoir pour titres légitimes que des actes en bonne forme; mais il y eut un très-grand nombre de ces uſurpateurs, qui fabriquèrent des chartres avec toute la vraiſemblance qu'ils furent capables de leur donner. Ils trompèrent ainſi le prince & ſon conſeil normand, qui ne connoiſſoit ni l'hiſtoire, ni la langue, ni les uſages des ſaxons; d'où l'on conclut avec aſſez de force, que l'autorité du Wittenagemot & peut-être l'aſſemblée même, étoit réduite à rien, puiſqu'il étoit naturel que ce fût devant elle que l'origine de tous ces droits fût diſcutée. Une aſſemblée d'anglois n'auroit pas ignoré, que juſqu'alors, ſuivant le témoignage d'Ingulphe, hiſtorien contemporain, « on avoit conféré la poſſeſſion des terres par de ſimples » paroles, ſans chartres & ſans aucune écriture; » & qu'on mettoit ſeulement en main au donataire ou à l'acheteur, un caſque, une épée, » une corne, une coupe, quelquefois un éperon, » un arc, une flèche, ou une étrille ». Enfin

toutes les loix & les réglemens qui furent portés ou confirmés par Guillaume, n'offrent aucune marque de cette eſpèce de dépendance où l'autorité royale avoit été juſqu'alors du Wittenagemot. On trouve dans la préface des loix weſt-ſaxones, publiées par Ina, qu'elles furent faites par l'avis & le conſentement des évêques, des grands, des comtes, des ſages, des anciens & du peuple de tout le royaume. Alfred le grand, qui dans la préface de ſes loix parle comme s'il eût agi ſeul, avec une autorité abſolue finit par ces termes. » Moi Alfred, roi des weſt-ſaxons, » j'ai montré mes loix à mes ſages, & ils ont » dit : *Il nous plaît de les obſerver* ». Canut le grand lui-même, qui étoit monté comme Guillaume ſur le trône d'Angleterre par droit de conquête, employa le même langage : « Moi Canut, &c. par le conſeil & le décret » des archevêques, des évêques, des abbés, des » comtes & de tous mes autres fidelles, ai » ordonné, &c. ». Guillaume n'ayant point uſé de toutes ces précautions, il ſemble qu'à quelque tems qu'on veuille fixer la renaiſſance du Wittenagemot, ou de l'aſſemblée du parlement, l'interruption dura du moins auſſi long-tems que ſon règne.

D'ailleurs j'ai déjà fait remarquer que toutes les diſtinctions de rang, & les titres de dignités

qui étoient en uſage parmi les anglois, firent bientôt place aux qualifications normandes. Selden a recueilli là-deſſus une érudition curieuſe. Juſqu'à la conquête, dit-il, les princes de la maiſon royale étoient diſtingués par le titre de *clytons*, pris d'un mot grec qui ſignifie illuſtre. Il eſt aſſez difficile de comprendre pourquoi les princes affectoient un titre tiré de la langue grecque, & l'on pourroit croire que le terme de *clyto* avoit du rapport à quelque terme de l'ancien langage ſaxon, ſi le titre de *totius anglia baſileus*, qu'ont pris pluſieurs rois, laiſſoit quelque lieu de douter qu'ils n'euſſent le grec en vue. Rien n'eſt ſi commun dans les anciens hiſtoriens d'Angleterre que l'uſage de *clytones* ou *clytonculi*, pour ſignifier les enfans du roi ou les princes de ſon ſang. Dans la ſuite, à la place de ce mot, on ſubſtitua le terme ſaxon *atheling* du mot *athel*, qui ſignifioit noble, & le prince Edgard, qui a fait un rôle aſſez diſtingué dans cette hiſtoire, n'eſt jamais nommé ſans ce titre par les écrivains anglois. La terminaiſon en *ing*, ſi l'on en croit Guillaume de Malmesbury, marquoit l'extraction ou la deſcendance. « Les fils » des rois d'Angleterre, dit cet hiſtorien, pre» noient des noms qui faiſoient connoître de » qui ils tiroient leur naiſſance. Ainſi le fils » d'Edgard ſe faiſoit appeler *Edgaring*, le fils

» d'Edmond, *Edmonding*, mais ils avoient » tous un titre commun, qui étoit celui d'*athe-* » *ling* ». Ne pourroit-on pas croire que cette terminaiſon en *ing*, par laquelle nos anciens françois ont marqué les deſcendans de Mérouée & de Charles, leur étoit venue de la même ſource?

Le titre le plus diſtingué de la nobleſſe anglo-ſaxone, au tems de la conquête, étoit celui d'*earldorman*, que j'ai été obligé d'employer fort ſouvent ſans avoir eu l'occaſion de l'expliquer. Il ſignifioit dans ſon origine un homme âgé ou ancien. Les earldormans étoient regardés, aprés le roi & les princes, comme les chefs de la nation; ils exérçoient les plus grandes charges, & par une ſuite naturelle ils poſſédoient le plus de biens. Sans entrer dans le détail de tous leurs droits, il étoit aſſez naturel que Guillaume étant réſolu de les en dépouiller, commençât par en ſupprimer le titre. Auſſi n'en reſta-t-il que la première partie *earl*, qui ſubſiſte encore en Angleterre, pour ſignifier comte; car ſi les magiſtrats inférieurs l'ont conſervé dans les villes, il n'y répond qu'au titre françois d'*échevin*, ſans aucun rapport à la nobleſſe ni au gouvernement. On en ſentira la différence par les expreſſions larines qui y répondoient dans le tems de ſon premier luſtre; c'étoit *reguli*,

ſubreguli, *principes*, *patricii*, & quelquefois même on leur a donné juſqu'au nom de *reges*. A ce grand titre, Guillaume n'en ſubſtitua point d'autres que ceux qui étoient en uſage en France & en Normandie, & qui ſe prenoient moins du degré de pouvoir où la faveur du roi élevoit les particuliers, que de la grandeur de leurs terres, & des titres qu'il plût au roi de leur faire porter. Il y avoit un autre titre qui n'étoit pas moins diſtingué, puiſque malgré ſa triple diviſion, qui ſe faiſoit attribuer à deux ordres moins relevés que celui des earldormans, il leur convenoit auſſi dans ſa plus noble ſignification. C'étoit le nom de *thanes*, qui étoit comme le titre général de la nobleſſe, & qui donnoit une ſupériorité ſi extraordinaire ſur le peuple à tous ceux qui le portoient, que Guillaume ſe hâta de l'abolir. Il y ſubſtitua le nom de baron, qui devint le diſtinctif de la nobleſſe, avec tous les degrés néanmoins qui étoient néceſſaires, pour l'entretien d'une juſte ſubordination. Ainſi la haute nobleſſe eut pour partage les titres de duc, de comte, de marquis, de vicomte, & la nobleſſe inférieure ceux de *vavaſſors*, d'écuyers, &c. Mais tous les ordres nobles furent compris ſous le nom général de barons.

Il n'y eut point de changement dans les titres civils, c'eſt-à-dire dans tous ceux qui regardoient

ou la police des villes, ou l'adminiſtration particulière de la juſtice. Guillaume conçut au contraire que ce détail devoit être abandonné aux anglois, & que des emplois ou des noms conſacrés par un long uſage, feroient toujours plus d'impreſſion pour le ſoutien de l'ordre & de la ſoumiſſion parmi le peuple, que de nouveaux établiſſemens qu'on ne s'accoutumeroit pas à reſpecter tout d'un coup. Il en eut un exemple qui ne fut que trop capable de le confirmer dans cette idée. Quelques particuliers de Warwick s'étant emportés aux derniers excès, à l'occaſion d'un mariage où les normands avoient abuſé de leur qualité de vainqueurs pour faire quelques plaiſanteries indécentes, Guillaume, après s'être fait expliquer les circonſtances, ne trouva pas les normands aſſez coupables pour croire ſa juſtice intéreſſée à les ſacrifier aux anglois, & les ordres qu'il envoya au jeune.... qu'il avoit créé comte de Warwick, & qui commandoit dans cette ville avec une groſſe garniſon, furent d'employer la force pour réduire les mutins à la ſoumiſſion. Mais le caractère des anglois ayant toujours été de ſe révolter contre la rigueur & la violence, ce qui n'avoit été dans l'origine que la querelle d'un petit nombre de particuliers, devint bientôt une hor-

rible ſédition qui ſe répandit dans toutes les parties de la province. Le roi ſe crut menacé d'une guerre d'autant plus chagrinante, qu'elle venoit immédiatement à la ſuite de celle des northumbres, où les troupes normandes avoient été ſi fatiguées, qu'elles avoient beſoin de repos: il fallut néanmoins en faire marcher une partie conſidérable, & les normands eurent la mortification, aux premiers pas qu'ils firent dans la province, de tomber dans une embuſcade, où ils furent extrêmement maltraités. La colère du roi commençant à s'enflammer, un shérif anglois, à qui l'amour de la paix & le zèle pour ſa patrie firent prévoir que cette guerre ne finiroit que par la ruine de la province, ſupplia Guillaume d'écouter le meilleur conſeil qu'il pût recevoir. « Je ne ſuis qu'un shérif, lui dit-il; » c'eſt-à-dire un préſident de la juſtice civile, » à qui vous avez laiſſé cette médiocre partie » de votre autorité. Mais j'oſe garantir qu'elle » me ſuffira non-ſeulement pour étouffer la » révolte, mais encore pour en tirer une » prompte & ſévère vengeance ». Il ne demanda au roi que de ſuſpendre les entrepriſes de ſes troupes, & de lui accorder la permiſſion de ſe rendre dans la province avec ſes aſſeſſeurs. Cette méthode, quoique fort oppoſée aux idées du pouvoir arbitraire, fut goûtée dans des con-

jonctures où mille conſidérations faiſoient ſouhaiter à Guillaume qu'elle pût réuſſir. Le shérif partit avec la ſuite qui convenoit à ſa profeſſion. En entrant dans la province, il y fit publier qu'il étoit venu avec l'autorité des loix, pour prendre connoiſſance du déſordre, & pour punir les coupables. Les troupes du roi ayant eu ordre de ſe retirer dans le même tems, on vit avec admiration le calme ſuccéder tout d'un coup à toutes les agitations de la guerre. Chacun s'étant retiré dans ſon canton, le shérif fut reçu à Warwick avec autant de reſpect que de frayeur : il fit le procès aux coupables, qui ſe ſoumirent à ſon jugement ſans la moindre réſiſtance; & s'étant bien gardé, dans les vues qui l'amenoient, de marquer trop de faveur pour les anglois, il en condamna un grand nombre au dernier ſupplice. Les réflexions que le roi fit ſur cet événement, contribuèrent peut être autant que l'intérêt de ſon propre repos, à lui faire relâcher quelque choſe de la rigueur de ſon gouvernement : il ne put refuſer quelques ſentimens d'eſtime à une nation ſur qui l'autorité des loix & le nom de la juſtice avoient tant de pouvoir, & il ſe perſuada plus que jamais qu'il ne devoit rien changer à la forme judiciaire qu'il y trouvoit établie. Ainſi en créant quelques nouvelles cours, dont j'ai

fait obſerver l'origine & la deſtination, il laiſſa ſubſiſter celles qui floriſſoient depuis long-tems, ou s'il y fit quelque changement, ils ne regardèrent que la forme des procédures. La diviſion de l'Angleterre en ſept royaumes, avoit fait naître beaucoup de variété dans les uſages, ſuivant l'intérêt ou le caprice des petits ſouverains qui les avoient gouvernés. Il parut important à Guillaume que toutes les parties de ſon état fuſſent réglées par les mêmes maximes, & il n'épargna rien pour remplir là-deſſus le projet qui n'avoit été qu'imparfaitement exécuté par ſaint Edouard.

Les réglemens qu'on lui attribue pour es mariages ont l'air ſi fabuleux, qu'ils méritent à peine d'être rapportés dans une hiſtoire ſérieuſe. On prétend que pour attirer inſenſiblement à lui ou à ſes normands tous les biens du royaume, il établit dans toutes les villes une eſpèce de notaires, qui étoient chargés de rendre compte à la cour de tout ce qui entroit dans les contrats à titre de donation, d'héritage, de dot, enfin des préſens même, ſoit en bijoux ou en argent monnoyé, que les perſonnes mariées s'étoient fait mutuellement. Et ce qui ôte à ce fait tout air de vraiſemblance, on ajoute que les mêmes notaires avoient ordre de veiller à l'uſage qu'on faiſoit de ces richeſſes dans les familles,

pour

pour en prévenir la diſſipation. Le but d'une politique ſi ſingulière étoit, dit-on, de pouvoir s'aſſurer du profit qu'on avoit à ſe promettre dans chaque ville, lorſqu'il naîtroit quelqu'occaſion d'en punir les habitans par la confiſcation de leurs biens. C'étoit une eſpèce de ſupplément au *Dooms-Boock*, & les ennemis de Guillaume ont pouſſé la partialité juſqu'à prétendre qu'après avoir connu, par cette voie, tout ce qu'il y avoit de richeſſes en meubles & en argent dans pluſieurs communautés, il leur avoit cherché exprès querelle pour s'en mettre en poſſeſſion.

C'eſt encore une difficulté qui a donné de l'exercice aux critiques, de ſavoir ſi ce fut ſous ſon règne que l'odieuſe diſtinction de perſonnes libres & d'eſclaves fut abolie en Angleterre. Ceux qui le penſent, en aſſignent même le tems. Ce fut, diſent-ils, après la révolte des northumbres, dont le châtiment fut un exemple qui répandit enfin parmi les anglois l'eſprit de ſoumiſſion, & qui diſpoſa Guillaume à diminuer quelque choſe de la rigueur avec laquelle il les avoit traités. Mais pour faire comprendre la nature de ce changement, il faut obſerver qu'après les trois ordres de thanes, qui étoient compoſés de la haute & de la baſſe nobleſſe, il y avoit deux autres claſſes d'anglois, dont l'une étoit libre & l'autre proprement eſclave.

La première comprenoit les marchands, les artiſans, & les habitans de la campagne, qu'on nommoit ceorles, & qui étoient les fermiers de la nobleſſe. Toutes ces eſpèces de ſujets étoient auſſi libres que les earldormans & les thanes; ils pouvoient même être élevés par le roi au rang des thanes de la troiſième claſſe, lorſqu'ils avoient augmenté leur bien juſqu'à poſſéder un certain nombre d'arpens de terre, à s'être bâti une maiſon avec une cour fermée, une cuiſine, une ſalle à manger, & une petite cloche pour appeler les domeſtiques; & d'anciennes loix ordonnoient que lorſqu'un marchand auroit paſſé trois fois la mer, il pourroit prendre le titre de thane, & jouir du privilége de cet ordre. Mais la dernière claſſe des ſujets étoit les eſclaves, qui ſe diviſoient en deux eſpèces. Les uns étoient de véritables eſclaves, qui, ne poſſédant rien en propre, ne travailloient que pour leurs maîtres, de qui ils recevoient les ſimples néceſſités de la vie pour ſalaire de leur travail. Les autres, qui étoient proprement des ſerviteurs, avoient de petites maiſons qu'ils tenoient de la libéralité de leurs ſeigneurs. Quelques hiſtoriens ont cru que c'étoient les deſcendans de ces anciens bretons qui s'étoient ſoumis à l'eſclavage pour ſauver leur vie, pendant les fureurs que les

premiers ſaxons exercèrent en Angleterre. D'autres ont prétendu que ces gens-là étoient deſcendus des eſclaves que les ſaxons avoient amenés dans l'île. Quoi qu'il en ſoit, ces eſclaves, un peu moins dépendans que les premiers, faiſoient valoir les terres de leurs maîtres, dont ils tiroient eux-mêmes quelque profit, ſans qu'il leur fût permis néanmoins de quitter le lieu de leur demeure pour aller s'établir dans un autre. On les diſtinguoit des autres par le nom de *villains*, c'eſt-à-dire de villageois ou habitans de la campagne. On trouve encore en divers endroits de l'Allemagne des payſans de cette ſorte, qui ſe trouvent obligés, par leur condition, à des travaux rigoureux, & qui ſont traités fort durement par leurs ſeigneurs. L'affranchiſſement d'un eſclave le faiſoit paſſer dans l'ordre des ceorles, & d'habiles gens ont déjà ſu prouver qu'en Angleterre les affranchis n'ont jamais fait un ordre particulier de ſujets, comme d'autres écrivains l'avoient prétendu. Si on leur donnoit un nom qui ſignifioit *affranchis*, ce n'étoit que pour les diſtinguer des perſonnes originairement libres, qui n'avoient ſur eux d'ailleurs aucun avantage particulier. Au reſte, les loix ne donnoient point aux maîtres pouvoir de vie & de mort ſur leurs eſclaves; elles défendoient même que les punitions

allaſſent jamais juſqu'à les eſtropier ou les mutiler : mais il n'y avoit que ces excès qui fuſſent exceptés dans les châtimens.

Comme on ne trouve plus d'exemple de cet extrême aſſujettiſſement dans aucune claſſe, depuis les changemens cauſés par la conquête, on demande ſi c'eſt à quelque diſpoſition expreſſe du conquérant, qu'il faut attribuer cette faveur, ou ſi ce fut ſeulement l'effet des coutumes normandes qui adoucirent inſenſiblement celles d'Angleterre, & qui firent ſupprimer, ſous les règnes ſuivans, des uſages & des noms odieux. Rapin tranche la difficulté par des raiſonnemens généraux, auxquels il confeſſe que la diſette de faits l'oblige de ſe réduire. « Il n'y eut point » de loi ni d'uſage, dit-il, qui ne ſouffrit ou » quelque changement ou quelqu'interruption » du tems de Guillaume le Conquérant, & de » quelques-uns de ſes ſucceſſeurs les plus im» médiats ; mais l'hiſtoire ne jette point aſſez » de clarté ſur toutes ces altérations, pour nous » apprendre toujours ce qui doit être attribué » à la volonté ſpéciale du vainqueur, ou ſeu» lement à la force de l'exemple, ou même à » celle du trouble & du déſordre qui eſt inſé» parable de ces grandes révolutions. Quelle » eſpérance de voir plus clair ſur des circonſ» tances ſi détournées, lorſqu'on ne peut même

» tirer des hiſtoriens aſſez de lumières pour » s'aſſurer, après la conquête, de l'état du » Wittenagemot, c'eſt-à-dire de ce qu'il y avoit » de plus fondamental en Angleterre, & de » plus important pour tous les ordres de la » nation. Il ne paroît pas douteux que le nom » de parlement n'ait été apporté de Normandie; » mais Guillaume continua-t-il les aſſemblées? » & s'il diminua leurs droits & leurs privi- » léges, comme on doit ſe le perſuader dans » toutes ſortes de ſuppoſitions, leur laiſſa-t-il » du moins la liberté de ſe former dans des tems » réglés, & permit-il à ceux qui les compo- » ſoient, de prendre le nom de députés repré- » ſentans de la nation? A peine trouve-t-on » ſous les règnes ſuivans quelques traces par » leſquelles on puiſſe juger que ſi elles avoient » été abolies, elles ne furent pas trop long- » tems à ſe rétablir. Ce ne fut que ſous Jean » ſans terre & ſous Henri III qu'elles devintent » fréquentes; & ce n'eſt pas ſans fondement que » pluſieurs hiſtoriens prétendent que, ſous le » dernier ſeulement de ces deux règnes, les » communes furent invitées, pour la première » fois depuis la conquête, à envoyer des députés » au parlement ».

Dans un autre endroit, Rapin, paroiſſant oublier cette réflexion, avance hardiment:

» qu'en Angleterre il n'y a rien de changé, » & qu'on y a toujours vu juſqu'aujourd'hui » le même gouvernement qui y fut établi dès » la fondation de la monarchie, & le même à » peu-près que les ſaxons avoient dans la Ger- » manie, avant qu'ils paſſaſſent dans la Grande- » Bretagne. Il eſt vrai, ajoute-t-il, qu'il a » ſouffert quelque altération ſous Guillaume le » Conquérant; mais il a repris enſuite ſa première » forme ». Qui ne déſeſpéreroit point de découvrir la vérité dans une hiſtoire ſi obſcure, lorſque ceux qui ont entrepris de l'éclaircir ſemblent eux-mêmes en augmenter l'obſcurité par leurs contradictions.

Mais laiſſons aux critiques le ſoin de démêler quantité d'autres points qui ne paroiſſent pas moins équivoques, & qui appartiennent moins à l'hiſtoire particulière de Guillaume, qu'à celle d'Angleterre; il ſuffit pour mon deſſein d'avoir recueilli tous les faits qui peuvent ſervir à la connoiſſance de ſon caractère, & juſtifier les qualités héroïques que je n'ai pas fait difficulté de lui donner dans le cours de cet ouvrage. Sa modeſtie lui fit refuſer le titre de *Grand*, qu'il n'avoit pas moins mérité qu'Alfred & que Canut; & peut-être ne fût-ce que le reſpect qu'on eut pour ſes volontés qui empêcha les hiſtoriens normands de le lui donner après ſa

mort. Il s'en défendit non-seulement par les mêmes raisons qui l'avoient fait refuser à Canut, mais par l'exemple même de ce prince, & par un trait de son histoire que plusieurs écrivains ont rapporté. Un jour que Canut se promenoit sur le bord de la mer, quelques courtisans qui l'accompagnoient lui proposèrent d'accepter le surnom de grand, & l'élevant jusqu'au ciel par leurs éloges, ils ne craignirent point de pousser la flatterie jusqu'à le comparer à dieu-même. Dans l'indignation qu'il eut de cet excès, il voulut leur faire sentir leur extravagance & leur impiété. S'étant fait apporter un siége, il se plaça sur le sable dans un endroit où la marée qui montoit ne pouvoit manquer de le couvrir bientôt, & se tournant vers la mer, il lui adressa ce discours. « O mer, tu dépens de moi, & » cette terre m'appartient. Je te commande de » n'avancer pas plus loin du côté où je suis, » & de ne pas mouiller les pieds de ton maî» tre ». Après avoir prononcé cet ordre, il demeura quelque tems en silence au même lieu, comme s'il eut attendu que la mer lui marquât son obéissance. Mais ayant fait remarquer enfin à ses flatteurs qu'elle continuoit de s'avancer jusqu'à le mettre dans la nécessité de se retirer fort promptement pour éviter les flots, il en prit occasion de leur représenter que les titres

de grand, de ſeigneur & de maître, n'appartiennent qu'à celui à qui la terre & la mer obéiſſent. On aſſure même que depuis ce jour il ne voulut plus porter la couronne, & qu'il la fit placer à Weſtminſter ſur la tête d'un chriſt attaché à la croix. Canut le grand n'avoit été ni moins ambitieux, ni moins ſanguinaire que Guillaume; mais par une reſſemblance aſſez étrange dans leur caractère, il étoit devenu comme lui, vers ſes dernières années, juſte, indulgent, ſenſible à la compaſſion, & véritablement religieux. On ne l'auroit pas reconnu, dit un de ſes hiſtoriens, pour ce même prince qui avoit fait répandre tant de ſang, & qui avoit foulé aux pieds la juſtice & la religion, pour acquérir des royaumes auxquels il n'avoit aucun droit. Ses peuples, oubliant le commencement de ſon règne en faveur de la fin, joignirent, après ſa mort, celui de ſaint à celui de grand, & ſi l'on en croit un hiſtorien normand, il n'y eut que l'incendie de Mante & les autres emportemens de Guillaume, dans la dernière guerre de France, qui lui aient fait refuſer ces deux titres.

EN finiſſant cet ouvrage, il me tombe entre les mains deux catalogues extrêmement intéreſſans

pour l'Angleterre & la Normandie, qui contiennent les noms de tous les ſeigneurs qui accompagnèrent le roi Guillaume dans ſa conquête, & dont la plupart fixèrent, avec ce prince, leur établiſſement en Angleterre. La première de ces deux pièces fut tirée peu d'années avant la réformation de l'abbaye de Battel, où elle ſe conſervoit depuis un tems immémorial, collée ſur un tableau qui paroiſſoit auſſi ancien que cette abbaye, & qui ſervoit comme elle de monument à la fameuſe bataille qui ouvrit l'entrée de l'Angleterre & le chemin du trône à Guillaume. Il ſera viſible à ceux qui ſavent la langue angloiſe que les noms ſont un peu défigurés par la différence que la prononciation pouvoit faire mettre aux anglois dans l'ortographe des noms étrangers; mais il m'a paru facile d'y ſuppléer par quelques légères reſtitutions, que je n'ai même haſardées que ſur l'autorité des anciennes chroniques normandes, où j'ai cru reconnoître les mêmes noms écrits avec plus d'exactitude. La ſeconde pièce vient auſſi d'Angleterre, ſans qu'on en connoiſſe clairement l'origine. Ducheſne, qui s'étoit auſſi procuré ces deux monumens, les a donnés ſi pleins de fautes, ſoit par la négligence des copiſtes, ou par la ſienne, qu'on n'en a pu tirer

beaucoup d'utilité pour le principal but auquel ils doivent ſervir, qui eſt d'y faire reconnoître leurs noms aux deſcendans des mêmes familles. Il y a joint quelques autres catalogues de ſeigneurs normands qui étoient déja établis en Angleterre, mais que je n'ai pas pris le même ſoin de vérifier, parce qu'ils n'ont point de rapport à cette hiſtoire. Rapin avoue en pluſieurs endroits que tous les efforts qu'il a faits pour s'aſſurer de la vérité des noms, juſqu'au tems où la langue angloiſe eſt devenue la même dans la plupart des provinces, c'eſt-à-dire depuis le règne du conquérant, lui ont toujours fort mal réuſſi ; & la raiſon qu'il en apporte, eſt que chaque hiſtorien les écrivant ſuivant le génie & la prononciation de la langue qui étoit en uſage dans ſa province, il n'y a jamais de ſecours à tirer du témoignage de l'un pour vérifier celui de l'autre. A la vérité, le normand s'étoit introduit en Angleterre dès le règne d'Edouard le confeſſeur, à l'occaſion ſans doute de la mère de ce prince, qui étoit une princeſſe de Normandie. Mais le ſaxon étoit encore le langage commun de la cour ; on le parloit auſſi dans toutes les provinces qui ſont au midi de la Tamiſe ; mais c'étoit l'ancien breton qui étoit encore en uſage dans toutes les provinces du Nord. Les

danois y avoient auſſi laiſſé des traces de leur langue. Enfin Guillaume ayant entrepris d'établir celle de Normandie ſur la ruine de toutes les autres, ou conçoit que les premiers tems de cette nouvelle introduction forment un étrange cahos, & qu'il dût s'écouler un grand nombre d'années avant qu'on puiſſe ſuppoſer rien d'uniforme dans la prononciation & dans l'ortographe.

CATALOGUE DE L'ABBAYE DE BATTEL.

A la tête eſt cette inſcription en caractères ſaxons.

Dicitur à bello bellum locus hic, quia bello
Angligenæ victi ſunt hic in morte relicti:
Martyris in chriſti feſto cecidere Calixti.
Sexagenus erat ſextus milleſimus annus
Cum pereunt angli, ſtella monſtrante cometa.

A.

AUMERLE,	Abel,	Amonerville,
Audeley,	Awgers,	Arcy,
Angilliam,	Angenon,	Akeny,
Argenton,	Archer,	Albeny,
Arundel,	Arperville,	Aſpremont.
Avenant,		

B.

Bertram,	Baſſet,	Beer,
Buttecour,	Bohun,	Bures,
Bræhus,	Baylife,	Bonelaine,
Byſeg,	Boudeville,	Barbayon,
Bardof,	Barbaſon,	Berners,

Brebœuf,	Bandy,	Bertine,
Brand,	Broyleby,	Beleu,
Bonneville,	Burnel,	Buſchell,
Bourg,	Belot,	Belevers,
Buchy,	Beaufort,	Buffard,
Blondel,	Beaudouin,	Boteler,
Breton,	Burdon,	Borville,
Belaſſiſe,	Berteviley,	Braſſard,
Bouſet,	Barte,	Belhelme,
Bayons,	Buſſeville,	Branche,
Bulmere,	Blunt,	Boleſut,
Brown,	Beaupere,	Blondel,
Beze,	Bret,	Burdet,
Boulers,	Barret,	Bigot,
Baneſtre,	Barnevel,	Beaupont,
Belomy,	Barry,	Bools,
Belnape,	Bodyt,	Belfront,
Beauchamp,	Berteville,	Barchamps,

C.

Camos,	Coucy,	Cholmelay,
Chanville,	Chavorte,	Corleville,
Chauvent,	Claremaus,	Champeney,
Chancy,	Clarel,	Careu,
Coudray,	Camnine,	Chaulnes,
Colville,	Chanduit,	Clarvaile,
Chamberlaine,	Clarvais,	Champaigne,
Chambernon,	Chantileu,	Carbonel,
Cribet,	Collet,	Charles,
Corbine,	Craſſi,	Chareberge,
Corbet,	Courtenay,	Chaumont,
Coniers,	Coneſtable,	Cheſne,
Chandos,	Chaucer,	Curſen,

Conel,	Caterny,	Clereney,
Cheytert,	Cherecour,	Curly,
Cheynes,	Chaunville,	Cliford,

D.

Deauville,	De la Bare,	Daueres,
Dercy,	De la Pole,	De la Vere,
Dine,	De la Linde,	De Liele,
Deſpenſer,	De la Hille,	De la Varde,
Daniel,	De la Ouate,	De la Planche,
Denys,	De la Vache,	Danray,
Druel,	Dakeny,	De Henſe,
Devaux,	Dandré,	Diſart,
Davers,	De Suye,	Durand,
Doningſels,	Dabernon,	Divry.
Darel,	Damry,	

E.

Eſtrange,	Eſcriols,	Eſturney,
Eſtouteville,	Eugayne,	Evers.

F.

Folville,	Fitz-Raulfe,	Fitz-Warin,
Fitzwater,	Fitz-Browne,	Fauneuille,
Fitzmarmaduc,	Foke,	Formay,
Fibert,	Freville,	Formiband,
Fitz-Robert,	Falcombrige,	Friſon,
Fitz-Roger,	Friſſel,	Finer,
Fanecour,	Filiol,	Fitz-Vrey,
Fitz-Philippe,	Fitz Thomas,	Furnival,
Fitz-Villiam,	Fitz-Morice,	Fitz-Herbert,
Fitz-Aleyne,	Fitz-Hughes,	Fitz-Joan.

G.

Gargrave,	Gaſcoyne,	Gurly,
Granſon,	Gray,	Gordon,
Gracy,	Golsfer,	Gamaches,
Glanville,	Graons,	Gaunt.
Gouer,		

H.

Hanſard,	Herne,	Hecket,
Haſtings,	Hamelyn,	Hamond.
Hanlay,	Hareuel,	Harecord.
Huſie,	Hardel,	

J.

Jarden,	Janville,	Jaſſin.
Jay,	Jaſparville,	

K.

Karte,	Karton,	Kyriel.

L.

Leſtrange,	Le Mare,	Lindſey,
Levorly,	Litterile,	Lotterel,
Latomere,	Lucy,	Longval,
Loveday,	Liſley,	Levavuſe,
Lagenton,	Longſpes,	Loy,
Level,	Longchamp,	Lave,
Leſcrope,	Laſtels,	Le Deſpenſier.

M.

Marmillon,
Moribray,
Morville,
Manley,
Malebranche,
Malemaine,
Muſchampe,
Muſgrave,
Meſny Levillers,
Mortmaine,
Muſe,
Marteine,
Montreocher,
Maleville,
Montney,
Malherbe,
Muſgros,
Muſard,
Malitravers,
Merke,
Murres,
Montagu,
Montalent,
Mandure,
Manle,
Malory,
Merny,
Muffet,
Menpincoy,
Maynard,
Morel,
Morley,
Montmartin,
Myners,
Manley,
Main Waring,
Mantel,
Mayel,
Marton.

N.

Neville,
Neumarché,
Norton,
Norbet,
Norece,
Neubourg,
Neele,
Normanville.

O.

Orenel,
Olibef,
Olifant,
Oyſel,
Olifort,
Oryol.

P.

Pigot,
Peey,
Penecont,
Pershale,
Power,
Paynel,
Peche,
Peverel,
Perot,
Picard,

Picard,
Pudſey,
Pimeray,
Ponſey,
Pont-Chardon,
Pynchard,
Placy,
Patine,
Pampilion,
Poterel,
Pekency,
Pervinke,
Penicord.

Q.

Quincy,
Quintine.

R.

Roſe,
Ridle,
Rynel,
Rons,
Ruſſel,
Rond,
Richmond,
Rocheford,
Reymond.

S.

Senche,
Saint Quintine,
Saint Omer,
Saint Amand,
Saint Leger,
Soverville,
Sanford,
Somery,
Saint Georges,
Saint Lés,
Savine,
Saint Clo,
Saint Albine,
Sainte Barbe,
Sandeville,
Saint More,
Saint Scudemor.

T.

Tous,
Toget,
Talybois,
Tuchet,
Truſlot,
Trusbut,
Traynel,
Taket,
Talbot,
Tanny,
Tibtote,
Truſſel,
Turbeville,
Turville,
Torel,
Tavers,
Tirel,
Totels,
Tavernier.

V.

Valence,	Verlond,	Wad Leger,
Vacord,	Verlay,	Warde,
Vavaſſeur,	Vernois,	Wardebus,
Vender,	Verny,	Warins,
Verdier,	Vilan,	Wate,
Verdon,	Umfranville,	Wateline,
Aubric de Vere,	Unket,	Wateville,
Vernon,	Urnal,	Woly,
	Wake,	Wivell.

CATALOGUE

Tiré d'un manuſcrit de JEAN BROMPTON, *abbé de Jorval, qui vivoit en* M. C. XCIX.

MANDEVILLE & Dandeville,	Baylon & Bayloun,
Omfraville & Domfreville,	Maris & Marmion,
Bolleville & Baskerville,	Agulis & Agulons,
Eville & Cleville,	Chamberlain & Chamberſon,
Warbeville & Cauville,	Ver & Vernon,
Boteville & Stoteville,	Verdeis & Verdon,
Deverous & Canville,	Criel & Cardon,
Mooun & Bohun,	Danvers & Danvernon,
Vipon & Vinon,	Haſting & Camois,
	Bardof, Botes & Boys,

Waren & Wardeboys,
Rodes & Denveroys,
Auris & Argenton,
Botetour & Bottevillain,
Malebouche & Malemain,
Hauteville & Hautein,
Danney & de Veyn,
Malins & Malveſine,
Morton & Mortemer,
Bravuz & Colomber,
Saint Denys & Saint Clere,
Saint Aubin & S. Omer,
Saint Philibert, Fyens & Gomet,
Turbeville & Turbemer,
Geotges & Spencer,
Brus & Bottelet,
Crenavel & S. Quintin,
Deveroug & S. Martin,
Saint Mot & S. Leger,
Saint Vigot & Saint Per,
Avenel & Paynel,
Payvet & Perdel,
Rivets & Rivel,
Beauchamp & Beavapel,
Lou & Lovel,
Ros & Druel,
Montabons & Montfo-rel,
Truſſebot & Traſſel,
Burgas & Burnel,
Bray & Botterel,
Biſet & Baſſet,
Maleville & Mallet,
Boneville & Bonet,
Nerville & Narbet,
Coinel & Corbet
Monrain & Montfichet,
Geneville & Giffard,
Say & Seward,
Cati & Chawatd,
Periton & Pipard,
Harecour & Hanſard,
Muſgrave & Mufard,
Matc & Mautravers,
Ferrz & Ferrers,
Barneville & Berners,
Cheyne & Chalets,
Danudon & Dangers,
Veſey, Gray & Gtangers,
Bertrand & Bigod,
Trayly & Traygod,
Penbert & Pigot,
Freyn & Folliot,
Dapiſon & Talbot,
Sauraverd & Sanford,
Vagu & Vautort,
Montagu & Montfort,
Forneus & Fornevous,
Valens, Yle & Vans,
Clarel & Clavans,
Aubeville & St. Amour,
Agos & Dragous,
Malhetbe & Maudut,
Breves & Chaudut.
FitzOures & Fitz de Lou

Cantenor & Cantelou,
Brayſuf & Hulbius,
Bolebex & Molyus,
Moleton & Beſil,
Rochefort & Dolevil,
Watervil & Davil,
Nevers & Nevil,
Heynoys, Burs, Burderon,
Ylebond, Hyldebrond & Helion,
Loges & Saint Lou,
Monbank & S. Maclou,
Waze & Wakeville,
Coudray & Kneville,
Scaliers & Claremont,
Beaumis & Beaumont,
Mons & Monchamp,
Novers & Nonchamp,
Percy, Cruce & Lacy,
Quincy & Tracy,
Stoket & Somery,
Saint Jan & S Jay,
Greyly & S. Valery,
Pinkeny & Pavely.
Monthant & Montchanſy,
Loncin & Loucy,
Artos & Arcy,
Grevil & Courcy,
Arras & Crecy,
Merle & Monbray,
Gournay & Courtenay,
Harſtlaing & Turnay,
Huſce & Huſay,
Pontchardon & Pomeray,
Longueville & Longueſpée,
Payns & Pontelarge,
Strange & Sauvage.

L'abbé Brompton a voulu donner un air de rimes à ſon recueil, & cette affectation poétique lui a fait ſans doute altérer pluſieurs noms. Mais comme ils ſe trouvent preſque tous dans le premier des deux catalogues, l'un peut ſervir à rectifier l'autre. Il me reſte une pièce qui ne ſauroit manquer de plaire auſſi à ceux qui ont du goût pour cette ſorte d'antiquités. Je la donne telle que je l'ai reçue; elle contient les noms des principaux ſeigneurs normands

établis en Angleterre, qui vivoient encore la dernière année du règne de Guillaume le Conquérant.

Magnates ſuperſtites anno XX, regni Willelmi conqueſtoris, & quibus in comitatibus terras tenuerunt.

Comes Eustachius. Kent. Surrey. Havishire, Sommerſet, Herford. Oxon. Cant. Hunt. Bedf. Eſſex. Norf. Suff.

Comes Moridonienſis. Suſſex. Surrey. Bork. Wiltz. Dorſet, Sommerſet. Devon. Cornubia. Mid Hereford. Buck. Oxon. Gloc. Cant. Northamp. Nort. Ebor. Norf.

Comes de Ow. Suſſex. Hunt.

Comes Rogerus. Suſſex. Surrey. Hampshire. Wilt. Mid. Hertfort. Glo. Wigon. Cant. Warwick. Staf. Salop.

Comes Alanus. Hamshire. Dorſet. Hertfort. Cant. Northamp. Derb. Nort. Ebor. Lincoln. Eſſex. Norf. Suf.

Comes Hugo. Hamshire. Berk. Dorſet. Sommerſet, Devon. Buck. Oxon. Gloc. Hunt. Northamp. Warwick. Salop. Ceſt. Derb. Nort. Rotland. Ebor. Lincoln. Norf. Suf.

Comes Ebroicenſis. Berk.

Comes Albericus. Wilt. Northamp. Hamp. Leceſtr. Warwick. Oxon.

Comes de Mellend. Northamp. Leceſtr. Warwick.

Comes yvo Taillebois. Lincoln.

Willelmus filius Osborni, comes Hereſordiæ, mortuus antea.

Odo, comes Albemarlæ, mortuus antea.

Radulphus, comes Eſtangliæ, mortuus antea.

Siwardus comes, mortuus antea.

Hugo de Montfort, Kent.

Ricardus filius Gilesberti comitis, Kent. Surr. Wilt. Devon. Mid.

Hamo Vicecomes Kantiæ, Kent. Surr.

Willelmus de Varenne, Suſſex. Ham.

Willelmus de Bullioſa. Suſſ. Surr. Ham. Berk. Wilt. Dorſet.

Willelmus filius Anſculfi. Surr. Berk. Mid.

Walterus filius Otheri, Surr. Ham. Berk. Mid.

Walterus de Douay, Surr. Sommerſ. Devon.

Gilbertus filius Ricerii de l'aigle, Surr.

Gothfredus de Manneville. Surr. Berk. Mid. Hertf.

Gothfridus Orlatele, Surr.

Robertus Mullet, Surr.

Humfridus Camerarius, Surr. Hamt. Berk. Wilt. Dorſet. Sommerſ.

Hadulfus de Felgutes, Surr.

Alverdus de Merlaber, Surr. Hamt. Wilt. Sommerſ.
Hugo de Port. Hampt. Berk.
Hubertus de Port. Hamp.
Willelmus de Perry.

FIN.